



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

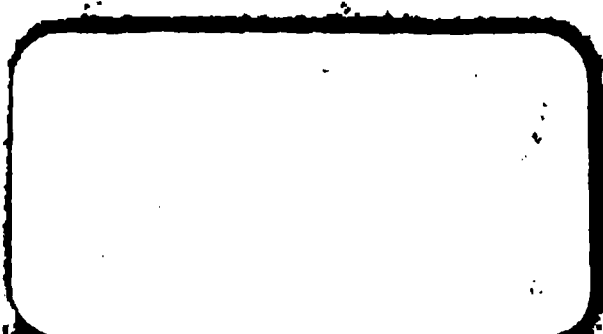
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



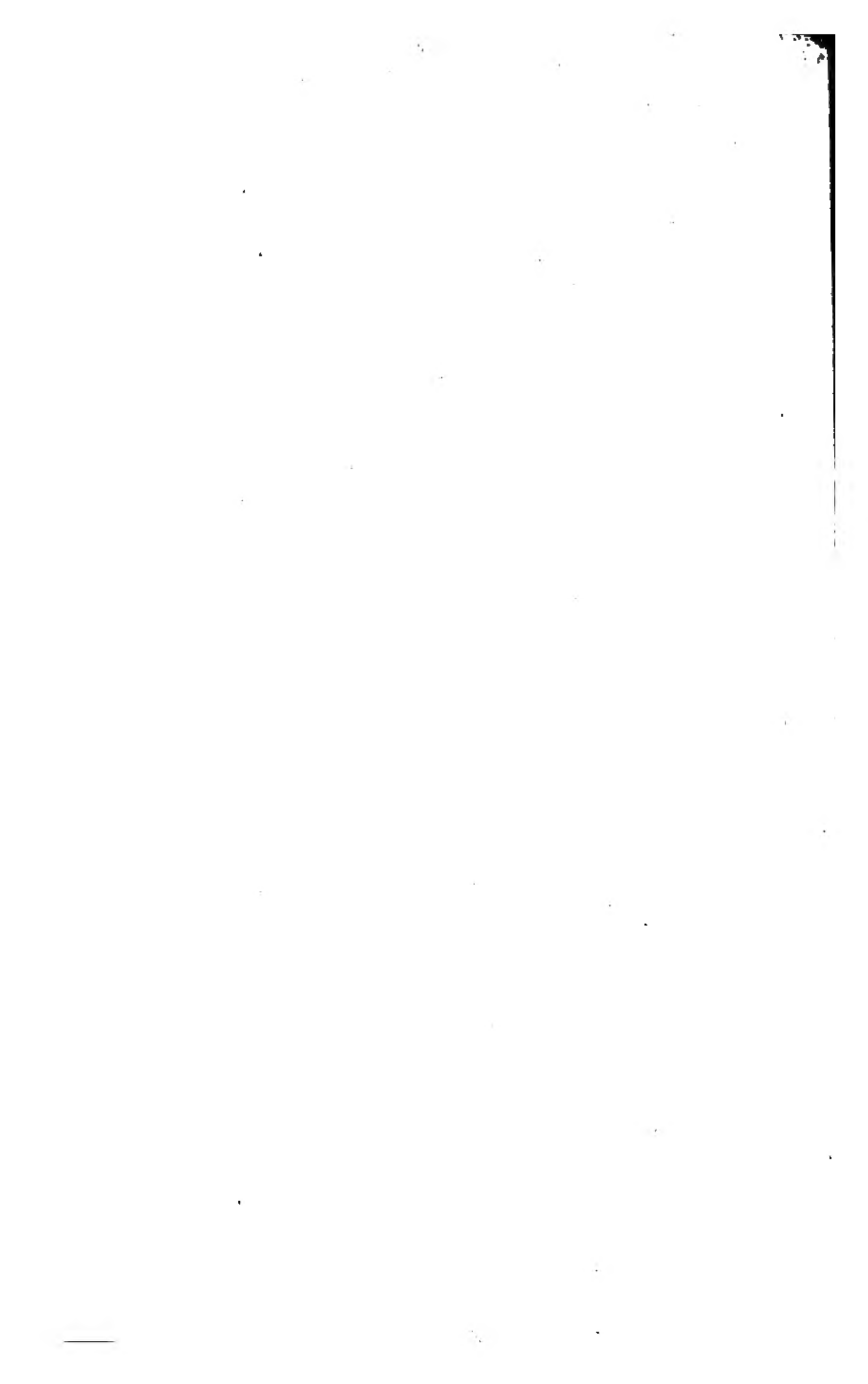
S 1000
A 1000
D 1000

3.47.11

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU

DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE.

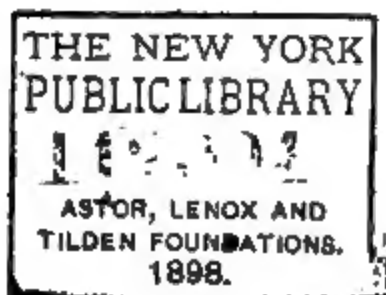


BULLETIN ET MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU
DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE.

TOME XI.

RENNES
IMPRIMERIE DE CH. CATEL ET C^{ie}
rec de Champ-Jacquet, 23.

—
1877



ÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU

DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE.

RAIT DES PROCÈS-VERBAUX

(ANNÉE 1876.)

Séance du 11 janvier 1876.

Présidence de M. André.

as : 1° Par *M. Decombe*, une petite lampe en terre
ne fiole à parfums, également en terre cuite ; —
en terre avec dessins et ornements de genre
une très-belle conservation. Ces trois objets pro-
Pompéi.

. *Ropartz*, un bréviaire cistercien de 1506, im-
reliure remarquables ; — une gravure, vue de
1643. Ce volume et cette gravure appartiennent à
libraire.

. *Du Breil La Breton*, trois celtes et un brunis-
erres diverses, trouvés en un même lieu.

. *L'abbé Guillot*, un volume imprimé en 1536 :
ie universelle, de Sébastien Munster, avec gravures

M. André donne lecture de la suite de son travail sur *Le serment judiciaire au moyen âge*. Ce travail sera inséré dans le prochain volume des Mémoires de la Société.

M. l'abbé Guillotin de Corson lit une Notice historique de *I. Maupillé* sur les paroisses du canton de Louvigné-du-Désert.

M. Robiou formule quelques objections sur certaines assertions émises par *M. Maupillé*.

Sur la proposition de *M. le Président*, la Société décide que l'on publiera en fac-simile, à la fin du volume des *Mémoires* actuellement sous presse (1), une plaquette communiquée par *M. Danjou*, et dont voici le titre : *La délivrance admirable de la ville de Rennes en Bretagne d'entre les mains des politiques et hérétiques, selon les lettres missives de ce dernier voyage du 14 mars. — A Paris, chez Guillaume Chaudière, rue Saint-Jacques, 1589, avec permission; huit pages in-12. F. Ropartz* veut bien se charger de joindre à cette reproduction une notice historique.

Le Secrétaire, L. LAVALLÉE.

Séance du 8 février.

Présidence de M. André.

M. le Président donne lecture d'une circulaire de *M. le ministre de l'instruction publique*, concernant un projet de publication des documents relatifs aux États-Généraux, du *iv^e* au *xvi^e* siècle. A cette circulaire est joint un rapport de *I. Georges Picot* sur l'état de la question.

M. F. Robiou demande si, parmi les questions posées dans le rapport, il en est une relative à l'élection, et signale des

(1) Ce travail se trouve placé dans le volume avant celui de *M. Maupillé*.

à faire dans les archives municipales. Le rapport à M. Robiou.

ons : 1° Par *M. l'abbé Guillot*, une brique funéraire, provenant de l'ancienne chapelle de la Made-ont il fait hommage à la Société.

M. Danjou, une hache celtique ou marteau en uvée dans la commune de Bréhand-Moncontour, rable par la perfection du travail.

acteur Toulmouche rend compte des *Mémoires de la chéologique de Nantes*.

bbé Guillotin de Corson continue la lecture de la *M. Maupillé* sur les paroisses du canton de Lou-ésert.

Le Secrétaire, L. LAVALLÉE.

Séance du 12 mars.

Présidence de M. André.

ons : 1° Par *M. Decombe*, une collection d'environ truments en silex éclaté, provenant de la station ue récemment découverte par *M. l'abbé Maillard* à n-Charnie (Mayenne).

M. Reuzé, le frontispice historié d'un compte des la confrérie des boulangers de Rennes, pour l'an-1665. Le titre est ainsi conçu : « IHS — Compte, charge que descharge que présentent honorables s Iullien Pichard et Jacques Sauldray, provôts de urie des maistres boulangers de cette ville et faux- : Rennes en l'an qui a comancé le jour et feste de ion (sic) Nostre Dame 1664 et a finy à pareil jour x dits maistres. » — Le frontispice présente les

le saint Julien et de saint Jacques, surmontées de France.

• *M. Sacher de Launay*, un fragment presque complet d'un médaillon en faïence vieux Rennes (époque italo-byzantine) représentant l'Adoration des Mages; — un fragment d'épée gallo-romaine, en bronze, trouvé dans la nuit du 26 décembre 1875.

• *M. Danjou*, une fibule mérovingienne en or, trouvée à Lillac (Côtes-du-Nord).

• *M. de Cheffontaines*, un livre d'heures, office de la Vierge, manuscrit de la fin du xv^e ou du commencement du xvi^e siècle. Le livre commence par un calendrier; il contient dix-sept grandes miniatures, dont les deux premières représentent saint Jean l'Évangéliste et le Christ au jardin des Oliviers. Les treize suivantes reproduisent la vie de la Vierge, avec des vers en vieux français sous chacune. Les sujets des deux dernières grandes miniatures sont la Trinité et la Sainte Vierge. On trouve en outre, dans ce volume, un grand nombre de miniatures plus petites sur divers sujets.

• *M. l'abbé Guillotin de Corson*, un fragment de la corniche rebord, trouvé, avec quantité d'autres, à Brain, dans le champ où la tradition du pays rapporte que saint Julien fonda son monastère de Platz. M. l'abbé Guillotin de Corson accompagne cette exhibition d'une dissertation sur l'histoire et l'importance de cette ancienne localité de Platz.

M. Hulmouche achève le compte rendu du *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*.

M. L. Laval continue la lecture de son travail sur *Le Serment de Strasbourg au moyen âge*.

Le Secrétaire, L. LAVALLÉE.

Séance du 11 avril.

Présidence de M. André.

1° Par *M. de la Bigne Villeneuve*, la deuxième
me de *Saint-Thomas d'Aquin*, impression de
es majuscules historiées.

combe, un denier en argent de Charles-le-
lans les terrains de Guines.

dré, le titre de l'Évangélaire de l'abbaye de
Poitiers, manuscrit sur parchemin du com-
rv^e siècle, contenant la formule du serment
eint le roi de France comme abbé de Saint-
, serment qu'il devait faire la main posée sur

njou, une statue d'albâtre représentant sainte
nant de Plouër et de l'époque de la renais-

onne connaissance d'une *plaque* renfermée
la Bibliothèque de Rennes portant le titre
contient la relation de la fête donnée par
han à l'occasion de la convalescence du roi
8 mars 1745. Cette intéressante description
ce où le peuple de Rennes prit une grande
turellement compléter le travail sur *Rahier*
aire de Rennes, que M. Decombe destine au
gique d'Ille-et-Vilaine.

lotin de Corson continue la lecture du travail
sur *Louvigné-du-Désert*.

inue la lecture de son travail sur *Le Serment*
yen âge.

M. Toulmouche rend compte du *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*.

Pour le Secrétaire absent :

Le Trésorier, DU BREIL LE BRETON.

Séance du 9 mai.

Présidence de M. André.

Exhibitions : 1° Par *M. du Portal*, trois monnaies anglaises trouvées à Lamballe : un angelot d'or, de Henri V ou Henri VI, un gros et un sterling d'argent.

2° Par *M. de la Bigne Villeneuve*, un jeton du xvi^e siècle, des familles d'Epinay et de Duretal.

3° Par *M. Plihon*, un manuscrit (*la Vie de Mgr de Hercé*) contenant un récit du combat de Quiberon par M. l'abbé Lécarlate.

4° Par *M. de la Borderie*, une croix patriarcale en cuivre, du xvii^e siècle, trouvée aux environs de Vitré, et dont il fait hommage au Musée de la Société.

M. de la Borderie communique des notes sur *Noël du Fail*, considéré comme magistrat et auteur d'un recueil d'arrêts. Il constate sa nomination au Présidial de Rennes en 1553, et au Parlement en 1571, comme *conseiller non-originaire*. *M. de la Borderie* fait remarquer la distinction à faire entre ces deux catégories de conseillers au Parlement, *originaires de Bretagne* et *non-originaires*.

M. André continue la lecture de son travail sur *Le Serment judiciaire au moyen âge*; il traite aujourd'hui du serment politique et constate, par des faits nombreux de l'histoire de Bretagne, le peu de fond que l'on pouvait faire sur les serments prêtés dans les formes les plus solennelles.

M. l'abbé Guillotin de Corson communique un fragment de

historique sur le canton de Redon. Cette lecture a diverses observations sur le plus ou moins de des noms de lieux bretons dans cette contrée. — A une demande de M. Du Breil Le Breton, M. de dit que c'est après les invasions normandes, que de parler breton dans le *plou* de Bains.

Guillot de Corson signale des détériorations dans la chapelle de Langon, et un danger imminent sur cet édifice. — Il est prié de vouloir bien s'en-M. le curé de la paroisse pour prévenir, par des servatoires, la ruine de cette chapelle. La Société ne contribuerait, s'il le fallait, à la dépense.

Le Secrétaire, L. LAVALLÉE.

Séance du 13 Juin.

absence de M. Pinczon du Sel, vice-président.

is : 1° Par M. Pinczon du Sel, un triptyque en es de Jean Raymond, émailleur de Limoges.

. Paillard, une gravure du xvii^e siècle, représen-in.

. Decombe, une série de gravures du xvii^e siècle, . diverses vues de Rennes, Saint-Malo, Brest, , par Tassin, Mercurius, Claude Chastillon, etc.; portrait, à deux teintes, de Le Chapelier, prési-semblée Nationale de 1789; — une planche en ée au physionotrace et représentant Malherbe, né 1758, mort en 1841.

f. Sacher de Launay, un bénitier en grès de : la fin du xvi^e siècle.

. du Portal, le dessin d'une pierre tombale de

Saint-Symphorien, avec inscription en lettres onciales la date soit de 1519.

M. Du Breil Le Breton, un *Gordien*, petit bronze, Chartres, près de l'ancienne voie romaine qui passait par Tenay.

M. l'abbé Maillard, membre correspondant, une collection d'instruments en silex provenant de la station préhistorique de Thorigné-en-Charnie. — *M. l'abbé Maillard* accepte cette exhibition de curieuses indications sur la station préhistorique d'où ils proviennent et sur leurs rapports avec des objets similaires trouvés dans d'autres stations.

M. de la Bigne Villeneuve donne quelques détails biographiques sur un ancien évêque de Rennes, Jacques d'Espinay, qui occupa le siège épiscopal de 1454 à 1481.

Le personnage historique a été l'objet de jugements sévères de la part de plusieurs de nos historiens bretons, depuis D. Lothier et D. Morice, qui ont adopté un peu légèrement les conclusions formulées contre Jacques d'Espinay par ses ennemis et ses envieux. A ces témoignages, qui lui semblent suspectes de partialité, *M. de la Bigne* oppose ceux de *Le Baud*, de *Le Paz* et de *B. d'Argentré*. On y peut joindre l'hommage rendu à la mémoire du prélat par les actes contemporains du chapitre de Rennes.

Jacques d'Espinay n'en finit pas moins par succomber, victime de intrigues et des persécutions organisées contre lui par ses ennemis. Il fut évêque trésorier de Bretagne, Landais, favori du duc François II. Un procès criminel lui fut intenté; jeté en prison, ses biens confisqués, ses ennemis triomphants. Il mourut enfin, avant d'être jugé, en 1481. Sa mémoire fut réhabilitée et son innocence reconnue et vérifiée judiciairement par le Conseil d'État du duc François II, l'an 1485. Ses restes furent rendus à son héritier (son neveu), Gui I^{er}, sire de Montfort, dit « le Grand », dont la valeur, les talents et les

ités sont attestées par les documents contemporains fut grand-chambellan du même duc et de la

l'Espinay fit publier, en 1464, des statuts synodaux d'autant plus intéressants à signaler, qu'ils sont inédits et que ce sont les seuls que l'on connait des anciens évêques de Rennes.

Bigne Villeneuve en présente une analyse succincte son intention d'en faire ultérieurement une publication intégrale.

Les premiers articles de ces statuts concernent les règles de discipline et la correction des abus introduits au sein de la juridiction ecclésiastique. L'évêque recommande aux recteurs des paroisses la tenue régulière des registres baptismaux et mortuaires; il règle les cérémonies relatives aux testaments; défend aux curés d'enlever la confession, d'absoudre ceux qui ne sont pas leurs pénitents et de leur conférer les Sacrements; réprime les abus des religieux mendiants sur les attributions cultuelles; fixe le nombre et le degré d'importance des fêtes du diocèse de Rennes : il y en avait alors cinquante dans le cours de l'année. Viennent ensuite les dispositions relatives à la décence du culte et la conduite à tenir vis-à-vis des personnes excommuniées. Les recteurs devaient avoir un exemplaire des statuts synodaux et les observer pendant certains jours de fêtes désignées.

Les points les plus curieux et les plus notables de ces statuts d'Espinay est celui qui a rapport à la croisade contre les Turcs et au Bref du Pape Calixte III, donné pour exciter le zèle des fidèles contre les envahissements des musulmans et accorder des indulgences à quiconque par sa coopération active ou par ses prières au service des armes chrétiennes. A ce point de vue, le document

analysé ici a la valeur d'un monument de l'histoire générale.

Les statuts de Jacques d'Espinay se terminent par des mesures d'ordre et de bonne administration édictées pour le maintien des droits légitimes des patrons dans les églises paroissiales, en ce qui concerne les intersignes, enseux, sépultures ornées de monuments funèbres, et la punition des atteintes violentes dont se rendaient coupables certains perturbateurs sacrilèges. Ces délits abominables sont frappés d'une amende de *cent écus d'or*. Et il est formellement prescrit aux recteurs des paroisses de surveiller l'exécution de ce statut et d'en faire connaître à tous, et par tous les moyens de publicité, les dispositions.

Tel est le résumé du texte de ces statuts synodaux. Rapprochés de ceux assez nombreux du diocèse de Tréguier, publiés par D. Lobineau et D. Morice, et de ceux du diocèse de Saint-Malo, que contient le recueil imprimé de l'évêque Guillaume Le Gouverneur (1612), ces statuts sont intéressants à étudier; on y trouve de curieux détails sur les mœurs, les usages et coutumes du *xv^e* siècle, sur les annales de l'époque où de telles ordonnances ont été rendues par l'autorité ecclésiastique, alors en possession d'une grande et bienfaisante influence.

M. Pinczon du Sel donne lecture d'un Mémoire de M. E. de Bréhier, membre de la Société Polymathique du Morbihan, ancien membre de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine, sur les fortifications de la vallée de Campel, dans la commune de Maure.

Le Secrétaire, L. LAVALLÉE.

Séance du 11 juillet.

lence de M. Pinczon du Sel, vice-président.

ident rend, au nom de la Société, un juste tri-
et de regrets à la mémoire d'un membre préma-
evé à l'estime et à l'affection de ses confrères.
professeur d'histoire à la Faculté des Lettres,
la Société Archéologique depuis 1857, avait été
choisi pour la présider et y avait apporté con-
concours de son zèle et de sa science par de
et importantes communications.

s : 1° Par *M. l'abbé Guillot*, une brique venant de Chartres, et portant en relief les armes Larchiver, évêque de Rennes, de 1602 à 1609; en bois, revêtu de fer ouvragé, du xiv^e ou du

Paillard, une gravure de Claude Mellon, de gravure, formée d'un seul trait, en spirale, Sainte-Face de N.-S. J.-C., avec la devise : *unicus unâ*.

ligne Villeneuve communique des notes et divers

origines de la chapelle de l'*Ecce homo*, construite dans le cimetière de l'hôpital Saint-Yves, sur les débris d'une chapelle plus ancienne, par Zacharie de la Croix, secrétaire et auditeur de la Chancellerie. — M. de la Bigne fait remarquer qu'il y a de nombreuses chapelles à Rennes sur la ligne tracée par le pape romain.

la Bigne Villeneuve relève dans dom Morice
leurs sur la fin de Guy-Eder de Beaumanoir, :

r de la Fontenelle. Il constate que cet aventurier fut guillotiné en 1602. Mandé en la Cour le 21 juillet 1600, il fut renfermé dans la prison, sise place du Champ-Jacquet. De grandes précautions furent prises pour empêcher son évasion. Le 30 septembre 1602, il fut exécuté; sa tête fut exposée sur la porte de Toussaints, et un arrêt de la Cour du 13 novembre suivant, ordonne de faire recherche de ceux qui auraient enlevé cette tête du lieu où elle était exposée. M. de la Bigne Villeneuve donne lecture d'une lettre adressée à la duchesse Anne aux bourgeois de Rennes, après la mort de son père, le duc François II.

* Il fait connaître un compte rendu par les miséricordians de la communauté de Rennes, en 1490, des dépenses faites pour annoncer l'annonce du mariage de la duchesse Anne avec Charles VIII. Ces dépenses s'élevaient à la somme de 3,910 livres 10 sous 11 deniers, ce qui équivaldrait à 3,910 fr.

Le Secrétaire, L. LAYALLE

Séance du 8 août.

Présidence de M. André.

En énumérant les publications déposées sur le bureau de la bibliothèque, M. le Président signale particulièrement l'attention de la Société divers articles de la *Revue des études savantes*, et entre autres un Mémoire de M. de la Bigne Villeneuve sur le tableau des *Noces de Cana*, appartenant au Musée de Rennes, et attribué à Jean Cousin.

Exhibitions : 1° Par M. Reuzé, une monnaie d'argent de Parthe.

* Par M. Mowat : Une tessère romaine en plâtre, une main en bronze, objet romain de provenance italienne.

dit être un *ex-voto* offert pour la guérison d'un alade. Le Musée de la ville (collection de Robien) ne main semblable qui provient des fouilles de es mains ont été considérées par quelques savants s sommets d'enseignes militaires. M. Mowat ne is cette opinion. Il fait remarquer, sur la main te, une sorte de tatouage.

F. André, président, directeur du Musée, moulages doré de divers objets romains en or (une patère, une fibule, quatre médaillons, etc.) faisant partie r trouvé à Rennes en 1774, et déposé actuelle-Bibliothèque nationale. Ce trésor fut découvert sur : la *Vieille-Monnaie*, dans la démolition d'une mai-enant au Chapitre, qui en fit don au roi Louis XV. ère est un ouvrage du III^e siècle; le fond repré-elief le triomphe de Bacchus sur Hercule. Les mé-i ornent le pourtour de la patère sont pour la plu-monnaies de *Postume*.

at demande s'il est bien certain que les monnaies e indiquent la date de la patère.

it *M. André*, l'opinion généralement adoptée.

at fait connaître qu'il existe aux archives du dé-une pièce constatant l'envoi de la patère au ducivre, et propose que ce document soit inséré dansres de la Société. La proposition de M. Mowat est

ré donne lecture de la fin de son travail sur *Le judiciaire*.

Le Secrétaire, L. LAVALLÉE.

lu 14 novembre.

lence de M. André.

Le Président réclame la priorité pour la Société le nouveau classement du Musée archéologique, et avec Rat et Decombe, des objets qui com-

illot, un frontispice, sur parchemin lu pour l'année 1652-1653 par les de Toussaints, honorables hommes de la Guérinest, procureur au Prési- the Porteu sieur de Turge, marchand

Launay, *Les Coutumes de Bretagne*, le 23 septembre 1480, par Guillaume Cicéron, in-folio, Venise, 1470; — un ze, trouvé dans les Côtes-du-Nord; -poli, de provenance inconnue.

uer que la Bretagne a été en avance pour la publication de ses *Coutumes*. otin de Corson, une matrice de sceau on de l'ancien manoir de *La Feuillée*, la légende : S. DES CONTRAS DE LA - *La Feuillée* appartenait, en 1662, [... Perroys, sa femme; en 1640, à Renée des Cailluns, seigneur et dame oup; nunc à M^{me} de Pracontal, née *Frogeraye* est un village en Saint- me maison noble du même nom. — Corson joint à cette exhibition une

du sceau, dont il fait hommage à la Société.

[. *Decombe*, un acier gravé de Pinot.

[. *Danjou*, une statuette de saint Yves, en terre e-Maria (Quimper).

[. *Pinczon du Sel*, un vase grec antique.

[. *Plihon*, un double de la duchesse Anne.

[. *Mowat*, les dessins : 1° d'une plaque de cherée à Rostrenen et provenant de l'abbaye de Bond'une inscription trouvée à Saint-Malo, près la nan, et rappelant l'extension de l'enceinte de la 09-1718. — M. Mowat dépose ce second dessin scription suivante :

RBS POMOER. PROLATIONE
NOVÆ REGIONIS ACCESSIONE AMPLIATA
OPUS LUDOVICI MAGNI AUSPICIIS
INCHOATVM ANNO M.DCCIX
REGNANTE LUD. XV. ABSOLUTUM
ANNO M.DCCXVIII
OPO ET CAPITULO ECCLESIAE MACLOVIENSIS
AREAM CONCEDENTIBUS

ne mentionne un tronçon de voie romaine décou-
la propriété de M^{me} Besnard, à Rosnarho, près

e membre communique des observations qui lui
ressées par M. Bertrand, directeur du Musée de
ain, au sujet des objets trouvés par M. Kerviler
inchées pratiquées à Saint-Nazaire : à une profon-
nt mètres, des objets appartenant à l'époque pré-
à quatre ou cinq mètres seulement, des objets
ns, entre autres une médaille de Tetricus, du 11^e
le.

une note de M. Bertrand, qui a visité le lieu de

d'octobre dernier, l'antiquité des
ortes de fouilles se détermine d'une
la profondeur comparative des dé-

que, il ne doit être pris, dit *M. Ro-*
sation relative, suivant la contrée à
époque *préhistorique* de tel pays,
documents écrits sur l'histoire de
e à une époque *historique* de telle

sur ces données.

es rapprochant de la trouvaille de
bronze trouvés dans les marais de
si les fouilles qui viennent d'être
ès de Pont-Labbé, par M. du Châ-
les indices d'une déformation dans
cette partie de la Gaule.

Le Secrétaire, L. LAVALLÉE.

1 12 décembre.

ice de M. André.

André, un vase en terre, provenant
docteur Toulmouche, semblable à
artie de la collection du Musée et
e de Constantine (Algérie); celui-ci
liph (A) phénicien, ce qui indique
carthaginoise.

tin de Corson, un tiers de sol d'or
âteau de *La Haie d'Iré*, en Saint-
é du moyen âge.

rd, divers objets de l'époque pré-

: des pierres taillées provenant de diverses stagnations de mâchoire de renne, divers ossements ammiifères, des aiguilles de pierre polie, etc. Ces objets appartiennent à trois époques successives de l'âge pré-

f. *Béziers*, quatre haches de pierre polie trouvées dans la commune de Trans; l'une de ces haches est en

f. *Danjou*, un moule à fromages en terre à vernis rouge à cinq lobes, de la poterie de Chartres, près de Danjou serait porté à croire que les deux grandes faces intérieures, empreintes en creux dans le centre du moule, ont été mises en mémoire de celles qui furent offertes au duc de Bretagne par le duc de Bretagne, le 9 mai 1489, le duc de Bretagne avait couché la veille au château de Fontenay, dans la même paroisse et tout près de la poterie de

les membres font observer que le moule dont il s'agit n'est pas d'une fabrication beaucoup plus récente.

On exhibe en même temps un timbre de *M^r Gassiot de Pressigny*, dernier évêque de Saint-Malo, qui a fait donner à la Société une empreinte à l'encre noire.

f. *l'abbé Paris*, une clef de la sacristie de Notre-Dame de la Chapelle, qui paraît être du xvi^e siècle.

f. *de la Borderie*, les sermons d'*Olivier Maillard*, publiés en 1506 et 1508 par *Jean Petit*, à Paris; — un volume, *Mensa philosophica*, imprimé en 1489 et par *Thomas Engilbert*, Irlandais.

La Borderie accompagne cette exhibition de la lecture des extraits des deux ouvrages qui en font l'objet. On remarque les critiques virulentes que contiennent les sermons d'*Olivier Maillard*, et l'usage qu'en a fait *Henri Estienne* dans ses attaques contre la reli-

r Maillard était Breton, probablement

ca est une espèce de traité en quatre
es mets que l'on peut servir à table;
ui l'on peut se trouver à table, et les
à l'égard de chacune d'elles; 3° les
es que l'on peut traiter à table; et
es dont on peut égayer un festin.
ne de ces plaisanteries citée comme
le du *Médecin malgré lui*, de Molière.

Le Secrétaire, L. LAVALLÉE.

ÉTUDE

SUR

SERMENT JUDICIAIRE

LE SERMENT PROMISSOIRE

ET L'ANCIEN DROIT COUTUMIER

DE LA PROVINCE DE BRETAGNE.

est un acte religieux où celui qui jure invoque la religion comme témoin de la vérité du fait et la promesse, mais encore comme vengeance de la mauvaise foi. Ainsi, tout serment est composé de deux parties : l'invocation, par laquelle on prend Dieu à témoin, et la imprécation, par laquelle on appelle sur sa tête la sanction qui frappe le parjure ; cette dernière est la sanction ; elle est de son essence, et qu'elle n'est pas exprimée, elle est nécessairement sous-entendue.

que l'on a toujours attachée à la garantie de la religion du serment a porté les docteurs à distinguer deux espèces :

des Oblig., n° 103. — Toullier, *ibid.*, I, n° 343.

lui qui dans une contestation se rapporte à un évènement passé et qu'on emploie comme garantie de la sincérité de l'affirmation ou de la négation du fait accompli. C'est le serment judiciaire ou assertoire, qui se prête en justice devant le magistrat. On le qualifie de *préliminaire*, lorsque quelques législations il est prêté *in limine litis* pour le procès régulier sans lequel on serait non-recevable; il est *décisive*, lorsqu'une partie, au cours du procès, le défère à l'autre pour en faire dépendre le jugement de la cause; il est *supplétif*, lorsqu'il est déféré d'office par le juge à l'une ou à l'autre des parties, sans pouvoir être référé (1).

Le serment qui se rapporte à un événement présent ou futur et qu'on emploie pour affirmer un engagement actuel ou futur, est le serment promissoire. Il est tout-à-fait judiciaire, même lorsqu'il est prêté par les parties au contrat accessoire du contrat passé devant un notaire ou un officier de justice. Le serment judiciaire appartient à la compétence forcée, l'autre à la juridiction volontaire. Il y a un autre serment promissoire qui peut se passer de l'intervention active de l'officier public, tel celui qui est prêté par un fonctionnaire public, comme sùreté de sa fidélité, tel le serment militaire, tel l'hommage du vassal envers le seigneur féodal de qui il relève, tel le serment diplomatique prêté par les contractants comme garantie.

Il y a encore d'autres divisions et subdivisions, mais ces divers serments ont toujours cela de commun qu'ils doivent contenir l'invocation du nom de Dieu, et, tout au moins, l'imprécation pour provoquer la vengeance de Dieu contre le parjure.

serment étant de sa nature un lien religieux, il a
es les époques se préoccuper du rite suivant lequel
e fait, pour astreindre la conscience de celui qui
à le prêter. Plus on doutait de sa bonne foi, plus
qu'il était indispensable de recourir à une solennité
r ses sens et son imagination, et d'employer une
table de nature à l'effrayer sur son avenir éternel.
point du serment comme preuve juridique qu'il
ce travail. C'est à l'homme de loi à l'envisager
s ce point de vue. Mais l'historien et le moraliste
miner à un autre aspect, et à rechercher la *forme*
otourait dans notre vieux droit du pays de Bre-
étude offre cet intérêt, qu'elle se lie intimement
mœurs et des institutions.

serment, la justice avait recours à tout ce qui pou-
e plus de force, agir sur l'esprit du chrétien. Les
plus augustes de la religion, Dieu lui-même se
des apparences sensibles pour assister à l'invoca-
nom, les précieux débris de la vraie croix signe
demption, l'Évangile annonçant le salut et mena-
fer, les saints de la cour céleste et leurs pieuses
utel du Dieu vivant et les vases consacrés, c'est
enait à témoin dans ces rites religieux, et quelle
nature du serment, quel que fût le nom que lui
dition, soit des vieux jurisconsultes chez qui res-
la tradition du droit romain, soit des légistes
quant le droit germanique, c'étaient toujours les
nules solennelles, parce que la vérité est une, et
vocation diffère, l'imprécation doit par une peine
atteindre le parjure (1).

Bignon, *Not. ad Marculf.*, lib. I, c. 38, cité par Solon, *Essai*
s, nouv. éd., p. 342.

elle est l'origine de ces formules? Elle se perd dans la nuit des temps. Le serment se prêtait et les Romains en invoquant leurs fausses divinités, lorsque l'extension du monde romain par Constantin introduisit des cultes nouveaux dans l'empire. Justin-le-Pieux promulgua un rescrit posant que chacun avait à prêter serment conformément à la religion, et qu'on devait y ajouter foi : *Divus pius propriâ superstitione juratum est standum* (1). Mais l'empereur payen avait en vue, c'était la superstition chrétienne; mais elle s'éleva triomphalement au-dessus du paganisme, et il n'y eut plus d'autre serment que celles de la religion chrétienne. On trouve la nouvelle forme du serment chrétien dans le code de l'empereur Justinien; on y voit le curé prêter serment *tactis sacro-sanctis Evangelii*. Le décret du même empereur donne la formule de serment par ceux qui prennent la charge d'une fonction publique : *Per quatuor Evangelia quæ in n* (3).

Le serment sur les Saints Évangiles devint l'un des serments ordinaires du serment dans le monde chrétien. Ce fut point la seule. Le droit coutumier a des formes de serment pas celles du droit écrit, bien qu'il y ait des analogies; spécialement les formes du serment dans les coutumes présentent d'une manière assez caractéristique le sujet d'une étude particulière.

Je vais chercher successivement ces formes : 1° dans les coutumes antérieures à la rédaction de la Coutume de Paris.

Dig., lib. XII, tit. 2, *De iurejurando*, leg. V, § 1.

Code, lib. V, tit. 70, leg. VIII, § 5.

Nov., coll. II, tit. 3.

Coutume de Bretagne; 3^e sous les Coutumes sous la jurisprudence du Parlement; telle est la telle et l'objet de cet écrit.

I

que pour un honnête homme, convaincu de la serment, l'invocation du nom de Dieu doit être suffisant; que s'il n'est point honnête et n'en a pas, l'invocation des saints n'y ajoutera rien de toutes les formalités matérielles de l'imprécation influence sur son intention mauvaise. Mais il faut de la faiblesse humaine, et celui qui ne craint pas de prendre le nom de Dieu en vain reculerait devant se trouver face à face devant Dieu présent à l'autel. Celui que le remords de sa conscience absente eût, dans ces siècles de foi qu'on appelle le moyen âge, de profaner ainsi les choses les plus saintes; là sous sa main, Dieu devenait tangible, les présents, l'autel se dressait devant lui, la vengeance n'eût pas fait attendre le châtimement.

l'empire de ces idées qu'il faut aborder l'examen des solennelles qui entouraient alors le serment. et dans toute l'Europe chrétienne, et ce n'était pas que qu'elles devaient avoir moins d'autorité.

s étaient, en effet, strictement observateurs de ce serment. En passant de la Grande-Bretagne à la petite Bretagne, la foi de leur caractère angé, et les lois du pays de Galles se trouvaient régies au droit romain. La législation de Constantinégissait le monde connu, avait même introduit

particulière inconnue aux anciennes écoles de
nais dont l'analogie se rencontrait dans la lé-
e et le Code des lois d'Hoël-le-Bon. Il s'agit
liminaire. Le plaignant ou acteur était obligé,
rie de la cause, de prêter serment que c'était
s'il intentait le procès, sauf à lui à référer à
artie adverse le serment assertoire qu'elle lui
seule vue de faire connaître la vérité et sans
vexation. C'était ce qu'on appelait aussi *jura-*
mnia (1). Cette formalité préjudicielle, abolie
frein qui pouvait arrêter un peuple plaideur,
Les lois de l'île de Bretagne allaient plus loin.
signaient de la simplicité en même temps que
la population. En effet, lorsque deux Bretons
mutuellement par un contrat, ils choisissaient
tre devant qui ils prenaient leur engagement,
tion suffisait pour sa preuve; mais si le con-
assé de bonne foi, c'est-à-dire sans cette in-
ni des contractants qui refusait de tenir ses
ouvait se libérer en affirmant, sous la foi du
n'était pas lié. Toutefois, s'il arrivait que ser-
é à serment, on en appelait à la justice, et le
obligé de produire à l'appui de son serment
onjurateurs qui devaient attester que l'homme
leur témoignage méritait créance (2). Il se
que le demandeur se présentait assisté de con-
s chartes offrent de nombreux exemples de ces
soires et en indiquent les formalités destinées

, l. 22, § 10; l. IV, t. 16, § 1. — Cod., l. II, t. 50,
propter calumniam dando. — Potbier, *Tr. des Oblig.*,

Courson, *Hist. des peuples bretons*, II, p. 93, et *Prolog.*
t, p. 253.

foi qui devait leur être due. On les constate au^e siècle.

les scabins ou échevins du comte décidaient, sur une question de propriété d'un bien situé sur une terre ecclésiastique de l'abbaye de Saint-Sauveur, le demandeur jurerait *par les saints*, avec douze idonés, que l'héritage qu'il réclamait était bien sien (1). En quoi consistait l'idonéité des conjurateurs ? La charte du même monastère, bien postérieure, datée de 1084, mais qui ne fait sans aucun doute que reproduire l'ancienne coutume nationale, énonce ainsi les conditions pour les témoins jurateurs : Il faut qu'ils ne soient ni de parjure, ni de trahison, ni d'homicide, ni d'adultère ; qu'ils ne soient serfs d'aucun seigneur, ni rompus pour de l'argent, ni de la parenté, ni de la haine (2). Ce n'est qu'ainsi qu'ils peuvent être entièrement légaux.

On voit encore paraître des conjurateurs dans un procès sur un territoire (3). Le nombre en était toutefois de douze dans un autre procès qui y fut jugé en 865, sur la propriété d'une pièce de terre, il est ordonné qu'il sera prêté serment *sur le saint autel* avec douze témoins, le plaideur lui quatrième, que sa demande soit vraie ou fautive, il le fit ainsi (4). — Les formalités n'étaient pas tout à fait les mêmes, car on voit la même abbaye, un témoignage prêté

*et per sanctos cum XII idoneis testibus quod sua propria
fecit et fecit. Aur. de Courson, Cart. de Redon, Prolég.,
p. 148.*

*Redon, p. 206. — Voy. aussi l'art. cly de la T.-A.-C. de
Normandie, II, p. 124.*

Redon, Prolég., p. 253, texte, p. 79.

Redon, p. 27.

serment par les quatre Évangiles et les reliques (1). — 74, dans un procès relatif à Bains, les plaideurs se réunissent dans la sainte église paroissiale, et ils jurent vérité sur le saint autel (2). — Dans une autre partie de la Bretagne était de même : on jure sur le saint autel de saint Pierre, apôtre, dans l'abbaye de Landevenec (3). — Lorsqu'on passe dans le x^e siècle, les formes deviennent plus solennelles, et des plaideurs qui en 913 avaient voulu contester leur terre aux moines de Saint-Sauveur de Redon, renonçant à leurs prétentions, jurent par la tête de saint Just, martyr, et toutes ses reliques, qu'ils n'y prétendront plus rien (4). Les bénédictins de Saint-Maixant, en Poitou, ayant, à la suite des ravages des Normands, déposé le corps de leur patron dans l'église du couvent de leur Ordre, à Saint-Sauveur de Redon, en demandent, après la tourmente passée, la restitution, qui leur est accordée. Adémar, abbé de Redon, se transporte à Poitiers pour en effectuer la livraison. Éble, comte de Poitou, le dirige préalablement dans l'église Notre-Dame et là, en présence des nobles poitevins, lui fait prêter serment sur l'autel des SS. Innocents et leurs reliques comme gage de sa sincérité. La charte en est dressée le 12 des calendes de juillet 924. L'abbé jurateur, le vicomte et les chevaliers figurent comme souscripteurs (5). — Vers le milieu du x^e siècle, il en était encore ainsi. Geoffroy, fils de Salomon, comte de Bretagne, fait un don à l'abbaye de Saint-Georges de Rennes, le lui

art. de Redon, p. 143.

ibid., p. 211.

art. de Landevenec, ap. D. Lobineau, II, Preuves, liv. II, p. 79.

art. de Redon, p. 222.

Geoffroy, Hist. des comtes de Poit., Preuves, p. 218. — D. Lobineau, Hist. de Bret., Pr., II, p. 75. — D. Morice, id., Pr., I, p. 341. — De la Roche de Vaudoré, Hist. des ducs d'Aquit., I, p. 424. — Aur. de Courmont, art. de Redon, p. 228.

ment de sécurité qu'il prête *sur les quatre saintes reliques*, et il confirme ce jurement avec de ses meilleurs hommes (1).

Le symbole de la foi jurée, l'organe qui étanchait la soif de la vérité, l'organe de la communication entre le jurateur. Dans les contrats on offrait sa main comme gage de foi. Dans les chartes aux églises, aux monastères, les uns plaçaient la main sur la charte de concession, les autres sur les saints Évangiles ou sur l'autel (2). — A l'érection de l'abbaye de Saint-Georges de Rennes, l'abbé de l'abbaye un pacte avec la main et les fidèles (3). — C'est ainsi qu'en 1052, l'abbé de l'abbaye de Saint-Sauveur de Redon, évêque, l'abbé, tous les frères et plusieurs tenants le texte évangélique dans sa propre main, la formule, et cette cérémonie accomplie, l'abbé et va poser le livre de l'Évangile qu'il tient dans sa main sur l'autel de saint Sauveur, comme gage de la vérité (4). — Dans un procès qu'eut en 1068, le comte de Rennes, la seconde abbessse de l'abbaye de Saint-Georges affirmant qu'il était prêt à prouver la vérité de ses assertions, l'abbessse ne souffrit pas qu'elle jurât sur les reliques; elle aima mieux faire un pacte avec la main et elle jura qu'elle tiendrait ce pacte à

Georges, ap. D. Lobineau, *Preuves*, II, p. 127, et D. Mo-
nast. — Paul de la Bigne Villeneuve, *Cart. de Saint-*
Georges, t. IX, p. 228, n° XIII,
10.

Prolog., p. 257.

Villeneuve, *Cart. de Saint-Georges*, p. 250, n° XXI,
12.

Prolog., p. 279.

étuité, et elle en fournit ensuite quatre fidéjusseurs (1). Le serment est sans aucun doute essentiellement personnel, mais puisqu'on admettait que pour lui donner plus de force on devait l'appuyer par des conjurateurs affirmant des choses qui leur étaient pourtant étrangères, on en arriva à laisser la personne de la partie s'effacer devant celle des conjurateurs, qui pouvaient même se substituer entièrement à elle, et portaient sa caution, non-seulement devant les hommes, mais devant Dieu. Aussi en advint-il que l'institution des conjurateurs disparut pour faire place à celle des pleiges, qui jouissaient, comme on vient de le voir, un but analogue sous un autre nom, car ils prêtaient les mêmes serments au lieu et place de la partie, avec les mêmes redoutables formules, s'engageant pour eux-mêmes et se faisant de cette manière ses avoués ou champions.

Un autre mode de probation, concomitant avec le serment, et destiné à l'appuyer avec plus de force, devait augmenter encore le rôle des tiers en rendant leur intervention indispensable dans la plupart des cas. Il s'agit ici de l'institution du *jurament de Dieu*, qui, à l'époque du XI^e siècle, régnait dans toute l'Europe chrétienne comme moyen infailible d'arriver à la déclaration de la vérité. L'on croyait alors, en effet, que celui qui invoquait le saint nom de Dieu avec l'imprécation requise, Dieu ferait plutôt un miracle que de laisser condamner un innocent. De là les épreuves par le fer chaud, l'eau froide ou l'eau bouillante. De là le duel judiciaire. Lorsque le serment se sentait insuffisant ou que les parties craignaient que le serment ne le fût, on en appelait au jugement de Dieu lui-même, et il fallait qu'il fit descendre sa justice infailible sur

Paul de la Bigne Villeneuve, *Cart. de Saint-Georges*, p. 252, n^o XXX, et à part, p. 131.

compléter à ce qui pouvait manquer à celle des
versement des lois de la nature devait être
de sa manifestation, et bien que Jésus-
eût répété : *Tu ne tenteras point le Seigneur*
le mettait pourtant en demeure de juger à
s vouloir attendre la sienne, et l'on venait
miracle à la convenance des plaideurs, bien
s répondu : *La nation méchante recherche un*
ne lui en sera point donné d'autre que celui
s (2).

donnée et reçue cette doctrine étrange, l'on
conséquences juridiques qui en découlent.
pétence exclusive des tribunaux ecclésias-
a nécessité d'admettre des pleiges ou cham-
r suite de la minorité, de la vieillesse ou de
rivilège de cléricature ou de la différence de
résultant de noblesse ou de vilenie, les
présentaient point avec égalité l'un devant
lque opinion qu'on puisse avoir sur la bonté
épreuves judiciaires comme moyen d'instruc-
t-il qu'elles étaient fondées sur l'idée qu'on
lutôt que laisser les juges payer un tribut à
éférerait manifester un miracle qui devrait
es éclairer. Ainsi le fer rouge ne brûlerait
nte ne brûlerait pas, l'eau froide ne submer-
nocent. Ainsi pensait-on que, pour ne pas
lans le duel le faible du côté de qui se trou-
t, Dieu lui donnerait la force de triompher
mais injuste adversaire. Comme les ordalies,
tre précédé du serment qui en appelait au

— Math., IV, 7. — Luc, IV, 12.
; XVI, 8. — Luc, XI, 29.

un juste et vengeur; et c'est sur cette intervention de la justice divine que se trouvait basée l'intervention du clergé pour ordonner les épreuves et y présider. Il ne serait pas toujours exact de dire que parmi les seigneurs laïques cette manière de jugement fût par tous acceptée sans conteste.

Différentes espèces vont montrer par des exemples quel était, dans l'Ouest, le mode de procéder et l'état de la juridiction dans cette matière toute spéciale.

Héodoric ou Thierry, moine de l'abbaye des bénédictins Marmoutiers, près Tours, venait, vers 1055, d'être élu évêque de Saint-Aubin d'Angers lorsque Haimeric, vicomte de Thouars (dont l'un des descendants, Guy de Thouars, ayant épousé en 1198 la duchesse Constance, fut régent de Bretagne pendant la minorité d'Artur), réclama du nouveau titulaire le droit féodal qu'il soutenait lui être dû d'un cheval de bataille ou sa valeur en argent, à chaque muance d'abbé. Héodoric se refuse à ce qu'il prétendait être une nouvelleté, part pour la ville de Thouars et se présente devant le vicomte, prêt à défendre les droits de son couvent, soit par le combat du fer chaud par son homme, suivant la loi des Normands; soit par l'écu et le bâton comme défendeur, suivant la loi des roturiers séculiers, laissant au vicomte le choix des armes (1). Le champion étant nécessairement un vilain, puisqu'il était un mercenaire gagé, n'avait le droit de se servir de l'épée, réservée aux gentilshommes, et son armement ne devait être pour arme défensive que le bouclier, et pour arme offensive que le bâton. Le vicomte ayant choisi le duel, l'abbé de Saint-Aubin présenta son homme prêt à prêter serment, et appuyer la foi de son serment par les coups de son

(1) *Paratus aut calidi ferri iudicio secundum legem monachorum per suum hominem probare, aut scuto et baculo juxta legem secularium de-*
cedere.

ors paraissent les barons de la vicomté qui cette coutume barbare, s'écrient-ils, est aussi christianisme qu'opposée à la profession monastique pas aller contre Dieu et les saints, engager à verser le sang pour une semblable iniquité ! Ce jeune et brave, n'était pas sans être touché, et il sentait bien que c'était mettre son âme de livrer un semblable combat où pouvait soit l'homme de l'abbé, soit le sien. Il entre avec ses fidèles ; c'était précisément ce jour de son père défunt ; il se sent ému, renonce au combat, remet à l'abbé de la coutume qu'il voulait ; les parties se retirent en paix, et pour en constater la fin, une notice en est dressée à Thouars, en la quelle, et insérée dans le Cartulaire de l'abbaye (2). A la même époque, vers le milieu du xi^e siècle, les armoutiers eurent de graves discussions d'influence normande, dont le nom n'est pas autrement dans les titres de l'abbaye, mais qui devait être un fief, descendant de l'un des Scandinaves qui furent avec le duc Rollon dans sa conquête de la Neustrie. Ils réclamaient de lui la restitution d'une terre qu'ils leur avoir été donnée par Tanguy, fils de Rollon. Cette affaire fut portée devant la Cour. Cette juridiction de la position du fief de Châteaubriand et de la dignité de l'abbé, ne pouvait être que l'office de Nantes. Après avoir entendu les parties, le roi décida que le plaide ne pourrait se vider

hominem S. Albin qui et sacramentum faceret et sacramentum daret.

(2) notes sur le liv. III des *Lettres de Geoffroy*, abbé de Saint-Aubin d'Angers.

n'au moyen du duel (1). L'abbé et le Normand fournirent chacun des pleiges, comme il était d'usage, mais on finit par l'arranger. Toutefois, quelque temps après, les difficultés se mirent à renaitre. Les juges entendirent de nouveau les dires des plaideurs, puis ils décidèrent que les moines fourniraient un homme qui affirmerait par serment la réalité de leurs rétentions (2) et ensuite porterait le fer chaud (3), épreuve au résultat de laquelle sortirait le jugement. Les moines y acquiescèrent aussitôt et fournirent encore des pleiges pour l'exécution de cette preuve légale; mais le Normand, rusé et éflant, ne voulut pas les agréer, et sortit de l'audience la menace à la bouche contre les moines et leurs hommes. Les moines immédiatement de porter plainte. On revint d'accord devant la Cour pour l'exécution de l'épreuve, et les moines fournissent de nouveau leurs pleiges; mais cette fois ce sont eux qui cherchent un moyen dilatoire: on ne célébrait pas la messe au château de Briand, et il n'était pas possible d'accomplir tous les rites prescrits en pareil cas. Enfin, il est décidé que le troisième jour après lequel le Normand aurait mis les moines en demeure, ceux-ci devraient se trouver prêts à remplir les conditions de la loi. L'abbé ne pouvait plus reculer. Au jour dit, le prieur présente un homme qu'on met sous le scellé (4), pour éviter toute mauvaise foi et tout maléce, et le champion attend ainsi avec intrépidité l'aurore du troisième jour. Elle se leva enfin; mais voici un nouvel incident. Comme avaient fait tout-à-l'heure les seigneurs poitevins, les seigneurs bretons se réunissent et donnent aux moines le conseil de faire la paix avec le Normand. Le fer

(1) Per duellionem placitum istud dirimeretur.

(2) Per unum hominem sacramento firmarent ita esse ut dicebant.

(3) Deinde iudicium ferri calidi portaret.

(4) Qui sigillatus intrepidus opperiebatur diem statutam.

); mais soit que les moines ne fussent pas de ne pas suivre ce conseil, soit qu'ils inquiétude sur le résultat de l'épreuve, ils avis des seigneurs et firent la cession de-

Après, c'était en 1062, les moines de
t un autre procès à peu près semblable à
lite Cour de l'évêque de Nantes, qui devait
a même épreuve. Il s'agissait du prieuré
-----, -----, dont l'abbaye de Marmoutiers, qui en
était voisine, disputait la propriété à l'abbaye des bénédictins
veur de Redon. L'abbé de Marmoutiers préten-
avait été donné par une femme noble appelée
Son fils Briand la fait intervenir à l'instance.
affirmant la donation alléguée, l'évêque et ses
qui tenaient le plaid, jugent qu'elle doit appuyer
son par le serment supplétif, et renvoient à cet
e à jour fixe, sous la condition toutefois que si
le Redon pouvaient jusque-là trouver quelques
a donation qu'ils prétendaient au contraire leur
e, la dame n'aurait pas seulement à faire foi de
i par un simple serment en justice, mais par l'é-
iaire du fer chaud (3). Au jour indiqué, la dame
pas de se présenter, prête à prouver son assertion
seul serment, soit, le cas échéant, par l'épreuve
l (4); mais les bénédictins de Saint-Sauveur man-

ferrum calefactum fuisset.

l'abbaye de Marmontiers, *ap.* D. Lobineau, *Preuves*, II, *Morice*, *Preuves*, I, p. 478.

li candentia ferri iudicio.

moins, et en conséquence l'abbaye de Redon
cès (1).

; dans ces affaires les épreuves étaient restées à
atoire; mais il n'en était pas toujours ainsi. Les
ns citent une charte de l'abbaye de Saint-Flo-
u, à peu près aussi du milieu du xi^e siècle, où
l'épreuve par l'eau bouillante; l'homme qui la
t mis la main dans l'eau, puis lorsqu'on avait
de sûreté, la main était apparue sans aucune
re (2).

s ne paraissent plus comme moyen de preuve à
siècle. Le bienheureux Robert d'Arbrisselles,
qu'il rédigea pour l'Ordre de Fontevrault, en
fend aux religieux de son institut de faire des
les jugements par le feu (3). Il fallut toutefois
de encore pour les faire disparaître complète-
r^e canon du IV^e concile général de Latran, tenu
Innocent III, en 1215, les prohiba enfin de la
us absolue (4).

luel judiciaire, il n'en fut point ainsi, il persista
a d'instruction juridique. Dans toutes les villes
camp-clos destiné à cet usage. Vers 1070, Geof-
r de Dinan, y fonde un prieuré qu'il donne à

l'abbaye de Marmoutiers, ap. D. Lobineau, Preuves, II,
orice, Preuves, I, p. 417.

manus ejus est remoto sigillo conspecta, illæsa apparuit. —
Florent, ap. D. Lobineau, Preuves, I, p. 480.

et ignita judicia non faciant. — *Regula ordinis Fontis*
II, p. 170.

nam clericus purgationi aquæ ferventis, vel frigide seu ferri
cujuslibet benedictionis aut consuetudinis impendat. — *Lo*
metl. General., t. VIII, p. 31.

nt-Florent-sous-Dol, avec une prairie voisine
outume de combattre (1).

erment, le duel continua de rester sous l'au-
naux ecclésiastiques. On en trouve un exemple

le Cartulaire de l'église cathédrale de Saint-
es. Hamelin, abbé de Saint-Aubin d'Angers,
êque de Rennes en 1127, lorsque dans la qua-
e son épiscopat il eut à ordonner un duel et
In certain Mainguené possédait un immeuble
né Yvon se prétendait propriétaire, comme
s acheté des prédécesseurs de l'évêque, et que
enait au contraire lui appartenir à titre patri-
intervint sentence interlocutoire du prélat, qui
Mainguené appuierait son affirmation par le ser-

Résistance d'Yvon, qui s'oppose à la délation
conséquence, jugement qui ordonne le duel
accepté de part et d'autre avec un acquiesce-
ction. Au jour fixé, on se réunit sur le champ
après les serments prêtés, les deux plaideurs
lement et avec un égal courage. Cela se passait
êque, au bord de la rivière de l'Isle, localité
mité du Bourg-l'Évêque, ainsi nommé parce
rg était dans le fief de la juridiction épisco-
e le reste de la ville était dans la justice de la
mes. C'était une grande solennité qu'honorait
l'évêque Hamelin, à côté de lui le comte Conan,
Vitré, qui, bien qu'excommunié, n'en siégeait
use de sa baronnie, et Olivier de Dinan, et Ha-
reche, et beaucoup d'autres seigneurs, presque
t le peuple de Rennes. Enfin l'on traita d'un
r convint que Mainguené serait maintenu en

bella fieri solebant. Odorici, Rech. sur Dinan, p. 551.

possession, à la charge par lui de donner 50 sols
ragement à Yvon, qui de son côté se désisterait
nsi : Yvon en donna sa foi dans la main de l'é
eiges se portèrent garants de cette composition ;
l'arriva l'échéance indiquée pour le paiement, Ma
ésentant devant l'évêque, prêt à payer le mor
ansaction, Yvon se refusa à le recevoir, ce qui es
faire penser qu'il avait été peut-être un peu cont
ommations successives lui ayant été infructueuse
r l'évêque, il persista dans ses refus, et pour
ainguené dut consigner sa dette à l'évêque, qui l
onna décharge, lui promettant sécurité et lui déli
fet une charte munie du sceau épiscopal (1).

L'on voit aussi, à Dol, l'évêque donner le cham
s duels (2).

Si le IV^e concile général de Latran, cité plus h
t absolument les ordales en 1215, il ne put en
égard du duel judiciaire, trop enraciné dans les
dut se borner à interdire aux clercs de prendre
iels, soit comme personnes militantes, soit comm
ur défendit même d'y assister. C'était l'applica
axime : *Ecclesia abhorret a sanguine*. Ils devaien
sanglant exercice aux Cours laïques des seigneu
fois on vit souvent néanmoins le prêtre interveni
réception des serments, soit pour la bénédiction

(1) Cod. S. Petri Rhedon, apud Sirmond, notæ ad lib. III c
b. Vendocin., p. 64.

(2) Pitre-Chevalier, *La Bretagne anc. et mod.*, p. 240.

(3) De judicio sanguinis et duellis clericis interdicta. Sentent
llus clericus dictet, aut conferat, sed nec sanguinis vindictam
i exercetur intersit... undè in curiis principum hæc sollicitu
, sed laicis committatur. — Le P. Hardouin, *Concil. gene*
II, p. 20.

s, mais enfin le duel finit par se séculariser

serment était en effet telle, qu'à part cette
duel justement réprouvée par les saints ca-
devait être appelé pour en augmenter la solen-
ns l'église, la main sur le livre saint tenu par
la main sur la pierre consacrée de l'autel,
m^e siècles le jurateur prenait Dieu à témoin.
mples vont en montrer la fréquence.

le Marmoutiers, de 1118, fait voir dans une
nt l'évêque d'Angers, les diacres confirmer
jurant sur les saints Évangiles, et les laïques
psaultier (1).

e la même abbaye de Marmoutiers ayant ra-
leniers un nommé Thibault et son fils, captifs
derniers stipulent dans une charte de 1150
au monastère une pièce de terre, ce qu'ils
el de Saint-Ouen (2).

ers la même époque, au milieu du xii^e siècle,
e de Trémigon, ayant eu des difficultés avec
rmoutiers, vient s'en désister en jurant sur
t-Martin qu'il abandonne toute action contre
l'abbaye (3).

s Papes approuvaient au surplus cette procé-
lle les parties appuyaient leur demande par le
eiges qu'elles produisaient à l'appui de leurs
st ainsi qu'une bulle du pape Innocent III,

on., ap. D. Lobineau, Preuves, II, p. 342. — D. Mo-
540.

unt super altare sancti Audoeni. — Titres de Marmou-
eau, Preuves, t. II, p. 229.

rmoutiers, ap. D. Lobineau, Preuves, II, p. 229.

gement donnant gain
 ursuite de ce prélat par
 lonan III, duc de Bret
 éjudice des droits de
 la production par l'a
 n touchant les sacre
 otestation contenait v
 d'Alexandre III, en
 Saint-Malo, contre l'
 rs 1160 sur l'attestat
 sacro-saints Évangiles
 tait en contestation, e

1, Roger de Hoveden,
 ecclésiastique. La pos
 rès-enviée, parce qu'el
 reux ou qu'elles se tr
 tations spéciales de s
 raissaient ne devoir p
 scrupule de se les d
 cette coutume supers
 en usage dans ce siècle
 , il paraît qu'on y av
 er de l'église de Bom
 en 1177, le corps de
 où il le donna aux mo
 lomine, affligé de la
 gnit au Roi d'Angleter
 et le Roi donna ordre

1 Evangelis Juraverunt. — 7
 2, II, p. 238. — D. Morici
 rs, op. D. Lobineau, Preu

bretagne, de le faire restituer aux religieux de
ême d'employer la force si les moines de Saint-
nt de le rendre à la première sommation qui
faite; mais ils n'attendirent pas qu'on usât de
e eux et ils rendirent le corps. Toutefois, était-
véritable corps saint, et ne pouvait-on pas
emblant de restitution? Il paraît qu'il y avait
éfier. Dans des circonstances bien plus favo-
it eu recours à la prestation de serment. On a
qu'au x^e siècle, l'abbé de Saint-Sauveur de
avait été confié le dépôt du corps de saint
eu en le rendant à prêter serment sur les re-
Innocents, comme attestation de sa sincérité.
t aujourd'hui demander moins. Les moines de
rèrent donc sur les Évangiles que c'était bien
que celui qui leur avait été apporté (1).

Un curieux exemple de la forme d'un serment
dans un contrat purement civil, où stipulent
ers bretons, Guethenoc de Bruc, Alain de Pont-
de Frémigon et Raoul de Langle. Ils étaient
pour la troisième croisade, et arrivés à Joppé,
trouvaient déjà sans argent. Ils s'adressèrent à
lombards qui suivaient l'armée chrétienne et se
ant Bertono de Boscoro et ses associés, bourgeois
eur prêtent une somme de 150 marcs d'argent,
messe solidaire de la restituer intégralement,
nt qu'ils en prêtent serment sur un missel (2).
orme aussi bien bretonne qu'italienne. En 1210,
ation faite aux moines de Saint-Magloire de
Dinan, les donateurs jurent en touchant les

1, *Hist. de Bret.*, I, p. 164.

2, *La Bret. anc. et mod.*, p. 295.

les que ni eux ni leurs héritiers n'iront

la vieille dynastie ducale venait de s'éteindre. Alix, son héritière, faisait en 1213 passer son domaine en mariage, aux mains d'un cadet de la Maison de France elle-même. Pierre de Dreux, le duc, n'osa pas à avoir avec les évêques bretons des discussions, qui lui firent donner le surnom de *clerc*, sobriquet qu'il repoussait comme une corde des deux pouvoirs s'était rompue, on ne pouvait plus parler d'autorité des empiétements. Le clergé ne point respecter ses privilèges et de sa juridiction. Le duc se plaignait que les seigneurs de leurs villes épiscopales, refusant le serment; il abolissait les droits de *tierce*, jusqu'ici perçus par les curés; enlevait aux ecclésiastiques la connaissance des faits de serment pour les attribuer à ses sénéchaux, qu'à admettre les excommuniés à ester en justice, ce qui le fit excommunier lui-même. Ces discussions ne changeaient rien, en fait, les choses restèrent les mêmes, les seigneurs reçus, que personne ne songeait à modifier la prestation de serment. Ainsi, en 1220, une ordonnance faite à Nantes sur la plainte de l'évêque, reconnut au duc qui s'y était attribué le monopole judiciaire aux intérêts de l'évêque et de

des *Evangelis*. — Tit. de Marmoutiers, ap. D. Lobinot, t. 143.

du de Nantes, arm. T, cassette D, n° 3, ap. D. Lobinot, t. 377. — D. Morice, Preuves, I, p. 347.

et les dénommés jurent en touchant les sacro-saintes reliques. Le serment sur les reliques ne devait être nullement employé. Dans les statuts synodaux de la Bruère, évêque de Nantes, fit rédiger pour l'année 1233, il recommande de ne point exposer les reliques à la vénération des fidèles, ni permettre qu'on s'agenouille dessus, depuis le commencement du Carême jusqu'à l'Épiphanie, dans les quatre-Temps et des Rogations, à moins que ce ne soit pour rétablir l'amitié et la concorde entre les peuples amis et ennemis (1). Ce rétablissement eût bien lieu entre le duc et l'évêque de Nantes.

Quant à la solennité religieuse des engagements pris devant les tribunaux ecclésiastiques un grand avantage fut de mettre fin aux conflits de juridiction qui s'élevaient sans cesse entre les tribunaux séculiers. Si le clergé tendait à l'omnipotence, il faut bien croire que les hommes de la noblesse ne restaient pas en arrière. Les querelles se grossissaient sans cesse, lorsque le jeune Jean le Roux succéda à son père, en 1236. Il continua les errements de Pierre Mauclerc, si bien que Jean le Roux par les uns de la couleur de ses cheveux fut appelé Jean-le-Mauvais, et ne fut pas excommunié comme son père, sans beaucoup d'avantage. Tout à coup, en 1266, Jean, le mauvais, prit une subite résolution ; il part pour faire le pèlerinage de Rome, va se jeter aux pieds du Pape, et sollicite l'absolution, passant d'un extrême à l'autre, il se soumet en complète au Souverain-Pontife, reconnaît expressément la juridiction des tribunaux ecclésiastiques sur

. de Bret., v° Nantes, 3^e édit., II, p. 107.

tous les points contestés, nommément pour tout ce qui touche aux excommunications, le renvoi aux officialités de toutes les causes d'usure, de parjure, de validité de mariages ou de nullités de testaments, s'engage au paiement des droits de tierçage et de past nuptial. Acte en est dressé, et le duc jure en touchant les sacro-saints Évangiles qu'il l'accomplira en entier et le fera observer par tous ses sujets (1). Mais il s'était engagé au-delà de ses forces. Peut-on répondre des autres, lorsqu'on n'est même pas sûr de pouvoir répondre de soi-même? A son retour, le baronnage ne voulut point ratifier par son obéissance les concessions par lesquelles il soumettait au clergé sa couronne et leurs droits; le tiers-État, qui commençait à se manifester, s'unit à la noblesse dans une commune résistance, et le duc, ne pouvant se faire obéir, fut obligé de céder. Les concessions faites furent réputées non-avenues, et la lutte recommença, menaçant de s'éterniser.

Mais dans toutes ces contestations, ce n'était point le serment en lui-même et sa forme sur les saints Évangiles qui était mise en question : c'était l'étendue de la juridiction ecclésiastique et l'extension de sa compétence. De nombreux exemples, et qu'on pourrait augmenter encore, montrent la persistance des vieux usages. — En 1255, dans un accord entre Alain, vicomte de Rohan, et son sénéchal Olivier, ils jurent, en touchant les sacro-saints Évangiles, d'observer fidèlement et inviolablement cette composition (2). — En 1260, dans un traité rédigé entre Hervé de Léon et le duc Jean I^{er}, et où l'on voit apparaître une rédaction en langue d'oïl, Hervé se soumet à la Cour du duc et *jure sur les Sainz* (Évangiles)

(1) D'Argentré, *Hist. de Bret.*, p. 247. — Daru, II, p. 36, 37. — De Roujoux, II, 359.

(2) D. Morice, *Preuves*, I, p. 963.

avant dites enterriner (1). — En 1262, dans les vicomtes de Léon, rédigé aussi en français, *saent Evangeile à la tenir ben he leaument* (2). Dans une cession faite par Pierre de Bretagne son père, de différentes seigneuries, ils prêtent serment en touchant les sacro-saints Évangiles (3).

serment de fidélité fait au duc Jean par Geoffroy, chevalier, est juré en français sur les saints

— En 1276, acte par lequel Hervé, vicomte de R, reconnaît avoir pillé les terres de Rolland de lédommage, jurant, en touchant les sacro-saints l ne viendra ni par lui ni par autrui contre ses promesses (5). — En 1283, traité entre le duc Jean et Henri chevalier, seigneur de Goëlle, concernant la terre *ensi le jurent tochées les Evangiles* (6). — En le Hervé de Lesquelen pour l'abbaye de Relec, le serment par lui prêté devant le duc, *jurant les Evangiles tenir et garder et non venir en-*

an II, qui lui succéda en 1286, eut aussi de luttes à soutenir contre le clergé relativement à attributions, surtout en ce qui concerne la sup-

château de Nantes, ap. D. Lobineau, Preuves, II, p. 403. Preuves, I, p. 979.

Blain, ap. D. Morice, Preuves, I, p. 984.

Saint-Melaine, ap. D. Morice, Preuves, I, p. 999.

chât. de Nantes, ap. D. Lobineau, Preuves, II, p. 392. — ves, I, p. 1021.

Nantes, arm. E, cassette E, n° 20, ap. D. Lobineau, Preuves, D. Morice, Preuves, I, p. 1040.

chât. de Nantes, ap. D. Lobineau, Preuves, II, p. 431. — ves, p. 1067.

, Preuves, I, p. 1071.

prononça du tierçage et du past
s évêques. Les Établissements
rien n'avait égalé la sagesse,
menter aussi la législation cout
ui prirent le nom de Constituti
ds rapports avec eux. Ce n'était
ouvelles, mais un recueil des co
bservées de ce temps. Les dro
les partages nobles y étaient l'
nt au serment, il est toujours e
uve juridique, et ses formalit
88, dans un jugement rendu
Jean, à la Cour de Ploërme
ohan, chevalier, et Geoffroy
lit *Jefroy pour luy et pour les si*
sintz Evangiles toutes ces choses
tenir et n'en aller encontre (2)
aité entre le duc Jean et l'abbé
idiction temporelle de l'abbé et
On y règle ce qui concerne le
aideurs : *Le plentiff por deffaut*
l a bone cause de soi plaindre
cil serement fet davant nous ou
nes. Si partie se pleint de l'apeli
l'appeau davant eus, il jurra qu
ce, ne par acheson de l'appeau;
noytra de la cause (3). — Dans
l'abbé du Relec et Hervé de P

, — De Roujoux, *Hist. de Brat.*, II, p.
in, ap. D. Morice, *Preuves*, I, p. 1085
don, ap. D. Lobineau, *Preuves*, II, p. 4
7.

l'expriment ainsi : *Et cette paiz, si come est, es sur Saints Evangiles pour nous et pour les nplir en tous points sans venir encontre* (1). encore un grand exemple dans l'acte de d'edue Jean II, daté de 1302, et où, pour assu- bre de legs dont il est chargé, il en prend témoignage Artur, son fils aîné et héritier equiert de le sceller avec lui et ses exécutes. *Et je le dit Artur volans obeir à la bonne propos de mon tres-chier pere dessus dit, dessus dites e chacune d'elles vueil, accepte e sent e promet par mon seremant fait pour ce giles lesdites choses e chascune d'elles tenir et e non venir encontre par moy* (2).

nt le duché de Bretagne que pendant peu 3 à 1312, et cet intervalle ne fut marqué sion du pape Clément V, qui voulut terminon définitive cette interminable affaire des et de *past nuptial*, qu'il réduisit d'une mable (3).

: Jean III lui succéda en 1312, à ces contes- ergé vinrent se joindre des discussions avec ce suzerain du duc, prétendait attribuer à sa ent de Paris l'appel des arrêts de la Cour t même attirer à lui directement la connais- que les parties voudraient lui déférer, droit les ducs, qui soutenaient avoir juridiction

aves, I, p. 894.

antes, armoire IV, cassette C, n° 9, ap. D. Lobineau, — D. Morice, Preuves, I, p. 1190. — Daru, *Hist. de*

Le Roi n'insistait pas toujours, se
rincipe, et cela s'est vu notamment
il fallait avoir recours au duel ju
chevalier, Guyon de Châteaugiron et a
par Geoffroy de Châteaubriant à ass
qu'ils avaient laissé pour mort, ce
rectement au Roi, leur donnant sen
t que les assassins fussent punis s'il
s'ils le niaient, offrant de se battre
l'un après l'autre. Le Roi, par décis
renvoya devant le duc de Bretagne (
de la Muce ayant été accusé d'av
discours contre l'honneur et la répu
ne, et niant absolument le fait, port
age de bataille à la Cour du Roi; ma
moyen d'excuses qui furent faites
).

entre côté, la lutte entre le pouvoir
ton, sur la compétence et les attri
eurs tribunaux, durait toujours. Le
de Valois, vit dans ces difficultés, c
force pour trancher en Bretagne,
d'intervenir comme suzerain, afin d
une autorité toujours contestée. Il se
l'an 1329, et par une décision royal
qu'il imposait d'ailleurs au besoin,
rnait la compétence respective en r
ure, d'excommunication, de douair
le cléricature; il ordonna notamme
ques ne feraient plus prêter de serm

bineau, *Hist. de Bret.*, I, p. 298.

bineau, *id.*, I, p. 303.

(1). Toutefois, le serment préliminaire sub-core devant les tribunaux.

royal, avantageux au clergé sur bien des points cependant point favorable comme il l'eût voulu aux ecclésiastiques perdaient peu à peu du terrain féodales prenaient autant qu'elles le pouvaient. En France, les Établissements de saint Louis unifié la justice royale avec ses juridictions ; Cours ducales, qu'on n'avait d'abord vu apparaître en loin, d'une manière déambulatoire et d'ailleurs assez incertain, posaient, depuis le règne de Louis II, avec assez d'autorité, les règles de la procédure. Le départ s'y faisait entre le droit canon et le droit séculier ; les juristes séculiers essayaient d'approprier à la procédure une sorte de procédure civile. C'était alors que Philippe de Valois était venu donner un coup d'arrêt à ces incertitudes et substituer à ces incertitudes une plus ou moins régulière qui pouvait servir à toutes les circonstances. Les circonstances étaient bonnes pour aller dans cette voie tracée, pour constituer et organiser la justice. Mais les jurisconsultes du duché de Bre- tagne plus grande encore : ce fut, en s'appuyant sur les principes de compétence établis, d'arriver à

[codifier la législation tout entière.

cette époque, ne consistait que dans des souvenirs romains conservés par la tradition, modifiés par les transformations par la législation franque, dénaturés, et finalement abrogés par les usages propres à chaque milieu de cette confusion, dans cette société qui cherchait à échapper à la barbarie, et qui après la paix

su, *Hist. de Bret.*, I, p. 206. — D. Morice, *id.*, I, p. 240.
p. 35, 36.

le la cessation des croisades cherchait à se recon-
créant la civilisation du moyen âge, de grands
isèrent que ce n'était que par la loi qu'on pourrait
l'ordre, et que le plus grand service qu'on pourrait
ette société nouvelle serait de réunir en corps tous
nents épars de la vieille législation qui avaient sur-
aufrage, en y combinant les règles compliquées du
dal et les usances diverses qui régissaient les rap-
s des trois ordres de l'État. L'unité générale ne
ir lieu que bien des siècles plus tard, mais il était
chaque unité provinciale, d'arriver à leur codifica-
. ainsi que vers le milieu du xiv^e siècle le droit
fut fixé par écrit, et dans ce remarquable mouve-
jurisconsultes bretons ne restèrent pas en arrière
is. Réunis en Parlement, ils rédigèrent la Coutume
ne. C'est à cette période, vers 1330, que Hévin
la rédaction de la Très-ancienne Coutume (1). Elle
assurément, à tous les points de vue, une étude
et l'intérêt s'y attacherait sans cesse; mais ici il ne
sager qu'à un point de vue tout spécial : le Serment

II

: civil coutumier, non pas inauguré, mais codifié et
de nouveau, dans la *Très-ancienne Coutume du
ché de Bretagne* (2), a pour base la religion du ser-

Cout. générales de Bretagne, I, p. 4.

le à la bibliothèque publique de Rennes un manuscrit de la
e Coutume de Bretagne, de la fin du xiv^e siècle (Catalogue,
ax autres manuscrits du xv^e (nos 71 et 72). Il y en a plusieurs
rars en caractères gothiques. Bourdot de Richebourg en a pu-
dans le *Nouveau Coutumier général*, t. IV, p. 199, Paris, 1734,

convenait que ce fût dans une province si isolique. Il faut parcourir toutes les parties du moyen âge, se pénétrer de ses dispositions, reconnaître qu'étant donné qu'un loyal Bretonne la foi jurée, la loi bretonne n'avait rien d'en appeler sans cesse à la sainteté du

et étant un acte essentiellement religieux, même entraîner avec lui la compétence des juristes pour connaître de l'affaire où il était moyen de preuve; les juristes ne s'arrêtèrent point, qui eût fait crouler tout l'édifice nouveau, il était établi que la *Court laie* devait avoir son indépendance, il fallait bien admettre que le prévôt, comme prêtres de la loi, avaient prêté le serment et dire droit sur ses conséquences. Le serment devenait donc une formalité, mais dans son essence, mais civile par son principe allait découler l'affranchissement

1, et après lui Sauvageau, t. II, p. 1, Rennes, 1737, 2. Ces deux dernières éditions ne sont pas de la plus

grande fidélité : souvent le texte en est modernisé. Dans les citations qui vont suivre, on a senti le besoin de donner un texte d'une pureté originale, et dès lors tous les articles ont été scrupuleusement collationnés sur les manuscrits. Des trois qui existent à la bibliothèque de Rennes, le plus ancien, qui porte le n° 70, est assez incorrect; c'est cependant à lui que nous avons donné la préférence, parce que le style, tant par l'ordonnance grammaticale que par l'orthographe, se rapproche le plus de celui qui était en usage à l'époque de la rédaction de la Coutume. Le manuscrit, n° 72, très-beau et très-correct, a eu pour scribe un homme qui, jouissant de l'instruction de son époque, a souvent rectifié la grammaire irrégulière du xiv^e siècle, 3. Mais le lecteur actuel doit vouloir sous ses yeux le véritable.

de la juridiction civile, qui pour être lent n'en fut pas moins progressif et certain.

Dans ce départ de fonctions, l'honneur et la prééminence restaient toujours aux tribunaux de la sainte Église. La Coutume, fidèle aux précédents, l'établissait tout d'abord : *La court seculiere*, dit l'art. 89, *ne pout corriger la court de l'eglise mes la court de l'eglise pout corriger la seculiere*. La compétence ecclésiastique s'établissait *ratione loci*, si le fait a eu lieu *en la terre benoiste* (art. 292); *ratione personæ*, s'il s'agit d'un clerc ou de la veuve et de l'orphelin (art. 245); *ratione materiæ*, s'il est question d'un mariage, parce que c'est un sacrement; d'un testament (art. 327), parce qu'il doit contenir œuvre pie; d'une usure, parce que la perception d'un intérêt est contraire à la loi de Dieu, etc. L'on voit qu'en fixant ainsi l'ordre et l'attribution des deux juridictions, le législateur coutumier ne se dissimule pas les difficultés de sa tâche; il prévoit les objections, car *il semble a plusieurs*, dit-il, *que la justice d'eglise n'a que veoir sur les seculiers espiciaument es choses dont execucion doit estre faite rigoureusement sur corps sur terres sur meubles* (art. 335); il exhorte comme il peut à l'obéissance aux deux justices qui se rendent *par les bras seculiers et par les bras de sainte eglise* (art. 292); sans doute qu'il espérait de bonne foi la concorde du sacerdoce et de l'Empire et l'heureuse conciliation des deux pouvoirs; mais peut-être est-il permis de penser qu'il ne répugnait pas absolument à cette prévision réalisable que peu à peu, par le laps de temps, par la force des choses, par l'entraînement de l'opinion et le progrès des idées, la juridiction laïque viendrait complètement à absorber, pour tout ce qui touche le for extérieur, les attributions de la juridiction ecclésiastique, renfermée désormais dans le for intérieur et le domaine intime de la conscience chrétienne.

instant, la *Très-ancienne Coutume* a recours au
 lle part elle n'en fixe la forme; il semble qu'on
 e à l'usage reçu. De l'intervention du prêtre
 ses mains consacrées le livre redoutable de la loi
 en est point question : le juge suffit à tout. Tou-
 ie les nécessités de la cause obligent de recourir
 ante solennité et qu'il est ordonné de jurer *sur*
orcées, la religion reprend son empire premier, et
 vont se mettre aux pieds d'un ministère sacré,
 e la justice infailible de Dieu; mais la Coutume
 uette à cet égard, car c'est à une juridiction
 e, en dehors du droit commun, qu'on demande
 cisive et sans incertitude possible.

dier le serment judiciaire sous tous ses aspects,
 rd examiner la théorie des cas où il est ordonné
 me; puis, passant ensuite à l'application, on re-
 s exemples de la mise en pratique de cette légis-
 mière.

on l'a dit, la *Très-ancienne Coutume de Bretagne*
 le serment, et ce n'est pas seulement pour le
 roit civil, mais encore pour la procédure civile
 struire et de préparer les jugements que le ser-
 rouve sans cesse.

, il doit nécessairement y avoir *trois personnes*,
 " l'auctour le deffenssour et le juge, l'auctour pour
 ande, le deffenssour pour faire sa deffensse et le
 ire droit (art. 6). Tout d'abord le juge doit faire
 romissoire : *Et si doit faire tout seigneur raison*
porter bien et loiaument vers touz et faire jurer
rs en tant come en pout a chacun appartenir a
 uis il doit fournir caution juratoire de l'accom-
 le sa juridiction : *Nul ne doit recepvroire aplege-*
donne plege de fournir a droit; il suffist luy et le

*jurent fournir droit tant qu'il y ait froessié son ser-
il soit personne qui puisse et doive faire serment*

*urnement une fois donné à la requête de l'acteur, le
ir qui ne peut sur-le-champ comparaître peut sollici-
: Exoine pout estre mandée par home ou par fame
avoir de faire serment par ex. de sa maladie ou de sa
que l'en est à l'enterraige ou que l'en est tenu ailleurs
serment (art. 13).*

*ocureur qui réclame l'exoine pour le défaillant, jure
soi et pour lui : Il est tenu a la affermer si l'en le re-
l doit dire : je suis prest de jurer; puis l'ajournement
couvert pour ce que il feist le serment (art. 14).*

*avoir terme le conseil jurera sur les sainz (Évangiles)
est requis que ceul pour qui il le quiert si est defailli
e derrain esplet et prouces fait en la querelle. Pour
oit de parler encore devroient jurer ceulx qui le tou-
ler consseiller ou parler pour luy que il eust bonne
que il fust sauf du fait selon leur entente si le conseil
juré l'assise autrefois (art. 18).*

*les serments du juge et de l'avocat, viennent ceux
ies. Quand il doit être nécessaire de recourir préala-
à un interlocutoire, et si le cas écheoit en informa-
partie adverse qui a proposé les faits est tenue a en-
et doit jurer qu'il se fait non savant que il n'est pas
lu propoux a la partie adversse et la partie adversse
a enfourmer par titres ou par tesmoignz (art. 25).
nnent ceux des témoins; on peut les reprocher avant
rment du tesmoign soit fait en leur presence. Nul in-
uvé et prouvé ne doit estre tesmoign en nulle cause.
oit estre repputé infame tant qu'il soit trouvé et jugié
t ou se il ne se prouve publiquement (art. 154).
ce qui précède, le serment est envisagé en ce qui*

struction civile. Quant au fond, le droit civil couple comme il suit :

ment à l'état des personnes, la Coutume s'occupe des et des incapables. Il faut que le prestateur ne tre ne larron ne infame, c'est-à-dire qu'il ne soit rayson ou de meurtre ou de larcin ou de parjure-
as divers d'infameté sont énumérés (art. 26, 60, , 98, 105, 106, 117, 129, 133, 155, 162, 167, 233, 323). Mais on n'est pas infâme pour être aglose sur l'art. 26.

re, il faut distinguer. Si, en égard à la plénitude ts civils, le mineur n'est entièrement majeur qu'à t-vingt-cinq ans; si, pour toute pénalité encourue, le bz l'aage de xxiiij ans ne chet en crime ne en infame que l'aage l'excuse; en égard à la prestation de es qu'il agit avec discernement, il suffit qu'il soit re émancipé : *Mes puisqu'il a quatorze anz passez faire serment et ce que il jurera sera tenu se il ontre bonnes mours et ne pout estre rappellé si ce es prelaz ou par leurs juges pour quoy nul juge tout absoudre du serment* (art. 79). Pour la femme, us précoce : *Fame est en aage a douze ans, et la ume en donne une raison peu galante : Pour ce nalices povent plus tost en la fame que en le home*

quant a estre hors de tutelle et a la fame age de faire serment. La glose renchérit encore en disant : *Mala herba cito crescit*, et puis *malitia supplet aetatem*. La Coutume termine ces incivilités en ajoutant d'une manière assez contradictoire : *Et doit estre en garde de curatour tant qu'elle soit en povair de mari ou d'autre ordre pour ce que son san est plus foible que ome* (art. 80).

ment aux biens, la Coutume règle non-seulement il, mais encore l'ordre féodal, car la constitution

des fiefs établissait la hiérarchie sociale. L'hommage simple du vassal au seigneur n'était qu'une assurance de sa foi et loyauté ; il se contentait de mettre ses mains entre les mains de son seigneur, prononçait la formule dont les termes sont écrits dans la loi, *et le doit le seigneur besier en la bouche* ; mais l'hommage lige était une solennité sacramentelle : *Et si les chouses sont tenues en foy come de seigneur lige le home jurera au seigneur personnellement ce que il li aura fait la foy a li porter foy et leauté sur kalandrier ou sur autres livres* (art. 222), *tactis evangeliis*, dit la glose. La cérémonie ne requiert pas l'écriture pour la validité. Qu'importait l'instrument. *Touteffoiz que seigneur achesonne son home que il n'a pas fait foy ou ligence du fé que il tient de lui et le home voudra dire que il a fait la foy et que il est prest de jurer, le home se il le veult jurer en sera creu par son serment par la coutume* (art. 227).

Il faudrait parcourir tous les actes de la vie civile au moyen âge pour se faire une idée complète de tous les points où le serment avait à intervenir. Cet examen entraînerait trop loin. Il suffit de se borner à signaler les principaux, afin d'apprécier les dispositions coutumières qui venaient alors à l'ordonner.

Le tuteur, avant d'entrer en fonctions, devait non-seulement prêter serment, mais encore fournir caution juratoire : *Quiconques est tutour ou curatour est tenu a jurer faire et procurer le prouffit au minour et s'en plegera lui et le sien* (art. 69).

Les successions testamentaires étant établies par dispositions de dernière volonté qui forment la loi de l'hérédité, les reconnaissances qui y sont passées par le père de famille sont en dehors de toute discussion : *Noble home pout faire sa volonté de ses meubles en son testament ou cas que l'estat de son filz ainzné ne fust grégié et ne le pout son ainzné debatre qar*

ncipal aloit contre le serment du pere pour ce que
fust contre bones mours fait il perdroit la suc-
roit aler au prochain hoir apres lui et pour ce
treje au testament acomplir (art. 210).

féodal par le seigneur et le retrait lignager ou
ar tout parent, faculté qui avait pour but d'em-
indrissement des fiefs et le morcellement des
atrimoniales, ainsi que de maintenir dans son
immobilier des familles tant nobles que rotu-
vaient avoir convenablement ce résultat que si
tait loyale et pure de toute fraude. Le serment
ser à la possibilité des abus en ce genre : *Et*
endour et l'achatour coment fut le marchié se ils
s et le serment que il fait contre autre ne lie le
y (art. 46). — Si le presme se pout apleger a ce
rra paier ou cas que ne voudroit paier que par-
sme jurege que il n'en pout plus paier sans mal
lat il le doit jurer ou acomplir le paiement lui ou
stremetra de lui et aussi pout avoir le contrac-
ent du presme ou de son tutour se il le requiert
pour tenir à soy sans autre fraude (art. 51).

tion du douaire est entourée des mêmes forma-
ave renonçante, si elle fait le refus elle doit avoir
age, deux paires de robes, deux paires de atours
voudra choaisir et toutes les chouses qui li suf-
soy et entour son lit selon l'estat d'ele que de
autres choses et le surplus elle doit rendre ou ses
excuser par leurs sermenz de l'outre plus des
que le hoir dou deffunt voudroit avoir leurs ser-
6). La glose fait remarquer que la veuve peut
son douaire en la court de sainte Eglise s'il lui

itions sont une des matières qui ont toujours le

plus préoccupé les législateurs de tous les temps, car elles embrassent dans leur généralité tous les actes et contrats renfermant un engagement, soit de faire, soit de ne pas faire. Aussi la preuve des obligations est-elle une des matières les plus délicates et en même temps les plus importantes du droit civil. Le mode de probation caractérise la bonne opinion qu'on doit se former de la loyauté et de la probité d'un peuple. Ce *criterium* est ici tout à fait à l'avantage de la nation bretonne. Notre Code actuel, soupçonneux, met au premier rang la preuve littéraire, mais notre vieille Coutume a une confiance plus grande. *Témoins passent lettres*, disait un brocard de Palais. La Coutume n'admet que la preuve testimoniale, et au-dessus fait-elle encore planer le serment. Elle ne trouve aucun danger à constituer la partie juge dans sa propre cause. Il ne faut pas toutefois prodiguer le serment à la légère; ce ne serait point priser suffisamment sa sainteté. Ainsi, tout jugement ou fait d'audience est réputé notoire : *Nul ne doit a serment mettre autre de fait ne d'esplet de court par la coustume mes l'en pout bien mettre a serment de toute autre action de heritage et d'autre action qui se monte soixante soulz ou la value sur reliques renforcées, mes ils n'yront pas hors des mettes de la juridiction par la coustume si du contraire n'est acoustumé a y aler* (art. 158). *Toute prouve pout estre faite de la ou le prouvours trouve doux tesmoignz de son aveu et son serment le tiers* (art. 159).

Il y a donc deux espèces de serment : l'un ordinaire, l'autre extraordinaire. Le premier, d'une nature purement civile bien que religieux dans son essence; le second, d'autant plus solennel que le premier l'était moins, et par le lieu, par le ministre, par la relique vénérable et redoutée imprimant à l'âme une terreur salutaire. De la doctrine sur les pleiges découlait que le serment pouvait être prêté par mandataire; aussi pouvait-on établir à cet effet procureur ou

la loi donnait-elle la formule de procuration de
à *une toute manière de serment que ordre de droit*
. 86); mais de nombreux exemples témoignent
tait pas de même pour le serment sur reliques
l devait se prêter en personne, comme les peines
bâtiment du parjure, devaient se subir en per-

z singulier qu'on établisse ainsi deux crédibilités
nivant la formalité prescrite, et que dans le cas
e excède ou non soixante sols ou trois livres, il
davantage sur la conscience pour qu'elle ne se
ntrainer à une trop facile et lucrative complai-
il faut bien ne pas faire trop abstraction de la
'homme : tel qui manquerait à sa parole crain-
iquer à son serment, et tel qui se laisserait aller
au serment fait au tribunal entre les mains du

juge, si l'appât d'une forte somme venait ébranler ses faibles
scrupules, redouterait d'aller dans l'église profaner entre les
mains du prêtre, par un parjure abominable, une relique in-
signe, la vraie croix ou l'hostie consacrée.

Au surplus, le juge avait toujours un pouvoir discrétion-
naire pour refuser d'accueillir le serment sur reliques renfor-
cées, s'il venait à apparoir qu'il n'était requis que dans un
but de vexation ou d'injure. Il fallait que la solennité répon-
dit à la grandeur de l'intérêt, au but à atteindre, à la néces-
sité d'y recourir. Il n'aurait pas fallu, par exemple, chercher
à en faire un mesquin auxiliaire de procédure. Peut-on y re-
courir en matière de taxe de dépens? La glose répond : *Nul*

esrener depens sur reliques renforcées, parte in-
le juge le peut contraindre, si les depens sont
s, etiam parte instante (sur l'art. 26).

e importance donnée au serment décisive, on
qu'on avait dû ranger le parjure au nombre des

plus grands crimes; la loi s'explique à cet égard avec une énergique concision : *Il est de coustume que en tout fait de traison ou de larrecin ou de parjureté ou de faussonnerie que aucun chet en infameté. Il est de coustume quiconque est prouvé traître, larron ou mauves de cas dont l'en doit prendre mort par coustume ou par droit, ainçois doit estre exécuté* (art. 173). *Tout homme qui est prouvé parjure ou qui est vaincu de cas de crime pert tous ses meubles et sont à celui par quelle court il est ataint et pout prendre à sa volenté* (art. 58). Dans la première disposition il s'agit de la vindicte publique, dans l'autre des dommages-intérêts de la partie lésée.

Si, en droit civil, le serment avait cette force, en droit criminel son autorité n'était pas moindre. L'instruction n'avancait dans ses différentes phases qu'en s'appuyant sur ce moyen d'étayer la preuve recherchée. Il faut l'envisager en ce qui concerne le plaignant, les témoins, l'avocat, le prévenu.

Si l'on se plaint d'un méfait entraînant peine capitale, de la ou home ou fame devoit souffrir mort, si le fait est constant, alors pour ce que ceul qui se plaint veille jurer sur sainz (Évangiles) que il ne sceit de qui se plaindre justice en devoit faire la jurée et l'enqueste comme dit est qu'elle doit faire des groux meffaiz (art. 116).

Quant un groux meffaiz est fait en un pays, justice est tenue à en faire jurée des gienz du pais des homes fames et enffanz et sergeanz qui povair ont de faire serment et leur demander se ils sevent et si aucun en soit souppeçonné les pout arrester et elle procedera contre eulx (art. 113).

Quant doleances sont faites en un pais sur crime il convient que l'en en face enquestes par les jurez (art. 146). Il ne faut pas toutefois entendre par cette expression de jurés une institution ressemblant aux jurys d'accusation ou de jugement; il ne s'agit ici que de magistrats délégués spécialement pour faire fonctions de juges d'instruction et qui étaient assu-

r le serment promissoire. Il n'y a point en Bre-
e l'institution du jury, mais on y trouve la liberté
cordée à tout domicilié, sauf le cas de flagrant
récidive : *Et il ait esté prins au fait présent ou
t nottaire ou se il a esté autreffoiz reprins à jurée
st autreffoiz passé par son serment par la cous-
1) prouvant que il fust de bon rest ou cas que
droit prouver contre lui de l'assouement il jure-
uche et de sa main que il soit sauf du fait il s'en
nitte et delivré par la coustume et lors jugera la
12).*

il requiert a son adversaire li donge seurté et que
eul qui donne la seurté la doit jurer si ceul qui la
t jurer que il se doubtege de lui (art. 127).

ce, les témoins vendront pour apoter leur recort
jureront a dire voir (art. 100). Quant à l'avocat,
s sainz se il en est requis et encore devroient jurer
voudroint aler consseillier ou parler pour lui que
cause et leal et que il fust sauf du fait selon leur
conseil ne avoit juré l'assise autreffoiz (art. 18).
partie est prinse à meffait présent ou en saisine
en flagrant délit), justice li pout bien denéer cons-
avoit nul qui le voulist conseiller le juge n'est pas
se il n'ouse jurer que ceul ou ceulle qui est prins
ait dont il est assouré et que il entent et cuide que
ne ait coupe et en tels cas le doit justice ainssi faire
as ne pourroit len à partie deneer conseil pour ce
eil eust autreffoiz juré les ordenances et l'assise

l'homicide involontaire, la justice informe contre
a mort : *Et ou cas que il ne trouveroit nulle cause
e devroit prendre son serment que il n'auroit pas
it à son escient et partant devroit estre quitte. Et*

ou cas que le contraire soit trouvé contre lui il devoit être prins (art. 178). En cas d'homicide volontaire, le meurtrier n'est point admis à se purger par serment.

Pour ce qui concerne le juge, l'obligation qui lui a été imposée de prêter serment dans les affaires civiles existe à plus forte raison au criminel. La loi lui trace ses devoirs envers la société et envers l'accusé, et la Coutume s'exprime en termes où s'allient la naïveté du langage et l'élévation de la pensée ainsi que l'humanité chrétienne : *Nul juge ne doit home ou fame condampner à mort si justice ne trouve chouse clere et apparente, ainczois doit estre toute justice plus esmeue d'asouldre que de condampner que home et fame sont trop foiz à nourrir et ils sont tantoust destruis et home vaulst plus pour tant que il soit bon de cent et diz mille livres et touz doit l'en croire que saient bons jusques à tant que il soit prouvé du contraire mes qui ne puniroit les mauvés il en seroit trop et pour ce doit l'en faire la cause clerement qu'elle doit estre plus clere que nulle autre et plus clere que estoile qui est ou ciel.*

On pourrait penser que le serment décisore, quel que fût sa forme et sa solennité, devant, suivant son nom, décider de la contestation, dût mettre fin au procès, et qu'au-dessus il ne pût et dût rien se placer. Mais le jurateur n'engageait sa situation que pour l'autre monde; dès lors une adjuration qui, en attendant la vie future, le saisisrait déjà dans sa vie présente pour y mettre un terme s'il était parjure, devait nécessairement l'emporter sur toute formalité du serment, se proposât-on, mais en vain, de le prêter sur reliques renforcées. C'est pourquoi le duel judiciaire était toujours le suprême moyen de preuve, primant toutes les autres, parce que son résultat était infailliblement le jugement du Dieu juste. Il impliquait et renfermait le serment, et, de plus, il mettait le sort des armes à la disposition de la vérité pour la manifester aux yeux de tous. La chevalerie, cette grande institu-

tion militaire, politique et religieuse, ne pouvait que se complaire à une solution semblable; le clergé, sans l'approuver, ne s'y opposait pas, et en l'inscrivant au premier rang dans le droit coutumier, le législateur ne faisait que rendre hommage aux vieilles traditions d'un peuple aussi passionné pour l'honneur que pour les combats. Le duel judiciaire est donc le pivot sur lequel roule l'administration de la justice. A chaque instant la Coutume s'en préoccupe, elle l'ordonne, elle l'organise et le réglemente : elle s'en rapporte entièrement à lui.

D'abord, il n'y a que ceux qui ont capacité pour prêter serment qui peuvent recourir au duel. C'est de toute évidence, puisque ne pouvant le moins, ils ne peuvent pas le plus : *Nul infame prouvé par court n'a ley de se combatre* (art. 128). *Nulle bataille ne doit estre jugée o nul minour* (art. 107). Comment, en effet, un infâme pourrait-il se présenter devant un honnête homme, un enfant devant un homme fait? Il n'y aurait point égalité. D'un autre côté, le vieillard, l'infirme, le clerc, la femme, ne sauraient porter les armes. De là, nécessité de recourir aux pleiges ou champions : on combattra par procureur.

Au milieu de ce continuel appel à la force, il est bon de voir avec quelle sollicitude la protection de la loi vient entourer le mineur : *Et se il y avoit minour qui feist l'apel de traison, qar tout murtrier est traître, il convient que il ait tutour, qar nulle bataille ne doit estre jugée o nul minour tant que il ait vingt anz passez ne ne se doit combatre et si le tuteur ne vouloit faire la deffensse la court procederoit vers le acusé et si le tutour vouloit maintenir la bataille et dire ainssi : je veil que la age du minour soit atendue la justice devroit juger que ce devroit estre et quand le minour auroit son aage il pourroit dire vers la court : je estoie minour, je ne m'en veil pas com-*

batre qar je y pourroie perillier. Adonc procedera la court contre le accusié (art. 107).

Le duel ne peut être ordonné que si, par l'absence de tout autre moyen de preuve, il est indispensable d'y recourir : *Justice ne doit point estre esmeue de tenir bataille qu'elle puisse savoir vérité par tesmoigns (art. 64).*

Mais dans sa généralité, le duel coutumier embrasse toutes les actions aussi bien mobilières qu'immobilières. Ainsi, en cas de contestation sur la propriété de denrées mises en vente dans des foires ou marchés, *au cas que l'un soustendroit et voudroit faire les denrées a soues, pourroit-il chaïr en crime lui et le vendours et y pourroit avoir bataille jugiée et devoit pourtant que la denrée valist cinq soulz (ou bien, suivant la glose : à moins de la moitié de cinq soulz) (art. 41).* En matière réelle, il n'y a pas de taux fixé. Voici, dans ce dernier cas, comment est tracé le mode de procéder : *Bataille pout estre jugiée sur titre de héritage, adonc dira le deffenssour que il jurege de sa main et de sa bouche que les moz de son titre que il a sont vroids et auxi se il la loy voulst chalonger la bataille seroit jugiée. Quant il auroit esté jugiè que il devoit estre receu a son serment se l'auctour vouloit la loy chalongier avant que il eust fait le serment, il pourroit dire : vous ne le pourriez faire qar si vous le fesiez vous sertez parjure et en geter un gage en court. Adonc seroit la bataille jugée par la coustume pour ce que il n'y ait autre excepcion et au jour que ils seront mis en champ pour se combatre le deffendour jurera que les moz de son titre qu'il aura avouez sont bons et vraiz et l'auctour jurera que non sont et que il en soit parjure. Adonc comandera l'en que chacun face son devoir (art. 133).*

Au surplus, il est de principe qu'en toute matière la bataille peut être requise et ordonnée. Elle peut même être demandée par procureur; mais, s'il n'a pouvoir spécial, il

s'expose à estre désavoué par le maistre qui peut prendre la deffensse sur tui ou la laisser a celui qui l'aura prinse. On peut toujours assumer le fait et cause de son cousin germain. Il y aurait villanie à ne pas prendre la défense de son lignage (art. 94). Pour formaliser la provocation légale dira l'appel-lours ou son procureur qui doit faire requeste de fin porter : je ay acusé tel et le nomera dou fait que il fist je vous requier que vous vuilliez alloer la cause sur moy ou si que non venez a la court pour avisier sur la bataille laquelle bataille sera et vous requier (art. 131). Puis vient une procédure très-minutieuse qui se termine par les serments respectifs, observant toutefois que vers la court les sermens doivent estre d'office et de justice non pas de requeste des parties, car l'une partie ne l'autre ne doivent prendre le serment a leur requeste jusques a tant qu'ils soient au champ pour eulx combattre (art. 131). En cas de défaut, le prochain du lignaige auroit la bataille, s'il la demandoit (art. 131). Ainsi s'établit la solidarité de la famille.

A partir du moment où le duel est ordonné par la Cour, les duellistes sont sous la protection immédiate de la loi; ils ne s'appartiennent plus, ils appartiennent à dame Justice, et elle les entoure de toute sa sollicitude afin de les conserver en état pour le grand jour de la bataille. On ne saurait y échapper, car si le bon droit doit être reconnu, il importe non moins que l'injuste contradicteur reçoive son châtiment : Adonc doit justice separer les bons de avecques les mauves et punir les mauves la où elle trouveroit cause (art. 97). Si l'un des combattants était en prison, adonc devroit justice prendre pleges, li seroit prison relachée à la fin que son corps ne fust bleccé ne ses membres ne que il ne fust plus feible à se combattre qar se il ne fesoit son devoir de la bataille ou il percehast prison et justice le trovast hors de ses bornes et l'en le remenast il seroit vaincu et luy et les pleges devroient estre puniz come le cas le auroit en soy (art. 97).

Pour plus de garantie, les parties s'entre assurent (art. 99). Toute entreprise est suspendue. Une provocation, une délation ou une relation de serment ne saurait avoir lieu, et aucun ne pout nul autre appeler puyque ses membres sont liez es cas ou bataille se pout et se doit estendre tant que il en soit delivré, jusques a tant que les sermenz de la bataille d'un cousté et l'autre deussent estre faiz (art. 133).

Peut chacun la sûreté faire jurer : Et si aucune personne lige envers l'autre depuis la sureté donnée que il l'ait assailli et feru en mauvaise maniere et le dige en court et l'autre l'en veuille desmentir et geter son gage contre luy et il fust prouvé contre luy il seroit prouvé traître car nul infame prouvé par court n'a ley de se combatre pour ce que l'autre partie en veuille excepter (art. 129).

C'est au provoqué à choisir les armes. Le choix des armes est une chose de première importance : Le deffenseur doit fere l'élite des armes et ne se pout l'appellour changier et ne peult prendre ne avoir autres armes que de teilles comme le deffenseur a prises, mes il s'en pout delessier (art. 130). Un procès-verbal détaillé est rédigé de cette élite.

Enfin, le jour solennel est arrivé. La Coutume règle le lever de tous : Adonc comandera l'en que chascun face son lever. Et fera l'en le tierz ban o dedeux qui auront esté faiz paravant que touz se siegent sur peine de la hart et de perdre es meubles et que nul ne sonege mot ne ne face semblant de lever que il voye si ne sont ceulx que la justice metra a garder a bataille. Et en sour que tous doivent jurer que ils n'ont chouse qui leur puisse aider, fors les chouses de la leice et la conscience que ils ont o Dieu. Et si l'accourt ne se pouvoit faire ils se combatroient tant que un s'en rendist ou que il fust mis hors. Et en toutes batailles aussi doit il estre fait et ordené et doit rendre la justice a eulx se combatre champ avenant et lices apparroissantes c'est assavoir a gienz qui se combatent de

*si fortes que les chevaulx ne s'en puissent yssir et à
e pié si appertes que ils les puissent voir qar ceul qui ysira
i champ sans congié de justice sera vaincu et ainssi de-
estre batailles ordenées de quelconque cas que ce soit et
iienz pris et les bans faiz (art. 134).*

conséquence civile de la défaite en champ clos d'un des
rs, c'est la perte du procès. La conséquence person-
est une mort ignominieuse, car il est infâme. Si la
a été jugée pour larcin ou trahison, le vaincu doit
ndu en punition de son méfait et de son parjure. Ses
chevaux et harnois, ses meubles sont confisqués, et le
ur peut en prendre à sa volonté (art. 58 et 132).

alyse qui précède donne un tableau de la législation
ière du moyen âge sur l'organisation judiciaire, la
de la justice, ses modes et moyens de preuves par
uêtes des témoins, les serments des parties et de leurs
, et le duel légal, suprême appel à la force des armes,
sanctifié par les serments des combattants, faisait
tre la justice de Dieu. Ce n'est pas avec nos idées du
cle que nous devons apprécier cet état de choses; on
t un anachronisme tout aussi bien en appliquant au
es opinions du présent qu'en appliquant au présent la
e de voir des anciens. Pour être juste, il faut se placer
milieu qu'on veut envisager; autrement l'on ne peut
l'injuste si l'on se place en dehors, parce qu'on s'y
t un faux point de vue. En général, toute législation
it à peu près aux besoins des peuples qu'elle est appe-
égir; ils la trouvent bonne, car ils l'acceptent et s'en
. C'est au temps, ce grand maître par qui tout se mo-
faire marcher ensemble, avec le progrès journalier de
été, les améliorations successives que réclame le nouvel
cial. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Très-ancienne
ne de Bretagne fut, pendant toute la période ducale, la

loi incontestée d'un pays indépendant et libre, qui s'attachait à ses vieilles coutumes comme la plus vivante expression de ses mœurs, de ses habitudes, de ses préjugés si l'on veut, et que ce ne fut qu'après sa réunion à la France, sous d'autres chefs, dans ce grand mouvement qui poussait au xvi^e siècle vers de nouveaux avènements, que la vieille Coutume vint à être réformée et à disparaître, comme disparaissaient en même temps, en Bretagne l'autonomie, en Bretagne et en France la société féodale.

Afin d'apprécier l'influence de ces institutions sur les mœurs et les usages, sur la vie religieuse, civile et politique du pays qu'elles étaient appelées à régir, il est de toute nécessité de rechercher comment, dans les diverses circonstances, s'est manifestée leur application. Toute loi ne contient que des principes abstraits ou des solutions éventuelles pour des cas qui peuvent ne jamais se réaliser; elle ne prend une consistance et un corps concret que lorsque, par la survenance de l'espèce, le droit vient s'appliquer au fait et le saisir par sa puissance; mais trop souvent, surtout en ce qui regarde les rapports purement civils des hommes entr'eux, l'espèce vient ici faire défaut dans nos recherches. C'est que nos chroniqueurs ne se préoccupaient pas de rassembler des monuments de jurisprudence pour des études qui n'entraient ni dans leur but, ni dans leurs idées. L'histoire monastique et féodale, les guerres et les batailles, les négociations des souverains, voilà ce qu'on trouve dans les chroniques du moyen âge. Et si les précieux recueils des bénédictins n'y avaient ajouté cette immensité de documents de toute sorte recueillis par leur zèle infatigable, on se trouverait à chaque pas arrêté dans cette nuit obscure, où l'on ne saurait distinguer les traits de cette existence intime, de cette vie du peuple qu'on cherche à reconstituer de nos jours. Les béné-

mêmes ne travaillaient point sous l'influence de quoique s'y abandonnant parfois; aussi n'est-ce par accident que vient se rencontrer sous les signement désiré. Il s'en trouve assez néanmoins une opinion réelle de la force du serment, de l'urnalier et de la haute garantie qu'y puisait la tous.

privé et le droit public en réclamaient également allons examiner successivement sa forme et son it qu'il vient se rattacher à l'un ou à l'autre.

civil, il faut d'abord se préoccuper du serment est-à-dire prêté en justice devant le magistrat.

is n'ont point, comme les Normands, la réputation incessifs; cependant ils tiennent à leurs intérêts, onnent pas facilement, les suivent avec persévérance les soutenir ils savent remuer ciel et terre. 1^{er} siècle, en Bretagne, un digne prêtre nommé de Kermartin, natif du Minihy de Tréguier, qui, ris dans sa jeunesse ses grades à l'université de quitta le barreau pour entrer dans les ordres été officiel dans les diocèses de Rennes et en-guier, son pays natal, et rempli la charge charité des pauvres. A sa mort, ses vertus le firent en 1347 le pape Clément VI lui concéda les estes. La prose qu'on chantait à sa fête conte-ophe d'une singulière naïveté :

Sanctus Yvo erat brilo
Advocatus ei non latro
Res miranda populo (1).

ogroph. bret., II, p. 980. — Favé, *Hist. de saint Yves*,

ennu le patron des avocats et des plaideurs. Saint Yves dans le pays breton sous le nom de saint Yves, et on l'invoque pour obtenir dans un procès la vérité se fasse jour. Il y a même vis-à-vis du saint un petit oratoire où on l'honore dans ce but l'adjurant avec certaines formules dans sa mystérieuse contre un ennemi dont on est victime, en lui disant : *étais juste de ton vivant, montres que tu l'es en mourant* que son ennemi mourra dans l'année (1). Quelques mauvais plaideurs se mêlent aux bons et saint Yves le gain de leur mauvaise cause (2); les manières surnaturelles du saint jurisconsulte à disputer le droit pour le faire triompher.

Le droit, quelque évident qu'il puisse être, sinon par lui-même, tout au moins par l'intercession de saint Yves, ne se manifeste au juge du ministère de l'avocat, que par la science et la vertu, et les avocats devaient rendre jusqu'à nos jours non mandable. On leur demandait le serment professionnel ils le prêtaient. La Très-ancienne Coutume de Bretagne qu'ils jurassent l'assise, mais la forme avait changé le 15 septembre 1403, sous l'autorité du duc Jean V, par les *Corrections et moderations pour les Coustumes faites au Parlement sur le fait de la justice des avocats et pleideurs*. On y voit en tête l'avertissement des avocats doivent jurer et la formule nouvelle de l'avocat. Sauf les termes du vieux langage, de nos jours. Le Parlement y résout une curieuse question : *il est debat entre parties pretendunt chascune de voir le mesme advocat, l'advocat fera foy duquel il*

Deux-Mondes, 3^e Période, t. XIV, p. 244.

sur Ogée, *Dict. de Bret.*, t. II, p. 921, note 1.

le premier, il sera sçeu par le serment d'iceluy qui luy avoit premier baillé (1).

Les documents montrent que les parties étaient sans peine liées à jurer; mais le jurement doit se distinguer du serment : l'un permis, licite et même prescrit par l'autorité, l'autre sévèrement prohibé et puni. C'est ainsi que par l'ordonnance du duc Pierre, séant en Parlement à Vannes, le 151, il fut fait défense que personne ne blasphème, ne divise l'humanité de N.-S. J.-C., comme par l'ordonnance de 1462, les bras, le ventre-Dieu, les yeuls, ne autres parties du N.-S. et deffense de non renoier, maugréer Dieu ne se donner a l'ennemi, sur peine d'amende (2), dispositions qui, apparemment restées sans réformation, ont été reproduites le 14 juin 1462 (3). Le serment n'avait rien de commun avec ces paroles grossières et injurieuses; c'était le serment simple sur les saints, ou le serment plus solennel sur les reliques renfermées dans tous les cas environné du plus religieux respect dans sa sainteté par la crainte de Dieu.

L'ordonnance rendue par Charles VIII, époux de la duchesse de Bretagne, en conséquence d'une assemblée tenue à Blois, sur la réformation de la justice et l'utilité du royaume, en date de mars 1498, contient l'art. 16, sur le serment préliminaire des parties, des prescriptions à noter : *Nous ordonnons, dit-il, que apres que le demandeur aura posé et affermé par serment aux saints Evan-*

(1) Michel Sauvageau à la suite de la T.-A. C., t. II, p. 1 à 7. — Pour le serment actuel des avocats, la formule est réglée par l'art. 31 de la loi du 22 ventôse an XII et l'art. 38 de l'ordonnance du 30 novembre 1822; des

art. 31 précité; des huissiers, par l'art. 7 du décret du 14 juin 1807, par l'art. 47 de la loi du 25 ventôse an XI.

(2) Sauvageau, à la suite de la T.-A. C., t. II, p. 28.

(3) Id.

le Dieu qu'il croit le contenu en sa demande et escripture veritable tant en nos cours de parlemens que par tous autres juges royaulx, le deffendeur sera tenu en sa ne où sera demené le proces ou par procureur s'il seroit, respondre pertinemment par son serment aux *Evangelies* sur un article des escriptures du demandeur (1). Déféré ou, le serment était répété dans la même forme. Les is prêtaient serment de la même manière. Dans une le qui eut lieu en 1392 sur les droits du duc de Bre- chaque témoin avait juré sur *sainctes Evangelles* de le bien et leaument porter vray record (2).

s par sa simplicité même, ce serment, bien qu'il eût dû rs suffire, ne suffisait cependant pas toujours, et quand naginait avoir à douter de la sincérité et de la loyauté l adversaire, il fallait avoir recours aux grands moyens, serment redoutable aux Bretons, que nul ne pourrait ger sans une salutaire terreur, le serment sur *reliques* ces, acte de religion si solennel qu'on n'était admis à lamer que dans les faits qui ne se pouvaient éclaircir ment. Un célèbre procès qui eut lieu en 1479, entre le te de Rohan et le comte de Laval, sur leur rang dans lement de Bretagne, met dans tout son jour l'import- qu'on y attachait et de quelles formalités on entourait mblable serment. Le vicomte de Rohan avait articulé àits qui, prouvés qu'ils seraient, devaient trancher cette on de préséance, et sur leur existence il s'en rapportait ment qu'il déférerait à son adversaire. Mais dans une on si grave au point de vue féodal, le simple serment

ambert et de Cruzy, *Anc. lois franç.*, XI, p. 338. — Pardessus, . *des Rois de France*, XXI, p. 181.

b. des comptes de Nantes, arm. E, cassette A, n° 7. — D. Lobineau, , II, p. 765. — D. Morice, *Preuves*, II, p. 595.

il ne pouvait pas devoir suffire, et il fallait l'appuyer de
un saint particulièrement vénéré. En 1417, le
duc Jean IV avait fait venir d'Espagne un prédicateur re-
gardé comme saint Dominique, *Vicente Ferrero*, en-
terré à Ferrier, et il était mort en 1419 à Vannes,
mission où ses talents et ses vertus avaient
agi sur les populations bretonnes. Il avait été
1366, et la vénération des fidèles pour sa mé-
moire ne s'est point de bornes (1). Or, c'était sur le corps de
saint Vincent Ferrier, qui reposait dans la cathédrale de
Laval, que le comte de Laval était sommé de prêter le ser-
ment. Le duc François II, par ses lettres datées du
1417, permit une telle délation de serment, ce qui
a la gravité de ce moyen, puisqu'il avait dû mo-
tion ducale. Le comte de Laval, ne pouvant s'y
sans couvrir de honte, l'accepta, bien résolu toute-
ment sa promesse qu'à la dernière extrémité.
Le duc de Rohan, après bien des incidents de part et
d'autre, le comte de Laval de prêter le serment qu'il
lui avait promis. Le comte, de son côté, fit signifier au vicomte
lequel il déclare qu'il est infirme, âgé de plus
de 60 ans et hors d'état de faire le voyage de
Laval, et il offre de faire le serment dans sa maison de
Laval aussitôt que les commissaires le lui prescri-
vent honnêtement, car le duc Pierre avait or-
donné que le corps de saint Vincent Ferrier demeu-
rât dans l'église de Vannes, à cause que la duchesse
avait une singulière dévotion à ce dominicain,
et qu'elle était près de son tombeau. Il était d'ailleurs

(1) Legrand, *Les Vies et Miracles des SS. de la Bretagne*
— De Garaby, *Vies des Saints de Brét.*, p. 94. — Dela-
un Brét., I, p. 243.

difficile de transporter une relique si précieuse jusqu'à Châteaubriant, et les formalités usitées dans ces sortes de translations emportaient un temps considérable. Mais c'était précisément ce que le comte de Laval souhaitait pour se dispenser de prêter serment. Nonobstant ces difficultés, le vicomte de Rohan présenta requête au chapitre de Vannes pour obtenir la translation des reliques jusqu'à Châteaubriant. Le chapitre consentit, pourvu qu'on lui donnât les cautions et sûretés nécessaires en pareil cas. L'acte capitulaire ayant été porté au Parlement pour y être fait droit suivant l'intention du vicomte, le procureur du comte de Laval forma divers incidents sur le nombre et la qualité des otages qu'il convenait de donner au chapitre et sur les obstacles qui pourraient se rencontrer dans le transport. Pour éviter les difficultés que l'on formait sur le transport des reliques, le vicomte de Rohan avait pris la résolution de faire une enquête; mais le procureur du comte de Laval, homme habile et retors, sut prolonger ces procédures jusqu'à la mort de sa partie, et lui donna ainsi la consolation d'expirer sans avoir fait le serment qu'on exigeait d'elle. La mort du comte de Laval mit fin à toutes ces procédures (1), et le serment resta à l'état comminatoire, comme jadis les épreuves par le fer chaud et l'eau bouillante.

Un autre exemple montre qu'on ne pouvait se décider à prêter le serment renforcé, tant il inspirait de crainte. En 1497 s'éleva devant le Parlement un procès dans lequel le baron de Pontchâteau, qui était en litige à cause de la prise de son comté de Quintin, avait été sommé de prêter serment sur les reliques de saint Hervé, vénérées dans la cathédrale de Nantes. C'était un saint ermite qui vivait en Basse-Bretagne au vi^e siècle, mais dont les actes, dit le bénédictin dom

(1) Le récit de ce procès est extrait de l'*Histoire de Bretagne* de dom Morice, Preuves, préface du t. II, p. 30 et 31.

remplis de tant de fables qu'ils ont plus l'air à plaisir que de l'histoire d'une personne qui t existé (1). Quoi qu'il en soit, sa chasse d'armes principales actions de sa vie et enrichie de du duc Geoffroy, était au trésor de l'église. lennels par ordonnance de justice se faisaient dès le xiii^e siècle. *Ce saint*, dit le Père Albert lemy juré des parjures, *lesquels jurans à faux oient seuerement punis* (2). Le prestataire n'a-n'il parait, la conscience bien tranquille. Ce exceptions dilatoires; il sollicite des délais, il le serment sur saint Hervé était de telle im-Parlement avait nommé pour commissaire le etagne lui-même, qui ne put cependant résoudre. Voici le procès-verbal de renvoi qu'il passer :

Anteban, chevalier, chancelier de Bretagne, commissaire de la salle du conseil à Nantes, faisons savoir que s'est comparu du baron de Pontchâteau comte de Quintin, appointé à voir faire que faire devoient lesdits sieur et dame de ces Monsieur saint Hervé estantes en l'église de Nantes au le procez et que ce jour auquel deppendoit le terme a ladite commission pour raison de la maladie dudit a remué d'office jusques a terme qui deppend a ce jour audience et appelez et en l'endroit de quoy a comparu le procureur general fondé en cause, lequel a dit avoir tre et de fait a mis exoine de la maladie de son corps elle selon raison avons renvoyé et renvoions lesdites par-

Les Vies des Saints de Bretagne, p. 111.

Legend, *id.*, I, p. 217.

ist. de Bret., Preuves, III, p. 788.

L'on ignore la suite et si le redoutable serment a définitivement été prêté.

Au xvi^e siècle, les bourgeois de Saint-Malo étant hommes et sujets de l'évêque et du chapitre, tenus prochement et soumis à leur seigneurie, juridiction et obéissance, supportaient mal cette sujétion et se mirent à plaider à raison du tarif des droits de mesurage que s'attribuait le chapitre. Mais la duchesse Anne intervint, réclamant ces droits pour elle, et par un édit du 13 octobre 1513, en forme de règlement, elle décida *que les gens d'église de Saint-Malo ainsi que les bourgeois rendront au chancelier tous les titres qu'ils ont préjudiciables à la principauté de la Reine*. Mais il paraît qu'elle n'avait qu'une foi médiocre dans leur exactitude à s'y conformer, car elle ajoute en même temps qu'ils seront tenus par notables en l'église de Saint-Malo, les uns comme les autres, *de s'en purger sur reliques renforcées* en présence du Chancelier (1). On ne sait pas davantage quelle suite y a été donnée.

Lors de la réunion définitive de la Bretagne à la France, on verra François I^{er}, en 1532, régler le serment sur reliques renforcées, qu'il ne se gêne pas pourtant de traiter de *superstition*.

Comme complément de l'institution du serment, nous avons vu dans la Coutume se juxtaposer le duel judiciaire. A regarder la place qu'il y occupe, les détails dans lesquels croit devoir entrer le législateur du combat, on devrait s'attendre à ce que le duel judiciaire prit la même place dans la société et se présentât à chaque instant dans les Cours de justice; et

(1) D. Morice, *Hist. de Bret.*, Preuves, III, p. 912. Le texte donné par D. Morice dit *reliques renfermées*, ce qui est une mauvaise lecture et n'a pas de sens; c'est *renforcées* qu'il faut lire.

n'est qu'accidentellement qu'on vient à l'aperce-
laute de documents écrits qui aient survécu aux
ou bien parce que, dans la réalité, le duel pas-
t autre jugement de Dieu ne figurait dans nos
la forme, comme moyen comminatoire, et qu'en
juges ne l'autorisaient que très-rarement, parce
x droiture ils ne voulaient qu'on n'y eût recours
circonstances exceptionnelles où l'honneur com-
jeter son gage de bataille, et commandait plus
ent encore de le ramasser à un chevalier sans
reproche.

es du moyen âge sont remplies, il est vrai, de
combats à outrance; l'on voit à chaque instant
croiser, et l'on entend le bruit des haches
tir contre les armures. Mais de ce que ces duels
à la législation coutumière une partie de leurs
s'ensuit pas que ce soient des duels judiciaires.
mais perdre de vue qu'ils ne peuvent être tels
sont ordonnés par justice dans une contestation
ils sont précédés du serment solennel et surtout
écisoires. Cela suffit presque toujours pour éta-
érence avec ces combats singuliers ou ces ren-
champions plus ou moins nombreux qui, bien
quelques points de ressemblance, en diffèrent ce-
la cause, par le but et par l'effet.

Jean, duc de Normandie, assiégeait dans la ville
de Montfort. Un parti breton ayant fait un
marque, promit de le rendre si le duc de Nor-
mit autoriser un combat à outrance de chevaliers
autant de chevaliers bretons, ce qui eut lieu.
furent vaincus et tous tués, excepté trente que
puis fut appelé Jean-le-Bon, fit prisonniers et
irreau, qui leur coupa la tête. Les habitants

se capitulèrent (1). Sans doute que l'on voit ici la cruelle action de cette disposition coutumière, qui condamne le vaincu dans un duel à périr d'une mort ignominieuse; mais il est évident que ce combat n'avait point le caractère déci-

der est de même du fameux combat des Trente, qui, dix ans plus tard, en 1351, procura à la Bretagne une gloire éphémère digne à tout jamais d'illustrer ses annales. Le baron Robert de Beaumanoir avait provoqué sir Richard de Bures à un duel où combattraient les uns contre les autres trente Bretons contre trente Anglais : on saurait qui remporta la plus belle amie :

Ainsi fu la bataille jurée par tel point,
Que sans barast ne fraude loiaument le feront (2).

Le rendez-vous fut fixé au chêne de Mi-Voie, entre Ploërmel et Josselin. Le matin de ce jour, Beaumanoir appela à lui ses compagnons :

Il leur fist dire messes; chacun fut absolu,
Prinrent leur sacrement en nom du Roi Jhesu (3).

Les champions anglais furent vaincus dans cette mémorable rencontre (3); mais plus généreux, ils laissèrent la vie

(1) Morice, *Hist. de Bret.*, I, 252. — De Roujoux, *id.*, III, 71. — Pitre-Chevalier, *La Bret. anc.*, p. 280.

(2) Poème du Combat des Trente, publié par Crapelet, p. 16 et 21.

(3) Argentré, *Hist. de Bretagne*, l. V, c. 27. — D. Lobineau, *id.*, I, 280. — D. Morice, *id.*, I, p. 280. — Daru, *id.*, II, 109. — De Roujoux, III, 139, 281. — Ogée, *Dict. de Bret.*, v° *La Croix-Helléan*, I, 234. — Jules Janin, *La Bretagne*, p. 234. — Pitre-Chevalier, *id.*, p. 285.

ers, qu'ils se contentèrent de mettre à rançon. ue là ne se montre pas le caractère décisive. réflexion fort judiciaire de Bemborough, *ce ne sans le congé des princes et que quand ils se uez là que la querelle des princes n'en estoit uancée en rien*. En effet, l'issue de la lutte s champions ne devait pas décider de la con- Charles de Blois et Jean de Montfort pour la couronne ducale, qui ne trouva sa solution i 1364, sur le funèbre champ de bataille

rtrand du Guesclin offre un grand nombre de t aucun ne revêt le caractère judiciaire. Ainsi, nes en 1357, il est provoqué par Guillaume ils de sir Richard, qui voulait prendre une revanche et venger en outre la mort de son parent, Robert Bemborough, tué par du Guesclin lors de la surprise du château de Fougeray. Le duc de Lancastre donne champ dans son propre camp et y préside lui-même. Le matin, car le duel avait toujours un caractère religieux, du Guesclín entend la messe à Rennes et y fait ses dévotions, puis il se rend au rendez-vous. Il le tue dans ce combat loyal, et, suivant l'usage, il a le cheval et les armes du mort (1). Mais ce duel ne se rattache à aucun procès et il n'est précédé d'aucun serment.

Il n'en est pas tout à fait ainsi d'un autre duel qu'il a la même année à Pontorson, et qu'on pourrait prendre pour un duel judiciaire à cause de la réunion de toutes les formes

(1) Lefebvre, *Mém. sur du Guesclín*, dans la collect. Petitot, IV, p. 200. — Hay du Châtelet, *Vie de du Guesclín*, p. 22. — Goyard de Berville, *id.*, I, p. 2. — D. Lobineau, *Hist. de Bret.*, I, p. 253. — D. Morice, *id.*, I, 229. — Jules Janin, *La Bretagne*, p. 262. — Pître-Chevalier, *id.*, p. 299.

atumières, si l'absence d'un procès engagé ne
re classer parmi les simples duels. Du Guescli
prisonnier qu'il avait admis à rançon. Guillau
, chevalier anglais, pour délivrer le captif, env
ier français une cédule à terme qui fut refusée
et comptant. Troussel, irrité du peu de cas
agement, provoque du Guesclin en duel ; ma
nt là un procès. Du reste, l'ordre observé en c
nce, et qui est exactement la forme prescrit
els judiciaires, est à noter, parce qu'elle montr
eût procédé si cette occurrence eût eu à se pr
eant. Bertrand s'adressa au maréchal Arnoul d'
utenant-général du Roi en basse Normandie, le
combat, en assigna le jour et le lieu, à condi
ne payerait cent florins d'or. Hay du Châte
si cette solennité : « Le jour estant venu, l
andreghem, suivant la coustume de ces temps-là
as le champ qu'il avoit fait préparer avec toute
nies accoustumées. Il avoit choisi deux ancie
mmes non suspects aux combattans pour estr
juges de leur combat; il avoit estably deux he
n des combattans avoit deux parrains, deux esc
istilliers et deux trompettes; il y avoit une tent
ique bout du champ, dans chacune desquelles e
mpions; on y apporta les armes au milieu de
estre les bénit et ensuite les combattans y vinrent
faits sur lesquels ils devoient combattre, il
rent et ratifièrent, et ensuite leurs mains ent
es dans les autres se purgèrent par un serme
les Saintes Évangiles que la cause qu'ils défenc
te, que leurs armes n'estoient point enchantées
ent sur eux aucun charme, ny sorcellerie, et
comporteroient en cette action comme preux

Après cela on les arma, les parrains leur ceignirent les épées, les escuyers leur donnèrent les chevaux, les constifliers la lance et la dague. Après cela, ils se mirent chacun seul auprès de sa tente, et les assistants se retirèrent aux quatre coins, et les champions firent par un cry public à tous les assistans de ne rien faire ny de l'œil, ny de la main, ny de la langue, ny de parole, et on commanda que chacun fit cela. Les trompettes sonnèrent, les combattans se levèrent et commencèrent à s'ébranler (1). »

Le combat fut défavorable à l'Anglais, qui fut renversé, assésé, sur le carreau, et que du Guesclin allait tuer si le maréchal n'était intervenu, jetant une lance entre les combattans. Alors les parrains s'assemblèrent au milieu du champ, le vaincu se rendit et paya sa rançon d'or. Ensuite, par générosité et pour montrer qu'il n'avait agi par avarice, il accorda spontanément à son adversaire un an de terme pour payer sa rançon. Si le duel eût été réglé sur les formes et les serments eussent été les

1. Du Guesclin eut encore un autre duel dont le résultat judiciaire est plus tranché. Le duc de Lancastre refusa, lorsque les habitants consentirent une capitulation, qu'ils rendraient la ville si dans quinze jours les Français ne s'en étaient emparés, espace de temps pendant lequel il y eut un armistice entre les deux partis. Cependant le frère du duc, ayant été fait prisonnier par Thomas de Canles, l'archevêque, Bertrand se présenta au camp

Ann. sur du Guesclin, dans la coll. Petitot, IV, p. 308. — *Hist. de du Guesclin*, p. 27. — Guyard de Berville, I, 100. — Debeauvoir, *Hist. de Bretagne*, I, 255. — D. Merice, *éd.*, I, 100.

anglais, réclamant son frère, arrêté au mépris du traité. Thomas soutint la légitimité de sa capture, et en présence du prince jeta son gage de bataille, que Bertrand s'empressa de relever. Le prince accorda champ pour le lendemain; mais les assiégés demandèrent que le duel eût lieu dans la ville, où il y avait une place des Lices, et offrirent au prince assiégeant d'y présider, ce qu'il accepta. Le combat y eut lieu en sa présence. Thomas de Cantorbéry fut vaincu, et il allait perdre la vie lorsque le duc pria le vainqueur de la lui laisser; mais on le traîna sur une claie hors du champ, ses armes et son cheval furent le prix du victorieux, à qui il fut obligé de compter en outre mille florins d'or pour son jeune frère (1).

Ces habitudes de duel contumier, les Bretons les portaient partout, même à l'étranger. Le pape Grégoire XI étant entré en guerre avec la république de Florence, envoya en 1375 le cardinal Robert de Genève, pour lever et prendre à sa solde un corps auxiliaire de Bretons; et bien qu'en pleine guerre civile la Bretagne dût réclamer le bras de tous ses enfants, il put néanmoins lever une petite armée de 6,000 hommes de cheval et 4,000 hommes de pied. Tous les Bretons, comme plus tard les Suisses, étaient prêts à marchander leur sang pour ces guerres d'aventure. Le légat ayant mis le siège devant Bologne, trois Bretons provoquèrent trois Florentins à trois coups de lance, pour voir la valeur de chacun. Le légat l'ayant autorisé, toute la ville courut sur les créneaux, le camp se mit sur les rangs, et le combat eut lieu sous les

(1) Lefebvre, *Mém. sur du Guesclin*, dans la coll. Petitot, IV, p. 209. — Hay du Châtelet, *Hist. de du Guesclin*, p. 32. — Guyard de Berville, *id.*, I, l. I, p. 108. — D'Argentré, *Hist. de Bretagne*, l. V, ch. 26. — D. Lobineau, *id.*, I, 356. — D. Morice, *id.*, I, 294. — Jules Janin, *La Bretagne*, p. 262. — Pitre-Chevalier, *id.*, p. 400.

ice de la foule amie et ennemie. On combattit
entrance. Un Italien renversa un Breton, et
terre, l'épée au poing, allait le percer, lorsque
manda. Le cardinal lui donna les armes et le
en avec des présents. Les deux autres cou-
se tuèrent tous deux. Mais ces passes d'armes
résultat; le siège se prolongea, et finalement
gé de se retirer (1).

Je jusqu'au xv^e siècle des prouesses chevale-
es. Des nobles anglo-gascons prévinrent en
ur de Belleville et de Montaigu, qui était le
atonge, *qu'ils avoient désir de faire armes pour*
les dames. La noblesse de France y acquiesça;
ore de gentilshommes de la maison du duc
ndirent à la compagnie du sénéchal, et le
evaliers français et autant d'anglais se trou-
nce sous les murs du château de Montendre.
ur fixé, les sept chevaliers français bien dévo-
messe et s'ordonnerent en grande devotion et
le précieux corps de Jesus-Christ. Leur chef
ien faire et de garder leur bien et honneur,
à combattre pour dames ny acquerir la grace
nt aux Anglois ce qu'ils firent on ne le sçait
nucuns disent qu'en s'habillant, ils beuvoient et
bien. Tout étant disposé et les deux partis en
raut, après avoir pris les ordres du sénéchal
uge ordonné du consentement des parties, s'é-
is : *Que chacun fist son devoir* ! Au troisième
attants prirent du champ de part et d'autre et
urs adversaires. Après un combat acharné, la
a aux chevaliers de France, et chaque cheva-

anglo-gascon dut racheter sa liberté en donnant à son seigneur un anneau d'or enrichi d'un diamant (1). Décidément les Anglais ne pouvaient prendre leur revanche du côté des Trente; la fortune des armes ne leur était pas favorable. Mais il est évident que pas plus dans cette circonstance que dans les autres, aucun contentieux judiciaire n'était en question.

Il en est tout à fait de même d'un duel fameux qui eut lieu en 1497 entre Jacques Rommelin, sieur de la Lande, Breton, lieutenant de la compagnie du sénéchal d'Armorique, et un Italien nommé Hyacinthe Simonetti, Milanais au service de Ludovico Sforza. La lice fut ouverte près de Rennes, sous la présidence de Giovanni-Jacopo Trivulzio (2). Ce fut un brillant combat tout à l'avantage du chevalier breton qui se passa revêtu de toutes les formalités usitées dans ces sortes de rencontres, mais où manquent les serments et ne se trouve rien de judiciaire. En 1503, le chevalier de Maynard vainquit aussi en combat singulier l'Espagnol don Alvaro de Sotomaior, sans que ces faits d'armes puissent se transformer en procès, ni par le but, ni par le résultat, aux duels judiciaires (3).

Après avoir montré quels sont les duels qu'il ne faut pas confondre avec les duels judiciaires, il s'agit maintenant de rechercher quels sont ceux qu'il faut considérer comme ayant ce

1. Jean Juvenal des Ursins, *Hist. de Charles VI*, éd. Godefroy, p. 149. — Lancelotti, *Hist. de France*, t. XII, p. 367. — *Mém. de la Soc. de l'hist. de France*, t. I, 2^e part., p. 109. — Daniel Massieu, dans la *Revue anglo-française* de M. de la Fontenelle de Vaudoré, t. III, p. 281, et dans l'*Hist. de la Bretagne et de l'Aunis*, t. II, p. 237.

2. L'Argentré, *Hist. de Bretagne*, liv. XII, ch. 61. — D. Lobineau, *id.*, t. II, p. 21. — D. Morice, *id.*, Preuves, III, p. 789.

3. L'Argentré, *id.* — Garnier, *Hist. de France*, t. XXI, p. 363. — Chevallier, dans la coll. Petitot, XV, p. 238.

s on se trouve arrêté par le manque de docu-
 re que dans la pratique ce cas ne se présentait
 s, soit parce que les chroniqueurs dédaignaient
 lier, moins brillant.

Et un procès-verbal d'élite d'armes du vicomte de Melé, en 1309, en duel par le sire de Beaumais intitulé : *Ceste est la manere de l'eslite au van de la bataille jugée entre lui et le seigneur* (1). Mais cette pièce, fort curieuse d'ailleurs et de la panoplie de l'époque, ne contient rien de circonstances dans lesquelles elle a été rédigée, ceux qui l'aurait occasionnée.

Alain de Kerlouenan, capitaine de la ville de
Charles de Blois, avait ordonné qu'un duel ou
le, qui avait été prescrit en justice entre deux
s, Geoffroy Biest et Guillaume Duparc, aurait
de la guerre, dans la ville close. C'était faire
fiction sur le territoire de l'évêque. L'évêque
: capitaine reconnut par lettres que ce fait ne
er à conséquence en faveur du duc (2). Mais
r de seconde main, les sources originales n'é-
tiquées, il n'est pas possible de préciser davan-

uverait donc dans une grande et presque com-
de documents, si un grand procès criminel,
t justement, par le rang des personnages et le
es faits, ranger parmi les causes célèbres, ne
er à cette lacune et permettre d'exposer dans
te procédure spéciale mise en action, se déve-

Hein. — D. Morice, *Hist. de Bretagne*, Preuves, I, col.
je, *Gloss.*, nouv. éd., II, p. 951, *v*^o *duellum*.
ans la nouv. éd. d'Ogée, *Dict. de Bret.*, II, p. 413.

ant et trouvant enfin sa solution dans le résultat d'un judiciaire.

an de Beaumanoir, de cette illustre famille dont le nom est à chaque instant dans les annales de Bretagne, avait épousé Tiphaine du Plessix-Bertrand, nièce du connétable du duc; mais, peu soucieux de la fidélité conjugale, il avait eu une intrigue avec la fille d'un de ses métayers, nommé Roland Moisant. Or, il arriva que pendant l'une de ses absences de son château, la nuit du 8 février 1385, il fut assassiné. La veuve ne fit aucune recherche de ce crime, et sans attendre l'expiration de son deuil elle convola en secondes noces avec un chevalier de grande maison, Pierre de Tournemine, seigneur de la Hunaudaye. Cependant le frère du défunt, Robert, sire de Beaumanoir, prit en main cette affaire, et déclara Roland Moisant comme le meurtrier, le fit arrêter et condamner à mort. Se voyant perdu, Roland Moisant entra dans la voie des aveux et fit connaître comme son complice le valet de Robert de Beaumanoir, nommé Geoffroy Robin. Le dernier dénonça alors son propre maître comme l'instigateur du crime, combiné pour se saisir ainsi de l'héritage. Robert, indigné, rejeta le forfait sur Pierre de Tournemine et la veuve, qui auraient profité du déshonneur de Roland Moisant pour le pousser à un crime que démontraient les circonstances de leur union. Une procédure criminelle s'instruisit sur ces bases devant le Parlement du duc. La veuve, par le crédit de sa haute position de famille, se fit mettre hors de cause. Restaient en présence Robert de Beaumanoir et Pierre de Tournemine, s'accusant réciproquement.

Les archives du château de Nantes conservent une pièce importante de cette grande affaire : « *C'est la maniere du procès et poursuite que fist par devant monseigneur jehan duc de bretaigne et son noble conseil messire robert sire de beau-manoir contre messire pierre tournemine chevalier à cause de*

la mort de messire jehan sire de beumanoir frere germain dudit messire robert de beumanoir lequel en accusa et apella ledit tournemine. » On y voit Robert et Pierre comparaître à Nantes devant le duc et l'accepter pour juge. Robert précise son accusation, offrant à en faire la preuve par son corps, selon et comme en tel cas appartient. Des pleiges sont fournis de chaque côté ; le vicomte de Rohan cautionne Beaumanoir, et Tournemine se fait cautionner par son frère, chacun s'engageant à peine de 20,000 francs d'or. Surviennent alors de la part de Tournemine et de ses procureurs d'interminables exceptions et délais, recourant à toutes les ressources dilatoires de la procédure, et traînant son adversaire devant le Parlement ambulatoire, qui se transportait successivement, pour rendre la justice, à Nantes, à Vannes et à Rennes. Enfin, et pour sa preuve, *gesta ledit messire robert son gage et ledit messire pierre fist protestation que il mentoit et en jetta le sien gage et sur ce fut la bataille jugée par droit.* Enfin, le 10 novembre 1386 les parties comparurent par devant monsieur le duc et son conseil, en sa ville de Nantes. Tournemine, comme défendeur, présenta par devers la Cour *une cedula de parchemin de deux rolles cousus ensemble en laquelle estoit contenuë la devise et election des armes et harnois que il disoit et elisoit choisir pour soy combattre.* On y lit dans le détail le plus complet et le plus minutieux tout l'armement d'un chevalier prêt au combat ; rien n'y est omis, pas une maille, une boucle ou un anneau, pas un clou, pas une courroie ; chaque pièce de l'armure, la dague, l'épée, y sont pour ainsi dire dessinées par la description. Il est du plus vif intérêt de comparer cette élite d'armes de 1386 avec celle de 1309, citée plus haut. Mais ce n'est pas au point de vue militaire que ce conflit doit attirer l'attention, c'est le mode de procéder, et surtout la solennité des serments qui le rend ainsi remarquable.

Enfin, à bout de délais, le 20 décembre 1386, à Nantes, sur la place du Bouffay, Monseigneur le duc, séant et estant en sa majesté et avec luy plusieurs de ses barons et autres gens de son conseil, un hérault proclame à l'entrée des lices : *monsieur pierre tournemine venez à vostre journee contre monsieur robert sire de beumanoir.* Il proclame encore : *monsieur pierre de tournemine venez à vostre journee contre monsieur robert de beumanoir, à peine de deffault.* Les parties s'asseyent vis-à-vis l'une de l'autre *en leurs cheyeres audit champ.* Le maréchal mesure les dagues et épées. *Et ce fait fut dit qu'ils fissent les serments qui apartenoient et estoient là tenuës les saintes reliques et le livre messel oudit champ et celuy de beumanoir vint et jura le premier touchant le fait du hernois, le président disant les mots qui ensuyvent : monsieur robert de beumanoir, vous jurez à dieu et aux saints evangiles que en vostre harnois ne environ vous n'avez ny ne aurez sort, charay, ni mal engin, ne autrement, ne entendez faire de vostre preuve contre m. pierre tournemine sinon par vostre bon droit o vostre corps et le harnois de la choasie et eslite d'entre vous deux. Et ledit messire robert dist que ainsi le juroit et retourna à sa cheyere. Et aussi vint ledit tournemine qui fist semblable serment et puis retourna à sa cheyere. Et aprez ce vindrent tous deux ensemble a une fois l'un devant l'autre et eux entretenans par les mains nuës, dist ledit president ainsi : monsieur robert de beumanoir vous jurez a dieu et aux saints evangiles que vous avez bon droit envers m. pierre tournemine qui cy est en cas de quoi vous l'avez apellé selon les mots du gage de bataille jugez entre vous et que aujourd'huy le en prouverez. Et ledit de beumanoir dist que ainsi le juroit par son serment. Et vous' monsieur pierre tournemine jurez a dieu et aux saintes evangiles que vous avez bon droit en vostre defense envers m. robert de beumanoir qui cy est de ce qu'il vous a*

es mots de la bataille jugée entre vous lequel
ledit serment. Et eux retraits montent en leurs
banni par les heraux que toutes gens vidassent
ux' qui estoient ordonnez pour garder le champ
si hardy de parler, mot sonner, ne faire aucun
de corps et de biens. Et ledit apellant tenu par
cheval, par deux chevaliers du conseil de mon-
luy ordenez en sa partie dudit champ et le def-
blement tenu par deux autres chevaliers fut dit
de monsieur, par la bouche de son mareschal
p par trois fois à haute voix : faites vos de-
ois fois : laissez-les aller. Et lors se partit ledit
aller assaillir ledit tournemine et commença la
x et besognerent tant à cheval que à pied, telle-
mvainquit et lui fit dire que il se rendoit et de fait
déclairé que ledit de beaumanoir avoit fait de
ouffisoit selon les mots et aux fins de la bataille
et ledit tournemine en jugé a veincu et audit
ses despens, des dommages et interetz en adju-
dudit tournemine emmené et porté hors dudit
uré en l'arrest et provision de monsieur par son
ez que ledit de beaumanoir et ses amis eurent
lié a monsieur que celi tournemine ne fust
u (1).

iers duels judiciaires dont l'histoire fasse men-

âteau de Nantes, arm. N, cassette C, n° 8. — D'Argentré,
I, p. 687. — D. Lobineau, *Hist. de Bretagne*, I, p. 455,
. 671. — D. Morice, *Hist. de Bretagne*, I, p. 296, et
I. — Ogée, *Dict. de Bretagne*, 3^e éd., II, p. 122. — De
des Côtes-du-Nord, p. 256. — De Roujou, *Hist. de*
152, et appendice, K, p. 416. — Pître-Chevalier, *La Bre-*
d., p. 448. — L'abbé Travers, *Hist. de Nantes*, p. 432,
II, *id.*, II, p. 201.

tion en Bretagne a cela de fort remarquable, que l'on voit, malgré l'inégalité des conditions, un roturier être admis en justice à provoquer un noble au combat décisive. La date n'est point indiquée d'une manière précise, mais l'évènement paraît se rapporter à la fin du xv^e siècle. D'Argentré raconte qu'il y eut un bourgeois de Vitré, appelé Pierre Pillet, qui jeta son gage de bataille contre un gentilhomme nommé Guillaume Marcille, sieur de Launeel. Pillet accusait Marcille d'avoir fait tuer un de ses proches parents par ses enfants, lesquels s'étaient enfuis. Marcille niait avoir prêté consentement ni participation à un pareil forfait. Pillet était un homme d'armes, fort et robuste, et son adversaire Marcille vieil et caduc. Le juge du seigneur, baron de Vitré, devant qui se plaidait le procès, permit en conséquence à Marcille, selon la coutume, de fournir un champion à sa place, leur donna jour pour combattre, ordonnant qu'ils tiendraient tous deux prison pour celui qui succomberait être puni suivant la loi. Les serments faits, le bâtard Duplessis, champion de Marcille, et Pierre Pillet, combattirent à cheval au plais de Vitré, devant le baron et son juge. Pillet fut renversé à terre d'un coup de lance, et le bâtard l'ayant ainsi abattu, mit pied à terre et lui passa son épée au travers du corps; puis envoyant chercher Marcille, qui tenait prison, le délivra avec un grand contentement, car si son champion eût été abattu, l'accusé eût subi la peine capitale comme convaincu d'avoir participé à l'homicide (1). Depuis la réunion de la Bretagne à la couronne, d'Argentré cite encore un autre duel ordonné par le Roi lui-même, entre Michel de Châteaugiron et le sieur de Breilrond. Mais on manque de détails sur cette dernière affaire (2).

Le duel judiciaire, qui ne reparait plus en Bretagne après

(1) D'Argentré, *Hist. de Bretagne*, p. 544.

(2) *Idem*, p. 544.

cette époque, persista néanmoins longtemps encore en France, et on l'y retrouve jusque sous Henri II. Tout le monde connaît le duel fameux qui eut lieu en 1547, à Saint-Germain-en-Laye, entre François de Vivonne, seigneur de la Châtaigneraie, et Gui de Chabot, seigneur de Jarnac (1). Mais son issue funeste ne fit pas, comme on le croit, abolir ce mode de justification. On en trouve un autre depuis, en 1549, qui eut lieu entre deux gentilshommes, nommés Fendille et d'Aguerre, qui eurent à combattre par arrêt du Conseil d'État; le Roi commit l'exécution de cet arrêt au maréchal de la Mark, qui assigna le champ dans sa ville de Sedan, l'un ayant pour parrain François de Vendôme, vicomte de Chartres, et l'autre le duc de Nevers, gouverneur de Champagne. L'on ne fait ici qu'indiquer ces rencontres solennelles qui n'appartiennent pas au droit breton, mais à la France coutumière.

Malgré son appareil public, le duel judiciaire n'en appartient pas moins au droit privé; il tire son nom du serment en justice qui le précède, il produit son effet par la décision du juge féodal, laquelle il est appelé à préparer pour dire droit entre les plaideurs. Mais le serment n'est pas toujours judiciaire; quand il est extra-judiciaire, il n'en conserve pas moins son caractère, parce qu'il a le même effet, assurer la vérité, et l'on conçoit que le prétoire ne soit pas une circonstance essentielle.

Il existe en effet deux natures de juridiction : la juridiction forcée, qui est celle qui vient de faire l'objet de cet examen, et qui est ainsi appelée parce qu'il ne dépend pas de la volonté du défendeur de s'y soustraire; il y a, en outre, la juridiction volontaire, qui est celle que crée la volonté libre

(1) Garnier, *Hist. de France*, t. XXVI, p. 50.

stantée des parties, spécialement quand des contractants consentent devant un tabellion, un notaire, un chancelier ou autre officier public compétent, qui vient authentifier les conventions, et qui, en vertu de ses pouvoirs, rend une telle sentence, donnant acte de la stipulation, la rendant certaine, lui donnant la même force qu'un véritable jugement, d'où la vieille formule qui terminait autrefois les titres judiciaires : *Dont jugé et condamné*. Peu à peu la solennité des serments est allée en s'affaiblissant jusqu'à tout à fait disparaître, le lien religieux du serment s'est relâché; le sergent ou le juge ne doivent-ils pas suffire pour rendre certaine l'existence du contrat? Mais au moyen âge on ne pensait pas ainsi, et le serment prêté par chaque contractant devant un officier public était regardé comme la meilleure marque de la volonté de garder l'engagement pris, du soin scrupuleux à observer la loi du contrat, ainsi garanti par une redoutable sanction.

Avant la Coutume, les parties contractantes étaient dans l'usage de certifier par serment leur volonté de exactement observer toutes les clauses stipulées. Cela se voit notamment dans deux contrats des années 1327 et 1328, où Hervé de Léon, chevalier. D'une part et de l'autre, *jure par seremens prestez a saintes evangiles toutes choses et se promet de elles tenir et accomplir* (1). Jean III, duc de Bretagne, ayant donné en 1332 des terres et seigneuries à Jean de Derval, chevalier, l'acte se termine ainsi : *Et exprèsment avons juré et jurons aux saintes evangiles tenir garder et accomplir par tous articles et encontre non venir en aucune maniere* (2). L'on voit que le duc lui-même ne reculait pas devant un engagement par serment envers son vassal.

Titres de Blein. — D. Morice, Preuves, I, p. 1348 et 1349.

D. Lobineau, Preuves, II, p. 478. — D. Morice, Preuves, I, p. 1361.

La Coutume ne fit que sanctionner cet usage. C'est ainsi qu'en 1371, Jeanne de Rostrenen, vicomtesse de Rohan, cédant à Jean de Montfort, duc de Bretagne, une terre pour une somme en rente viagère, les contractants jurent en ces termes l'observation de l'acte : *De quoy le avons ainsin tant generalmente que specialement quitté et avons renoncé et renonçons par la foy et serment de notre propre corps fait aux saints evangiles touchés quant en cest fait à toutes exceptions* (1). C'est ainsi encore qu'en 1410, les lettres de la rendue des terres des sujets du duc de Bretagne, occupées par le comte de Penthievre, se terminent à peu près de la même manière : *toutes et chacunes les choses dessus dites teneur et substance de ces presentes ladite comtesse et procureur ezdits noms promirent promettent et jurent par les foi et serment de leurs corps aux saintes evangiles de dieu d'eulx corporellement faits* (2). En 1429, l'acte de cession fait au duc de Bretagne de la baronnie de Fougères et paiement d'icelle, se termine par le même serment : *Et toutes et chacune les choses dessus dites jura par son serment sur saintes evangiles ledit duc d'alençon tenir fermement sans aller au contraire* (3).

Les droits féodaux, si onéreux qu'ils fussent dans leur établissement et leur exercice, n'avaient souvent d'autre limite que la conscience seigneuriale, et on s'y rapportait pleinement. Le comte de Crozon avait le droit d'aller chasser sur les terres de Lezuran, près Daoulas, accompagné de six gentilshommes, six domestiques, six braques, six levriers et six faucons, et on devait l'y loger, nourrir, coucher et chauffer,

(1) Arch. du château de Nantes, arm. F., cass. A, n° 11. — D. Morice, Preuves, I, p. 1665.

(2) D. Morice, Preuves, II, p. 849.

(3) Château de Nantes, arm. C, cass. C, n° 9. — D. Morice, Preuves, II, p. 1222.

les avait rencontrés par hasard (4).

les avait rencontrés par hasard (1).

Les contrats de fiançailles ou de mariage pas sans la solennité du serment. Il ne s'agit pas de disposer de la personne, les biens meubles tombaient aussi sous la loi du contrat stipulations dotales et des apports; puis les changements de mouvance qui en résultaient encore l'importance. Dans le traité d'Anne de Bretagne, fille du duc Jean V, et de Bourbon, en 1412, Mgr Artur, frère du duc de Bretagne, dont l'intervention était exigée, *jura par la foy et serment de son corps au seigneur de dieu touchés* (2). Dans le traité de mariage de François de Montfort, héritier présomptif du duc de Bretagne, et Yolande d'Anjou, en 1431, le duc Jean et Yolande *mettent et accordent faire en parolle de parer par serment de leurs corps et jurent solempnellement par les evangiles de dieu* (3). En 1454, dans le traité de mariage entre Alain, vicomte de Rohan, et damoiseau de Maillé, les parties *promettent et jurent le faire accomplir par autant que par les saints evangiles de dieu par eux* (4). En 1455, dans le traité de mariage de François de Rohan, et Marie de Bretagne,

(1) Pitre-Chevalier, *La Bretagne anc. et mod.*, t. I, p. 107.

(2) *Chambre des Comptes de Nantes.* — D. Mo
Preuves, II, p. 873.

(3) **Chambre des Comptes de Paris.** — *Idem*, p.

(4) Arch. de Blein. — *Idem*, p. 1641.

çois, on jure aussi *tenir et accomplir sur les saintes evangiles de dieu corporellement touchez* (1). La duchesse Ysabeau d'Écosse consent au mariage de sa fille, jurant sur les saints Évangiles de ne jamais apporter d'obstacle à son accomplissement (2). S'il a été pour la Bretagne un contrat de mariage d'une haute gravité, n'est-ce pas l'acte qui, le 6 décembre 1491, vint unir la duchesse Anne, le dernier rejeton de ses ducs héréditaires, avec le roi Charles VIII, et confondre en même temps les destinées des deux pays, sauf le maintien des vieilles franchises et libertés bretonnes? Ce fut sans doute un moment solennel que celui où *promirent lesdits seigneur et dame en promesses et paroles royales et le prince d'orange par foy et serment de son corps pour ce baillé corporellement de non jamais faire ny venir encontre* (3). Tout y avait été bien prévu, car il y avait été convenu que si le roi Charles VIII allait de vie à trépas sans hoirs de son corps, pour éviter aux guerres qui pourraient s'ensuivre, la Reine serait tenue de se remarier avec le Roi qui lui succéderait, s'il le voulait. Dès lors, si par le décès du Roi consort le sceptre ducal était revenu dans les mains de la duchesse, ce ne devait pas être pour longtemps, car il avait à en sortir de nouveau par un second mariage. Louis XII ayant réclamé cette union profitable, il intervint un acte, le 19 août 1498, qu'on doit regarder comme un contrat de fiançailles. Le Roi s'engagea à rendre à la Reine douairière les villes de Brest, Saint-Malo, Conq, Nantes et Fougères, dans un an, supposé qu'il ne l'épouserait pas, *promettant en bonne foy et paroles de roy et sur les saintes evangiles de dieu et canon de la messe pour ce manuellement touchés le contenu ci-dessus entre-*

(1) Arch. de Blein. — D. Morice, *éd.*, p. 1773.

(2) D. Taillandier, *Hist. de Bretagne*, II, p. 53.

(3) Sauvageau, à la suite de la *T.-A. Coutume de Bretagne*, II, p. 273.

tenir, garder et accomplir. Et ledit jour, le duc de la Trémouille, vicomte de Thouars, chambellan du Roi, *promit pour lui et jura sur les saintes evangiles de dieu* (1). Le 7 janvier suivant fut rédigé le contrat de mariage; mais, comme la première fois, elle vint encore stipuler pour la liberté de sa province, comme si un pays qui cesse d'être indépendant pouvait en même temps se flatter de ne point cesser d'être libre! Toutefois, lorsqu'à la suite du contrat et d'une manière indivisible furent établis les points et articles accordés touchant le gouvernement et administration du pays, ce fut à la fois comme futur époux et comme souverain qu'il signa la loyale formule : *Lesquelles choses nous avons jurées et jurons par les presentes en foy et parole de roy tenir et accomplir* (2). C'est à l'histoire de dire si ce serment fut toujours complètement tenu par ses successeurs.

Au fur et à mesure qu'on arrive dans le xvi^e siècle, l'on voit peu à peu la confiance dans le serment se perdre, et il faut alors des formalités particulières. En 1505, lors du traité passé entre Louis XII et le Roi des Romains, Maximilien, touchant le mariage de Claude de France avec le duc de Luxembourg, cette convention fut jurée par le Roi sur les Évangiles (3). Ce mariage n'eut point lieu. Aussi lorsque

(1) D. Morice, *Hist. de Bretagne*, Preuves, III, p. 799. — Ce premier acte est du 19 août 1498, et le contrat de mariage qui le suivit porte néanmoins la date, qui semblerait antérieure, du 7 janvier 1498, ce qui s'explique par le style de l'époque, l'année commençant à Pâques 1498 et se continuant jusqu'à Pâques suivante, en gardant le même millésime. Il est nécessaire, pour ne pas commettre d'erreurs de chronologie, de faire toujours attention à cette particularité jusqu'à la réforme du calendrier, qui fit partir l'année du 1^{er} janvier, suivant l'édit de Charles IX de 1564.

(2) D'Argentré, à la suite de son *Comm. sur la Coutume de Bret.* — Sauvageau, à la suite de la *T.-A. Coutume de Bret.*, II, p. 373.

(3) D. Taillandier, *Hist. de Bretagne*, II, p. 338.

ante se firent les fiançailles de la même princesse
s de Valois, duc d'Angoulême, ce serment ordi-
plus suffire, et il fallut, comme dans le principe,
r des conjurateurs. On y voit que *le Roy prend le
princes et barons de son royaume et pareillement
Bretagne dont iceux et chascun par soy a baillé
scellés en la forme qui s'ensuit : Nous..... etc.....
t jurons sur nos foyz et honneur et sur les saintes
Dieu pour ce par nous corporellement touchées (1).*
bientôt on ne se fie même plus à ces serments
t la majesté royale elle-même, tant on vient à
parole, doit se soumettre à prêter serment sur
forcées. Dans le traité de mariage intervenu en
l'archiduc Charles d'Autriche et la princesse Re-
ce, il est stipulé que *le Roy et la Royne feroient
la vraie croix, sur les saints evangiles de Dieu
hacun d'eux corporellement touchent en la presence
rement de l'autel et vrai corps de nostre Sauveur
ur J.-C. qu'aussitôt que Madame Renée auroit
seroit fiancée au prince et l'epouserait quand elle
ans et que le prince jureroit la même chose (2).*
nents! des intérêts politiques rompirent ce projet
Renée fut mariée en 1528 à Hercule d'Este, duc
dont l'alliance paraissait devoir assurer aux Fran-
ssion du Milanais, qui leur fut pourtant plus tard

oir ainsi parcouru dans le droit privé, sous la

Comptes de Nantes. — D. Morice, Preuves, III. p. 678. —
Cruzy, *Anc. lois franç.*, XI, p. 453.
ndier, *Hist. de Bretagne*, II, p. 248. — D. Morice, *idem*,
. 229.

T.-A. Coutume, les différents cas de prestation des formalités usitées, il faut maintenant les voir dans le droit public, où le serment promissoire et les serments férentes étaient appelés à fournir les garanties de la fidélité de la parole donnée, soit dans l'ordre soit dans celui de la noblesse. Quant aux hommes du peu nécessaire de s'en préoccuper, et l'on y attache ment quelque importance.

L'on voit, dès le xiv^e siècle, une manière spéciale de prêter serment propre aux seuls ecclésiastiques. Hugues de Trelais, évêque de Saint-Brieuc, prêtant en 1371 un serment de fidélité et de service au duc d'Anjou et au comte du Maine, le fait en ces termes : *Je vous, évêques, jurons et prometons sur les saintes evangilles et sur les nous ordres de prestres et d'evèques metant la main sur peiz et comme vray chrestien et leial gientilhomme.* Thibaut de Malestroit, évêque de Quimper, prêter de fidélité à Jean de Montfort, duc de Bretagne, *jure à dieu et à ses saints evangiles et par les saintes que il a* (2). En 1448, Mathurin, abbé de Saint-Jacques, prêter serment à Robert, évêque de Rennes, le fait *sur les saints evangiles de dieu en plaçant sa main droite sur sa poitrine* (3). Mais ce privilège du serment pectoral, caractère sacré du prêtre ne va point aux abbés, qui prêter serment comme les autres fidèles. Dans le cartulaire de l'abbaye des religieuses bénédictines de Saint-Jacques de Rennes, conservé dans la bibliothèque de M. Kergarion, se trouve sur deux pages laissées blanches une formule en latin et en français du serment que pr

(1) Ch. des C. de Paris. — D. Morice, *Hist. de Bret.*, I, p. 440.

(2) *Id.*, p. 440.

(3) *Id.*, p. 1487. — *Manum dextram ad pectus suum*

oyeux avènement : *Madame labasse vous jurez angilles ce presens que..... Dige labasse ainsin le ie le liure* (1).

istinction singulière, le Roi de France portait ent le titre d'abbé de quelques églises insignes, ur la première fois il y faisait son entrée, il prêt- at abbatial entre les mains de leur chapitre de est ainsi que l'église de Saint-Hilaire-le-Grand, e glorifiait d'avoir eu successivement pour abbés uitaine et les Rois de France qui leur avaient

comme en définitive ce n'était qu'une fiction et ait laïque, il ne prêtait pas le serment de fidélité la forme ecclésiastique. La formule du serment et celle du trésorier, qui était un véritable cha- ès lors bien différente; elles ont été toutes deux n les lisait dans un vieil évangélaire sur lequel iné prêtait le serment ordinaire, tandis que le ait serment sur son âme (2). C'est ainsi que fut VII. Lorsque Henri III fit son entrée solennelle de Saint-Hilaire, après qu'il eut pris l'eau bénite oix, on lui présenta l'aumusse et le surplis, qu'il fit le serment sur les Évangiles de protéger onserver ses droits, privilèges et franchises. On

présenta également à Henri IV le surplis, l'aumusse et le bon- l fit le serment accoutumé. Louis XIII et Louis XIV reçus avec les mêmes cérémonies (3). Les quatre barons du Poitou avaient aussi la prérogative de s'y

est de Villeneuve, *Album Breton*, 1^{re} série, p. 14. — André, *ndu de l'Exposition art. et arch. à Rennes en juin 1863*, dans *de la Soc. Arch. du départ. d'Ille-et-Vil.*, III, p. 91. — P. de la neuve, dans les *Mém. de la Soc. Arch.*, IX, p. 210, 211.

ales d'Aquitains, de Jean Bouchet, éd. de 1644, suppl^t, p. 51.

andeau, *Hist. du Poitou*, I, p. 86, et 2^e éd., I, p. 53.

faire recevoir chanoines honoraires, d'assister porter la soutane, le surplis et l'aumusse noies titulaires, et ils juraient également Évangiles de garder et maintenir les droits l'Église (1). Sur un vieil évangélaire carolingien de Saint-Martin de Tours, on lit également serment que prêtait, en qualité d'abbé du Roi de France (2).

L'église cathédrale de Rennes n'étant point n'avait point d'abbé; aussi les ducs de Bretagne, à leur avènement, lorsque pour prendre possession ducale ils entraient solennellement à Saint-Martin, ne le faisaient d'une manière toute laïque; mais, pour jouir du titre d'abbé, ils n'en prêtaient pas serment, qui leur en imposait toutes les obligations vénérales bretonnes. La Chronique de Saint-Brieuc raconte qu'on fit prêter au duc Jean V lorsqu'il entra à la cathédrale de Rennes : *Vous jurez à dieu et aux saintes évangiles et reliques qui ycy gardent les libertes franchises immunités et anciennes de l'église de bretagne tendrez sans les enfreindre main sur l'autier respondit : amen*, ainsi le 13 août 1532 le dauphin, François de Valois, à la solennelle où il se fit couronner duc de Bretagne, n'était plus pour le pays qu'un vain mot pour ressusciter le vieux cérémonial des temps anciens. On lit dans les historiens les détails de cette cérémonie. *Et furent par l'évesque de Rennes presentées*

(1) Thibaudeau, *Hist. du Poitou*, p. 63, et 2^e éd.,

(2) De Caumont, *Bull. mon.*, IV, p. 361.

(3) D. Lobineau, *Hist. de Bretagne*, Preuves, II, p. 100, *id.*, Preuves, I, p. 81. — Daru, *Hist. de Bretagne*, II, p. 323, *id.*, IV, p. 323.

*vangiles et sur iceux fait jurer d'entretenir
et les ministres d'icelle en ses droits privi-
lèges ce que il fit et par le seigneur de chas-
sur fut pris pareil serment pour la noblesse,
sur le peuple de les entretenir en leurs droits
mes libertes ce qu'il promit et jura faire.*

Et tout à fait féodal et de la conséquence
grande était celui que les ducs de Bretagne
mutuaient prêter au Roi de France comme
vassal. L'hommage qu'ils lui rendaient en
était-il simple ou devait-il être lige? Le

premier, indiquant seulement la mouvance du fief, le second,
tout autant personnel que réel, établissant la complète subor-
dination du vassal; l'un se prêtant debout et couvert, l'épée
au côté, la main sur l'Évangile et avec le baiser, l'autre nu-
tête, à genoux, les mains jointes, sans épée, sans ceinture et
sans éperons. Le duc devait-il donc se soumettre à cette
humilité, et la franchise de sa province ne l'en mettait-il pas
à l'abri? Ce fut l'objet de perpétuelles discussions entre les
deux pays. Comment l'avait prêté Jean IV? Il est certain qu'il
avait mis sa main droite sur une croix d'or où se trouvait
renfermée une certaine partie du bois de la vraie croix (2).
Mais s'était-il borné là? Ses successeurs ont toujours prétendu
qu'il était resté debout sans quitter l'épée ni les éperons,

(1) D'Argentré, *Hist. de Bretagne*, p. 286. — D. Lobineau, 1843, II, *Preuves*, p. 1602. — D. Morice, *id.*, *Preuves*, III, p. 1004. — Guyot Desfontaines, *Hist. des ducs de Bretagne*, II, p. 311. — Ogée, *Dict. de Bretagne*, 2^e éd., I, p. 175; II, p. 163, 477. — Daru, *Hist. de Bretagne*, III, p. 262, 267. — L'abbé Manet, *Hist. de la Petite-Bretagne*, II, p. 324, 329. — Ducrest de Villeneuve, *Hist. de Rennes*, p. 219.

(2) D. Lobineau, *Hist. de Bretagne*, *Preuves*, II, p. 620. — D. Morice, *id.*, I, p. 384; II, p. 376.

pitaine de Ploërmel, Artur Gruel, chevalier, ualité, en 1487, un serment plus solennel : les reliques et le corps de Notre Seigneur, d autel de l'église de Saint-Malo, en présence de la ville et de plusieurs bourgeois, qu'il seigneur François, duc de Bretagne (2). e d'Orange, amiral de Bretagne et capitaine voya des lettres au chapitre pour faire recevoir les mains de la duchesse Anne. Charles ant de la ville et du château, jura sur les *x ordres de monsieur l'amiral* (3).

litaire s'exigeait des troupes, officiers et ette époque où il n'y avait point d'armées es corps n'étaient souvent composés que de 'une soldatesque fort indisciplinée, quelle n trouver dans de pareils serments? Lors 1362 entre les gens de Charles V et les es, qu'on voulait tirer de France pour les

envoyer en Espagne avec du Guesclin, les capitaines et gendarmes des compagnies et chacun d'eux promirent par la foy de leur corps et jurèrent sur le corps de Jésus-Christ corporellement touché en tenir et accomplir de point en point les conditions. Parmi elles, il faut rappeler celle-ci : *Item que dorenavant ils n'emprisonneront ni ne bouleront feux, ne efforceront femmes, ne pilleront, ne prendront, etc.* (4) Peut-être était-ce avec foi que ces bandits posaient leur main impure

(1) D. Lobineau, *Hist. de Bretagne*, Preuves, II, p. 1065. — D. Morice, *ibid.*, Preuves, II, p. 1257.

(2) Titres de l'église de Saint-Malo. — D. Lobineau, *Hist. de Bretagne*, Preuves, II, p. 1461. — D. Morice, *ibid.*, III, p. 549.

(3) Titres de l'église de Saint-Malo. — D. Morice, *Hist. de Bretagne*, Preuves, III, p. 797.

(4) Lelet, *Hist. de du Guesclin*, Preuves, p. 314.

ses saintes reliques (1). Au mois d'août 1485, cédé à son tour de se réconcilier avec l'association bretons qui s'étaient ligués contre Pierre er du duc, leur pardonne bon gré, mal gré, et l'aration en faveur de ses barons rebelles, qui *saintes reliques monsieur saint hervé et autres e saint-pierre de nantes et les saintes evangiles 'avaient eu aucune intention contre son service, iré sur lesdites reliques et evangiles etre bons et erviteurs, les remettant en sa bonne grace* (2). Une dérision amère, constatant à la fois la faiblesse et la formalité vaine d'un semblable serment, ne pouvait prendre au sérieux ?

La position du duc se trouvait bien précaire : il sentait le danger de sa vie, et il ne laissait pour hériter de son duché deux jeunes filles n'ayant pour appui qu'une tante et insoumise, et en face se dressait la menace de l'annexion d'un pays affaibli par ses divisions.

Il voulut parer à ces redoutables éventualités. Précédente, il avait fait promettre par serment aux seigneurs de Nantes et de Rennes qu'ils reconnaîtraient ses filles pour héritières du duché ; mais jugeant sans doute que cela ne pouvait suffire pour la sécurité de sa maison, il fit prêter ce serment par les États rassemblés en session spéciale. Les trois ordres furent convoqués le 15 août 1487 (1486 N. St.). Quelle séance plus

1, *Hist. de Bretagne*, II, p. 148. — Titres de Blein, ap. Lobineau, III, p. 439.

2, Chancellerie à la Ch. des Comptes de Nantes. — D. Lobineau, *Hist. de Bretagne*, II, Preuves, p. 1430. — D. Morice, *id.*, Preuves, p. 1431.

3, Chancellerie à la Ch. des Comptes de Nantes. — D. Lobineau, *Hist. de Bretagne*, II, p. 419. — D. Taillandier, II, p. 152 ; Preuves, III, p. 461.

solennelle et plus capable de se graver profondément dans les cœurs ! Le vieux duc présentant à la fidélité le seul reste de la race ducale, les innocentes et belles ; les évêques et les barons devant l'autel de Pitié, sur lequel était le Saint-Sacrement, une vraie croix, les Évangiles et plusieurs saintes Reliques, le Chancelier leur demandant, au nom du pays, de se reconnaître comme ayant droit à l'héritage paternel ces jeunes gens et leurs époux futurs et leurs descendants. Vous jurerez, il, de tenir ces engagements *par les foy et seigneurs corps ; et ainsi le promettez et jurez au précieux et saint benoist sauveur et redempteur jesus-christ icy presentement, sur la vroye croix et sur les saintes reliques de dieu et aultres saintes reliques ; dites : Amen.* Les seigneurs, les délégués des bourgeois, touchés par les mains du corps de Dieu, la vraie croix et autres saintes reliques es mains de R. P. en Dieu l'évêque de Nantes, prononcèrent la formule *Amen* (1), et leur foi fut jamais. L'histoire montre trop souvent le mépris des serments les plus saints ; mais celui-là, la loyauté fut fidèlement tenue. La bonne duchesse, ce dernier représentant de la dynastie nationale, devenue deux fois reine, donna à son nouvel époux le nouvel hommage du pays. La Bretagne s'est fondue dans la grande unité française et a participé aux gloires comme elle a pris part aux misères de France ; mais au milieu du cours des événements et des revers, son souvenir est toujours resté présent dans tous les cœurs, et la fidélité promise, toujours respectée, a traversé les siècles.

(1) Ch. des Comptes de Nantes, arm. N, cassette C, n° 108, *Hist. de Bretagne*, p. 740. — D. Lobineau, I, p. 740. — D. Taillandier, II, p. 152-153. — Daru, *Hist. de Bretagne*, t. I, p. 108.

pagnait tous les grands actes de la vie de la noblesse n'en requérait pas moins tous les traités qui intervenaient entre t appuyés du serment des hauts con- toi et le Duc, placés au sommet de la squ'à leurs derniers tenans fief, il fallait tous dussent y recourir. C'est que sauf la mouvance et de la suzeraineté, cha-souverain chez lui, tous égaux de la t Dieu pris à témoin. Si un noble, fût-ce un abbé pour son monastère, avec des corps de ville, l'engagement réciproque parts le serment, et on ne se croyait fût même sur reliques renforcées.

rinces souverains, bien plus importants evaient bien plus encore nécessiter par t une sûreté que l'intérêt ne porterait

Il n'est point de traités éternels, mais ionnait-on contre les plus prochaines savoir si le but était souvent atteint. Il onstater l'existence de deux morales : nventions de la vie privée, se révolterait tromperie ou de duplicité, prend sans nventions politiques toutes ses mesures i jurée aussitôt qu'il le pourra sans dan- lleure diplomatie ne devait pas être la

les successifs vont en être la preuve.

Les guerres sanglantes qui, au xiv^e siècle, furent le résultat alité de la France et de l'Angleterre, les guerres e les prétentions de Jean de Montfort et de Charles à la couronne ducale suscitèrent en Bretagne, le que les Anglais prêtaient à l'un, les Français à

nne : *De nostre certaine science, pure et sanz aucune force et coaction accordons et seigneur le roi d'angleterre par la foi de le sacrament que sur ce fait atons as u par nostre main dextre touchez qi en r ne nous marierons par foi ne par saire- u damoiselle, si ce n'est de sa bonne volanté nostre dit seigneur* (1).

stant que la paix allait se rétablir. Le convention eut lieu aux landes d'Évran, aux compétiteurs, Jean de Montfort et partageaient la Bretagne. Un autel fut ux armées, l'office divin y fut célébré, et èrent trois fois sur l'autel, sur l'Évangile écouter fidèlement les conditions qui ve- es. On se remit des otages de part et ie de Penthievre, à qui on présenta le sa de le signer, parce que le duc ne pou- lu fief propre de son épouse (2). On dut armes, cette suprême raison, et sur le Auray, Charles de Blois perdit à la fois, 14, sa douteuse couronne et la vie (3).

ait une conséquence forcée ; les ambassa- rance et d'Angleterre, les commissaires a veuve dépossédée, les seigneurs bretons réunirent en conférence, et le traité de rérande le 12 avril suivant (1363 N. St.). ims en dressa l'instrument authentique,

81. — D. Morice, *id.*, Preuves, I, p. 1552.

de Bretagne, p. 472, 473. — Daru, *id.*, II, p. 122. p. 190.

Bretagne, II, p. 125. — De Roujou, *id.*, III, p. 198.

us les comparants apposèrent b
français y constate que promi
e leurs corps, donnée en nosti
nt par leurs sermens faits et do
iles par eux touchées corporellen
tion et seureté jurèrent encores
nent estant mis pour ce de nos
nce sur le grand autel de l'ég
voins jurèrent les mains levées e
nent mis et estant sur ledit au
r et accomplir..... et chascun
sacrement les mains levées es a
tenir garder et accomplir (1). (C
plomatie prend un caractère a
loive être à toujours assurée ex
prit de discorde et la malice l
ouvent se jouer des serments l
est à cette époque un prince de
nté étaient si dépourvus de te
esté le plus fâcheux surnom :
Navarre. Il tenait la Normand
la pacification. Un traité et acc
e France et lui au mois de r
sur les saintes evangiles par la
présence des gens du Roi de l
uvais avait déjà prêté bien d'
guère soucié de tenir.
ant au nouveau duc Jean IV,

Château de Nantes, arm. N, cassette C
tagne, p. 370. — D. Lobineau, *id.*,
rico, *id.*, I, p. 316; Preuves, I, p. 155
jours, *id.*, III, p. 226. — Pître-Cheva
lay du Châtelet, *Vie de du Guesclin*,

é alliance avec le Roi d'Angleterre, en France, il avait envoyé en 1369, vers des ambassadeurs pour protester de sa fidélité à saint Hugues de Montalais, évêque de Saint-Brienc, et Olivier de Clisson, dont la hauteur et les emportements étaient de telle nature qu'il voulait essayer d'éloigner un tel dangereux vassal. Ils allèrent à Paris prêter le serment le plus complet : *Au nom de nostre seigneur le duc de bretagne et pour luy par nos serments faits sur les saints evangiles et sur la vraye croix par nous touchée et baistée en la presence du roy et de son conseil jurons que le duc luy tiendra toujours la loyauté* (1). C'est ainsi qu'ils s'exprimaient; mais les ministres de France répondirent à toutes ces protestations en montrant les preuves de l'alliance secrète que Jean venait de faire avec les Anglais. Sans doute qu'ils employèrent d'autres arguments envers Clisson, car ils parvinrent à le détacher complètement du service du duc de Bretagne pour le faire entrer à celui du Roi de France. Il leva des hommes d'armes et alla trouver en Normandie le connétable du Guesclin, auquel il se joignit pour guerroyer contre leur seigneur commun. Pour s'assurer réciproquement l'un vis-à-vis de l'autre, ils contractèrent par écrit, le 23 octobre 1370, une étroite association, se faisant frères d'armes : *Nous promettons, y disent-ils, accordons et jurons sur les sains evangilles de dieu corporellement touchiez par nous et chacun de nous et par les foyes et sermens de nos corps bailliez l'un a l'autre tenir garder enteriner et acomplir l'un a l'autre* (2). Une meilleure garantie, c'était l'intérêt qui les réunissait.

(1) D. Morice, *Hist. de Bretagne*, Preuves, I, p. 1639.

(2) Titres de Blein. — D. Lobineau, *Hist. de Bretagne*, II, p. 539. — D. Morice, *id.*, I, p. 1643. — De la Fontenelle de Vaudoré, *Revue anglo-française*, I, IV, p. 22. — Pître-Chevalier, *La Bretagne anc.*, p. 455.



a longtemps ent
gleterre de l'aut
noblesse breton
her l'invasion c
et défense du
aux saintes evan
es villes et chaste
garde (1).

se rapprocha, et
er les bases d'un
précautionnant à
, protestait le 2
es que s'il faisoit
ince ce seroit pa
les auparavant a
le, où déjà s'éta
e 15 janvier 134
et bretons con
pays contre l'A
utel de Notre-Da

omme procureurs de monsieur de bretagne. et
de luy et par vertu du pouvoir donné su
is sur la vraye croix et sur les evangilles
tenir garder entretenir et accomplir et
oir a l'encontre en aucune maniere et sem
u nom du roy (3). Pour donner à ce tr
et plus de sûretés encore, le duc de B
personne sur le même autel de Notre-D

sc. — D'Argentré, *Hist. de Bretagne*, p. 458. —
595.

de Bretagne, II, p. 171.

— D. Morice, *Hist. de Bretagne, Preuves*, II, p.

seigneur le duc jura aux saintes evangiles sa main sur l'autier de l'eglise ou chapelle corps et comme loyal chevalier bien et loyal al pouvoir ledit traitié et accord en la forme esté fait juré promis et accordé. Et les seint le même serment de leur côté (1). Cela l, et le 11 le duc renouvelait sa précédente remettait au comte de Buckingham, alors armée anglaise à Vannes (2). Il n'est point serments de loyauté il crut devoir faire à était un personnage important, Olivier de succédé à du Guesclin dans la dignité de ice, avec qui il fallait se réconcilier pour trompeuses cérémonies. Olivier lui ayant dération, amour et alliance, honneur et mit et jura aux saintes evangiles de dieu franchises, honneurs et libertez, son corps sonne, sa vie et ses heritages senz fraude vaine d'estre reprouvé pour desloial cheva- e duc et comment Olivier se montrèrent- èles de cette réconciliation jurée? Olivier avec le fils de Charles de Blois, resté pri- rre, paya pour sa rançon 120,000 livres, et la liberté, afin de le mettre à même ché. Le duc, bien informé, répondit à la uet-à-pens, l'attira dans son château de rger de chaines, et dans son premier mou-

m. T, cassette C, n° 29. — D. Lobineau, *Hist. de*
p. 623. — D. Morice, *id.*, Preuves, II, p. 302. —
342.

retagne, II, p. 171. — De Roujoux, *id.*, III, p. 345.
— Dom Lobineau, *Hist. de Bretagne*, II, Preuves,

p. 632. — D. Morice, *id.*, II, p. 371. — Daru, *id.*, II, p. 172.

donna l'ordre de le mettre à m
ndre la liberté qu'au prix des
0 livres de rançon, ses meilleur
ation à l'alliance projetée. Clisse
27 juin 1387, en attestant qu'il
, sans contrainte et sans fraude
aux saintes evangiles par la f
sur l'obligation de soy et ses ho
oyaument acomplir de point en p
ution de lui faire signer d'avan
e, datée de Moncontour le 4 ju
té, ne se crut point obligé, et c
ix personnages une série sans fi
is et violés, de perfidies et de p
: bon de détourner un instant le
pour voir paraître sur la scèn
e Bretagne. Si le système com
é par des chartes comme dans le
moins, et dès avant le xiv^e siècle
en corps, s'administraient et tr
térêts avec le duc ou les seigne
intérieures, on avait trop beso
ur ne point leur reconnaître le
e fût sa naissance, de s'engage
r de son contractant un serme
n IV, stipulant en 1364 avec l'a
habitants de Redon, *chacun d'i*
et innobles, habitans et demourai

de Nantes, arm. A, cassette C, n^o 35.
, II, p. 679. — D. Morice, *id.*, II,
— De Roujou, *id.*, IV, p. 27.
Morice, *Hist. de Bretagne*. — Daru, *il*

*acré et sus saintes evangilles et reliques bien
et accomplir parfournir et obeir sans jamais
r aucune maniere quele que elle soit et ledit
juré par semblable (1). En 1384, le même
les habitants de Saint-Malo, les députés et
mirent et jurèrent, les saintes ecritures tou-
erver leurs promesses (2).*

*urant, laissa son fils mineur, Jean V, sous
ie de Navarre, sa mère, qui s'étant remariée
nri IV, roi d'Angleterre, perdit la tutelle.
, duc de Bourgogne, se fit déclarer régent
t les barons, et pour se donner plus d'auto-
des lettres d'association entre lui et ses fils,
e Bretagne et ses petits frères : Et afin que*

*ces choses soient fermes et estables nous les avons jurées, y est-
il dit, par la foy et serment de nos corps et sur les saintes
evangilles de dieu touchez manuellement (3). Quelle pouvait
être la valeur de ce serment prêté par des enfants? Aussi
lorsque le duc fut devenu majeur, il entra dans la ligue des
princes, c'est-à-dire des ducs de Berry, de Bourbon et d'Or-
léans, confédérés en 1410 avec les comtes d'Alençon, de
Clermont et d'Armagnac contre le même duc de Bourgogne,
et la sanction fut la même : Avons juré et promis, jurons et
promettons sur la foy et serment de noz corps et ez saintes*

(1) Tit. de Redon et Ch. de Nantes, arm. L, cassette C, n° 7. — Dom Lobineau, *Hist. de Bretagne*, II, Preuves, p. 507. — D. Morice, *id.*, I, p. 1583.

lise de Saint-Malo. — D. Lobineau, *Hist. de Bretagne*, 5. — D. Morice, *id.*, Preuves, II, p. 469. — Daru, *id.*,

ites, arm. F, cassette B, n° 9. — D. Lobineau, *Hist. de*
s, II, p. 807. — D. Morice, *id.*, I, p. 432; Preuves, II,

corporellement to
inces ratifièrent
vous promis et j
en d'eulx sur le
nent touchiez et
les saintes evan
ilz et nepueux
rès, Jean V trai
a ligue avait été
vier, comte de F
s qui jurèrent et
voir le roy de
oy, ledit monsei
serment fait en
lits monsieur de
aux sains evan
ce donnée ez ma
s, 1411, le nou
ait assassiner le
paraissaient deve
par le Pape poi
e faire croire à
conclu entre le
a paix fut jurée
et juré en la ma
n en bretagne en
fait de l'union e

le Paris. — D. Mor

le Paris. — D. Mor

m. O, cassette B, n
p. 839.

*! saintes evangiles pour ce attouchez de nos
oy et serment de notre corps fait l'un a l'autre
de paradis en parole de prince. Et memement
es saintes evangiles de par nous dauphin nos
: serviteurs et de par nous duc de bourgogne
t amés (1).*

Ensuite, le dauphin faisait ou laissait
le duc de Bourgogne au pont de Montereau par un
reton au service de la France, Tanneguy du

Après ce qui suit (1420 N. St.), le dauphin fait faire
prisonnier le duc de Bretagne par le comte de Penthievre, au
moyen d'un guet-à-pens semblable à celui par lequel, trente-
trois ans auparavant, le père du duc avait fait prisonnier, au
château de l'Ermine, le beau-père du comte. Les seigneurs et
bourgeois, d'un commun assentiment, font délibération pour
le délivrer et l'ont juré sur saintes evangiles de la tenir et
mettre à exécution (3). On négocia les armes à la main ; mais
le duc n'obtint sa mise en liberté que sous les obligations les
plus énormes : un million de rançon, la main de sa fille à
l'un des Penthievre, un grand nombre de fiefs. Le duc jura
tout ce qu'on voulut, la main sur l'Évangile. Mais après sa
sortie de prison, il s'adressa au Saint-Siège pour se faire
relever de ses serments, et par une bulle datée de Florence,
le pape Martin V l'en délia comme prêtés par force et con-
trainte (4). Il avait aussi fait vœu, s'il devenait libre, de faire

(1) Monstrelet, dans les *Chroniques de Buckon*, IV, p. 161.

(2) Monstrelet, *id.*, p. 177.

(3) Ch. des Comptes de Nantes. — D. Morice, *Preuves*, II, p. 1000.

(4) *Varia juramenta per eum etiam personaliter tactis sacro-sanctis
scripturis prestita extorsa per vim et metum quæ merito cadere poterant*

— Château de Nantes, arm. A, cassette G, n° 3. — Dom
II, p. 1039.

le pèlerinage de Jérusalem; mais le Pape le racheta par un paiement en un paiement de 10,000 florins pour les fabriques et églises de la Bretagne, autours de Rome. Le duc s'acquitta de son pèlerinage.

D'un autre côté, Artur de Richemont, prisonnier d'Henri V, roi d'Angleterre. Un traité fut fait pour son élargissement, et il y est dit qu'il sera en liberté, il sera obligé de le ratifier et d'en jurer sur les saints Évangiles (2).

Le comte de Penthievre, vivement poursuivi, fut tour obligé d'acheter la paix. Le dauphin, voyant l'entreprise manquée, avait signé à Sablé, un traité d'alliance avec le duc contre les Perceval. Le duc jura sur les saints Évangiles touchés par le dauphin. C'était la formule ordinaire, mais dont l'usage n'était pas également ordinaire. Le dauphin refusa d'adhérer aux conditions du traité, et le duc de Bretagne déclara la guerre à l'Angleterre contre la France.

On trouve encore dans le xv^e siècle des seigneurs se faisant frères d'armes. Ainsi, dans le traité de 1428, Jean, duc d'Alençon, comte du Maine, de Fougères, et Georges, seigneur de la Trinité et de Craon, ils se promettent et se jurent sur les saints Évangiles une fidélité et une affection inviolable pour le service et l'avancement du royaume.

(1) Daru, *Histoire de Bretagne*, II, p. 263. —
p. 201, 218.

(2) Rymer, t. X, p. 8. — D. Morice, *Hist. de Bretagne*, t. I, p. 487; Preu-

(3) D. Morice, *Hist. de Bretagne*, I, p. 487; Preu-

(4) Ms. de D. Fonteneau à la Bibl. publ. de Poitiers.
ap. *Mémoires de la Soc. des Ant. de l'Ouest*, IV, tabl.
Fonteneau, p. 329.

seigneur de Rais et de Pouzauges, s'engage à une fidélité inviolable envers le même de par le service du Roi (1). L'analyse trop concise ne parle pas du serment ; mais il est évident qu'on ne se contenta pas de la parole d'honneur. Le duc de Retz, lequel fut, en 1440, brûlé vif à la suite d'une série abominable de crimes atroces et sans nombre, alliance entre Guy, comte de Laval et de Montfort, Vitré et de La Guerche, et le vicomte de Laval, comte de Porhoët ; ils y disent : *Propter sanctos evangelios de deo propter ce malheur de nos mains et autres saintes reliques, par le sacrifice de notre corps, sur nostre part de paradis, soyons* (2). En 1492, l'amiral de Grandville ayant été soupçonné de troubler le royaume avec quelques autres seigneurs, la circonstance obligea le Roi, la Reine, le duc et la duchesse de Bourbon, de jurer devant l'archevêque de Narbonne, qui tenait la main à ces serments, qu'ils s'entraideraient et se supporteraient les uns les autres au service du Roi, et qu'ils n'auraient aucune autre intention (4).

Le règne de Louis XI, souverain cauteleux et superstitieux, que le serment devint dans sa politique une affaire de première importance, et fit dans les négociations diplomatiques un des sujets les plus délicats des ambassadeurs. En effet, le Roi,

1. t. XXVI, p. 367 ; *id.*, IV, tables, p. 320.

2. *Hist. de Bretagne*, liv. X, ch. 47. — D. Lobineau, *id.*, t. II, p. 270. — De Roujou, *id.*, IV, 396. — Pitre-

— D. Morice, *Hist. de Bretagne*, Preuves, III, p. 525, p. 817.

jours se réserver, suivant les circonstances et sa couronne, la faculté de ne point tenir sa lait pas cependant l'enfreindre d'une manière pour son âme; mais, d'un autre côté, il n'é- le voir les autres s'engager plus que lui. François était alors le duc de Bretagne, était un prince faible et qui n'était pas de force à jouer avec ce sur le terrain dangereux de cette politique

s rapports du Roi de France et du duc de Bretagne la preuve de la dissimulation de Louis XI. tagne, en 1461, sous le prétexte de l'accom- n vœu de pèlerinage à Saint-Sauveur de Redon. us d'or, envoyés à ce monastère, attestèrent sa duc ne tarda pas à se convaincre que dans la age n'avait d'autre but que de s'assurer des vassal, et de tâcher d'enlever Françoise d'Am- àire épouser au duc de Savoie (1). Aussi le duc e difficulté, en 1465, d'entrer avec les princes s la ligue du bien public. Après la bataille de paix qui eut lieu à Conflans au moyen d'un le Roi lui fit offrir, pour le détacher complète- liés, les avantages d'un traité particulier. Pour il eut recours à des serments exceptionnels qui ouver sa réelle bonne foi : *Par ces dites pre- ns par la foy et serment de nostre corps et sur et en parolle de roy et sur peine d'encourir les astiques esquelles nous nous soubmettons accom- choses devant dictes de point en point selon leur r sans jamais aller ne faire chose au contraire*

st. de France, XV, p. 437. — Daru, *Hist. de Bretagne*, njeux, id., IV, 420.

en quelque maniere que ce soit en renonçant par ladite foy et serment de nostre corps et sur nostre honneur à toutes exceptions, à tous relievemens, dispenses et absolutions de sermens. Le duc se laissa toucher par de semblables assurances et prêta serment dans les mêmes termes (1). Peu de mois ne s'étaient pas écoulés que le traité était déjà cependant à peu près violé. Enfin, en 1467, après bien des démarches, on s'envoya des ambassadeurs. On ne peut assez admirer la manie de ce temps, dit dom Taillandier; jamais on ne vit tant d'ambassades, de traités, de négociations, et tout cela dans la vue de se tromper (2). Philippe de Comynes qualifie les négociations *mauvaises marchandises sous ombre de bonne foy* (3). Mais ici le duc voulut se précautionner d'une manière plus particulière contre son redoutable adversaire.

L'église de Saint-Laud d'Angers était une collégiale décorée d'un chapitre composé de deux dignités, douze chanoines et vingt-sept chapelains, et qui devait sa célébrité à un morceau de la vraie croix. Il advenait un malheur certain en violant un serment fait sur cette relique vénérée *dont le danger de l'enfreindre est si grand comme de mourir malheureusement au dedans l'an et toujours est infailliblement arrivé à ceux qui sont venus contre les sermens faits sur ladite vraie croix* (4). Louis XI avait de cette relique la crainte la plus grande, et cependant sa situation vis-à-vis du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, était telle qu'il lui était impossible de laisser le duc de Bretagne derrière lui, et qu'il fallait lui donner toutes

(1) Dom Lobineau, *Preuves*, II, p. 1284. — Villaret, *Hist. de France*, XVI, p. 174. — De Pastoret, *Ordonnances des Rois de France*, XVI, p. 448, 449.

(2) D. Taillandier, *Hist. de Bretagne*, II, p. 103.

(3) Villaret, *Hist. de France*, XVII, p. 193.

(4) Villaret, *Hist. de France*, p. 175. — Garnier, *id.*, p. 457.

les assurances qu'il osait réclamer. La forme bien que redoutable, l'était encore moins sur lequel il fallait le prêter; la voici : *Vous votre createur sur le damnement de votre an tème que vous avez aporté de dessus les fons de croix de saint-lo ci presente que, etc., du renoncez a toutes dispenses* (1). Le Roi s'exécuta du serment qu'il fit pour la sûreté du duc et du pays de Bretagne sur la croix de saint-Louis encore (2). Il faut citer ici les réflexions de Villaret : « On était en même temps crédule et on aurait voulu jouer Dieu et les hommes. Les précautions multipliées et revêtues de précautions auxquelles qu'inutiles, qui, sans assurer l'inviolabilité ne servaient qu'à souiller le parjure d'un sacrilège ajoutant le sacrilège à l'injustice (3). »

Les différends de Louis XI avec le duc de Bretagne ne se terminèrent pas à l'avantage du premier. Le duc céder à la nécessité, et signa en 1468 un traité de paix. La paix fut conclue avec grande cérémonie. Les coffres du roy la vrais croix que saint charles qui s'appelle la croix de victoire et jurèrent de consacrer en présence d'un gage si précieux les serments par lesquels les deux princes scellèrent une conciliation plus apparente que réelle (4).

Il importait au Roi que le duc de Guyen

(1) Bibl. nationale, mss. 380, de Gaignières; fol. 41.
Louis XI, III, p. 359.

(2) Archives de la Ch. des Comptes de Nantes, au
Daru, *Hist. de Bretagne*, III, p. 80.

(3) Villaret, *Hist. de France*, XVII, p. 175.

(4) Ph. de Comynes, *Coll. Petitot*, XI, p. 487.

(5) Villaret, *Hist. de France*, p. 287.

commune avec ses ennemis. Une entrevue fut
ils se défiaient l'un de l'autre, appréciant à
r la loyauté de chacun. Louis XI, pour être
é à l'endroit de son frère, prit une précaution
t infailible. Deux prêtres portèrent à Saintes
t-Lô d'Angers et la déposèrent dans le palais
sur ce gage que le duc de Guyenne, en pré-
de Dammartin et des autres députés du Roi,
nent : *Je jure sur la vraie croix cy presente
vivrai je ne prendrai ni ne ferai prendre ne
ou participant de prendre la personne de mon-
mon frere ne de le tuer* (1). Alors l'entrevue
nquillité ; seulement elle se fit sur une rivière
t avait placé un pont de bateaux au milieu
e loge partagée par une barrière avec une
douze barreaux de fer. On se souvenait de
nc de Bourgogne sur le pont de Montereau.
nd seigneur dangereux, Jacques d'Armagnac,
s, qui voulut en vain lutter contre la puis-
uis XI ne lui accorda la paix qu'au prix des
ces, et il exigea, de plus, qu'il s'y soumit sur
t-Lô, ce qui se fit quelques mois après à
aucoup de solennité. C'est à ce sujet que
ver « que la superstition n'empêchait pas le
e ne servait qu'à faire sacrifier les sentiments
vain appareil de serment (2). » Il est parfai-
efois, qu'il arrivait malheur à ceux qui man-
nents faits à Louis XI sur la croix de Saint-
duc de Guyenne ayant noué des intelligences

de France, p. 342.

de Louis XI, t. I, p. 375. — Ch. Liskenne, id., t. I,

avec les ennemis du Roi, mourut :

Saint-Jean-d'Angély, et le duc de Nemours s'étant revoué, fut jugé, condamné et décapité en 1477, à peu près la même année de leurs infractions.

Quoi qu'il en fût de la relation de la cause et de l'effet, Odet d'Aydie, sire de Lescun, l'un des seigneurs attachés au duc de Guyenne, arrêta l'abbé de Saint-Jean et un officier à la bouche du duc qu'il accusait de complicité dans le crime, se méfiant apparemment de la justice du Roi de France, mena ses prisonniers à Nantes devant le duc de Bretagne avec qui le duc de Guyenne avait précisément noué les intelligences qui avaient causé sa perte. François II lui répondit : *Ils auront le loyer qu'ils ont mérité et voudrois que je tins aussi bien entre mes mains ceux qui leur ont fait faire que j'en tiens ceux ici, car je ne les laisserois point aller* (1). Charles-le-Téméraire était plus explicite : dans un manifeste il désigna nommément le propre frère de la victime. La position du Roi n'était pas claire, car le duc de Bretagne, au moyen du procès qu'il faisait à ses prisonniers, pouvait prendre ses avantages. Louis XI voulut alors faire venir de Lescun en France pour conférer avec lui et l'amener à ses intérêts. Mais Lescun ne s'y fiait pas et ne craignit point, pour sa sauvegarde, de demander le serment du Roi sur la terrible croix de Saint-L

Il y avait en ce moment sur les marches de Bretagne un personnage portant un nom sinistre : c'était Tanneguy du Châtel, vicomte de la Bellière, neveu de celui qui, sur le pont de Montereau, avait pris sur lui de débarrasser le Roi de France de la personne du duc de Bourgogne. Quelles instructions lui avaient été données par Louis XI ? Voici une assez étrange lettre que le Roi lui écrivit de Poitiers le 13 n

(1) Duclos, *Hist. de Louis XI*, t. II, p. 68. — Massieu, *Hist. de la Saintonge*, III, p. 359.

de lescun se deliberera d'estre autant mon
oit de feu monsieur de guyenne et de ne me
is nul mal, mais tout le bien qu'il lui sera
endez assez..... monsieur de lescun me veult
vraye croix de saint-lo pour venir devers
ldroye bien avant estre assuré de vous que
int faire d'embusche sur le chemin, car je ne
tre en dangier de ce serment là veu l'exemple
ceste année de monsieur de guyenne; et aussi
nt je vous le tiendrez (1).

es s'arrangèrent au gré des désirs du Roi.
ésoudre à faire un serment qu'il ne se sen-
ment la force de tenir. Le 1^{er} janvier 1473
des préliminaires de paix avec le duc de
tant au duc François II et jurant sur son
e traite ne appointment avec le duc de
ar le moyen du duc de Bretagne (2). Il faut
nait beaucoup moins de compromettre son
ie et son salut. Le duc de Bretagne devait
vantages de ces stipulations; Lescun devint
nges; il n'y eut pas jusqu'au greffier qui,
au Roi les pièces du procès, ne reçut sa
le voit plus tard évêque de Luçon. Quant
à la fin misérable de l'abbé qui, renfermé
our du Bouffay de Nantes, y avait confessé
choses, comme le raconte Jehan Bouchet :
imé André Perrault fait dire audiet duc que

10. — D. Lobineau, *Hist. de Bretagne, Preuves*, II, *Hist. de Louis XI*, t. III, p. 317. — Massieu, *Hist.*, p. 351.

11. des Comptes de Nantes, arm. L, cassette F, apud *sur la Coutume de Bretagne*, p. 196. — Dom Morice, *Preuves*, III, p. 254 et 272. — Daru, *id.*, III, p. 43.

ais que ledict abbé auoyt esté mi
t toutes les nuicts le plus horri
blement une nuict enuiron onze
gros et espouventable tonnere to
et feit gros dommage. Le lende
trouua ledit abbé mort, estand
mbre où il couchoit et auoyt la te
t, aussi noir que charbon et au
che de demy pié de long (1). »
er de bouche, personne n'a pris l
avait eu lieu sa fin.

is XI était passé maître en négoc
définitivement la paix avec le duc
iparavant s'assurer de la paix ave
lura bien longtemps. Enfin, le 21
e réunirent à Picquigny, petite le
n vit se renouveler les mêmes pr
vue de Louis XI avec son frère le
pont sur la rivière, et on y const
toute la largeur, et qui était par
un treillis dont les ouvertures ne
la main. Les contractants étant
a un missel; les deux Rois mire
t, l'autre sur une croix, et jurèr
si délivré de cette inquiétude, Lo
réputé définitif entre lui et le
sadeurs se réunirent le 15 octob
toire, près Senlis, et là les deux

Bouchet, *Ann. d'Aquitaine*, éd. de 155

— Massiou, III, p. 357.

uclos, *Hist. de Louis XI*, t. II, p. 156. —
I, p. 163.

romettant sur nostre honneur et par la foy et
corps sur les saintes evangilles de dieu par
t touchées et sur l'obligation de touz et cha-
rder et observer, faire et accomplir de point
nportant, c'était la ratification à suivre, et
serments qui devaient la sanctionner. Mais
gisait une grande difficulté. Le duc exi-
urât sur la croix de Saint-Lô, et Louis ne
ce serment à l'égard de plusieurs articles
aient pas assez clairement expliqués ou qu'il
d'exécuter, mélange bizarre de dévotion et
près s'être communiqué de part et d'autre
de serment, le Roi, en 1576, se détermina
loys jure par la vraye crouez cy presente à
vis que tant qu'il vive je ne le prendray ne
iray qu'on le pregne ne qu'on le tue ne le
pouvoir prendre ne tuer a personne vivant
(3), etc. Quant au duc, il se trouvait dans
étroite, car dans le traité de Senlis il avait
feroit serment sur les reliques qui par le roy
ussi François II, en présence des ambassa-
ura à son tour à dieu et à la tres glorieuse
e saint canon de la messe, par les precieuses
ur saint gildas, de monsieur saint hervé et
: là presente (4).

, Preuves, p. 1354. — D. Taillandier, II, p. 129. —

[D. Morice, Preuves, III, p. 287, 290.

Hist. de Louis XI, p. 192.

can, Preuves, II, p. 1354. — Pastoret, Ordon. des Rois de
, p. 141, 142. — Izambert et Decruzy, Anc. lois franç., X,

ndier, II, p. 129; Preuves, III, p. 292, 294, 295. — Duclos,
Daru, III, p. 48, 49.

Ils avaient grande raison de se défier : ils nouaient et croisaient des intrigues ; difficile de se reconnaître au milieu de ce piqueté, des embûches diplomatiques et tendus et déjoués avec la même habileté ces luttes d'influence, de cette guerre ténébreuse, on convint encore une fois de la fragilité durable. Mais la pierre d'achoppement était la possession des reliques. Le Roi proposait qu'on traitât de paix sur telles reliques que l'un des rois n'aurait à l'autre et de jamais n'en avoir ni d'en user, ni s'en aider, réservé toutefois que ne seront point tenus faire ledit serment sur la croix de N.-S. J.-C., ni sur la vraie croix de monsieur saint lo d'angers, promettant que les rois de dieu pour ce manuellement touchés par les ambassadeurs (1). C'était assez dire qu'on ne pouvait que médiocrement. Cependant le Roi, par défiance, fit le serment sur le corps de J. un de ses officiers, le sieur Dubouchage, Jean de Montaigu et Jean Chambon, n'ayant pu pour être présents au serment. Deux chanoines devaient être chargés de la relique. Le 22 sorier de l'église de Tours dit la messe à l'élévation le duc prononça tout haut la parole qu'il avait déjà fait pour la paix de Senlis. Les deux chanoines lui présentèrent la relique qu'ils avaient apportée avec eux. Le duc jura sur la croix l'observation du traité qu'il avait ratifié. Si, au surplus, Louis XI craignait pour

(1) Duclos, II, p. 235, 236.

(2) D. Taillandier, II, p. 135 ; Preuves, III, p.

int-Lô, il était d'autant plus strict, quand il le l'imposer aux autres. C'est ainsi qu'il exigeait d'y faire leur serment, et la formule finissait ils fussent bien avertis de ce qui les attendait e et dans l'autre en cas de malversations dans *Si je contreviens à ce que j'ai promis, je prie la i presente de me punir de mort dans le bout de*

erment, il le faisait prêter à ses ambassadeurs.

en 1479, Antoine de Mortillon vers le duc de oulut s'assurer de sa fidélité, craignant que le t à le gagner à ses fins : *Je jure à dieu, nostre tr, dit Mortillon, et par la vraye croix cy pre- iray et revelleray au roy mon souverain sei- que j'ay fait et dict en bretagne..... et ou cas ontraire que je prie à dieu et à ladite benoiste e le miracle de non vivre jusqu'au bout de l'an dre sur ma personne (2).* Le serment eut lieu émoins, le lieutenant du château d'Angers et le s, et le notaire du chapitre en dressa l'acte

e de Mortillon ne porta aucuns fruits. Le Roi re le duc, et de son côté le duc se liguait avec ximilien et le Roi d'Angleterre contre le Roi de XI, pour déjouer ces projets dangereux, envoya léclaration au duc dans la forme la plus solen- e que en faisant le serment que le roy vous fist

¹. *de Bretagne*, p. 196. — Duclos, II, p. 235, 236 ; III, er, XVIII, p. 301. — Daru, III, p. 53.

ist. de France, XVIII, p. 255.

ms. de Brienne, cod. 298. — D. Lobineau, *Hist. de Bre-* I, p. 1462. — D. Morice, *id.*, *Preuves*, III, p. 342.

*la vraye croix de M. S. Lau fu
is vous mettiez en arme contre
ment pour cette cause il vous i
urgé doresnavant (1). Alors Max
nis XI qu'ayant compris le c
s la dernière trêve, il regardait
re ce prince comme une inf
ne nouvelle déclaration de gi
nal de cette dénonciation au
Lô d'Angers, sur laquelle le d
e contracter aucune alliance
nis du Roi, et il en fit tirer un
nent de Paris pour qu'elle fû
François s'accusaient réciproqu
es jurées. Il est probable qu'ils
deux. Au suplus, Louis XI, p
uns son parti, confirma tous les
Lô d'Angers en honneur et rev
les reliques qui y reposent, où e
ix à laquelle avons une très sin
et préservations que nostre crea
ulx saints et d'icelle vraye croix*

es deux princes se livrèrent l'
ninables imputations. Un ma
ommé Pierre Le Tonnelier, e
ise en Bretagne, fut accusé d'

bineau, *Hist. de Bretagne*, II, p. 146

bineau, *Hist. de Bretagne*, II, p. 14
XIX, p. 55.

rel, *Ord. des Rois de France*, t. XVII

sonner le duc au moyen de poudres mises
qu'il lui avait vendus. On lui fit essayer sa
e, on lui rasa la tête, et il dut se coiffer de
s l'un après l'autre. On ne fut rassuré que
hal lui ayant demandé s'il voulait faire le
Corpus Domini et sur les reliques saint Hervé
mis ni fait mettre dans ses bonnets et qu'il
parlé de les empoisonner, il répondit qu'il
s sénéchaux voudraient (1). Par contre, un
Deshayes avait déclaré, devant le juge de
duc avait donné à un de ses affidés la com-
sonner le Roi (2). Ces débats scandaleux ne

se terminèrent qu'en 1483, par la mort de Louis XI.

Le Roi avait entrepris par la ruse et l'intrigue,
et Charles VIII le poursuivait par la force. La
da pas à éclater, guerre civile entre le duc et les
eurs bretons, querelle anti-nationale à laquelle
t se mêler. François II fut contraint de faire la
1485 un traité intervint entre Charles VIII et le
toujours à peu près les mêmes formules de ser-
qu'il n'est plus question de la croix de Saint-Lô
laquelle le nouveau Roi n'avait plus la même dévo-
cien : *Item jureront et prometteront le roy et le
angiles N. S. tenir garder et observer ledit traité
impetrer, ni faire impetrer à l'encontre absolution
de serment soit du pape, legat, cardinal, prelat
onne quelconque, et si obtenu ou impetré l'avoient
esté octroyé de propre mouvement ou autrement
ne eux en aider et user en aucune maniere, et*

Hist. de Bretagne, Preuves, III, p. 416. — Daru, id.,

Hist. de Bretagne, III, p. 417. — Daru, id., III, p. 61.

ce en parole de roy et par la fo
is par nous fait aux saintes evan
r ce corporellement touchées en la
s avons promis garder, observer
ient, etc. (1) Ces précautions mé
lleure fortune que celles des trai
ante, 1486, Charles VIII se prépar
la Bretagne, les seigneurs se liguè
s, et ce avons juré, dirent-ils, aux
s touchées corporellement (2). Sern
s qui ne devaient pas avoir de
it-Aubin-du-Cormier décida du s
accorda la paix au duc et au
a les conditions. Le vieux duc, le
té du Verger et appuya sa signat
promis et juré le duc solennelleme
les evangiles de dieu et sur le fust
ses heritiers et successeurs (3). Le
trait accablé de chagrin et de doule
e reste de l'histoire de la province
écrit de dernières luttés inutiles. L
hesse Anne, assiégée dans Rennes
; le traité, définitif cette fois, fut
rennes, et, disent les contractants,

) Château de Nantes, arm. M, cassette
oire de Bretagne, II, Preuves, p. 1438,
ves, III, p. 439. — Pastorel, *Rev. des Or*
06.

) Ms. de Brienne, à la bibl. du Roi, c
ves, p. 1465. — D. Morice, *Preuves*, III,

) Château de Nantes, arm. S, cassette D,
Bretagne, II, p. 1498. — D. Morice, *id.*, I
, *Ord. des Rois de France*, XX, p. 96.

saintes evangiles de dieu pour ce corporellement touchées (1). Le mariage qui suivit termina tout. Puis on s'avisa ensuite qu'il y avait des dispenses à demander au Pape. Le Souverain-Pontife, tout en les accordant, y mit toutefois cette prudente réserve : *pourvu qu'il n'y ait pas eu de rapt* (2). La jeune mariée dut donc, pour profiter de cette dispense rétroactive, comparaitre devant une Commission ecclésiastique, et là, par un serment corporellement prêté, elle attesta qu'elle n'avait point été contrainte, qu'elle n'avait point été l'objet d'un rapt, et que la convention de mariage avait été toute spontanée de sa part (3) : ce n'était qu'une enfant, elle n'avait point encore quinze ans. Au surplus, les habitants de sa capitale assiégée, qui l'avaient défendue jusqu'au dernier moment, savaient à quoi s'en tenir au sujet de la libre détermination de tous.

III

La réunion de la Bretagne à la France par les deux mariages successifs de la duchesse Anne et par le mariage de sa fille Claude avec François I^{er}, pouvait jusqu'à un certain point n'être considérée que comme une union personnelle ; mais les choses changèrent de face, et toute ombre d'autonomie disparut lorsque du consentement des États de Vannes un édit prononça, au mois d'août 1532, l'union perpétuelle du duché de Bretagne au royaume de France, de sorte qu'ils ne

(1) D. Morice, *Hist. de Bretagne, Preuves*, III, 711. — Pastoret, *ibid.*, XX, p. 300.

(2) *Quomodo propter hoc raptam non fuerit*. — D. Morice, III, p. 719.

(3) *Se nullatenus coactam, aut seductam proprio juramento corporaliter testata nullatenus raptam fuisse*. — D. Morice, III,

issent estre separez pour quelque chose que

Bretagne entrant pour toujours dans l'unité, étaient désormais les édits du Roi de France régissant la législation du pays annexé. Les serments forcés, les formalités qui l'entouraient, l'embarras, ne pouvaient manquer d'attirer l'attention, ou plutôt de ne pas vider les procès par la surveillance des nouveaux maîtres. Dans l'ordonnance I^{re}, donnée à Vannes à la même date qu'une autre, au mois d'août 1532, enregistré au Parlement le 20 septembre et à la Chambre des Comptes le 25, le Roi statue sur le fait des procès, il déclare que *le terme à la longueur de proces, vexation et embarras quasi insupportable au peuple :*

Pour ce que, dit-il, que souvent advient que l'un des parties enlaye et baille à serment à sa partie adverse et icelle estre absente en estrange pais, comme à R. cedit pais, et autres qui sont en cedit pais, mais en l'absence ou ayant autres legitimes empêchemens, tellement qu'il ne peuvent comparoir à jurer certains faits sur reliques forcées estant en l'une des eglises de cedit pais où il y a une sainte fiance, qui est une superstition, vexation et embarras du procès qui ne se peut vider que ne par serment; à quoi voulons ordonner. Statuons et ordonnons que aucunes des parties plaidoiantes enlaye et baille à sa partie adverse à jurer quelques faits entre eux contestés et faire son devoir de serment par devant l'un des curés ou devant les saintes evangiles ou devant le corps de Nosseigneurs en l'une des eglises d'icelui lieu ou enverra procuration à porter le serment au lieu où il sera déferé au choix et election de l'une des parties et baillera ledit serment (2). »

1) D'Argentré, *Hist. de Bret.*, l. XII, c. 370. — D. Morice, II, p. 311. — D. Morice, II, p. 259; Pr., III, p. 998.

2) Sauvageau, à la suite de la T.-A. Coutume, II,

par un édit rendu à Valence le 30 août 1536, a justice dans le duché de Bretagne et sur ses procès, enregistré au Parlement de Bretagne péta ces prescriptions : *Ne se feront les delays et enlayements sur reliquaires estans en lieux se feront es lieux où la justice se exercera et ap. 1^{re}, art. 30* (1).

slation de la province devait bientôt se res-elles idées françaises. La Très-ancienne Coutume ne se trouvait plus en harmonie avec la nait d'être créée. Les coutumes locales de la e voyaient elles-mêmes sujettes à révision, à m celles de la Bretagne devaient être l'objet on qui aurait à faire disparaître, avec les dis- rées, celles qui constitueraient de trop grandes le droit public ou privé du reste du royaume. mmée à cet effet une Commission de juriskon- ait partie le sénéchal de Rennes, Pierre d'Ar-

gentré. Est-il nécessaire de dire tout d'abord que le duel judiciaire disparut complètement du contexte nouveau. Il est anet aussi sur le serment à faire sur reliques renforcées. Le chapitre VIII, *des proutes et sermens*, ne fait que poser les principes de la matière; il laisse la forme à la jurisprudence. Toutefois le chapitre XXVIII et dernier, rejeté à la fin comme annexe, et intitulé : *Les points et articles de l'assise que doit jurer chacun avocat à sa réception*, spécialise davantage. L'article 747 est ainsi conçu : *Pourra celle partie jurer et faire son devoir du serment par devant l'un des juges du lieu où elle*

us sur le fait, ordre et stile de plaider en Bretagne, à la t. de Bretagne, éd. de 1546, feuillet viij. — *Edits et ord.* u pays de Bretagne, 1570, p. 480. — Lambert et Decruzy, *sses*, t. XII, p. 514, art. 20.

ir les saintes evangiles ou devant Corpus Domini en
es eglises d'iceluy lieu au chois et election du delateur
erment (1).

çois I^{er} avait organisé la législation ; Henri II organisa
onnel chargé de l'appliquer. En 1553, il créa un Par-
de Bretagne sédentaire séant à Rennes ; seize conseil-
ulement pouvaient être originaires de Bretagne, les
utres devant être nés en France, ainsi que quatre pré-
et un avocat du Roi (2). Leurs attributions furent
et l'on pensa arriver à faire disparaître peu à peu les
s souvenirs.

ment les nouveaux juges s'en acquittèrent-ils en ce
uche la forme du serment en justice ? Il faut bien
autre que tout ce qui s'était passé dans les négocia-
diplomatiques de Louis XI devait avoir singulièrement
le respect dû au serment sur *reliques renforcées*. Aussi
ét d'audience de la Cour du Parlement de Bretagne,
mars 1556, infirma-t-il un jugement, en ce que le juge
ordonné que l'une des parties *jureroit sur les reliques* ;
atuant par voie de règlement, la Cour « fit commande-
ux juges proceder doresnavant à la reception des ser-
selon les coutumes et ordonnances, et ainsi qu'il est
de droit, sur peine de suspension (3). »

arrêt du 28 février 1561 décida que le serment devait
ter en justice en personne. Procuration expresse ne
b).

que le Parlement de Bretagne fût catholique, il est

urdot de Richebourg, *Coutumier général*, t. IV, p. 331.

Morice, *Preuves*, III, p. 1103. — Izambert et Decruzy, *Anc. lois*
es, XIII, p. 361. — Daru, III, 272. — Delaporte, II, 78.

él du Fail, *Arrêts du Parlement de Bretagne*, p. 7. — Sauvageau
Fail, I, p. 14.

él du Fail, p. 240. — Sauvageau sur du Fail, I, 518.

facile de voir que les opinions calvinistes s'y infiltraient cependant. Deux arrêts suppriment le serment sur l'Eucharistie. Un premier arrêt d'audience de la Cour du Parlement de Bretagne, du 9 septembre 1566, dit que la délation du serment sur le *Corpus Domini* doit être corrigée. On ne doit jurer qu'en face de justice, selon les ordonnances, et statuant réglementairement, inhibitions et défenses sont faites à tous juges à l'avenir ordonner telles délations de serment sur les peines qui y échéent (1). Un second arrêt du Parlement de Bretagne, du 20 septembre 1567, dit mal jugé par le juge de Quimper-Corentin, qui avait ordonné que le serment déféré serait prêté à l'aspect du corps de Notre-Seigneur; corrigeant, dit qu'il sera prêté par devant le commissaire de la Cour en jugement, comme on a accoutumé de faire en toutes causes ordinaires (2).

Le nouveau règne de Henri III ne fit que franciser davantage la législation bretonne. Quarante ans auparavant, la Coutume avait été l'objet d'une réformation. Cela ne suffisait pas; une seconde réformation parut nécessaire. Cette dernière, faite dans l'assemblée des trois États de cette province, commencée en la ville de Rennes au mois de septembre 1575, interrompue dans la suite à cause des troubles et des guerres civiles, ne reçut sa perfection qu'à la fin de l'an 1580. Ce n'était point la science et les lumières qui pouvaient manquer aux commissaires; parmi eux se trouvaient le premier président du Parlement et le sénéchal du Présidial de Rennes, le savant Bertrand d'Argentré. La jurisprudence avait indiqué les points à retoucher; mais ce que voulait surtout le gouvernement, c'était ramener les coutumes locales à un droit commun de la France, sauf les usages particuliers

(1) Noël du Fail, p. 77. — Sauvageau sur du Fail, I, p. 173.

(2) Noël du Fail, p. 272. — Sauvageau sur du Fail, II, p. 16.

à chaque province. Toutefois, ce ne fut que siècles plus tard qu'une codification générale fut faite dans une même unité, en faisant disparaître les distinctions sans distinction. Quoi qu'il en soit, c'est la loi de la province jusqu'au Code qui concerne le serment, c'est le même fond, le même silence quant à la forme : pas sensiblement.

C'était donc à la jurisprudence à prendre le change. Le penchant pour les idées nouvelles n'était bien vif en Bretagne, on s'y était laissé entraîner que par inclination ou condescendance gagnait dans le reste de la France, en Bretagne, et l'on ne tarda pas à y sentir réagir que continuer à se laisser aller. Le Mercœur avait été nommé par le Roi gouverneur et avec lui la Ligue venait s'y établir solidement. De vue politique ses principes n'étaient pas adoptés, il en était autrement au point de vue juridique. Cet égard, il n'y avait que peu ou point de différence. S'opéra-t-il dans la jurisprudence du Parlement complet. On le voit revenir à l'ordre de la T.-A. Coutume de Bretagne. Les arrêts restent isolés et sans suite. Le serment si les reliques, redevient un moyen ordinaire. Il ne s'agit point, en effet, de son abus, lorsque la chose elle-même qui peut trouver en péril. A la négation audacieuse affirmation convaincue, et sans se préoccuper et des difficultés, on consacre le dogme du rite.

Les décisions souveraines du Parlement des historiens et les arrêtistes, sont assez no

stituer un corps de doctrine. Il faut en déduire les principes, en faire découler les conséquences.

L'on a vu dès le xiv^e siècle le clergé breton, comme privilégié de cléricature, n'avoir à prêter que le serment pectoral. Aux États de Blois de 1588, lorsqu'Henri III fait jurer l'observation de l'édit d'union, les ecclésiastiques mettent les mains à la poitrine, et tous les autres élèvent les mains au ciel (1). Même dans les procès les plus importants, il n'y a point pour les ecclésiastiques d'autre mode de serment. Une femme ayant ordonné par son testament qu'il fût mis entre les mains de son confesseur une somme de 5,000 livres pour être délivrée aux personnes qu'elle lui avait secrètement indiquées, ses héritiers sont condamnés, par arrêt du Parlement de Bretagne du 19 août 1678, à lui en faire délivrance, à la charge par lui d'affirmer sur ses saints ordres que cette somme ne devait point profiter à des personnes prohibées (2).

Suivant les principes du vieux droit, c'est à l'acteur ou demandeur à régler par son action la forme du serment qu'il défère, sauf à lui être référé dans la même forme. Il est le propre juge de la garantie qu'il se croit en droit d'exiger. Ainsi, le serment doit être prêté *ed formâ quâ delatum est juramentum* (arrêts du Parlement de Bretagne des 26 mai 1586 (3), 7 mars 1588 (4), 26 septembre 1600) (5). On en voit d'ici toutes les conséquences : c'est que dès lors qu'il est requis, le serment sur reliques renforcées ou sur l'Eucharistie ne peut être refusé par le juge, qui n'est pas libre de ne point l'ordonner.

(1) Izambert et Decruzy, *Anc. lois françaises*, t. XIV, p. 631.

(2) Belordeau, *Controverses*, II, p. 770. — Anonyme de Nantes, *Cout. de Bretagne*, p. 550.

(3) Belordeau, *Controverses*, II, p. 766.

(4) Belordeau, *id.*, p. 773. — Sauvageau sur Noël du Fail, II, p. 17.

(5) *Idem.*

à l'abord se présente une difficulté de ce serment suppose que l'acte, est la même. S'il s'agissait d'un catholique et protestant, la pacification de mai 1576, devait être mi-partie (1), il est évident que le catholique, ne croit pas en Dieu et que le protestant, ne croit pas en la croix, ne pouvait sérieusement, jurer, qu'il imposait par délation. L'édit de Nantes par Henri IV le 30 avril 1598 décidant dans son art. 24 que les catholiques par serment ne seront tenus de lever la main jurer et promettre d'être catholiques. Un arrêt du Parlement, du 6 mai 1601, le catholique devait être dispensé de l'autel, parce que ce serment était contraire à sa conscience. Le protestant a-t-il à reculer devant l'objet de sa croyance, parce qu'il ne croit pas en Dieu? Un arrêt du Parlement de Paris, du 14 mai 1644, jugea, au contraire de l'avis contraire, que le protestant, en faisant profession de la Réformation, devait lui-même ni à la réalité de Dieu, ni à la réalité de la croix, relinquer, déférer à un ecclésiastique, pour se purger sur la croix, au nom de Dieu, en la forme augustine. L'acte relatif au prieuré de Saint-Étienne. Toutefois, cette solution n'a

1. Bert et Decruzy, *Anc. lois françaises*, t. XV, p. 178.

Essai sur les Preuves, nouv. éd., p. 178.
2. *Arrêts des Chambres*, ap. Sauvageot.

Ainsi, le 14 novembre 1656, un arrêt du Parlement de Bretagne jugea qu'un particulier de la R. P. R. n'était pas recevable à déférer le serment *in præsentiâ divini numinis*, mais seulement sur les saints Évangiles ; le serment se ferait dans l'église (1). Il va sans dire que les protestants n'avaient jamais de leur côté à faire un semblable serment ; une société ne se prouvant par témoins, les défenseurs qui étaient de la R. P. R. sont relaxés de la demande, jurant par eux *sur les saints evangiles* n'avoir point fait d'association (arrêt du Parlement de Bretagne du 17 mars 1654) (2). Au surplus, ces discussions et ces distinctions devinrent bientôt sans objet par l'anéantissement du culte réformé. En 1656, le temple que les protestants avaient à Cleuné, paroisse de Toussaints, près Rennes, fut incendié dans une émeute ; sept ans après, il se trouvait rétabli lorsqu'une seconde émeute l'incendia de nouveau (3). Puis vint la révocation de l'édit de Nantes, en 1685 (4).

En dehors du serment ordinaire, qui se prêtait à l'audience devant le juge, la main droite levée, il y avait trois serments de plus en plus solennels qui se prêtaient dans l'église entre les mains du prêtre : c'étaient le serment sur les saints Évangiles, — sur reliques renforcées, — sur la sainte Eucharistie. Presque chaque fois qu'un serment judiciaire était déféré, il ne manquait pas de s'élever une question litigieuse relativement à la nature et au mode du serment à prêter.

En ce qui touche le serment sur les saints Évangiles, dans

(1) Sauvageau sur Noël du Fail, t. I, p. 173. — Anonyme de Nantes, *Coutumes de Bretagne*, p. 315.

(2) Sauvageau, *Recueil d'arrêts du Parlement de Bretagne*, p. 13, et 2^e éd., t. I, p. 263. — Devolant, *id.*, II, p. 60.

(3) Ogée, II, p. 491. — Ducrest de Villeneuve, *Hist. de Rennes*, p. 320.

(4) Ogée, I, p. 221 ; II, p. 187, 204. — Izambert et Decruzy, *Anc. lois françaises*, t. XIX, p. 530.

quelles circonstances fallait-il y avoir recours, quand devait-on se contenter du serment ordinaire? Quelques espèces résolues par différents arrêts vont montrer par les différences de solution les raisons de décider : — Tant qu'un prêt à la grosse aventure n'est pas écrit et signé, un accord verbal ne peut être tiré à conséquence. Il n'y a donc pas lieu d'ordonner que le défendeur accepterait ou référerait le serment à lui déferé *sur les saintes Evangiles*. Il faut le mettre simplement hors de cause et de procès (arrêt du Parlement de Bretagne du 9 mai 1612) (1). — Les créanciers ne sont tenus que d'affirmer en jugement que leurs obligations sont véritables, et la somme y rapportée justement due. Les créanciers postérieurs en date ne peuvent obliger les antérieurs à un serment solennel *sur les saintes Evangiles* (arrêt du Parlement de septembre 1593) (2). — Un contrat énonçant le ressaisissement de certains actes qui n'auraient pas été livrés, et que depuis on aurait verbalement promis de livrer, ce qui est nié, l'offre de jurer que le contrat était véritable suffit, et la demande de serment *sur les saintes Evangiles* est rejetée contre la réalité du contrat (arrêt du Parlement du 17 avril 1626) (3).

D'un autre côté, voici des cas où il est ainsi ordonné : Celui qui a affirmé par serment devant le juge n'avoir ni retenu aucun des actes qu'on lui demandait, peut être contraint depuis de jurer *sur les saintes Evangiles* pour fait de soustraction ou recèlement d'actes (arrêt du Parlement du 9 janvier 1595) (4). — Si le vendeur articule et maintient des faits qui soient hors le contrat et les défère à serment *sur les saintes Evangiles* à l'acquéreur, ce dernier n'a point à s'y

(1) Belordeau, *Controverses*, t. I, p. 10, et 2^e éd., t. I, p. 10.

(2) Belordeau, *Controverses*, t. I, p. 271, et 2^e éd., t. I, p. 263.

(3) Chapel, *Arrêts des Chambres*, apud Sauvageau sur Noël du Fail, II, p. 19.

(4) Belordeau, *Controverses*, II, p. 768.

opposer, et il est ordonné qu'il jurerait sur lesdits faits, qui pouvaient bien être véritables (arrêt du Parlement du 15 avril 1602) (1). — Enfin, on le voit ordonné pour une dette de jeu dans une affaire où la loyauté des joueurs était en question. Il s'agissait de 15 pistoles portées au jeu ; le porteur de la mise fait condamner son partenaire à jurer ou référer le serment dans l'église *sur les saints Evangiles* (arrêt du Parlement du 8 avril 1652) (2).

On ne voit pas beaucoup d'exemples du serment sur reliques renforcées. Cependant, par application du principe qu'on doit prêter serment *ed formâ quâ delatum est juramentum*, on ne le refuse point quand le cas se présente. Ainsi, il existe une autorisation de déférer le serment décisive *sur la vraie croix vénérée en l'église de Toussaints de Rennes* (arrêt du Parlement du 26 septembre 1600) (3).

Vient maintenant la dernière et la plus solennelle forme de serment, celle sur le corps de N.-S. J.-C. dans l'hostie consacrée ; c'est ce que les praticiens appellent *forma augustissima*. Il semble que le respect dû au Saint-Sacrement de l'autel eût dû faire réserver ce serment pour des cas exceptionnels. Il n'en est pourtant pas de même. Une fois admis que le serment devait être prêté comme il était déféré, on doit penser que le plaideur, pour mettre son adversaire dans l'embarras, ne se ferait point faute de demander de prime-abord et dans toute contestation le serment sur l'Eucharistie. Mais la jurisprudence y a apporté quelques tempéraments, et il est bon d'examiner en détail la doctrine résultant des arrêts.

(1) Belordeau, *Controverses*, II, p. 882.

(2) Sauvageau sur Noël du Fail, t. I, p. 519.

(3) Belordeau, *Controverses*, II, p. 772. — Sauvageau sur Noël du Fail, II, p. 17.

envisager cette forme spéciale de serment : 1° quant aux personnes ; 2° quant aux choses.

Quant aux personnes. — Bien que la balance de la justice emblème de l'égalité devant la loi, l'ancienne Coutume bretonne admettait cependant l'existence de deux ordres privilégiés, le clergé et la noblesse. Demander à un noble de se purger par un serment aussi facile, n'est-ce pas émettre un doute injurieux que l'Église doit à elle seule faire repousser ? Voici, à cet égard, quelques monuments de jurisprudence : On ne peut faire preuve testimoniale contre un fait énoncé dans un acte passé au même pas lieu, dans ce cas, d'accepter la délation par serment *in præsentia divini numinis*, en présence de la sainte Eucharistie, si celui à qui on le défère est un recteur de paroisse ou un curé qui on demande de jurer ainsi qu'il n'a pas fait une fautive. Arrêt du Parlement de Bretagne du 25 novembre 1712. Toutefois les religieuses ne participent pas à cette forme de serment. Ainsi, le serment décisoire déféré *in augustissimâ præsentia* de la sainte Eucharistie, ne peut être refusé par une religieuse et sa supérieure dans une affaire où elle prétend que cette femme étant entrée en religion, elle a fraudé de ses héritiers présomptifs tous ses biens. Arrêt du Parlement du 25 juin 1713. Les religieux, fussent-ils prêtres, n'y participent pas. Ainsi, dans un procès intenté aux jésuites, le serment *in præsentia divini numinis* avait été ordonné à un religieux de la maison de Nantes (arrêt du Parlement de

Paris, *Controverses*, t. I, p. 565, et 2^e éd., t. I, p. 577 ; t. II, *Cout. de Bretagne*, 2^e éd., p. 237.

Sur les arrêts de Fraîs, p. 687. — Sauvageau, *Arrêts du Parlement de Bretagne*, p. 66. — Poullain-Duparc, *Cout. gén. de Bretagne*, t. I, p. 100. — Solon, *Essai sur les Preuves*, p. 340.

1696) (1). Mais ce dernier arrêt eut une grande conséquence, car ce fut à la poursuite des jésuites qu'intervint la déclaration de Louis XIV, qui supprima toutes ces natures particulières de serment, et ni eux, ni personne, n'eurent dorénavant à le prêter. On en parlera dans son lieu. Quant à la noblesse d'épée, elle n'avait point à se soumettre à une exigence qui blessait son honneur. Le serment décisif, *en présence de la sainte et sacrée Hostie*, peut être refusé en cette forme, la qualité des personnes et leur intégrité devant dispenser d'une semblable solennité, quand il s'agit de gentilshommes plaissant entr'eux (arrêt du Parlement de Bretagne du 10 juillet 1595) (2). La noblesse de robe n'y était pas non plus soumise. Le serment déféré à *l'aspect du précieux corps de Dieu* peut être, par un conseiller, refusé dans cette forme à raison de sa qualité. Il peut se contenter d'affirmer par serment devant sa chambre (arrêt du Parlement de Bretagne du 3 juillet 1596) (3). Il ne restait donc plus que les bourgeois, marchands ou artisans et autres hommes du tiers-État, auxquels ce serment d'une solennité spéciale pût être réclamé, et qui ne pouvaient le refuser quand il leur était déféré.

2° *Quant aux choses.* — De même qu'il avait été décidé pour le serment sur les saints Évangiles que pour peu de chose il n'y avait pas à le prêter, quand le simple serment à l'audience paraissait devoir suffire, de même aussi il a été décidé pour le serment sur l'Eucharistie qu'il ne fallait pas le prodiguer pour peu de chose, et que si le serment sur les saints Évangiles, ou même le simple serment à l'audience, paraissait devoir être suffisant, il n'y avait lieu qu'à s'arrêter à ceux-là. Ainsi jugé : le serment décisoire déféré *in præsens*

(1) Sauvageau sur Noël du Fail, I, 173.

(2) Belordeau, *Controverses*, II, p. 765.

(3) Belordeau, *id.*, p. 758.

tiâ corporis Christi peut être refusé *ed*
peu de chose, offrant de jurer à l'audie
ment de Bretagne du 3 octobre 1596) (1)
à un artisan pour être fait *en presence de*
Eucharistie; rejeté néanmoins, il fut dit «
sainctes Evangiles (arrêt du Parlement du
— On peut, suivant les circonstances, se
serment décisive *en la presence de la sa*
jurer seulement *sur les sainctes Evangile*
(arrêt du Parlement du 24 février 1603) («
défère le serment décisif à un autre marc
en la presence du saint Sacrement; ordon
les sainctes Evangiles que la somme lui
(arrêt du Parlement de Bretagne du 27 a
serment décisive déferé *en la presence de*
peut être refusé en cette forme; dit qu'on
Evangiles seulement (arrêts du Parleme
12 novembre 1629, du 6 juillet 1632)
même, la délation est rejetée purement et
les circonstances. Ainsi, des héritiers défé
veuve de leur créancier *in præsentia D. N*
jure si elle n'a pas connaissance du paiem
à son feu mari, sont déboutés de leur dél
lement de Bretagne du 27 avril 1690) (6)

Il y a bien un arrêt très-radical : La «
en presence du saint Sacrement de l'aut

(1) Belordeau, *Controverses*, II, p. 755.

(2) Belordeau, *id.*, p. 770, et *Coutume de Bréta*.
Anonyme de Nantes, *Coutume de Bretagne*, p. 132

(3) Belordeau, *Controverses*, II, p. 773.

(4) Belordeau, *id.*, p. 771.

(5) Frain, *Arrêts du Parlement de Bretagne*, p.

(6) Poullain-Duparc, *Cout. gén. de Bretagne*, t.

: abusive; ordonné que telles délations se
fussent sur les saintes Évangiles; cela est bien
l'arrêt du Parlement de Bretagne du 25 octobre

on ne peut considérer cette décision que
comme une trine philosophique qui n'a point fait auto-
rité isolée. Avant comme après, on trouve de

qui ont ordonné la prestation de serment
sur l'eucharistie. Mais viendra un temps où tout aussi

sur les Évangiles que celui sur le Saint-
Sacrament également prohibés par la législation de
l'État rendra le serment purement civil.

Les arrêts de jurisprudence qui ordonnent le serment
sont nombreux, constants et suivis. Il ne
suffit pas de parcourir la série, en recourant aux arrêtistes,
pour saisir l'idée des circonstances dans lesquelles le
serment doit être ordonné.

Un accusé peut être contraint de prêter le serment déci-
dant *divini numinis* qu'il n'a été payé du con-
comitement de conséquence (arrêt du Parlement
du 24 mars 1586) (2). — Les registres de la
Chambre des Comptes de Nantes font mention d'un particulier qui par
vint, lors séant à Nantes, prêta serment le
sur la sainte Eucharistie, exposée à cet effet
dans l'abbaye de la cathédrale (3). — Un serment fait
dans la prison peut plus rétracter hors de l'église, encore
dans l'interrogatoire de la partie qui, après avoir
la vérité, avait à être interrogée dans la maison
du Parlement de Bretagne de mars 1596) (4).

Controverses, II, p. 774.

Dec. arr. du Parlement de Bretagne, p. 4, et 2^e éd., I,

de Bretagne, 2^e éd., II, p. 184.

Controverses, II, p. 758.

décisif peut être déféré après l'enquête *en précieux corps de Dieu*. Il n'y a pas de fin de non-c'est dans les délais d'informer. Il s'agissait de s de dix mille écus (arrêt du Parlement de Bretagne 4 avril 1597) (1). — Deux artisans défèrent le au procureur *en présence du précieux corps de* il refuse d'accepter en la forme, offrant de jurer *les Evangiles*. Ordonné qu'il jurerait en la forme ent lui avait été déféré (arrêt du Parlement de 15 juillet 1598) (2). — Un serment pour un et soustraction d'actes, *en présence du précieux* u, doit être accepté *et formé*. L'offre de jurer *les Evangiles* ne purgerait pas, n'étant pas ainsi du Parlement de Bretagne du 11 mai 1599) (3). le serment a été déféré *en présence de la sainte charistie*, et qu'il a été ordonné qu'on jurerait en le délateur ne peut plus révoquer sa délation ier la prestation de serment acceptée, et demande testimoniale des faits allégués au lieu du ser- du Parlement de Bretagne de mai 1599) (4). — e contraint d'accepter le serment décisoire *en pre-* ct *Sacrement de l'autel*, et n'être pas reçu à offrir irmation par serment (arrêt du Parlement de Bre- mars 1602) (5). — Un serment décisif déféré par d *en présence du saint Sacrement de l'autel* ne doit e faits confus, ni les réponses considérées lors- t faites sur d'autres faits que ceux qui sont arti- partie (arrêt du Parlement de Bretagne du 14 mai

1, *Controverses*, p. 762.

2, *id.*, p. 771.

3, *id.*, p. 768.

4, *id.*, p. 467.

5, *id.*, p. 773.

1602) (1). — Le créancier doit jurer la vérité des actes obligatoires qu'il porte sur son débiteur et en la forme que le serment lui est déféré par un autre créancier, s'il y a lieu de suspicion de fraude; ainsi, il ne peut valablement offrir la simple affirmation par serment, si on lui défère le serment décisoire *sur le précieux corps de Dieu* (arrêt du Parlement de Bretagne du 2 juin 1603) (2). — Un acquéreur mal nommé ne doit pas seulement affirmer son contrat véritable, mais jurer décisivement les faits de fraude et de supposition que l'on maintient contre lui et contre la réalité de ce contrat. Il y a lieu d'ordonner qu'il jurerait de ce qui était de son fait *en la présence du saint Sacrement* (arrêt du Parlement de Bretagne du 16 mai 1605) (3). — Serment ordonné par Messieurs des requêtes être fait *in præsentia corporis Christi* pour chose importante confirmée (arrêt du Parlement de Bretagne du 16 septembre 1621) (4). — Le serment décisoire déféré *en présence de la sainte Eucharistie à l'endroit de la célébration de la sainte messe*, ne peut être refusé en cette forme quand il s'agit d'un dépôt nécessaire, seulement le serment se fera après la messe célébrée (arrêt du Parlement de Bretagne du 18 avril 1633) (5). — Une femme ayant fait signer à sa requête le testament de son mari qui l'établit exécutrice testamentaire, et ce testament portant qu'il avait fait une ample description de ses affaires et l'avoir laissée à sa femme, si elle conteste ne l'avoir point et ne l'avoir jamais eue, elle est obligée de se purger par serment *in præsentia corporis Christi*

(1) Belordeau, *Controverses*, p. 775.

(2) Belordeau, *id.*, t. I, p. 276, et 2^e éd., t. I, p. 288.

(3) Belordeau, *id.*, t. I, p. 30, et 2^e éd., t. I, p. 30. — Poullain-Duparc, *Cout. gén. de Bretagne*, t. II, p. 342.

(4) Devolant, *Rec. d'arrêts*, II, p. 123.

(5) Frain, *Arrêts du Parlement*, II, p. 685. — Devolant, *Recueil d'arrêts*, II, p. 123.

'avoir ledit mémoire et de ne cess
ir (arrêt du Parlement de Bretag
a preuve par témoin n'est recev
aire valoir en enchérisant pour u
par saisie dont la valeur est d
nné toutefois que le prétendu dor
par serment à l'aspect du preci
re maintenu (arrêt du Parlement
.646) (2). — Une créancière se
acte étant querellé comme fraudu
rent le serment *in formâ august*
a, et cependant qu'elle touchera
ient ayant été prêté, les créancie
ns solidairement (arrêt du Parle
illet 1659) (3). — Une femme p
t nécessaire d'une somme d'argen
nce de la sainte Eucharistie. Senti
epterait et le référerait en cette foi
: prêter *sur les saints Evangiles*, m
le (arrêt du Parlement du 18 avri
anné à se purger sur le *te igitur*
e-Seigneur présent, touchant la c
bles et immeubles faits pendant q
é d'entre lui et sa femme (arrêt
e du 13 août 1686) (5). — L'acq
ies, condamné à affirmer *in præ*
é du payement, quoiqu'il fût rapp

Devolant, *Recueil d'arrêts*, II, p. 127.

Devolant, *id.*, II, p. 61.

Poullain-Duparc, *Cout. gén. de Bretagne*

Solon, *Essai sur les Preuves*, nouv. éd.,

Hévin, *Cons. et obs. sur la Coutume de*

fait; et même ledit acquéreur condamné le pour avoir été appelant de la sentence s'il ferait ce serment parce qu'il paraissait de sa part (arrêt du Parlement de Bretagne) (1).

Ce est très-bien résumée dans un acte de s'au Parlement de Bretagne du 22 décembre, disent-ils, d'usage introduit de tout ince de déférer à serment décisif, nonints *Evangelis* les faits décisifs du procès avoir d'autres preuves suffisantes, mais sur le précieux corps de N.-S. J.-C. dans l'Eucharistie, lorsque les affaires passent trois à quatre mille livres et que les circonstances rendent l'affaire suspecte.

Il survint quelques années après, devant le Parlement de Bretagne, un procès dans lequel les jésuites se trouvaient partie. Intervint arrêt du Parlement, dans lequel le serment *in presentia divini numinis* fut ordonné à l'un des Pères de la maison de Nantes. Ce fut alors à la poursuite des jésuites qu'eut lieu l'abolition de ce serment par l'autorité royale. Quel était ce procès, et quelles circonstances amenèrent ce recours au pouvoir suprême? Il n'est pas possible de donner d'autre renseignement que celui qu'on a puisé dans la note très-concise de Sauvageau (3). La trop grande concision n'est pourtant pas le défaut habituel de cet écrivain souvent assez prolix, mais elle lui était probablement ici dictée par la prudence. Les arrêtistes postérieurs, qui le copiaient volontiers, n'ont même pas répété cette timide indication. Quoi-qu'il en

(1) Anonyme de Nantes, *Cout. de Bretagne*, p. 315.

(2) Devolant, *Rec. d'arr. et d'actes de not.*, t. II, p. 195. — Poullain-Duparc, *Précis des actes de not.*, p. 177.

(3) Noël du Fail, t. I, p. 173.

oit, peu importe comment et à quelle occasion, ou par quel motif d'intérêt particulier ou d'amour-propre, l'attention du gouvernement du roi Louis XIV fut appelée à se fixer sur les modes spéciaux de serment usités en Bretagne. Quelque pouvaient être, ici comme ailleurs, les discussions entre les Parlements et la Société de Jésus, ce serait rapetisser une question assez grande par elle-même que de vouloir la rattacher à des querelles de jansénisme. Ce procès ignoré a pu être une cause occasionnelle d'examen de la situation, il n'a point été la cause déterminante de la solution. Il faut la chercher dans des motifs d'un ordre plus élevé.

La royauté avait fait l'unité dans le territoire de la monarchie française. Louis XIV la faisait dans la législation générale, autant que le permettait la diversité des Coutumes, et par la révocation de l'édit de Nantes il la faisait encore dans la religion. Une série d'ordonnances dont rien jusque-là n'avait égalé la sagesse, celle de 1667 pour la procédure civile, de 1669 sur les eaux et forêts, de 1670 sur la procédure criminelle, de 1673 sur le commerce, de 1684 sur la marine, de 1695 sur la capitation, montraient assez l'étendue des vues du législateur; et aujourd'hui, sauf quelques modifications de détail, c'est encore la base des dispositions qui nous régissent. Roi très-chrétien, mais jaloux de son autorité, il réglait lui-même les rapports du sacerdoce et de l'empire, et promulguait la déclaration de 1682. Chargé par les devoirs de sa couronne de la police religieuse du royaume, il croyait pouvoir aller jusqu'à interdire, en 1685, l'exercice de la religion réformée, et au mois d'avril 1693 il réglementait la juridiction ecclésiastique. C'est ainsi que comme *évêque du dehors* il statuait sur le for extérieur. Y a-t-il donc besoin de recourir à je ne sais quelle intrigue pour admettre qu'un avis averti que sous le rapport tant de la législation civile que de la législation religieuse la Bretagne s'était fait un droit

à part, sa direction d'idées ne le portât à la faire rentrer dans l'ensemble général? Pour qui a suivi la jurisprudence du Parlement de Bretagne sur le serment solennel à prêter dans l'église sur le Saint-Sacrement de l'autel, il n'est pas difficile de voir que l'effet utile à tirer de cette grande solennité n'était pas en rapport avec le motif qui la dictait. On n'atteint pas le but tout aussi bien quand on le dépasse que lorsqu'on n'y arrive point. Le contentieux des bourgeois et des marchands avait-il donc besoin d'une redoutable sanction qui n'était point indispensable pour le clergé et la noblesse? Et d'un autre côté, comment ne voyait-on pas à quelle profanation, pour un misérable intérêt, on courait le risque d'exposer tout ce qu'il y a de plus sacré, et quel danger se présentait à y accoutumer cette population de plaideurs? C'est ce qui est dit dans ce magnifique langage dont en toutes choses les ordonnances de Louis XIV savaient se servir, et qui paraît toute naturelle lorsqu'à côté de la signature du grand Roi vient se lire le grand nom de son ministre Colbert.

En voici le texte officiel :

DECLARATION DU ROY

POUR SUPPRIMER DEUX FORMES DE SERMENS QUI ESTOIENT
INTRODUITS DANS LE PARLEMENT DE BRETAGNE.

Louis par la grace de Dieu, Roy de France et de Navarre :

A tous ceux qui ces presentes lettres verront, SALUT.

Nous avons esté informez de l'usage qui s'observe dans nostre Cour de Parlement de Bretagne, lors que dans les choses douteuses, les Juges obligent les parties d'affirmer par serment leurs demandes, leurs defenses ou les faits qui n'ont pas esté suffisamment prouvez et dont il reste quelque soupçon; mais lorsque nous avons appris que les parties sont quelques fois contraintes par autorité de Justice à jurer dans l'Eglise sur les Sts Evangiles et mesme

les occasions en présence du Saint-Sacrement ou la profanation où l'on expose les Hosties, on peut croire que ceux qui ne craignent pas de jurer en faisant un faux serment sont au moins aussi en présence de ce qu'il y a de sacré dans notre religion ; ainsi le devoir qui leur est imposé de maintenir le respect qui lui est dû est d'autant plus convenable.

CES CAUSES et autres à ce nous mandons par notre grace spéciale, pleine puissance, autorité et ordonné par ces présentes si elles ne suffisent pas, et ordonnons, voulons et nous plaît que le Parlement de Bretagne qui jugeront ces causes, sur découvrir la vérité dans les choses dessus dites, amment prouvez, suppriment entièrement tout usage de jurer dans l'Eglise sur les Sacraments, occasions en présence du Saint-Sacrement, et de tout autre introduit et dont le scandale est notoire, et ne le seroit l'utilité de la religion, quand même il seroit assuré qu'en d'autres occasions semblables solemnitez.

DONNONS EN MANDEMENT à nos amés et fidèles le Parlement de Bretagne que ce mandement soit enregistré et le contenu en icellui soit observé ; et à notre Cour de Parlement que dans toutes les causes où qu'il y soit contrevenu, nonobstant les sentences et autres choses à ce contraires, au cas qu'il y auroit, nous avons dérogé et dérogeons par ces présentes, et est notre plaisir. En témoin de quoi nous avons signé ces lettres et scellées de nos sceaux. Dites présentes.

Fait à Versailles le vingtième jour de Mars l'année mil sept cent et dix-sept :
LOUIS. — Et plus bas : Par le Roi.

Extrait des Registres du Parlement de Bretagne

publiée et enregistrée, oïy et ce le fut par l'audience publique de la Cour pour

adite Cour qu'à la diligence dudit Procureur General
envoyées es sieges présidiaux et royaux de ce ressort
ses Substituts y estre lûs et publiés, à ce que per-

Rennes, le 12 mars 1696.

Signé : PICQUET, greffier.

ois Vatar, imprimeur ordinaire du Roy et du Parlement, au
MDCXCVI. Avec privilege de Sa Majesté (!).

outables de serment et leur abolition ont
consulte moderne des réflexions qui ne
justesse : « On ne saurait nier, dit-il, que
fussent du temps de nos pères, plus dévots
res à retenir par la crainte plusieurs de
aurait pu tenter de faire un faux serment ;
d'un usage fort ancien ; mais la religion
istant dans la grandeur infinie de l'Être
end à témoin de ce qu'on jure et dans le
ii qui est essentiellement la vérité, il est
toutes ces pratiques ressemblaient beaucoup
elles s'accordaient peu avec le respect dû
s, qu'on faisait servir à tout propos à des
profanes. Que si certains esprits pouvaient
le l'horreur du parjure qu'effrayés des céré-
s qu'on ajoutait au serment, la même fai-
e redouter de jurer, quoique conformément
cet appareil extérieur. De quelle foi serait

sur Noël du Fail, t. I, p. 173. — Devolant, *Arrêts*
. 123. — Anonyme de Nantes, *Coutume de Bretagne*,
édits et déclarations registrées en Parlement, p. 22,
Poullain-Duparc, *Principes du Droit français suiv.*
me, t. IX, p. 451, et *Précis des actes de notoriété*,
no. somm. des arch. de la préf. du départ. d'Ille-et-
e A 90.

FORTIFICATIONS

DE LA

DE BAULON-CAMPEL

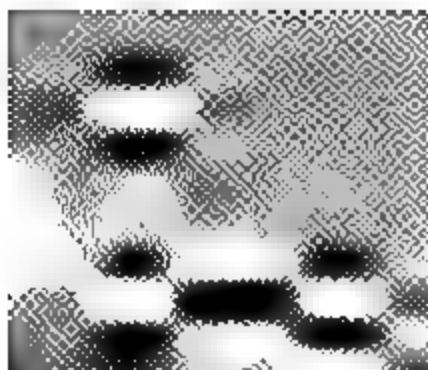
Je parcours le canton de Maure, et vois de Baulon, Bovel et Campel, sans une extraordinaire de retranchements en fait. La plupart de ces ouvrages militaires ont été examinés et décrits par des hommes de moi; mais ce n'est point sur l'un d'eux que je viens appeler l'attention de la Société de Morbihan et de la Vilaine, c'est sur leur ensemble, et sur les données historiques que l'on pourrait en déduire. Je consacrerai néanmoins un instant pour décrire les fortifications de la Bigotaye (commune de Campel), dont l'importance, elles semblent avoir joué un rôle dans cette redoutable ligne de retranchements sur deux chaînes de collines opposées, et destinées à défendre le passage d'une vallée marécageuse de deux lieues environ, en commençant par les retranchements gardent sa tête, et finissent au Val-Campel, où nous trouvons des retranchements du même genre destinés à protéger l'autre rive. Le climat est encore fort humide, malgré les travaux opérés dans l'intérêt de l'agriculture, lorsque il n'existait aucune rigole, et que la forêt de Brocéliande l'abritaient contre le vent et se opposaient à l'évaporation. C'est du

moins ce que l'on peut croire d'après un pas de dom Morice, t. II, col. 179, qui nous a les siècles reculés la forêt de Brocéliande re Lobéac, couvrant par conséquent les landes i entre Baulon, Maxent, Campel et Bovel.

Nous lisons aussi dans le manuscrit de l' davy (commune de Maxent) : Qu'avant les par suite de l'anarchie née des guerres civi les communs de sa paroisse étaient couverts tité d'arbres magnifiques, qu'une charrette n'aurait pu tourner entre eux. Et cette affi d'un témoin oculaire.

Cette vallée que, faute d'une meilleure déi appellerons du nom de ses deux points ext de Baulon-Campel, se bifurque sur plusieurs rement, en lançant un rameau vers Lobéac l'Estr du moulin du Perray, où son sommet retranchement en forme de quadrilatère, en j des prairies et par un défrichement encore re met de suivre aisément le tracé de deux d nous ont paru mesurer environ 45 mètres c cun. A quelques centaines de pas à l'Est, e versant qui aspecte le Sud, nous avons cr vestiges d'un second quadrilatère d'une éte déréable. Mais ici le doute est possible. Il n des nombreux chicons de terre qui sont au vrent toute la pente sur une grande étendu longs de 2 mètres 50 à 3 mètres, et hauts partir du fond du fossé, qui est toujours Ces petites éminences, très-rapprochées, se à abriter des archers contre l'attaque de cav côté de Rennes et Pont-Réan.

Maintenant que nous avons tâché de vous



de la vallée et des ouvrages existant sur le versant Sud, nous passerons à ceux, bien autrement importants, qui existent sur le côté opposé. En partant de l'Est pour aller vers l'Ouest, nous trouvons d'abord les curieuses buttes de Lohéac; et à environ deux kilomètres, sur le bord de la route de Lohéac à Guer, celles de l'ancien prieuré de Saint-Germain, où l'on remarque la belle Motte-à-l'Abbé, placée dans un terrain humide, et qui a pu être primitivement entourée d'eau. S'il faut en juger par l'état actuel, on pourrait croire qu'elle n'a point été ceinte d'un fossé, et que pour élever cette masse on ait dénudé une grande étendue de terrain, occupée maintenant par une prairie. En nous écartant un peu dans les terres, nous rencontrons la remarquable butte de Mernel, entourée de douves profondes et accompagnée de profonds vallonnements et de retranchements.

Mais nous avons hâte de revenir aux ouvrages de défense, qui ont un rapport plus immédiat avec le passage de la vallée de Baulon-Campel. Quelques traces de fossés semblent exister à la lisière du bois du Boisdénazt, ainsi que de l'autre côté de l'église de Bovel; néanmoins il serait impossible d'affirmer qu'il y a réellement eu un retranchement en ce lieu. Continuons donc notre marche vers l'Ouest, nous arriverons, après avoir fait cinq à six cents mètres, aux curieuses fortifications de la Bigotaye. Nous nous arrêterons un moment pour les étudier et les mesurer, aussi bien du moins qu'il est possible de le faire en très-peu de temps, sans instruments, et n'ayant d'autre moyen d'en calculer les longueurs que par le nombre de pas. Quelque imparfaite que soit cette manière d'opérer, nous osons espérer qu'elle suffira pour donner aux

membres de la Société de Rennes une idée assez exacte de ces ouvrages, et pour les engager à visiter des restes qui pourraient bien être les plus importants du pays, et les plus curieux, si on les considère comme

le principal anneau de cette chaîne de c
vant quelque apparence, sur la limite de
tés. Mais n'anticipons pas sur la ques
des parties ont déjà disparu sous le nive
faut se hâter de les étudier.

Un talus encore fort apparent, et att
points une hauteur de 5 à 6 mètres, m
peu profond et placé extérieurement vers le Sud, décrit une
ligne droite, sauf quelques inflexions. Il court du
au N.-N.-O. Les maisons et les cultures du vill
Bigotaye, en le détruisant sur un espace d'environ
l'ont divisé en deux tronçons. Nous ne croyons pas
en estimant à 430 et quelques mètres sa longueur
s'infléchit sensiblement vers son extrémité Ouest. I
de ce rempart et sur la partie déclive du sol, à un
d'environ 150 mètres, nous trouvons trois encei
semble destiné à abriter, si non à appuyer. La pren
cée vers l'Estr, a la forme d'un ovale, dont le grand
mesurer 70 mètres et le petit 42 à 43. Les fossé
profonds, les talus élevés; il existe des entrées
extrémités.

La seconde enceinte, séparée de la première par
tance égale à celle qui existe entre elle et le gr
(150 à 160 mètres), présente la forme d'un quadri
gulier. Elle est entièrement remplie par un bois tail
bois du *Béziais*. Le fort du Béziais est beaucoup p
que les deux enceintes qui l'accompagnent; son éd
le mieux conservé, doit avoir environ 207 mètres
gueur, celui de l'Estr 168, et celui tourné au Sud 1
à la ligne du Nord, elle est presque entièrement
Tous ses côtés sont renflés vers le milieu, et les a
arrondis.

Un talus de 141 mètres de longueur part de l'a

ant une ligne un peu courbe, et se dirige vers joignait peut-être autrefois le grand rempart, ec lui une circonvallation extérieure, laissant rtin ovale, qui servait de corps avancé.

ouvrage, qui se trouve dans le bois de sapins est placé à l'Ouest des deux autres; il con- ès le même espacement. Sa figure est celle ramme régulier, dont les grands côtés N et S ur de 55 mètres, tandis que les petits n'en ont l offre cette particularité que l'aire intérieure nt plus élevée que les terrains qui l'envi-

assez profonds sur quelques points, règnent ces ouvrages; ils sont placés à l'extérieur, sauf que Est de l'enceinte du Béziais, où un contre- remplaçant le talus à peu près détruit, semble à l'intérieur.

isé à penser que des lutttes sanglantes ont eu ces retranchements. Mais ici viennent se pla- es questions. S'il est naturel de penser que le t peut-être bien des fois, sur ces remparts, e ont-ils été élevés? Quel peuple les a con- l'ordre de quel prince ou de quel chef?

rons d'abord qu'en présence du silence presque istoire, qui ne nous fournit guère que des réponse affirmative ou positive est plus que ayons donc de simples conjectures, que la aite de quelque objet, exhumé par le soc ou oureur, peut d'un jour à l'autre renverser ou quelqu'un propose une autre hypothèse, nous l'accepter, pour peu qu'elle offre quelque robabilité.

ommes d'abord demandé si ces retranchements

de terre n'appartenaient pas à l'époque romaine. Sans prétendre le nier absolument, il semblerait qu'en égard à l'irrégularité des lignes, au peu de rapport qui semble exister entre les principes de la castramétation romaine, telle que Flavius Végèce et les autres auteurs qui ont traité de cette matière nous les indiquent, cette opinion est peu probable. Faut-il faire remonter ces circonvallations aux Gaulois et y voir les murs de défense d'un *oppidum* ou d'un *tugurium*? Mais la division en trois enceintes séparées se prête difficilement à cette supposition, et nous ne trouvons aucun rapport entre les murailles de la Bigotaye et celles décrites par César, liv. VII.

Descendons-nous jusqu'au ix^e siècle, et prétendons-nous y voir des remparts contre l'invasion normande? Sans y voir rien d'impossible, nous croyons que ces pirates se jetaient à l'improviste sur tel ou tel canton, là où on les attendait le moins, et qu'il eût été absurde d'élever des fortifications devant lesquelles ils ne se seraient probablement jamais présentés.

Tout nous porte, au contraire, à penser que ces ouvrages, dans lesquels se trahit la présence prolongée ou peut-être permanente de leurs auteurs, de même qu'une certaine inhabileté dans le tracé, appartiennent à l'époque des guerres féodales. D'un autre côté, ce n'est pas un petit possesseur de fief qui aurait pu élever les retranchements de la Bigotaye, sans parler des autres ouvrages évidemment échelonnés le long de la vallée de Baulon-Campel, pour en défendre le passage. Il faut donc songer à une lutte entre deux peuples, et nous sommes disposé à croire qu'il s'agit ici des guerres entre les Francs et les Bretons. A aucune époque ces guerres ne furent plus fréquentes que pendant les dernières années du vi^e siècle, sous les règnes de Chilpéric II, de Gontran et de son neveu Childebert. Établis depuis environ un siècle dans l'Armorique, les Bretons, braves et nombreux, n'étaient

à courber la tête sous le joug que prétendaient les Francs. De tous les chefs bretons, il leur ait livré plus de batailles que l'inou Waroch, comte de Vannes, dont les domaines s'étendaient jusqu'aux limites du comté de la domination de ses ennemis.

Histoire de Bretagne, de dom Lobineau, précieuse indication relativement à ces limites. Nous lisons en effet, page 15, que Guerech voulant se venger de l'insulte faite à son ambassadeur, l'évêque Eunius, envoyé en exil par Chilpéric, se jeta sur le pays de Rennes avec une armée nombreuse, et s'avança jusqu'à Cornouez, aujourd'hui Corps-Nuds, à huit ou dix lieues des limites de son comté. Si, comme cela semble naturel, Waroch avait pris la route la plus directe et suivi l'antique voie romaine de Vannes à Rennes, qui devait passer dans la direction de Campel ou Maxent, ces chemins étant les seules grandes routes encore fréquentées durant les premiers siècles du moyen âge; si, d'une autre part, nous tenons compte de la distance des retranchements de Campel à Corps-Nuds, nous trouverons une parfaite concordance avec le texte du savant bénédictin. Serait-il donc absurde de croire que les frontières entre deux nations rivales, entre deux pays ennemis, fussent gardées par une ligne de fortifications redoutables, propres à arrêter la marche d'une armée ennemie, ou derrière lesquelles on pouvait se réfugier lorsque l'on faisait le ravage sur les diversaires?

Il est à remarquer que le lieu où nous sommes désigné est la limite entre les comtés de Vannes et de Cornouaille, au futur vainqueur de Beppolène et d'Ébrauterie, un avantage naturel dont il sut toujours habilement profiter. Nous voulons parler d'une ligne de marais en avant de la limite. C'est ainsi que, sur les bords de l'Oult, les

soldats de Reppolène périrent pour
la boue plutôt que tués par le fer.
La saison avancée, n'osa venir attaquer
les tranchements construits au milieu

Quelques personnes ne manqueront
contestablement de nombreux ouvrages militaires le long
de la vallée en question; mais qu'est-ce qui prouve leur co
temporanéité? Il serait, en effet, aussi difficile de la prou
ver d'une manière certaine, que la plupart des faits de l'histo
ire de ces temps reculés; et nous pourrions, à ce sujet, par
ler du dernier combat de Waroch, dont Fredegairé a conservé
le souvenir sans indiquer le lieu où il s'est livré; combat q
ue deux auteurs, dont se raille Lobineau, s'avisent de plac
er dans une des parties de la forêt de Rennes, sans avoir po
sséder aucune raison valable: Qui nous empêche, en usant d'
un procédé aussi arbitraire, de soutenir qu'il s'est livré deva
nt les talus de la Bigotaye? Mais nous dirons qu'une pen
sée évidente, celle de défendre le passage de la vallée, a dû co
nduire à la fortifier, dans le même temps, sur toute son ét
endue; que, nous ne prétendons donner ici qu'une sim
ple conjecture basée sur un indice historique, que le mode
de tracé et de construction est identiquement le même dans
les diverses fortifications, et que l'opinion contraire serait enco
re plus difficile à prouver d'une manière incontestable. En eff
et, les travaux dénotent la même inhabileté, le même degré
d'ignorance dans l'art militaire. Que quelques siècles apr
ès ces châteaux se soient élevés sur leur emplacement, quoi
de plus naturel que de voir les générations suivantes profiter
des circonvallations toutes faites, de ces mottes élevées, po
ur construire les châteaux de bois des ix^e et x^e siècles? C'
est ainsi que, vers 866 ou 67, Salomon signe une donation
au faveur des moines de Redon, *in aula quæ vocatur Camp*
où des tours en bois ont dû couronner vers la même époq

de Saint-Germain et de Mernel. Mais contre l'existence possible et antérieure d'elles.

re pensée, nous dirons en terminant plus distingués, et notamment M. de la Haye, devant le tracé si variable et si incertain

la Bretagne, carte cependant si désirable qu'elle puisse être, et dont nous avons vu un premier projet chez lui, nous avons vu les anciennes fortifications, leur mode de construction, certains défilés, de différentes vallées, les principaux cours d'eau, pourrait fournir des renseignements relativement aux marches de Bretons Mérovingiens comme sous le règne de Clovis. Cette curieuse étude pourrait nous conduire de Trécoët au château de Salomon, de là à Gaël ; nous pourrions, de là, nous rendre à Vannes, non loin de la célèbre fontaine de la Vierge à Gaël.

Demander si les légendes chevaleresques de Brocéliande, de Ponthus et de Meliaduc, ne sont pas une réminiscence des nombreux châteaux forts situés sur les marches de Bretagne, les uns qui ont suivi la chute de la domi-

néer prétendre que tous les ouvrages militaires, redoutes, que nous venons de voir, soient exactement du même siècle ; mais il est posé à croire qu'ils ont tous été élevés à la même époque, à but unique de garder la frontière.

ERNEST DE BREHIER.

A JOURNÉE BARRICADES

ET LA

LIGUE A RENNES

—
MARS & AVRIL 1589
—

AVANT-PROPOS

Les mensuelles de la Société Archéologique
à des membres de la Société, M. Danjou
s communiqua l'un des premiers, sinon le
es nombreux pamphlets publiés pendant la
C'était le journalisme de l'époque.

ré par M. Danjou comprend huit pages
titre :

*mirable de la ville de Rennes en Bretagne
es Politiques et Hérétiques, selon les lettres
ier voyage, du 14 mars. — A Paris, chez
re, rue Saint-Jacques. 1589. Avec permis-*

Guillaume Chaudière est une figure du
les pieds de bouc d'un satyre, et armé
. La devise, faisant allusion à la faux,
ociem retundit istam.

it sous les yeux de Christophe de Piré,
e l'édition de son *Histoire de la Ligue en*

igne, en cite une phrase avec

de ce temps-là. » Mais depuis le xviii^e siècle, il avait
ument disparu, et ne se rencontrait dans aucune col-
n connue.

est à cause de cette rareté que la Société Archéologique
-et-Vilaine a sollicité, et facilement obtenu de M. Danjou,
orisation de réimprimer cet opuscule dans ses *Mémoires*.
té chargé par mes confrères d'en être l'éditeur à nou-
et d'écrire à ce propos une introduction et des notes
principalement des *Mémoires de la Ligue* (1), qui ont
té un pamphlet royaliste et contemporain; du *Journal*
ichard et des *Mémoires de Montmartin*, publiés par les
lictins, et des *Registres du Parlement*, trop succincte-
analysés par Piré et par D. Taillandier. J'ai la bonne
ne d'y joindre les procès-verbaux de la *Maison de Ville*
ennes, que Piré ne connaissait pas, qui ne figurent pas
les registres officiels des délibérations municipales, et
j'ai retrouvé un extrait non signé, mais incontestable-
authentique, parmi les pièces justificatives du compte
niseurs pour l'année 1589. L'écriture hâtive, les correc-
, les irrégularités de ce papier me portent même à pen-
que c'est bien l'original, la minute des procès-verbaux,
le secrétaire municipal devait reporter au net sur les
tres, et que certaines personnes compromises dans ces
les ont ultérieurement voulu faire disparaître. Ces
s, auxquels se joindront un certain nombre de l
ercœur et de Henri III, dont les unes ont été pu
es bénédictins, et par M. Pijon, dans le *Bulletin* de
té, en 1862, dont les autres sont encore inédites,
et à ce travail tout son intérêt.

Recueil de la Ligue, par Simon Goulard. — *Mémoires de la*
abbé Pierre Gougel. 1758. 6 vol. in-4°. Tome 3, p. 247-249.

I

minant son *Histoire de Bretagne*, écrivait
Bretagne est restée tranquille pendant que
est déchiré par la guerre civile. »

-à-l'heure le Parlement renouveler avec
live cette affirmation. En Bretagne, sauf
nts étaient une minorité infime, et ne
» une majorité compacte, à la fois roya-

guise aux États de Blois, au mois de
igea tout à coup la face des choses. La
roi pour chef et pour allié; il devint son
nté par elle comme l'ennemi même du
Bretagne, et surtout à Rennes, le duc de
sincère, prince de la Maison de Lor-

raine, mais beau-frère de Henri III et gouverneur de Bre-
tagne au nom du Roi, ne leva pas dès le premier jour l'éten-
dard de la Ligue. « Fin et cauteleux plus que guerrier, dit
avec justesse le *Journal de Pichard*, le seigneur de Mercœur
par sous mains commence à s'esseurer des villes, chas-
teaux, fortifications et communautés du pays de Bretagne; et
toutefois il ne se veut déclarer, ains contrefaict toujours le
serviteur du Roy, le mieux du monde. » Nous verrons ce
rôle hypocrite se perpétuer et s'accroître, jusqu'au jour où le
Roi et le Parlement déclarèrent Mercœur déchu de ses fonc-
tions de gouverneur de la province.

1, dont la
objet des c
occuper. «
s *Mémoires*
mar Henne
seule pier
estant enco
), de la ma
ller, son ob
ns du Parle
' »

ment était r
es présiden
Présidial, G
, avait succ
était tout d
Hunaudaye
té de lui l
ste, mais t
ureur des
is s'effaçait
lement, le
avait pas pa
t vu à Blois
our d'excus

enregistrées les lettres de Blois, de
lesquelles le Roi déclarait « que ce qui

tait membre du conseil de l'Union. Il occupait
75, ce qui rend assez singulière la phrase :

ois, a été pour les contraventions
 is de juillet dernier, lequel il veut
 es peines contenues audict édict.
 les dictes lettres patentes seront
 ies; ouï et ce requerant le procu-
 la dicte Court inhibitions et def-
 ; quelque estat, qualité ou condi-
 ; ou avancer aucune chose, soit
 de lettres ou autrement, en
 au préjudice de l'aauthorité du
 à peine de la vye. Copies des
 envoyées à tous les sièges royaux
 à son de trompe et cri public,

par tous les lieux accoutumés. »

Le 10 février, la Cour fait venir le grand-vicaire et le
 secrétaire de l'évêque, lesquels « ont esté advertys et leur a
 esté enjoint de communiquer avec leurs confrères les cha-
 noines de Rennes, assemblés en leur chapitre, et y appeler
 les prédicateurs qui doivent faire les prédications aux
 esglises de ceste ville au temps du caresme prochain, pour
 les admonester de prêcher modestement, de prier Dieu pour
 le Roy, d'exorter le peuple à dévotion; et oultre leur a enjoint
 de donner pareil advisement aux curés et recteurs de
 leur diocèse, affin qu'ils exortent leurs diocesains et parois-
 siens de leur devoir, et aussy de faire les prières publiques

ainsy qu'ils ont accoutumé. »

r de la cathédrale, qui était un jésuite dont
 a pas été conservé, et plusieurs autres prédi-
 me, notamment celui de Dol, montrèrent le
 nt de cet arrêt de la Cour en montant leur
 ton dont les sermons de Le Bossu, l'orateur
 de Mercœur à Nantes, peuvent nous donner

13 février, La Hunaudaye
ait venu à Rennes « par l
venoit s'entendre et confé
té de la ville et le repos d
cela que par l'avis de la
et députés à cette fin, l
et des habitants de cette
r moyen à employer était d
ns des prédicateurs du ca
à sédition. » Il dénonça

our manda de nouveau les
nes. Ils déclarèrent qu'ils
ue de tout temps ils ont a
ils font prières pour le l
en outre « avoir adverty
tions en l'église de Saint
dit qu'ils n'ont accoustu
tions, mais d'exposer l'Eve
Sur tant se sont retirez. »
Hunaudaye raconta ensuite
bagages, qu'il avait laissés
enlevés par un parti d'inc
s en la ville de Dinan.

an, livrée depuis plusieurs
de sûreté, fut en cette parti
forte de la Ligue, Saint-Ma
ique, et Vitré étant aux ha
rait aux royalistes. Cette
daye fut, je le crois, le p
d-Ouest de la Bretagne.

le jour de son arrivée
daye s'était rendu avec B

geois tenaient leur Conseil de ville. Procureur, venait de leur dire qu'il avait baquet de lettres du Roi, et du duc de t les États de Bretagne (que pour les Généraux de Blois, on nommait alors les s, pour le 15 mars.

r de La Hunaudaye dict et déclaré qu'il .lt qu'il soict faict assemblée dimanche ir gens et personnes pour ung consail, ix affaires, comme ils se presenteront et jour : vu le malheur du temps qui

évrier, se réunissent à la Maison com- bre de bourgeois.

i Hunaudaye répète que l'assemblée est chouaisie de personnes capables d'aller annes, et déclare que si M. de Mercœur vice du Roy combattre les hérétiques, il uver, et luy fournira six cens gentils- ira et y sera en personne pour le dict s veut que on chouaisisse gens et per- délibérer et avec tous ceux qui seront du emblé, avecq l'avis desquels sera faict ité ce qui sera advisé et délibéré par le unanté générale.

n délibération et longuement par tous illement conclud, advisé, délibéré et ar-

l'Église, il y en aura pour le conseil un t cinq.

justice supérieure et du siège, *idem*.

communauté y en aura douze

s bourgeois ving quatre, dont
t sont choisis de l'Eglise :
ré de Saint-Melaine,
ys Cadier, recteur de Tou

mon de Herbennec, recteur de
Chauvel, recteur de (*en blanc*
ertrand Josse, religieux de Sa
Jonan (ou Huon), pour la da

r, recteur d'Argentré, chanoine
les cinq avec les autres cy
ster, ordonner et exécuter en

e l'estat de la justice :
rs le senechal, alloué et lieute
r de Broise, avocat du Roy,
re Boucher, procureur du Roy
laume Godet, sieur de Baon,
re Bernard, avocat.

les cinq avec les aultres dep
nt comme dict est en l'absence
capitaines cinquanteniers son
t :

re Odion,
en Cochard,
nteiller,
erre Blandin Verger,
n Blandin Lalande,
Bernard Clos Pillet,
Languedoc,

bsence les ungs des aultres, avec les
bre que devant procederont en pareil

is et notables personnes du dit estat
aux dittes fins :

de la Ville Geffroy,
sieur de la Jonasneroye,
Neuve,
ésières,
greffier,
r du Tertre,
sieur de la Rougeroye,
ieur de la Lande,

Coudray,
Stravigné,

er,

é,

nt,

ocat,

e.

es quels en l'absence
res,

ulx que Messieurs
t enregistreront, pa
seront registrés.

quels au nombre q
res procederont, et
e et de Montbarot
semblée au mercre
aires se presenteroi
aux petits Etats au
aire resoudre et con
e qui sera proposé
oses requises, sont
sieur de Baon, le
des miseurs d'icell
prié de accepter e
s'excuseroit par rais
s Lezot Ville Geffi
laume Cormier Mes
ecq tout pouvoir e
la dépanse et frais
comptés et garants
gnie des habitans c
nce au dit sieur d
qu'il y a en ceste v
grandement suspect

députés qui firent un voy
du Coudray, procureur
y, notaire, et Jean Bern
enses s'élevèrent à 66 éc

grandement suspects pour le temps qui
regarder et y donner tels ordres que
que on ne vienne en suspicion, et dont
ns, à ce qu'il luy plaise donner ordre.
t qu'il aura les noms, au contentement
ir leur repos et conservation de cette
onservation de la religion catholique,
sous l'autorité et service du Roy (1). »

février, La Hunaudaye entra au Parle-
outes les chambres assemblées. Il dit
es habitants de ceste ville tinrent leur
laquelle il assista, et cogneut que les
ne volonté de se maintenir en paix et
nce du Roy. Ils supplient la Court de
presidents et conseillers d'icelle pour
aux affaires qui se presenteront, pour la
avecq ceux qu'ils ont deputtés en leur
e. Aussy a dict que pour son regard, il
ité, et qu'il estoit disposé de s'emploier
oit pour le service du Roy et maintenir
union. Et quand il plaira au duc de
et lieutenant général pour le Roy en ce
es hérétiques, qu'il luy assistera avec
nmes pour recepvoir ses commande-
baillera son fils pour hostaige. » —

dict par Messire Jan Rogier, président,
une vollonté de maintenir les subjects
on, et quand il s'offrira quelques bonnes

occasions et que veille en conférer à la dicte Court, icelle y
ites choses postposées. »

avertie que des processions doivent être faites

Municipales.

mercredi prochain (1^{er} mars), à corps et en robes noires, et qu'au dudit jour « afin de prier Dieu pour le Roy, heureux succès de ses affaires, estat, tranquillité du publicq, et

Cette procession du mercredi mais le lecteur verra dans le paravendredi et le dimanche suivant l'on porta, « à l'exemple des Papeaux ardents, où un grand nombre marchaient pieds nus, et vêtus d'une vieille robe de nuit. »

Le Parlement s'émut de ces exactions et au sénéchal de Rennes de faire enquête dans les hôtelleries, où la plupart des personnes suspectes.

Le même jour, la Cour apprit du Roi la révolte du duc de Mayenne, d'Aumale, et des villes de Paris et de Blois. — Le président Dodieu, qui se joignit à Alixant, Delaunay, qui fit déclarèrent se retirer, lorsque l'ordonnement et la publication des lettres étaient de Paris et d'Orléans.

Le 4 mars, la Cour apprit l'arrestation du président, que des hommes armés enlevèrent son fils et son gendre, M^r Isaac Loys Blois vers Rennes. Cet enlèvement de Mercœur, qui voulait à la fois se défendre et il supposait le premier président influencé de ce magistrat sur la cour.

Mercœur se défendit longtemps.

érieux; il ne trompa personne; et bien que le lent fut personnellement peu sympathique, le lentit frappé dans son indépendance, et la majorité se donna franchement au Roi. Dès le l rendit une série d'arrêts, que le duc de Mer-i reprocher amèrement plus tard :

toutes chambres assamblées, a ordonné et or-
ra informé de la prise et enlevement de Mes-
le Faulcon premier president, et de M^e Isaac
ler en icelle, et aultres étans en leur compai-
: fin a commis M^e Gabriel de Blavon, conseiller.
: Mercœur sera requis d'oster toutes garnisons
outes levées de gens de guerre en ceste pro-
n'y estant nécessaires; ensemble de tenir la
le dit de Faulcon et autres de sa compaignie
is en ceste province, venans en ceste ville pour
Roy et de la dicte Court puissent estre mis
au cas où ils ne seroient point au dedans de la
, voulloir tenir la main à la ditte délivrance et
t employer tous ses moyens; et pour faire les
es et remonstrances commet Messire Jacques
ent, M^{re} Adrien Jacquelot, conseiller, et Chris-
aussy conseiller, et président aux requêtes.

le La Hunaudaye assemblera en la plus grande
lui sera possible l'arrière-ban, et forces les plus

grandes que faire se pourra, pour estre employé tant à la dite
ie à autres affaires qui se presenteront pour main-
orité du Roy et le repos de ceste province.

i faict commandement à toutes personnes sans
quelque condition et qualité qu'elles soient, de
tir hors de ceste ville, dedans vingt-quatre heures,
de la vie.

r visiter les maisons privées et toutes autres de

este ville es quelles pourraient se retirer
suspectes a commis et commet avec le
Maire Messire Loys Dodieu, président,
conseiller.

« Il ne sera admis aucunes forces
militaires, aultre que les bourgeois et habitants
une personne de quelque estat, qui
n'ait ne sera reçue à entrer en cest
ville.

« Tous les présidents, conseillers et
la Cour feront sermant de maintenir
l'autorité apostolique et romaine, conserv
l'ordre de la province et mesme ceste ville
et à ce faire exposer leur vye, biens et
celles des personnes de quelque qualité qu'elles
assister à conseils ou conventicules, en
ou associations contraires à ce que de
vont ou indirectement ceux qui porte
loy, leurs fauteurs ne adhérens, et
les conseillers ne seront receus à opin
s'ils n'ayent prêté le dict serment. »

Ce même serment devra être fait
publiquement entre les mains du sénéchal, et
de chaque siège entre les mains du
juge; par les cinquanteniers et les bourgeois
l'autorité de Ville, entre les mains de M. le
les membres des autres Communautés
et le principal chef de chaque Cour.

La Cour députa Messire Harpin, procureur
proc, conseillers, pour notifier à la Cour
la prise du premier président et les autres
délivrance.

Tous les présidents et conseillers prirent

commis-greffiers, le sénéchal de Rennes et les gens du Roi, mandés en la Cour, prêtèrent ce jour même le serment ci-dessus entre les mains de Messire Jean Rogier (1).

Le président Harpin et ses deux collègues se rendirent le même jour à la Maison commune, qu'ils trouvèrent pleine des bourgeois, sous la présidence de La Hunaudaye. L'assemblée exprima ses sentiments de condoléance, et déclara qu'elle ferait tout ce qui dépendait d'elle pour aider à la délivrance du premier président.

Puis, par une mesure très-inattendue et qui démontre que les temps troublés ont toujours cru trouver un remède efficace dans le dangereux emploi du suffrage universel, l'assemblée des bourgeois prend la délibération qui suit :

« Il est advisé qu'à toutes les assemblées et Consail qui seront faictes en cette ville et chambre du Consail, que tous les habitans y seront appelés et pourront y entrer d'icy en avant, sans que aucun en soit forclos ny empesché à l'entrée d'iceluy, nonobstant l'établissement du dit Consail, le quel de ce jour est revoqué. »

Tout le monde étant appelé au Conseil Municipal, il était naturel que tout le monde fût appelé à la garde nationale. De là ce laconique arrêté :

« Et tous d'icy en avant iront à la garde ; ce qui est accordé. »

« En cest endroict, Monsieur de Launay Saint-Germain et Launay Blavon ont présenté une lettre de Madame de Ris ; et supplient avoir et leur soit baillé gens et personnes qui accompagnent ceux de la Court, qui vont vers M. de Mercœur. »

Les gens d'église nommèrent le recteur de Mordelles ; les bourgeois : Languedoc, miseur, Jambeu, Meraut, Farcy et le

(1) Archives du Parlement.

procureur, Bonabes Biet. Les frais du compte du miseur (1).

Le lundi 6 mars, après que la Cour écrivit au sieur de Fontaines, lieutenant aux seigneurs de Châteauneuf, de Coatgentilshommes du pays, pour leur demander des secours et les charger « de maintenir l'autorité du Roi et de la justice dans la province, » elle entendit Messire Harpin et ses collègues, qui rendirent compte de leur mission près des bourgeois. Les habitants avaient député quatre d'entre eux pour aller devers le duc de Mercœur, afin d'intercéder pour la révocation du premier président, offrant d'y employer tout ce qui pouvait dépendre d'eux, « et quant à la sûreté de la ville les habitants les avaient assurés qu'ils se maintiendroient tout fidèlement en l'obéissance du Roy, qu'ils ne souffriroient que de la part d'un de quelque qualité qu'il fust entrast en la ville le fort, et qu'ils supplieroient le duc de Mercœur de vouloir remettre le voiage par luy entrepris en autre temps ; qu'ils auroient non seulement consenty la cassation du conseil arrêté en leur Maison commune, mais requis que rien ne fust ordonné pour la sûreté de la ville, que par l'avis de la Maison commune, et selon ce qui avoit esté cy devant accoustumé. »

La Cour ne se montra pas bien convaincue de la légitimité et de l'efficacité du vote universel admis par les bourgeois ; elle ordonna « que les cinquanteniers et quelque nombre de notables bourgeois de ceste ville seroient tenus de comparoître par devant M^{re} Jacques de Launay et Jean Huby, conseil

(1) Archives municipales. — Les députés, le recteur de Mordelles, Bonabes Diet, François Le Jambou, sieur de la Lande, Jean Merault, sieur de la Barre, Jean Farcy, sieur du Vivier, et M^{re} Pierre Languedoc, déboursés 41 écus 55 sous. (Compte des miseurs.)

pour estre ouys sur la requeste presentée à la dicte Court par les habitans de ceste ville. » — Elle sanctionna au contraire le vote relatif au service des armes par tous les habitants :

« La Court a ordonné, suivant et en conséquence des arrêts d'icelle des 25 et 28 jours de mars dernier, que tous les habitans de cette ville et forbourg, mesmes les officiers du siège Présidial de Rennes, advocats et procureurs tant de la Court que du dict siège, comme aussy les notaires et secrétaires de la chancellerie et huissiers de la dicte Court et chancellerie, seront tenus de se trouver à la garde des portes d'icelle avec telles armes qu'ils doivent, et aux jours et suivant le département, qui leur sera ordonné en leurs dizaines et cinquantes. Et à faulte de ce faire, sera faict rolle des absens, les quels pour leur absence seront condempnés en l'amande par le capitaine du dict Rennes, qui la pourra faire exécuter sur chacun d'eux en leurs biens meubles, jusques à demy escu et au dessous, selon la quallité des defaillans; lesquels seront neantmoins contraincts faire icelle garde, par emprisonnement de leurs personnes. »

Le Parlement, après avoir arrêté qu'il « sera escript au Roy pour l'advertir de toutes les choses qui se passent en cette province, » et après avoir de nouveau interdit « les conseils secrets, conventicules et assemblées que l'on oseroit tenir sans son autorisation, » prit l'arrêté suivant, qui constate les troubles qui agitaient toute la Bretagne depuis le mois de janvier :

« La Court advertie des prises, enlevemens d'hommes, forces publiques, violences et aultres actes d'hostilité qui se commettent chacun jour en ce pays; ouï sur ce le procureur général du Roy, toutes les chambres assemblées, a faict et faict toutes prohibitions et defenses à toutes personnes de quelque estat, qualité et condition qu'elles soient de prendre et apprehender aucuns prisonniers, aultrement que par ordon-

nance de justice et par les mi
vie. »

La Cour rend les hauts jus
sonnellement responsables des
dans le ressort de leurs juridic
sir et arrêter les coupables ; l
but, soit des prévôts de la n
assistance des gentilshommes
assembler les communes au se
aux Communautés de Ville.

Le mardi 7 mars, la Cour et
qui la renseignèrent enfin sur
ment du premier président, de
apprit en même temps que le
quitté la Cour sans rien dir
février, était à Nantes, près de

C'était d'abord François de
eaux et forêts de ce pays, qui
Il raconta que parti de Nantes
était arrivé hier au soir, lundi
était bruict au dict Nantes de
sident de Ris, et l'avoit ouy
plusieurs aultres, et que cest
le chasteau de Nantes, et que
président fut transporté de soi
tuée au faubourg, avec son
aultre, qu'on disoit estre frère
duicts par le capitaine Vignar
passèrent l'eau à l'endroit de
papegault ; les fit cheminer toi
ser par dessus la Motte, où il
les virent et recogneurent, en
sidial de Nantes. Ils montèrent

le tendue, qui monta contre nous, où furent
le sieur président et les autres, et estoit le bruit
vers le soir on les fist descendre et mettre
au chateau, au quel chateau commande à present
le sieur de Gassion.

Le duc de Mercœur et M. le président Car-
l il parla en une grande place près la porte de
le sieur président luy dict avoir veu et parlé
le président de Ris, qu'il trouva par les chemins
de ceux qui l'avoient prins, et fust lui-même
au dict Nantes.

et que l'on disoit au dict Nantes, quand il par-
dict sieur de Mercœur partoît lundy ensuivant
ceste ville. »

émoi étoit Jean des Melliers, l'un des capi-
tes, parti de cette ville le dimanche midi, et
le lundi soir :

que M. le président de Ris a esté mené à
vaige, et depuis, sur la rumeur qui estoit en
né au chateau par la faulce poterne, passant
le tour, ne sait par qui. Et toutefois ne l'a veu ;
commun estoit qu'il avoit esté mené au chas-
capitaine Gassion commande à presant au dict
et que le sieur duc de Mercœur estoit lors en
tes, et qu'on lui a dict qu'il devoit, dès hier,
ir en ceste ville. »

relevée, La Hunaudaye, entré à la Cour, la
à ce qui sera nécessaire pour la conservation
ce, et particulièrement de cette ville, en l'o-
Roi, comme étant ici en corps représentant
ajouta « qu'il n'estoit plus besoin de tempo-
les actes d'hostilité qui ont esté commis puis
en la prise et enlevement de Messire Claude de

Faucon, premier président en la Cour, d Roche, du sieur de Crapado et de l'assass manche dernier, en la personne du sieur ma

Christophe Tituan et Jacques Gauthier, ce compte de leur visite faite, le matin, à la l où la Cour les avait délégués. Les bourgeois d'exposer tous leurs vies et moyens pour e n'entreprene contre le corps de la Cour particulier.

Les délégués de la Cour rappelèrent les 23 avril 1585 et l'arrêt de la Cour du 29 défendait à qui que ce soit de pénétrer c armes et en force.

Le sénéchal et les gens du Roi, le grand et une quantité de bourgeois, renouvelèrent défendre la ville contre toute violence, et f résolution de supplier le duc de Mercœur d lui-même en ville avec des forces.

Nous avons le procès-verbal de cette séance nauté de Ville, où se trouvaient, avec La l barot et Bonabes Biet, cinquante-quatre ho

Le conseiller Tituan, après avoir raconté appris par les deux témoins de Nantes, tou du premier président, demande « si on e tenir dans ceste ville les plus forts, et de aucune gendarmerie, ny garnison; ains se t tièrement pour le service de Dieu et du Ro Communauté et habitans d'icelle et du pays et mourir entièrement avecq Messieurs de l deffense et protection, et ja en avoir faict nel. »

Le sénéchal fit une harangue dans le n mina en demandant « s'il y a aulcun qui

mourir pour le service de Dieu, du Roy et de la ville et repos publicq, et que voicy chance de le dire, sy aulcun y en a au contraire avis de Messieurs de la Court, avec les quels et de leur consail et advis ils veulent vivre et mourir.

« Ce que tous unanymement a esté d'une voix, dict et déclaré ainsi le promettre et vouloir tenir comme ils l'ont cy devant faict, juré et promins, faire et tenir suyvant mesmes ce que par cy devant ils ont faict, promis et solennellement juré, ainsi que leur avoit esté publicquement proposé et remonstré pour le service de Dieu, service du Roy, repos publicq et conservation de ceste ville. »

Montbarot demanda ensuite l'avis de l'assemblée relativement au duc de Mercœur. Le laissera-t-on entrer dans la ville avec une compagnie de gens de guerre? en quel nombre? Comment « éviter à toute disgrâce, veu sa quallité en ce dit pays, et qu'il n'a esté par le Roy aulcunement révoqué ny disgracié. »

L'assemblée remit à la réunion convoquée pour trois heures de relevée, sa réponse à cette grave question. Le soir, il vint un greffier demander, de la part de la Cour, qu'il fût envoyé deux députés de la compagnie. L'assemblée délégua deux de ses membres pour accompagner M. le sénéchal et M. de Broise à la Cour, et s'ajourna au lendemain à neuf heures, sans avoir répondu à la question posée par Montbarot.

Le lendemain, après avoir entendu MM. le sénéchal et de Broise, qui rapportaient l'arrêt de la Cour, lequel « défendoit à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'entrer dans la ville avec armes et forces qui puissent apporter soupçon et défiance à la justice et aux dicts habitans, suivant la lettre du Roy du 22^e jour d'avril 1585, et arrêt de la Cour du 29^e du même mois, » l'assemblée « est délibérée et avisée d'obéir au dict arrest et de deputer deux personnes vers le dict sieur de Mercœur, et le prier de n'en-

trer en ceste ville avec forces extraordinaires avec ses gens et gardes ordinaires. Le contrôleur et M^e Jean Tocqueville, quel en sont chargez, et sera faict missive. »

Le 9 et le 10 mars, il ne se passa rien au Parlement, ni à la Communauté de Ville vacant jusqu'au 15.

Le samedi 11, le Parlement étant présidé par le président Carpentier, qui, on le sait, tendit les détails de la mission remplie à cœur par M^e Jacquelot, qui revint de Nantes l'était déjà, et par M^e Foucquet, qui resta partis le 5 mars; en arrivant à Nantes députés de la Communauté de Rennes, à l'effet, « les quels les prièrent de les accompagner tant au nom de la dicte Court que de ce qui concernoit seulement le faict du sieur de Mercœur, pour ce qu'ils n'entendoient de remonstrance au dict duc de Mercœur pour le faict des garnisons. Ils furent mardy dernier tous ensemble le trouver à son lever, et après avoir esté de luy receus très humainement et d'un très bon œil, lui auroient dit que la Court ayant esté advertie de l'enlevement du dict de Faucon, président, elle les auroit deputed pour venir vers luy pour implorer son aide et secours; à ce que si le dict president estoit en ceste province, par sa puissance, autorité et grandeur, il fust mis en liberté, ensemble, M^e Ysaac Loysel, sieur de Bris, conseiller en la Court, et autres pris et enlevez avec lui. Que s'ils estoient hors d'icelle, par ses prières et intercessions, ils receussent bon traitement de ceulx qui les détenoient, jusques à ce que par son moyen l'on donnast ordre à leur délivrance. Que de ce la Court lui en escrivoit, et qu'ils estoient chargés de luy presenter ses lettres avecq ses humbles recommandations. Le

Mercoeur, ayant leu les lettres, leur dist qu'elles éance et qu'ils eussent à la luy déclarer. Sur quoy respondu que par les dictes lettres l'on touchoit , dont le premier estoit pour le recouvrement du con, president, et du sieur de Bris, ce qui estoit ec les deputtés de la ville de Rennes, là présents, siroient joindre à leurs supplications leurs humbles prières, les quelles ne tendoient à aultre fin que plier d'ayder à recouvrer les dicts de Faucon et

la Court et la ville seroient indignes du nom et nt elles sont honorées, sy elles ne s'émouvoient t ulcerées d'un tel meffaict, estant le dict de mier en la justice souveraine de ce pays, et le conseiller en la Court, homme d'honneur, et qui reputation s'est acquitté de sa charge. Donc, una- la Court et la ville de Rennes réiteroient leurs ce que, par ses force et puissance, ils puissent dicts de Faucon et Loysel, qui leur défailent de mépris de la justice et du service du Roy. Quant

joinct qui est en créance, et qui est particulier à la dicte Court, c'est qu'elle recognoist, comme ung chacun que ceste province est la plus heureuse de toutes royaume, estant la plus paisible et seule exempte ; que ce bonheur, après Dieu, la dicte Court à sa prudence; qu'elle desiroit, pour l'advence- rvice du Roy, bien et repos de ceste province, de son nom et bonne réputation, veoir tel heur accroistre et augmenter; que pour ce elle auroit ion de le prier d'oster toutes les garnisons des n n'a accoustumé en avoir en temps de paix; que vraie marque et assurance que la province estoit en seureté, quand l'on ne veoit aucune gendar- ustumée; que la justice, verta ennemye de la

force, est en sa vigueur et splendeur, quand les armes n'éclairent en aulcune part, les quelles ordinairement n'apportent à la beauté d'icelle qu'un nuage et obscurcissement, ce qui a donné lieu au proverbe : *Que les lois sont muettes entre les armes*; que la dicte Court n'entend faire ceste remonstrance pour entreprendre aulcune chose sur son pouvoir, du quel elle sera conservatrice éternellement; mais, pour le bien et repos de ceste province, le priant de prendre telle remonstrance en bonne part. Que le dict duc de Mercœur auroit repondu d'ordre ès poincts qui luy avoient été touchez. Et premier : qu'il portoit avec beaucoup d'impatience et douleur l'ennuy et affliction des dicts de Faucon et Loysel, pour l'honneur et respect qu'il porte à ceste Compagnie, qui est une Court souveraine, composée de gens d'honneur, des quels il faict beaucoup estat; qu'il aimoit particulièrement le dict de Faucon, comme il faict ung chacun de ceste Court en particulier; et pour le regard du dict Loysel, qu'il avoit bien entendu qu'il estoit très honneste homme; qu'ils n'estoient en la province, ne n'y avoint esté prins; ains, comme il a entendu, sur les marches d'Anjou, bien que samedy l'on luy raporta qu'ils avoient passé par la porte Saint Pierre de ceste ville et avoient esté mins sur l'eau par des soldats qui n'estoient point à luy; que, après tel avertissement, il les avoit faict suivre, sans en avoir peu découvrir aulcune chose certaine; que incontinent qu'il sera venu à sa cognoissance la part où ils peuvent estre, qu'il n'épargnera aulcun de ses moyens pour leur délivrance; qu'il espère en peu de temps les pouvoir découvrir, et lors, qu'il fera par effect paroistre le désir qu'il a de leur faire plaisir et de satisfaire à la vollonté de la Court, au service de la quelle il est voué, et que à ceste dévotion il demeurera ferme et stable, encorres qu'il n'en ait grand subject, pour ce qu'il semble que la Cour le veult mettre en mauvaise opinion, comme l'on peult recueillir par son ar-

rest portant deffanses d'envoyer les deniers royaulx à Nantes ; qu'il n'eust trouvé mauvais que l'on eust faict arrester les deniers à la concurrence des gaiges, mais d'avoir passé oultre, que cela n'avoit point de grâce, et ne peult se deffandre que l'on ne voie clairement que l'on s'attacque à luy sans subject, dont il estoit très desplaisant, d'autant que pour le bien du pays et le service de Sa Majesté, la Court et luy devoient estre unys et correspondants ensemble ; que c'est ce qu'il a tousjours plus désiré, comme ses comportemants en rendent de toutes parts assez ample tesmoignaige. Quant est des garnisons, qu'il commença à respondre, reprenant les derniers mots de leur discours, qui est que la Court n'entendoit entreprendre sur son pouvoir, jaçoit, qu'il ne soit de leur profession ; que neantmoins que la justice est une vertu qui se communique à tous ceulx qui sont capables de raison ; que ores que le temps ny l'age ne luy aient donné telle expérience qu'il desiroit, neantmoins qu'il n'est sy degarny de jugement qu'il ne sache qu'entre les partyes de la justice est celle que l'on appelle distributive, laquelle ne souffre la confusion des charges, les quelles elle veult estre divisément administrées ; que c'est à la Court à terminer les procès et à manier les choses civiles, et que à luy seul appartient le maniement de la milice ; de quoy, Dieu aydant, il s'acquittera au contentement d'un chacun, autant que la prudance humaine y pourra pourvoir, et de ce qui la surpassera, comme venant de là haut : *Il faut, comme l'on dit, baisser la teste aux foudres de Jupiter.* Quant à mettre garnison en la ville de Rennes, que c'est chose lourde et grosse de penser qu'il le veuille faire, d'autant qu'il aime les habitans et se confie beaucoup en eulx ; quant aux aultres endroicts, qu'il en mettra selon les occurrences, pour le bien et seureté de la province. Que de dire que les armes obscurcissent la justice, que ceulx qui ont dict telle chose l'ont entendu sainement, avecq .

restriction des armes illégitimes et violentes ; que les siennes sont du tout aultres, ainsy que l'on voit en tous les endroicts de ceste province, où, entre les gens de guerre qui sont de sa part, les juges administrent la justice en toute liberté, et mesmes les sergents font leurs exploits. Que tel heur continuera, pourveu qu'il soict aydé du sage advis de la Court, la quelle il espère voir de brief et la contanter.

« Le dict Jacquelot, conseiller, a présenté à la Court les lettres missives envoyées à la dicte Court par le duc de Mercœur, et celles de Messire Pierre Carpentier, president à la dicte Court, ecrites à Nantes le 9 de ce mois. »

La Cour ne crut pas, et ne put pas croire aux dénégations de Mercœur; le même jour, elle envoya une Commission rogatoire au sénéchal de Nantes, pour informer judiciairement du fait de l'enlèvement et de la détention du président de Faucon.

Le lendemain était un dimanche. Le lundi matin 13 mars, toute la population était en armes, et la ville hérissée de barricades.

II

C'est ici le lieu de reproduire tout d'abord le pamphlet ligueur retrouvé par M. Danjou. Le lecteur remarquera les incorrections à propos des noms propres, qui s'expliquent par l'impression, et probablement la rédaction même du factum à Paris. Ainsi, La Hunaudaye est écrit *La Hainaudaye*; Sourdéac devient *Sordache*; Ancenis est imprimé *Anizy*; l'alloué, c'est-à-dire le second juge du Présidial, se voit qualifié *sieur Laloué*, comme si c'était son nom patronymique. Il est aussi très-certain que le factum n'a été rédigé qu'après le 14, et est, par conséquent, antidaté de quelques jours :

« *La delivrance admirable de la ville de Rennes en Bretagne d'entre les mains des Politiques et Heretiques, selon les lettres missives de ce dernier voyage, du 14 mars.*

« Vous avez entendu par cy devant le grand danger et la misère où se retrouvoient les bons catholiques de ceste ville de Rennes, pour la trahison et perfidie des meschans qui tenoient icy les premiers rangs; les quels par leurs artifices accoustumez, poursuivans les faits exécrables de Blois, avoient gagné et corrompu par argent et faveurs quelques uns des cinquanteniers et citoyens de la ville, et fait entrer dedans icelle le sieur de La Haynaudaye, la vie et déportement du quel font douter s'il croit en Dieu; et le sieur de Sordache, grand huguenot (1) qui, en vertu de ses commissions de Blois, avoit desja levé bien trois cens hommes hérétiques et méchans garnemens. Avoient aussy par l'appuy de quelques politiques du Parlement faict publier certains édicts et arrêts au préjudice des catholiques zélés. Cependant les bons catholiques, se voyans en ce grand péril, eurent recours, comme ils en furent exhortez par leur prédicateur jésuite, aux prières et oraisons, afin qu'il pleust à la divine bonté les assister en ceste extrémité, et les encourager à la défense de nostre sainte religion catholique. Ils commencèrent donc, au grand dépit des meschans qui fremissoient de rage, dès le second mercredy de Caresme, à faire processions, mais simplement et sans y rien ajouter que l'ordinaire : puis le vendredy et dimanche suivans y adjoutèrent, à l'exemple des Parisiens, les cierges et flambeaux ardens : et grand nombre d'hommes et de femmes marchaient nuds pieds, et plusieurs

(1) Sourdéac n'était pas huguenot, mais catholique, comme La Hunaudaye.

seulement couverts d'un simple linge ou d'une vieille robe de nuit.

« Le lendemain les politiques, huguenots, athéistes forcez de rage font courir plusieurs faux bruits contre les gens de bien, font des recherches par leurs maisons, et enfin se saisissent de toutes les places fortes et munitions de la ville, si bien qu'il ne restoit plus qu'à exécuter leur méchante et malheureuse entreprinse. Mais nostre bon Dieu, qui jusques à présent a maintenu et conservé miraculeusement les catholiques zélés, a tellement renversé leurs desseins qu'ils se sont eux mêmes venus brusler à la chandelle ; ayant permis que le premier president revenant de Blois pour poursuivre les cruantez encommencées au grand estonnement des gens de bien, aye esté constitué prisonnier et mené à Anizy sur Loire.

« Par après, le dimanche 12 du présent mois de mars, à onze heures de nuit, du Breuil, lieutenant de La Hainandaye, gouverneur, sortit de la ville pour exécuter quelque meschant dessein ; et cependant le dit gouverneur voulut jeter un ancien concierge catholique hors de la tour au Foullon avec menaces et coups de poin, et y en mit un autre par force. Ce que voyans quelques cinquanteniers catholiques se levèrent et jetèrent dedans à corps perdus, et aussitost se firent maistres de la dite tour. Incontinent aussi toute la ville fut en armes, et se barricadèrent en peu de temps ; et eslurent pour chef Monsieur Laloué, homme de bien et juge criminel de la ville, qui bien accompagné de gens armez, s'en alla demander les clefs au dit gouverneur, qui au commencement respondit qu'il creveroit plustot que de rendre les clefs, ny les fortresses. Et comme le dit sieur Laloué eust dict courageusement qu'il falloit donc crever, et que s'estant saisy de l'hostel de ville, il commença à faire braquer l'artillerie contre la dite tour de ce gouverneur, qui fut si eperdu avec les siens, qui se pensoient contrebarricader, que tous perdirent cœur et

rendirent les clefs et forteresses, et est chose miraculeuse que le tout s'y soit passé sans y avoir aucune effusion de sang. Peu après Monsieur de Mercure, gouverneur de Bretagne, s'est approché et s'y en est venu bien accompagné, avec le grand contentement de tous les gens de bien, qui sont maistres de toute la ville. Messieurs du clergé, de la justice et les bourgeois luy sont allés au devant, et l'ont recen fort honorablement. Nous espérons qu'il reprimera l'audace des politiques et hérétiques qui empeschoient sa venue, et donnera bon ordre pour l'union des catholiques, et la défense et conservation de nostre sainte foy et religion; comme nous prions Dieu luy en faire la grâce, afin que tous ensemble ayons tousjours plus de sujet et occasion de recognoistre les biens qu'il nous faict, et nous rendre tousjours plus prompts et adonnez à son divin service. — Fin. »

III

En regard du pamphlet de la Ligue, je vais placer le récit tout à fait officiel et complètement inédit des commissaires délégués par le Parlement pour calmer l'émente. Les registres municipaux, je crois l'avoir dit, sont absolument muets. Le *Journal de Pichard*, témoin oculaire, nous servira à compléter par des notes les procès-verbaux du Parlement.

« Le lundi 13^e jour de mars 1589, foire de la Mi-Carême, dit Pichard, fut l'émotion à Rennes environ onze heures du matin; et étoit chef d'icelle M^e Raoul Martin, alloué du dict Rennes, ayant pour principaux complices François Bouteiller, François Languedoc (1), Messire Salomon de Kerbonnez, rec-

(1) Frère de l'un des miseurs, ancêtre de Gilles Languedoc, qui a laissé un recueil fort connu sur l'ancienne organisation municipale.

eur de Mordelles, chanoine de Rennes
aire royal. Et faisoient courir un bruict
aye et M. de Montbarot avoient délibéré
ille le sieur du Bordaige et plusieurs
n'ils se vouloient saisir des tours de l
'en estoient saisis les premiers; et av
oullons le capitaine de Talhouët, es
fercœur. »

Au Parlement, le midi du même
ublique donnée aux parties, quatre p
onseillers se trouvèrent réunis et dres
uivant :

« Sur le bruict et advertissement que
ille se mettoient en armes, sont les
onseillers entrés extraordinairement et
e seneschal de Rennes et l'avocat du
ieu, mandés pour sçavoir d'eux l'occasi
que les habitans sont en armes, prest
ion, si par la Court n'y est prompt
upplié la Court de députer aucuns c
our en conférer avecq le sieur de La
sieur de Montbarot, pour assement
besoing de faire. Sur ce délibéré, la Co
lacques Barrin et François Harpin, pré
tituan et Jacques de Lannay, conseil
ers les sieurs de La Hunaudaye et de
entrés en la Court ont rapporté avoir
le la ville grand nombre des habitans
endues, et les barricades près d'icelle
enses; aucuns des quels disoient avoi
se conserver à l'exemple des aultres
sion de telle émotion; les aultres que
our aux Foullons, et dépossédé et oul

celle (1) ; et par cy devant avoit esté présenté requête à la Court affin de mettre hors de la ville les suspects, faire murer deux des portes et mettre trois clefs à celles qui demeureroient ouvertes, pour pourveoir à leur seurte; et qu'il n'entrast et ne sortit aucuns de nuict; et que la Court ne leur avoit faict justice sur leur requête. A quoy leur auroit esté répondu que pour le regard des suspects la Court avoit donné son arrêt, qu'elle avoict ordonné estre délivré au sénéchal et procureur des bourgeois, il y a huit jours. Quant aux portes et clefs, que cestoit au Roy d'y ordonner, et qu'ils avoient leur capitaine établi par le dict seigneur, par devers le quel ils devoient se retirer.

« Et par les dicts sieurs de La Hunaudaye et de Montbarot a esté dict : que voyant l'émotion du peuple, ils avoient pris les armes pour empescher la sédition que l'on veoyt préparer, et qu'ils ne désiroient que une bonne union et intelligence avecq les habitans, et qu'ils estoient résolus de leur part obéir à tout ce qui par la Court seroit ordonné pour esteindre la dicte émotion. Et ayant les députés eu la dicte response, seroient allés à la dicte tour aux Foullons, en laquelle ils avoient trouvé aucuns des habitans de la ville, qui disoient y avoir esté mis par aucuns des cinquanteniers, et qu'ils estoient prêts d'en sortir, faisant venir ceulx par l'advis des quels ils estoient entrés. Le faict mis en délibération, a esté arrêté que les cinquanteniers de la dicte ville seront mandés. Et aucuns d'iceux entrés, ont dict ne sçavoir l'occasion de telle émotion, et s'estre barricadés pour la conserva-

(1) Le contrôleur de la ville se nommait Champenois. Il avait un logement plus ou moins officiel dans la tour aux Foulons. C'est là ce qu'entend le pamphlet ligueur, quand il dit que le gouverneur chassa le *conciérge*, bon catholique. Les comptes des miseurs nous apprennent que ce pauvre Champenois, fort peu à redouter, était phthisique, et mourut dans cette même année.

le leurs biens
r. Et aultre pou
ldats de leurs
rant suivis pa
aux en la dicte
e service du R
e pouvoir faire

ville n'estoient délivrées aux habitans; et que l'occa-
u'ils avoient pris les armes fut sur la rumeur que l'on
t mettre nombre de huguenots dans la ville, et que on
chassé le controlleur d'icelle hors de la dicte tour, en
elle luy et sa famille estoient demeurans d'ancienneté.
sa que par la Court leur a esté remonstré que le con-
estoit rentré dedans la tour, et que ce n'estoit à eux à
tre aultres personnes, et quant à leur requête, que la
avoit donné son arrest pour le regard des suspects
le surplus que c'estoit au Roy à y ordonner; le
a délibération :

a Court a faict et faict très exprès commandeme
es habitans de ceste ville et aultres, fors à ceux
de garde de ce jour, de mettre les armes bas e
à leurs maisons, et faict inhibitions et deffans
personnes de sortir de leurs maisons, et vagner
hors mis ceux qui seront de guet et de garde,
de la vie, et destre déclarés séditions et rebelles
à sa justice. Et pour le regard des tours de ceste
es seront mises en la garde de ceux qui les av
avant. Et fait inhibitions et deffances au capitain
ville et à tous aultres de faire ouverture, la nuict,
d'icelle, et ordonne que le présent arrest sera
ntement proclamé à son de trompe et cry publicq,
rouers de ceste ville.

Et tost après, les dicts senneschal et advocat du R

Rennes, entrés en la Court, et ayant faict entendre à icelle que l'émotion s'augmente et estoient prêts à venir aux mains contre les sieurs de La Hunaudaye et Montbarot, et qu'il estoit nécessaire, s'il plaisoit à la Court, de y interposer son autorité; ont esté les dits Barrin et Harpin, présidents, Tituan et de Launay, conseillers, commis pour aviser les moyens de composer le dit tumulte, et suivant le dit arrest se sont transportez sur les lieux, par devers les dicts habitans, et sieurs de La Hunaudaye et de Montbarot. »

Du mardi 14 du mois de mars. — Quatre présidents, trente-neuf conseillers. — « Messires Barrin et Harpin, présidents, M^{rs} Tituan et de Launay, conseillers, ont dit que, suivant la charge qu'ils avoient eue de la Court le jour d'hier, ils se seroient transportés vers ceux qui estoient en armes, au grand bout de Cohue de ceste ville, où estoit le plus fort de l'émotion, où ils auroient trouvé grande multitude d'hommes, aux quels ils auroient faict commandement, suyvant l'arrest qui avoit esté publié, de mettre les armes bas. A quoi leur auroict esté dict qu'ils ne les poseroient jamais qu'ils n'eussent les clés des portes. Et sur ce qu'ils leur auroient remonstré que la garde des clefs de la ville appartient au lieutenant général et au cappitaine particulier de la ville, et que la Court ne souffriroit jamais que l'autorité du Roy fust diminuée, et que la garde et seureté de la ville fust mise en la main du peuple, les dessus dicts et aultres auroient insisté vouloir les clefs estre déposées en leurs mains, d'autant qu'ils craignoient que les portes fussent ouvertes la nuict, comme il avoit esté faict la précédente; et que les sieurs de La Hunaudaye et de Montbarot en fussent dessaysis, autrement qu'ils ne poseroient les armes. Se seroient transportés vers les sieurs de La Hunaudaye et de Montbarot, aux quels ils auroient remonstré que l'insolence du peuple continuoit, et qu'ils ne vouloient poser les armes, sinon ayant les clefs; et lors fut

visé que l'on sauroit de ceux
contenteroient que pour le soi
x mains de l'un des présidents
é remonstré aux dicts habita
poser les armes, les clefs esta
us dicts députés par le sie
urveoir à ce qui seroit nécessai
ville; la nuict estant jà close
sieur de Montbarot ès mains d
la maison du dict Barrin, j
te la nuict dernière. Et, le ma
isté du senneschal et advocat
et faire ouverture des portes d
plié la Court de le descharger
r ce délibéré la dicte Court a
ent, M^{re} Zacharie Croc et Jacq
ur conférer avec le dict sieur c
lien, et entre les mains de que
voient mises les dictes clefs.

« La Court, toutes les chambre
a escrit au Roy pour luy faire
s jours derniers en ceste ville d
ceste province (1). »

Pichard ajoute quelques détail
ts suffit pour faire mettre bas
étaient pas dans la conjuration
armes, sous le commandem
ars notamment, que Pichard
use, établirent une garde autoi
rrin, chez lequel les clefs d
ontbarot coucha, cette nuit-là

(1) Registres du Parlement.

de La Hunaudaye chez le sénéchal de Rennes. Le matin 14 mars, vers huit heures, les portes furent ouvertes par le président Barrin et le sénéchal. Le duc, « qui avoit une cuirasse au dos » sous ses habits, et qui étoit de la Ligue, se joignit à eux. Le sieur de la porte de Toussaints se présenta le lieutenant de Montbarot, lequel avoit été envoyé au-devant de Piolaine, qui venoit de la Cour. Le duc entra à l'entrée de la ville, et du Breil fut fait prisonnier au faubourg Magdeleine, par les gens du duc qui enveloppaient la ville.

IV

Le même jour, Mercœur entra subitement dans la ville trop clair qu'il étoit d'avance au courant de ce qui se passoit à Rennes. Il étoit parti de Nantes sous prétexte de se rendre à Vannes, à l'ouverture des États, qui ne se réunirent pas; après avoir pris possession de l'ordre avec les moines, et y avoir installé un gouvernement, il étoit venu coucher à Lohéac, le lundi. Vers midi, il entra à Rennes par la porte aux Foucaults, dont le sieur de la porte étoit maître depuis la veille.

Le duc de Mercœur, dont les pouvoirs ne pouvoient subsister sans le duc, duquel il n'étoit que le lieutenant, se voyant renfermé dans la porte Mordelaise.

Après la levée du Parlement, Messire Jacques

[Barrin, président, a dit « que ce jour il avoit esté ordonné par le sieur de La Hunaudaye, il seroit advisé en la ville de qui demeureroient les clefs de ceste ville; que de la venue du duc de Mercœur seroit arrivé en ceste ville, et ne le sieur de La Hunaudaye s'en entremest, attendu la

présence du duc de Mercœur. A ce requis qu'il plaise à la Court y pour délibération a esté arresté que Messir Barrin, présidents, et M^{rs} Nicollas Al Guéguen et Jan Marbeuf, conseillers Mercœur pour le saluer au nom de l dict Barrin, président, remettra les duc de Mercœur, et ce faisant qu'il

Le 15 mars, après midi, le duc s Ville. Il y trouva réunis soixante ha « Que ayant prins son chemin po Vannes, estant adverty du danger ceste ville, qu'il ayme, et pour les a et particulier se y emploiera toute sa min pour en dilligence y venir pour rant que sa présance y apportera et p sa personne, auctorité et puissance, rité (?) telle qu'il et les dicts habitan

« Et demande pour nostre seurety luy est faict quelque requête ou s'il ticles, il y pourvoira incontinent et repos et conservation, où il s'emp contentement.

« Et en cest endroict lui a esté pr cernans le bien et repos de ceste v habitans, qui ont toujours désiré viv ritté du Roy, en la religion catholique maine (1). »

Le lecteur remarquera cette forme quelle, même en présence de Mercœur les bourgeois ne renoncèrent jamais.

(1) Archives municipales.

Je n'ai pu retrouver le texte des onze articles de la charte municipale soumise à Mercœur. Le résumé de la discussion, au procès-verbal, est un véritable logogriphe, où l'on trouve seulement 1^{er}, 2^e articles, etc., accordé. On peut cependant deviner ceci :

1^o Que l'ancien Conseil sera rétabli, sinon dans ses membres, au moins dans sa forme, et qu'il sera toujours appelé aux *assemblées générales*, maintenues évidemment pour les circonstances extraordinaires;

2^o Que des portes de la ville, la porte Mordelaise et la porte de Saint-Georges seront murées; que l'on fera pour chaque porte conservée deux clefs différentes l'une de l'autre, les gardes des clavures étant aussi changées, « qui seront baillées, l'une au cheff, et l'autre à ung des habitans qui sera choaisi; »

3^o « Les corps de garde des tours demeureront vides, et en la disposition des habitans. » Le commandement demeurera aux cinquanteniers et dizainiers. — On ne laissera entrer à la fois que dix personnes par chaque porte.

Après que ce règlement eut été adopté, le duc fit l'importante déclaration qui suit :

« Et a le dict seigneur duc de Mercœur, gouverneur sus dict, dict et déclaré que ce qui fust faict lundy dernier en ceste ville, et les armes prinses par les dicts habitans, il advoue le tout comme faict de son commandement, et l'autorise et advoue entièrement, comme en ayant donné charge, et jusqu'à ce jour, si besoing est, le fera entendre au Roy. »

L'un des principaux assistants, Sébastien Caradeuc, sieur de la Jouannerie, qui avait été procureur des bourgeois en 1577, prit alors la parole, au nom de Bonabes Biet, absent :

« Caradeuc pour les habitans et Communauté, le procureur absent, a remercié très humblement le dict sieur gouverneur et lieutenant général pour le Roy en ce pays, des bons et

prudens advisemens qu'il leur donnoit pour leur conservation, et que de leur part ils n'avoient jamais eu en vue ny en esprit, sinon de vivre en union de la religion catholique, apostolique et rommaine, ainsi que le Roy le leur avoit mandé par ses édits publiés en la Court, et en ce faisant, eux conserver en l'obéissance et service du Roy, comme tousjours ils l'avoient dict et juré et protesté toutes fois et quantes qu'il avoit pleu au Roy envoyer en ceste Maison commune aucuns de Messieurs ses commissaires, députés et délégués, et supplie le dict sieur gouverneur de ainsi le faire entendre à Sa dicte Majesté (1). »

Le duc de Mercœur se rendit au Parlement le jeudi matin, 16 mars. Quatre présidents et tous les conseillers de la séance de février l'y attendaient. Le duc y garda une attitude à la fois hautaine en ce qui concernait son pouvoir militaire dans la province, et toujours hypocrite sur le fait de l'arrestation du premier président. Je transcris le registre secret :

« La Court advertye que le duc de Mercœur estoit en l'église Saint François et venoit en la dicte Court, a commis M^{re} Zaccharie Croc et Jan Marbeuf pour aller au devant de luy.

« Et entré en la dicte Court, après avoir pris place, a dict qu'ayant seu les remuemans qui se font à présent tant en ceste ville que ailleurs en ceste province, et craignant que par la faulte de sa présence il ne fust advenu quelques inconveniens, il seroit venu en ceste ville affin d'assurer les gens de bien, et entre aultres cette compagnie, laquelle scait qu'il a tousjours esté désireux de la maintenir, et conjoindre à icelle l'autorité que le Roy luy a donnée, ce qu'il désire à présent de faire : encore qu'il ait grande occasion de se plaindre d'un arrêt donné ces jours derniers en la Court,

(1) Archives municipales.

contenant pouvoir au sieur de La Hunaudaye de faire assembler le ban et arrière ban de ce duché et aultres forces; de quoy il ne se peult qu'il ne se trouve offensé, attendu que c'est à luy seul que telles puissances sont données, estant en la province comme il est, et non au sieur de La Hunaudaye, qui est personne privée lorsqu'il est présent; et cognoissant que cest arrest est de grande importance en la saison du temps auquel nous sommes, a requis qu'il soit révoqué, ou l'exécution d'iceluy sursise.

• Sur quoy lui a esté dict par Messire Jan Rogier, président, qu'il luy pouvoit dire avec vérité que la Court n'avoit jamais pensé faire aulcune chose au préjudice de son autorité, laquelle plus tost elle désire luy conserver et maintenir en tout ce qu'il appartiendra, le remerciant de sa bonne volonté, et le priant de continuer tousjours en icelle. Et quant à l'arrest duquel il se plaint, que ayant entendu les occurences qui se sont présentées qui ont contrainct la Court d'y mestre la main, comme elle a faict au passé par plusieurs aultres fois, dont il s'en est ensuivy de bons effects, ce que le Roy a tousjours eu pour agréable; et dernièrement la cause a esté la prise et enlèvement de Messire Claude de Faucon, premier président, et M^e Isaac Loysel, conseiller en icelle, et ceux de leur compagnie, et les meurtres commis de deux de leurs gens qui ne se deffendoient lors du dict enlèvement, avec une vollerye publique; et qu'il ne fault trouver estrange si la Court sestoit esmue d'un tel faict et avoit recours aux moyens les plus prompts, ayant près d'elle le sieur de La Hunaudaye, dont le duc de Mercœur fut incontinent adverty par deux conseillers que la dicte Court commit pour cet effect et pour le prier, ce qu'elle faict encore aujourd'hui, d'employer ses forces et moyens pour la libération du dict de Faucon, premier président, et de ceulx de sa compagnie; et ce faisant qu'il l'obligera avecq tout le pays, qui, à juste cause, porte

un grand dueil d'un tel acte fait du Roy et de sa justice, et contenu

« A quoy le dict duc de Mercoeur de la prise du dict de Faucon, par l'intention aux députés de la dite ville de faire autre chose que de regretter venir il désire apporter à ceste occasion qu'il luy sera possible.

« De quoy le dict Rogier, par l'ordre de la Cour de la province en paix, ainsy que ont fait par la dextérité et prudence des du Roy en icelluy ont toujours temps des plus grandes guerres de nostre temps.

« En l'endroit a le dict duc a besoin lui ramener aucun en tousjours en une bonne volonté mandé en ceste province, il a d'icelle en recommandation, et en la guerre; mais aussy qu'il faut occasions.

« Sur quoy lui a esté dict par le Roy, qu'il espéroit que sa présence et que sur sa proposition la Cour.

« Sur tout, a esté l'audience a assisté le dict duc de Mercoeur

Pichard nous apprend que le lendemain. Sur un signe qui lui fut fait la Cour, et se retira en son logis chez le sieur Pigeon. C'est là que les gouverneurs, auquel la Commune

chapelle. Un soin plus pressant que l'honneur d'entendre des plaidoiries rappelait le duc.

Montbarot, quoi qu'en affirme le pamphlet ligueur, était resté dans sa tour Mordelaise depuis l'émeute du lundi. Le jeudi matin, le capitaine Jan, aventurier d'origine corse, dont Mercœur avait fait son séide, vint sommer Montbarot de déguerpir. Celui-ci répondit qu'il n'en ferait rien. Il « dist qu'il estoit mins de par le Roy et qu'il n'en sortiroit point si le Roy ne le lui commandoit. Et ce fait, continue Pichard, le dict sieur de Montbarot envoya prier les cinquanteniers de la dicte ville, ceux qu'il sçavoit estre de ses amis, et aultres, de le secourir, entre aultres la compagnie des notaires, qui estoit en garde à la porte Saint-Michel; ce que les dicts notaires et cinquanteniers ne purent pas faire, à cause que le dict sieur de Mercœur estoit lors le plus fort en la dicte ville, tant à cause de ses gens, que de la plus grande partie des cinquanteniers et habitans qui tenoient son parti; fors cinq ou six jeunes hommes qui l'allèrent trouver et furent avecq lui jusqu'à ce qu'il sortit; et entre autres y eut Maistres Jean Gaborel, Luc et Jean Bourdais frères, Julien Le Roux et aultres (1). »

C'était de ce refus de Montbarot de quitter la tour Mordelaise que l'on avait prévenu Mercœur par un signe. Aussitôt rentré à son logis, il donna ordre d'assiéger Montbarot; « et y fut le dict capitaine Jan et sa compagnie, avecq le sieur de Guesbriand, remarquer la dicte tour pour l'assiéger, après y avoir envoyé un trompette les sommer de se rendre. Cependant M. le seneschal et plusieurs des habitans furent par diverses fois parler tant au dict sieur de Mercœur qu'à Montbarot, pour essayer de faire quelque composition, entr'autres que le dict sieur de Montbarot eust sorti de la ville avec ses

(1) Journal de Pichard.

gens et bagues sauvés; ce que le dict sieur par plusieurs fois, disant aimer mieux cr'enfans et serviteurs, que de sortir de la p le Roy, sans avoir forfait, ou que le Ro mandé. A la par fin, environ les quatre l de Montbarot fust obligé de quitter la t et aller à la Martinière, environ les cin soir (1). » .

La Martinière était une maison appart Mercœur étant ainsi maître absolu de ment, dans son audience du 17 mars, a tion de l'arrêt du 4 de ce mois, concernai ban et de l'arrière-ban, sera remise à l'au du duc de Mercœur, de quoy sera advi Hunaudaye, lieutenant général en l'absen cœur. »

Le même jour, Mercœur se rendit à la maison commune, afin d'organiser le Conseil Municipal, comme il avait été convenu l'avant-veille. Le duc arriva en retard, et déjà une assemblée nombreuse avait procédé à des élections qui furent soumises au gouverneur, ayant été exposé que l'on s'était réuni pour élire et choisir « un Corps de Ville et personnel de conseil pour délibérer, résoudre, conclure, ordonner, rester et faire exécuter ce qui sera par le dict Conseil arrêté et ordonné en leur assemblée pour leurs cas et affaires pendant ces troubles se pourront adviendre et se présenter chacun jour, à ce que aucun inconvénient n'en puisse arriver tant pour le regard de la religion catholique, apostolique rommaine, où tous les habitans ont juré vivre et mourir et employer leurs vies, biens et moyens, que pour la deffence d'icelle sous l'autorité et service du Roy et conservat

(1) Journal de Pichard.

de ceste ville et habitans d'icelle, du public et repos d'iceluy, et suyvant l'advis du dict seigneur et articles qu'ils ont faict escrire et dresser qu'on luy auroit communiqués.

« Et ont remonstré au dict seigneur avoir ce jour effectué avant la venue du dict seigneur en cette Communauté, ce qui est arrêté; que pour le regard —

« De l'estat ecclésiastique ont esté chouaisis et deputez sçavoir :

M. l'abbé de Saint-Melaine, présent,

Messire Loys Cadier, recteur de Toussaints, archidiacre et chanoine de Rennes,

Messire Salomon de Kerbonnez, recteur de Mordelles, aussy chanoine,

Messire d'Argentré, aussy chanoine, recteur des Trois-Maries,

Messire de Vandel, aussy chanoine,

M^e Jean Sucé, pour la dame abbesse de Saint-Georges,

Messire Jean Chauvel, aussy chanoine.

« Troys des quels avecq les aultres cy après deputez comme est cy après déclaré, en l'absence les ungs des aultres, pourront arrester, conclure, adviser, délibérer, ordonner et faire exécuter ce qui sera par eulx advisé, conclud, délibéré et ordonné; ce qui sera par eulx conclud et arrêté sur et des affaires qui se présenteront et occureront pendant ces troubles pour la deffense et conservation de l'union de l'Église et de la religion catholique, appostolique et rommaine et manutention de l'auctorité du Roy, son service et conservation de cette ville, et liberté et repos publicq des dicts habitans; où ils ont cy devant protesté et faict serment d'y vouloir employer tous leurs biens et moyens, et de vivre et mourir sous la conduite de Monseigneur le duc de Mercœur, lieutenant général pour Sa Majesté en ce pays et duché de Bretagne.

« Et de l'estat de la justice sont chous
M. le président de la Muce,
M. Tituau, conseiller en la Court,
M. du Boillay, aussy conseiller,
M. Huby, aussy conseiller,
M. d'Argentré, aussy conseiller,
M. Gouyré (?), conseiller au siège Pré
M. Busnel, sieur de la Retardaye, con
M. de Bouderan, aussy conseiller,
Le juge prévostal du dict Rennes,
M^e Jullien Perrin, sieur des Mottais,
M^e Guillaume Godet, sieur de Baon.

« Troys des quels en absence les ungs
avecq les aultres deputer de chacun or
adviser, délibérer, arrester, conclure et

« Oultre les quels est accordé que les
et les gens du Roy entreront et ont en
comme en cas pareil ont les officiers de

« Et pour bourgeois et personnes ne
ont esté chouaisis :

M^e Gilles Lezot Villegeffroy,
M^e Sébastien Caradeuc, sieur de la Jo
M^e Jean Champenoys, controllleur,
M^e François Le Pigeon Maisonneuve,
M^e Yves Cormier Mezières,
M^e Jean Luxembourg, sieur d'Issères,
M^e Jean Jacopin, sieur du Tertre,
M^e Olivier Couasnon, sieur de la Rou
M^e Jean Le Jamben, sieur de la Land
Léonard Le Boutailler, sieur des Coul
Pierre Le Boulanger Servigné,
Briand Huet, sieur de Neuville,
Jean Morel Bouschetier,

e, l'esné,
rault,

lier, avocat,
prestre,
iarguaye,
La Barre,
Marchant,
asteraye,
non.

uels et en absence comme dict est, pourront
de chacun comme dessus, adviser, conclure,
onner des dictes affaires.

s cappitaines et cinquanteniers et chefs de
sont tous chonais, et auront entrée au dict

nels pourront en absence les ungs des aultres
s deputez au nombre prédit, adviser, délibé-
onchre et ordonner sur les dictes affaires et
omme dessus.

résente affaires qui concernent le général et
ville, ils en conféreront en assemblée géné-

at les assemblées au jour de mercredy après

s chonais et esleus le serment à la première
levant le magistrat, au cas requis : de tenir,
, eux et tous leurs moyens... pour l'Église
ostolique et rommaine, et service du Roy et
horitté, conservation et repos de ceste ville,
e et du publicq et service du Roy, et y vivre
ubs son aucthoritté.

lonnance et commandement du dict seigneur

duc, gouverneur et lieutenant général sus dict, videront de ceste ville et envyrons d'icelle tous les huguenots, fauteurs et gens de la nouvelle oppinion, et en sera faicte l'exécution suyvant ce qui a esté et est arresté, et mon dict seigneur y pourvoira avant que s'en aller de ceste ville, à ce que les gens de bien, serviteurs de Dieu et du Roy puissent demeurer en paix, et vivre paisiblement ensemble, union et amitié et le publicq en repos. »

Le duc se rendit au Palais le samedi 18 mars au matin, et on rendit en sa présence l'arrêt suivant :

« La Cour, Grand'Chambre et Tournelle assemblées, après avoir veu les registres d'icelle des 13 et 14 de ce mois, faisant mention de l'émotion faicte les dicts jours en ceste ville, a arrêté : Attendu que tout ce qui y fust faict n'estoit que pour le bien et seureté de ceste ville, qu'il n'en sera faict aucune recherche contre personne, tant en général qu'en particulier, de ce qui s'est passé en la dicte émotion. »

Le même jour, il présida la réunion de la Communauté de Ville. « Sur la remonstrance faicte par M^e Sébastien Caradeuc, exerçant pour l'absence du procureur de ceste Communauté comme le jour où mon dict seigneur le gouverneur arriva, il avoit esté adverty que les cinquanteniers et dizainiers s'étoient assemblées, et pour n'avoir de présent aucun cappitaine résidant avoient élu, et supplient mon dict sieur le duc de Mercœur de leur bailler le sieur de la Charonnière, pour estre gentilhomme de maison, d'honneur, catholique et serviteur du Roy; et pour ces considérations demanda haultement et publicquement sy les dicts habitans le demandoient; ce que les dicts habitans en corps respondirent accorder, demander et consantir. Et là dessus le dict sieur Caradeuc requist que le dict sieur de la Charonnière prestât le serment de bien et fidèlement se y porter pour la conservation et union de la dicte Communauté, soubs la fidélité et obéissance

qu'il devoit au Roy. Et en l'androict a esté par le dict sieur duc dict que suyvant la délibération et demande affin que ceste Communauté ne demeure sans chef, il a pourveu à capitaine Georges de la Charronière, escuyer, sieur du dict lieu cy présent, auquel il a baillé ses lettres de provision et commission, attendant y estre aultrement pourveu par le Roy.

« Le quel en l'endroit les a apparues en codice, attendant les mettre en forme pour estre registrées, les quelles leues à haulte voix, requête présentement par le dict Caradeuc faicte, suyvant ce que devant porté par sa remonstrance ;

« Par mon dict sieur le gouverneur a esté prins et receu du dict de la Charronière le serment que bien et dubment, en la charge et estat de cappitaine de ceste ville il se portera et acquittera bien et deubment, ce qu'il a promins et juré faire.

« Et mon dict sieur de Mercœur dict et déclare que demain seront par luy réponsus les articles par les dicts habitans luy présentés, et faict lire en ceste maison de la Communauté pour le faict de la dicte Communauté par cy devant et dès le xv^e de ce moys, et à ceste fin se y trouveroit et que en seront advertys nombre des habitans, soit céans ou à son logeix. »

Il y eut bien, le dimanche, une nouvelle réunion présidée par le duc en personne, à la Maison de Ville. Il n'y fut pas question des *articles*. Le tout se borna à décharger François Le Bouteiller, cinquantenier, de la garde des clefs de la tour aux Foulons, que ses hommes avaient délaissée, lesdites clefs ayant été par lui remises à Champenois, le contrôleur, qui s'y était réinstallé avec sa famille et ses domestiques.

Le lundi 20 mars, réunion encore fort nombreuse à la Maison commune, pour procéder à la prestation de serment des conseillers élus dans la séance du 17. On lut le rôle des élus à haute voix. Mercœur demanda lui-même « s'il y avoit aucun qui ne l'eût agréable. » « Et il a esté unanimement

nully (*sic*) y contrariant, dict et déclaré a
et requérir qu'il sorte son plein et entier

On procéda ensuite à l'élection des cin

« Et pour cappitaines, chefs de compa
niers, sont et ont esté chouaisis :

Le sieur de Chavigny, chef de la reten

M^e Jullien Odion, pour les notaires,

M^e Jullien Cochart, pour les procureurs

Pierre Blandin Verger,

Mathurin Blandin La Lande,

Claude Georges,

Geffroy Languedoc,

Jullien Bazin,

Jean Boullenct,

Raoul Allaire,

Anthoine Bernard,

Christophle Duval,

Claude Varrames,

Jean Lucas,

Jean Chesnot,

Jullien Boullanger,

Gilles Haran,

Servais Hardy,

Jean Nocqueville l'esné,

Charles Ducreix,

Pierre Precheu.

« Auquel appeau opt comparu en pe
d'iceulx ainsi qu'il est rapporté cy devan
par le dict sieur abbé de Saint Melaine
mesme faict et presté son serment ès n
duc et gouverneur sus dict, et en présan
receu le serment des dicts presants, qui
jurent de donner fidel advis, et de pourvoi

de la conservation de l'Union et de l'Eglise catholique, apostolique et rommaine, manutention de l'auctorité du Roy sous la conduite de mon dict sieur le duc de Mercœur, gouverneur et lieutenant général pour Sa Majesté en ce dict pays et duché; liberté, repos de la patrie et conservation d'icelle, particulièrement de ceste ville, et pour l'exécution de ce qui sera advisé et délibéré y employer leurs vies, biens et moyens, et de tenir le tout secret. Ce que particulièrement les uns après les autres ils ont fait, promis et juré volontairement et librement.

« Et pour le respect des autres qui ne sont présents, à faire et prêter leurs serments selon ce que dessus, est advisé et délibéré et ordonné qu'ils le feront et prêteront, et de ce faire seront advertys et appelés à la première assemblée, à ce que les choses et affaires ne demeurent arriére. »

Ce fut la dernière fois que Mercœur se rendit de sa personne à la Maison commune. D'assez peu importantes modifications avaient été apportées à la composition du Conseil, constitué sous la présidence de La Hunaudaye; le procureur des bourgeois restait le même; les bourgeois reprenaient la garde de la ville; seulement, Montbarot était remplacé par un capitaine à la dévotion de Mercœur.

Mercœur ne parut plus désormais au Parlement. La Cour, le mardi 21 mars, députa vers lui les présidents Harpin et Dodieu, et les conseillers Croc et Marbeuf, pour le prier de joindre son autorité à celle de la justice, afin de réprimer « la trop grande liberté de parler des prédicateurs, » et pour lui représenter « le peu de sûreté qu'il y a aux approches de ceste ville, et l'enlèvement d'hommes et autres violances qui s'y commettent, afin que par son autorité telles voies de fait soient défendues et empêchées. »

Le duc répondit « qu'il emploierait sa personne de tous ses moyens pour maintenir l'autorité de la Court et les subjects

du Roy en repos et en tranquillité, et ceste ville avoient député aucuns de le aller devers le Roy pour les affaires qu'elle avoit ces derniers jours; qu'il trouveroit sa part en écrivit au dict seigneur (1).

La Cour écrivit au Roi le jour même extrait de ses registres relativement au

Mercœur partit le soir du même jour gères. Troilus de Mezgouez, marquis de de cette ville, ayant été arrêté et détenu jugea qu'il se fallait hâter de prendre où il avait des partisans, et d'acheter la dont le capitaine lui remit les clefs n « Là, suivant le mot de d'Aubigné, on et la place fut prise à coups de pistol ont mal lu le manuscrit de Pichart, « parlé des événements du 16 : « Le ma de mars, » et ils ont imprimé « le ma de mars. » Le 29 ne tombait pas le ma cette année-là.

L'abbé Desfontaines, imprimant avec que l'on sait, le manuscrit de Piré, a fait cœur au mardi 28, date exacte au point mais démentie par la lettre que les députés firent à Rennes le 27, que nous citer qui avait été écrite par Mercœur, à Fougères.

Montmartin est plus près de la vérité. Mercœur arriva à Fougères le 22. Seulement ce n'est pas un mardi, et puisqu'il est constant que c'était un mardi, à trois heures de l'après-midi,

(1) Les députés, François Le Jemba et Julien M.
(Compte des misers.)

l'avait vu, il faut fixer ce départ au 21 ; ce qui concorde d'ailleurs avec tout ce que nous allons citer des documents contemporains.

V

Mercoeur s'était peut-être trop pressé de quitter Rennes. La Charonnière n'était pas de taille à tenir la place, et n'avait d'ailleurs pour la Ligue qu'un dévouement problématique, comme il le prouva plus tard, à Dinan. Dès le 22, nous le voyons préoccupé de se procurer des meubles. On lui donna ceux qui avaient été mis par la municipalité dans le logis abandonné par La Hunaudaye. On lui remit les clefs de la ville, et on décida que en attendant le changement des serrures, les portes, même celle de la tour Le Batz, où commandait Ravauld, contrôleur de l'artillerie, fussent fermées par des cadenas.

Le Parlement se préoccupa surtout des bandes qui, sous les ordres du capitaine Jan, continuaient à parcourir la bannière, et du Jésuite qui prêchait à Saint-Pierre, lequel « s'advençoit de tenir en ses prédications plusieurs propos tant contre l'autorité du Roy que de la Court, tendant à une sédition et émotion populaires. » On chargea le Présidial d'y veiller. Le sénéchal dit qu'il avait rendu le matin même une ordonnance, qu'il avait chargé un des huissiers du siège de signifier au grand-vicaire, qui n'avait pas encore répondu ; mais que « à faulte au grand vicaire de faire cesser telles propositions, des quelles tout le peuple se scandalise, que le dict siège y pourvoira par le recours de justice. » Le président Jean Rogier encouragea les magistrats du Présidial « à adviser les moyens les plus prompts et les expédiens qu'il leur sera possible pour la conservation de l'autorité du Roy, respect et reverence qui luy est deue. »

Des bandes de gens en armes se multipliaient dans les bourgs; on enlevait des voyageurs. Dans la ville on tenait clandestinement des « assemblées et comités » malgré les arrêts déjà fulminés. Le mercredi 21 mars, le cat du Roi au Présidial raconta que la veille on avait conduit au capitaine de la ville, et sur ce qu'il avait demandé au duc de Mercœur, on les renvoyait à cheval traversèrent la place des Lices à Rennes, et jusqu'aux portes de la ville continuait les enlèvements, dès que l'occasion s'en présentait on ne rendait la liberté aux voyageurs que moyennant une grosse rançon. M^r François Grimaudet, un conseiller, qui n'avait pu encore se rendre à la Cour, avait été surpris aux portes de Rennes et traîné par dix hommes armés. La Cour renvoya les arrêts pour interdire sous peine de mort tous actes de rassemblement et pour en rendre responsables les cinquante habitants qui sonneraient le tocsin en cas d'insurrection. L'arrêt fut rendu le 29 mars, mercredi saint, jour d'usage traditionnel, la Cour désempara pendant Pâques, et ne reprit séance que le vendredi 7 avril.

Dès le lundi saint, 27 mars, un fait d'une grande importance s'était produit. On se rappelle que, avec le duc de Mercœur lui-même, des députés avaient été envoyés au Roi pour lui exposer les détails de la journée de la bataille de Jarnac. Le Roi avait écrit, et le procureur des bailliages avait fait connaître de ces lettres, datées de Tours le 25 mars, et signées Henry, et plus bas Potier, et portant : « A nos chers et bien aimés les maire, échevins et habitants de nostre ville de Rennes. »

La séance était présidée par La Charonnière. L'enregistrement de la lettre du Roi, sans aucun

Voici cette lettre, absolument inédite, et qui était restée enfouie, avec celles qui vont suivre, dans le fragment de registre oblitéré que j'ai eu la chance de découvrir :

« De par le Roy.

« Chers et bien amés. Nous avons entendu ce qui s'est passé en vostre ville de Rennes. Mon beau frère le duc de Mercœur y estant avecq force, a mis hors icelle le sieur de La Hunaudaye, de Montbarot et aultres, nos serviteurs. Ce que nous trouvons estrange et contre nostre auctorité, service, repos et bien du pais, et spécialement de nostre ditte ville. Nostre dict beau frère ayant faict arrester quelque temps auparavant le sieur de Ris, premier président de ma Court, et plusieurs aultres de mes serviteurs, je ne puis juger de tels déportements que une mauvaise volonté et intencion à ce qui est de mon service. Je vous ay tousjours conservés en repos sous mon auctorité, et n'ay pas moins désiré vostre bien et conservation que vous mesmes, ayant voullu tousjours maintenir le siège de mon Parlement en vostre ville, contre l'opinion de ceux qui, sous faulx prétexte, veulent vous distraire maintenant de mon obéissance. Aussi nous avons tousjours tant faict d'estat de vostre fidélité, qu'avons estimé qu'il ne seroit en la puissance de nos dicts ennemis d'essayer aulcune chose de votre consantement et tournant au prejudice de nostre service. Et d'autant que nostre vollonté est que vous conserviez nostre ditte ville sans y recevoir aucune garnison, mesme des forces que vous vouldroit bailler nostre dict beau-frère; que vous ne fassiez tirer d'icelle aucunes pièces et munitions qui puissent servir à ceulx qui voudroient entreprendre sur mes aultres villes, et que vous ne favorisiez en façon quelconque ce que l'on voudroit entreprendre contre mon dict service. Si vous la suyvez en cela comme nous pensons que vous ferez, nous serons fort con-

tent de vous et vous tiendrons pour fidelles et loyaux subjects et serviteurs. Si, au contraire, vous oubliez tant que d'y contrevenir, oultre la félonnie et déloyauté que vous commettrez en nostre endroict, nous espérons que Dieu nous fera la grâce de vous faire congnoistre la puissance qu'il nous a mise en mains pour ranger nos subjects à leur devoir.

« Donné à Tours, le 23 mars 1589.

« Ainsi signé : Henry; et plus bas Potier; et en la superscription : A nos chers et bien amés les maire, échevins, manans et habitans de nostre ville de Rennes (1). »

J'ai dit que la lecture de cette lettre du Roi fut écoutée sans commentaires. Le procès-verbal municipal se poursuit ainsi :

« Présentement par Guillaume de Gennes, La Grange, Pierre Frain et Pierre du Boys, bourgeois de Vittré, a esté supplié que Messieurs de la Communauté de ceste ville fassent ce bien à Messieurs de Vittré catholiques, de les vouloir accommoder de deux petites pièces d'artillerye qui portent boulets de la grosseur d'un... (*illisible*) pour s'aider contre les huguenots hérétiques qui se sont emparés de la ville et chasteau de Vittré pour les... de la dicte ville et chasteau, où ils tiennent les catholicques en subjection et les persécuttent grandement, et ont mis grande partie d'iceulx et leurs femmes hors. — Par offre qu'ils font de soy obliger les rendre, et s'ils ont mal, les rendre en estat deu et oultre de bailler caution, offrant en pareil, oultre et par remercyement, de rendre la pareille si le cas s'y presentoit, et ont apparu le passeport de M. de Mercœur, qui sera enregistré. »

(1) Le même jour, le Roi écrivit à La Hunaudaye et au Parlement. Nous n'avons plus ces lettres. Il écrivit aussi à Montbarot, et la lettre adressée à ce dernier a été publiée par les Bénédictins, qui l'avaient trouvée dans les archives des États (tom. III, col. 1488).

La lettre inédite du duc de Mercœur portait :

« Le duc de Mercœur et de Penthievre, pair de France, prince du Saint Empire et de Martigues, gouverneur et lieutenant général pour le Roy en Bretagne.

« A tous cappitaines des villes, cités, chasteaux et forteresses, chefs conducteurs de gens de guerre, tant de cheval que de pied, gardes ponts, ports, postes, passaiges et tous aultres aux quels ces présentes seront montrées, nous vous mandons et commandons laisser passer et tirer de vostre ville de Rennes par les présents porteurs, habitans de Vittré, le nombre et quantité de poudre à canon et aultres que bon leur semblera pour leur service et ayder à la nécessité où ils sont à présent; ensemble quelques canons avec leur attirail et équipaige pour faire marcher et s'ayder en leur nécessité, sans leur faire ni souffrir leur estre faict, mis ou donné, aucun arrest ou destour; ains leur assister et ayder de tout ce qui leur sera possible, comme en semblable cas voudrions faire pour eulx.

« Fait à Fougères, ce 25 de mars 1589.

« Ainsi signé : Philippe Emmanuel de Lorraine; et plus bas : Par mon dict seigneur, Le Devin, et scellé.

« Le faict mis en délibération, et voyant la dicte lettre du Roy qui porte deffense de ne se dessaisir d'artillerye, et que en l'endroit le dict sieur de Broise, comme advocat du Roy, a empesché et remonstré les deffenses du Roy, et que le dict duc de Mercœur ne commande les bailler, a dict estre d'avis que on depute quelques uns, et les envoyer vers le dict sieur duc sçavoir de lui son advis sur ce. Ce que entendu par les assistans, ont esté d'avis que le dire du sieur advocat du Roy soict suivy.

« Et partant ainsi resollu, est à cette fin député M^e Jean Noqueville et Languedoc, miseur, aux quels est enjoint de

faire ce voiaige bien diligemment, et garant a esté P. Dupont qui a esté avec Nocqueville (1). »

Les députés de Vitré s'en retournèrent donc, sans poudre et sans canons.

Le secrétaire de la Communauté profita de la circonstance pour solliciter une augmentation de ses gages, qui lui fut accordée :

« Et sur la requête faicte par Rolland Desprez, d'avoir augmentation des gaiges, attendu les grandes affaires qui se présentent ordinairement, luy est ordonné xxii livres tournois d'augmentation pour l'an présant, sans tirer à conséquence pour l'advenir, après avoir esté sur ce fait meurement délibéré (2). »

Les bourgeois furent réunis dès le surlendemain, 29 de mars, toujours en présence du capitaine de la Charonnière, qui devait commencer à trouver sa situation un peu embarrassante.

« Ce jour, il est arrivé un gentilhomme de la part de M. le duc de Mercœur, porteur des lettres du 27 de ce mois, par les quelles il mande qu'on tienne preste l'artillerie, pour mener à Vitré au premier advis qui en sera donné.

« Messieurs, je croys que n'estes à vous apercevoir que vostre ville a esté préservée de l'orage qui la menaçoit par ma présence et les bons remèdes que avons usé ensemblement, et que sans cela vous feussiez maintenant réduicts au malheur où est tombé Vitré; et pour ce que, comme vous le sçavez trop, mieux considéré il importe au repos général du pays et spécialement à la seuretté et liberté de vostre ville,

(1) Archives municipales. — Nocqueville et Pierre Dupont dépensèrent six écus un tiers pour leur voyage. (Compte des miseurs.)

(2) Archives municipales.

que le dict Vittré soit délivré de ces huguenots qui ne le veulent quitter sous quelque condition que je leur aye faict présenter; je suis délibéré de le leur faire faire par force que j'ay en main. A cette cause, je vous prie de préparer vostre canon et des munitions, afin qu'ils soient tenus prêts à marcher au premier advis que je vous en donneray. Je regrette que en faille venir là, d'autant qu'il ne se peut faire aultrement que le pauvre peuple ne soit failli. Ains il nous faut repurger de ces huguenots et rompre le col à leurs desseins, avant qu'ils ayent loisir de se recognoistre, et leurs partisans de les favoriser d'avantaige. Sur ce, Messieurs, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

« A Foulgères, le 27 mars 1589.

« Ainsi signé : Vostre bien affectionné amy, Philippe Emmanuel de Lorraine; et en la superscription : Messieurs du Consail de la ville de Rennes.

« Le faict mis en délibération est résollu qu'on tardera de faire response au dict seigneur jusqu'à ce que Nocqueville soit retourné, qui est allé vers luy de par cette Communauté.

« Cependant on pourvoira pour l'artillerye et munitions. »

Le Conseil prit ensuite divers arrêtés de police. Le premier ne manque pas de piquant :

« Et sur ce que par aulcuns de Messieurs du Consail a esté remonstré à mon dict sieur de la Charonnière que quelques particuliers de ceste ville troublent le repos d'icelle et veulent entrer au dict Consail pour nourrir la division en ceste dicte ville, et qu'il a esté résolu et arrêté qu'il n'entrera au dict Consail que ceux qui ont esté dénommés en l'assemblée générale de tous les habitans de la dicte ville : ont esté par les dicts sieurs du Consail et de la Charonnière mandez sires Claude Georges et François Le Boutailler, cinquanteniers, ce jour en garde et charge, de se tenir à la porte de la Maison de Ville, avec tel nombre qu'ils verront bon estre, pour

empescher qu'il ne se fasse aucun désordre et leur deffendre de ne laisser entrer aucune personne que les depputez audict Consail. »

On s'occupa, en second lieu, des étrangers, dont l'arrivée clandestine dans la ville était l'occasion journalière de querelles et de désordre; enfin, « et sur la plainte des habitans qu'ils ne peuvent avoir de la pouldre à canon et le prix excessif, est ordonné que les dicts habitans en auront et la paieront xx sols de la livre seulement. »

Le Conseil fut réuni le 1^{er} avril, samedi saint, par devant le capitaine de la Charonnière et M. l'alloué, dont on connaissait les sentiments ligueurs :

« Par M^e Bonabes Biet, procureur, a esté présenté des lettres de M. le duc de Mercœur, gouverneur et lieutenant général pour le Roy, pour répondre à celles que Nocqueville luy auroit portées de par ceste Communauté, datées du 29 de mars dernier, desquelles lecture faicte à haulte voix a esté ordonné qu'elles seront enregistrées. »

Je transcris la lettre inédite de Mercœur :

« Je ne peux trouver mauvais la difficulté qu'avez faicte de délivrer du canon et municion de guerre aux habitans de Vittré, n'ayant ung commandement exprès de moy pour ce regard; mais je m'asseure qu'à cette heure qu'avez reçu mes lettres par le sieur du Boys Glé, que j'ai depesché en vostre ville, avez commencé à donner ordre de préparer quelques pièces et des municions pour les faire conduire devant le dict Vittré, la réduction du quel importe tant au bien et repos de ce pays et à la conservation et liberté particulières de vostre ville, que vous vous y disposerez d'aultant plus volontiers que le savez trop mieux considérer; et que mon intencion n'est que de vous assurer contre l'invasion des huguenots et de leurs partisans, qui ne tendent qu'à vostre ruyne et confusion, ainsi que je vous le feray tousjours cognoistre par

fforts. Sur ce, Messieurs, je prie Dieu qu'il vous
la sainte garde.

gères, le 29^e jour de mars 1589.

bas : Vostre bien bon amy Philippes Emmanuel
; et sur la superscription : A Messieurs du Con-
ille de Rennes.

ut estant mis en délibération, est advisé que de ce
re, l'artillerye, canons et munitions, suyvant les
s, seront accommodées et apportées pour le ser-
vitans de Vittré, si mon dict seigneur commandoit
bast. Et sy sont baillées et envoyées, en seront
prises obligations et suretés pertinentes pour le
ent d'icelles. »

l'artillerie municipale ne quitta pas Rennes (1).

remontra qu'ayant été élu pour substitut du pro-
bourgeois, Bonabes Biet, il avait été soumis, en
le poids de cette charge pendant huit mois entiers,
ayant presque toujours été absent. Il en trouvait
titulaire étant de retour, il demandait acte de sa
d'être déchargé.

Biet, « a dict que l'absence qu'il a faicte a esté

Meur de l'artillerie, poudre, salpêtre et munitions municipales,
ors Michel Ravault, et recevait six escus sols de gages annuels,
ent dans la tour Le Batz. — Jean Taillandier, trompette, re-
s. — Thomas Delisle, « sonneur du tambour de la ville, »
s gages habituels, qui étaient de douze écus sols, un supplé-
qui les éleva à deux écus deux tiers par mois, pour battre sa
ouvertures et fermetures des portes, assiette des gardes et guets,
à la dianne » « et autres jours et heures que besoin a esté,
emps que les troubles durèrent, » ce qui les éleva à trente-
François Pinart, sergent du guet, reçut huit escus sols. — Et
r, chargé de tenir les murailles et ceinture de la ville « nettes
toutes immondices, palpa six escus sols. » (Compte des

par contrainte et nomination qui en fut faicte à la tenue des États de ce pays, comme estant procureur de ceste Communauté, tellement qu'il en doibt estre excusé. »

Les cinquanteniers protestèrent ensuite contre l'arrêt du Parlement, qui les rendait personnellement responsables des enlèvements de personnes commis journellement par les malfaiteurs. « Bien feront-ils leur devoir et diligences à leur pouvoir, en leurs gardes et charges, comme toujours ils ont faict : seulement que soient chargés des choses qui se feront hors de leur garde et ailleurs, il n'y a propos ny apparence. »

Le Conseil décida que des remontrances seraient faites à la Cour, pour la prier de vouloir bien interpréter et éclaircir son arrêt, sans surcharger les cinquanteniers et habitants.

Les cinquanteniers poursuivirent leur plainte contre les gens de justice; la réponse de M^e Martin, l'alloué, qui fut l'un des premiers ligueurs, nous fait connaître leur second grief.

« M. l'alloué, sur ce qu'est question des gardes, où les cinquanteniers se plaignent que Messieurs les juges et officiers de justice qui sont en leur cinquantaine n'y assistent ny ne veuillent rien faire, a dict que la compagnie des procureurs sera lundy en garde, et qu'il est prest de y assister, ce qui donnera occasion que Messieurs les autres juges et officiers en estant advertys, soient avisez de faire le semblable. »

Les procureurs, d'après le dire de Pichart, étaient presque tous ligueurs.

Le Conseil se termina par une fin de non-recevoir opposée à une requête de Montbarot, qui ne nous est pas connue :

« Requête présentée au nom du seigneur de Montbarot, laquelle s'adresse à M. le sénéchal de Rennes, qui l'a renvoyée au procureur du Roy, est répondu au suppliant qu'elle

ne s'adresse céans, et se pourvoira où l'adresse en est faicte. »

Le lendemain, c'était le dimanche de Pâques, et il n'y eut naturellement aucune réunion du Conseil.

VI

Le mardi de Pâques, 4 avril, parvinrent à Rennes des lettres du Roi, écrites de Tours à la date du 1^{er} avril, et adressées aux bourgeois, à Montbarot et au Parlement.

Les lettres aux bourgeois et à Montbarot ayant déjà été publiées par les Bénédictins (1), je reproduis ici celle adressée au Parlement, et qui est inédite. Le sens en est, d'ailleurs, exactement le même que celui des deux autres :

« De par le Roy.

« Nos amés et féaulx, nous avons entendu par les députtés de nostre ville de Rennes et par aultres avis qui nous ont esté donnés, ce qui s'est passé en nostre dicte ville, quand les habitans d'icelle se sont émeus et ont prins les armes contre les sieurs de La Hunaudaye et de Montbarot et aultres nos serviteurs. Ils nous ont faict entendre par leurs dicts députtés les causes de leur émotion. Nous croyons que nos ennemys et rebelles et ceux qui favorisent leur projet ont mins en avant les dictes calomnyes et impostures, qui sont les mêmes dont s'aydent ceux qui troublent le repos de nostre Estat, et qui ont conjuré contre nostre couronne et nostre vye. Cette excuse peut servir pour le menu peuple, lequel croyt en léger et sans considération ce qui se dict et non ce qui est. Mais ceux qui ont cognoissance de ce qui se passe ne peuvent nier d'avoir participé à cette conjuration, en estre cause, et l'of-

(1) Tome III, col. 1490, 1491 et 1499.

fense que nous avons reçue en cela. Le
députtés nous ont rendu du regret qu'ont tous les habitans
de la faulte par eux commise en cela, et l'assurance qu'ils
nous ont donnée de leur fidélité et obéissance, nous faict
excuser pour leur regard ce qui a esté faict, comme nous
leur mandons. Mais c'est à telle condition qu'ils laisseront
entrer les sieurs de La Hunaudaye et de Montbarot en nostre
dicte ville quant il sera besoin pour nostre service. Que le
dict sieur de Montbarot y commandera comme il a constume,
et qu'ils ne prendront les armes cy après, sans l'autorité de
ceux qui ont commandement pour nous en la dicte
ville. Qu'ils mettront en liberté le sieur du Breil, lequel nous
dons au dict sieur de Montbarot d'oster de la charge de
tenant, et se comporter à l'endroict des habitans de nostre
ville avec toute douceur, comme il a accoustumé; qu'
facent aulcune ligue ny association sans nostre permi
et que s'ils en ont faict, qu'ils ayent à l'abjurer et s'en
partir, à peine de crime de lèze majesté. Faisans ce qu'
sus comme nous leur enjoignons très expressément,
voulons excuser le passé et les assurons de nostre bonn
lonté, et s'ils s'oublient tant que de manquer à ce qui
leur debvoir et de l'obéissance et fidélité qu'ils nous doit
nous les tiendrons ennemys, rebelles, et userons des n
que Dieu nous a mis en main pour nous faire obéir.
nous avons voullu vous donner avis, affin que vous dis
les habitans de nostre dicte ville à faire ce qui est de
debvoir, et que teniez la main à ce qui est de l'exécuti
nostre dicte volonté. Et pour ce qui est de nostre beau
le duc de Mercœur n'a satisfait à ce que luy avons
pour l'élargissement du sieur de Ris et aultres qu'il
prisonniers, et qu'il n'a fait retirer les gens de guer
fouillent et travaillent nos subjects de ce pays; auss
nous n'avons agréable la prinse qu'il a faicte de la v

chateau de Fougères, ny ses aultres déportements, nous avons deffendu aux dicts habitans de ne laisser entrer nostre beau frère en nostre ville ny auchunes forces de sa part, jusqu'à ce qu'ils aient aultre commandement de nous. A quoy vous tiendrez la main de vostre part, faisant en cela suivre nostre volonté comme en toutes aultres choses qui sont pour le bien de nostre service et manutention de nostre autorité, comme nous assurons que vous ferez. Et mesmes pour le regard des prédicateurs, lesquels nous avons entendu avoir parlé calomnieusement contre nous, et en la présence de nostre beau frère, sans qu'il en ait rien réprimé. A quoi vous aviserez selon l'autorité laquelle vous est par nous attribuée, et comme jugerez estre effectif pour le bien de nostre province. Et à tous nous prions Dieu vous avoir en sa garde.

« Donné à Tours, le 1^{er} jour d'avril 1589. Henry.

« Et au dessous : Potier. En superscription : A nos amés et féaulx les gens tenant nostre Court et Parlement à Rennes (1). »

L'arrivée de ces lettres, où Mercœur était si absolument désavoué, rendit le cœur aux royalistes, et surtout à Guy Le Meneust de Bréquigny, qui s'aboucha sans perdre un instant avec ses amis. Il fut résolu qu'on profiterait de la journée du lendemain, pendant laquelle les notaires, sur lesquels on pouvait compter, seraient de garde.

Le mercredi matin, quand le sieur de la Charonnière alla inspecter le guet, avec l'alloué et le procureur du Roi, ils rencontrèrent le capitaine Jan, qui était venu dans la ville, je ne sais pour quel motif. Aussitôt, sous l'impulsion du sénéchal, qui courait les rues une hallebarde à la main, et aussi sous celle des présidents Harpin et Barrin, l'émotion

(1) Archives du Parlement.

(nous dirions aujourd'hui l'émeute) commença aux cris de : *Vive le Roi!* On répandit le bruit que la Charonnière voulait loger et installer le capitaine Jan dans la tour aux Foulons, et celui-ci étant sorti pour se montrer au peuple, fut attaqué et surpris par trois ou quatre jeunes hommes qui lui enlevèrent son épée et le conduisirent au sénéchal, qui le déclara prisonnier en même temps qu'un sieur La Fontaine, huissier de la chambre du duc de Mercœur, et qu'on disait avoir été l'auteur de l'enlèvement du sieur du Breil, lieutenant de Montbarot, le 14 mars. La Charonnière fut désarmé et arrêté à son tour, dès qu'il fut sorti de la tour aux Foulons. On s'empara des clefs, qu'on remit au sénéchal. La foule grossissant toujours, et criant de plus en plus fort *Vive le Roi!* « tant petits que grands, » dit Pichard, alla à la tour Saint-Georges, où était posté le sieur de La Touche-Milon, qui la gardait pour Mercœur, et qui ne tenta point une résistance inutile.

A midi, tous les officiers de Mercœur étaient prisonniers, et, sans coup férir, le sénéchal était maître de la ville.

Le Jésuite, prédicateur du Carême à Saint-Pierre, qui avait été, les jours précédents, d'une violence extrême, et avait dit qu'il était prêt à mourir plutôt que de suivre le parti d'un Roi excommunié, était, raconte plaisamment Pichard, « prêt à entrer en chaire pour prêcher en l'église de Saint-Sauveur, lorsque l'alarme arriva; cela lui fit faillir et oublier son sermon. »

Montmartin écrit ce détail : « Le duc de Mercœur, qui s'en venoit la teste baissée pour encore mieux s'asseurer Rennes, avoit couché le dict quatrième du mois d'avril à Saint-Aubin-du-Cormier, résolut de bien chastier ceux qu'il soupçonnoit, et estant acheminé pour venir au dict Rennes, trouva un charbonnier qui luy dit sa déconfiture, ce qu'il ne creut pas, et en s'avançant, il en eut advis plus certain, ce qui le fit

hury et estonné; et flottant sur divers des-
longtemps à se résoudre de ce qu'il feroit :
à Arsigny (1), où il coucha. De là s'en alla
séjourna peu, qu'il ne revint au siège de

unit les bourgeois à la Maison commune dès
était en réalité le chef de la ville. La Hunau-
t n'étaient pas encore rentrés : le Parlement
et ne s'assembla que le surlendemain. Le
la réunion note comme présents : « Mes-
de Bauderon, conseillers au siège (le Prési-
ot, prieur de Piedchastel (sic); M. de Broise,
le procureur du Roy, M^e Guillaume Godest,
M^e Bonabes Biet, procureur de ceste Commu-
Cormier Mezières; Chavigné, chef de la rete-
re Languedoc et Jean Bernard, miseurs, —

et plusieurs aultres en grand nombre.

ur seneschal remonstra comme le sieur de Mont-
itaine gouverneur de ceste ville, est remis en son
Roy, et en a lettres de luy et de son commande-
aultres charges particullières du dict seigneur à
er en ses commandements où il est à présent em-
moyen de quoy il ne peult à présent venir en ce
voie le tout à demain. Et en attendant, dict et
'il fault estre tous unis pour le service du Roy,
ttes les injures et querelles, et que personne ne
par choses quelconques, et que faut vivre et mou-
ir le Roy, qui est très chrétien et catholique, sans
diviser.

ce que par Briand Huet, René Le Breton et plu-

ieurs aultres, a esté remonstré q
uenots vident et soient ôtés d'av
ont cause de tout le mal et qu'
eurs coups, et qu'on a veu aujourd'hui comme ils avoient
ur ambition levée et le mal qu'ils faisoient, et qu'il n'y a
n de coups frappés ny excès faits que d'eulx; tellement qui
n a qui les soubtient, s'ils durent guères, tout est perdu.

« Le dict sieur seneschal a respondu qu'on prenne pa-
énce, et que avec le temps on donnera ordre à tout, voire
ans huict jours. »

M. de La Hunaudaye arriva le 6. Il fut bientôt suivi des
entilshommes royalistes, Châteauneuf et Sourdéac, le mar-
uis de Coatquen et son fils, le comte de Combourg, le baron
u Pont, Molac, Guémadeuc, La Connelaye, La Bouteillerie,
e Quermon, et plusieurs autres. « Cette reprise de Rennes,
omme écrit Montmartin, relève les affaires de B
ffie le courage des serviteurs du Roy, abaisse
guez. »

Tout le monde a lu dans l'ouvrage de Piré l'ai-
ve à la médaille offerte à Guy Le Meneust : « l
e la ville de Rennes fut d'une grande importan-
ffaires du Roi; ce fut le jugement que tout le
orta, jugement qui ne peut être mieux marqué
entimens des États de la province, qui sachan-
u sieur de Bréquigny, sénéchal de Rennes, que
rincipalement le mérite de cette action, ordonnè
uite à leurs trésoriers de faire frapper une m-
vec la chaîne, du poids de trois cent soixante et
ôté de laquelle seroient les armes de Bretagne,
elles du sieur de Bréquigny, avec cette légende
lim de Republica bene meritis, sic et urbis libe-
ontulit. C'est-à-dire : la ville de Rennes a fait po

t autrefois pour ceux qui avoient bien
l). »

gistes des États pour trouver la délibé-
médaillon, dont la légende républicaine

eut germer dans la tête d'un pédant. Coïncidence bizarre des
dates : cette médaille fut votée seulement quatre ans après
les événements, aux États de 1593!

Le Parlement se réunit le 7 avril : « La Court, toutes
chambres assemblées, délibérant sur les lettres du Roy don-
nées à Tours le 1^{er} de ce moys, signées Henri et au dessous
Potier, contenant la déclaration de sa volonté sur ce qui se
passa en ceste ville de Rennes le 13^e jour de mars dernier
et sur ce qu'il entend estre faict par cy après, et ouy sur
icelles le procureur général du Roy, arrête que les dictes
lettres seront enregistrées, et suyvant icelles faict inhibition
et deffenses, sur peine de la vie, à tous les habitans de ceste
ville de prendre les armes autrement que par le commande-
ment du sieur de Montbarot, capitaine pour le Roy; en icelle
faire aucune pratique et association, et qu'il sera informé
contre ceux qui contreviendront, leurs fauteurs et adhérens,
et contre eulx procédé comme rebelles, sédiciens et criminels
de lèse majesté, et enjoint à tous les subjects du dict seigneur
de les prendre et appréhender pour les représenter inconti-
nent à justice, sur peine d'en répondre en leur propre et
privé nom; ordonne la publication du présent arrêt à son de
trombe et cri public, et sera représenté à l'assemblée et
commune de ceste ville (2). »

Sur arrête aussi qu'il sera écrit en son nom au duc
d'Anjou, afin qu'il fasse cesser toutes les hostilités et

le I, p. 47.

l'arrêt a été imprimé dans les pièces justificatives de DD. Morice et
r.

voies de fait, qu'il ôte les garnisons
pagnies des gens de guerre qui s
Pour écrire les lettres commet à
M^{re} Croc et Gaultier.

La Cour revient sur les scandale
de Carême en l'église Saint-Pierre,
sonne du Roi et son autorité, et le
cateur sera pris au corps et consti
ciergerie; et à faute de le pouvoir :
à trois brefs jours pour répondre à
procureur général voudra prendre
reporté à l'évêque absent et à ses
pitre, aux curés et recteurs, pour les
prières pour le Roi, « sur peine
rel (1). » Pichard raconte que le sé
sous main le prédicateur de Saint
Fougères.

Le compte des miseurs renferme
Judier, messaiger juré de ceste vi
douze escus sols à lui ordonnée pa
par son ordonnance en forme de
vril 1589, pour avoir le dict Judi
en la ville de Foulgères le Jésuit
resme en l'année de ce compte, et
mins (2). »

La Communauté de Ville se réun
sidence de Montbarot. Le greffier
Parlement rendu la veille, et que
Conseil Municipal ordonna qu'il se
primé, et publié. On donna ensi

(1) Archives du Parlement.

(2) Compte des miseurs.

munauté, du 1^{er} avril, puis de celles écrites par Montbarot, le 23 mars et le 1^{er} avril, qui ont été, l'avons dit, publiées par les Bénédictins. Les a l'impression de ces lettres, « pour estre en-voissées et pour en bailler copies à qui avoir en Les députés qui avaient apporté ces lettres le leur voyage à Tours :

dicts députés, qui sont M^{rs} François Le Jembault, recogneu les dictes lettres estre celles rtées qui leur ont esté par le Roy faict déli-faisant les a chargés de bouche de dire en la anté que son intention estoit que les habitans e de Rennes n'eussent laissé entrer en icelle s fortes que eux quelque'ils soient, encore qu'il s'ils ne le voyoient en personne, et les prioit a leur dicte ville.

le Montbarot remonstre et faict déclaration de Roy qui l'a remis en son estat pour y faire son 'il fera comme tous jours il a faict au passé du dict seigneur Roy.

les habitans et assistans de ne se pas rémou-lir toutes choses passées, et ne s'entreprovo-quer ny injurier les uns les autres.

« Et qu'on ne révoque en doute la volonté du Roy, ains qu'on y obéisse à ce qu'il mande, veult et commande.

« Et qu'on face serment contraire à ceulx de la Ligue et ligués.

Et, pour MM. du Chappitre et le clergé, faict une e qu'il dict estre chargé de faire de par le dict et supplient qu'ils soient tous maintenus sous la

des miseurs constate que ces lettres furent imprimées par , imprimeur, et coûtèrent 6 écus. (Compte des miseurs.)

protection du Roy et Messieurs de sa jus-
que ordinaire, et le dict sieur de Montbar-
sans permettre ny souffrir qu'on leur face, ny à tous ceulx
du clergé, aucun trouble et ennui comme on a voulu com-
mencer à le faire. Ains supplient estre mins en sa protection
comme aussi ils font, feront et ont tous jours faict prières
pour le dict seigneur Roy, princes du sang, sa justice et
gens de son conseil.

« Mon dict sieur le seneschal a ausy faict sa remonstrance
et déclaration de la volonté du seigneur Roy, et comme il
vouloit estre obey sans y faire faulte.

« Monsieur l'advocat du Roy faict aussi sa ren-
pour les faultes qu'il a veues et cogneues, et a
requis aux dicts du clergé et Chappitre, que aux p
généralles de leurs églises et service divin qui se
icelles, seront faictes prières pour le dict seigneur

« Et les prédicateurs advertys d'en faire de ser
leurs prédications sans y faire faulte, comme il a e
vant faict. Et quant aux livrets et placarts diffu
qu'on a cy devant faicts, mins et exposés en vent
chés aux portes de l'église de Saint Pierre, il soie
hibitions et deffenses de n'en avoir ny achapter, de
mer, et deffenses à toutes personnes d'en avoir, ny
ni exposer, sous peine de punition corporelle; prote
que les dicts placarts et livrets ne tendent que à s

« Monsieur le seneschal, suivant la requeste et
de Messieurs de l'église pour le Chappitre; suivant
des gens du Roy, ordonne au dict Chappitre et
processions publiques seront faictes ès quelles et a
divins qui seront faicts en leurs églises, ils seron
tant pour le Roy, princes du sang que aultres, aie
tout temps l'on avoit accoustumé, et des deffaults
excusés. Et, en pareil que dessus, seront les pi

les semblables prières, comme avoient accoustumés les prédicateurs en leurs prédications, sans en faire faute.

Il faict prohibitions à toutes personnes que de médire du Roy en manière que ce soit, sur

peines aulcunes luges; et sy aulcunes sont ny seront revocquées sur pareilles peines.

Et monitoire pour les placards qui ont esté faitz de Saint Pierre et aultres lieux en ceste révélation.

Il est commandé à toutes personnes de faire injures ny appellemens, s'entreprovoquer et injurier ne oublier le tout comme s'il n'avoit esté, sur les peines dévues.

Le Roy de Mercœur adverty de la vollonté du Roy a fait doubler des lettres du Roy avecq une lettre de ceste Communauté, exprès sy on ne trouve point de qui les luy porte et face tenir. Le juge résidera chez luy ung gentilhomme par qui on les fera passer sans frais.

Le capitaine dict et propose, ce qui est délibéré, de donner à toutes personnes pour accomoder par quatre quarantaines, qui auront le commandement chacun sur les habitans y demeurans, qui obéiront au capitaine, à ce que s'il arrive par après, chacun s'apprete comme il debvra pour y

voir de ceste Communauté dict qu'il y a des gens qui se plaignent que tous indifféremment les cinquantaines ne font les gardes, et demandent à la garde et que les compagnies de gens d'armes soient envoyées à leurs cinquantaines.

Il est advisé que les quatre personnes députés, avec le dict sieur cappitaine, en devront, les parties ouyes et appelées.

« Les procureurs et greffiers de ceste Commune rendront leurs comptes et papiers depuis les

« Sera envoyé vers le sieur de La Motte pour trouver icy pour nous aider et assister, rescripra une lettre au nom de ceste Commune

.
autant des lettres du Roy au sieur de La Motte

« La dame de Ris, femme du premier président, présentée en ceste compagnie, qui en pleurant la Communauté lui vouloir assister pour le service du dict sieur président, son mary. La Commune jà elle a faict à la dicte dame, déclare employer pour faire tout ce qu'elle pourra pour tout ce qui sera en sa puissance pour la libération et délivrance, regrettant infiniment la prinse et enlèvement du dict sieur président

Claude Boussinel, greffier de la Commune depuis longues années il remplit cette charge, mais se sont journellement aggravés sans ses gages, qui sont de douze écus par an, mais vieux et caduc, dans l'impossibilité de le payer

La Communauté reconnaît ses loyaux services et un autre greffier, Gilles Lezot, notaire et lui maintient ses gages en survie.

Ici s'arrête le registre jusqu'ici inconnu de Ville, pendant les troubles (1). Ici au

(1) Un détail qui nous semblerait aujourd'hui bien curieux, c'est que les délibérations municipales du xvr^e siècle ne se terminent pas par une conclusion. Après avoir énuméré les sommes considérables qu'avait

l'histoire de ces troubles, et j'ai peu de choses à ajouter. Le cœur écrivit de Fougères une lettre furieuse, la première de celles publiées dans le *Bulletin de la Société Archéologique*, en 1862. Cette lettre, datée de Fougères, le 11 avril et adressée à la Communauté de Ville, a surtout trait à l'échange de prisonniers. J'en relève les phrases suivantes : « Il ne faut pas qu'estimiez que je croie que la lettre y, de la quelle m'avez envoyé copie, ait esté cause de ce qui s'est insolemment passé dans vostre ville, où elle a été fabriquée. Ce qui m'en desplaît d'avantage, est de veoir ceux à qui j'avais asseuré la paix et le repos me déclarent la guerre ouverte, et me contraignent à la leur faire de ... Croyez que moyens de revange ne me manqueront et que je vous feray sentir combien il faict mauvais user et s'attaquer à ceux de mon nom... Je recommande l'âme à Dieu et au temps; et sur ce, prie Nostre Seigneur qu'il conserve les mieux advisés (1). » Le cœur écrivit le même jour au capitaine Jan pour lui dire de ne pas s'enuyer en prison et faire bonne chère, »

pour recevoir le comte de Soissons qui, comme on sait, ne put pas supporter ces dépenses considérables pour l'arrivée du prince de Condé, les comptables demandent qu'il leur soit accordé vingt-sept écus pour l'hypocras donné aux seigneurs et gentilshommes entrés à Rennes l'année, et de plus, supplient « leur estre alloué la somme de neuf escus sols, dix huit sols tournois par eux payés et déboursés avant deux entrées et tenues de la dicte Maison commune, à chacune desquelles ils ont fourni deux estamaux (grandes aiguières en étain) l'un de blanc et l'autre de claret, à la raison de douze sols le pot de claret, et quinze sols le claret; et pour deux sols de pain à chacune entrée ensemble trente et un escus vingt cinq sols, outre six livres de vin à quinze sols chacune livre, cinq cents de fagots à raison de deux sols l'un cent, et deux charités de bûches valant quatre escus. » (des misères.)

Bulletin, année 1862, p. 297 et 298.

en attendant sa délivrance, qui ne tardera guère. Le capitaine Jan et ses compagnons de captivité trouvèrent d'eux-mêmes le moyen de s'échapper de la tour Le Batz, où on les avait enfermés. Ils élargirent l'ouverture d'une meurtrière, en démolissant quelques pierres, et se laissèrent glisser dans le fossé au moyen de leurs draps de lit noués ensemble. C'était dans la nuit du dimanche de la Pentecôte, 20 avril. Ce capitaine Jan, vindicatif comme un Corse, fit payer cher à ceux des gens de Rennes qui lui tombèrent sous la main ses quinze jours de captivité.

Les lettres de Mercœur donnèrent occasion à l'arrêt du Parlement, que le Roi consacra par ses lettres patentes, et qui, le vendredi 14 avril, mit le duc hors la loi :

« Du vendredi 14 avril, toutes chambres assemblées, vu les lettres écrites au sieur de La Hunaudaye par le Roi les 13 et 23 mars dernier, ordonne qu'il sera fait commandement à tous seigneurs, gentilshommes, capitaines, communes et aultres, qui sont aux sièges de Vitré et de Josselin, de incontinent et dans vingt quatre heures après la publication du présent arrêt, poser leurs armes, se retirer dans leurs maisons et ne faire aucun acte d'hostilité contre les dictes villes. Faute de quoi la Court les déclare dès à présent rebelles au Roy et criminels de lèze majesté. Aussy fait defenses aux susdicts et à tous les subjects du Roy, sous les mêmes peines, de à l'advenir suivre les enseignes du duc de Mercœur, ni l'assister de forces, leur faisant commandement de se rendre au plus tôt avec leurs armes et équipaiges près des sieurs de La Hunaudaye ou de Fontaines. Et à cette fin, enjoinct la dicte Court à toutes les villes, communautés et paroisses, bourgs, bourgades et habitans d'icelles, de s'assembler à son de tocsin, soubs les capitaines qui leur seront ordonnés par les dicts sieurs de La Hunaudaye ou de Fontaines, courir sus aux rebelles, dresser feux et signaux par les quels les

aines en puissent être adverties. Ordonne
part que toutes les garnisons nouvellement
places de ce dict pays, videront. Et que
le premier président, Loysel, conseiller de la
justice de la Roche, et autres officiers, servi-
s du Roy qui sont retenus prisonniers, seront
relâchés. Enjoint la dicte Court et faict comman-
des des villes de ce dict ressort d'ouvrir les
portes et admettre les habitans catholiques, leurs
serviteurs du Roy, qui s'en seroient reti-
rés, à y vivre assemblement en paix sous
la protection du dict seigneur.

Le présent arrest leu et publié en toutes les
villes du ressort à son de trompe et cry public, par
les officiers accoustumés et aux prones des grandes
églises paroisses, à ce que aucun n'en prétende
contredire et la publication qui en sera aussi faicte
dans toutes les paroisses de sûr accès sera de telle
force et vertu que si elle avoit esté faicte à leurs per-
sonnes.

civile.

Ces jours le boulevard du parti royaliste en
propre consacrèrent toute leur activité et
leurs forces à la réparation et à l'amélioration de
ce qu'ils firent en cette année 1589, est
les ligueurs continuèrent de ravager tout le
pays. Je lis dans le compte des miseurs
d'Henri III. Le Chalemeloux, chargé de fermer
le port de Saint-Martin, fut tué d'un coup de pis-

tonnées sur les voies et sacrilèges commis par les troupes,
là où l'on avait enlevé les calices, croix, custodes et
c. — Arrêt du même jour.

toilet tiré à brûle pourpoint, à neuf heures, inconnus qui le voulaient forcer à ouvrir la

Le Roi transférait à Rennes la Chambre mais une Chambre rivale se maintenait à [] faisait emprisonner avec Duplessix, conseil tout le Présidial de Nantes, les généraux d' [] sidents à la Cour des Comptes, Miron, Cor et plusieurs autres. Le Parlement vit dis sièges Claude d'Argentré, François Becdeli laubé, qui, sous l'impulsion du président [] avec le concours du président Dodieu et de quelot, de Lannay et Lepvier, allaient établir lement rival de la Ligue, dont, s'il plaît quelque jour l'histoire, tout à fait inconnue

A Rennes même, Montbarot et La Hu vaient et chassaient de la ville des personnes sous le seul soupçon de leurs sympathies [] tête, le vieux Bertrand d'Argentré, dont les parmi les ligueurs, et qui dut aller mourir ami Mathurin Bouau ; puis le président Bru et son gendre de Pontbriand, qui restèrent royalistes. Le 19 avril, M^e François de I remontrait « que le jour d'hier, le sieur de taine de ceste ville, alla le trouver en sa m paignie d'hommes en armes, qui luy déclara visite : c'est qu'il estoit au nombre de ceux

(1) La veuve reçut 15 écus d'indemnité. (Compte de [] Au commencement de juillet, les troupes de Merc ravagèrent le faubourg Saint-Hélier.

(2) La Communauté de Ville avait, dès le 20 avril noble homme Gilles Loisel, sieur de la Rivière, pour tion de la Cour des Comptes. Ce voyage lui coûta 1000 livres.)

marqués de la Ligue et rebelles au Roy, bien qu'il n'en eût jamais intention ny vollonté; mais au contraire estre le très-humble et fidelle serviteur du Roy, ainsy qu'il a toujours démontré, et comme fut dict dès lors au dict sieur de Montbarot par quatre gentilshommes de sa compagnie, suppliant la Court de deputer commissaires pour en informer, et que les registres de la Court soient vus, par les quels on cognoistrà que le seneschal de Rennes qui luy a mis sus telles calomnies est son ennemy, et a requis que le sieur de La Hunaudaye soit mandé en la Court pour luy en conférer.

« Le faict mis en délibération, toutes les chambres assemblées, a esté arresté que le sieur de La Hunaudaye sera mandé en la dicte Court, au quel sera tesmoigné par icelle que la Court n'a cogneu que le dict de Bregel ait esté aultre que bon et fidelle serviteur du Roy. »

Le surlendemain, c'était Messire François Harpin qui se plaignait à la Cour de ce que les troupes de Mercœur avaient rompu les portes de sa maison de Marigné, à deux lieues de Fougères, et en avaient enlevé tout son mobilier, qu'ils avaient transporté au château de Fougères. La Cour rendit un arrêt par lequel les juges et les habitants de Fougères étaient rendus responsables de la valeur du mobilier du président Harpin. Le même jour, elle mettait hors la loi Guébriand, d'Ollivet, Saint-Laurent et vingt autres capitaines ligueurs, à qui l'arrêt ne fit ni grand'peur, ni grand mal.

Mercœur n'hésita pas à dénoncer à ses lieutenants et à ses partisans la ville de Rennes comme principal objectif de leurs attaques. Le 19 avril, il écrivait au sieur de la Chaise :

« Vous connoissant plein de zèle et de dévotion à la manutention de l'Église catholique et du repos de ce pays, et désireux d'opposer les desseins des huguenots et ceux qui les favorisent, qui ont fait révolter et s'élever en armes ceux de

Rennes, pour de tant mieux y parvenir; nous vous donnons plein pouvoir, puissance et commandement du meilleur nombre de gentilshommes, soldats que pourrez, pour faire la guerre aux ennemis et leurs partisans, à ceux de Rennes et ailleurs, tant et favorisent, prendre des prisonniers, rançon, courir, ravager, prendre et enlever et retenir leurs vivres, victuailles et munitions, empêcher et arrêter les vivres et autres choses allant au dict Rennes, faire des charrons, charands, voituriers, laboureurs et tous autres, cunes denrées, et généralement faire tous sur les dicts ennemis et leurs adhérens (1).

Le frère et les enfants de Bréquigny furent à Nantes.

Le prince de Soissons ayant réussi à s'échapper de Nantes, peut-être avec la connivence de la duchesse de Mercœur, heureuse de jeter ce compétiteur entre les jambes du prince de Dombes, le Roi écrivait dès le 8 juillet aux bourgeois de Rennes :

« Pour ce que, sur la liberté qu'il a plu à Dieu donner à notre cousin le comte de Soissons, vous pourrez aujourd'hui estre en doute de notre volonté sur le commandement de l'armée que nous avons ordonnée pour notre pays et de Bretagne, ce mot de lettre sera pour vous dire que nous voulons que notre cousin le prince de Dombes la commande, suivant le pouvoir que nous lui en avons fait de donner et nos lettres de déclarations. »

La lettre se termine par cette phrase autographe, toute écrite de la main du Roi : « Sest mon intantyon qui est

(1) D. Morice, Preuves, t. III, col. 1496.

dedans; ne failles sur l'obeissance que vous me debves de la suivre incontinent (1). »

Ce fut la dernière lettre de Henri III aux habitants de Rennes; trois semaines après, le 1^{er} août, il était assassiné par Jacques Clément.

A cette heure la question d'adhésion à un roi protestant se posa directement pour les catholiques de Rennes. Le Parlement la trancha le 12 octobre seulement, par cette formule remarquable d'alliance entre le principe de la monarchie héréditaire et le principe catholique, qui, aux yeux de ces juristes éminents, ne faisaient qu'un seul principe : « La Cour, toutes chambres assemblées, a arrêté que les présidents, conseillers et autres officiers de cette province, gentils-hommes et communautés, feront serment de fidélité et obéissance au Roy Henri quatriesme, roi de France et de Navarre, à la charge que la religion catholique, apostolique et romaine sera entretenue, de la quelle le dict seigneur Roy sera supplié de faire profession (2). »

C'était le 8 octobre, quatre jours auparavant, que Henri IV avait écrit à Rennes pour notifier son avènement au trône, et maintenir la convocation des États, que Henri III avait indiquée à Rennes.

Le 6 novembre 1589, pour remercier et le Parlement et la Communauté de Ville de leur adhésion, Henri IV écrivait cette lettre, que je crois encore inédite :

« A nos chers et bien amés les échevins et habitans de nostre Ville de Rennes. De par le Roy.

« Chers et bien amés, le désir que nous avons de veoir nos bons serviteurs délivrés de l'oppression de nos ennemys

(1) Publiée par M. Pijon, *Bulletin de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine*, 1862, p. 303.

(2) Registres du Parlement.

est cause que nous sommes très marris de l'union du sieur président de Ris et autres, que ce cœur détient à Nantes et ailleurs, et faict qu'actuellement à nostre cousin le prince de Dombes l'intention du feu Roy, nostre très bon frère, il tienne la main à la délivrance de tous prisonniers, principalement du sieur président de Ris, son gendre, et des frères et enfans du sieur de ville de Rennes, par le moyen de l'échange de nos ennemis qui sont détenus prisonniers à la ville de Rennes. Et pour cest effect mandons Montbarot qu'il laisse disposer à nostre dictes prisonniers comme bon luy semblera. Et quant aux livres arbitrées par nostre cousin au dict sieur de Dombes nous voulons qu'il en soit payé par le reste des prisonniers, si aucun y en a après la délivrance des prisonniers, ou bien sur les deniers provenant de la vente de nos ennemis rebelles. De quoy nous avons voulu vous advertir, afin que soyez informés de nos intentions à ce regard.

« Donné au camp d'Estampes, le vi^e jour de Mars.
Signé Henry, et plus bas Pottier. »

Montbarot trouva que cet échange platonique ne faisait pas son affaire, et, en conséquence, de laisser les portes à tous ceux des ligueurs qui voudraient verser en mains propres une rançon quelconque. Ni le premier président de Ris, ni la famille de Dombes, obligés de payer eux-mêmes à Nantes, ne pouvaient rien pour se rédimmer à Rennes. Il y eut donc des contestations contre Montbarot, qui ne remboursa pas ce fut tout.

Le jeune prince de Dombes, un enfant, sans point de vue à la hauteur de la tâche difficile.

été donnée. Il écrivait, à la date du 22 août 1589, cette lettre inédite à la Communauté de Ville de Rennes :

« Messieurs, j'ay sceu que à l'occasion du séjour que l'armée a faict aux environs de vostre ville, plusieurs ont receu beaucoup de pertes et incommodités; et encore que j'aye faict tout ce qui m'a esté possible pour faire réparer tout ce qui est venu à ma cognoissance, je ne doute pas qu'il ne soit resté à plusieurs justes occasions de se plaindre. Mais je vous prie, tous considérez, combien il est difficile de régler et polisser une armée qui n'avoyt encore receu aucun payement. Je vous prie donc, Messieurs, juger que ce deffault doibt estre imputé à la misère du temps. Pour mon regard, je donneray ordre que par cy après la dicte armée vivra avec la moindre foule et oppression qu'il me sera possible, et principalement es environs de vostre ville, vous priant de faire en sorte qu'il soit trouvé quelques marchans limonadiers pour mener du vin et autres commodités en nostre armée, en laquelle ils trouveront toutes choses si bien réglées, que tout ce qu'ils y auront conduit leur sera bien payé. Je vous pryé donc me faire plaisir d'y en envoyer, et me conserver en vostre amitié, avec assurance qu'en tout ce qui vous concernera, je m'y employerai de mesme volonté que je prie Dieu vous donner, Messieurs, ce que pouvez désirer.

« Au camp de Saint Aubin du Cormier, ce 22 aoust 1589.
Vostre entièrement affectionné et meilleur amy : Henry de Bourbon. »

Non-seulement cet enfant ne savait pas maintenir la discipline parmi ses troupes, mais ces troupes indisciplinées désertaient en masse. Henri IV écrivait, à la date du 25 novembre 1589, cette lettre, publiée par M. Pijon (1) :

(1) *Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine*, 1862, p. 303.

« Nous avons entendu que nostre cousin Dombes n'a peu retenir ensemble ses forces, Mercœur a assemblé les siennes. A quoy vous voyez comme il est requis pour la conservation de la Bretagne nous avons advisé d'y envoyer douze enseignes qui sont à présent à Dieppe avec d'autres forces que nous ferons partir incontinent, afin que le duc puisse donner la loy à nos ennemis et par sa nostre obéissance les villes qu'ils occupent par sa recommandation la conservation de nostre pays. Et si besoing est, nous nous y acheminerons. Et tout ainsy que nous nous assurerons de rien qui puisse servir à l'avancement de nos affaires, nous vous en feroons aussy qu'il reçoive de vostre part selon vostre l'assistance que nous pouvons attendre de vos subjects, comme nous vous exhortons de faire que la recognoissance s'en ensuivra à l'avantage de nos cations et soulaigements que vous désirez de la Bretagne. »

Rennes resta fidèle au Roi. Le prince de I... si bien, qu'il apporta lui-même à la Commune une lettre dans laquelle M. de Champaigné lui écrit le 23 mars 1590 : « Je vous escry en toute confiance un advis très-certain que j'ay eu des plus particuliers de Mercœur, que sans doute ceulx de Rennes ne font rien de chose que de vous veoir esloigné d'eulx pour ne pas le party des ennemis. Vous voyez en quel est le danger, et que si vous perdiez cette ville là, adieu à la Bretagne (1). »

Cette conviction que Rennes demeurerait pour la liste le seul boulevard de la Bretagne était g...

(1) *Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique* publiée par M. Pijon, p. 305.

les amis, et chez les ennemis. Le duc de Montpensier, le 8 décembre 1589, faisait tenir à la Communauté de Ville cette lettre inédite :

« Messieurs, ayant eu advis de mon fils avec quel soin, fidélité et vigilance vous vous estes employés à contenir et conserver vostre ville en l'obéissance du Roy mon seigneur, et la bonne affection que vous luy avez faict paraistre avoir en son endroit depuis son arrivée à Rennes, je vous en ay bien voulu remercier par la présente. Je vous prie luy vouloir continuer ceste volonté et au service de Sa Majesté le bon et louable debvoir que vous y avez rendu jusques icy : avec assurance qu'outre l'honneur et gloire qui vous en demeurera à la postérité, Sa dicte Majesté le saura très bien recognoistre. Et pour mon particulier, je vous prie de croire, Messieurs, qu'en ce qui concernera le bien et repos de vostre ville, et le général de la province, j'y porte tant de bonne volonté et affection qui se présentant occasion où je la puisse secourir de mes forces, voyre de ma personne, je le feray très volontiers et d'aussy bon cœur que je supplie en cest endroict Nostre Seigneur vous donner ce que plus désirez.

« De Caen, ce 8^e jour de décembre 1589. Vostre plus affectionné meilleur amy, François de Bourbon. »

La ville continua jusqu'à la fin de se montrer digne de ces témoignages de confiance.

S. ROPARTZ.

RECHERCHES D'HISTOIRE LOCALE

UX FÊTES A RENNES

EN 1744 ET 1769

I

FÊTE EN L'HONNEUR DE LOUIS XV

(18 novembre 1744.)

Durant un jour les salles de la Bibliothèque publique de Rennes, mes regards s'arrêtèrent sur un livre portant : *Varia*; ma curiosité fut piquée; je le pris et le lus. C'était un volume relié aux armes de la Ville, et appartenant à la bibliothèque de l'ancien Collège des Jésuites. Il contenait diverses pièces de prose et de poésie en français, en latin, composées en l'honneur de Louis XIV et Louis XV. J'allais refermer le livre et le replacer sur son étagère, lorsque le titre d'une des plaquettes qu'il contenait attira particulièrement mon attention; c'était la relation d'une fête donnée par le duc de Rohan, président de l'Ordre de la Croix pendant la tenue des États de Bretagne à Rennes, à l'occasion du rétablissement de Louis XV, après une longue maladie que ce roi fit à Metz.

Ce document, imprimé dans le temps par l'imprimeur ordinaire de Nosseigneurs de Bretagne, » est maintenant d'une excessive rareté, & m'engage à le reproduire aujourd'hui.

RELATION

*De la Fête donnée par M. le duc DE ROHAN
1744 pendant l'Assemblée des Etats dans
à l'occasion du Rétablissement de la sainte
Conquêtes.*

« LES ESTATS voulant laisser un monument de leur amour pour le ROY, ordonnèrent en 1744 qu'il seroit érigé dans la ville de Rennes une statue pédestre de SA MAJESTÉ en mémoire de sa santé & de l'heureux succès de ses armées, & de la description dont elle a chargé M. Duclos de l'Académie des Belles-Lettres, & membre de l'Ordre du Saint-Esprit.

« M. le DUC DE ROHAN, président de l'Assemblée, distingué encore par son zèle pour le ROY & sa gloire, & ses Dignitez, offrit à l'instant de sa personne, & de sa bourse, de faire exécuter la statue qui a été exécutée le 18 de ce mois.

« Les Etats en ont été si satisfaits, le Duc de Rohan est si cher à la Province, & l'objet de leur amour pour le Roy, en ordonnant de faire inscrire dans leurs Registres le détail de cette fête.

« Elle fut annoncée le matin par plusieurs coups de canon, la Milice Bourgeoise s'étant mise en bataille devant le Palais, M. le Maréchal de Brancas commanda la marche, accompagné de MM. les Commissaires.

semblée des Etats, après avoir assisté au *Te Deum* chanté dans la Chapelle des Etats, se rendirent dans la grande Salle du Palais, pour être présents au Banquet public; Deux Trompettes & six Cors de chasse escortés de plusieurs Cavaliers commencèrent la marche, & entrèrent dans la Place en sonnant des fanfares qui donnèrent le signal aux salves du Canon et de la Mousqueterie & aux cris de joye du peuple. On vit en même temps paroître une troupe de jeunes gens vêtus de blanc & ornés de rubans bleus portans des corbeilles pour distribuer les pains; une pareille troupe distinguée par des rubans rouges étoit chargée de la distribution des viandes. Ces deux troupes étoient accompagnées de Bergers galamment habillés & marchans au son des Musettes, des Hauts-Bois & des Tambourins.

« Deux Suisses & douze hommes de livrée de M. le Duc de Rohan marchaient ensuite & précédoient un grand Char, tiré par six chevaux couverts de caparaçons armoriés & menés en main par des Palefreniers de la même livrée. Le Char monté sur huit rouës, orné de lauriers, de festons, de guirlandes et de banderolles formoit une table couverte d'une toile qui en cachoit la charpente, & sur laquelle étoient peints tous les attributs de l'abondance. Sur cette table étoit un plat argenté de 30 pieds de long sur 16 de large, au milieu duquel s'élevoit un surtout portant un bœuf & deux veaux rôtis posés sur leurs pieds. Les flancs du plat étoient garnis de douze moutons rôtis, & flanqués de cent pièces de différentes espèces de viandes; le tout parsemé de fleurs et de branches de laurier.

« Vingt cavaliers couvroient et fermoient la marche. Le char étant entré entre deux barrières, la distribution du pain & des viandes se fit au peuple, avec autant d'ordre qu'il est possible d'en observer avec la multitude.

« On avoit élevé aux quatre coins de la Place des échaf-

fauts ornez de pampre & de lierre, sur les tonneaux de vin que des hommes déguisez de Bacchus versoient à tous ceux qui se

« Des troupes de Chanteurs vêtus d'herbes répandus dans la place et dans les rues de la ville, la redoubloient encore par des danses convenables à la fête. Le repas fut suivi des Musettes, des Tambours de Basque & d'autres qui ne finirent qu'avec le jour. La fête de la Comédie, que M. le Duc de Rohan fit pour le peuple.

« Cette fête marquée par la magnificence accompagnée d'une charité d'autant plus respectueuse moins d'éclat. On a fait une distribution de deniers; c'était dans un tel jour qu'ils devoient cesser de l'être.

« Après la fête du peuple, M. le Duc de Rohan les Estats se sont rendus chez M. le Duc de Rohan a trouvé un nouveau spectacle d'un goût à qui il étoit destiné.

« Une illumination prodigieuse & qui formoit une architecture très-bien ordonnée portique qui couvroit le Portail & de vin ornent la Cour.

« Le Souper, où les trois Ordres des personnes distinguées étoient invitées, a été d'une magnificence. La première Table étoit de cinquante autres en formoient environ trois-Cens; seulement des personnes invitées par billet, & choisies l'être par leur état, il suffisoit de se présenter; on dressoit à l'instant de nouveau qu'il a été distribué mille à douze cens & tout admiré l'élégance du fruit qui étoit

Fable & relative aux vertus du ROY, au bonheur
re de son Règne & ornée de devises ingénieuses.
a été suivi d'un Bal masqué qui a terminé la Fête,
s'est passé avec un ordre & un goût qui se ren-
rement avec tant de magnificence. On a trouvé la
Royale dans son exécution que par son objet, &
marqué que ce tumulte agréable qui naît de la joie
qui en est même une des marques, & qui fait le
nement des grandes Fêtes. »

II

A L'OCCASION DU RETOUR DU PARLEMENT

(16 août 1769.)

ant récemment des recherches dans les archives
de-Ville, j'y ai trouvé un document fort intéres-
la description d'une fête offerte le 16 août 1769,
s de Ville de Rennes, à Madame Louise-Françoise-
éleste de Coëtquen, duchesse de Duras, femme de
Emmanuel-Félicité de Durfort, duc de Duras, Pair
Lieutenant-Général des Armées du Roi, et Com-
n Chef dans la province de Bretagne.

qu'en 1765 le Parlement de Rennes, jaloux de
la vieille réputation d'indépendance de la magis-
tronne, refusa d'enregistrer un édit royal portant
e nouveaux impôts, considérant avec raison cette
me illégale, attendu qu'elle n'avait pas été sanc-
r les États de la province.

ar le roi, le Parlement se rendit aussitôt à Ver-

sailles, et renouvela devant Louis X
giques mais inutiles protestations. Peu
blables résistances, le roi blâma sévè
bretons et les congédia en leur ord
passive et absolue. Quelques jours
presque tout entier envoyait sa démiss

La population avait pris parti pour
l'émotion fut-elle vive et se prolongea
mentée d'ailleurs par des complications de toutes sortes dont
l'histoire nous a retracé les nombreuses et dramatiques péri-
péties.

Ce ne fut qu'en 1769 qu'eut lieu le rappel de l'universalité
des membres du Parlement breton. La ville de Rennes,
toute à la joie que lui causait cette tardive satisfaction que
la province entière n'avait cessé de réclamer du pouvoir,
se livra à toutes sortes de manifestations, et ne négligea
aucune occasion de témoigner aux magistrats démission-
naires le bonheur qu'elle éprouvait de les voir reprendre leurs
sièges. La population n'ignorait pas que ce résultat tant dé-
siré était dû, en grande partie du moins, aux bons offices et
à l'influence du duc de Duras, le sympathique Commandant
de la province ; aussi ne manqua-t-elle pas de saisir l'oc-
sion qui s'offrait à elle de lui prouver sa reconnaissance.

Le 10 juillet 1769, vers onze heures du soir, le duc
Duras arriva à Rennes sans s'y être fait annoncer. Au
sage des équipages du Commandant, roulant sur les
de la ville endormie, quelques habitants se réveillèrent
poussés par la curiosité, sortirent pour savoir la cause
ce bruit inaccoutumé à pareille heure. On questionna les
de la maison du duc, et l'un d'eux fit connaître qu'un
maître apportait un édit royal pour la réunion de l'université
des membres du Parlement. Une heure après, à minuit,
Échevins faisaient tirer une salve de coups de canon et i

ner la façade de l'Hôtel-de-Ville. Bientôt toute la population fut sur pied ; la foule se répandit dans la ville, chantant et poussant des vivats en l'honneur du duc et du Parlement, allumant des feux de joie dans les carrefours, formant des danses sur les places et dans les rues, à la lueur des torches et au son des fifres et des tambours. Les Échevins, malgré l'heure avancée, se présentèrent à l'hôtel de M. de Duras et s'y firent inscrire. Dès que le jour parut, le *Bureau de la Ville*, composé des Échevins en exercice, du trésorier, du procureur-syndic et du greffier, se réunit en séance extraordinaire et députa l'un de ses membres auprès du Commandant, pour le complimenter et le prier de fixer le jour où il pourrait recevoir la visite du Corps de Ville. Pendant trois nuits successives la façade de l'Hôtel-de-Ville fut illuminée, ainsi qu'un grand nombre de maisons particulières.

Dans la soirée du 13, la duchesse de Duras arriva à son tour à Rennes ; une foule immense s'était portée à sa rencontre jusque sur la route de Paris ; ce fut au son des cloches, aux salves du canon et de la mousqueterie, à la lueur des pièces d'artifice, des bûchers et des lampions allumés de toutes parts, qu'elle fit son entrée en ville. Aussitôt arrivée à son hôtel, elle y fut complimentée par les Échevins, qui firent allumer en son honneur un feu de joie sur la place devant l'Hôtel-de-Ville, qu'ils avaient fait brillamment illuminer.

Le lendemain, le Corps de Ville fit sa visite officielle au duc et à la duchesse ; en voici la relation que je copie sur le registre des délibérations du Bureau :

« Le Corps de Ville s'est ce jour (14 juillet) assemblé dans son hôtel ordinaire, d'où revêtu de ses habits de cérémonie, il s'est rendu avec le cérémonial ordinaire à l'hôtel de Monseigneur le Duc de Duras, et lui a fait un compliment rempli d'amour, de respect et de reconnoissance, tant sur la satisfac-

tion de le posséder en cette ville, que sur le rappel du Parlement dont l'évènement si désiré est dû à ses bons offices auprès de Sa Majesté. M. Filly, doyen des Échevins en exercice, a porté la parole. Après quoi le Corps de Ville s'est transporté dans l'appartement de Madame la Duchesse de Duras et l'a complimentée sur son arrivée en cette ville, parlant, M. Le Minihy, Procureur du Roy Syndic. Étoient présents dudit Corps de Ville : Échevins en exercice MM. Filly, Brunel, de la Croix-Herpin, Bébin, Elliot ; — Échevins hors d'exercice MM. Bureau, Éven, Nicolazo, Gazon, Lemoine, Barbier, Bidard, Couard, de la Croix, Juhel, Tual, Duparquet-Louyer, Le Sénéchal, Baudot, Bidon, Kivalan, Deslongrais Le Masson, Bouvard, Dorré, Bonamy, Vaulruaud Le Masson, Guichard, Villegaudin-Le-Boucher ; — Le Minihy, procureur-sindic ; — Leloué, greffier. — Et ledit Corps de Ville rendu en son hôtel, ont été députés MM. Bébin et Elliot pour présenter les honneurs de Ville à Monseigneur le Duc et à Madame la Duchesse de Duras. »

Le 15 juillet eut lieu en la Grand'chambre du Palais la séance solennelle de rentrée du Parlement ; le Corps de Ville s'y rendit « en petit manteau et collet, » et M. Filly, doyen des Échevins, complimenta la Cour « sur l'heureux évènement de la rentrée de MM. les Présidents et Conseillers qui s'étoient démis de leurs offices. »

A l'issue de la séance, la foule qui se pressait dans les rues, sur le passage des magistrats, les acclamait et allumait dans tous les carrefours des feux de joie, des boîtes et des pétards. Les graves Procureurs à la Cour eux-mêmes avaient fait dresser un bûcher auquel ils allèrent en corps mettre le feu.

Dans l'après-midi, le duc de Duras rendit quelques visites. C'était la première fois qu'il sortait : chacun voulut le voir

, aussi eut-il beaucoup de peine à traverser la foule qui cessait de l'acclamer, et qui se portait jusque devant les roues de son carrosse.

Toutes les maisons de la ville furent illuminées, comme à l'époque de la révolution. Le Palais étoit illuminé de la cour de la chaussée jusqu'au comble. Toute l'architecture étoit éclairée par les lampions. Les colonnes et les pilastres, les bases et leurs chapiteaux, l'entablement, les frises, les impostes, les tableaux et les ceintres des croisées étoient exactement et régulièrement décorés. La galerie au-dessus de l'entablement étoit pareillement illuminée. Une balustrade étoit marquée par un gros lampion, et au-dessous de chaque piédestal de l'acrotère une grosse urne renfermoit un vase de lumière.

Le tableau des cinq croisées du milieu étoit rempli par des figures d'armes. Celui du milieu représentoit les Armes de France sur celui qui étoit à droite, *justitia et pax* ; et sur celui qui étoit à gauche, *salus ubi multa gentium*. Deux autres tableaux représentoient les Armes de la Province en alliance avec celles de la Province.

La Tour de l'Horloge et la niche de la Statue de Louis XV étoient décorés de lampions et de figures d'art, et qui dessinoient toute l'architecture du bâtiment. Aux deux côtés de la Statue du Roi on avoit placé des figures chargées de lampions et ornées des Armes de la Province, de la Ville et de M. le Duc de Duras. Au-dessus de la niche, sur la tête du Roi étoit suspendue une couronne. Le piédestal de la Statue, les gradins et tout le bâtiment fermé dans la balustrade étoient couverts d'un réseau de lampions, qui produisoient le plus bel effet. Sur différents endroits du bâtiment des tablettes sur lesquelles étoit écrit *Vive le Roi, vive le Parlement, vive le Duc et Madame la Duchesse de Duras*.

« Le Présidial étoit illuminé dans le l'Hôtel-de-Ville.

« Les différens ordres d'architecture Tours de la Cathédrale étoient illuminés a pions étoient distribués de manière à éclairer les corniches et à dessiner toute l'architecture de la place (devant la Cathédrale) on avoit du haut duquel étoit une Discorde, et pour in *Discordia.* »

La duchesse sortit à pied, vers dix heures pour voir les illuminations ; elle étoit accompagnée de gentilshommes et de plusieurs magistrats ; la Milice bourgeoise lui faisait escorte. A six heures eut lieu un feu d'artifice sur la place du Palais ; le feu à un bûcher élevé au milieu de cette place ; ensuite un autre feu de joie sur la place. Toute la nuit la population fut sur pied ; le jour dans les rues, qui ne cessaient de retentir des détonations des armes et des feux d'artifice.

Le 16 juillet, les Procureurs au Parlement firent dans l'église des Cordeliers une messe solennelle avec musique, de la composition d'un artiste le

Le même jour, le Bureau de la Ville déclara qu'une fête serait donnée au duc et à la duchesse et qu'elle composerait de danses publiques avec distribution de la place Neuve, dite place Royale, et qu'il y aurait d'un feu d'artifice, d'une illumination et d'un feu de joie ; que « MM. du Parlement, de la Cour de-Ville ; que « MM. du Parlement, de la Cour de-Ville » y seraient invités, et qu'elle serait priée d'en fixer elle-même la date.

On s'occupa immédiatement des préparatifs pour les marchés, notamment avec le sieur Grébois

niture du buffet, moyennant une somme de 3,000 livres; avec le sieur Chavy, artificier, pour 1,600 livres; avec le sieur Hingre, peintre-décorateur, pour 1,200 livres; avec le sieur Duchesne, menuisier, pour 1,900 livres; avec Jeanne-Marie Bourguignon, *chandelière*, pour la fourniture des lampes, etc.

Les jours suivants eurent lieu de nouvelles réjouissances. Les recteurs de toutes les paroisses de Rennes se signalèrent à l'envi : celui de Saint-Aubin fit dresser un obélisque orné des armes du roi, de celles du duc de Duras, du président de Robien, du président de Montluc. Le recteur de Saint-Germain fit élever devant le Palais-de-Justice un obélisque octogone de trente-six pieds d'élévation, posé sur un piédestal à quatre faces, et fit célébrer dans son église une messe solennelle à laquelle assistèrent les membres du Parlement et les juges du Présidial. A l'issue de l'office, les magistrats et le clergé sortirent processionnellement et se rendirent sur la place du Palais pour mettre le feu à quatre bûchers préparés par les soins du recteur.

Le clergé des campagnes voulut aussi prendre part à ces manifestations : environ cent cinquante recteurs du diocèse se réunirent à Rennes, et allèrent complimenter le Parlement ainsi que le duc et la duchesse de Duras; après avoir chanté une grand'messe et un *Te Deum* dans l'église des Cordeliers, ils sortirent processionnellement pour aller allumer quatre feux de joie qu'ils avaient fait préparer sur la place du Palais. Ils rentrèrent ensuite aux Cordeliers, où les attendait le dîner servi dans le grand réfectoire du couvent.

De retour dans sa paroisse, chaque recteur y célébra à son tour sa « réjouissance particulière. » Je citerai à ce propos le passage suivant d'une relation en forme de lettre, publiée à l'époque par l'abbé Chocquené, licencié en droit, vicaire de Thorigné, près Rennes :

Ces Fêtes Champêtres ont donné
nom à M. le Duc sous le nom

être ignorez-vous, Monsieur, et
et c'est un défaut de géographie
besoin de crayons et de compas
la Forêt de Rennes, des chemins
landes et des ronces, quelques
quelques chaumières éparses çà
sures, une petite Église aussi
vivant,

Ayant à peine un vieil Antiphonaire,
Vieux Graduel, ample et poudreux Roi
dont aux bons jours est paré le Lutrin

égayer la triste peinture d'un
faudrait toute la délicatesse,
de Gresset..... Or voici comme
de Thorigné ont complimenté M.

*lettre à M. le Duc de Duras, et
la Chanson suivante*

1. Monseigneur,

Campagne comme à la Ville,
nos vertus, des cœurs pour sentir
seigneur, que pour les chanter,
de nos Musettes. Mais serait-ce
milieu des Acclamations publiques
campêtre a je ne sais quoi qui t

elle, il répondra mieux à la naïveté de nos

Tous sommes avec respect,

« Monseigneur,

« de Votre Grandeur,

« Les très-humbles et très-

« obéissans serviteurs.

« Les Paysans de Thorigné.

« CHANSON

« Sur l'Air : Dans ma Cabane obscure.

Quelle douce allégresse,
clate en nos hameaux ! (sic)
n'est plus de tristesse,
uras finit nos maux :
hémis et l'Abondance
eviennent sur ses pas :
n boit, on chante, on danse
n l'honneur de Duras.

Une plus belle aurore
annonce un jour plus pur,
l'Olympe se décore
u plus brillant azur :
hémis par sa présence
mbellit nos climats :
n boit, on chante, on danse
n l'honneur de Duras.

La joie en nos Villages
lume mille feux,

Éclatans témoignages
Qui montent jusqu'aux Cieux :
A l'entour en cadence
Nos voix règlent nos pas :
On boit, on chante, on danse
En l'honneur de Duras.

« Sur l'écorce des hêtres
Son Nom paraît tracé,
Sur les fifres champêtres
Son Nom est prononcé :
De nos bois le silence
S'enfuit à nos ébats :
On boit, on chante, on danse
En l'honneur de Duras.

« Si le lait dans nos plaines
Coulait au Siècle d'Or,
Un doux jus dans nos veines
Circule mieux encor ;
Et la reconnaissance
Aimant nos repas,
On boit, on chante, on danse
En l'honneur de Duras (4). »

(1) Cette chanson est de l'abbé Chocquet. Dans la relation qu'il publie elle est accompagnée de la note suivante :

« Cette petite Pièce a été faite par le Vicaire de Thorigné. La passion s'est écriée : Un Vicaire faire des Vers ! il aurait pu répondre tranquillement : Les Prosper, les Paulin, etc., ont fait des Vers : voilà des Saints ! Les Fénelon, les Fléchier, etc., ont fait des Vers : voilà des Evêques ! Les Santeuil, les Ducerceau, les La Rue, Les Commire, etc., ont fait des Vers : voilà des Religieux. Soit. Mais faire des Vers dans les circonstances présentes ! Voilà le cas ! Le pauvre Vicaire n'avait point étudié ce cas-là. Il a fait simplement des Vers qui ne blessent personne, et que M. de Duras a bien reçus. »

maintenant à Rennes, où nous avons laissé nos
milieu des préparatifs de la fête municipale.

t, la duchesse leur fit connaître qu'il lui serait
la fête projetée eût lieu le 16 du même mois.
d'activité, et dès le 15 tout était prêt.

, le Corps de Ville voulut encore donner au Com-
nouveau témoignage de gratitude, en décidant
à construire sur la Vilaine, dans l'alignement de
arbon, ainsi que la rue aboutissant à ce pont (1),
e nom de *Duras*, et qu'un obélisque en marbre,
rmes du duc, avec attributs et inscription, serait
sus du pont projeté (2).

va le jour tant attendu de la fête dont l'annonce
te dans toutes les villes voisines et dans les
vironnantes.

s toute sa naïveté et avec son orthographe fan-
reproduction textuelle de la relation qui existe au
« *Bureau de la Ville et Communauté de Rennes*
1769 : »

DESCRIPTION

lonnée le 16 aoust 1769 à *Madame la Duchesse*
45 par *Messieurs les Officiers municipaux de la*
mmunauté de Rennes :

tés de la place Royale, sur la rue de Volvire, de
d'Orléans, étoient bordés de distance en distance
fauts chargés de barriques de vin.

ient la rue et le pont de Berlin.

donné aucune suite à cette délibération, et l'érection de l'obé-
jours à l'état de projet.

« Des Bacchus couronnés de lierre, de pan-
tesquement, mais proprement vetus, montés
divertissoient et faisoient rire les spectateu-
bouffons et leurs plaisantes attitudes.

« Quatre théâtres distribués autour du c-
étoient occupés par des joueurs de flutes,
tambourins, de hautbois, de vielles et de v-

« La promenade vis à vis cette place rej-
bosquet de charmille, élevé sur une terrass-
sept arcades, séparées entr'elles par des
couronné d'un entablement décoré de vaz-
mens.

« Un rang de tilleuls taillés en orangers
quet, et chaque tilleul repondoit par sa p-
pilastres entre les arcades.

« L'élévation de ce bosquet étoit parall-
avec les pavillons de l'Hôtel de Ville, du l-
partie circulaire de la Tour de l'Horloge,
construits sur un côté de la place Royale.

« L'on découvroit au fond de la grande
ce bosquet un temple dédié à la Félicité,
quante pieds de face, sur trente-sept d'él-
sol de la promenade jusques à sa platte f-
pyramide de trente-deux pieds de hauteu-
globe.

« La Déesse placée sur une estrade dan-
de l'arcade du milieu de ce temple, tena
caducée, sembloit avec un air majestueu-
aux spectateurs les tresors et les fruits c-
corne d'abondance.

« Deux Génies élevés au dessus de cett-
plinthe et la corniche, sembloient aussi c-
dont ils étoient entourés, pour decouvrir l-

Paix et de la Gayeté représentés dans les
de ces nuages.

ure de ce temple, de sa pyramide enrichie
riés placés avec goust, produisoit un effet
x. Les Armes du Roy occupoient le milieu
celles de Monseigneur et de Madame la Du-
le milieu entre les acroteres de la balustrade
e la platte forme.

es portoient d'un côté les armes de M. l'In-
entre celles de la Ville; des trophées de guir-
ns ornoient les intervalles entre les différentes
armes]

xtérieur du temple au rez de chaussée étoit
e barrière, dont l'appuy portoit devant chaque
mple des cassolletes et des vases à l'antique;
les pilastres étoient décorées de médaillons

matre heures après midy, une décharge de
on annonça l'ouverture de la feste.

attendoit ce signal avec impatience. Aussitôt
la place Royale, la partie la plus nombreuse
auter et danser au son des instruments placés
héâtres dont nous avons cy dessus fait men-
l'autre plus altérée cherchoit à profiter des
s Baccus montés sur les barriques de vin dis-
profusion.

Duchesse suivie d'une nombreuse cour se
dix heures du soir sur cette place. MM. les
paux ayant à leur teste M. le Comte d'Agay,
nduisirent sous une superbe tente dressée au
ustrade qui forme dans le renforcement cir-
u de cette place l'enceinte autour et au devant
Roy.

la Duchesse en entrant sur
prodigieuse de personnes
divers tourbillons dont pl
ès vif, mais réglé et bien
efforts pour s'éloigner de l
à s'aprocher du centre, et
iers tourbillons étoient cou
faveurs des Baccus.

L'arrivée de Madame la Duc
fanfarres dont des corps de
mpettes et des timballes fi
peuple cessa de se mouvo
nt que son amour et son re
pu'à ce qu'elle fut placée, a
ous la tente disposée pour l
s instrumens ses cris de *V*
me la Duchesse de Duras.

Madame la Duchesse ayant or
le feu à l'artifice placé de
r la platte forme, le départ
au milieu de l'air, la vive l
aces suspendirent les cris d
fixés que sur l'action de c
ement surpris de voir à l'a
urs de l'architecture du tem
divers ornemens subitemen
es à feu, et une Gloire
e globe de la pyramide e

it dans ce moment qu'une
ens de cette multitude de p
; tranquillité parfaite regnè
ade. On n'entendoit plus qu

dispersés de tous côtés et formant des écots dans

rise augmenta bien supérieurement lorsque plusieurs distribués autour de ce temple, vomissant des ames et de feu, élancèrent dans les airs plus de et fusées ardentes qui répandoient de toutes viles et des astres, dont la vive splendeur produits charmans, tandis que des gerbes de feu, des penteaux, des spirales et des cascades enflammées sur la plate forme du temple entourer la pyramide ; plusieurs soleils accompagnés de quantité d'autres figures symboliques brilloient et resplendissaient de cette plate forme et aux environs du

cessa et le peuple ne revint des illusions qui l'avaient tant que pour battre des mains, et pour applaudir le qui lui avoit procuré tant de plaisir ; il alloit à la première ardeur pour la danse et pour le vin, un nouvel objet l'arrêta et fixa pour quelques momens son attention. Le vaste bosquet, le temple, sa pyramide et les fontaines receurent bientôt une illumination plus durable que la première et firent naître un jour brillant au milieu d'une nuit très-obscur.

Le prince bien assuré que la beauté et l'éclat de cette illumination ne lui manqueroient pas aussi vite que celle de l'artifice, donna de nouvelles preuves de son amour et de sa reconnaissance à Madame la Duchesse et se livra ensuite à ses premiers plaisirs.

Les branles, les gavottes, les galopées bretonnes, les rondes, et toutes espèces de danses champestres furent bientôt formées, tant sur la place que sur la promenade et les rues aux environs ; les Bacchus furent même plus pressés (qu'ils ne l'avoient été avant le feu d'artifice) à dis-

tribuer la liqueur pour arroser et rafraîchir les gosiers que les vapeurs du salpêtre avoient échaufés.

« Madame la Duchesse ayant considéré pendant quelque tems avec satisfaction les différens effets que l'allégresse produisoit sur le peuple, fut conduite par MM. les Officiers municipaux, toujours précédés par M. le Comte d'Agay, Intendant, à l'Hôtel-de-Ville, où M. le Duc s'étoit desjà rendu.

« Un bouquet riche et galant présenté à Madame la Duchesse en entrant dans cet hôtel par M. le Comte d'Agay, annonça la prochaine ouverture du bal.

« Les deux salles destinées pour ce divertissement, qui devoit terminer la fête, étoient élégamment ornées, parfaitement bien éclairées, et les orchestres occupés par de parfaits musiciens, joueurs de plusieurs instrumens. Un somptueux buffet placé entre ces deux salles se trouvoit abondamment chargé de tout ce que le bon goust peut désirer de plus exquis; les vins les plus délicats, les mieux choisis, les liqueurs spiritueuses et rafraîchissantes y accompagnoient les différens entremets; une quatrième pièce à droite de la précédente, étoit destinée pour y distribuer les bouillons, les restaurans, le thé, le café et le chocolat; indépendamment de ces pièces, plusieurs autres dans cet hôtel étoient préparées avec précaution et décence à divers services et besoins.

« Madame la Duchesse, toujours conduite par M. le Comte d'Agay et par MM. les Officiers municipaux, dans la grande et première salle du bal, s'étant placée sur son estrade surmonté d'un baldaquin à la chinoise, eut l'agrément de voir d'un seul coup d'œil les personnes de l'un et l'autre sexe, la plus distinguée de la ville et de la province rassemblée dans cette salle, et de remarquer par les traits de différentes physionomies, que le plaisir de jouir de sa présence et de celle de son illustre époux occupoit agréablement tous les cœurs;

sa sensibilité sur un objet aussi flatteur fut généralement observée, et fit connoître que les sentimens d'amour qu'on lui avoit voués dès les premiers momens de son arrivée en Bretagne étoient bien payés de retour.

« Enfin le bal fut ouvert par Madame la Duchesse et M. le Comte d'Agay ; ensuite on y dansa jusqu'à huit heures du matin ; le peuple en fit autant sur les places et dans les rues aux environs de l'Hôtel de Ville.

« La joye, la satisfaction qui présidoient à la fête avoient mis la concorde dans leur party ; l'union régna sur tous les cœurs et les esprits ; il n'y eut aucun désordre ni au dedans ni au dehors de cet hôtel. La division n'auroit pas eu beau jeu dans ce centre de la ville où tout étoit livré au plaisir de posséder pendant cette feste les deux génies bienfaisans auxquels la Province doit son bonheur et sa tranquillité.

« Une garde de quatre à cinq cents hommes avoit été ordonnée à tout événement ; elle fut inutile. Ceux qui la composoient eurent leur part du plaisir sans peine ni embarras, événement peut estre unique en pareille circonstance, et qui doit donner une idée bien avantageuse du caractère des habitans de Rennes au grand nombre d'étrangers que la nouvelle de cette fête y avoit attiré. »

Ce que la relation officielle ne nous dit pas, c'est qu'à l'occasion de ce bal on avait composé et réglé quatre nouvelles danses : deux en l'honneur du Duc, s'appelaient l'une *la Durfort*, l'autre *la Duras* ; une, en l'honneur de la Duchesse, portait son nom patronymique, *la Coëtquen* ; une autre enfin, en l'honneur du Parlement, s'appelait *le Rappel*.

Les poètes rennais, à l'exemple du vicaire de Thorigné, voulurent aussi payer leur tribut : M. Courné, « professeur d'éloquence » au Collège, composa pour la circonstance un petit poëme latin : « *In laudem illustrissimi ducis de Duras ;* »

M. Ginguéné fils offrit au duc une ode en l'abbé Le Marchand, professeur de physique écrivit les vers d'une cantate : *Vive le Roi* M. Lemière composa la musique.

Je sortirais du cadre que je me suis tracé si je voulais décrire toutes les fêtes analogues à celle de Rennes qui eurent lieu dans les principales villes de Bretagne à l'occasion de la venue du duc. Je ne citerai qu'en passant la visite de la duchesse à Nantes, où « deux cents jeunes gens se rangèrent fort loin au-devant d'eux, composant une formation uniforme de deux Escadrons, l'un de Dragons sards; » on y rendit au duc des honneurs particuliers; de la ville lui furent présentées sur un plateau d'argent fut illuminée, les inévitables feux de joie s'allumèrent de tous parts; il y eut représentation « à la Comédie italienne », bal, salves de canon, etc.

En terminant, je reproduirai, en les complétant, quelques épisodes de la visite de la duchesse à Saint-Malo.

Le 26 août le duc partit de Nantes. « S'il est dit la relation déjà citée, ne lui permirent d'aller à Saint-Malo Madame la Duchesse. Cette filleule de la Ville, y fit son entrée le 27 à sept heures du soir. Une élite de jeunes gens, sous trois différens Uniformes, rouge, et le troisième bleu, lui servit de (

« Chamarré comme l'arc-en-ciel
Qu'on voit briller vis-à-vis du soleil
Un triple Escadron de Jeunesse
S'étale autour de la Duchesse.

« L'air et le feu, la terre et l'eau

Concouraient à rendre ce jour plus beau :

Et la tendresse la plus pure

Animait toute la nature (1).

Madame la Duchesse fut saluée en arrivant de l'artillerie
de la Ville..... Toute la Bourgeoisie étoit sous
les armes : les rues étoient tapissées. Elle se rendit à l'Hôtel
de la Ville, son Cousin-Germain, au milieu des plus
acclamations. — Il y eut réception des différents
ordres et un grand souper.

Le lendemain 30 août, M. Scott, Lieutenant de Roi,
au Château Madame la Duchesse ; les bouches d'airain
s'ouvrirent : les cris de joie s'élevèrent : des Barricades de
canevas distribuées par des Bacchus, et pendant le souper
on dansa dans la cour au son des Musettes. Madame
la Duchesse, qui daigna danser elle-même, augmenta la joie
en la partageant.

« Heureux les Grands, quand il sont bons !

Pour s'élever ont-ils d'autres façons ?

Non : la bonté seule peut même

Aggrandir la grandeur suprême.

« Aussi Louis que j'aimons tant

Ne peut jamais nous paroître plus grand,

Que lorsqu'à la Bretagne entière

Il rendra le Fils et le Père (2).

*Chanson Bretonne sans rime ni mesure, » faite pour la circonstance
de Boisbillis.*

Présentée à MM. de La Chalotais père et fils, procureurs-généraux, alors

« Le Jeudi suivant se donna la Fête
laison de Ville..... »

Je passe les détails : feux d'artifice, feux
20 convertis à la « nouvelle Salle de Sp

« Il ne manquait à cette Fête
Que d'y voir le Duc à la tête

« Il est allé courir les champs,
Et Saint-Malo n'en est pas trop contr
Pour cette fois il nous échappe ;
Gare à lui si on le rattrape !

« Pour le bien qu'il fait et qu'il f
On le retiendra bon gré, malgré lui ;
Et de peur, morgué ! qu'il ne sorte
Tous les cœurs garderont la porte.

Quand la duchesse partit de Saint-Malo,
ui étaient allés lui faire escorte à son ar
rent jusqu'à Châteauneuf ; en prenant con
ers malouins attachèrent leurs étendards
ni demandèrent de vouloir bien envoyer,
on portait à la ville qu'elle venait de qui

« Lorsque la Duchesse partait,
La Ville lui demandait son portrait
Malgré toi, modeste Duchesse,
Il fallut en faire promesse. »

.

Je termine ici. J'aurais pu donner plus

mais je n'ai pas voulu abuser trop longtemps de
e mon lecteur; je lui demande toute son indul-
ces *Recherches d'histoire locale*, que j'espère pou-
r plus sérieusement un jour.

es municipales, comme les archives départemen-
nt en documents absolument ignorés de notre
es bibliothèques particulières contiennent, de
: nombreuses brochures et plaquettes devenues
'y a-t-il pas là matière à de sérieux travaux?
éments peuvent être utilement recueillis et fruc-
onsultés, car plus d'un chapitre de l'histoire de
encore à faire.

art, en livrant à la publicité les pages qui pré-
ai eu qu'un désir, celui de faire revivre des
de quelques épisodes curieux et pittoresques
oire locale au XVIII^e siècle.

LOUIS DECOMBE.

NOTICES

HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

SUR LES PAROISSES DU CANTON DE

LOUVIGNÉ-DU-DÉSERT

PRÉLIMINAIRES

Compris aujourd'hui dans le canton de Louvigné appartenait au ix^e siècle aux marches de Bretagne. Elle formait la partie la plus avancée, sur les con-
trées de la Normandie et du Maine. Ces
circonstances semblent devoir attirer sur lui, d'une
manière spéciale, l'attention de l'archéologue, qui ne
peut y trouver un champ des plus attrayants pour
faire une abondante récolte d'intéressantes dé-

couvertures. En effet, que, dans une pareille situa-
tion, n'ait pas été plus d'une fois envahi et
conquis par les armées des deux peuples qui, depuis le règne
de Salomon, se disputèrent avec
ardeur la possession de ces marches, et qu'il
reste quelques traces de leur passage (1).

Près du bourg de Louvigné et sur le prolongement de la voie
qui sera plus tard, se trouve un village qui porte le nom de

Avant tout examen, je dirai tout d'abord que c'est difficile de ne pas rattacher aux événements certains ouvrages de fortification en terre, qui se présentent encore à nous avec une grande relief, et que nous rencontrons, en plus grande abondance, qu'en aucune autre partie de notre arrondissement.

J'en dirai autant de quelques noms de villages qui nous voyons figurer dans son vocabulaire : *Landéan, Landivy, Villa-Bran, Glan, Aron, Gine*, évidemment celtique, atteste d'une ancienne occupation de ces lieux par le peuple qui leur a donné le nom à laquelle ces noms appartiennent, et qui nous les a laissés poser.

Mais mon intention n'est pas, pour le moment, de m'engager dans les questions relatives aux événements, aux débris de monuments et ces noms étranges qui nous rappellent le souvenir.

Je veux tout simplement prendre le petit village qui je me propose de faire l'objet de cette Note, et qui, en émergeant de l'obscurité et se détachant de la masse avec les terres voisines, il nous apparaît à nous comme un être d'une vie qui lui est propre et d'une existence complètement individuelle.

Ces conditions d'existence, j'essaierai d'établir à l'aide des documents que nous avons à notre disposition ; puis, me livrant à la recherche de ce qui les avaient pu les préparer et des causes qui les ont produites.

Champ-Dolent, aux environs duquel on a découvert, dans le siècle, divers objets semblables à ceux que l'on trouve dans les sépultures mérovingiennes et carolingiennes.

M. Gaultier de la Chêze, mort maire de Louvigny, m'a cité, entr'autres objets, un petit globe de terre cuite de centimètres de diamètre.

duire, j'espère arriver à la démonstration du fait capital qui les domine toutes.

I. — *Examen de la Charte de fondation du prieuré de Villamée en 990, et de la Notice sur la fondation du prieuré de Louvigné, vers 1040 (1).*

La charte par laquelle Conan, comte de Rennes, donna en 990, aux religieux du Mont-Saint-Michel, les quatre villa (2) qui constituèrent les premiers éléments de leur prieuré de Villamée, cette charte peut être considérée comme un des documents les plus importants que nous possédions au point de vue de nos origines locales, et même, sous certains rapports, au point de vue de l'histoire générale de notre province.

Elle nous reporte, en effet, à une époque où nous pouvons dire qu'elle est l'unique flambeau d'où émane toute la lumière qui commence à rayonner sur nos contrées, et qui éclaire les premières applications du système féodal ainsi que les premiers essais de réorganisation religieuse qui y aient été tentés après les désastreuses invasions normandes.

Mais ce n'est pas tout encore : elle nous donne sur leur état géographique des notions que nous chercherions vainement ailleurs, et qui, complétées par quelques documents du siècle suivant, nous permettent en quelque sorte de reconstruire la carte du pays, dans les premières années du XI^e siècle.

Ainsi, en rapprochant cette charte de la notice sur la fondation du prieuré de Louvigné, rédigée à l'abbaye de Mar-

(1) D. Mor., Preuves, I, col. 350-351. — *Bulletin de l'Association Bretonne*, t. III, Mémoires, p. 184.

(2) Voir l'article Villamée.

moutiers vers l'an 1040 (1), nous pouvons la plus grande partie du territoire compris entre les trois cantons Nord de Fougères, sur la rive gauche du non, de Louvigné et de Saint-Brice, compris sous l'administration gallo-romaine, deux descriptions dépendantes du comté de Rennes les rivières du Beuvron et du Nançon (2) de partage.

Les actes du XI^e siècle désignent sous *Coglesius* (3), le *Coglais*, celle de ces c'était située à l'Ouest des deux rivières; demeuré pendant tout le moyen âge affecté au territoire qui lui correspondait, est en ajoutée comme désignation spéciale au nom des roisses qui lui appartenaient : *Saint-Brice-Saint-Germain-en-Coglais*.

(1) *Bulletin de l'Association Bretonne*, loco citato.

(2) Le Nançon, à proprement parler, est la réunion sortant des étangs de Lande-Marel (Parigné), de Clé et de Saint-François (Landéan).

On regarde généralement aujourd'hui le ruisseau le plus important, comme la branche mère, et l'usage de donner le nom de Nançon, à partir de sa source; mais il n'est pas à une époque encore assez rapprochée de nous. Les cartes du nom de *Nançon* au ruisseau qui sort de l'étang de Clé sont d'accord avec nos plus anciens documents, la carte de 1566, entre autres, qui nous apprend qu'en 1163, époque où fut créée, le *Nançon* partageait le *Coglais* en deux circonscriptions : *Nançon et ultra*; le *Coglais* en *deçà et au delà* rapport à la ville de Fougères. Ce qui ne convient pas, autrement dit du *Gué-Pérou*.

Du reste, ce changement a également porté sur ce territoire sous le nom de *Grande-Rivière*, et que Cassini nomme *François*.

(3) Actes du Cart. de Saint-Florent de Saumur. -

Bien que l'autre circonscription, limitrophe du Maine, celle à laquelle appartenait le territoire compris aujourd'hui dans le canton de Louvigné, ne nous apparaisse nulle part avec le nom de *pagus*, il m'est bien difficile de ne pas l'assimiler à la précédente et de ne pas les rattacher toutes les deux à la même organisation territoriale.

Mais à l'époque où celle-ci se montre à nous pour la première fois, elle était déjà depuis plus d'un demi-siècle constituée suivant les principes du régime féodal; elle avait dû dès lors s'adapter au modèle des nouvelles institutions et emprunter à leur vocabulaire le nom qui correspondait à sa nouvelle organisation.

Le *pagus* était, par suite, devenu une *vairie*, la *vairie de Louvigné*, *Lupicini villicatio quæ vulgari vocabulo viatura dicitur*, dit la Notice précitée (1).

Maintenant, il y a à se demander si cette *vairie* était bien, quant à son étendue, la représentation exacte du *pagus*?

Cette question est assez difficile à résoudre, car les documents écrits et même certains faits sont entièrement en désaccord avec les principes que nous devons supposer avoir présidé à l'organisation territoriale de cette époque, et même avec la vraisemblance.

Si, en effet, nous nous en rapportons aux considérations puisées à cette dernière source, et en nous rappelant que, depuis le commencement de la baronnie de Fougères jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la rivière du Couësnon a servi de limite à cette baronnie, nous nous sentirons en droit d'affirmer que cette limite a dû être aussi, dans les temps antérieurs, d'abord celle du *pagus*, puis de la *vairie* qui sont entrés dans sa formation.

Mais la Notice sur la fondation du prieuré de Louvigné et

(1) *Bulletin de l'Assoc. Bret.*, loco citato.

les inductions que l'on peut tirer de la constitution du Vendelais (*pagus Vendellensis*), d'après quelques actes des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, paraissent en opposition complète avec cette affirmation.

La Notice, en effet, en déterminant, de la manière la plus expresse, le nombre de neuf comme étant celui des paroisses comprises dans la vairie de Louvigné : *Per novem parrochias circumjacentes, hoc est quantum extenditur Lupicini villicatio*, la Notice ne semble admettre comme appartenant à cette vairie que les neuf paroisses les plus rapprochées de son chef-lieu, c'est-à-dire les sept paroisses qui, antérieurement à 89, composaient le bailliage de Louvigné, savoir : cette paroisse d'abord, puis La Bazouge, Montault, Mellé, Saint-Georges, Villamée (en partie) et Landéan, auxquelles, pour arriver au nombre de neuf, il faudrait ajouter les deux paroisses de Laignelet et du Loroux.

Cette délimitation, d'ailleurs, est conforme à celle qui ressort pour nous de la constitution du Vendelais, ou de l'ancien doyenné de Vendel (*pagus Vendellensis*, ou *Vandelisium*), qui, après avoir pris sur la rive droite du Couësson la ville de Fougères (1) avec sa banlieue (ancienne paroisse d'Igné), ainsi que les paroisses de Beaucé, de Fleurigné et de la Chapelle-Jeanson, venait s'arrêter à la limite de Laignelet et du Loroux.

Cependant, il ne me semble pas possible d'admettre que telles aient été les conditions d'existence du *pagus* et de la vairie de Louvigné au moment où se fit la substitution de l'une à l'autre. Le *pagus*, comme la vairie, devaient former

(1) La ville de Fougères était comprise dans le Vendelais. Un traité passé en 1244 entre Raoul de Fougères et André de Vitré, d'après lequel ces deux seigneurs s'interdisent réciproquement d'avoir, dans le Vendelais, d'autres forteresses que Fougères et Châillon, ne permet aucun doute à cet égard.

un ensemble complet, c'est-à-dire que leur territoire devait être circonscrit par des limites naturelles, telles qu'un cours d'eau ou autres accidents, non par des lignes purement conventionnelles, telles que celles qui déterminent le plus ordinairement les limites des paroisses, et particulièrement dans le cas de Laignelet et du Loroux. D'ailleurs, admettre ces délimitations, ce serait admettre que l'établissement de ces paroisses a précédé l'établissement des circonscriptions dans lesquelles elles étaient renfermées, tandis qu'au contraire on ne saurait douter que le *pagus* n'ait sur elles l'avantage de plusieurs siècles, et la *vairie* celui d'un demi-siècle peut-être d'antériorité.

Malgré donc l'autorité de la Notice et le poids que vient lui ajouter la constitution du doyenné de Vendel, je ne saurais renoncer à étendre le *pagus* et la *vairie* de Louvigné jusqu'à la rivière du Couësnon.

Pour concilier cette opinion avec le fait de l'extension du Vendelais et le texte de la Notice, je supposerais volontiers que le *pagus Vendellensis* des actes des *xi^e* et *xii^e* siècles ne se rapporte pas à la circonscription gallo-romaine, mais qu'il doit s'entendre d'une circonscription ecclésiastique, le doyenné, par exemple, qui s'était formé sur son modèle et avait pris son nom, mais sans emprunter son moule, en sorte qu'il n'en était qu'une représentation très-imparfaite.

Quant au texte de la Notice, dont il est difficile de récuser le témoignage, il ne me répugne nullement de l'admettre; mais en faisant observer que s'il a dû nécessairement être vrai à l'époque où la Notice fut rédigée, il a pu cesser de l'être quelques années après. On ne saurait donc, selon moi, conclure autre chose de son texte, si ce n'est qu'au milieu du *xi^e* siècle, la *vairie* de Louvigné comprenait seulement neuf paroisses; et si aujourd'hui nous en comptons douze ou treize sur le territoire qu'elle occupait, c'est que trois ou quatre

l'entre elles ont été fondées plus tard, c'est-à-dire à une époque postérieure à l'an 1040; ce qui me semble particulièrement vrai pour les paroisses de Landéan, de Laignelet et du Loroux, dont, comme je l'ai déjà dit, l'origine semble devoir être rapportée aux solitaires qui s'étaient établis dans la forêt de Fougères, à la fin de ce XI^e siècle.

Un autre motif, non moins plausible, semble encore venir à l'appui de l'opinion que je défends, c'est le démembrement même de cette vairie de Louvigné.

Le temps ne tarda pas à venir, en effet, où les grands vassaux du comté de Rennes, devenus eux-mêmes suzerains dans leurs fiefs, voulurent, à l'exemple de leur suzerain, avoir aussi leurs voyers dans leurs terres. Le descendant du premier voyer de Louvigné, devenu seigneur de Fougères, ne fut pas des derniers à entrer dans cette voie. Il dédoubla alors la vairie de Louvigné ainsi que celle du Coglais, et avec le Vendelais il créa, dans sa baronnie, cinq grandes circonscriptions qui ont subsisté pendant toute la durée du moyen âge.

La vairie de Louvigné ainsi dédoublée forma deux de ces circonscriptions : l'une au Nord, comprenant toutes les paroisses situées entre la frontière de Normandie et la forêt de Fougères, conserva le nom primitif *le Louvigner* ou la *vairie le Louvigné*; l'autre au Sud, comprenant toutes les paroisses situées entre la forêt et la rivière du Couësson, reçut d'abord le nom de *Loerrum*, Le Loroux peut-être, ou Louëdron (1) voyez la Notice sur les cantons de Fougères, article Laignelet et Fleurigné), et plus tard celui de *vairie de Fleurigné*. Il faut donc se garder de confondre la vairie de Louvigné du XI^e siècle avec cette circonscription que nous retrouvons plus tard, quelquefois sous le nom de *vairie*, plus souvent sous

(1) D. Mor., Preuves, I, col. 451, grande charte pour Billé.

celui de *bailliage* de Louvigné. Elles se rattachaient bien l'une à l'autre, puisque la première avait fourni à la seconde tous les éléments territoriaux qui étaient entrés dans sa formation; mais, indépendamment de l'étendue, elles différaient plus essentiellement encore au point de vue de leurs conditions d'existence.

La première se rapportait au comté de Rennes, dont elle dépendait à titre de grand fief.

La seconde se rapportait tout simplement à la baronnie de Fougères, dont elle formait, comme je viens de le dire, une division plutôt financière et judiciaire qu'administrative.

L'officier qui lui était préposé portait le nom de *sergent féodé*, avec celui de la terre affectée au gage de son office. Ses fonctions consistaient principalement à recevoir les rentes dues au seigneur dans toute l'étendue du bailliage, à donner les assignations pour ses plaids, à faire exécuter ses jugements, comme aussi à le représenter, et à servir pour lui aux plaids généraux et aux assises du Parlement de la province (1).

Je ne m'occuperai point ici du bailliage de Louvigné ni des diverses modifications qu'il eut à subir par la suite; on trouvera plus loin ces renseignements dans la Notice consacrée à la paroisse de Louvigné (article Villavran); je dirai seulement que les seigneurs de Fougères paraissent avoir attaché une très-grande importance à conserver ce bailliage à l'état d'union avec leur domaine, dont ils ne le détachèrent jamais entièrement.

Deux fois seulement, Raoul II, en 1189, et Geoffroy, son neveu et successeur, en 1208, disposèrent d'une faible portion de ses revenus, pour arriver à des arrangements de famille.

(1) Les sergents féodés dans la baronnie de Fougères devaient être nobles d'extraction.

Ainsi, Raoul II, en stipulant le mariage de sa fille Marguerite avec Galeran de Meulan, avait promis de lui donner pour dot la terre de Bérington; mais cette terre se trouvant engagée au moment du mariage, et Raoul ne pouvant dès lors tenir sa promesse, il lui assigna, sur la vairie de Louvigné, une rente annuelle de 100 livres qu'elle devait toucher des mains de son sergent, jusqu'au jour où la terre de Bérington deviendrait libre et pourrait lui être remise (1).

Dix-neuf ans plus tard, Geoffroy ayant quelques intérêts à régler avec son oncle Guillaume et ne trouvant pas que le Coglais, qu'il lui avait donné, l'acquittât suffisamment envers lui, ajouta comme appoint, au don de ce bailliage, une rente de 20 livres à percevoir sur des terres dépendant de la vairie de Louvigné (2).

Le bailliage de Louvigné, malgré les nombreuses aliénations tant en terres qu'en rentes qui y avaient été faites dans les temps antérieurs, rapportait encore au commencement du XVIII^e siècle (1720), à la recette de Fougères, 2,906 boisseaux d'avoine et un muid de vin, estimés ensemble à la somme de 3,461 livres 8 sous.

II. — *Du premier seigneur qui posséda la vairie de Louvigné à titre de fief. — Rectification de quelques erreurs concernant l'origine de la baronnie de Fougères.*

La charte de fondation du prieuré de Villamée nous montre, comme je l'ai déjà dit, qu'à la fin du X^e siècle la contrée dans laquelle ce prieuré fut fondé était déjà constituée à l'état de fief, sous la dépendance du comte de Rennes.

(1) D. Mor., Preuves, I, col. 714.

(2) D. Mor., Preuves, I, col. 810.

Elle nous apprend, en outre, que le possesseur de ce fief était un chevalier auquel elle donne le nom de Main, et la qualification de neveu de l'archevêque (de Dol), nommé Main, comme lui.

La plupart des historiens et des archéologues qui ont eu à s'occuper de la baronnie de Fougères, s'appuyant sur cette charte, et supposant que l'intervention de ce chevalier dans la donation de Conan impliquait sa qualité de seigneur de Fougères, se sont cru en droit de le faire figurer en tête des seigneurs qui ont porté ce nom, et de faire remonter l'origine de la terre et de la ville auxquelles ils l'ont emprunté, à une époque antérieure à la date de cette charte (990).

Mais cette opinion, quelque accréditée qu'elle soit, ne saurait subir l'épreuve d'une critique tant soit peu sérieuse.

Cette charte, en effet, en nous faisant apparaître en même temps que Main, mais sur la rive opposée du Beuvron, c'est-à-dire sur le territoire du Coglais, un autre chevalier du nom de *Rorges*, qu'elle nous représente comme y tenant un fief, au même titre et dans les mêmes conditions, nous montre évidemment que les éléments qui constituèrent plus tard la terre de Fougères étaient encore à l'état de division, et que, par conséquent, cette terre n'existait pas.

Du moment donc qu'il n'y avait pas de terre de Fougères, il ne pouvait non plus y avoir de seigneur de ce nom.

Cependant, il ne résulte pas de là que le neveu de l'archevêque de Dol ait été étranger à la famille des seigneurs de Fougères qui paraîtront un peu plus tard.

Loin de là, la Notice sur la fondation du prieuré de Louvigné nous le représente comme l'aïeul du fondateur de ce prieuré, du premier des seigneurs qui ait ajouté à son nom le titre de sa terre, le titre de seigneur de Fougères.

Eleemosynam Mainonis avi mei, dit-il, quam Alfridus genitor meus firmavit, ego jam in tertiâ lineâ positus... firmo.

Si donc Main ne peut pas être rangé au nombre des seigneurs de Fougères, on ne saurait lui refuser la place importante à laquelle il a droit dans leur famille en qualité de leur premier ancêtre.

Il résulte de là que le commencement de la terre de Fougères, et par suite la fondation de la ville et du château, doivent être rapprochés de quelques années, sans toutefois qu'on puisse leur assigner une date de beaucoup postérieure aux cinq premières années du ^xⁱ siècle.

Nous devons aussi également réformer l'idée qu'on se fait assez communément de la manière dont cette terre prit naissance.

On se figure, en effet, généralement, qu'elle fut détachée du comté de Rennes, dans lequel elle aurait été, pour ainsi dire, taillée toute d'une pièce, et donnée, à titre de fief, au neveu de l'archevêque de Dol.

Non, telle n'a pas dû être, comme nous venons de le voir, son origine.

Sa création, ou plutôt sa formation, a été le résultat d'une agrégation provenant elle-même de la réunion de plusieurs circonscriptions préexistantes, entre autres de la vairie de Louvigné, de la partie du Vendelais située sur la rive droite du Couësnon, puis du Coglais, réunion faite en faveur du possesseur de la première, qui fut appelé à exercer les droits de suzeraineté sur les trois circonscriptions réunies.

La vairie de Louvigné peut donc, à bon droit, être considérée comme le noyau autour duquel s'est formée la baronnie de Fougères, et en même temps comme le berceau dans lequel prit naissance à la vie publique la famille dont elle devait devenir le titre et le patrimoine.

On peut donc dire également que son histoire remonte plus haut que celle de la baronnie elle-même, et qu'elle en est comme la préface.

III. — *De l'origine présumée de la baronnie de Fougères. — Examen d'une transaction passée en 1209 entre Juhel, seigneur de Mayenne, et Geoffroy, seigneur de Fougères, en ce qui concerne cette question.*

Nous trouvons dans dom Morice (1) un document dont aucun historien, jusqu'à ce jour, n'a songé à tirer parti, et qui, cependant, me paraît de nature à jeter de vives et intéressantes lumières, non-seulement sur la question qui nous occupe, mais encore sur plusieurs points de notre histoire générale qui doivent profiter de leur rayonnement.

Ce document est une transaction passée en 1209, à l'abbaye de Savigny, entre Juhel, seigneur de Mayenne, et Geoffroy, seigneur de Fougères, par laquelle le premier, moyennant une cession de territoire et une rente annuelle de 50 liv., fait au second la remise de l'hommage qu'il lui devait, et renonce à la revendication et à la poursuite des droits qu'il prétendait avoir sur toute la terre de Fougères et toutes ses dépendances : *Super omni jure, querelâ et calumniâ quæ intentabatur inter præfatos totius terræ de Filgeriis et omnium pertinentiarum ejusdem terræ.*

Sans rechercher quels pouvaient être les titres sur lesquels le seigneur de Mayenne appuyait ses prétentions, nous devons constater que la question du droit ne paraît pas avoir été en cause, du moins en ce qui concernait l'hommage, qui ne semble même pas avoir été contesté; *quod Juhellus habebat.* D'ailleurs, en matière d'une pareille importance, on ne transige que sur des droits bien constatés, et jamais sur des présomptions ou bien des apparences.

Maintenant, le droit du seigneur de Mayenne étant admis,

(1) Preuves, I, col. 813.

nous avons à examiner quelles en étaient les conséquences par rapport au seigneur de Fougères.

Elles sont faciles à établir, car elles sont toutes renfermées dans la notion de l'hommage, telle que nous la présentent les auteurs qui ont traité de la matière, et elles en dérivent tout naturellement.

L'hommage, d'après eux, était la déclaration par laquelle le possesseur d'une terre ou d'un fief reconnaissait tenir cette terre ou ce fief du seigneur auquel il la présentait; par laquelle, en d'autres termes, il reconnaissait être son *homme* ou bien son vassal, et en cette qualité, obligé à tous les devoirs ou services qui découlaient de cette situation.

L'hommage impliquait par conséquent un caractère d'infériorité, une condition de dépendance de celui qui le devait à l'égard de celui à qui il était dû.

Si donc le seigneur de Fougères devait l'hommage au seigneur de Mayenne, on est en droit de conclure qu'il était par rapport à lui dans les conditions d'infériorité et de dépendance que nous venons de déterminer, c'est-à-dire qu'il était son vassal.

Or, comme sous le régime des institutions féodales, sauf le cas de recommandation, qui ne saurait être ici en cause, la hiérarchie des personnes n'était que la conséquence de la hiérarchie des terres, la condition des uns dérivant toujours de la condition des autres, du moment qu'il est bien établi que le seigneur de Fougères était le vassal du seigneur de Mayenne, on est également en droit de conclure, à l'égard de leurs terres, qu'elles étaient dans une situation analogue et en quelque sorte parallèle; que, par conséquent, la terre ou seigneurie de Fougères était une *mouvance* de la seigneurie de Mayenne.

Il résulte de là qu'il dut y avoir un temps où les éléments territoriaux des deux seigneuries étaient réunis et ne for-

maient qu'un seul domaine, dont Mayenne était le chef. Puis un jour dut arriver où, sous l'empire d'événements et de circonstances qu'il nous sera peut-être permis d'entrevoir plus tard, cette seigneurie fut dédoublée, et où de ce dédoublement fut formée la seigneurie de Fougères qui, d'après cela, peut être considérée comme un membre détaché de la seigneurie de Mayenne, et appelé à avoir une vie propre et une existence individuelle à ses côtés.

Si donc, dans la charte de fondation du prieuré de Villemée, Conan déclare que les terres dont il dispose en faveur des religieux sont tenues de lui, sous son comté de Rennes, cette déclaration ne doit pas s'entendre d'une tenue *immédiate* et *prochaine*, mais seulement d'une tenue en *arrière-fief*. Entre lui et Main, le neveu de l'archevêque, se trouvait placé le seigneur de Mayenne, son proche vassal, et suzerain direct et immédiat de Main.

Du reste, la situation respective de ces trois seigneurs, telle que je viens de l'établir, nous est confirmée de la manière la plus formelle par plusieurs documents des *xi^e* et *xii^e* siècles.

D'abord, en ce qui concerne les rapports du seigneur de Mayenne avec le duc de Bretagne, la nature et le caractère de leurs relations sont aussi clairement exprimés que possible dans la relation d'un voyage fait par Conan II à Blois et à Marmoutiers en 1066. Dans cette relation en effet, rédigée par Conan lui-même, en tête de la liste des seigneurs, des barons ou vassaux qu'il conduisit avec lui, nous voyons figurer le nom de Geoffroy de Mayenne : *Ex baronibus meis Gaufrredo de Meduanâ* (1).

La condition du seigneur de Fougères, comme vassal du seigneur de Mayenne, n'est pas moins clairement établie par

(1) D. Mor., Preuves, I, col. 409.

une charte extraite des actes de l'abbaye de Savigny, et qui prouve que, si Juhel avait renoncé à l'hommage de son vassal, il n'avait pas pour cela renoncé aux avantages matériels qu'il pouvait retirer de sa position. En effet, Geoffroy étant mort dix ans après la transaction, ne laissant qu'un fils, qui fut Raoul III, encore en bas-âge, la garde de cet enfant, nous apprennent les historiens, fut remise pendant sa minorité à Pierre de Dreux, duc de Bretagne, son suzerain ; mais de la charte dont nous invoquons le témoignage, et par laquelle Juhel dispose en faveur de l'abbaye de Savigny d'une rente de 5 mines de froment à prendre chaque année, à la fête de saint Rémy, dans son grenier de Fougères, rente dont il lui assure le service tant qu'il sera en possession de la terre de Fougères : *Quandiù ego terram de Filgeriis tenebo in manu meâ*, il y a tout lieu de conclure que le bail de cette terre revint à Juhel, et que ce fut en vertu des droits qu'il tenait de ce bail qu'il fit la disposition dont il est cas (mai 1219).

Peut-être nous est-il permis maintenant de nous rendre compte des droits que le seigneur de Mayenne prétendait sur la terre de Fougères, et des motifs qui le portaient à les faire valoir au moment où éclata le litige qui amena la transaction dont j'ai parlé.

A cette époque-là, le seigneur de Fougères n'avait pas d'enfants, et rien ne nous autorise à penser que, même dans une ligne collatérale, il existât un descendant du premier feudataire du seigneur de Mayenne qui fût habile à recueillir son héritage.

Or, il était assez généralement admis que les seigneurs, en inféodant une portion quelconque de leurs domaines, disposaient seulement de la jouissance en faveur du bénéficiaire et de ses descendants, dans des conditions déterminées, mais qu'ils en conservaient toujours la propriété. Il était donc tout naturel que, dans l'état où étaient les choses, Juhel songeât à

droits qu'il avait à rentrer dans le domaine en les faisant reconnaître d'une manière révenir, par une action anticipée, celle que ne manquerait pas d'intenter à leur en- seigneur de Fougères venait à décéder sans

en que, d'après la transaction, Juhel semble s prétentions à toute la terre de Fougères, *ilgeriis*, et à toutes ses dépendances, *et om- rum ejusdem*, nous devons croire qu'il y avait dans ses prétentions, et qu'on ne saurait ne ayant jamais relevé de Mayenne les châ- ain et de Bazouges, qui dépendaient de la agères à l'époque de la transaction, et qui, t (Notice sur le canton d'Antrain, tome VI), rien plutôt lui être venues de Dol. Tout au

plus pourrait-on attribuer à Mayenne le Coglais avec la vairie de Louvigné. Cependant, lorsque je considère la faible indem- nité dont Juhel se contenta pour sa renonciation à des droits aussi importants, je me sens très-porté à réduire la portion du domaine de Fougères, relevant de Mayenne, au territoire concédé primitivement au neveu de l'archevêque.

Avant de quitter ce sujet, je crois devoir mentionner un fait sur lequel l'histoire se tait complètement, mais qui n'en ins d'une certitude incontestable, fait qui nous les relations entre les deux seigneurs n'étaient exemptes de troubles et de difficultés.

le ayant pour objet la donation de l'église de par Rivallon de Goron aux religieux de Marmou- vie de cette apostille, assez significative par elle- que je sois obligé d'en développer le sens : *Fir- tiam hoc concessione Walterii de Meduana, apud i erat captus*. Cette donation a été confirmée par

Gaultier de Mayenne, à Fougères, où
nier (1).

Il n'est pas nécessaire d'expliquer le
bablement impossible : il suffit de le c

IV. — *Recherches sur les rapports de Mayenne avec la Br*

Ces diverses situations ainsi claires
chainement des principes et démontré
devons maintenant nous appliquer à
et essayer de découvrir dans l'histoire
les produire.

Or, je ne crois pas me tromper en
retrouvons les premières traces des
elles se rattachent dans la petite co
occupons. Mais pour le démontrer et
devons nous reporter bien loin en ar
du ix^e siècle.

Les victoires que Nominoë remporta
ses guerres contre la France, eurent
quête, si longtemps disputée, des ma
leur annexion à ses États.

Maîtres de ces nouveaux territoires,
pas manquer de s'y établir de maniè
s'en assurer la possession contre un re
en avaient expulsées. Par suite, notre
trême frontière des pays nouvellement
deux flancs à l'ennemi qui pouvait l'a
mandie et par le Maine, notre contrée

(1) Gaultier de Mayenne, de 1099 à 1124.

en bon état de défense et pourvue de tous les moyens de résistance que l'art de la guerre comportait alors.

De là, sans doute, ces ouvrages en terre, ces enceintes fortifiées, ces camps dont les vestiges se retrouvent en assez grand nombre sur son sol, mais dont je n'entreprendrai pas de faire ici l'énumération, me réservant de signaler les principaux dans les Notices consacrées aux paroisses dans lesquelles ils se rencontrent. Je ne m'occuperai pour le moment que de l'enceinte au milieu de laquelle s'élève le village de Villavran, et qui me semble, pour bien des raisons, devoir plus spécialement appeler notre attention.

Le village de Villavran est situé à environ 4 kilomètres au Sud du bourg de Louvigné et à 300 mètres à l'Ouest de la route de Fougères.

Il s'élève, comme je viens de le dire, au milieu d'une enceinte dont la superficie n'est guère moindre que 2 hectares, et dont la disposition avec son donjon, ses remparts et ses fossés, est encore fort reconnaissable.

Cette enceinte, comme toutes celles du même genre que nous rencontrons dans nos environs, occupe la pointe extrême d'un mamelon qui s'avance en guise de promontoire entre deux vallées, dont les versants plongent d'un côté dans un étang, et des deux autres dans un marécage.

Cette disposition, qui est aussi celle des camps romains, a fait supposer à quelques archéologues que cette enceinte devait être rangée dans cette classe de monuments, supposition à laquelle le voisinage d'une voie romaine venait prêter son appui, mais à laquelle fait complètement défaut le témoignage des divers objets de fabrique ou de provenance romaine, tels que tuiles, médailles, bijoux, etc., que l'on ne manque jamais de rencontrer dans les lieux qui ont été occupés par les Romains.

Sans m'arrêter à discuter ici l'origine de cette enceinte,

convaincu, comme je le suis, que ce leur occupation, n'ont pas travaillé se que les peuples qui leur ont succédé (des ouvrages qu'ils avaient laissés a leurs camps que de leurs voies de com'empêcher d'associer cette enceinte ments dont je viens de parler et de irrécusable de l'occupation du pays pa

Cette appréciation résulte, pour moi puisées à des ordres d'idées et de fai jugera la valeur.

D'abord, je ferai remarquer que si vran n'ont jusqu'ici rien fourni aux logue en fait d'objets de provenance été aussi stériles au point de vue d' Depuis le commencement du siècle, on reprises et dans plusieurs pièces de camp, des cercueils en calcaire coqu en ces lieux ne peut se rattacher qu'à

Or, comme l'on s'accorde généralement de ces cercueils, soit à la période m période carolingienne, que l'histoire supposer une occupation militaire de première, c'est évidemment à la seco les documents concourent à l'établi rapporter.

De plus, comme ces cercucils ont lieux d'une assez grande distance, grands frais, on est autorisé à suppo à la sépulture de chefs et de personnes placés dans la hiérarchie à laquelle i leur nombre, qui est jusqu'ici de quati ceux qui sont restés enfouis dans la t

is de la mortalité, que l'occupation du camp
ment passagère, mais qu'elle a eu un carac-
de permanence.

de *Villavran* me semble trancher la dernière
avait rester indécise, celle de savoir à laquelle
gérantes on doit la rapporter, et il la tranche
nation bretonne.

effet, que ce nom de *Villavran* ou plutôt de
est ainsi qu'il se présente à nous dans un
le plus ancien qui se trouve aux archives de
nptes, et dont une copie m'a été communi-
ajou, propriétaire actuel de la terre de Villa-

as considérer ce nom comme formé de deux
bstantif latin *Villa*, employé dans le sens
d'habitation ou d'établissement, et d'un nom d'homme, *Bran*,
donne un sens propre, comme qui dirait l'habitation
blissement de *Bran*? Or, comme tous les caractères de
de *Bran* le rattachent à la langue bretonne, nous
alors tout lieu de supposer que le nom de *Bran* est
un chef de l'armée bretonne qui, à l'époque que nous
ndiquée, fut chargé du gouvernement de cette partie

on sait que les deux consonnes B et V appartiennent à la même
t qu'ayant à peu près le même son, elles se trouvent assez fréquem-
ployées l'une pour l'autre dans les langues, ou bien substituées
autre par une altération du langage. Ainsi, sans sortir du canton de
nous trouvons un autre exemple d'un changement analogue, mais
verse. Le moulin que nous désignons aujourd'hui sous le nom de
te, était primitivement le moulin de la *Vignette*, *molendinum de*
dans le premier cas, c'est le B qui est changé en V; dans le second,
contraire.

le, dom Morice (p. 111, col. 5), citant le seigneur de Villabran qui
comme sergent féodé du seigneur de Fougères, au Parlement tenu à
n 1463, écrit également *Villabran*.

des marches de Bretagne, nouvellement c
dans le camp auquel son nom est demeur

Maintenant, si nous rapprochons ce go
Bran, de cet autre seigneur du même no
figurer si fréquemment dans les actes des
d'Érispoë et de Salomon, et dans des cor
nous donner une haute idée du rang et d
qu'il occupait à la suite de ces princes, n
forcément amené à supposer entre ces
identité qui, bien qu'elle ne repose que s
est cependant en parfait accord avec les
monuments et par l'histoire.

En effet, si d'un côté le camp de Villav
dit, l'établissement militaire le plus impo
et semble avoir été le siège du gouvernem
qui en fit la conquête, d'un autre côté il
actes du Cartulaire de Redon que le sei
la Cour de ses souverains un rang qui
près du prince, et exerçait dans leurs Éta
sidérable.

Dans la plupart des actes où il est app
témoin, son nom se présente toujours au
quelquefois à la première, immédiatement
verain; dans quelques-uns, il est accom
macthyern, dans d'autres de celui de pr
enfin de celui de comte.

Or, sans m'arrêter à rechercher ici que
au ix^e siècle, les attributions correspon

(1) Cette étymologie a été vivement critiquée à la
ne la donne que sous toutes réserves.

Qu'on l'admette ou qu'on la rejette, les déduction
tence de ce camp n'en sont pas moins rigoureuses.

ces titres, il me suffira de rappeler quelles sont les historiens, celles que conférait le roi qui en était revêtu.

pas, comme il l'est chez nous et de nos titres d'honneur, mais bien plutôt celui d'une fonction. Il était, sans contredit, le premier de la hiérarchie gouvernementale, et de sa puissance, ne dédaigne pas de le même : *Nominoe comes in totâ Britannia* (1).

un officier, délégué par le souverain, pour tout, et dans toute l'étendue du territoire l'administration, les pouvoirs judiciaires, civils et le souverain eût exercés lui-même; et c'était le duc, qui était un chef purement mili-

taire.

que cet officier devait surtout trouver sa place dans les pays récemment conquis, où la nécessité d'un pouvoir centralisateur devait se faire plus particulièrement

étant cette hypothèse, le comte Bran du Cartu-rit été autre que le chef préposé au gouvernement de la partie des marches de Bretagne correspondant au lieu qui est l'objet de cette étude; le camp de Villavran contiendrait le siège de son établissement, et le nom Bran ou Villabran serait comme une inscription qui aurait été attachée, par la main des contemporains, à la place publique et destinée à perpétuer son souvenir.

, Preuves, I, col. 274.

du dixième siècle et plus que remplissent les règnes de Nominoë, de Salomon, on ne trouve guère que cinq à six grands personnages à qui ce titre ait été conféré : Rivilin, Pasqueten, Bran, Morweten et Salomon. (Cart. de Redon, p. 18, 199. — D. Mor., t. I, col. 308 et 309.)

On pourrait, du reste, appliquer ce qui concerne le séjour des Bretons de Glaine et de l'Airon (Gla sont encore désignées aujourd'hui rent les départements d'Ille-et-Vil noms, empruntés à la langue celt tout ce que j'ai dit sur l'occupation et attestent de la manière la plus ces lieux.

Mais Nominoë n'avait pas borné de Bretagne, et ne s'était pas arctique avait pu leur tracer.

Bien que ni ses diplômes, ni constatent l'exercice de sa souveraineté, le témoignage de tous les douter qu'il n'ait envahi la partie Mans et d'Angers jusqu'à la rivière exercé sa domination sur toute la

Cette conduite pouvait lui être réserve et de prudence; il avait prenant un titre qui ne reposait que et violemment accomplis, il ne souverain dépossédé et de la part familiarisées avec son autorité, perdre une partie de ses conquêtes

Cette conduite paraît aussi avoir ment où il prit possession de l'hé premiers actes, il s'intitule tout simplement de Bretagne : *Erispos provi*

(1) D. Mor., Preuves, I, col. 814.

(2) D. Bouquet, t. VII, p. 49, 210, 211.

(3) D. Mor., Preuves, I, col. 293.

le ne s'était pas écoulée, l'année 831, qu'à
nce de Bretagne il en ajoute un autre qui
pas de douter que son autorité ne s'exercât,
sur cette province, mais qu'elle ne s'étendit
frontières, jusqu'à la rivière de Mayenne :
na provinciae et usque ad Meduanum fluvium.
os totam Britanniam et usque ad Meduanum

, après des textes aussi formels et d'autres
ntôt, mettre en doute la souveraineté exercée
retons sur tout le pays situé en-deçà de la
me.

on a dit maintes et maintes fois que jamais
partie de la Bretagne; cela est vrai, et les
ent pas non plus : au contraire, ils recon-
nanière la plus formelle, la distinction établie
e et le pays qui est au-delà de ses frontières :
iae Britannicae et usque ad Meduanum, etc.
et remplit dans la circonstance une fonction
ive et disjonctive : elle réunit les deux pays
gouvernement, mais, en même temps, elle
un son autonomie sous le sceptre des ducs,
is de Bretagne.

la formule de nos princes bretons comme de
ciens rois, qui prenaient le titre de roi de
avarre, sans que jamais on se soit avisé de
irre faisait partie de la France.

ients s'étaient donc accomplis dans la pre-
règne d'Érispoë, pour changer ainsi les dis-
prince?

que nous trouvons l'explication de ce chan-

ement dans le traité passé :
 e cette année, entre le pr
 harles-le-Chauve.

Le roi étant entré, pour la quatrième fois, sur les terres de
 retagne dans l'espoir de prendre une revanche de ses pré-
 kients échecs, fut vaincu de nouveau et obligé de traiter
 rec son vainqueur.

La condition principale du traité fut la cession pleine et
 tière au prince breton des comtés de Rennes et de Nantes,
 la reconnaissance de sa souveraineté sur toutes les terres
 si avaient été conquises par Nominoë dans les diocèses du
 ans et d'Angers, jusqu'à la rivière de la Mayenne.

Il résulta de là une notable différence dans le caractère de
 . souveraineté exercée par les princes bretons sur les deux
 ays. Dans le premier, qui leur était cédé en toute propriété,
 s exercèrent, comme de leur chef, tous les droits d'une sou-
 rraineté complètement indépendante; dans le second, au
 ntraire, dont le roi ne leur avait pas fait la cession et dont
 semble même avoir conservé le domaine supérieur, tout en
 ur en abandonnant la souveraineté, ils ne l'exercèrent que
 'une manière pour ainsi dire précaire, et sous des conditions
 ni étaient de nature à l'amoindrir.

Cette distinction est des plus importantes à noter, à l'oc-
 sion de l'hommage qu'Érispoë, au rapport de tous les his-
 riens, rendit à Charles-le-Chauve, et du cens qu'il lui paya
 ans leur entrevue; hommage et cens qui ne peuvent se rap-
 orter aux terres que le prince possédait en toute souverai-
 eté, mais uniquement à celles dont le roi avait réservé la
 ouvrance à sa couronne.

On ne saurait, en effet, admettre qu'Érispoë, vainqueur et
 position de dicter des conditions à son ennemi, ait con-
 enti à recevoir de lui, à charge d'hommage, des terres qu'il
 ossédait déjà en vertu des droits qu'il tenait des pi

seurs; tandis que l'acceptation d'une plique en ce qui concerne la reconnaissance sur des terres qu'une conquête ré- ses mains, et que les chances d'une enlever, comme elles les lui avaient

le l'année 851 seulement que l'on peut miers établissements des Bretons dans roque, leur occupation était encore trop trop peu affermie, pour qu'ils pussent ité et confiance, et sans une trop grande nir.

tard, en 863, le traité d'Entramnes, le-Chauve et Salomon, vint mettre un de cette situation.

après avoir rendu l'hommage et payé le lui qu'il lui renouvelât toutes les con- prédécesseur; et c'est alors qu'ébloui, puissance, et complètement rassuré sur avait courir, il semble s'être laissé aller d'une inconcevable vanité, et s'arrogée *nce de toute la Bretagne et d'une grande tius Britannia et magnæ partis Gallia-*

château de Mayenne par les Bretons.

r le sort de leurs conquêtes, dont deux ient la possession, les Bretons purent en étant définitivement les maîtres, et

songer à y établir solidement leur autorité et leur domination.

La rivière de Mayenne, qui les bornait du côté de la France, leur offrait une ligne de défense et d'autres avantages dont ils surent habilement profiter, pour mettre, autant que possible, leurs possessions à couvert de ce côté.

Ce fut sans doute dans ce but qu'ils élevèrent sur ses bords les trois châteaux de Mayenne, de Laval et de Château-Gontier, qui, placés sur l'ancienne rive bretonne, attestent, de la manière la plus évidente, qu'ils ont été construits par le peuple qui occupait cette rive, dans le dessein de défendre le passage de la rivière contre une attaque venant de la rive opposée.

De ces trois châteaux, celui de Mayenne me paraît avoir été fondé le premier. Quelques pans de murailles que l'on remarque encore en plusieurs endroits, à la base des murs du château actuel, et dont l'appareil est disposé en feuilles de fougère, doivent évidemment faire reporter la fondation de ce château à l'époque que nous lui assignons. Les deux autres n'apparaissent que bien des années après dans l'histoire.

Le château de Mayenne semble également avoir surpassé les deux autres en importance; et cette importance, il la devait sans doute à sa position sur le cours supérieur de la rivière, dans un endroit où son lit, moins profond et plus large, opposait moins de difficultés au passage, et à sa situation entre deux voies romaines qui, partant de blains, se dirigeaient l'une au Sud, vers Rennes, et l'autre au Nord, vers Avranches et Coutances.

D'après cela, on peut supposer que le commandement du château de Mayenne exerçait, sous les princes bretons, l'autorité principale dans tout le pays conquis, qui relevait de la couronne de France.

Du reste, les historiens de la ville de Mayenne s

faitement d'accord avec nous sur cette origine bretonne de leur ville.

On me permettra d'insister quelques instants sur cette question, qui, bien qu'elle paraisse étrangère au sujet que je me suis proposé de traiter, s'y relie cependant d'une manière toute particulière; car je ne saurais traiter des liens qui rattachent la seigneurie de Fougères à la seigneurie de Mayenne, sans constater d'abord les liens qui rattachent celle-ci à la Bretagne.

Voici donc, en résumé, les renseignements que les historiens de Mayenne nous donnent sur les commencements de leur ville et sur ses premiers seigneurs. D'après un ancien manuscrit, composé par un religieux de Saint-Mars-sur-la-Fustaye, qui leur a généralement servi de guide, le premier seigneur de Mayenne aurait été un prince breton du nom de Méén, duquel la ville aurait pris son nom de Méenne, et dont on aurait fait d'abord Meyenne et puis Mayenne.

Ce prince, qui était déjà seigneur de Saint-Méén, de Gaël et de Fougères, n'aurait laissé qu'une fille, nommée Méenne, et mariée à Téhel de Châteaubriand, dont elle aurait eu deux fils, Hermer, dont on ignore la destinée, et Riwallon, Riwalt ou Ruellan, qui aurait succédé à son aïeul.

Comme celui-ci, Riwallon n'aurait eu qu'une fille, nommée Mélissende, qui aurait épousé Aubert, fils de Geslin, seigneur de la terre du *Petit-Maine*, à qui elle aurait porté la seigneurie de Mayenne, à la condition qu'il en prendrait le nom.

Au rapport de ces historiens, Riwallon serait le premier seigneur qui aurait pris le nom de sa terre, nom qui devint la désignation spéciale de tous les membres de sa famille.

Il est facile de voir que, dans ce résumé, la légende l'emporte sur l'histoire.

Ainsi ce Méén, possesseur de deux terres dont l'une n'a jamais existé, du moins dans le sens qu'on lui donne, et dont

l'autre n'a pris naissance que plus d'un siècle après, ne saurait être qu'un personnage purement fictif, créé pour le besoin de la cause, et pour donner un nom au nouveau château (1).

Il en est de même de ce Têhel de Cérilly, terre du Petit-Maine qui, comme nous l'avons vu, n'a jamais formé une seigneurie. Mais, pour ne pas laisser nos historiens ce que nous devons à leur imagination, quelques particularités qui relèvent de la réalité, nous pouvons tirer d'utiles enseignements.

Peu familiarisés avec les documents relatifs à la transmission de leur seigneurie, les principes d'après lesquels ils ont agi; ne reconnaissant pas d'ailleurs les premiers seigneurs, les fils de leurs docteurs ont cru pouvoir mieux faire que d'admettre la succession par les femmes, et, à défaut de preuves, à défavoriser les gendres.

Pour nous, il me semble que nous n'avons besoin d'aucune explication.

Les historiens dont nous parlons ont dit que, dans la Mayenne là où il n'y avait encore que des *missi dominici*, des comtes, étaient en même temps gouverneurs de la province, en un mot des *comtes*, nous avons donné à ce titre. Ces officiers, qui étaient nommés par lui, ne l'étaient pas.

(1) Ce nom n'avait pas besoin d'explication. C'est celui de la rivière elle-même sur les bords de laquelle se trouvait le château, dont on a fait par la suppression de la *l* *Mayenne*, ou *Méenne*, et enfin *Meyenne* et

nire; l'exercice de leurs fonctions était
ment viager, quelquefois même tempo-
le avoir été la situation des premiers
mandants du château de Mayenne, aux-
oprement et à tort, selon moi, le nom

me paraissent rentrer tout à fait dans
l'histoire lorsqu'ils font venir de Bretagne ces gouverneurs ou
commandants : Méen, du pays de Fougères, c'est-à-dire du
pays où s'éleva plus tard la ville de Fougères, et qui dépendait
d'elle à l'époque où l'historien de Mayenne écrivait; Riwal-
lon (2), du pays de Châteaubriand; enfin Aubert, de la con-

(1) Au ix^e siècle, on ne donnait généralement le titre de comte qu'aux
dignitaires préposés au gouvernement d'un comté. Cependant on ne saurait
mettre en doute qu'on ne l'ait donné, en Bretagne spécialement, à des officiers
chargés d'un commandement dans un pays conquis, où ils avaient tous les
pouvoirs et exerçaient toute l'autorité des comtes dans leur gouvernement.

Tels nous apparaissent, auprès de Salomon, les comtes Brau, Rivilon et
Mervelen, qui assurément n'avaient pas de comté à administrer dans la
province.

Il faut donc bien reconnaître que leur titre et l'autorité, dont il était l'ex-
pression, se rapportaient à un territoire qui était placé en dehors de ses fron-
tières, c'est-à-dire à un territoire qui ne faisait pas primitivement partie du
comté de Rennes : or, quel pouvait être ce territoire, si ce n'est celui qui
avait été conquis par Nominoë, et qui s'étendait des frontières de la Bre-
tagne aux rives de la Mayenne?

Maintenant, lorsque je considère que ces dignitaires sont au nombre de
trois, que plus tard je vois le pays annexé aux États de Salomon, divisé en
meurées, je me demande, en rapprochant ces faits, s'il n'y
relation intime entre ces seigneuries et les gouvernements
mon, et l'on ne pourrait pas voir dans l'institution des uns
res, et dans les trois comtes bretons les ancêtres politiques
Mayenne, de Laval et de Château-Gontier?

Salomon figure dans les chartes des dernières années de
le titre de comtes. Le commandement du château de Mayenne
a raison d'être de ce titre?

trée de la Bretagne la plus rapprochée car le Petit-Maine, d'où il le fait passer, verrons bientôt, une petite contrée et de La Bazouge, qui n'est guère de trois kilomètres; or, comme nous de Villavran nous semblait avoir l'établissement des Bretons dans les lieux en deçà des frontières de Bretagne que le prétendu seigneur de la terre autre que le commandant du camp qui aurait été appelé au gouvernement et qui aurait ainsi réuni entre ses supérieurs des anciennes et des nouvelles c'est-à-dire de tout le pays peut-être de la Mayenne et du Couësnon; supposait donner une certaine vraisemblance (marquis), que nous voyons un seigneur tribuer, dans une de ses chartes du XII^e siècle (1).

La seigneurie de Mayenne disparaît la tourmente soulevée par les invasions ne la voyons reparaître qu'après la prise de Simple et Rollon, le chef des Normands core alors aux mains d'Aubert, le duc qui semble l'avoir transmise à ses héritiers.

Tout démontre, du reste, que les institutions sociales n'avaient relâché les liens de leurs prédécesseurs à la Bretagne : mille bretonnes qu'ils viennent

(1) Charte de l'abbaye de Savigny de 1114
curio Meduanensis Gualterius.

comme aussi c'est sous la protection des saints bretons qu'ils placent leurs enfants au jour de leur baptême, et leur empruntent des noms qui deviendront héréditaires et comme traditionnels dans leur famille.

VI. — *Démembrement de la seigneurie de Mayenne au profit de Main, l'ancêtre de la maison de Fougères.*

Charles-le-Simple, en cédant à Rollon, le chef des Normands, les droits qu'il tenait de sa couronne sur les terres cédées par Charles-le-Chauve à Érispoë et à Salomon, ne modifia en aucune manière les rapports de la seigneurie de Mayenne avec le duché de Bretagne, dont elle ne cessa pas de relever prochainement. Il transféra seulement au chef des Normands l'hommage et les autres devoirs que le duc de Bretagne lui rendait à lui-même.

Mais cette situation se trouva singulièrement changée lorsque, par suite d'événements que l'histoire ne nous fait pas connaître, les traités d'Angers et d'Entrammes furent déchirés, et que le roi de France rentra dans la possession pleine et entière des terres dont Charles-le-Chauve avait abandonné la souveraineté.

Les Bretons, rejetés dans les limites des diocèses qu'ils avaient précédemment occupés, se virent dépossédés de la ville et du château de Mayenne, et de toutes les terres qui en dépendaient dans le diocèse du Mans.

Dans la nouvelle situation qui lui était faite, la seigneurie de Mayenne se trouvait fractionnée en deux parts, dont l'une, à laquelle appartenaient le château et la ville, située dans le diocèse du Mans, relevait du roi de France par le duc de Normandie; l'autre, située dans le diocèse de Rennes, relevait directement du duc de Bretagne.

Le seigneur de Mayenne, suivant la condition qu'il avait trouvée, se trouvait par conséquent être en même temps seigneur de la Normandie et du duc de Bretagne.

Situation complexe pour un vassal et d'offrir pour lui des difficultés des plus sérieuses auxquelles il n'avait pas su y pourvoir. Tenu, en effet, à l'égard de son suzerain, à l'égard de ses vassaux, et aux mêmes obligations envers ses deux seigneurs, il devait se présenter des circonstances dans lesquelles l'un ou l'autre viendraient à en réclamer l'acquit. A

La loi féodale avait prévu ce cas, et pour les difficultés qui devaient nécessairement surgir de cette situation, elle avait admis que le vassal qui s'y voyait obligé de lever le service de sa personne à raison de ses terres sur lesquelles il aurait sa résidence habituelle, il serait tenu de les sous-inféoder à un autre vassal qui remplirait, à l'égard de son suzerain, tous les devoirs qu'il aurait dû remplir lui-même.

Conformément à ces principes du droit féodal, le seigneur de Mayenne, en conservant la suzeraineté sur les terres normandes, dut sous-inféoder celles qui relevaient de la Bretagne et donner à son souverain un *homme* qui remplirait, toutes fois et quantes, tous les devoirs qu'il était lui-même tenu de remplir.

Tel fut vraisemblablement le motif qui l'engagea à céder son domaine et à sous-inféoder à l'archevêque de Fougères la partie qu'il ne pouvait plus conserver. Telle fut aussi, nous n'en saurions douter, la raison de ce devoir d'hommage dû par les seigneurs de Mayenne, et aussi celle de toutes les prétentions de ceux-ci sur la seigneurie de Mayenne.

Il ne serait pas sans intérêt de rechercher comment fut lieu le démembrement de la seigneurie

arriverions par là à connaître l'époque à laquelle furent définitivement fixées les limites de la Bretagne et de la France de ce côté. Malheureusement nous ne possédons aucun document qui puisse nous renseigner à cet égard. Cependant je crois pouvoir, en m'appuyant sur une donnée archéologique dont on appréciera la valeur, hasarder sur cette question, comme je l'ai fait sur plusieurs autres, une conjecture qui, si elle n'est pas confirmée par l'histoire, n'est du moins pas en désaccord avec elle.

Remontant sur une carte le cours de la rivière de l'Airon, qui semble avoir été prise, dans le principe, comme ligne de partage entre les terres de France et celles de Bretagne dépendant de la seigneurie de Mayenne; en remontant, dis-je, le cours de cette rivière depuis la frontière normande jusqu'au village du Pont-Main, c'est-à-dire sur un parcours d'environ 8,000 mètres, on rencontre quatre villages, dont celui-ci est le dernier, et dont les noms me semblent devoir servir à jeter quelque lumière sur la question en voie d'examen.

Ces villages ont un nom commun, le substantif *Pont*, particularisé par un nom d'homme : le *Pont-Juhel*, le *Pont-Aubrée*, le *Pont-Dom-Guérin* et le *Pont-Main*; or, il est à observer que les noms des trois premiers, à une légère modification près dans le nom d'*Aubrée* pour *Aubert*, sont précisément les noms que l'histoire donne aux trois fils de Geoffroy I^{er}, seigneur de Mayenne, et que nous les retrouvons sur les bords de l'Airon, dans l'ordre où elle nous les représente (1).

Il est bien évident que l'origine de ces villages remonte, ainsi que nous l'indique leur nom, à l'établissement d'un

(1) Le *Pont-Juhel* et le *Pont-Aubrée* sur la rive droite, le *Pont-Dom-Guérin* et le *Pont-Main* sur la rive gauche.

ont construit sur la rivière, dans l'endroit, les environs de l'endroit où nous les voyon

Quant à leurs noms, il serait difficile d'choix ait été déterminé par un caprice ou u hasard. La double concordance que nous aurait se prêter à une pareille hypothèse. N en droit de leur attribuer une valeur historique comme l'expression d'un souvenir, le relation qui a dû exister, dès le principe, es seigneurs dont les noms leur demeure ation dont il est difficile de déterminer la ère, mais que par conjecture on peut, a semblance, supposer avoir été fondée s ouissance et de possession; telle, par exem erait d'une cession faite, à titre de bénéfice chacun de ses fils et à Main, qui, comme ne l'heure, pouvait bien être son gendre, de a percevoir, pour chacun d'eux, au passage nom.

Tout porte donc à croire que cette dispar Geoffroy lui-même et à une époque très-r où eut lieu le partage de sa terre; car el nouvelle organisation des territoires séparé suivre d'assez près le partage. Or, Geoffi 980, cette année fixe d'une manière certain de laquelle nous ne saurions placer l'évène mina.

D'un autre côté, les historiens nous appr son fils et son successeur, mourut en 10 qu'il ait vécu soixante-dix ans, nous dev naissance en 950; et ce serait alors dans pris entre cette année de sa naissance et c son père, c'est-à-dire entre 950 et 980, que

l'époque du démembrement que nous cher-
pouvons préciser encore davantage ; car
t deux frères plus jeunes que lui, et que tous
âge lorsque leur père fit les dispositions
cupons, il semble permis de les rapprocher
uinzaine d'années, et de les ramener, avec
semblance, à celles qui s'écoulèrent de 965

*tures sur Main, l'auteur de la maison
Fougères. — Le Pont-Main.*

uin, l'ancêtre des seigneurs de Fougères,
des fils de Geoffroy dans la répartition des
re, me semble pouvoir donner lieu à quel-
nature à éclaircir un peu le mystère, non
son origine.

effet, qu'il occupe à côté des membres de
enne, dans les souvenirs topographiques de
et amené à penser qu'il ne devait pas être
mille : il serait même plus naturel de sup-
poser qu'il devait s'y rattacher par des liens assez étroits.

ignorons complètement à quelle famille appartenait
ne de Main. Y aurait-il donc une grande témérité à
r qu'elle appartenait à la maison de Mayenne, peut-
elle était fille de Geoffroy, par conséquent sœur de
d'Aubert et de Guérin, dont Main aurait été ainsi,
chef, appelé à partager les avantages et les honneurs?
omaine de Bretagne, concédé à ce seigneur lors du
brement de la seigneurie de Mayenne, pourrait être
considéré comme lui ayant servi de dot.

nous n'avons pas besoin de cette supposition pour

rattacher le neveu de l'archevêque de Dol à la maison de Mayenne.

Les historiens de cette maison, après nous avoir présenté Geoffroy comme allié à une famille de Bretagne qu'ils ne nous font pas connaître, nous disent que son fils Jubel épousa également une dame de cette province, qu'ils désignent sous le nom d'*Étiennette de Dol* : or, comme à cette époque il n'y avait d'autre seigneur de Dol que l'archevêque, dont Main lui-même était le neveu, cette *Étiennette* ne pouvait être qu'une nièce du prélat, une sœur peut-être de *Main*, qui, en supposant cette double alliance, se serait trouvé deux fois beau-frère de Jubel.

Quoi qu'il en soit, l'alliance de l'ancêtre de la maison de Fougères avec la maison de Mayenne une fois admise, on se rend plus facilement compte des tendances toutes françaises des premiers seigneurs de Fougères, ainsi que de leurs tenanciers, et de leurs dispositions généreuses en faveur des abbayes françaises.

Jusqu'au jour, en effet, où ils eurent fondé sur leur terre les deux abbayes de Savigny et de Rillé, la plus grande partie de leurs aumônes et même de leurs églises passèrent à des abbayes françaises : à Marmoutiers, à Saint-Florent de Saurmur, à Evron, à Pontlevoy ; à Marmoutiers surtout, qui, grâce à leur munificence seigneuriale, devint la grande bénéficiaire de leurs domaines ; si bien qu'en considérant encore aujourd'hui la direction qu'ils donnèrent à leurs faveurs, on est tenté de se demander si ces seigneurs étaient bien de la patrie de saint Convoion et de saint Melaine, dont ils ne semblent même pas avoir connu les grandes fondations.

Mais cette conduite s'explique si l'on admet qu'ils étaient sortis d'une mère que sa naissance et son éducation rattachaient plus particulièrement à la France, et qui avait dû communiquer à ses enfants, pour les transmettre ensuite à

leur postérité, les dispositions de son esprit et de son cœur.

D'ailleurs, dès les premières années du x^e siècle, les religieux de Marmoutiers possédaient dans le Mainé plusieurs prieurés importants; à chacun de ces prieurés étaient attachées des écoles, dans lesquelles les fils des seigneurs et de leurs principaux tenanciers venaient apprendre tout ce que l'état des lettres et des sciences comportait alors, et recevaient une éducation appropriée à leur naissance et à la position qu'ils devaient occuper dans le monde.

Doit-on s'étonner après cela que les premiers seigneurs de Fougères, élevés sans doute à l'école de ces religieux dont ils avaient pu apprécier le caractère et la vertu, connaissant d'ailleurs l'heureuse influence qu'ils exerçaient autour d'eux, aient tenu à les rapprocher de leurs personnes, pour s'inspirer de leurs conseils et en faire les instituteurs des populations de leurs domaines, dont ils parlaient la langue?

D'ailleurs, n'est-il pas permis de reconnaître, dans la conduite de ces seigneurs, une secrète disposition de la Providence qui, se proposant de rattacher plus tard la Bretagne à la France, semblait s'appliquer, cinq cents ans à l'avance, à préparer, par une éducation semblable, le rapprochement des deux peuples dont elle avait dessein d'opérer la fusion?

Le souvenir de Main m'amène naturellement à dire quelques mots de ce petit village, le Pont-Main, *Pons Mainonis*, qui tire de lui son nom, et auquel un événement surnaturel, une apparition de la Sainte Vierge, le 17 janvier 1871, assigne désormais une place toute particulière dans l'histoire de l'Église.

Je me crois d'autant plus autorisé à cette digression, si toutefois c'en est une, que le Pont-Main appartient par son origine à la baronnie de Fougères, à la vairie et au canton de Louvigné, et qu'il a fait partie, jusqu'au commencement du xiii^e siècle, de la paroisse de La Bazouge. Nous occuper de

il n'est donc pas un hors-d'œuvre, mais notre Notice (1).

Le village du Pont-Main est situé sur la rive de l'Airon. En descendant la route de Saint-Mars-sur-la-Fustaye, on aperçoit, un marécage assez étendu traversé par l'Airon, lequel il est facile de reconnaître un ancien marais par l'accumulation des vases.

Au milieu s'avance une langue de terre qui présente une éminence, aujourd'hui couronnée de bois sous lequel s'abritent les ruines d'un château construit par les seigneurs de Mayenne au commencement du XIII^e siècle, et détruit par les Anglais plus tard (2). Ce château, auquel le Pont-Main doit son nom, qu'il subsista, une importance qu'il a conservée par ses débris, mais dont le souvenir s'est conservé par les noms de la contrée, qui donnent encore au village du Pont-Main. Le château s'élevait dans l'enceinte même du village. Plus tard, par le premier seigneur de Mayenne, pour établir sa demeure.

L'œuvre de Main a survécu à celle de Mayenne, pendant qu'il ne reste plus que des subsistances et quelques pierres détachées du château de Mayenne, l'ouvrage de leur ancien feudataire, l'assiette, semble avoir résisté à l'action d

(1) Le seigneur de Mayenne semble avoir tenu à ce que les noms qui avaient existé entre sa châtellenie du Pont-Main et la Tannière. Ainsi, lorsqu'il songea à lui donner un nom, il choisit une feuille de fougère, et au lieu de lui imposer un nom, dans ses domaines, il maintint celui dont on se servait.

(2) Sans doute en 1427. Après la destruction du château de Mayenne, la châtellenie fut transférée à la Tannière, dont elle p

encore aujourd'hui quelles étaient ses principales.

être pas sans intérêt de rechercher maintenant la contrée la part des souvenirs qui peuvent se rattacher au premier possesseur.

que nous savons des ravages des Normands, et partout table rase dans la contrée (1), nous remontons à Main la fondation de nos plus anciennes églises de Louvigné et de Villamée, auxquelles nos contemporains ont attaché son nom, et sans parler de l'église de La Bazouge.

Si l'on lui attribue, je crois, les châteaux à motte et en plusieurs endroits, sur les confins de la Maine, dans les paroisses du Loroux et de La Chapelle, sur les bords de la Bignette, et celui dit de la Butte-Landéan, qui me semble avoir été élevé pour le passage de la rivière, sur la limite du Coglais. On comprendrait la durée du temps pendant laquelle cette contrée eut l'avantage de posséder son seigneur. Il est difficile de croire qu'elle fut assez limitée et qu'elle ne dura pas au-delà des dix premières années du

son domaine s'accroître par l'adjonction des terres, il dut transférer le siège de son établissement plus central, et c'est alors qu'il dut aller à Saint-Sauveur-des-Landes. (Voir la Notice consacrée à ce lieu, tome VIII des Mémoires.)

Le développement de puissance eut-il lieu au profit de son fils? C'est seulement au profit d'Auffroy, son fils? C'est

hinc regio in vastam eremum et solitudinem redacta.

Mahew me semble être le même que celui de *Main*, en latin *Maino*.

une question qu'il est assez difficile de résoudre comme dans leurs chartes les seigneurs d'essayer de remonter leur généalogie (1) qu'à Auffroy on de supposer que ce seigneur fut le premier à réunir les éléments, jusqu'alors épars, de ce patrimoine de ses descendants. C'est M. Dupaz, qui place ce seigneur en tête de la liste. (Histoire inédite communiquée par M. Dupaz.)

Du reste, cet accroissement de puissance n'avait pu être une faveur purement personnelle : elle fut l'objet : elle me semble, au contraire, avoir été le résultat de considérations politiques de la plus haute importance.

La Bretagne, par suite des nouveaux traités, avait vu ses frontières modifiées et considérablement réduites de sa capitale. En perdant le cours de la Rance, elle perdait sa ligne de défense naturelle, et les forteresses qu'elle avait élevées sur ses bords pour surmonter les difficultés du passage. Elle voyait par conséquent ses frontières entièrement dégarnies et présentant, sur la rive gauche, une large ouverture par laquelle une armée pouvait, en trois jours, arriver sous les murs de sa capitale.

Il était donc indispensable pour elle de combler, si possible, cette ouverture, de créer des forteresses pour arrêter une invasion, enfin de se refaire une ligne de défense en avant et en remplacement de celle perdue.

Cette nécessité devait d'autant plus s'imposer à elle qu'elle avait, pour ainsi dire, l'espace ouvert devant elle ; que les trois grandes forteresses de la rive droite, pour se couvrir sur les bords de la Mayenne, devaient être détruites.

(1) D. Mor., Preuves, I, col. 606-650.

trois sentinelles avancées, sur son propre
se retourner contre elle.

ait bien difficile d'en douter, pour obvier
e situation que furent créés, au commen-
s, les trois grands fiefs qui devaient don-
châteaux de Fougères, de Vitré et de
inés, dans le nouveau système de défense
remplacer les châteaux de Mayenne, de
Laval et de Château-Gontier, et, en cas de besoin, à tenir
tête aux attaques qui, de ces trois forteresses, pourraient être
dirigées contre elle.

Il était naturel, dans ce cas, que le possesseur du grand
fief qui s'étendait des frontières de Normandie aux rives du
Couësson, et dont les terres, plus rapprochées de la France,
lus exposées que celles de l'intérieur aux coups de
, fût plus particulièrement chargé de leur défense, et
ât entre ses mains tous les moyens qui pouvaient la
fficace. Ce fut sans doute à cette situation et à ce
le le futur fondateur du château de Fougères fut
de l'honneur d'être appelé à devenir le suzerain de
contrée.

isisterai pas davantage sur ces questions, car je ne
oublier que mon but est d'esquisser une monogra-
canton de Louvigné, et non pas de refaire l'histoire
ronnie de Fougères; l'on me pardonnera cependant,
re, ces quelques digressions que je me suis permises,
de l'intérêt que présente leur objet et des nouveaux
qu'elles semblent découvrir à nos regards.

hâte donc de reprendre mon sujet et de revenir à la
on passée, en 1209, entre Juhel de Mayenne et
de Fougères.

VIII. — *Le Petit-Maine.*

Nous avons vu que la condition imposée au seigneur de Fougères par le seigneur de Mayenne pour obtenir de lui la renonciation à l'hommage qu'il lui devait, avait été d'abord qu'il lui payât une rente annuelle de 50 livres, monnaie de Tours (1), et ensuite qu'il lui cédât à tout jamais, pour lui et ses successeurs, la forêt qui était située entre les rivières de la Glaine et de l'Airon, de telle sorte que ses possesseurs la tinssent de Juhel et de ses successeurs, comme ils l'avaient tenue de Geoffroy et de ses auteurs.

Pour bien apprécier l'importance de cette cession et les conséquences qui en résultèrent par la suite pour les habitants de ce petit territoire, il est nécessaire de se rendre compte de sa configuration et de l'état dans lequel il devait se trouver au commencement du ^{xiii}^e siècle.

Les rivières de la Glaine et de l'Airon, que l'on désigne aussi sous les noms de la Bignette et de la Fustaye, forment en se rapprochant, avant de se réunir, une sorte de presqu'île d'une longueur d'environ 10 kilomètres.

Cette presqu'île, dont la partie la plus rapprochée du confluent des deux rivières appartient encore au département d'Ille-et-Vilaine, appartenait primitivement presque tout entière à la Bretagne. C'est sur son sol, vraisemblablement encore inhabité, que l'ancêtre de la maison de Fougères vint, au ^x^e siècle, établir sa première demeure.

(1) Geoffroy établit l'assiette de cette rente sur le moulin de la Bignette, jusqu'à concurrence de 29 livres 10 sous, et pour le reste sur les fiefs du Loroux.

50 livres, monnaie de Tours, en 1209, équivalaient à 25 marcs d'argent, représentant une valeur d'environ 7,000 fr. de notre monnaie actuelle.

Sans doute qu'en s'y fixant, il y apporta le mouvement et la vie qui accompagnent toujours les pas de l'homme ; mais son établissement sur ce petit coin de terre fut de trop courte durée pour que les germes d'activité qu'il avait pu y déposer aient eu le temps de se développer, et moins d'un siècle avait suffi pour en faire disparaître complètement les traces. Il se trouvait dès lors englobé et confondu dans ces vastes solitudes qu'un auteur contemporain, qui les avait visitées, Geoffroy-le-Gros, nous représente comme couvrant toute la contrée limitrophe de la Bretagne et du Maine, et au souvenir desquelles plusieurs des paroisses, occupant leur place, ont emprunté leur désignation spéciale du *Désert*.

Ces solitudes, qui s'étendaient depuis la limite du Coglais jusqu'à l'église de Saint-Mars-sur-la-Fustaye, construite à l'ombre du dernier chêne de la forêt, ne sauraient être oubliées dans une Notice consacrée à notre canton, car elles forment sans contredit le plus beau chapitre de son histoire religieuse.

D'après l'historien que j'ai cité, et suivant son expression, elles étaient, dans les dernières années du *x^e* siècle, comme une nouvelle Thébaïde dans laquelle une multitude de solitaires et d'anachorètes, mêlant la vie ascétique aux plus grandes austérités de la pénitence, faisaient revivre les prodiges de vertu et de sainteté qui ont immortalisé la première.

Parmi eux figurèrent Vital de Mortain, Robert d'Arbrisselles, Raoul de la Fustaye, Bernard de Tyron, Pierre de l'Etoile, tous les cinq chefs d'Ordre (1), dont trois ont été mis par l'Eglise sur ses autels, et qui étaient venus s'y for-

(1) Savigny, Fontevrault, Saint-Sulpice, Tyron, Pont-Gombaud.

A ces noms on doit joindre celui de saint Guillaume Firmat, dont la résidence en cette contrée est attestée par la tradition, dès la plus haute antiquité.

mer à la pratique des vertus religieuses avant d'aller les enseigner aux autres dans les monastères qu'ils fondèrent bientôt après. (*Hist. de saint Bernard de Tyron*, par Geoffroy le Gros; Bolland., mois de mai.)

L'état de notre presqu'île ne devait pas avoir subi de bien grands changements lorsque Geoffroy de Fougères la céda à Juhel de Mayenne; c'est du moins ce qui semble résulter de l'expression *foresta*, employée pour la désigner dans la transaction. Ce serait à tort, en effet, que l'on voudrait attacher à ce substantif l'idée que nous attachons à notre mot *forêt*, qui en est dérivé, et qui nous représente un lieu planté d'arbres. Le substantif *foresta*, qui vient de *fera*, *bête sauvage*, implique plus particulièrement l'idée d'un lieu inculte, couvert de haliers et de buissons, et propre à servir de repaire aux animaux sauvages; d'où nous sommes autorisés à conclure que la plus grande partie du territoire cédé par Geoffroy n'avait point encore été livré à la culture, et que, sauf quelques portions défrichées, il conservait encore généralement le caractère qu'il présentait un siècle auparavant.

Ce serait ici le lieu de déterminer l'étendue de ce territoire et de fixer la ligne de démarcation qui, avant la transaction, séparait les domaines des deux seigneurs dans la presqu'île; mais les données nécessaires pour l'établir nous font complètement défaut. La circonscription des paroisses, qui est ordinairement une ressource si précieuse pour résoudre les questions de ce genre, ne peut ici nous être d'aucun secours.

Il est à observer en effet que, dans l'origine, ces terres vagues et incultes, qui sont communément désignées sous le nom de *foresta*, et dont l'homme n'avait pas encore, pour ainsi dire, pris une possession actuelle, lorsqu'elles présentaient une certaine étendue, n'avaient pas été comprises dans les divisions ecclésiastiques du territoire. Restées en dehors des circonscriptions paroissiales et n'appartenant à aucune,

elles étaient dites *nullius parochia*. Au fur et à mesure qu'elles se défrichaient et recevaient des habitants, comme ceux-ci étaient le plus ordinairement des riverains qui attaquaient les terres les plus rapprochées de leurs demeures, ils apportaient, avec leurs personnes, toutes celles qu'ils avaient conquises à la paroisse à laquelle ils appartenaient eux-mêmes, et la faisaient ainsi profiter, par une sorte d'alluvion, de tout le produit de leur travail.

C'est ainsi, sans doute, que les paroisses de Louvigné et de La Bazouge étaient entrées en possession de la partie de la presqu'île qui était en regard de leur territoire et qui n'a pas cessé de leur appartenir.

Ces observations, bien qu'étrangères à mon sujet, étaient cependant nécessaires pour faire comprendre ce que j'ai à dire du *Petit-Maine* et pour l'explication de sa franchise.

L'on donnait autrefois, et l'on donne encore de nos jours le nom de *Petit-Maine* à la partie la plus septentrionale de la presqu'île cédée par Geoffroy de Fongères à Juhel de Mayenne.

Ce petit territoire, qui forme un triangle dont le sommet est à l'étang de la Chaussée-Neuve, et dont la base peut être figurée aujourd'hui (1) par une ligne droite tirée de l'étang de la Bignette au Pont-Dom-Guérin, peut présenter une surface de 450 à 500 hectares.

Les historiens de Mayenne ont, comme je l'ai dit, voulu voir dans ce petit pays une ancienne seigneurie qui aurait existé dès les premières années du x^e siècle.

Mais l'existence de cette seigneurie est un pur effet de leur imagination.

Le *Petit-Maine* n'a d'autre rapport avec l'histoire, ou avec

(1) Ce sont les limites fixées en 1640 et 1642 par l'autorité diocésaine pour la délimitation des diocèses.

la géographie de la contrée, que celui qui résulte pour lui de la transaction que nous avons rapportée.

C'est tout simplement un nom donné par les habitants du pays à la portion de territoire détachée au ^{xiii}^e siècle des paroisses de Louvigné et de La Bazouge, et réunie à la seigneurie de Mayenne, afin d'établir une distinction entre elle et les autres terres des deux paroisses, dépendant de la seigneurie de Fougères.

Ce nom n'est donc que l'énonciation d'une condition particulière d'existence propre aux habitants d'un canton de ces deux paroisses, et n'ayant pas plus de valeur que ces autres énonciations assez communes, dont on se sert dans nos campagnes pour déterminer la position des villages par rapport au chef-lieu, *le haut et le bas de la paroisse*.

Ce nom, qui a dû se produire pour la première fois au sein des populations de la contrée, s'est répandu de proche en proche, et après avoir acquis pour ainsi dire droit de cité dans le vocabulaire topographique du pays, il a fini par prendre sa place dans l'histoire d'abord, où il a été introduit par les historiens de Mayenne, et ensuite dans la géographie, où l'ont admis les auteurs de la carte de France (carte du dépôt des fortifications), sur laquelle nous le voyons figurer.

Cependant, je ne pense pas qu'on puisse le rencontrer dans aucun acte antérieur à la dernière moitié du ^{xvii}^e siècle.

Quoi qu'il en soit, ce petit pays n'a pas manqué d'une certaine importance, je devrais dire plutôt d'un certain renom, que lui a valu *sa franchise*, c'est-à-dire le privilège dont jouissaient ses habitants, d'être exempts des traites, des tailles, des gabelles, en un mot de tous les droits du roi auxquels étaient assujettis les autres vassaux du seigneur de Mayenne dans la châtellenie du Pont-Main. L'imagination a fait de grands frais pour expliquer ce privilège, et les traditions locales ont largement exploité ses élucubrations.

onter son origine au roi Jean et à la bataille de Poitiers, et à la bataille de Taillebourg, et à la bataille de Muret, et à la bataille de Courtenay, et à la bataille de Montferrant, et à la bataille de Brémoy, et à la bataille de ...

différence entre ces deux traditions qu'un et un changement de date.

1, moins accréditée que les deux autres, à la faveur d'une princesse qu'elle ne voyageant dans le pays et y étant heureuse, aurait obtenu du roi des lettres d'affranchissement pour les habitants, en reconnaissance des services qu'ils lui avaient rendus.

Petit-Maine et sa franchise un Mémoire de l'Institut historique de France dans lequel toutes ces traditions sont

résumées. M. Badiche, mort, en 1867, vicaire de Saint-Louis-en-l'Île à Paris, qui était de Louvigné et s'était beaucoup occupé de l'histoire du pays, sans se montrer bien convaincu, déclare néanmoins donner la préférence à celle de ces traditions qui rapporte l'origine de la franchise au roi Jean et à la bataille de Poitiers.

Pour moi, toutes ces traditions ont la même valeur, et il en serait de même de toutes les opinions qui rattacheraient la franchise du Petit-Maine à une faveur ou à une concession quelconque.

La franchise, à mes yeux, n'a jamais eu le caractère de privilège : elle était tout simplement la conséquence naturelle de la condition de la contrée.

Selon-nous, en effet, ce que nous avons dit plus haut

des forêts dans leurs rapports :
siales.

En 1209, à l'époque où (1) de la forêt de Glaine (1) , elle de nature : certaines portions par le seigneur de Fougères. ceux qui les avaient obtenues qui appartenaient sans doute de La Bazouge, avaient pris établissements qu'ils y avaient paroisses auxquelles ils appart

Les dispositions prises, en Fougères et de Mayenne, ne choses, ni modifier la condition relations personnelles des deux consenti par Geoffroy fut un savoir que des effets civils : ai concédées du domaine du seigneur de Mayenne, et leur premier sous celle du second intégrité tous les liens qui rattachent et religieux ; en sorte qu de Mayenne, ils n'en restèrent Bretagne, et soumis aux juridictions pendaient auparavant.

Le seigneur de Mayenne, et

(1) C'est le nom que l'on donnait sur les deux côtés de la presqu'île, et toire de Louvigné, ont été défrichés précédé la Révolution de 1789.

Elle couvrait tout le versant des côtes le nom de *Val de Glaine*.

lement incorporer à la paroisse de Saint-
t de son domaine, les parties nouvelle-
re et les établissements qui s'y fondèrent;
des droits des églises de Louvigné et de
terres et les établissements des anciens

fois les divisions administratives n'étaient
ions ecclésiastiques, le diocèse et la pa-
le leur création, au xiv^e siècle, les juridic-
aient été calquées sur leur modèle, il en
contrée que nous désignons sous le nom
pendant des paroisses de Louvigné, de
diocèse de Rennes, appartenant par consé-
, ne dut pas être et ne fut pas comprise
financière qui se fit alors de toute la

e la Bretagne lui fut réunie, elle fut dé-
mise; et le *Petit-Maine*, suivant la condi-
à laquelle il n'avait pas cessé d'appartenir,
de la seigneurie de Mayenne, dut parti-
ise, et ses habitants jouir des mêmes pri-
es habitants des paroisses dont ils étaient

yeux, l'explication la plus vraisemblable,
l'explication vraie, de la franchise du Petit-

l, du reste, se trouve en parfait accord
ne enquête faite en 1640 et 1642, contre
etit-Maine, par ordre du procureur du roi
yenne.

les qui avaient agité la France pendant
un arrêt du conseil du roi avait ordonné à
gouvernement de poursuivre, dans toute

l'étendue du royaume, la réforme s'introduire, à la faveur de ces troubles de l'administration.

Le procureur du roi de l'élection reconnu que les habitants du *Petit-Maine* les droits qu'il prétendait être dus aux habitants de la paroisse de Saint-Ellier n'allaient devant le juge, et à présent qu'ils se croyaient dispensés d'acquiescer.

Comment se comportèrent alors les habitants du *Petit-Maine*? Invoquèrent-ils l'autorité, ou se firent-ils valoir d'une ancienne concession que leurs prédécesseurs?

En aucune manière : ils firent savoir aux notaires de Fougères, les habitants des paroisses de Louvigné, de Tail, du Coudray et autres lieux qu'ils avaient toujours payé leurs dîmes, qu'ils avaient toujours été baptisés dans leurs églises, qu'ils avaient toujours été enterrés dans leurs cimetières.

Cette déclaration, ou plutôt cet acte, eut pour effet d'arrêter les poursuites, et empêcher les habitants du *Petit-Maine* d'être inquiétés plus tard de leur franchise.

Cette information me paraît avoir été faite dans une partie du *Petit-Maine* située en la paroisse de Louvigné. C'est à cette époque seulement que le clergé ecclésiastique me semble aussi s'être

des deux diocèses et être intervenue pour une manière juridique. La paroisse de La Bazouge a alors quelques villages qui furent donnés à Saint-Ellier, et dépendent aujourd'hui de la paroisse de La Bazouge érigée en succursale par ordonnance du roi.

Ces mutations ne modifièrent pas la condition de ces villages, bien que n'étant plus rattachés par aucune paroisse, n'en continuèrent pas moins de dépendre, sans avoir jamais été inquiétés dans

l'abbé Badiche, les noms des villages qui, appartenant à la paroisse de Saint-Ellier, jouissaient de cette paroisse, qui, par cela même, peuvent être considérés comme appartenant à la paroisse de La Bazouge et en dépendant, pour être réunis à celle de Saint-Ellier. Je citerai ici, parce que leur connaissance peut, à l'avenir, servir à faire apprécier la modification apportée pour chacune des deux paroisses. Ce sont : 1° de la paroisse de Saint-Ellier ; 2° de la paroisse de La Bazouge ; 3° de la paroisse des Garennes ; 4° de Launay ou de l'Aulnois ; 5° de la Foutelais ; 6° de la Perrière ; 7° de la Pigeon-Blanc ; 8° de la Foutelais ; 9° de la Pigeon-Blanc ; 10° de la Foutelais ; 11° de la Pigeon-Blanc ; 12° de la Piroterie ; 13° de la Bi-

er que tous ces villages portent des noms d'homme et le plus grand nombre des villages ne font aucune distinction qu'il n'est pas indifférent de constater. Tandis, en effet, que la plupart de ces villages ont un nom qui n'est le plus ordinairement qu'un nom d'homme avec une terminaison paragonable à celle de l'homme, en quelque sorte, leur donner une physionomie particulière, ceux-ci, au contraire, n'ont que des noms

empruntés au règne de la nature, et aux variétés de la végétation.

Ce caractère est à mes yeux une évidence de leur établissement sur de leur création à une époque récente, et bien certainement postérieure à Mayenne au Pont-Main.

L'on trouvera peut-être que j'ai dépassé les limites permises pour la proposition. J'en demande pardon à mes lecteurs, je me suis laissé entraîner par les faits qui se présentaient devant moi d'une occasion que je ne retrouverai plus et les soumettre à l'examen de mes collègues de la Société d'Archéologie.

Ce n'est point une nouvelle histoire de leur offrir : après m'être livré à de nombreuses recherches sur le canton de Louvigné, dans les documents qui concernent les monuments dont les vestiges se rencontrent enfin dans sa nomenclature topographique du moins l'indice de faits et d'événements de l'histoire de notre pays; et, malgré cela, qu'il était utile de faire connaître les conclusions auxquelles on a pu parvenir, et la conviction d'hommes plus compétents que moi tout d'avance le jugement.

Nous allons maintenant nous occuper de la paroisse qui concerne chacune des paroisses qui sont au nombre de huit :

rouge, Le Ferré, Mellé, Monthault, Poille-Reintembault et Villamée.

LOUVIGNÉ-DU-DÉSERT.

Locus qui dicitur Lupiniacus. Lupiniaci. *Eccl. ou par. de Luviniaço, de Lupi-* *xii^e siècle. Louvigneium, Lovigneium, Lu-* *i^e siècles. E. de Lupiniaco in Fulgeriensi,* *traye, xvi^e et xvii^e siècles. Louvigné-du-* *lor., Pr., I, col. 394, 410, 658, 990.* *ociation Bretonne, t. III, Mémoires, pages* *, 238, 240.)*

— L'église de Louvigné est une des rares de Rennes dont les documents contemporains remontent à la fin du x^e siècle : elle est, tout comme de Fougères, la première qui nous apporte le témoignage de la réorganisation religieuse du diocèse après les nombreuses invasions normandes ; enfin, elle est la seule à laquelle soit expressément mentionné Main, l'ancêtre des seigneurs de la

du être rédigée à l'abbaye de Marmoutier du xi^e siècle, nous donne des renseignements sur ses commencements (1).

assez général, au commencement du xii^e siècle, les possesseurs de fiefs un peu considérables donnaient à quelque portion quelconque de leurs terres ou de

ociation Bretonne, t. III, Mém., page 163. —
1.

leurs revenus pour les affecter à l'entretien et au soulagement des pauvres de leurs domaines.

On donnait le nom d'*aumône* (*eleemosyna*) aux biens affectés à cette pieuse destination.

D'après la Notice que j'ai citée, Main, l'abbé de Fongères, ne fut pas plus tôt entré en possession du fief qu'il disposa ainsi de l'église de Louviers, qui pouvait lui appartenir, ne réservant pour lui-même un petit bourg située en dehors du cimetière et tiens pour son domaine.

Ces dispositions furent, à sa mort, renouvelées par Aufroy, son fils et son successeur ; et, à la mort de celui-ci, par Main, son petit-fils.

Ce seigneur, héritier des sentiments de son père, aussi bien que des domaines de son père, ne tint à honneur de marcher sur leurs traces, mais de surpasser, en ne se contentant pas seulement de confirmer, comme l'avait fait son père, son aïeul, mais en renonçant à tout ce qui lui était réservé.

Il porta le désintéressement plus loin encore.

En faisant leurs dispositions, Main et son fils ne se réservèrent pas complètement dessaisis des biens qui leur appartenaient ; ils laissèrent le prêtre chargé de desservir l'église de Louviers en possession de bien l'administration et la jouissance, et ils nommèrent par eux ; et lorsque l'église devenait nécessaire, trait avec tous ses revenus en la possession de leurs héritiers, qui en disposaient jusqu'à ce qu'ils eussent été de nouveau pourvue par eux.

L'Église, il est vrai, condamnait ces jouissances, mais les anathèmes n'arrêtaient pas toujours les seigneurs ; et il y avait des occasions où ils pouvaient se les permettre.

Main, pour prévenir cet abus, résolut de

ses successeurs, des droits qu'ils avaient sur
gné, et de les transférer à l'abbaye de Mar-
rait chargée de pourvoir au service des
ce qui serait nécessaire à son entretien.
rété, il le soumit à Guérin (1), pour lors
s, ainsi qu'aux principaux membres de son
ouvèrent.

ltre assuré du consentement d'Adélaïde, sa
on, son fils, ainsi que de la renonciation du
maland, qui desservait alors l'église de Lou-
généreusement à exécution.

a'il fit à Marmoutiers comprit dès lors non-
arg et l'église, mais encore toutes les terres
cultivées qui en dépendaient, les prairies
l'eau qui existaient ou qui pourraient un
n tous les privilèges et toutes les immunités
taient en possession.

religieux furent autorisés à percevoir, exclu-
profit, le devoir de tonlieu dû par leurs
outes les foires et marchés des *neuf paroisses*
airie de Louvigné.

droit, eux et leurs hommes, de faire paltre
ans toute l'étendue de la paroisse et d'y
ort, excepté dans les palissades et sur les
pour la défense des terres : *Præter in ples-*
aut in hais constructis propter terram defen-

ent de l'exemption du droit de pasnage pour

. Guérin mourut en 1037. Il était par conséquent mort
qui a signé l'acte de donation, fût duc de Bretagne; mais
; Main avait soumis précédemment son projet au prélat
assentiment. — Note du Bulletin.

leurs porcs, tout autour du bourg, dont le rayon était déterminé par l'espace que ces animaux pouvaient parcourir et le retour à leur étable.

L'abbé de Marmoutiers, nommé Main, de quitter son abbaye pour sa possession des biens qu'il lui avait donnés.

Main, de son côté, tint à donner à son domaine un caractère de solennité.

Il se rendit donc à Louvigné, où se trouvèrent un grand nombre de seigneurs de sa terre, accompagné de sa femme et de son fils; et arrivé sur les lieux, il prit avec lui l'abbé ainsi que les religieux qu'il avait amenés, et leur fit faire le tour du domaine qu'il leur donnait. Il en traça ainsi les limites; et revenus ensemble au point d'où ils étaient partis, il en fit la remise à l'abbé.

Au Nord de cette terre devenue la propriété des religieux se trouvait un autre domaine qui lui était contigu et appartenait à un chevalier de la suite de Main, nommé Ganète.

Ce chevalier, dit la Notice relative à cette donation, ayant une inspiration qui lui était venue du ciel pendant que Main et son cortège s'occupaient de leur débornement, d'ailleurs pressé par les sollicitations de ce seigneur, termina également à en faire don à l'abbé, auquel il fit immédiatement la remise; de sorte que l'acte destinant à constater la donation du seigneur put également recevoir la sanction du vassal.

Cette donation, que l'on peut rapporter aux années qui suivirent l'avènement de Conan II au duché de Bretagne, doit être considérée comme l'origine du prieuré que les religieux de Marmoutiers fondèrent au bourg de Louvigné, dont la tradition a conservé le souvenir, en maintenant

nom de *Prieuré*, qu'elle porte encore de nos jours, à la partie du bourg qui est située au Nord de l'église.

Voulant assurer à tout jamais les religieux dans la possession de leur nouveau domaine et donner une plus grande autorité à l'acte qui les y établissait, le seigneur de Fougères le soumit à l'approbation du souverain, qui le ratifia en y apposant son sceau, et édicta une amende d'une livre d'or contre quiconque inquiéterait les religieux dans leur jouissance et qui, convaincu de mauvaise foi, serait déclaré non-recevable dans ses prétentions.

Cet acte fut, en outre, présenté à la signature des principaux personnages du comté, qui s'empressèrent de l'y apposer.

Parmi les signataires, nous remarquons le comte Eudon, Adèle, sœur de Conan et première abbesse de Saint-Georges, Rivallon de Dol, Anger-le-Vicaire, etc., et tous les seigneurs qui avaient assisté à la rédaction de l'acte.

Bientôt de nouvelles donations vinrent accroître l'importance du prieuré : on peut citer, entr'autres, celles de *Guérif* de Louvigné, qui, en prenant l'habit religieux à Marmoutiers, donna en son nom, à l'abbaye à laquelle il allait désormais appartenir, la dime de son moulin, et, au nom de son frère, une terre qu'il tenait de *Raoul de Créon* et qui était située au-dessus de l'étang des Moines (1).

Mais cette faveur qui semblait s'attacher à notre prieuré au premier moment de sa fondation, ne tarda pas à s'arrêter. Dès la fin du *xi^e* siècle, il paraît être tombé dans un profond oubli. Nous ne trouvons pas dans les documents de l'époque le moindre indice qui nous rappelle son existence, pas même le nom d'un religieux qui ait été revêtu du titre de prieur.

(1) L'étang des Moines était où est aujourd'hui la prairie de Bonne-Fontaine, au-dessous du bourg.

Nous avons donc tout sujet de croire qu'il n'eut qu'une existence d'une très-courte durée, et que la fondation du prieuré de la Trinité, dans la ville de Fougères (vers 1076), fondation qui, comme nous l'avons vu (1), porta une si funeste atteinte à la prospérité du prieuré de Saint-Sauveur-des-Landes, amena la suppression de celui de Louvigné.

Dès le milieu du XII^e siècle, en effet, nous le voyons incorporé au prieuré de la Trinité, auquel il est toujours resté uni depuis, jusqu'au moment de la Révolution.

Les religieux, en quittant le bourg de Louvigné, y conservèrent seulement une grange pour recueillir et garder les produits qui devaient leur revenir. Cette grange, construite dans la partie du bourg qui porte encore aujourd'hui le nom de Prieuré, semble avoir subsisté jusqu'aux premières années du XVI^e siècle, et a formé le noyau d'un groupe de maisons dont le nom de *La Grange* se rattache à son souvenir.

Quant à l'administration de la paroisse, elle fut confiée à un prêtre séculier qui était nommé par l'évêque sur la présentation de l'abbé de Marmoutiers, et à l'entretien duquel l'abbaye était obligée de pourvoir sur les revenus de l'église.

Une charte d'Étienne, évêque de Rennes au XII^e siècle (1156-1164), avait réglé ainsi qu'il suit les intérêts des religieux et du recteur :

Les dimes et les oblations, les droits des purifications et des sépultures, les revenus des confréries, les prémices et les autres redevances ou produits se partageaient entr'eux, moitié par moitié.

Le recteur avait un droit exclusif aux baptêmes et aux confessions, ainsi qu'aux trentains et aux septains. (D. Mor., Pr., I, col. 658.)

(1) Voir la Notice sur Saint-Sauveur, au tome VIII.

A l'époque de la suppression de l'abbaye, ces dispositions avaient cessé depuis longtemps de régler les rapports des religieux et du recteur : la cure était revenue à l'ordinaire, et la part du recteur, dans les dîmes du ressort de l'ancien prieuré, avait été réduite à un tiers, les deux autres tiers appartenant au prieur de la Trinité, qui, moyennant cette compensation, avait dû sans doute renoncer à tous les autres avantages dont il jouissait auparavant.

Il serait difficile de préciser l'époque à laquelle eurent lieu ces changements ; mais je crois qu'on peut les rapporter aux environs de l'année 1523, époque à laquelle le prieur de la Trinité aliéna une partie de son domaine, dans la paroisse de Louvigné. Par suite de cette aliénation, de nouveaux arrangements durent être pris entre l'abbaye de Marmoutiers et l'autorité diocésaine pour sauvegarder les intérêts du recteur ; et il est à croire que les nouvelles dispositions dont je viens de parler en furent la conséquence.

Du reste, l'établissement des religieux de Marmoutiers à Louvigné semble n'avoir rencontré que des sympathies de la part de l'autorité ecclésiastique.

Nous avons vu que Guérin, évêque de Rennes, l'avait approuvé avant même sa réalisation, et lorsqu'il n'était encore qu'en projet dans la pensée du seigneur de Fougères.

Un demi-siècle et quelques années après sa fondation, le pape Paschal II adressa, le 16 des calendes de mai 1112, à Guillaume, abbé de Marmoutiers, une bulle par laquelle il confirma à son abbaye la possession de l'église de Louvigné et prononça la peine de l'excommunication contre quiconque voudrait la lui contester. (*Bulletin de l'Association*, page 196.)

Enfin, à la fin du XII^e siècle (1197), Herbert, évêque de Rennes, la comprit dans la grande chartre (1) qu'il donna en

(1) *Bulletin de l'Association Bretonne*, tome III, Mém., page 239.

faveur de Marmoutiers, et par laquelle il confirma cette abbaye dans la possession des églises qu'elle tenait dans son diocèse (1).

Recteurs de Louvigné. — Vers 1040, Gualandus. — 1596, M. Jean Lothon, sieur de la Fumerais. — 1621, M. Guy de Guiller. — 1642, M. Pierre Jouey. — 1678, M. Jean Cousin. — 1683, M. N. Hodebert. — 1705, M. Jean Ferron. — 1742, M. François Crosnier, qui résigna en 1781. — 1781, M. Julien Beauce.

Archéologie. — L'église de Louvigné est sous l'invocation de saint Martin, archevêque de Tours, 11 novembre.

Le vaisseau est composé de trois nefs, mises en communication par cinq arcades, dont la plus grande partie sont à plein cintre, quelques-unes seulement, dans le collatéral Sud, à ogive surbaissée. Les collatéraux seuls ont des voûtes d'arête. Le chœur est formé par une élégante abside circulaire dans le prolongement de la nef principale.

L'église, ainsi que la tour, est entièrement construite en pierres de granit de grand appareil ; aucune de ses parties ne paraît remonter au-delà des années moyennes du xvii^e siècle, bien que dans quelques-unes de ses fenêtres on rencontre quelques traces de style ogival.

Du reste, les dates qui sont gravées en plusieurs endroits sur les murs indiquent, d'une manière certaine, l'époque à laquelle a été construite la partie à laquelle elles appartiennent.

Sur le linteau de la porte collatéral Nord, que l'on désigne sous le nom de *nef du Sacré-Cœur*, on lit cette inscription :

(1) A la fin du dernier siècle, Louvigné possédait une maison d'éducation, tenue par les *Filles de l'instruction chrétienne*, autrement dites les *Girgonnes*, de la maison de Fougères. Elles y avaient été établies par M^{lle} Colibeaux de Limières, morte, en odeur de sainteté, dans son établissement, en 1731.

Faict faire par les paroissiens, 1645. Cette date est celle du commencement de la construction, qui ne fut achevée, d'après un acte conservé aux archives de la fabrique, qu'en l'année 1700.

Ce fut deux ans après, en 1702, que fut commencée la tour qui, terminée en 1714, attend depuis cette époque le dôme qui doit la couronner.

Le vaisseau a reçu depuis cinquante ans d'importantes modifications. Le collatéral Sud a été augmenté en 1831 de la travée la plus rapprochée de la tour ; cette travée a pris la place d'un petit bâtiment qui avait servi de corps-de-garde pendant la Révolution.

Puis en 1851, le vaisseau s'est accru d'une nouvelle travée à l'endroit de l'ancien chœur, qui était formé, comme aujourd'hui, par le prolongement de la nef centrale au-delà du chevet des nefs collatérales.

C'est aussi à cette époque qu'a été construite l'abside, qui, bien que contrastant par son caractère (xiii^e siècle) avec le style du reste de l'édifice, n'en produit pas moins un effet assez agréable. Elle est éclairée par trois grandes fenêtres ogivales lancéolées, garnies de fort belles verrières, dont les dessins représentent, sur chacun de leurs panneaux, un des principaux traits de la vie de saint Martin, patron de la paroisse. Ces verrières, sorties des ateliers de M. Maréchal, de Nantes, ont été données à l'église par M. le comte de la Riboisière, ancien pair de France et sénateur, propriétaire de la terre de Monthorin.

Chapelles. — Les chapelles étaient autrefois très-nombreuses sur le territoire de cette paroisse. On en comptait deux dans le bourg même, l'une sous le vocable de saint Jean, l'autre sous celui de...?

La chapelle Saint-Jean était située dans la cour du presbytère, auquel elle sert aujourd'hui de cellier.

La tradition locale a voulu retrouver
souvenir de l'ancienne église paroissiale
cure et le prieuré auraient été séparés.
Mais cette supposition se trouve en con-
cordance avec la Notice que j'ai citée, et qui établit
de manière évidente la contiguïté de l'église prieurale.
Ici, elle-ci ne pouvait donc occuper une autre place
que l'église actuelle, à l'entrée de cette paroisse.
Le souvenir et le nom de Prieuré sont restés.
La chapelle Saint-Jean, d'après un acte
conservé aux archives de la paroisse, était l'ancienne
fondation des seigneurs de Villavran. Ils avaient
sur elle les droits de seigneurs fondateurs : patronage,
tronage, de sépulture, de litre, d'armes.
Vers la fin du xv^e siècle, le propriétaire
passa la jouissance au recteur, à la charge de verser
comme le produit des oblations, qui étaient faites
une fois par année, était insuffisant pour l'entretien
de la jouissance, et la chapelle, par suite, ne
tarda pas à menacer ruine.

Frappé de l'état de délabrement dans lequel
était la chapelle lors d'une visite qu'il fit à Louvigné
le Duc, official de l'évêque de Rennes, et sous
excommunication, le seigneur de Villavran
chargea le recteur de Louvigné à l'entretenir et
à la réparer.

Le seigneur de Villavran, qui était allié
à la famille de Louvigné, ne tint compte qu'à moitié de l'in-
terêt de l'official, et se contenta d'y faire quelques
réparations urgentes. Ce ne fut qu'un siècle et
demi, que Jacques Robert Avenel, de Villavran,
seigneur de Villavran, fit construire la chapelle.

Jouigné ne montra pas plus d'empressement
eurs pour entretenir celle-ci, et dès 1738
péricliter. Le seigneur de Villavran obtint
l de Rennes, une sentence qui obligeait le
irer et à y dire la messe dans le mois.

, la chapelle était complètement interdite,
é, renonçant à une lutte dans laquelle il
plus heureux que ses prédécesseurs, auto-
le recteur d'alors, à y établir une cloison
en deux et à s'approprier la partie orientale
articulier, l'autre partie étant réservée pour

a Révolution, on y disait la messe le jour
an seulement.

pelle du bourg se trouvait sur la route de
la place qu'occupe aujourd'hui la chapelle
e village qui, à cause d'elle, était et est
us le nom de *La Chapelle*. Elle a été démolie
dernier.

pelles étaient : 1° à la Haussière, fondée,
par François de Cheverue, sieur de la
e vocable de saint Julien; 2° à Villavran,
saint Étienne; 3° à la Grasserie, sous le
Anne, aujourd'hui restaurée; 4° à Bois-
1678 par M. Jacques des Vaux, comte de
lleuz.

elles, il y en avait encore deux autres que
olution ont respectées, toutes les deux sur
e de Rennes à Caen, l'une au Tertre-Alix,
du Plantis.

Tertre-Alix, à l'entrée des bois de Montho-
à une très-haute antiquité, si l'on en juge
eux chêne auquel elle est adossée.

S'il faut en croire la tradition, un seigneur, Alix, qui aimait passionnément la chasse dans une de ses parties, le malheur d'un jour dans son désespoir, il se serait adressé à Dieu. Il habitait la forêt de Fongères, et qui lui donna le conseil de se retirer du monde et de passer dans la retraite.

D'après ce conseil, Alix aurait fait construire une chapelle dont nous parlons au pied du chêne et aurait vécu là, jusqu'à sa mort, dans la prière et de la pénitence.

L'écorce de ce chêne est réputée, comme étant douée d'une grande vertu. Cette croyance que cet arbre, plusieurs fois redevable des nombreuses mutilations.

La chapelle du Plantis a été élevée, par M. Riban, prêtre missionnaire, qui a fait graver sur ses pierres la singulière inscription qui suit : *vous passez, j'ai passé par où vous passez, vous êtes passé, priez pour un pauvre trépassé.*

M^{me} la comtesse de la Riboisière a fait construire, dans les dernières années du premier Empire, à Monthorin, une chapelle dans laquelle elle a fait élever, en mémoire de son mari, le général de la Riboisière, inspecteur général de l'artillerie à Nîmes, le 21 décembre 1812, et de son fils, le comte de la Riboisière, tué à la bataille de la Marston, les restes de son mari et de son fils y sont déposés. Cette chapelle a reçu, de la comtesse, la statue de son mari, le comte de la Riboisière, ancien député, pair de France et

On y conserve une curiosité archéologique : c'est la pierre tombale qui recouvrait le corps de

de Laval, seigneur de Châteaubriand.
ors de la démolition du tombeau par un
et donnée par lui à M. le comte de la

e l'on n'y ait pas également renfermé le
de Raoul II, seigneur de Fougères, sur
représenté en pied, et qui est exposé,
horin, à toutes les intempéries de l'at-

avait été achetée par M. le comte de la
émolition de l'abbaye de Savigny, dans
les seigneurs de Fougères avaient leur

Louvigné est du nombre de ces loca-
s notre pays, dont l'existence civile
l'existence religieuse, et qui ont dû leur
eloppement à une autre cause qu'à un
e.

inées du xi^e siècle, je dirais plus volon-
années du x^e, il réunissait une popu-
lez considérable pour qu'on lui donnât
rum et vicus. Peut-être devait-il cette
ge de la voie romaine qui passait à
ont je parlerai plus tard.

il paraît avoir été dès son origine le
ui lui emprunta son nom, c'est-à-dire
voyer, *viguier* ou *vicaire*, chargé de
ir dans toute l'étendue de sa circon-

siècle nous présentent les noms de
avec la qualification de seigneurs de
is voir dans ces seigneurs les voyers
neur de Fougères? En considérant l'im-

portance qu'acquirent, à peu près à la
sieurs seigneurs chargés du même offic
rains de la province, Rivallon-le-Vicaire
de Vitré, Tristan, seigneur de Châteaub
rais hésiter à me prononcer pour l'affir
les seigneurs de Louvigné comme les
voyers du seigneur de Fougères dans c
fonctions qu'ils auront ensuite délégué
Villavran, comme nous verrons bientôt
légner eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, le premier seigneur
nos chartes fassent mention, portait le
de Milon : il ne nous est connu que pa
1124, d'un moulin à l'abbaye de Savign

Hamelin, son fils, figure en 1150 dans
Henry de Fougères, en faveur de l'abba
quelle il avait donné la terre de Boulou

Il avait sept fils : Robert, Guillaume
Raoul, Jean et Gédouyn. Guérin et Raoul
Marmoutiers, Gédouyn se fit prêtre. Gu
trer en religion, avait été marié, et avai
de Philippe, qui paraît avoir pris le nom

Tout porte à croire que les autres
mille prirent également des noms de
partir de cette époque, il n'est plus fait
seigneurs de Louvigné.

Seigneuries et terres nobles. — La p
comptait plusieurs seigneuries fort impc

(1) D. Mor., Pr., I, col. 606.

(2) C'est peut-être à ce seigneur que l'on doit
qui précède le mot Guérin, dans le nom de Pont-
quelque souvenir de lui, qui se sera rattaché à ce

erres nobles : je m'attacherai seulement aux

1. — La terre de Villavran paraît avoir été, dès le commencement de l'institution, le gage de la sergenterie liage de Louvigné, et vraisemblablement le lieu où se trouvait le seigneur chargé de cet office.

P. Dupaz (1), cette terre appartenait, au commencement du xiii^e siècle, à Guillaume Le Bret, qui possédait également, avec la terre de Fougères, les seigneuries de Saint-Racinoux.

Il ne descendait, suivant toute apparence, de Haug (Le Bret), que nous voyons figurer dès l'année 1150, parmi les principaux seigneurs de la terre de Fougères, et dont plusieurs chartes de l'abbaye de Savigny, étaient signées. Roger-le-Voyer, nom qu'il tirait sans doute de

l'induire de là que, dès le milieu du xii^e siècle, le nom de Voyer était fixé dans sa famille, et qu'il s'y est transmis en ligne de succession, avec la terre de Villavran, pendant plusieurs siècles.

Le Bret s'éteignit dans la personne de ce Guillaume. Vivant le même Dupaz, ne laissa que deux filles, l'aînée, mariée en 1402 à Michel de Malnoë, et la jeune, qui épousa Guillaume Le Bouteil-

l'auteur se trompe lorsque, dans le partage de la succession de leur père, il attribue la terre de Villavran à Guillaume Le Bouteiller, et qu'il la fait passer à son fils, du même nom que lui.

bibliographie.

l'abbé de Savigny. — D. Mor., Preuves, I, col. 633.

l'abbé de Savigny, page 487 et suiv.

L'aveu de 1437, que j'ai cité, est rendu par Botherel, encore mineur, autorisé de ses parents. Il est donc à présumer que la terre échue à Perronnelle Le Bret, qui l'avait eue de Malnoë, son mari, et qu'une fille issue de ce mariage épousa Jean de Botherel, la lui avait pu transmettre.

Ce qui a pu occasionner l'erreur du cartulaire de Guillemette Le Bret avait eu, de la suite, la terre de Saint-Étienne, un fief séparé de Villavran, mais qui n'était pas du tout la terre de Saint-Étienne.

L'aveu de 1437 et un autre aveu de 1482, par lequel on désignait sous le nom de *Saint-Étienne en Villavran*, était tenu en fief du seigneur de Saint-Étienne, ne laissent aucun doute à cet égard.

Tout porte à croire que c'est ce Robin de Villavran, qui, en 1482, au Parlement tenu à Vannes, fut seigneur féodé de la baronnie de Fougères (Preuves, III, col. 5) désigne tout simplement le seigneur de Villavran.

Nous voyons plus tard la terre de Villavran appartenir à la famille du Châtelier, qui la conserva jusqu'au commencement du xvi^e siècle jusqu'à vers 1640, où le Châtelier la porta à M. Jehan de la Roche.

Ceux-ci n'ayant pas laissé d'enfants, la terre fut vendue à M. Jacques-Robert Avenel, qui mourut en 1683.

A la mort de ce seigneur, arrivée en 1683, la terre fut vendue et achetée par M. Jacques des Vaux de Lévaré, et M^{me} Marguerite des Poix, sans enfants, la laissèrent à leur neveu, M. des Vaux. A la mort de celui-ci, arrivée en 1700, son cousin et héritier, M. Frédéric-Man

Rémy, petit-fils d'Anne des Vaux, encore mi-

Villavran fut, quelques années après (janvier en son nom, par sa mère et tutrice, M^{me} Reine de Mézan, et acquise par M. le comte de seiller au Parlement de Paris, qui, les années rait acheté les terres de Monthorin et de Boisses descendants ont possédées jusqu'au commencement siècle.

aujourd'hui la propriété de notre confrère M. Danjou

Villavran était, comme je l'ai dit, le gage de féodée du bailliage de Louvigné.

Ensuite, le seigneur de cette terre était seul chargé de cette charge dans toute l'étendue de la bailliage de Louvigné; mais, suivant un usage cité par Hévin dans ses *Questions féodales*, à raison de l'accroissement de la population, et de l'ancienneté de Villavran, l'exercice de tant devenu une charge trop lourde, les seigneurs divisèrent leur office et le répartirent en portions, à chacune desquelles fut attaché un fief.

Ensuite, qui eut lieu vraisemblablement dans le 16^e siècle, sortirent les trois bailliages de Louvigné-Georges et de Mellé, avec les terres de Monthorin, plus tard celles du Plessis-Chasné, d'Ardenne pour gages.

Le bailliage de Villavran n'en conserva pas moins le titre principal du bailliage de Louvigné, avec le droit exorbitant et de servir aux assises du Parlement et aux aides généraux du duc ou du baron.

La terre de Villavran était ci vants :

Domaine proche. — 1° Le lie moulin de Villavran, 100 journa dière; 3° le lieu noble du Val, 4 étangs de Lambreuil et de la l avant 1588, 50 journaux; 6° la chapelle Saint-Jean, au bourg de

Mouvances. — 1° Le grand Villavran, et la vairie de Villav déan : les mesures de la Haute et nay-Camus et des Étangs, des Ha la Vicuxville, de la Boutveillais Bazouge : les mesures des Bois Bons-Hoirs, et le fief de la Besi mesures de la Grasserie et de 2° les fiefs de la Galmas et de la

Le seigneur de Villavran avait basse justice dans le grand fief de de basse justice seulement dans le

Cette différence provenait de ce grand fief de Saint-Étienne avait a Étienne, et que le droit de haute en faveur de la comtesse de Mau priétaire.

Guillaume du Châtellier en avai de André de Romillé et des seign la Vieuxville; les deux autres tiers Maure, seigneur de Saint-Étienne

(1) *Le tout renfermé de douffes et d'u du temps passé, contenant environ 3 jou*

qui incorpora le fief tout entier à sa terre. Villavran avait droit de banc dans l'église et l'autel Notre-Dame, à raison de la cha-

La terre de Monthorin appartenait, en Porcon, qui la tenait vraisemblablement le Romillé, sa femme, fille de Geoffroy de d'Ardenne et de la Chesnelaye, et de

la trouvons aux mains de Gilles Ruellan, idier, qui l'avait acquise comme il avait rtal et le Tiercent (1).

la terre de Monthorin en cette année-là. re de Monthorin passa à sa seconde fille, ousé Thomas de Guémadeuc, gouverneur ères, décapité en 1617.

de Guémadeuc, la porta d'abord à Fran- arquis de Pontcourlay, qu'elle épousa en à quinze ans plus tard, à Charles de urouet, seigneur des Pélissières, gouver- auquel elle se remaria après la mort de

ort également, elle la vendit, en 1657, 00,000 livres, à M. Gilles de Bellouan, s, et à Geneviève Le Goux, son épouse. enu à mourir, la terre de Monthorin fut n 1676, et achetée par M. le comte de illey; mais à défaut de paiement de la e fut remise en vente l'année suivante et nchère, pour le prix de 30,000 livres, par r, seigneur comte de Lévaré, et M^{me} Mar-

uz, art. *Rocher-Portail*.

uerite des Poix, son épouse, qui possédaient déjà, en Louvigné, la terre et seigneurie de Bois-Garnier.

Après la mort du comte de Lévaré et lors du partage de la succession, la terre de Monthorin semble être échue à la famille de sa femme; car nous la voyons vendue le 23 novembre 1719 à M. le comte de Monthulé par dame Marguerite des Poix, veuve de M. René-François Visdelou, seigneur de Bienassia, et dame Marie-Rose Delis, épouse de M. François-Nicolas Durand de la Villegagnon.

Possédée jusque vers 1810 par les descendants de M. de Monthulé, la terre de Monthorin fut vendue à cette époque, et le château avec ses dépendances fut acheté par le général comte de la Riboisière, dont le petit-fils en est encore aujourd'hui propriétaire.

La terre de Monthorin se composait de trois éléments : 1° de la terre de Monthorin proprement dite; 2° de l'ancien fief du prieuré de Louvigné ou de la Trinité; 3° de la terre de Plessis-Chasné, dans La Bazouge.

1° La terre de Monthorin proprement dite comprenait :

Domaine proche. — 1° Le château et toutes ses dépendances; 2° les métairies de la Bérais et du Petit-Monthorin; 3° les deux moulins de Monthorin, ensemble 300 journaux.

Mouvances. — 1° Le fief et bailliage de la Berhaudais, 20 journaux; 2° le fief de Lozier, 200 journaux; 3° de la Haute-Rouillais, 60 journaux; 4° de la Roulettière, 50 journaux; 5° de la Haute-Pierrelée, 60 journaux; 6° de la Bouze, 80 journaux; 7° des Jardières, 100 journaux; 8° des Motinières, 96 journaux; 9° de la Haute et Basse Gonnais, 100 journaux; 10° de Langottière, 80 journaux; 11° le fief et bailliage de Linière ou de la Chotterie, 100 journaux; 12° le fief de la Linais, 50 journaux; 13° les fiefs et mesures de la Fontenais, de l'Étourniais et de la Braudais, 140 journaux; 14° le fief et bailliage de Montlouvier, 304 journaux; 15° le

tière, 100 journaux; 16° le fief et mesure de
s, 75 journaux; 17° de la Guinchère, 80 jour-
a Courais, 20 journaux; 19° le grand fief de
journaux; 20° le fief Freslin et du Potier,
21° de la Rivière, 200 journaux; 22° de la
0 journaux.

de Monthorin avait droit de moyenne et de
ns tous ces fiefs.

fief du prieuré de la Trinité, aliéné en 1523,
à la terre de Monthorin, consistait dans le
bailliage de Louvigné, comprenant plus de
la terre noble de la Basse-Rouillais, 120 jour-
d domaine de Louvigné, 30 journaux.

ce fief, le seigneur de Monthorin avait droit
dans l'église de Louvigné, de marché au
le, moyenne et basse justice dans toute son

l devait au prieur de la Trinité une rente de
d'abord assise sur la terre de Monthorin, fut
rd, avec l'assentiment du prieur, sur la terre
aillais.

du Plessis-Chasné était, par substitution de
avait été dans le principe en possession de ce
le titre de la sergenterie féodée qui s'exerçait
bailliage de Louvigné; elle devait à la recette
1720, 1,674 boisseaux d'avoine, un muid de
et 146 livres 1 sol. Elle donnait à son posses-
sse justice dans les fiefs de sa dépendance, et
dans l'église de La Bazouge.

si composée :

che. — Le Haut et Bas-Plessis, et la Bour-

— 1° Les fiefs de la Gourdelière, de la Piar-

dière, de la Piltière, de la Violais, de la Pinoire, de la Houdairie, etc; 2° de la Contrie et de la Richefolais, 122 journaux; 3° de la Haute et Basse-Frachetière, 140 journaux; 4° de la Beschetière, 150 journaux; 5° du Plessis-Gousset, 30 journaux.

III. *Le lieu et domaine de Bois-Garnier.* — Cette terre est fort ancienne. Parmi les seigneurs qui assistèrent à la remise de l'église de Louvigné faite par le seigneur de Fougères à l'abbaye de Marmoutiers, nous remarquons le nom de Garnier, et on peut croire que cette terre a emprunté de lui son nom.

Les seigneurs du Bois-Garnier paraissent avoir occupé une position importante au moyen âge. En 1352, Renaud de Bois-Garnier servait en Picardie, sous les ordres du roi de Navarre, avec deux écuyers. (D. Mor., Pr., II, col. 1424.)

En 1431, Jehan de Bois-Garnier fut député par le duc de Bretagne Jean V, avec Jehan de la Clartière et l'archidiacre de Léon, pour le représenter aux conférences d'Arras, qui amenèrent la réconciliation du roi avec le duc de Bourgogne.

Il mourut peu de temps après son retour de cette mission, et en lui finit la maison de Bois-Garnier.

La terre dont il portait le nom passa alors à un de ses neveux, Alain Coaynon (*de Couasnon*), et à Jehanne Le Prevost, sa femme. Une de leurs filles ou petites-filles, Marie de Couasnon, en épousant Jean des Vaux, seigneur de Lévaré, vers la fin du xv^e siècle, fit passer la terre de Bois-Garnier dans la famille de ce seigneur, dans laquelle elle est restée jusqu'en 1720. Vendue alors avec la terre de Monthorin, elle a toujours, depuis, partagé la destinée de cette terre.

Domaine proche. — 1° Le lieu de Bois-Garnier avec le moulin et le bois de Rouangère et l'île de *Juhel*, 300 journaux; 2° les métairies du Val de Glaine, 105 journaux; 3° la

70 journaux; 4° Brémorin, 30 journaux; 5° le Gué-Husson, en Melle.

es. — En Louvigné : 1° Le grand fief du Bois comprenant les mesures de Gasne, de Beaumesnil, de la Maison-Neuve, de la Violaie, de la Chesnadière, de la Gillottière, de la Graffardière, de la Vairie, de l'Auvrais et de la Charmes journaux; 2° le fief de Beaumesnil, comprenant le Beaumesnil, de l'Aubrière, des Coutures, de la elais et le village de Gasne, 240 journaux; 3° de et de la Fouillardière, 40 journaux; 4° de la 10 journaux; 5° des Missions, 80 journaux; 6° de journaux.

, le grand fief de Bois-Garnier avec le moulin de l.

ult, le fief de l'Aire, 60 journaux.

y, le fief du Châtelet, 50 journaux.

ours, le fief de Monthoux, 150 journaux.

eur de Bois-Garnier avait droit de moyenne e e dans tous ces fiefs.

res terres avaient également droit de basse justice paroisse : 1° La terre des Alleuz, comprenant s des Alleuz, 68 journaux; de la Montmartinais t, et de la Vallée, 68; elle appartenait, en 1680 ien Gessélot, seigneur des Alleuz.

f et seigneurie de la Chapelle, appartenant, à poque, à M. Jean Guérin, seigneur de la Gras-

adances de cette seigneurie étaient les fiefs sui- De Mezeray, 120 journaux; 2° de la Naudais ; 3° de la Basse-Pierrelée, 37 journaux; 4° de et de N....., 60 journaux; 5° du Rocher-Boudet,

30 journaux; 6° de la Sentelais, 30 journaux (Mellé), 70 journaux.

3° Les fiefs de Douillet, 300 journaux 264 journaux; de la Pointelais et de la Se laume Ferron, sieur de la Harlais.

Les autres terres nobles de cette paroisse
1° La terre de la Grasserie, à Jean Guérin, r
rie; 2° la terre et seigneurie de la Haussière
Glaine (1) et la Gelousière, à François de
de la Haussière; 3° la Haute et Basse-Chol
sieurs de la Gonnais et de la Choltais;
François Le Besch, sieur de Champsay
à Charles Le Verrier, sieur de Brémorin;
gottière, à Perrine Petit, dame de Courto
lerie, le Pont-Dauphin et le moulin de Go
Cochard, sieur de la Cochardière; 8° la M
nais, à Anne Petit, dame de la Masure;
Jean Petit, sieur de la Galaiserie; 10° la m
de Beauchêne, à Jean Bochin, sieur de la l
de Villensault, à Jean Le Mercierel, sieu
12° la Crochonnais, la Hardouinais et le
propriétaires.

L'abbaye de Savigny possédait autrefois
de Louvigné un fief fort étendu que l'on
nom de *grand fief de Marche* ou de l'Auma
fief comprenait entre autres terres celle de
en 1136 à l'abbaye par Raoul de Boulou
cepté Montlouvier, donnée par Payen Sen

(1) Le grand Val de Glaine, autrefois couvert par la
été acheté en 1645 de Pierre de Gondy, sire de Retz
et de Maussion.

Marche, donnée par Hervé de Linière;
le Marquis, etc.

Sur ce fief, droit de haute, moyenne et

grande partie de ce fief avait été aliénée,
le droit alors qu'à 817 boisseaux (environ
ment rouge, mesure du grenier de l'ab-
au terme de Saint-Michel, et, en outre,
sur chaque mesure, et à une corvée, ap-
au terme de Saint-Laurent.

rière de la Trinité, il n'était resté au
ormation de 1680, qu'un bois de haute
omaine (30 journaux), avec *les murailles*,
sur à ban chez de long temps en ruine
(1), terres et appartenances joignant par
cimetière; plus deux prairies contenant
sous du bourg (auprès de Bonne-Fon-
et l'attache d'un moulin qui avait existé
le rente de 24 livres sur diverses mai-
de la paroisse; son droit de haute,
justice lui était néanmoins conservé dans
maine.

La paroisse de Louvigné était traversée
une voie romaine dont j'ai déjà signalé
l'existence des paroisses de Landéan et de
Landes (2), et qui, comme je l'ai dit alors,

Louvigny devait peser 16 livres fortes (de 24 onces
c'est-à-dire 11 kilogrammes 748 grammes.

5 litres 19 centilitres. Cinq boisseaux de Savigny
ou deux boisseaux de Fougères.

inscrites à ces paroisses, t. VIII du *Bulletin*, an-

devait, à en juger par sa direction, se
Bajocasses (Bayeux) à celle des Rhe
entre Bayeux et Rennes se trouvaient
quelles, bien qu'elles fussent situées
de son parcours, elle pouvait offrir un
quer entre elles et aussi avec les deux
extrémités.

Sans rechercher quelles pouvaient
sommées fondé à croire que la ville
nombre, et qu'elle avait dans la voie d
communication avec Rennes presque au
que la voie directe qui passait par Av

Il résulte, en effet, des recherches f
ment de Mayenne, qu'une voie romaine
passait la rivière au gué de Saint-Léon
mètres en amont de la ville de May
ensuite à travers les paroisses de Sa
de Saint-Mars, etc., vers les côtes de

Cette voie venant de Jublains, et cou
devait nécessairement rencontrer la vo
cupons, qui descendait du Nord au S
elle; en sorte qu'il y avait sur la lig
deux voies un point qui leur était com
les lieux qu'elles desservaient pouvaie
nication les uns avec les autres. Il en
de Coutances pouvait se rendre à Ren
de Jublains à son départ, sauf à pren
Bayeux, qui devait le conduire au but

Ces conditions de viabilité ainsi éta
lieu de supposer que nous avons enfin
néraire d'Antonin, *ab Alaunâ Condate*,

(1) 57 lieues gauloises (128 kilomètres) au li

ues, et que cette voie indirecte de Coutance
la formation de laquelle nous constatons
voies très-distinctes lui prêtant successive-
rs, est précisément celle qui fait l'objet de
l'Itinéraire?

ion qui se présente naturellement à nous
miner d'une manière succincte, après avoir
eux du lecteur le texte de l'Itinéraire tel
reproduit, d'après Wesseling, dans tous les
itent de la géographie ancienne des Gaules.

Iter ab Alaunâ Condatis.

M. P. LXIVII.

sediaë.. . . .	M. P.	XX
no Martis.. . . .	M. P.	XXXII
l fines.	M. P.	XXVII
ndate.. . . .	M. P.	XXIX

CVIII lieues gauloises

voit, la mesure des distances partielles, cor-
re de la distance totale inscrite au titre
ente une telle divergence qu'elle suffit po-
raisemblance de la première et faire rejet
xplication du document qui serait appuyée s

donc, sans nous préoccuper de ces mesur-
en tenir uniquement à la mesure de la di-
asure à l'exactitude de laquelle nous avo-
u de croire qu'elle est donnée par tous l

aller plus loin, je crois devoir renouveler u

ervation que j'ai déjà présentée (voir-les-Landes) à l'occasion de *Martis et ad fines*, et de l'idée qu'il y avait à voir, comme on le voit dans une ville, ou bien seulement à l'endroit où il est situé sur la voie, de nature à être un temple *Martis*; une colonne ou une statue des *Abrincates* et des *Rubi*. J'ai expliqué à cet égard, et j'ai pu en faire voir dans ces indications qu'une indication purement désignée; comme si, prenant les routes à Caen et faisant abstraction des distances, on disait : De Rennes (à Fougères), 44 kilomètres; de Fougères, 44 kilomètres.

Admettant donc que le *fano* qui lui est attribué, il serait tout naturel qu'il ait été élevé sur la voie, et qu'il ait déterminé le choix de sa situation. J'ai fait sans chercher à pénétrer dans la circonstance, je ci- parquer qu'à défaut de motif point plutôt qu'un autre, le point de Jublains devait naturellement être le point de rencontre, comme un lieu éminent de ce genre.

Je ne crains donc pas d'en dire trop, téméraire, en supposant qu'il y avait un point de rencontre de ces deux voies à la désignation *fano Martis* et point d'intersection.

avait-il se trouver?

Le prolongement des lignes que nous suivons guidant sur les points de repère que nous avons dans le département d'Ille-et-Vilaine, Mayenne, et qui devront se rencontrer à Saint-Hilaire-du-Harcouët.

Si nous jetons les yeux sur une carte des environs, nous remarquerons, à moins de 3 kilomètres, un bourg dont le nom ne pourra manquer d'attirer l'attention, en raison de l'analogie qu'il présente avec celui de *fanum Martis*, dont il semble être le dérivé et n'être qu'une transformation, le nom nous nous sentirons alors comme en rapport avec l'autre dans la succession des lieux, l'ancien *fanum Martis* comme le subordonné de Martigny (1).

Quant à la voie que nous poursuivons réunissant les deux dernières sections de la voie romaine, *Condatis*, et M. l'abbé Belley aurait, dans son Mémoire lu le 19 août 1774 à l'Académie des sciences et belles-lettres, il disait que la route romaine *Martis* pouvait être une portion de la voie romaine allant de la ville de Bayeux.

Il ne faut pas faire de cette présomption déjà établie à l'appui de l'opinion favorable à

aussi celui où se branchait la route de Jublains au côté sur Coutances, de l'autre sur Avranches. La même voie a été constatée dans la vallée de la Sée, le *Grand-Chemin*, nom qui semble se rattacher à environ 4 kilomètres de Martigny, sur la route romaine, ce qui donnerait lieu de supposer que la route actuelle est l'ancienne chaussée.

l'identité des deux voies par la concordance de leurs tracés.

Mais poursuivons, et essayons de voir si la conformité se trouve pleinement confirmée par le cours des deux voies.

En effet, le bourg de Martigny occupant la place de *fanum Martis* au confluent des routes, on peut se figurer la voie romaine comme formant deux côtés d'un triangle, l'un allant sur Coutances, l'autre sur Rennes, et le sommet serait le point de jonction.

Si, après cela, nous mesurons les distances qui représentent la mesure exacte de Coutances de Rennes, nous reconnaitrons qu'il y a un rapport parfait d'exactitude donné par l'Itinéraire.

En effet, mesurée sur la carte, la distance de Coutances à Martigny est de 128 kilomètres; celle de Martigny à Rennes est de 128 kilomètres. Or, la lieue gauloise étant de 1,4128 kilomètres, 128 kilomètres représentent 57 lieues gauloises, augmentées des 20 lieues de Coutances à Rennes, c'est-à-dire, en tout, 77 lieues, ce qui correspond exactement aux 77 lieues portées au 1^{er} itinéraire.

L'exactitude des rapports dans les distances vient donc s'ajouter à la conformité des tracés, et à la haute probabilité que nous avons tirée de la concordance des tracés.

Mais notre tâche n'est pas encore terminée.

(1) Ponets complètement et à dessein la distance de Coutances, dont la longueur était de 20 lieues gauloises, d'une difficulté.

du dernier des points de l'Itinéraire, nous ne connaissons pas encore.

portait évidemment à la limite des cités *Rhedones*, devait nécessairement se de *Martigny* que de *Rennes*.

manuscrits de la Bibliothèque nationale celui qui, dans la mesure des distances le plus de la mesure portée au titre s au lieu de 77), place cette limite à *fanum Martis*. Or, vii lieues gauloises kilomètres, ce serait à peu près à la

hauteur de Louvigné que la voie aurait passé d'une cité dans l'age de *Pierrelée* peut-être, auprès duquel, dit, la chaussée s'est conservée jusqu'à nos jours. On pouvait bien tirer son nom de *Petra lata* (Pierre colonne, ou tout simplement d'une borne placée pour indiquer au voyageur le changement

et de là que les diocèses de Rennes et d'Angoulême aient pas couvert exactement le territoire des deux diocèses. Ils se substituèrent plus tard, et que le diocèse de Rennes aurait empiété quelque peu sur son voi-

si la condition respective des deux diocèses n'est une supposition : elle me semble établie d'une manière certaine par un acte tiré des archives de Savigny, dont on a parlé plus tard, à l'occasion de la paroisse du Ferré.

C'est cet acte qu'en 1160 les limites des deux provinces de Bretagne et de Normandie n'étaient pas encore nettes, qu'il se trouvait sur leurs confins des terres dont la possession était un sujet permanent de contestation entre les habitants.

En comparant avec l'Itinéraire d'Antonin, la rédaction sui-

vante me semble répondre à toutes les con-
de la voie :

Iter ab Alaunâ Condâtê (voie d'Alaune.
à Rennes).

M. P. LXXVII = 170 kilom

<i>Cosediæ</i>	M. P.	XX	—	Contai
<i>Fano Martis</i>	M. P.	XXVI	—	Martig
<i>Ad fines</i>	M. P.	VII	—	Pierre
<i>Condâtê</i>	M. P.	XXIV	—	Renne
		<hr/> LXXVII <hr/>		

II. — LA BAZOUGE-DU-I

Vicus qui Basilica dicitur, vers 1040. E
1096. *Basogia*, *Bazoches*, *Bazocha*, XII
xvi^e siècle. (D. Mor., Pr., I, col. 394, 8
l'Assoc. Bret., t. III. Mém., p. 191. — (de
Savigny, pouillé de 1516.)

Histoire religieuse. — Les documents q
ne nous donnent aucun renseignement sui
paroisse. Nous sommes néanmoins fondés à
une des plus anciennes de la contrée et à
aux premières années qui suivirent l'étal
sur son territoire.

Le village du Pont-Main, en effet, ce pe
élevé à l'ombre, pour ainsi dire, de la mo
seigneur avait fixé sa première demeure, i
possédé d'église avant la chapelle qu'y fit

en même temps que son château, dans la **xiii^e** siècle. Son territoire, annexé à cette se de Saint-Ellier, dans le **Maine**, avait t dépendu de **La Bazouge**.

tre en droit d'induire de là que cette pastituée et en possession d'une église lorsque es bords de l'**Airon**; autrement, on aurait comment il aurait songé à placer l'église une aussi grande distance (2 kilomètres il faisait sa résidence.

le entrevoir une autre hypothèse à laquelle volontiers.

, en effet, lieu de supposer que le Pont-proprement parler le chef-lieu de la nou-ue l'établissement fondé par **Main**, dont e aujourd'hui les traces, fut un établisse-itaire, un fort destiné à recevoir la petite evrait être confiée la garde du passage de nse des frontières de son domaine; mais ille, avec le personnel civil qui l'accompa-ère, bien qu'à proximité, dans l'intérieur rencontrait des conditions d'existence plus es besoins et les convenances de la vie

bèse, la fondation de l'église de **La Bazouge** quence de cet établissement et aurait été considération des intérêts religieux de la il se composait et la nécessité de leur

Bazouge aurait été alors la chapelle ou du domaine; et c'est ce que semble con-lequel nous la trouvons tout d'abord débasilique, l'église, sans aucune désignation

particulière, c'est-à-dire l'église d'une ville ou dans un établissement ou la chapelle.

Cette supposition me semble, d'un certain caractère d'autorité de la part de Bazouge d'une insigne relique qui lui qu'elle conserve peut-être encore au saint Judicaël, roi de Bretagne. Il sera d'expliquer comment cette petite église a procuré une pareille relique si, à son origine, elle n'a pas été trouvée dans des conditions d'existence différentes de celles dans lesquelles nous la possédons. Mais cette possession n'a plus rien de remarquable lorsque nous reconnaissons que l'église a son origine, la chapelle du seigneur, l'on veut, l'église de la paroisse à laquelle ce seigneur était le neveu du marquis, c'est-à-dire du prélat qui, plus que tout autre, avait à se glorifier.

Quoi qu'il en soit, ce n'est que vers l'an 1040, et à l'occasion de la fondation de Saint-Sauveur-des-Landes, que nous trouvons, dans les documents historiques, la première mention de Bazouge.

Par l'acte même de fondation de l'abbaye de Main, le second des seigneurs de Fougères de Marmoutiers une maison dans le bourg de Bazouge *in vico qui Basilica dicitur domum* qu'il lui en donnait une autre dans le bourg de Bazouge une autre encore dans le bourg de Bazouge.

Ces deux dernières servirent vraisemblablement des religieux de cette abbaye.

né. Quant à celle de La Bazouge, fut-elle des moines? Nous n'en savons rien.

adition locale, dont on retrouve les traces du xvii^e siècle, fait mention d'une com- qui aurait existé dans cette paroisse, à oignée, et dont elle place le siège au ge distant du bourg d'environ 1,500 mètr. approchée de la donation de la maison tendrait, jusqu'à un certain point, à faire rg de La Bazouge occupait primitivement e, et que l'église primitive, déplacée vers , fut alors transférée à l'endroit où se lle.

du reste, s'il eut lieu, semble avoir en- ion dans le nom de la paroisse, qui à ue cesse d'être *Basilica*, et en devenant ia, laisse pressentir la forme qu'il pren- lus tard.

alors à supposer que l'église primitive, digieux de Marmoutiers, aurait continué chapelle particulière du seigneur, et que it trouvé transformé en un établissement i et sa famille (1).

l'histoire de notre paroisse.

xele (1092), l'église Sainte-Marie de Fou-

des *Gestes des seigneurs d'Amboise*, publié d'après rx^e du *Recueil des Historiens de France*, que Gé- lateur de l'abbaye de Pontlevoy, eut une fille, nom- rangalon, seigneur de Fougères.

oser que l'auteur, qui vivait dans le siècle suivant ment d'après des notes contemporaines conservées lque abbaye, se soit trompé sur le fait même de is de Fougères et de Saumur; mais il s'est évidem-

gères était en possession de la moitié
suite du don que lui en avait fait Raoul .
gères, alors qu'elle était à l'état de collégi
dont il est question, cette église était aux
de Marmoutiers, qui avaient la jouissance

ment trompé en ce qui concerne la personne du se
réalisa.

Nous trouvons bien dans les documents d'une ép
un seigneur de la maison de Fougères qui porta le
dont le nom était Main. Ce seigneur était le fils aîné
rnt vers 1122, peu de temps après la mort de son p

Mais ce seigneur ne peut pas avoir épousé la fille
voy, mort, dans un âge très-avancé, au moins quat

L'époux de Chana doit donc avoir été l'aïeul de
teur des prieurs de Louvigné et de Saint-Sauveur-

L'auteur des *Gestes* a été, sans doute, induit en
leur nom, et a donné à l'aïeul le surnom qui était
il pouvait fort bien être le contemporain. Dans cet
mettre que Main fut marié deux fois : la première
cette dame du nom d'Adélaïde, dont le nom se trouve
la plupart des actes qui émanent de lui ; à moins
qui n'est pas invraisemblable, que cette dame, lors
échangé son nom de Chana contre celui d'Adélaïde

Quoi qu'il en soit, cette alliance de la maison de
de Saumur, que j'ignorais complètement lorsque je
cantons de l'arrondissement de Fougères, explique
voyons exister dès le commencement entre les deu
sieurs de nos églises fait par les seigneurs de Fougè
Florent de Saumur et de Pontlevoy, qui étaient les
cêtres.

N. B. — Le nom de *Plessis-Chasné*, que porte en
lage qui paraît avoir été la résidence des seigneurs
rapproché du nom de Chana, qui, au rapport d'un
l'épouse d'un de ces seigneurs, m'a paru un fait au
Le *Plessis-Chasné*, *Plessiacum* ou *Plessagium* Ch
sance de Chana.

conséquent de la part qui lui était afférente dans Bazouge (1).

Sainte-Marie, redevenue collégiale, conserva ses chanoines, et les chanoines, en devenant réguliers, les transféra à l'abbaye de Rillé, à laquelle ils fournirent sa formation et dont ils furent les premiers

Suite de ces dispositions que, dans les temps antérieurs à la Révolution, l'abbaye de Rillé percevait, dans la paroisse, à l'exception du Petit-Maine, les grosses dîmes, qui se percevaient elles-mêmes en nature (2). Les cinq autres sixièmes appartenaient à la cure, qui était à la présentation de Rennes, une des plus riches du diocèse

La Bazouge. — 1490, M. Pierre Toullie. — 1502, M. Étienne La Coste. — 1668, M. de Lamoignon, + 1674. — M. N. de la Monneraye. — 1681, M. N. d'Argentré. — 1685, M. Caternault. — 1706, M. de Kerbouquet de la Cour-Péan, + 1735. — M. du Bonëx de Guichen résigne en 1749. — M. Pioger de Chantraden, + 1770, M. Joseph-Éléonore de Forsanz du Houx. — M. de Châteaubriand. — 1770, M. Le Normant. — M. de la Motte-Martin de Lesquen de la Ménardais.

— L'église de La Bazouge est sous l'invocation de saint Martin, archevêque de Tours, 11 novembre.

— Rien de remarquable. Le vaisseau est formé

(1) *L'Association Bretonne*, t. III, p. 191.

(2) Elles étaient évaluées en 1776 à 120 boisseaux (48 hectolitres) de

et on fit bâtir le presbytère, en 1753.

d'une nef, accompagnée de deux parties ne paraît remonter à un ^{xvii}^e siècle. Le transept méridional et l'abside ont été construits en 1630 par Anne ont été construits en 1630 par et à ses frais. La façade occidentale comme l'indique ce millésime gravé. Les autres parties ne datent que de on finit de démolir l'ancienne église.

Chapelles. — Il y avait autrefois ritoire de cette paroisse :

1° Au Plessis-Chasné, tombée en

2° A la Bastardière;

3° A la Raslais. Celle-ci était le Son dernier titulaire a été M. l'abb de Romagné il y a une vingtaine d

4° Au Pont-Dom-Guérin, sous l' Elle a été rendue au culte, et l'on jours des Rogations et aux fêtes de Gilles;

5° Au même lieu, sous le vocabl en 1787 par M. Joseph-François C elle sert aujourd'hui de lieu de déc

Histoire féodale. — La seigneurie tenait au marquisat de Romilley (ve son du grand fief de La Bazouge elle était attachée. A la mort du n arrivée en 1774, le comte de L'Hôp dit à M. le marquis du Hallay, c 29 octobre de la même année.

Terres nobles. — 1° Le Plessis-(voir Louvigné);

2° La Bastardière, avec les fiefs Haye-Fouézil, ou du Lattay, conter

Fresnais, la Garenne, la Bichetière, le

3 fiefs de la Jousselinais, de la Motte-
eterais et de l'Aucrèche.

voisse de La Bazouge que se trouve le
, dont j'ai déjà parlé à l'occasion de la

1209 entre Geoffroy de Fougères et
yenne, et par suite de laquelle il acquit

ce. Le seigneur de Fougères, en effet
eur de Mayenne les 29 livres 10 sous

assiette sur ce moulin, étendit considé-

dans les paroisses de La Bazouge, de
éan, en assujettissant les teneurs d'un

et les habitants d'un grand nombre de
leurs grains.

on nous a transmis les noms de ces vil-
rs de ces fiefs à l'époque où elle fut

r intéresser mes lecteurs en reprodui-
principaux villages qui y sont mention-

s noms bien connus d'eux, ils ne ver-
que la plupart de nos villages n'ont

récente qu'ils auraient pu le supposer.
re eux remontent à une époque anté-

que le seigneur de Fougères avait obli-

1 de la Bignette, nous trouvons, en La

, la Richefolais, la Cherulière, le Val-

lé : la Galaiserie, Langottière, le Bourg-

esnais, Pierrelée, la Vallée, la Pointe-

udin (1), la Jariais, la Jardière, la Coli-

la partie sans doute comprise en la paroisse de
dès lors onze teneurs ou ménages.

manière, etc.; en Landéan : la H
nay, la Cervellière.

Parmi les fiefs, nous devons cite
prieuré de Louvigné, dont les hon
du bourg, ne pouvaient pas faire r
lin du prieuré (1), et le fief du pri
titulaire, chanoine de Rillé, et ses hommes, devaient faire .]
mondre au moulin de la Bignette la farine d
fabrication de leur pain.

Du reste, toutes les mesures avaient été prises
contractants aussi bien pour assurer l'exécution
traité que pour prévenir et réprimer les fraudes q
se commettre.

Voici les principales dispositions du règlement
eux. Quoique le détail en soit un peu long, je c
voir me dispenser de les reproduire, parce qu'ell
connaître, en matière de police, certains usages
qui ne sont pas sans intérêt.

Tout d'abord, le meunier, qui était à la no
seigneur de Mayenne, avant d'entrer en charge,
vant le sergent du seigneur de Fougères à La
serment, qu'il renouvelait tous les ans, de n
sciemment aucune injustice dans les poursuites
exercer contre les sujets du moulin.

Voici, après cela, les règles de la procédure
était tenu de se conformer :

S'il venait à rencontrer dans un chemin ou s
quelconque un des sujets du moulin emportant
et qu'il soupçonnât qu'elles provenaient d'un n

(1) En 1266, Alain d'Avangour, seigneur de Mayenne, aff
hommes du prieuré des droits qu'il pouvait exercer sur e
moulin de la Bignette. (D. Mor., Pr., I, col. 990.)

à les saisir; mais il était tenu de dénoncer, ou tout au plus tard le lendemain, le mouge, et de l'accompagner au domicile

et que la farine saisie sur lui provenait de lui, elle devait lui être rendue sans qu'il pût en demander.

Si le meunier ne parvenait pas à faire cette preuve, la farine, qui était acquise au seigneur

était également applicable pour le pain, mais sur lequel il avait été retiré du four.

La dénonciation, faite par le meunier, d'une farine constatée sur une route ou au domicile du défendeur devait assigner le plaignant et le prévenu à comparaître ensemble devant lui au jour

le meunier ne parvenait pas à se disculper de l'accusation, et pour laquelle un seul témoin suffisait pour constater la quotité de farine ou la quantité de farine de l'accusation, et le meunier en devait être puni de Fougères.

Le meunier ne pouvait faire aucune saisie à domicile du sergent.

Les infractions relatives à ce règlement portées pouvaient se tenir une fois tous

sur le territoire de La Bazouge un certain nombre de mottes. Je signalerai particulièrement ceux sous les noms de *Fossés de la Fresnaye* de ce nom, et de *Buttes des Châtaignes*, et encore ceux qui se trouvent au village de Monthorin.

C'est sur le territoire de cette paroisse, dit de Malagra, que fut arrêté le procès d'octobre 1793.

III. — LE FERRÉ

Villa Ferreii, 1163. Ecclesia de Ferré, 1246 (actes de l'abbaye de Savigny, de 1516).

Histoire religieuse. — L'abbaye de Ferré avoir été, de fort bonne heure, mise sous le patronage de cette paroisse.

Nous la voyons en effet, dès l'acte de l'abbaye de Savigny les deux tiers des dîmes verser seulement la dime du lin et du chanvre.

Les actes que nous possédons nous donnent les motifs et les conditions de cette cession, et nous montrent que ce n'est pas seulement qu'à l'époque où elle eut lieu, mais qu'elle était déjà, depuis quatorze ans, en possession de la paroisse de *Montdaine* ou *Montdaigney*, qui s'étendait sur un domaine, assez important, qui se trouvait sur le territoire de cette paroisse.

Cette terre, que l'on désignait étonnamment par le nom de *la terre des contestations*, *terra de controversiis*, était située entre Valaines et Saint-James-de-Breval, au point de la Bretagne et de la Normandie, et appartenait à la famille de ces deux provinces.

(1) La paroisse de Ferré a pour limitrophe la paroisse de Carnet, dont le nom nous ne trouvons dans les actes de l'abbaye de Savigny aucune origine bretonne.

de litige continuel entre les limitrophes, au défaut de la piller et de la saccager, intentions (1).

Payen de Saint-Brice et ses vassaux, Ruellon de Fretay et Guillaume de Bransdoute de *Brézel*), qui tenaient alors à la mettre à l'abri du pillage, prirent le parti de l'abbaye de Savigny, à titre de pure

recommandation. Ils firent venir à eux Raoul, seigneur de Fougères, de la région de la Mayenne, et ce seigneur, qui consentait à leur recommandation, la remit à Richard, prieur de Savigny, qui, en échange, lui donna la charte de donation, qu'il lui remit, avec la rémission de ses péchés et le salut de son âme. L'abbaye la possédât exempte de tout service militaire.

En 1028, un seigneur du nom d'Iger (*Igerius*), qui appartenait à la région de la Maine, apporta un accroissement à ce premier don. Il donna à l'abbaye les quatre terres de la Suaie, de la Janveiaie (*Janveisiam*), du Champ-Rocheret et de la Roche. Les religieux se contentèrent d'accepter les terres, et les seigneurs, en échange, leur offrirent au donateur, en reconnaissance, 26 sous, monnaie de Tours, et 12 deniers de leur maison.

En 1030, les seigneurs, ils lui en firent, en quelque sorte, un don, pour que lui et ses héritiers se chargent de défendre toutes ces terres, les divers services et les taxes qui étaient grevées.

En 1031, plus tard, l'occasion d'une cérémonie

in calumpniâ et vastitate inter Britanniam et Normanniam.)

ne saurais passer sous silence, car elle est, je crois, le premier exemple que nous rencontrons, de formalités de ce genre employées en pareille circonstance.

Il mourut, laissant quatre fils, qui s'empressèrent de ratifier la donation de leur père et qui, tenant à donner à cette donation un caractère plus solennel, voulurent qu'elle se fît dans une assemblée générale de la paroisse.

En conséquence, le premier dimanche de Carême de l'année 1237 ils se rendirent à l'église, et là, en présence des leurs siens réunis, *in plena parrochia*, ils prêtèrent le serment sur les saints Mystères, que ni eux, ni leurs héritiers, ne troubleraient jamais les religieux dans la jouissance des biens qu'ils tenaient de leur père, et s'engagèrent à ne rien réclamer au-delà de ce qui avait été stipulé dans l'acte de donation, dont ils confirmèrent toutes les dispositions.

Le procès-verbal de cette assemblée, comme nous dirions d'aujourd'hui, fut rédigé par Robert de la Guinchère, pour lors curé du Ferré, *presbyter de Ferrato*, et scellé du sceau de la paroisse (*sigillo ecclesie de Ferrato*).

Le curé était à l'ordinaire, et c'est par erreur que, dans la notice sur Billé (t. VIII), je l'ai attribuée à l'archidiacre de cette paroisse.

Curés du Ferré. — 1237, M. Robert de la Guinchère. — 1289, M. Amaury du Guillet. — 1689, M. Baudouard. — 1710, M. Julien Le Hameloux. — 1710, M. François Camou. — 1735, M. G.-L. Kergucel. — 1749, M. F.-M. Moulin. — 1789, M. J.-M. Loy.

Héologie. — L'église est sous l'invocation des apôtres Pierre et saint Paul.

L'église est sans aucun caractère d'architecture.

Le vaisseau primitif consistait en une seule nef, à laquelle, au dix-huitième siècle dernier, on a ajouté deux transepts.

les plus anciennes peuvent remonter à la fin

deux chapelles existaient autrefois sur le territoire.

lippotière, fondée, en 1662, sous le vocable de M. Julien Deshayes, sieur dudit lieu.

licaudière, fut bénite le 3 octobre 1778 par le curé de Billé, doyen de Fougères.

e et terres nobles. — L'abbaye de Savigny nous l'avons vu, le grand fief de Montdaigne, dans lequel elle avait droit de haute, basse justice.

étendait en la paroisse de Mellé, contenait comprenait les mesures de la Porte, des Hamonnières, de la Peignerie, du Tertre, de la Janvraie, de l'Épine, de la Basse-Cour, du lieu que les fiefs du bourg du Ferré, du Grand-Ferré, et le fief Fortin.

res nobles étaient, en 1680, 1° le lieu et teloger ou de Château-Loger, à écuyer Jean de dudit lieu ;

à écuyer René Martin, sieur de Montlige ;
ande.

IV. — MELLÉ.

ria de Meleio, 1241 (actes de Savigny). E. de (1516).

use. — La cure était à l'ordinaire.

ellé. — 1645, M. Cosme Chasle. — 1684,

ux. — 1707, M. Pierre Clouard. — 1715,

M. N. Le Roy, + 1750. — M. Pierre Gri
M. N. Vallin. — 1780, M. Martin Jouault, +
Thomas, + 1788. — M. N. Gardais.

Archéologie. — L'église est sous l'invoca
in, archevêque de Tours, 11 novembre.

Elle se compose d'une nef, accompagnée

Aucune de ses parties ne paraît remon
térieure aux premières années du xvi^e si

Le transept Nord, ainsi que la sacristie,
ement du siècle dernier. On lit sur leurs
nscriptions suivantes : *Messire P. Clouar*
aire par Messire Pierre Clouard, recteur d

La façade occidentale ne date que de
uelle la nef fut prolongée vers l'Ouest.

On voit dans le cimetière une ancienn
on moins remarquable par son élévation
et l'harmonie de ses proportions.

Une autre croix, qui mérite également d
élève à l'embranchement des chemins de
e Villamée. Elle est d'un seul morceau de
mètres 50 au-dessous des croisillons; el
850 par M. Thomas Chesnais, pour l'on
aroisse.

Chapelles. — Deux chapelles existaient a
ur son territoire.

La première, sur le rocher et dans le boi
ésignée sous le nom de *Notre-Dame-du-L*

La seconde, au village de la Vairie, éq
otre-Dame, avait été, en 1663, fondée
haque semaine par Guillaume Ferron, si
t Jeanne Gledel, son épouse, qui affectèr
illeneuve à l'entretien d'un chapelain.

Cette chapelle a été rendue au culte

Badiche, mort à Paris, le 16 mars 1867,
de Saint-Louis-en-l'Île, qui en avait fait

— Les terres nobles de cette paroisse
la Vairie et des Domaines.

aines était le gage féodé d'une sergen-
llavran, qui donnait à son possesseur le
e sergent chargé de faire la cneillette
roi dans les paroisses de Mellé et de

également le droit de prééminence dans
droit d'enfeu et de banc dans le chanceau

es années du xvii^e siècle, cette terre ap-
de la Fruglais, sieur de Lourmel, du
urine Leziart, son épouse, qui la vendit
ume Ferron, sieur de la Harlais.

le ainsi qu'il suit :

— 1^e La terre et métairie nobles des
tairie de la Vairie; 3^e la terre de la Bi-
: moulin de Mellé.

fief de la grande vairie de Mellé, com-
le Plaisance, les Gendrils, les Grande et
les Haute et Basse-Dorinais, le Lac, une
endant, Launay - Chartrain, les Haute et
Reculée, la Bucherie, la Harlais, Lau-
Bas-Rouveil, la Touche-aux-Chèzes, la
er-Aubry, ainsi que la lande de Bour-
tenant 1,150 journaux.

1790 : 103 grandes mines 1/2 (736 boisseaux) d'a-
e muid de vin estimé 15 livres 18 sous; en argent,
t représentant environ 850 livres.

Ce fief, qui faisait partie de la terre de Ferrière, fut vendue en 1681 par le même Guillaume de Ferrière à la terre des Domaines; mais il continua d'être en la possession du seigneur de Poilley, qui, lors de la vente, en conserva la juridiction.

2° La terre de la Godelinais, composé de la Rues, de Villeneuve et de la Chapelle.

A la fin du xvi^e siècle, le village de la Chapelle fut le siège d'une assemblée de protestants; l'église, qui avait été démolie en 1833, et aujourd'hui la chaire qui servait à leur prédication, droit destiné à leurs inhumations, qui, l'église, est toujours désigné sous le nom de *guenots*.

3° Enfin, la Hérissais et les Salles.

L'abbaye de Savigny possédait en cette paroisse (98 journaux). Ce fief lui avait été donné par Geoffroy de Landevy, avec une rente de 100 deniers de Tours, sur la mesure de la Martinière, à entretenir jour et nuit deux lampes devant la Croix et de Saint-Nicolas, dans l'église.

V. — MONTAULT.

Ecclesia seu decanatus ruralis de Montault.

Histoire religieuse. — Nous n'avons que peu de renseignements sur l'origine de cette paroisse, et nous ne savons que fort peu de choses sur ce qui la concerne avant et après son origine, ont suivi jusqu'à nos jours.

D'après l'annotateur de la nouvelle édition de *Bretagne*, elle aurait été d'abord désignée sous le nom de *Montault*.

re-des-Bois, puis sous celui de *Saint-Pierre-de-*
à cause d'un rocher assez élevé qui se trouve à
re de l'église, enfin tout simplement sous celui de
qu'il serait plus régulier d'écrire *Monthaut*, con-
à l'orthographe usuelle.

aurais me prononcer sur cette opinion, n'ayant con-
d'aucun document qui puisse servir à la faire ad-
rejeter.

que nous savons de cette paroisse, c'est qu'au
ment du *xiii^e* siècle elle était le siège d'un doyenné
l'archidiaconé de Rennes, et dont la juridiction
brasser toutes les paroisses de la vairie de Lou-
e qu'elle était alors constituée, et une partie de
Coglais. (Voir la Notice sur Billé, tome VIII du

nné, comme celui de Vendel, ne dut pas tarder à
au doyenné de Fougères; mais bien qu'il ait été
r celui-ci, son église n'en conserva pas moins, jus-
ue de la Révolution, son titre de doyenné, et son
lui de curé-doyen.

et le doyenné étaient à la présentation de l'archi-
tennes, qui, en cette qualité de présentateur, avait
ous 6 deniers de rente féodale et seigneuriale qui
dus par les vassaux du fief de l'archidiaconé; à
monnaie par le curé-doyen sur son presbytère,
le sa situation dans ce fief, et enfin à 6 livres
pension et de prestation sur les revenus de la cure
nné.

de *Montault*. — 1499, M. Jean Eschart. — 1500,
de la Sauldraye. — 1590, M. N. Delaunay. —
Thomas Boulé. — 1628, M. Jean Morel. — 1682,
is Le Franc. — 1730, M. François Desgranges,
— M. Julien-Marie Collin. — 1781, M. Jean Pitou.

Archéologie. — L'église
de saint Pierre.

Elle se compose d'une
La façade occidentale
du XVIII^e siècle, sous le
l'indique cette inscription
Donné par — M^{re} F De

Un porche accolé à la
XV^e ou du commencement
ratiquée au-dessus de
l'une inscription qui a
ion.

La sacristie, placée :
chambre qui avait autre
rcade, aujourd'hui con
ières on lit cette inscrip
estination. D'abord, en
le Jésus, se trouvent le
L'an 1632 — Tolonge?

Chapelle. — De 1696
Jean Royer et sa femme
urent des paroissiens, f
le Montault, d'où l'on
petite chapelle qu'ils d
aquelle fut fondée plus
emaine. Cette chapelle,
relevée depuis aux frais
d'hui en grande vénéra
pèlerinage assez fréquen

Histoire féodale. — D
paroisse étaient, en 14
Bruyère. La Réformatio
le moulin des Bas-Chât

Les terres, dont dépendait ce moulin, tiraient leur nom d'une ancienne fortification, dont, il y a trente ans, on voyait encore les traces parfaitement conservées sur les bords de l'étang dont l'eau alimentait ce moulin. Elles consistaient dans deux mottes, dont l'une, la plus considérable, pouvait être élevée au-dessus du sol de 5 à 6 mètres et présenter une surface d'environ 1 hectare.

L'autre, séparée de la première par un fossé de quelques mètres, était moins élevée et moins étendue.

Elles étaient l'une et l'autre entourées de fossés, dans lesquels il devait être facile autrefois de faire arriver l'eau de l'étang, quoique son niveau soit aujourd'hui bien inférieur à celui du sol, et présentaient identiquement la même disposition que les *buttes du Châtel*, auprès du bourg de Marcillé-Raoul.

On désignait dans le pays ces restes de fortifications sous le nom de *la Redoute*.

Elles sont entièrement détruites depuis une vingtaine d'années et réunies aux pièces de terres voisines.

VI. — POILLEY.

Ecclesia de villa quæ dicitur Poillei, x^e siècle (D. Mor., Pr., I, col. 367). *E. de Poilley*, xi^e siècle (*id.*, *ibid.*, col. 398). *E. Sancti Martini de Poilleio*, xii^e siècle (*id.*, *ibid.*, col. 373). *E. Sancti Martini vulgo de Poilleyo ou de Poilley*, xvi^e siècle.

Histoire religieuse. — Les renseignements que nous donnent les actes de l'abbaye du Mont Saint-Michel sur cette paroisse, aux x^e et xi^e siècles, sont des plus intéressants.

Ils nous apprennent que sous le gouvernement de l'abbé

ard (1), un chevalier du nom de (abbaye l'église de Poilley, en garantie res de deniers que les religieux lui av uelques années après, s'étant rendu t Saint-Michel, il remboursa aux reliq ur abandonna, à titre d'alleu, l'église, ord donnée qu'à titre de gage.

stipula néanmoins, dans l'acte de sa do n ses fils seraient obligés d'aller à la g fourniraient deux chevaux complètes s chevaux leur seraient rendus, en boi mpagne; et qu'en cas de nécessité, l nts pourraient trouver un refuge et r ieux dépendant de l'abbaye.

es religieux acceptèrent la donation av ' témoigner leur reconnaissance au doi femme un fort bon vêtement de drap -à-dire, comme on le suppose générale au moins d'une étoffe d'excellente soi ; possédèrent l'église de Poilley, aux é, tant que vécut Gradeloc; mais à sa rarge de la prestation des chevaux éta ent le parti de s'en affranchir, en ren é, fils de Gradeloc, l'église qu'ils tena eur père.

eux-ci, rentrés en possession de leur èrent pas longtemps.

L'abbaye du Mont Saint-Michel fut successive du nom de Maynard, dont l'un était l'oncle, l' de 965 à 991, le second de 991 à 1009.

M. de la Borderie évalue à la somme de 2,000 livres de deniers prêtés par les religieux à G s du diocèse, 23 octobre 1069.)

Connaissant les motifs qui avaient déterminé la conduite des religieux dans la circonstance, et désirant voir leur église replacée entre leurs mains, ils prévirent les difficultés qu'ils pourraient opposer à son acceptation en les dispensant de la prestation des chevaux, et en n'exigeant d'eux que le droit d'asile à l'abbaye en temps de guerre et une indemnité de 8 livres de deniers.

Cette concession, dit la charte, leur fut inspirée par la considération de la mémoire de leur père et la pensée de contribuer au salut de son âme.

Ils firent plus encore. Gradeloc avait un troisième fils, nommé Guillaume, qui était resté étranger à toutes les dispositions de son père, et qui, loin de consentir à les ratifier, élevait de fortes protestations contre elles.

Ses frères finirent par obtenir son acquiescement, en s'engageant à l'indemniser dans le partage de l'héritage paternel, jusqu'à concurrence de la part à laquelle il avait droit de prétendre. (D. Mor., Pr., I, col. 367.)

Vers la même époque, un autre chevalier, du nom de Ranulfe, donna également à l'abbaye trois acres de terre (1) situées près de la fontaine d'Orguen (2), en cette paroisse, à la condition que lui, ses frères, ses fils, ses petits-fils et ses neveux, qui acquiescèrent à sa donation, ainsi que leurs successeurs, seraient admis à la participation des prières et de toutes les œuvres de la communauté, et que, de plus, lorsqu'il leur plairait, aux uns ou aux autres, de venir en pèlerinage au Mont, les religieux seraient tenus de les y recevoir, une fois chaque année, et de les traiter comme des frères,

(1) M. Léopold Delisle évalue l'acre de terre à 4 vergées, ou 80 ares.

(2) Qu'est-ce que ce nom d'Orguen ou d'Organ? Il y a près du bourg de Tremblay une fontaine qui porte encore aujourd'hui le nom d'Organtins.

leur fournissant gratuitement tout ce qui leur serait nécessaire pour leur nourriture.

Il ne paraît pas que jusqu'alors l'autorité ecclésiastique soit intervenue dans ces dispositions. La possession de l'abbaye était donc manifestement irrégulière, et elle resta dans cette situation jusqu'à l'année 1050, que les religieux obtinrent sa régularisation de Main, pour lors évêque de Rennes.

Mais ce ne fut pas sans éprouver quelques difficultés et sans être obligés de se résigner à quelques sacrifices. La charte elle-même du prélat en fait foi, en disant que les religieux *rachetèrent* leur église (*redemerunt*) par l'entremise d'un de leurs Frères, nommé *Harnaud*, qui agissait au nom de sa communauté, pour le prix de 20 sous, monnaie du Mans, et la remise d'un cheval bai, *bon marcheur*. *Equi badii bene ambulantis* (1).

Par suite de cette convention, Main fit, avec l'assentiment de son clergé, à l'abbaye la cession de tous ses droits sur les deux églises de Poilley et de Villamée, et l'autorisa à les posséder à tout jamais, comme les avait possédées l'église cathédrale de Rennes.

(1) Quoique l'acte qui constate cette donation n'indique pas le lieu où il fut dressé, tout porte à croire que ce fut au château de Fougères. Il y est dit, en effet, qu'au moment de la signature, Adélaïde, la dame de Fougères, ayant apporté dans ses bras son fils Juthal, l'enfant, effrayé sans doute de l'assistance, qui était fort nombreuse, se mit à crier, et que le moine Harnauld l'apaisa en lui donnant 12 deniers. (D. Mor., Pr., I, col. 398.)

C'est dans cet acte que nous voyons paraître pour la première fois le nom de Fougères. Main, qui jusque-là s'était contenté de se qualifier chevalier, *miles*, ou homme appartenant à la milice séculière, *homo militie seculari deditus*, prend ici le titre de son château : *Maino de castro felicense*.

C'est, du reste, la seule fois que nous voyons le nom de Fougères se produire sous la forme d'un adjectif. Depuis, nous ne le rencontrons qu'à l'état de substantif.

x, confirmés ainsi dans la possession de leurs
èrent au prélat, pour lui et ses successeurs,
chapitre, d'être associés à toutes les prières,
autres œuvres méritoires qui seraient faites à

e son côté, prononça les peines les plus sé-
e l'excommunication, contre tous ceux qui ose-
aux droits des religieux ; mais ses menaces ne
à arrêter toutes les entreprises qu'il voulait

t, en effet, à la fin du xii^e siècle, un seigneur,
ame l'Épine, disputer aux religieux la nomina-
entation du recteur, dispute, du reste, qui n'eut
et finit en 1199 par la renonciation de Guil-
ses prétentions.

jusqu'à l'époque de la Révolution, les abbés
-Michel ont toujours été en possession du droit
la cure de Poilley, dont ils avaient fait une
prieuré de Villamée.

Poilley. — 1518, M. Laurent, + 1531. —
1549. — M. Pierre Cilard. — 1679, M. Jean
1691, M. François Aoustin. — 1700, M. Claude
1709, M. Claude Brossard. — 1712, M. Pierre
1727, M. François Jacque, du diocèse d'A-
1759, M. Jean-Baptiste Guittier, + 1782. —
uste Dubuisson.

— L'église de Poilley est sous l'invocation de
archevêque de Tours, 11 novembre.

se compose de trois nefs d'une trop faible
muniquant entre elles par quatre arcades sou-
piliers octogones.

uit tout entier en pierres de grand appareil, et
a paraît remonter au xvi^e siècle ; ce que con-

la date de 1573, gravée à la partie supérieure du pilier
la chaire est adossée.

larges pierres de granit, engagées dans le mur à envi-
) centimètres au-dessus du niveau du pavé et faisant
avec lui, forment un banc continu tout autour de l'é-

banc était-il destiné pour les pauvres?

glise actuelle a remplacé une église romane dont on
a conservé, lors de la reconstruction, que les trois ab-
du chevet, celle du milieu devant, comme aujourd'hui,
le sanctuaire de la nouvelle église. Elle avait con-
jusqu'à ces dernières années son cachet primitif, et
être du fond ne semblait pas avoir subi la moindre
ion. La grande arcade qui la séparait de la nef ser-
e support à une bâtière dans laquelle étaient placées les
s.

te bâtière a disparu et a été remplacée par une tour
égante, que le recteur actuel, M. Texier, a fait con-
sur les plans et sous la direction de notre habile et
confrère, M. l'abbé Brune, à l'endroit occupé précé-
ent par la petite abside du Nord, qui a été démolie
ui faire place.

un des piliers de la grande arcade, dans laquelle est
nit un escalier par lequel on montait à la bâtière, on
inscription suivante, qui se rapporte à la peinture et à
ure du chœur par un nommé Gobert, alors peintre à
res : D. R. en 1822 — par G^a

murs présentent encore à l'intérieur quelques traces
litre, en grande partie effacées.

pelle. — Une seule chapelle existait dans cette paroisse :
celle du château de Poilley.

était sous l'invocation de sainte Marguerite et de saint
et était fondée de trois messes par semaine; elle re-

de Poilley et à Jeanne de Tilly, son épouse, 450.

2. — La paroisse de Poilley avait donné son nom à des familles les plus anciennes et les plus considérables de la baronnie de Fougères.

Il est bien de croire qu'elle avait pour auteur ce qui lui a donné l'église à l'abbaye du Mont Saint-

En effet, nous voyons, dès la fin du XI^e siècle, cette famille occuper les positions les plus importantes à la Cour des seigneurs de

Voilà les noms de tous ceux que nous rencontrons figurés dans tout le cours de notre histoire ; trop longue. Je me bornerai à ceux dont le nom appelle plus particulièrement l'attention.

1. — Nous voyons Main de Poilley, conjointement avec Raoul I^{er}, seigneur de Fougères, et les barons, se porter garant d'engagements pris envers les religieux de Marmoutiers, à l'occasion qu'ils avaient eus, au sujet de sa collégiale. (Pr., I, col. 489.)

Le même Main assiste à la donation de la forêt de la Vairie à saint Vital par Raoul de Fougères. (*Id.*,

Et Main de Poilley signe comme témoin l'acte de donation de la terre de la Vairie, en Louvigné, faite par Raoul à l'abbaye de Savigny. (*Ibid.*, col.

1. — Main de Poilley figure au nombre des signataires de l'acte donné par Raoul II en faveur de Rillé, par lequel il confirme des bienfaiteurs de cette abbaye, dont les noms sont cités par cet acte (*id.*, *ibid.*, col. 632, 633).

Cet Alain me semble avoir été le dernier rejeton mâle de sa famille et le dernier représentant de la branche aînée des de Poilley. Suivant toutes les apparences, il laissa une fille du nom de Julienne (D. Mor., Pr., I, col. 724), qui épousa un seigneur du nom de *Leones* ou *Leonesius*, et qui, en même temps qu'il tenait à la terre de Fougères, avait également des attaches en Normandie, où il possédait l'église de Brecé. (Actes de Savigny.)

Ce seigneur, qui vivait encore en 1195, eut pour héritiers son fils Juhel d'abord, et puis son petit-fils, qui portait le même nom que lui, *Leones* ou *Leonesius* (1).

Celui-ci étant mort vers 1247, son fils aîné et héritier principal reprit le nom de Poilley, dont ses descendants ne se départirent plus. Le nom de *Leones* ne fut pas cependant entièrement délaissé par eux, et nous le voyons reparaitre en 1303, porté par un membre de la famille. Mais ce qui a le plus contribué à le sauver de l'oubli, c'est son union avec le nom de la paroisse elle-même que, de nos jours encore, on appelle *Poilley-le-Lionnais* pour la distinguer sans doute d'une autre paroisse de Normandie, dite *Poilley-sur-le-Homme*, et qui pourrait très-bien être redevable de son origine et de son nom à quelqu'un des membres de la famille dont nous nous occupons.

Les descendants de *Leones*, ou plutôt de Nicolas de Poilley, ont conservé la terre de leur nom jusqu'à l'époque de la Révolution.

Plusieurs d'entr'eux ont occupé des charges importantes, tant à la Cour des ducs de Bretagne qu'à celle des rois de France.

(1) *Leones* avait un frère du nom de *Guérech*, *Guerrahes* ou *Guerreches*, dont la fille Théophanie avait épousé Guillaume de Saint-Brice. Ils vivaient en 1155. (Actes de Savigny et D. Mor., Pr. I, col. 623.)

Ainsi, Geoffroy de Poilley fut échançon de la reine Anne, duchesse de Bretagne.

Jean de Poilley fut chevalier de l'Ordre du Roi, gentil-homme ordinaire de sa chambre, capitaine de gens d'armes, mestre-de-camp, ambassadeur extraordinaire en Angleterre et membre du conseil privé sous Henri IV, qui, pour le récompenser de ses services, érigea sa terre de Poilley en baronnie.

Ce seigneur avait fait ses études en Italie et en avait rapporté une instruction fort étendue. On raconte qu'ayant été appelé à Fontainebleau, par ordre du roi, pour disputer contre du Plessix-Mornay sur un point de controverse relatif à l'institution de l'Eucharistie, il s'en acquitta si bien qu'il reçut les félicitations de toute la Cour, et que le roi dit tout bas à son contradicteur que, pour démontrer l'erreur des réformés, il n'avait plus besoin de docteurs en Sorbonne, et que ses gentilshommes suffisaient.

Ce Jean de Poilley avait épousé Anne de Sourdeval, dame d'honneur de la reine Louise, femme de Henri III, dont il eut un fils qui fut tenu sur les fonts du baptême par Henri IV et Marie de Médicis, et reçut d'eux le nom d'Henri.

Il fut élevé à la Cour, auprès du roi Louis XIII, jusqu'à l'âge de seize ans. Il accompagna ce prince, lors de son voyage à Bordeaux, à l'occasion de son mariage, servit dans presque toutes les guerres de cette époque contre ceux de la religion réformée, assista aux sièges de Montauban, de Montpellier, de La Rochelle, etc.

Le roi, qui faisait grand cas de son mérite et de sa valeur, lui donna les gouvernements de Mortain et de Tombelaine, et érigea sa terre de Poilley en comté.

Par suite de cette érection, il prit dans ses actes les titres de comte de Poilley, seigneur baron de Saint-Georges, Mellé, Montault, Le Ferré, Les Chalonges, Saint-Hilaire, Vengeons, Mézidon, etc.

Il avait épousé, étant fort jeune, Louise de Péricard, dont le père, Jean de Péricard, avait été ambassadeur en Flandre. Il eut d'elle un fils, François, qui commanda une compagnie de gens d'armes, sous le maréchal de Thémynes, fit plusieurs campagnes en Allemagne, en Flandre, ainsi qu'en Lorraine, et succéda aux divers gouvernements de son père.

Il fut l'avant-dernier rejeton de sa famille, qui s'éteignit, vers la fin du xvii^e siècle, dans la personne de Henri-Louis de Poilley, son petit-fils.

La terre et le château de Poilley passèrent alors aux petits-enfants de Louise de Poilley, sa tante, qui avait épousé Charles de Princey, seigneur des Bissons, en Normandie.

La terre de Poilley, érigée en baronnie d'abord, puis en comté, comme nous venons de le dire, par lettres patentes du 29 février 1636, était une des plus importantes et des plus considérables de la baronnie de Fougères.

Elle donnait à son possesseur droit de haute, moyenne et basse justice dans tous les fiefs qui en dépendaient dans les paroisses de Poilley, de Saint-Georges-de-Reinthumbault, de Mellé, de Montault et du Ferré, droit qui lui avait été octroyé par lettres patentes du 26 mai 1524; droit de banc et de prééminence, avec tous les autres droits de seigneur fondateur, dans les églises de Poilley, de Saint-Georges et de Montault.

Voici le dénombrement de cette terre, d'après la réformation de 1680 :

Domaine proche. — I. En Poilley : 1^o Le château de Poilley avec ses dépendances, les métairies de la Cour, les moulins à blé de la Motte et de Déan, 140 journaux; 2^o les lieux nobles de la Fiolais, 70 journaux, et de l'Étang-Guillaume, 60 journaux; 3^o le lieu et domaine de Frilouze, 100 journaux; 4^o les métairies de la Cervelle, 100 journaux; de la

Pittais, 60 journaux; de la Ballue, 60 journaux; dans le fief Galpic, 3 journaux.

II. En Saint-Georges : 1° Les terres nobles du Haut et Bas-Chalonge, 280 journaux; 2° les moulins de Saint-Georges et du Cas-de-Roche, autrement appelés d'Yrande et d'Archefeux, à tan et à draps.

III. En Mellé : Le vieux moulin de Mellé.

Mouvances. — I. En Poilley : 1° Le fief et bailliage du bourg de Poilley, dans lequel étaient compris l'église, le cimetière et le presbytère, contenant 65 journaux; 2° la maison du Haut-Bourg, 8 journaux; les fiefs des Barretières, 20 journaux; de la Bontriais, 35 journaux; du Jarry, 6 journaux; de la Violette, 64 journaux; du Petit-Mouton-Julien, 8 journaux; de la Gaufresne, 18 journaux; 3° le grand bailliage de la grande vairie de Poilley, comprenant les fiefs de la Couture, 48 journaux; de Bourgneuf, 80 journaux; de la urnaux; du Grand-Mouton-Julien, 60 journaux; is, 42 journaux; de la Justais, autrement de la l journaux; de la Michonnais, 29 journaux; de Séhubert et les Masures, 140 journaux; de la ement de Déan, 11 journaux; de la Fiolais, en total, 551 journaux; 4° le fief de la Cer- mt 120 journaux.

nt-Georges : 1° Le fief et bailliage de feu Bénédict, étaient compris l'église, le cimetière, le presby- sons et les halles; les fiefs Bénédict, 10 jour- urg, 19 journaux; du champ Hec, 21 journaux; 24 journaux; de la Connais et des Vaux, 31 jour- anlien, 41 journaux; en total, 146 journaux; des Grands-Pas et de la Briollière, 63 jour- a Tiolais, 91 journaux; de la Mauguinière, r; 3° le bailliage et grande vairie de Saint- prenant les fiefs du Mézeray, du Bourdonnay

et des Hionnières, 36 journaux; Chevalier, 36 journaux; de Gautier et Chape-Noire, 54 journaux; de Nogurd, 12 journaux; de la Farulais-aux-Buissons, 9 journaux; de Basse-Grézillière, 44 journaux; de Villiers, 12 journaux; du Rocher-Gaulay, 12 journaux; du Rocher-Avrillon, 12 journaux; des Hâtellières et de la Grande-Ramée, 4 journaux; de la Giraudais, 66 journaux; de la Bellerie, 6 journaux; de la Grande et Petite-Renaissière, 33 journaux; de la Grande et Petite-Renaissière, 33 journaux; de la Grande et Petite-Renaissière, 33 journaux; total, 494 journaux; 4° le bailliage de Vieux-Chalonge, 280 journaux; 5° les fiefs de la Barre et de Moulines, 42 journaux; de la Barre et de Moulines, 42 journaux; de la Barre et de Moulines, 42 journaux; Landehoux, 20 journaux; les fiefs et mesures de Landehoux, 20 journaux; les fiefs et mesures de Landehoux, 20 journaux; 53 journaux.

III. En Montault : Le fief Guiton, avec les masures de la Chalopais, de la Diardière, du Rocher de la Courterie, les fiefs Gondal et Guittier, 250 journaux.

IV. Dans le Ferré : Les fief et bailliage de l'In d'Ortais, 53 journaux.

V. En Landéan : Le manoir de la Haute-Rouelle, tenu en fief de vassal.

VII. — SAINT-GEORGES-DE-REINTH

Ecclesia ou *parrochia Sancti Georgii de Reintembault* (XIII^e siècles (actes de Savigny). *Bailliage de Saint Georges de Reintembault* (aveu de 1437). *Ville de Saint Georges de Reintembault*, 1438-1485 (archives de l'Hôtel-Dieu de Saint Georges de Reintembault, 1476. *Restembault* (aveux). *E. Sancti Georgii Reintembani* (pour Saint Georges de Reintembault, XVII^e siècle.

Il suffit de jeter les yeux sur les quelques documents qui précèdent pour se rendre compte des diverses

ais le **xii^e** siècle jusqu'à nos jours, le nom
re paroisse.

voit, le nom de *Reinthembault*, en usage
d'une origine relativement moderne et ne
er plus haut que les dernières années du
ème les premières années du **xvii^e**, bien que
il est la conséquence puisse se rapporter au
pouillé de 1516 et à la traduction latine *Reintembani*, dans
laquelle nous trouvons, pour la première fois, la syllabe initiale
Res changée en *Rein*.

Mais qu'est-ce que ce nom de Restenbault? A quel ordre
d'idées appartient-il?

La charte que j'ai citée plus haut et par laquelle un nommé
Ranulfe fait don à l'abbaye du Mont Saint-Michel de 3 acres
de terre auprès de l'église de Poilley semble répondre de la
manière la plus satisfaisante à cette question.

En effet, parmi les signataires de cette charte, nous voyons
figurer un seigneur du nom de Garnier, qui se qualifie *Fils de*
Restenbault : *Signum Garnerii filii Restenbaldi*. Il ne saurait
donc plus y avoir le moindre doute : le nom de *Restenbault*
est celui d'un seigneur qui vivait, suivant toutes les appa-
rences, dans les dernières années du **x^e** siècle ou dans les
premières années du **xi^e**.

En maintenant, si nous considérons le rapprochement des
paroisses de Poilley et de Saint-Georges, moins grand
au point de vue de leur situation topographique qu'à
de leurs anciennes relations féodales, puisqu'à ce der-
point de vue il ne semblait pas trop exister de limites
elles et que le seigneur de Poilley jouissait des mêmes
et des mêmes prééminences dans les deux églises, nous
sont fondés à croire que ce *Restenbault* n'était rien moins
que seigneur fondateur de la paroisse, dont l'origine, par

conséquent, remonterait, sans aucun doute, à la fin du xi^e siècle (1).

Histoire religieuse. — Son histoire tout entière se fonde sur des conjectures que nous venons d'émettre l'ordinaire.

Recteurs de Saint-Georges. — Vers 1140, M. Guill. Le Maczon. — 1564, M. R. — 1671, M. Noël Larcher. — 1703, M. A. — 1721, M. Delourme. — 1747, M. Gastebois. — 1757, M. François Reignier. — 1782, M. Thomas.

Archéologie. — L'église est sous l'invocation de Saint-Georges.

L'église actuelle a été construite en 1868 sur les débris d'une ancienne église qui était située sur le même emplacement.

Celle-ci n'offrait rien de remarquable : elle se composait de deux nefs d'inégale longueur, communiquées au moyen de trois arcades cintrées. La nef principale devait remonter au xvi^e siècle. La nef latérale appartenait à une construction plus ancienne : sa porte, ses contreforts et une petite baie placée sous un fronton rattachaient à la période romane, l'église primitive.

A la muraille de l'église était accolée une tour carrée ; une des pierres portait l'inscription suivante : *Turris — 1677 — N. Larcher.*

Chapelles. — Cette paroisse comptait sur son territoire :

(1) La charte en question remonte évidemment à l'époque où le nom de Garnier vient celui d'Yvon, son fils, ce qui n'est que deux générations en arrière.

ennes, bénie le 22 mai 1609 par M. François évêque de Rennes, et fondée de quatre messes aine par M^{me} Esther de la Marzelière, veuve de Romilley, seigneur de la Chesnelaye; ssix-Breton; amée.

civile et féodale. — Saint-Georges paraît avoir acme heure une certaine importance, dont il était redevable à son voisinage de la Normandie et aux toute nature que les habitants entretenaient avec te province, relations qui devaient être d'autant et plus suivies que les seigneurs de Poilley et de es avaient eux-mêmes de grands intérêts dans ce, dans laquelle ils semblent avoir possédé des nsidérables (1).

s des archives de l'Hôtel-Dieu de Fougères, l'un utre de 1485, donnent à Saint-Georges le nom n qu'on ne donnait guère alors, comme on sait, omérations qui jouissaient du droit de commu- uvaient avoir des prétentions à l'obtenir. Cepen- re n'a enregistré aucun fait qui se rapporte à son

rges possédait, dès le xvi^e siècle, ainsi que Poil- le régulièrement instituée.

ve aux archives départementales d'Ille-et-Vilaine, bbaye de Rillé, deux institutions de maîtres d'é- es deux paroisses, l'une de 1504 pour Poilley, 588 pour Saint-Georges, faites l'une et l'autre par lé, qui prend le titre de *maître universel de tout le Fougères, Bazouges et Antrain*. Ces écoles étaient

t, comme nous l'avons vu, seigneurs de Brécé, peut-être aussi

as aucun doute fondées et entretenues par les seigneurs de
s paroisses, ce qui prouve que ces grands personnages de
ancien régime, que l'on se plaît aujourd'hui à nous repré-
ter comme les ennemis les plus acharnés des lumières,
l'étaient pas autant qu'on voudrait bien nous le faire
voir, puisqu'ils allaient au-devant des besoins intellectuels
leurs vassaux et leur procuraient les moyens de les satis-
re en les développant.

Terres nobles. — La terre seigneuriale de cette paroisse
ait, en 1680, la terre d'Ardennes, érigée en marquisat sous
nom de Romilley, avec union des terres et seigneuries de
Rouaudière (Le Ferré), les Loges et Moulines (Saint-
orges), par lettres patentes du 11 juillet 1642, en faveur
François de Romilley, chevalier, seigneur de Romilley et
la Chesnelaye.

Cette terre avait ses seigneurs particuliers dès le ^{xii}^e siècle.
1130, Juhel d'Ardennes signe la grande charte d'Henry de
ougères en faveur de l'abbaye de Savigny. En 1163, il donne
l'abbaye de Rillé la terre de Hubert Le Sacher, donation
il fait avec l'assentiment de ses fils Robert, Olivier et
eques, et celui de ses petits-fils Raoul et Rogon, fils d'Oli-
er. Ce Raoul est le dernier des seigneurs d'Ardennes de
tte époque dont nous trouvons la trace, à l'occasion d'une
quête qui se fit en 1210, concernant les droits que pour-
it avoir le seigneur de Fougères sur une forêt qui dépen-
ait de sa terre (1), et à la suite de laquelle furent réglés
urs droits respectifs. (D. Mor., Pr., I, col. 606, 652, 653,
18, 819.)

La terre d'Ardennes donnait à son possesseur des droits et
s privilèges fort étendus et fort considérables dans les
roisses de Saint-Georges, du Ferré, de La Bazouge, de

(1) Sans doute la forêt d'Ardennes, aujourd'hui bois d'Ardaine, en Ducey.

Montault et de Louvigné, dans lesquelles étaient
efs de sa dépendance. Ils peuvent se résumer

haute, moyenne et basse justice dans tous ces

rééminence dans les églises des quatre paroisses
orges, du Ferré, de La Bazouge et de Landéan;
quatre foires par an au bourg de La Bazouge et
e vendredi de chaque semaine;
oire et de marché au bourg du Ferré;
oire à Ardennes le jour de la Saint-Michel, avec
tume, etc.

démembrement de la vairie de Louvigné, au
la terre d'Ardennes fut mise en possession du
ie et de sergentise, pour le bailliage de Saint-
e tous les droits et toutes les prérogatives atta-
office, qui consistaient principalement dans le
er chaque année une gerbe de blé de chaque
i bailliage, une géline (une poule), de tous ceux
ent leur résidence et faisaient *feu et fumée*, de
justes de vin (dix pots) sur les terres des fiefs
idron, de la Mauguinière, du Plessix-au-Breton,
nes, etc.

de cet office, le seigneur d'Ardennes devait à la
gères un quart de muid de vin, moitié de vin
Anjou, l'autre moitié d'entre Sarthe et Mayenne,
de le conduire au château de Fougères, où il
t de venir reprendre son fût, avec un doigt de
essus de la barre sur lie (1).

d'Ardennes, au commencement du XVIII^e siècle, rapportait à
ougères 496 boisseaux d'avoine et un quart de muid de vin
ires) estimés 528 livres 4 sous 8 deniers.

en 1718 pour la somme de 6,451 livres 12 sous.

Voici le dénombrement de la terre d'Ardennes, telle qu'elle était en 1683 :

Domaine proche. — I. En Saint-Georges : 1° Le château et manoir seigneurial d'Ardennes, avec ses dépendances, 90 journaux; 2° le château et métairies nobles du Plessix-au-Breton, avec leurs dépendances, 172 journaux; 3° les métairies du Bois, 50 journaux; de la Foire, 50 journaux; de la Roche-Dinard (noble), 50 journaux; de Ronthaunay, 30 journaux; de la Martinais, 48 journaux; des Hautes et Basses-Loges et du Plessix, 116 journaux; les moulins de la Bruyère, de la Ramée et de Roulland, et enfin le lieu et métairie des Basses-Moulines, 90 journaux (1).

II. Dans le Ferré : Le lieu noble et métairie de la Rouaudière, 130 journaux; les métairies de la Goutelle, 100 journaux; des Loges, 35 journaux; des Bois, 30 journaux; de Brézel, 20 journaux; les Vieux-Moulins et les Moulins de l'Etang-Neuf, du Chêne-Allard et de la Planche.

III. Dans la Bazouge : Les moulins d'Ory, de la Bignette, Malagra et la Chaussée-Neuve.

IV. En Landéan : Le lieu noble et métairie de Mondésir, 70 journaux; le moulin de Trébuzon.

Mouvances. — I. En Saint-Georges : Les fiefs du Quartier, 139 journaux; des Portes, 196 journaux; de la Renaisière, 136 journaux; de la Chapelle, 47 journaux; de Clésy ou de la Gilbertais, 21 journaux; des Bordeaux et de Monthallay, 160 journaux; de la Jumellais, 158 journaux; de la Bigottière avec la mesure de la Chaussière; de la Boul... avec les mesures de la Daviais, de la Martinais, du Chef-du-Bois, du Chemin, de Rouffigné, etc., 258 journaux; de la

(1) Avant l'érection de cette terre en marquisat, les droits seigneuriaux de la paroisse paraissent avoir été attachés à cette terre, qui, en 1576, appartenait à René de Lassy, dont le père, Antoine, la tenait avant lui.

Retardière, 120 journaux; de la Connais, 100 journaux; de la Guinchère, de la Saigerie, de la Farulais, du Jehannay, de la Haute et Basse-Champagne, de la Couvrie, de la Villasse, du Domaine, de la métairie Anger et de Baturel, etc.; enfin, le fief de Longuève, dépendant du Plessix-au-Breton, 710 journaux.

II. Dans le Ferré : Les fiefs de la grande vairie du Ferré, 500 journaux; Savary, 222 journaux; de la Teillère (1), 127 journaux; de Vauboudon, de la Ville-Béranger, de la Vannerais et des Chapelles, 280 journaux; de la Forêt, 305 journaux; des Croix, 7 journaux.

III. En Montault : Les fiefs de Vauseré, 98 journaux, et le fief Guiton, 122 journaux.

IV. En Louvigné : Les fiefs de Pierrelée, 69 journaux; du Bourg-l'Épine, 120 journaux.

V. En la Bazouge-du-Désert : Le grand fief du Bourg, autrement dit de Pont-Péan, 134 journaux; les fiefs de la Plançonuais... de la Douardière, 24 journaux; de Mirouault, 130 journaux; de la Noë-Cherel, 58 journaux; de la Gaudronnière, 42 journaux; du Mée, 20 journaux; de la Benarvais, 40 journaux; de la Gaucherie, 56 journaux; de la Gislais, 30 journaux; de la Jousselinais, 70 journaux; de la *Perarie* (?), de la *Coussinière*, des *Loges*, des *Bons-Hoirs* (?), 97 journaux; de la Justais, 55 journaux; des Poiriers, 110 journaux; de la Georgettière, de la Houssinière ou du Plessix-Gousset, 100 journaux; du Feil, 80 journaux; de la Piardière et de la Ville-Gosbert, 50 journaux; les fiefs à Langevin, comprenant les Tais et la Bouteveillais, etc., 106 journaux.

VI. En Landéan : Les grands fiefs de Mondésir, 140 journaux; de Poilley, 200 journaux; du Hallay, etc.

(1) Dépendant du Plessix-au-Breton.

Les autres terres nobles de Saint-Georges étaient, en 113 : 1° La Chapelle, Monthallay et Couvelou, à M. François Desnoës, écuyer, seigneur de la Tendrais.
2° De Hautes-Moulines, à écuyer Antoine de Cathelenc, seigneur de Thorax.

VIII. — VILLAMÉE.

Villa Amois, 990 (D. Mor., Pr., I, col. 350). *E. de Villars*, 1030 (*id.*, *ibid.*, 393). *Villameirs*, *Villamaris*, parr. *Villars*, xiv^e siècle (titres du Mont Saint-Michel). *Saint-Mard de Villamers* (acte de 1447).

Histoire religieuse. — Cette église est, avec celle de Louné, la seule de la contrée dont nous puissions certainement porter la fondation aux dernières années du x^e siècle.

Un acte tiré des archives du Mont Saint-Michel et publié par D. Morice (1), nous apprend qu'en 990 Conan, comte de Rennes, donna à l'abbaye du Mont Saint-Michel, avec toutes les terres qui en dépendaient, quatre *villas*, dont trois : la *villa d'Amois* (Villamée), la *villa Passillei* (Passillé) et la *villa Lislèle* (Lislèle), étaient tenues en fief, sous sa suzeraineté, par un vassal, l'ancêtre de la maison de Fougères, et la quatrième, la *villa Perdutit* (Ville-Perdue), par un chevalier du nom de *de Cogla*, qui était sans doute le seigneur d'une partie, sinon de tout le Coglais.

Conan, en faisant don de ces terres à l'abbaye, lui concéda en même temps tous les droits de juridiction sur leurs habitants, à raison des crimes ou délits qu'ils pourraient commettre eux-mêmes dans leur circonscription ; mais il réserva à la justice ordinaire la connaissance des crimes et délits qui

(1) Preuves, I, col. 350.

nt y être commis par des étrangers, comme aussi
crimes et délits commis par les hommes des moines
rs des limites de leur domaine.

ste, il n'apporta aucun changement à la condition de
mes, en ce qui concernait la taille et les autres ser-
devoirs qui pouvaient être exigés pour le comte; ils
rèrent assujettis comme tous les autres teneurs du

eligieux, en prenant possession des terres qu'ils de-
la libéralité de Conan, y construisirent, pour les
spirituels de leurs tenanciers, une église au lieu de
Amois, dont elle emprunta le nom. Cette église, ils
dèrent, pendant un demi-siècle, dans toutes les con-
des autres églises, c'est-à-dire dans une complète
nce de l'ordinaire, tant sous le rapport de la juridic-
sous celui des redevances et autres devoirs. Mais
Main, pour lors évêque de Rennes, renonça, en son
au nom de ses successeurs, à tous les droits qu'il
prétendre sur elle, ainsi que sur l'église de Poilley,
l'abandon complet à l'abbaye, qui, depuis lors, l'a
jusqu'à l'époque de la Révolution. (Voir plus haut
e sur Poilley.)

onction de Conan fut l'origine de l'important prieuré
religieux fondèrent à Villamée.

180, malgré les réductions qu'il avait subies, il com-
encore, à titre de domaine propre, la maison du
avec ses dépendances, l'étang, le moulin, etc., d'une
nce de 41 journaux environ.

re de mouvance : — 1° En Villamée, les fiefs de la
60 journaux; de la Bouvrie, 100 journaux; de la
e, 60 journaux; des Isabelles, de Lislèle et de la
e, 200 journaux; de la Fréhonnais, 50 journaux; des

Coudrais, 120 journaux; de Ville-Perdue, 120 journaux; le fief aux Moines, 400 journaux.

2° En Poilley, le fief du Bourg.

3° En Parigné, le fief du Haut-Pays, de Dohin et des Bayettes, 250 journaux (1).

Le prieur avait droit de haute, moyenne et basse justice dans toute l'étendue de ces fiefs; droit de 7 colliers au bourg de Villamée; droit de mettre les délinquants aux prisons de Fougères, à raison de quel droit il devait à la Cour une rente de 7 livres monnaie, appelée Garde.

Il avait, de plus, droit de terrage dans toutes les terres dépendant du prieuré, sauf dans le petit fief du Bourg de Poilley, droit qui consistait dans la levée de la douzième gerbe de tous les grains recueillis chaque année.

Droit de corvée pour faucher et faner ses foins, et en outre celui d'exiger 2 deniers par chaque tête de porc et de tout bétail nourri dans les fiefs de la Bouvrie, de la Touraille et de la Tréhonnais.

Il avait, enfin, le droit de prééminence et tous les autres droits de seigneur fondateur dans l'église de Villamée.

Son unique charge consistait en une rente de 40 livres, qu'il devait à l'abbaye.

A l'époque de la Révolution, le prieuré était depuis longtemps tombé en commende; je n'ai trouvé d'autres noms de prieurs que ceux de M. René de La Haye Saint-Hilaire, en 1565, et de dom Fulgence de Chabanne, religieux de l'Ordre de saint Benoît, en 1680.

Recteurs de Villamée. — 1528, M. Guill. Nouail, chapelain de Saint-Léonard. — 1552, M. Olivier Le Corvaisier, chantre

(1) Le fief du Haut-Pays avait été aliéné en 1564 et acquis par le président Herpin, qui l'avait réuni à sa terre de la Chesnaye-Marigny.

de Dol. — 1595, M. Nicolas Breillet. — 1642, M. Julien Chauvin. — 167., M. Jacques Bidault, résignataire en 1675. — M. Jean Dardanne. — 1701, M. Sébastien Malherbe. — 1704, M. Le Feure. — 1727, M. Noël Richard. — 1743, M. Joseph Janvier. — 1754, M. Joseph Dauguet, — 1757, M. J.-F. Debaudre. — 1760, M. Durand. — 1777, M. Pierre Louail, chapelain royal de Bréquigny, puis prieur-recteur de Saint-Aubin-du-Cormier en 1782. — M. J. Durocher. — 1789, M. N. Gasté.

Archéologie. — L'église de Villamée est sous l'invocation de saint Martin, archevêque de Tours, 11 novembre.

Le vaisseau, composé d'une nef accompagnée d'un transept à l'Est, et terminée par une abside circulaire de construction moderne, n'offre rien de remarquable.

Cette église est la seule de l'arrondissement de Fougères qui nous présente encore aujourd'hui ses cloches suspendues dans une bâtière.

Terres nobles. — Les terres nobles de cette paroisse étaient en 1680 :

1° Les Coudrais, à M. Pierre Gaucher, écuyer, sieur dudit lieu, avec droit de banc, d'enfeu et de pierres tombales dans la chapelle de Notre-Dame, située dans le transept;

2° Le Bas-Coudray, à écuyer Jacques Bertaut, sieur de Pont-Pierre;

3° La Pichardais, à M. Jean Le Mercier, sieur dudit lieu;

4° Le lieu de Malice, ainsi que les fiefs de la Chevalais et de Méguérin.

Je ne crois pas pouvoir terminer d'une manière plus intéressante cette Notice sur le canton de Louvigné qu'en empruntant au Mémoire de M. Ropartz sur la famille Des-

rites en Bretagne (1) le compte rendu d'un procès qui eut lieu, au commencement du XVIII^e siècle, à la suite de scènes aussi scandaleuses que burlesques auxquelles se livraient, chaque année, les habitants de plusieurs paroisses de ce canton, et qui finirent, sur la dénonciation du promoteur de l'officialité, par provoquer l'action de la justice, et amenèrent plusieurs de leurs auteurs devant la Cour du Parlement.

C'est un petit tableau de mœurs qui semble avoir sa place marquée dans la galerie que nous venons de parcourir.

Bien que j'aie déjà dit quelques mots de cette affaire, à l'occasion de l'assemblée de Fleurigné (voir cette paroisse, canton de Fougères, *Bulletin de la Société*, t. VIII, p. 248), le compte rendu de M. Ropartz, extrait des registres mêmes du Parlement, présente, par son caractère officiel et les détails articuliers qu'il nous donne, un intérêt tel qu'on ne saurait se reprocher de le reproduire :

« Le 1^{er} juin 1703, dit le compte rendu, l'avocat général vint dire à la Cour les détails d'une profanation et impiété très-grande qui se commettoit tous les ans dans les paroisses de Meslé, Saint-Georges-de-Raintambault et Louvigné-du-Désert. Le lundi de la Pentecôte, on faisoit une espèce de processions scandaleuses à cheval. L'un des acteurs faisoit figure et fonction de prêtre, et l'on chantoit au pied des autels des trois paroisses, malgré les recteurs. Le 24 mai, la Cour avoit rendu un arrêt pour défendre ces saturnales, qui fut publié au prône et notifié aux juges locaux. Les paroissiens de Saint-Georges se soumirent; deux des paroissiens de Meslé résistèrent seuls. Mais ceux de Louvigné-du-Désert, un très-grand nombre, se révoltèrent tout net.

« Au prône, il se fit un grand murmure. Les nommés Pierre Ruban (Riban?) et René Plessix se levèrent dans l'é-

(1) *Bulletin de l'Association Bretonne*, Congrès de Guingamp, p. 240.

autement qu'ils se moquaient de l'arrêt et empêcheroit pas de faire leur procession à l'itinérant, après la messe finie, le nommé Desrois fonction de prêtre dans la cérémonie, et à cause de cela le *Vicaire de la Pentecôte*, monta sur le gradin de la croix du cimetière, et annonça qu'il ne falloit pas se mettre en peine des arrêts si l'on eût à se trouver le lendemain en grand équipage de bons chevaux et de bons équipages. Il résolut de se présenter à l'issue des vêpres. On afficha un placard sur lequel étoient écrits tous ceux qui ne seroient pas à la procession pour hérétiques.

Nicolas Le Comte, sieur de Sainte-Croix, procureur de la juridiction de Louvigné, bien loin d'appuyer l'arrêt, assista lui-même à cheval à la prétendue procession, fut un des plus animés pour la maintenir, et quoiqu'il ne fût pas un des arrêts, quoiqu'il ne fût que nonobstant les arrêts on n'en feroit ni plus ni moins. La veille, il étoit allé avec toute la troupe, au village de Louvigné, sommer le sieur Lory, curé, de leur remettre le lendemain, dès cinq heures du matin, faute de quoi ils leur enlèveroient les ornements à l'église. La nuit suivante, le sieur de Louvigné, alla à Saint-Georges, entra dans l'église, pénétra dans le sanctuaire. Le recteur s'y opposa, mais ils s'y opposèrent en vain. On leur donna la communion aux fidèles, et on leur donna du Saint-Ciboire, forcèrent le curé à s'en aller par un chemin détourné, après l'avoir menacé et importuné. Il portait deux étendards, l'un rouge et blanc, celui de la paroisse de Meslé, et l'autre, de couleur verte, celui de Louvigné.

Le lendemain, les magistrats du Présidial de Rennes

Le 21 juin 1703, dit M. Ropartz, c
cette affaire.

L'un des habitants de Meslé, qui a
cessions, avait été condamné à faire
lundi de la Pentecôte de cette année, un cierge allume à la
main et à genoux, à la grand'messe qui se chant
Il n'avait point exécuté l'arrêt et avait été mis e
procureur général demanda que ce pauvre diable
mait Nicolas Le Comte, soit autorisé à faire son
norable au plus prochain dimanche.

La Cour l'y autorisa et dit que, sur le procès-
par le recteur de la paroisse, de l'exécution de l'a
relâché.

Ainsi paraît s'être terminée cette étrange hist

L. MAUPILLÉ,

Ancien conseiller général d'Ille-

LISTE DES MEMBRES

DE LA

ARCHÉOLOGIQUE

DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE.

Pour l'année 1876-77.

- M. DE LA BORDIERE.
- M. P. DE LA BIGNÉ VILLENEUVE.
- M. PHILIPPE-LAVALLÉE.
- M. DU BRIL LE BRÉTON.
- M. DECOMBE.

**président, avec le Bureau,
Comité de publication.**

**M. l'abbé GUILLOTIN DE CORSON, ANDRÉ,
ROPARTEZ et N.....**

Membres hon

S. Ém. M^{gr} le cardinal BROSSAIS SAINT
Rennes.

MM. LE FEBVRE, O. ✱, ancien préfet
MALAGUTI, O. ✱, ancien recteur
AUDREN DE KERDREL, sénateur,
Chartes, membre fondateur de

Membres titulaires

MM

BRUNE (l'abbé), chanoine de la Métro
chéologie au Grand-Séminaire, à
DANJOU DE LA GARENNE, membre de la
gie, à Rennes (rue d'Estrées, 2).

DE GENOUILLAC (vicomte Paul), memb
et de la Société française d'archéc
(par Bécherel).

DE LA BIGNE VILLENEUVE (Paul), mem
vantes, à Rennes (rue des Francs-

DE LA BORDERIE (Arthur), ancien dé
membre de l'Institut des Provin
d'archéologie, à Vitré et à Renne

DE LANGLE (comte Ferdinand), membr
chéologie, au château des Tesnièr

DE LANGLE (vicomte Augustin), au cl
Vitré).

LANGLOIS (Charles), architecte, conserv
membre de la Société française
aux Foulons, 4).

n), conservateur de la Bibliothèque publique, à Fou-

L père, ✱, vice-président du Conseil de Préfecture,
(rue Trassart, 6).

te), imprimeur, ancien bibliothécaire de la ville de
Rennes (rue Saint-François, 8).

**bres titulaires agrégés depuis
la fondation.**

uguste), ✱, conseiller honoraire à la Cour d'Appel,
ur honoraire du Musée archéologique, à Rennes (rue
ale, 8).

LAVALLÉE (Louis), contrôleur des hospices de Rennes,
bibliothécaire de la ville de Quimper, à Rennes
du Bas-des-Lices, 4).

Théophile), à Rennes (rue de Nantes, 87).

, docteur en droit, juge de paix, à Saint-Brieuc
du-Nord).

officier de l'Université, archiviste-inspecteur du dé-
partement d'Ille-et-Vilaine, correspondant du ministère de
l'Instruction publique pour les travaux historiques, à Rennes
Louis-Philippe, 9).

LAUNAY, docteur en médecine, à Rennes (faubourg
du Nord, 22).

(comte Élie), à Rennes (rue Saint-Yves, 3).

TRASSER (comte Hippolyte), membre de la Société
d'archéologie, à Rennes (rue de Bourbon, 8).

chanoine honoraire, curé de Notre-Dame de Vitré.
curé de Sainte-Croix de Vitré.

MM.

- S. ROPARTZ**, avocat à la Cour, officier d'Académie, à Rennes (rue aux Foulons, 16).
- 1863 ANNE DU PORTAL**, à Hédé.
- 1864 GUILLOTIN DE CORSON** (l'abbé), chanoine honoraire de la Métropole, à Rennes (rue Saint-Melaine, 34) ou au château de la Noë, en Brain.
- PARIS** (l'abbé), vicaire à Notre-Dame de Vitré.
- 1866 DES BUFFARDS**, à Rennes (rue Motte-Fablet, 2).
- DES ORIÈRES**, à Rennes (rue de Bourbon, 8).
- GUILLOT** (l'abbé), aumônier de l'hospice des Incurables, à Rennes (rue de la Santé).
- PAILLARD** (Aristide), artiste peintre, à Rennes (rue Leperdit, 6).
- PINCZON DU SEL** fils (Thomy), à Rennes (rue Trassart, 6).
- HAMARD**, avocat, à Rennes (rue Louis-Philippe, 12).
- 1867 LE HÉNAFF**, peintre d'histoire, à Rennes (rue St-Melaine, 63).
- LEROY** fils, imprimeur lithographe, à Rennes (rue Louis-Philippe, 4).
- 1868 BOULLET**, inspecteur de la voirie municipale, à Rennes (rue de Nemours, 12^{bis}).
- FICQUEMONT**, facteur d'orgues, à Rennes (rue de Paris, 36).
- MALLET**, notaire, à Bréal-sous-Montfort.
- MOISAN**, au château du Plessix, en La Couyère (par Le Sel de Bretagne).
- 1869 DES BOUILLONS**, à Rennes (rue Châteaurenault, 6).
- LÉOFANTI**, dessinateur, peintre, à Rennes (quartier de l'Abattoir).
- 1871 DU BREIL LE BRETON**, à Rennes (quai Saint-Yves, 22).
- 1872 DE CHEFFONTAINES** (vicomte), au château de la Mollière, en Saint-Senoux (par Guichen).
- 1873 DE LA GRIMAUDIÈRE**, à Rennes (rue Louis-Philippe, 13).
- 1874 DECÔMBE** (Lucien), chef de bureau à la Mairie de Rennes (faubourg de La Guerche, 13).
- VALLERAT**, juge honoraire, à Rennes (rue de l'Horloge, 3).
- 1875 DE MONTHUCHON**, à Rennes (rue de l'Horloge, 7).

- , maire de Rennes (vau Saint-Germain, 4).
à la Cour, à Rennes (quai Châteaubriand, 5).
graphe, à Rennes (rue de Belair, 24).
, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres,
uai Châteaubriand, 45).
ASURES, sous-inspecteur des forêts, à Rennes
de la Liberté, 30).
, contrôleur principal des contributions directes,
oulevard de la Liberté, 30).
nd tailleur, à Rennes (rue de Bordeaux, 4).
, intendant militaire, O. ✱, à Rennes (rue du
fars, 8).
e, à Rennes (rue de la Visitation, 44).
é), prêtre de l'Oratoire, à Rennes (rue des

FRAY, à Rennes (boulevard Sévigné, 46).
é), vicaire de Toussaints, à Rennes.
LLER, à Vitré.
oyé à l'administration de la Maison Centrale, à
de Volvire, 5).
ur), architecte, à Rennes (rue de Corbin, 8).
KELAVEL (Jean), étudiant en droit, à Rennes
urenault, 5).
c), ancien élève de l'École des Chartes, à Rennes
son, 2).
re), prêtre de l'Oratoire, à Rennes (rue des

é), vicaire de Toussaints, à Rennes.
-

Membres correspond

MM.

DE SAILLY, O. ✱, colonel d'artillerie, à

BOUGOUIN (Charles), membre de la Société Archéologique
à Nantes (Loire-Inférieure).

DUPLESSIX, ✱, vétérinaire principal à l'École
Saumur.

KERVILER (René), ingénieur des Ponts-et-Chaussées,
Société Archéologique du Finistère, à Saint-Marc.

MAILLARD (l'abbé), curé de Thorigné-en-Charnais,
de la Société d'Anthropologie de Paris.

MOWAT, O. ✱, chef d'escadron d'artillerie en

SOCIÉTÉS CORRÉSPONDANTES

rique et archéologique de Château-Thierry.
ue de Saint-Quentin.
gique, historique et scientifique de Sois-

Société des Lettres, Sciences et Arts des
s.
des Sciences naturelles et historiques de
rivas.
Sciences et Arts de Carcassonne.
éologique de Narbonne.
es Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron,

- Société de statistique de Marseille.
éologique d'Arles.
des Antiquaires de Normandie, à Caen.
ture, d'Industrie, des Sciences et des Arts
ment de Falaise.
x-Arts de Caen.
archéologique et historique de la Charente,

— Société historique et scientifique de
ngély.
Arts et Monuments de la Charente-Infé-
es.
lture, des Belles-Lettres, Sciences et Arts

d'Histoire, d'Archéologie et de Littérature
ment de Beaune.
iences, Arts et Belles-Lettres de Dijon.

- 20 CÔTES-DU-NORD. — Société d'Émulation des C
Saint-Brieuc.
- 21 DORDOGNE. — Société historique et archéologi
à Périgueux.
- 22 DOUBS. — Société d'Émulation de Montbéliard.
- 23 FINISTÈRE. — Société archéologique du Finistèr
- 24 — Société académique*de Brest.
- 25 GARD. — Académie du Gard, à Nîmes.
- 26 GARONNE (HAUTE). — Institut des Provinces de
louse.
- 27 — Académie des Sciences, Inscriptions et
Toulouse.
- 28 GIRONDE. — Société archéologique de Bordeaux
- 29 — Académie ethnographique de la Gironde, à
- 30 HÉRAULT. — Société archéologique, scientifique
Béziers.
- 31 ILLE-ET-VILAINE. — Association bretonne (class
M. Ropartz, directeur).
- 32 INDRE-ET-LOIRE. — Société d'Agriculture, Scienc
Lettres du département d'Indre-et-Loire
- 33 — Société française d'Archéologie pour la c
description des monuments historiques,
- 34 ISÈRE. — Académie delphinale, à Grenoble.
- 35 LOIR-ET-CHER. — Société archéologique, scienti
du Vendômois, à Vendôme.
- 36 LOIRE. — La Diana, Société historique et arché
rez, à Montbrison.
- 37 LOIRE-INFÉRIEURE. — Société académique de N
- 38 — Société archéologique de Nantes et du d
Loire-Inférieure.
- 39 LOT. — Société des Études littéraires, scientifiq
du Lot, à Cahors.
- 40 MAINE-ET-LOIRE. — Société académique de N
Angers.
- 41 MANCHE. — Société nationale académique de C

- 42 MARNE. — Société d'Agriculture, Sciences et Arts du département de la Marne, à Châlons.
- 43 MAYENNE. — Société d'Archéologie, Sciences, Arts et Belles-Lettres de la Mayenne, à Mayenne.
- 44 MORBIHAN. — Société polymathique du Morbihan, à Vannes.
- 45 NORD. — Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille.
- 46 — Société archéologique de l'arrondissement d'Avesnes.
- 47 OISE. — Comité archéologique de Senlis.
- 48 — Société historique de Compiègne.
- 49 PAS-DE-CALAIS. — Société des Antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer.
- 50 PYRÉNÉES (BASSES). — Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau.
- 51 RHÔNE. — Société littéraire de Lyon.
- 52 SAÔNE-ET-LOIRE. — Académie de Mâcon.
- 53 — Société d'Histoire et d'Archéologie de Châlons-sur-Saône.
- 54 — Société éduenne, à Autun.
- 55 SAVOIE. — Académie de la Val d'Isère, à Moutiers.
- 56 SEINE. — Société parisienne d'Archéologie et d'Histoire, à Paris.
- 57 — Société française de Numismatique et d'Archéologie, à Paris.
- 58 — Société philotechnique, à Paris.
- 59 — Société des Antiquaires de France, au Louvre, Paris.
- 60 — Comité des Travaux historiques et des Sociétés savantes, au ministère de l'Instruction publique, Paris.
- 61 — Société de Sphragistique, à Paris.
- 62 SEINE-INFÉRIEURE. — Société nationale havraise d'Études diverses, au Havre.
- 63 SEINE-ET-MARNE. — Société d'Archéologie, Sciences, Belles-Lettres et Arts du département de Seine-et-Marne, à Melun.
- 64 SEINE-ET-OISE. — Société archéologique de Rambouillet.
- 65 SOMME. — Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.
- 66 TARN. — Société littéraire et scientifique de Castres.
- 67 TARN-ET-GARONNE. — Société archéologique du département de Tarn-et-Garonne, à Montauban.

- 68 VAR. — Société des Sciences, Bell
Toulon.
69 — Société d'Études scientifiques e
gnan.
70 — Société académique du Var, à
71 — Société d'Agriculture, de Com
partement du Var.
72 — Société des Sciences naturelle
Arts de Cannes et de l'arrond
73 VIENNE. — Société des Antiquaires
74 VIENNE (HAUTE). — Société archéo
mousin, à Limoges.
75 YONNE. — Société archéologique de
76 — Société des Sciences historique
Auxerre.
-

- 77 ALGÉRIE. — Société des Sciences ph
tologiques d'Alger.
78 — Société archéologique du dépa
-

- 79 ÉTRANGER. — Université royale de l
80 — The Smithsonian institution, à
-

DE DES OUVRAGES

**Société Archéologique du département
d'Ille-et-Vilaine pendant l'année 1876.**

— Bulletin de la Société archéologique de
Nantes.

Société d'Archéologie, Sciences et Arts du départe-
ment d'Ille-et-Marne. 4 volume.

Revue de Climatologie, Sciences physiques et natu-
relles.

— Bulletin et Mémoires de la Société des Anti-
quaires. 5 livraisons.

Société archéologique de Nantes et du départe-
ment de la Loire-Inférieure. T. XIV, 2^e et 3^e trimestres

Notes sur les sépultures du cimetière franc de Caranda, réponse à
M. G. Millescamps.

Revue archéologique de France, XLI^e session. Séances géné-
rales à Agen et à Toulouse en 1874. 4 volume.

Revue critique scientifique et littéraire, par Justin

Guizot, de l'Agriculture et des Arts de Lille. Ques-
tions pour le concours de 1876.

Bibliothek. Abtheilung III. Romanische philo-

Société archéologique, scientifique et littéraire
(Nantes). 2^e série, t. VIII, 4^e livraison.

Société des Sciences naturelles, des Lettres et
des Arts de Cannes, et de l'arrondissement de Grasse.
IV, 1874.

Recueil des publications de la Société
tudes diverses. 40^e année. 1873. 4
Romania. N^{os} 15, 16, 17.

Esquisse d'un projet d'une bibliothè
tagne, par M. René Kerviler. (Dor
Paul Hay du Chastelet, par M. René
ice du 11 avril. — Notices et Mémoi
gique du département de Constant
Mémoires de la Société académique
et XXXII.

Mémoires de la Société d'Agricultu
Arts du département de la Marne.
1873-74. 10 volumes.

Smithsonian Report. 1874. 1 volume
8^e Report annuel of the Peabody Mus
Revue des Sociétés savantes des dé
Juillet-août 1875.

Bulletin de la Société des Lettres,
1874-1875. 1 volume.

Annales de la Société des Lettres, S
Maritimes. T. III.

Bulletin de la Société des Antiquair
de 1875.

Journal de Bône. Numéro du 28 mai
Concours régional de 1876. Expositi
Programme.

ice du 11 juillet. — Peabody Museu
recherches.

Institut des Provinces de France. I
diverses. 1 fascicule.

ice du 8 août. — Mémoires de la
France. T. XXXVI.

Bulletin de la Société académique
1874-1875.

lémie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.
1876.

Académie de Nantes. 4^e séance.
Séance des Sciences historiques et naturelles.

Séances savantes. Septembre à décembre.
Congrès d'Archéologie. Congrès archéologiques.

Manuscrit historique de Thorigné-en-Chailland.
(Don de l'auteur.)

Séances d'Études scientifiques et littéraires.
T. X.

— Bulletin de la Société des Sciences et climatologiques d'Algérie.

Académie du Gard. Année 1874.
Juillet 1876.

Manuscrit de Saint-Pierre-le-Vif du 1^{er} siècle par Geoffroy de Chastellain.
Écrit au nom de la Société de la Ville de Julliot.

Manuscrit de Senlis. Comptes-rendus.
Année 1875.

Manuscrit pour servir à l'histoire de la ville de Senlis.

Séances des Antiquaires de l'Ouest.

Séances savantes et des Congrès.
2 fascicules.

Séance archéologique de Nantes.
Ouest-Inférieure. T. XIV, 4^e trimestre de 1876.

Manuscrits des membres de l'Association bretonne.
Séances savantes des départements.
1876. 2 fascicules.

Séance du 12 décembre. — Bulletin
de l'Ouest. 3^e trimestre de 187
Bulletin de la Société archéologie
Mémoires de la Société d'Agricul
Arts du département de la Mar
Bulletin de la Société des Scienc
l'Yonne. 4 volume.
Procès-verbaux de la Société de
l'Aveyron. 4 volume.
Bulletin de la Société archéologie
2 livraisons et tables.

TABLE

Verbaux des séances de la Société d'Ille-et-Vilaine.

ANNÉE 1876.

	Pages.
.	I
.	II
.	III
.	IV
.	VI
.	VII
.	XI
.	XII
.	XIV
.	XVI

Mémoires.

et le Serment promissoire, suite de la province de Bretagne, par	1
de Baulou-Campel, par M. Ernest	
.	137
Ligue à Rennes. Mars et avril	
.	147
et fêtes à Rennes en 1744 et 1769,	
. Fête en l'honneur de Louis XV	
.	231
sur du Parlement (16 août 1769).	235

historiques et archéologiques	
Ligné-du-Désert, par M. L.	
Louvigné-du-Désert. . .	
La Bazouge-du-Désert. .	
- Le Ferré.	
- Mellé.	
Montault.	
- Poilley.	
- Saint-Georges-de-Reint	
- Villamée.	
membres de la Société A.	
- Vilaine.	
sociétés correspondantes. .	
ouvrages adressés à la Soci	
l'Ille-et-Vilaine pendant l'	



M. André se demande en quelle langue s'exprimait saint Vincent-Ferrier, qui, né en Espagne, a évangélisé une foule de pays de langues différentes : l'Italie, l'Allemagne, la France, la Bretagne, etc. Dans l'enquête pour la béatification de ce saint, il est dit qu'en Bretagne il parlait espagnol; comment les populations comprenaient-elles un langage qui n'était pas le leur? Il y aurait des recherches intéressantes à faire à cet égard.

M. de la Bigne Villeneuve signale la disparition d'anciens édifices qui se produit en ce moment à Rennes, par suite de concessions faites par la municipalité sur certains points de la voie publique.

L'hôtel de *Caradeuc*, vieil hôtel du xvii^e siècle, juste en face de l'emplacement où était l'entrée de l'église Saint-Georges. L'hôtel de *Caradeuc* actuel était autrefois l'hôtel *Marbœuf*;

Un ancien four banal, vis-à-vis de la porte de la caserne Saint-Georges;

Dans la porte Saint-Michel, une voûte d'entrée de la ville;

En face de l'hôtel de *la Rivière*, rue Rallier, l'escalier de la *Feillée* de Rennes, qui renfermait les prisons et l'auditoire de la Cour.

M. de la Bigne Villeneuve donne à cette occasion quelques détails sur ces édifices, qui constituaient, au xv^e siècle, les prisons, l'auditoire, etc., de la juridiction de Rennes.

Un membre demande quelle était la signification de ce nom de *Feillée*. — *M. de la Bigne Villeneuve* ne saurait la déterminer, à moins qu'on ne veuille y voir une concordance avec le nom de *feillards*, chevaliers de la *feillée*, que l'on donnait aux voleurs et aux brigands.

Le Secrétaire, L. LAVALLÉE.

2° Par *M. Paillard*, quelques monnaies romaines trouvées à Saint-Malo-de-Phily.

4° Par *M. de la Bigne Villeneuve*, un jeton ou jelloir de 1643, trouvé à Piré.

4° Par *M. de la Borderie*, un autre jeton portant la date de 1658, trouvé à Vitré.

5° Par *M. André*, bracelets en bronze, de la forme des bracelets gaulois, rapportés par M. le docteur Bohéas du Sénégal, où ces bracelets sont assez communs. M. André rapporte une opinion d'après laquelle ces bracelets auraient été fabriqués à Nantes et envoyés au Sénégal pour servir à la traite des nègres.

M. André exhibe en outre une collection d'instruments et armes de pierre éclatée, provenant des sépultures de *Caranda*, et envoyés au Musée de Rennes par M. Frédéric Moreau, avec une lettre dont M. André donne lecture.

L'honorable membre appelle l'attention de la Société sur les conséquences archéologiques que l'on peut induire de la comparaison des objets de pierre éclatée provenant de la station de *Caranda*, avec ceux que l'on a trouvés dans la station de Pleudihen (Côtes-du-Nord), découverts par M. le conseiller Fornier, et ceux que fournit la station de Thorigné-en-Charnie, mis en lumière par M. l'abbé Maillard. D'après le degré de perfection du travail, ces objets marqueraient trois périodes distinctes de fabrication : la plus ancienne se rapporterait à la station de Pleudihen, la seconde à celle de *Caranda*, et la plus récente à celle de Thorigné. Celle-ci serait comme une époque de transition entre l'âge de la pierre éclatée et l'âge de la pierre polie. (Il s'y trouve d'ailleurs des spécimens de pierre polie.) M. André fait remarquer que dans les sépultures successives de la nécropole de *Caranda*, qui s'avancent jusque dans le xv^e siècle, les échantillons de pierre éclatée se retrouvent partout, et notamment dans les sépul-

STATISTIQUE
ORIQUE ET MONUMENTALE
DU
TON DE REDON
ARRONDISSEMENT DE REDON, ILLE-ET-VILAINE).

de Redon renferme sept communes, composant
savoir :

ne et paroisse de Redon ;	
ne et paroisse de Bains ;	
ne et paroisse de Sainte-Marie ;	
ne de Brain,	} paroisse de Brain ;
ne de La Chapelle-Saint-	
ne,	
ne et paroisse de Langon ;	
ne et paroisse de Renac.	

PREMIÈRE PARTIE

TEMPS PRIMITIFS

de Redon est, comme celui de Pipriac, qui l'a-
riche en monuments mégalithiques ; voici la liste

des principaux, groupés par paroisses; on remarquera qu'il ne s'en trouve plus dans celle de Redon, ce qui s'explique par suite de la très-ancienne culture de ce territoire par les Bénédictins.

1° *Dans les paroisses de Bains et Sainte-Marie :*

Sur la butte et près du moulin de Via subsistent quatre pierres ayant fait partie d'un *cromlech*; les autres ont été brisées pour empierrer la route voisine; à 50 mètres de ce *cromlech* on aperçoit un *tumulus*.

On retrouve les débris d'un autre *cromlech* à côté du manoir de la Ferrière.

Dans le bois taillis de Clavigneul est un troisième *cromlech* caché sous la feuillée.

Sur la lande de Guerchmen (*Gwerc'h, vierge; men, pierre*) sont groupés plusieurs monuments mégalithiques : c'est d'abord un *tumulus* entouré de son *cromlech*, puis un *carneillou*, et enfin un *menhir*, appelé par les paysans la Roche-Aboyante, et qui, selon la tradition, n'est autre chose qu'un chien pétrifié par saint Convoyon, poursuivi par lui un jour qu'il traversait la lande.

Un autre *tumulus* apparaît, non loin de là, sur la lande de Boed'hors.

Le nom de *Pierre-Bise*, donné à une lande et à un moulin, en Sainte-Marie, indique aussi l'existence ancienne en ce lieu d'un *menhir* qui a disparu.

A côté du manoir de Trécouët, nous avons vu une *Pierre à bassin* dans le bois de la Roche-Rian.

Sur les crêtes de Branguineul, on voyait naguères, dit M. Desmars, un beau *dolmen* détruit depuis peu.

2° *Dans la paroisse de Renac :*

Un *menhir* se dresse sur la lisière des bois du Brossay, du côté de la route de Rennes.

Sur les landes qui bordent cette même route, au Nord de

Renac, on voit aussi plusieurs débris de *menhirs* et d'*alignements*.

3° Dans la paroisse de Langon :

Ici les monuments mégalithiques sont tellement nombreux que nous sommes obligé de les grouper comme suit :

A. — Sur la lande de Langon, près du bourg :

Carneillou, dit les *demoiselles de Langon*, près l'ancienne chapelle de Saint-Michel, composé d'une trentaine de pierres de quartz blanc, dont les plus considérables ont 1 mètre 50 et 1 mètre 80 de hauteur, et 5 ou 6 mètres de circonférence; — à côté, petit *cromlech* formé de pierres peu élevées au-dessus du sol; — près du vieux moulin de Langon, *tumulus* avec deux pierres à sa base, dernier reste probable de son enceinte; ces pierres ont l'une 60 cent., l'autre 90 cent. de hauteur; au sommet du *tumulus*, une cavité indique soit une fouille, soit plutôt l'enlèvement d'un *menhir* central; — non loin de là, *menhir* isolé, haut de 60 cent.; — à l'Ouest du même moulin de Langon et sur le bord du vieux chemin de Renac, un *tumulus*, et, à côté, trois grosses pierres ayant environ chacune 3 mètres de circonférence et formant *demi-cercle*; — plus au Sud de la lande, un troisième *tumulus*; — au sommet méridional de la même lande, en allant vers le village de Musson, près de l'ancien chemin pavé dit *de la Guerche*, se trouve un très-beau *cromlech* de forme ovale, composé d'une quinzaine de pierres, et ayant 17 mètres de longueur intérieure sur 8 mètres de largeur. Ce monument a été fouillé, il y a une vingtaine d'années, par M. de la Har-drouyère, propriétaire du manoir voisin de la Gaudinaye, qui y a trouvé, dit-on, des armes antiques en bronze; — plus près encore du village de Musson, un *alignement* formé de six grosses pierres.

B. — Groupes de la lande de Langon, voisins de la chapelle du Chêne-Mort :

Cette partie de la lande de Langon est séparée de la précédente par la route de Pipriac à Beslé, et est elle-même coupée par la route de Langon à Renac. Près du croisement de ces routes, au Sud de celle de Langon à Renac, sont *trois tumulus* en pierre ardoisière (qui forme le sol de la lande), avec une pierre de quartz blanc à demi enfouie au centre de chacun d'eux; — encore au Sud de la route de Renac, *deux menhirs*, dont l'un a 1 mètre 50 d'élévation; — du même côté, mais plus à l'Ouest, un *tumulus* ou *galgal*, composé de pierres de quartz blanc tranchant vivement sur le sol schisteux où il repose; — près de la chapelle du Chêne-Mort, nom qui rappelle les anciens chênes sacrés des druides, au Nord de la route de Renac, sont trois pierres appelées les *Bellions blancs*; la plus grosse a 2 mètres 50 de hauteur et 7 mètres de circonférence; elle ressemble à un menhir renversé; mais l'on nous a assuré qu'au commencement de ce siècle elle était posée sur la plus petite pierre voisine et formait une *pierre branlante*; elle fut renversée par ordre d'un maire de Langon; — plus loin, toujours à l'Ouest, est encore, au Nord de la route de Renac, un beau *menhir* renversé, ayant 3 mètres 30 de longueur; — presque vis-à-vis, mais au Sud de la même route, on voit aussi *deux* autres *menhirs* moins considérables.

C. — Groupes du village de Fait :

Dans un champ, entre le village de Fait et celui du Pâtis-de-Fait, est une *roche-aux-fées* ruinée : deux pierres hautes de 2 mètres, accompagnées de plusieurs autres renversées, semblent former l'entrée de la chambre; la galerie proprement dite se compose de pierres moins considérables; presque toutes les pierres de recouvrement sont tombées et des chênes ont grandi au milieu de ces ruines. — Aux environs du village de Fait, on trouve de nombreux blocs de granit isolés; mais comme ils sont employés pour la plupart à la clôture

des champs et qu'une ligne de rochers granitiques passe non loin de là, nous ne voudrions pas affirmer que toutes ces pierres aient été des monuments mégalithiques.

D. — Enfin la *Pierre-Bise*, déposée, dit-on, par Gargantua, près du village de la Mouchaye, au sommet d'une lande, est un *menhir*, qu'on a fait tomber, ayant eu 2 mètres 50 centimètres d'élévation.

4° Dans la paroisse de Brain, nous n'avons point rencontré de monuments mégalithiques dignes d'être signalés; on doit dire cependant qu'il s'y trouve quelques pierres faisant partie de ce vaste ensemble qui part de Langon, sur le bord de la Vilaine, et se continue vers l'Ouest, en passant au Nord de Brain et de Renac, gagnant ainsi Saint-Just et Sixt, et se terminant, dans ces paroisses, comme il a commencé à Langon, par une riche agglomération de monuments primitifs.

DEUXIÈME PARTIE

ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

I. — Anciennes voies.

Le canton de Redon est coupé par plusieurs anciens chemins pavés qui réunissent la plupart des caractères des voies gallo-romaines et qu'utilisa le moyen âge.

1° C'est d'abord le vieux chemin qui traverse les landes de Bains, notamment celle de la Bataille, et qui passe près de la chapelle Saint-Marcellin. De ce point la voie descend par le Plessix et l'Estival, en Bains, jusqu'à l'étang de Via, qu'elle traverse pour entrer dans la paroisse de Redon; puis

elle passe à Codilo et au Châtelet, et se dirige enfin vers Rieux par la chaussée de Quéfer. C'est ce chemin que suivait l'armée de Charles-le-Chauve quand Nominoë lui livra bataille; c'est sur cette route que les moines de Redon vinrent, vers 848, à la rencontre du corps de saint Marcellin que leur envoyait le Pape.

2° Le *chemin de la Roine*, appelé aussi *chemin de la duchesse Anne*, ou *chemin de la Guerche* (*Gwerc'h*, en breton, veut dire *Vierge*), parcourt la paroisse de Langon, venant, semble-t-il, de Saint-Ganton, et aboutissant au port de Beslé. Il traverse les landes de la Couarde, passe aux manoirs de Roche et de la Chaussée, descend sur le bord de la Vilaine à la Bosse-du-Châtel, se poursuit au-dessous du village de la Lousaye et rejoint le chemin de halage de la Vilaine près de Beslé. On dit qu'il passait la rivière sur un pont qui a disparu, et qu'il se dirigeait ensuite vers Conquereuil et Blain. A l'approche du port de Beslé, en Langon, la voie est encore bien pavée et a une largeur de 5 mètres; c'était, dit-on, la route de Blain à Corseul¹.

3° Enfin, M. l'abbé Brune a signalé dans son *Répertoire archéologique d'Ille-et-Vilaine* « le passage en Brain d'une voie romaine, » dont nous ne savons pas autre chose.

II. — Monument gallo-romain de Langon.

La chapelle dédiée jadis à saint Vénier, maintenant à sainte Agathe, et située dans le bourg même de Langon, est, de l'aveu de tous les archéologues, un édifice gallo-romain. Ce monument se compose d'une absidiole voûtée, s'ouvrant par une arcade en briques, retombant sur des piédroits à assises formées alternativement de pierre et de brique; cette

1. M. Desmars : *Redon et ses environs*, 63.

petite abside, isolée dans l'origine, fait face à un rectangle de même largeur qu'elle, long de 5 mètres, et s'ouvrant de son côté. Cette disposition explique l'absence de toute fenêtre antique dans cet édifice, ajouré naturellement par l'interstice de 3 mètres qui sépare la nef rectangulaire de l'abside. Le rectangle n'offre de remarquable que sa construction en petit appareil romain, dont les assises sont séparées, à intervalles irréguliers, par des cordons de briques au nombre de cinq. Mais l'absidiole, profonde de 2 mètres, construite dans le même appareil et décorée des mêmes rangs de briques, présente sur sa voûte intérieure une très-curieuse fresque figurant Vénus sortant des eaux, accompagnée de l'Amour monté sur un dauphin, et environnée de poissons de toutes sortes. C'est la plus ancienne peinture païenne, demeurée à sa place primitive, que possède la France.

Qu'était cet édifice romain? Là est la difficulté. Généralement on le regardait jusqu'à présent comme un ancien temple de Vénus, mais M. Alfred Ramé, dans une étude très-intéressante sur ce monument¹, a fait observer fort judicieusement : 1° que l'édicule de Langon n'a point la forme ordinaire d'un temple païen ; 2° qu'il est inconcevable que saint Melaine, convertissant tout ce pays qu'il habitait, ait laissé subsister ce temple dédié à une infâme divinité. Rapprochant, au contraire, le monument de Langon d'un tombeau païen décrit dans le testament d'un gallo-romain, découvert récemment à Bâle, M. Ramé explique parfaitement sa destination : la construction rectangulaire représente, dit-il, la « *cella memoriæ* » destinée à renfermer le corps du défunt ; l'abside est l'« *exedra* » érigé en l'honneur des faux dieux ; entre les deux, dans l'espace demeuré libre, pouvait se dresser l'autel du sacrifice, « *ara que ponatur ante id edificium.* » Enfin, les dimensions

1. Publiée dans la *Revue Archéologique* de 1866.

de l'enclos funèbre « *area, promarium* » nous sont données par celles du cimetière même de Langon, dans l'enceinte duquel subsistait naguère l'édifice. « Cette destination sépulcrale, conclut M. Ramé, n'a pas seulement l'avantage d'expliquer le plan du monument, qui ne peut convenir à un temple, elle explique encore sa conservation ; car au vi^e siècle (époque où vivait saint Melaine) la protection de la loi civile demeurerait attachée aux tombeaux, alors qu'elle était enlevée aux édifices consacrés au culte du paganisme ¹. »

III. — Stations gallo-romaines.

1^o Dans la paroisse de Redon :

« De récentes découvertes archéologiques, écrivait M. Desmars, en 1869, ont prouvé que des habitations gallo-romaines s'élevaient au Nord de la ville actuelle de Redon, sur les coteaux de Notre-Dame et de Galerne, où chaque jour se rencontrent sur la bêche des briques à rebords, des fragments de poterie et des restes de constructions ². »

Le même auteur ajoute qu'on a signalé « une station romaine » près du vieux manoir de Lanruas ³.

Enfin, l'*Aveu de Scotti*, en 1580, mentionne sur le bord de la rivière d'Oult la *Bosse-du-Chastelet*. Ce nom et le voisinage de la voie romaine de Rieux, joints aux ruines antiques que nous allons retrouver dans deux localités de même nom, en Langon, font supposer que le Châtelet de Redon pourrait bien avoir une origine gallo-romaine.

2^o Dans la paroisse de Bains :

Au pied de la colline du Mannétan, qu'occupe l'ancien

1. *Note sur le monument gallo-romain de Langon*, p. 8.

2. *Redon et ses environs*, 4.

3. *Ibidem*, 29.

manoir de la Roche-du-Theil, se trouvent des fours à cuire la brique, de l'époque gallo-romaine, fort bien conservés et exhumés, en 1858, par les soins des RR. PP. Eudistes, qui possèdent aujourd'hui la Roche. « Dans le champ voisin, rouge encore sous les tuiles romaines, nous avons recueilli, ajoute M. Desmars, une très-belle hache de pierre, et à quelque distance de là, vers le Nord, sous les châtaigneraies de l'Archaie, l'archéologue peut encore fouler des briques à crochets et des débris de poterie¹. »

Nous ferons remarquer plus loin que la paroisse de Bains portait au ix^e siècle le titre de *plebs condita*, ce qui, d'après certains archéologues, prouve que des établissements gallo-romains existaient sur son territoire; il n'est donc pas étonnant que nous en retrouvions encore quelques autres vestiges signalés comme il suit par M. Desmars : « Tout près de la Morinaie on trouve en assez grand nombre des briques à rebords et les restes d'un retranchement circulaire, coupé par le chemin de Tournebride et à demi détruit par les défrichements². »

« Derrière le manoir des Chambots, dans le bois de Coëtmerais, on rencontre quelques traces de l'occupation romaine³. »

« Au Nord du bourg de Bains on retrouve dans les champs du Bleheu e près des importantes minières de Bréhon les traces de stations romaines⁴. »

Notons encore ici pour mémoire (car rien ne prouve leur origine gallo-romaine) « un fossé de retranchement dans les landes de la Groulaie, » et « des restes de fortifications en

1. *Redon et ses environs*, 25.

2. *Redon et ses environs*, 23.

3. *Ibidem*, 29.

4. *Ibidem*, 28.

terre près du manoir de la Ferrière¹; » ces ouvrages peuvent fort bien n'être que du moyen âge.

3° Dans la paroisse de Sainte-Marie :

Au village du Brûlais se trouve *un camp* qui n'a, croyons-nous, été signalé par personne; c'est un promontoire nommé le *Tertre du Brûlais*, qui domine les marais de Painfault et le cours de la Vilaine; défendue naturellement par sa position élevée au-dessus des marais au Nord, à l'Est et au Midi, l'enceinte est protégée à l'Ouest par une tranchée demi-circulaire. On y a retrouvé beaucoup de bois carbonisé, et la tradition du pays veut que le nom de Brûlais ait été donné à ce lieu parce qu'on mit le feu aux palissades qui le garnissaient autrefois.

4° Dans la paroisse de Renac :

On retrouve encore beaucoup de briques romaines dans un champ voisin du presbytère, à peu de distance du bourg. Comme Bains, Renac était une *plebs condita*.

De semblables vestiges se voient également autour du village de la Chapelle-de-Gavrain; nous avons même remarqué des briques gallo-romaines employées, au moyen âge, dans la construction de la chapelle de ce village.

5° Dans la paroisse de Brain :

Cette paroisse se nommait primitivement Plaz et était, comme les précédentes, une *plebs condita*.

Dans un champ appelé le *Clos-de-Placet* ou le *Clos-Saint-Melaine*, devant les maisons de Placet faisant partie du village de la Blandinaye, on rencontre beaucoup de briques et même des fondations de murailles gallo-romaines. La tradition, unanime et fort ancienne dans la contrée, est que là s'élevait jadis le château de Plaz, c'est-à-dire la maison pater-

1. *Redon et ses environs*, 28. — *Répertoire archéologique d'Ille-et-Vilaine*, par M. l'abbé Brune.

nelle de saint Melaine, dont il fit un monastère au vi^e siècle. La Vilaine baigne ce champ, qu'on appelle aussi parfois Coëtreuc.

Dans un autre champ situé près du nouveau bourg de la Chapelle-Saint-Melaine, nous avons également retrouvé une grande quantité de briques romaines. On nous y a raconté que le bourg de Brain était dans l'origine en cet endroit et qu'il existait en même temps que celui de Plaz; mais que Brain ayant été détruit par des invasions barbares, ses habitants se réfugièrent près des moines de Plaz. Nous mentionnons cette légende à simple titre de curiosité.

Enfin, près du village de Lezin et au bord de la Vilaine, presque en face du camp du Brûlais, mentionné plus haut, se trouve une motte antique, appelée la *Butte des Buis*, où l'on a découvert des briques gallo-romaines. Tout le monde sait que les dénominations de lieu, tirées de la culture du buis, rappellent souvent une origine romaine.

6° *Dans la paroisse de Langon :*

Il existe à Langon la tradition d'une ville ancienne, dite *Langueur*, qui se serait abîmée dans l'étier de Langon, appelé au moyen âge l'étier de *Henleix*, flaque d'eau à l'Est du bourg, sur le bord de la Vilaine. Des briques trouvées aux environs de ce lieu, des cercueils en calcaire coquillier exhumés dans un jardin du bourg, et le monument dédié à Vénus que nous avons signalé, sont des vestiges d'une agglomération romaine d'une certaine importance¹.

Dernièrement, nous avons visité avec un grand intérêt le

1. *Bull. de la Société Archéol. d'Ille-et-Vilaine*, VII, 30.

Quelques-uns prétendent que l'étier de Langon a été formé par l'extraction de la terre à briques qui en forme le sol; d'après ce sentiment, il y eut là jadis une *briquerie romaine*, comme au Masle, en Pipriac, où se retrouve un étang creusé dans les mêmes conditions. (V. *Statistique du canton de Pipriac*.)

village de Ballac, en Langon. Là, dans un champ nommé *les Bosses-du-Châtel*, se trouvent non-seulement une énorme quantité de briques et de fragments de ciment gallo-romains, mais, ce qui est plus curieux, les substructions d'une maison romaine; la muraille s'élève encore par endroit à 50 centimètres au-dessus du sol, et l'on y distingue bien l'appareil antique; malheureusement, des broussailles très-épaisses recouvrent ces ruines, qu'il serait bien intéressant de fouiller quelque jour.

Sur le bord de la Vilaine, à l'extrémité des prairies qu'occupe l'étier de Langon, on voit une enceinte jadis circulaire, mais brisée maintenant par le chemin de halage et par un autre chemin venant du bourg. Cette enceinte a 20 mètres dans un sens et 15 mètres dans l'autre; elle est formée par un petit talus qui n'a plus guère que 50 centimètres de hauteur; on la nomme *la Motte* ou *la Bosse-du-Châtel*. On prétend qu'un pont existait autrefois sur la Vilaine, en face de cette motte, et qu'une voie antique allait de là vers Fougeray. Toujours est-il qu'on a retrouvé des briques gallo-romaines en ce lieu, dont le nom est par lui-même significatif. Nous avons déjà dit que le *chemin de la Roine* passait à la Bosse-du-Châtel, mais suivait la rivière au lieu de la traverser.

Enfin, il faut bien signaler ici l'antiquité du manoir de Roche, qui a donné son nom au port de Roche. On nous a assuré qu'un *camp* ou *enceinte fortifiée* se trouvait près de Roche. De là aussi une voie antique descend le coteau, se dirigeant du manoir de Roche vers le port de Roche; mais rien ne prouve, semble-t-il, qu'elle soit romaine, quoiqu'elle puisse fort bien se joindre, sur la lande de la Couarde (nom qu'il faut remarquer), à la voie que nous avons signalée précédemment, allant vers Beslé.

TROISIÈME PARTIE

MOYEN AGE ET TEMPS MODERNES

§ I. — REDON.

I. — L'abbaye de Saint-Sauveur de Redon.

Dans la première moitié du ix^e siècle, saint Convoyon, natif de Comblessac et archidiacre de Vannes, vint chercher la solitude à l'extrémité de son diocèse, avec quelques autres prêtres bretons. Ils s'arrêtèrent, près du confluent de l'Oult et de la Vilaine, dans un lieu nommé Roton, et résolurent de s'y fixer; Dieu leur manifesta d'ailleurs sa volonté en faisant apparaître une croix lumineuse à l'endroit même où se trouve aujourd'hui le maître-autel de l'église Saint-Sauveur de Redon. Puis, Convoyon, sachant que le territoire appartenait à un chef de paroisse bretonne ou mactiern appelé Ratuili, se rendit auprès de ce seigneur, à sa résidence de Lisfau, située dans la paroisse de Sixt. « Ratuili, qui, dans ce moment-là, tenait, suivant l'antique usage, ses assises au bord d'une fontaine, accueillit avec faveur la requête des moines. Séance tenante, il leur concéda le terrain de Roton; ce à quoi consentit gracieusement son fils Catworet¹. »

La Bretagne obéissait à cette époque à Nominoë, lieutenant de l'empereur Louis-le-Débonnaire, mais qui devint plus tard roi indépendant lui-même. En 834, ce prince conféra aux religieux, déjà propriétaires fonciers par suite de la donation de Ratuili, les droits de seigneurie temporelle sur tout le

1. *Cart. de Redon*, prolégom., xxvii.

pays de Redon; mais remarquons qu'alors une immense forêt et quelques prés dans les clairières environnaient le nouveau monastère, ce qui fait supposer que les premiers tenanciers de l'abbaye n'étaient que de pauvres gens.

La nouvelle fondation eut toutefois à soutenir de grandes contradictions. Certains mactierns, qui appartenaient probablement à la parenté de Ratuili, s'efforcèrent d'effrayer les moines et de les faire déguerpir. L'empereur Louis-le-Débonnaire sembla lui-même parfois favoriser les ennemis de Convoyon; mais la protection persévérante de Nominoë, la résignation calme et sereine du saint fondateur, les hautes vertus de ses compagnons triomphèrent de tous les obstacles. Les paroisses de Bains et de Langon d'abord, puis celles de Renac, de Plaz (Brain) et d'Arthon furent ajoutées au domaine de l'abbaye. « Depuis ce jour, la prospérité du grand monastère alla toujours croissant; les donations y affluèrent de tous côtés, et, parmi les princes du pays, ce fut à qui y viendrait prendre l'habit monastique, consacrer à Dieu quelqu'un de ses enfants ou marquer la place de son tombeau¹. »

De grandes tristesses cependant accompagnèrent les derniers jours de saint Convoyon; il lui fallut abandonner son monastère de Redon, ruiné par les invasions normandes. Salomon, roi de Bretagne, protégea heureusement les moines fugitifs; il les recueillit dans son palais de Plélan et fonda en leur faveur le couvent de Saint-Maxent, où mourut saint Convoyon en 868.

L'abbé Ritcand, successeur de ce dernier, essaya de relever de ses ruines le monastère de Redon; mais tant que durèrent les pillages des Normands, l'abbaye eut beaucoup à souffrir, quoique protégée longtemps par le duc Alain-le-Grand. Ce fut l'abbé Catwallon, frère du duc Geoffroy I^{er}, qui, après

1. *Cart. de Redon*, prolégom., xxxi.

ces temps difficiles, reçut la mission de réparer les désastres accumulés depuis plus d'un siècle sur le couvent de Saint-Sauveur. Il s'en acquitta avec zèle et put se réjouir, avant sa mort arrivée vers 1045, de voir son œuvre accomplie. Il avait obtenu que Redon relevât directement du Saint-Siège, et que l'abbé exerçât sur son territoire proche, c'est-à-dire dans les paroisses de Redon, Bains, Brain et Langon, un pouvoir presque épiscopal.

L'abbaye de Redon jouit alors longtemps d'une grande prospérité, qui fut atteinte toutefois par le gouvernement despotique du duc Pierre Mauclerc, et, plus tard, par la guerre de la succession. Non-seulement il fallut, aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, relever une partie des bâtiments claustraux, mais on dut songer aussi à maintenir la discipline dans le monastère; grâce à la vertu et à l'énergie de quelques-uns de ses abbés, Saint-Sauveur se releva de la dégradation où il tombait. La vertu y brilla de nouveau du plus vif éclat; aussi le pape Nicolas V écouta-t-il favorablement le duc François I^{er}, l'un des plus zélés protecteurs de ce monastère.

A la prière de ce prince, le Pape érigea l'abbaye de Redon en évêché, à la condition que le nouvel évêque serait toujours tiré de l'Ordre de Saint-Benoît (1449). Malheureusement pour Redon, la bulle de Nicolas V ne fut pas mise à exécution : Yves Le Sénéchal, alors abbé de Saint-Sauveur, mourut sans l'épiscopat, en 1467, et avec lui s'éteignit la série des abbés réguliers; aussitôt après sa mort, l'abbaye de Redon tomba en commende, c'est-à-dire en décadence.

Au ^{xvii}^e siècle, la société des Bénédictins réformés de Bretagne vint s'établir à Redon; cette abbaye devint la résidence du supérieur général et comme le centre de la nouvelle Congrégation. Par malheur le cardinal de Richelieu, nommé abbé commendataire de Redon, se fit, — disait-il lui-même, — donner par le roi le protectorat de la Congrégation de

Bretagne « afin de la démembrer¹. » Il y réussit facilement, et la Congrégation de Saint-Maur, plus favorisée, prit possession de l'abbaye de Redon.

Ce fut dans ce monastère de Saint-Sauveur que fut conçue, en 1689, par le prieur dom Audren, la vaste entreprise qui nous donna au siècle suivant la grande *Histoire de Bretagne* par les Bénédictins.

Les dernières années de l'abbaye de Redon furent bien tristes : en 1780, l'église abbatiale fut incendiée; dix ans plus tard, la malveillance mit de nouveau le feu au monastère; la Révolution arriva enfin et ne trouva plus que sept religieux à Redon.

Nous nous contenterons de ce simple abrégé des annales de Saint-Sauveur, parce que nous ne pouvons songer à refaire ici, même partiellement, cette histoire, après l'importante publication du *Cartulaire de Redon*, œuvre de M. de Courson, et de l'*Histoire de Redon* par dom Jausions. Toutefois, nous noterons quelques faits se rapportant au ix^e siècle et éclairant la question des origines, si intéressante à cette époque.

Le *Cartulaire* nous apprend que le lieu donné à Convoyon par Ratuili s'appelait Roton, dont on a fait Redon, « *ipsum locum Roton vocatum* » — « *monasterium quod vocatur Roton*². »

Ce monastère de Roton se trouvait, à l'origine, dans le diocèse de Vannes et dans la paroisse de Bains : « *Abbas monasterii, cujus vocabulum est Roton, in pago Browerock, in loco qui dicitur Bain*³. »

Le territoire environnant l'abbaye et formant encore au-

1. *Hist. de Redon*, p. 152.

2. *Cart. Roton*, 1, 2.

3. *Ibid.*, 355.

Redon se nommait Ros; il s'étendait de Vilaine et d'Oult et une ligne cousins, de Spiluc (nunc Saint-Jean-des-Vilaine, jusqu'à Mussain, village si-Oult : « *Partem que vocatur Ros circumsquis, id est, ex Ultone flumine et Viserte, de antiqua ecclesia Bain, sita in vic, pervenientis, per finem hereditatis Villule que dicitur Mutsin, usque ad*

Redon, nous trouvons donc mention-village de Mussain, vers 834, et celui runcupante Bocudon, » vers 861, existre en Redon.

on renferma dès l'origine douze moines vers 833 : c'était Convoyon, Conhoiarn, ideloc, Riowen, Wetenwoion, Léomel, umdelu et Cunneur. Dès 834, ils prirent Benoit, que leur enseigna l'ermite de Saint-Maur-sur-Loire.

étruisirent pas complètement l'abbaye ad ils envahirent Redon. Malgré le yon pour Plélan vers 884, plusieurs à Redon; ils semblent même avoir élu de leur bienheureux fondateur, parce à Plélan².

auteurs de Redon au ix^e siècle furent : bonnaire et le roi Charles-le-Chauve; ninoë, Érispoë et Salomon, qui favorisouvoir ce pieux établissement; — les

comtes Pasweten, dont la femme Prostlon fut inhumée à Saint-Sauveur, Alain-le-Grand et Judicaël, qui firent de fréquents voyages à l'abbaye; — les mactierns Ratuili en 832, Alfrid en 852, et Hoiarscoët, qui se qualifiait prince d'Auessac, en 853; — enfin un nombre infini de nobles, de prêtres, etc., dont il serait fastidieux de rappeler ici les noms et qui tinrent à faire leurs aumônes, parfois considérables, au nouveau monastère.

Remarquons enfin les divers modes d'investitures employés par les bienfaiteurs de Redon : c'est d'abord l'investiture par le gant, « *per manicam*, » dont se servent Roiandrëon vers 833, Sulmonoc vers 861, Nominoë, Courautmonoc et Sulhaeloc en 867, Hirdhoiarn et Worethoiarn, à la même date, Spërawet et Maenworet en 868, Dréholow vers 870, et le comte Alain en 888. — C'est ensuite l'investiture par la glèbe ou motte de terre, « *per cespitem*, » dont usent Retwalart en 833, Worcomin en 846, Urwethen vers 851, Ratlowen et Catlowen en 867; ces deux derniers joignent la charte à la glèbe, « *per cartam et cespitem*; » — enfin il est fait mention d'un quatrième mode d'investiture : Warshoni donne aux moines de Redon son petit monastère « *per suam crucem que de collo ejus pendeat* ¹. »

Si nous rapprochons des noms de ces divers bienfaiteurs de Redon ceux des moines qui fondèrent le monastère et ceux des témoins nobles qui figurent alors, tels que Catweten, Deurhoiarn, Jarnwocan, Wurlowen, Festworet, Wincalon, Tanetwin, Drelowen, etc., etc., nous avons la preuve que toute la population du pays de Redon était alors bretonne. Aussi la fondation de l'abbaye de Saint-Sauveur fut-elle de la part de Nominoë une œuvre politique en même temps qu'un acte religieux; il considéra le nouveau monastère comme

1. *Cart. Rot., passim.*

ard destiné à soutenir l'indépendance
des prétentions des rois de France
qui explique la faveur toute particu-
de Saint-Sauveur auprès des souve-
nt le moyen âge et la rapide et grande
vint ce monastère.

onologique des abbés de Redon ¹.

1, dont nous n'avons pas à retracer
ublications diverses faites à son sujet.
Redon vers 833, et mourut à Saint-
Maxent) le 5 janvier 868.

é par saint Convoyon de veiller sur
endant l'invasion normande, fut élu
saint Benoît, du vivant même, semble-
. Il releva le monastère de Redon, y
ugiés à Saint-Maxent, sauf quelques-
rieuré, soumis par le roi Salomon à
and reçut plusieurs donations consi-
ent de remettre en état le temporel
y établir solidement la régularité ; il

fois le titre d'abbé de Saint-Sauveur
paraît avoir souvent résidé dans ce
btint de Gurwant, comte de Rennes,
de Pléchâtel, dont l'autre moitié avait
n par Salomon.

ait abbé de Redon en 876.

e concordance des diverses listes publiées par
ix, M. de Courson, dom Jausions et M. Hau-

Liberius, fils du mactiern Rat
enfance par ce seigneur, gouver
ssista au couronnement d'Alai
llaire, et reçut de ce prince la

Fulchric. Du temps de cet abb
Grand donna à Redon les paroi
Fulchric devint en 896 évêque
- *Ritwald* donna l'habit mona

- *Cathwiant* était contemporain
Bili, évêque de Vannes, qui l
oisse de Guipry.

Adhémard, frère de Savary, ,
i, en 924, de céder aux comtes
Maxent, déposé à Plélan.

Bernard vivait au temps d'Al
en 930; à cette époque, Héro
na Guérech, comte de Nantes,
moine de Redon, à plus forte
nastère, comme on a voulu le

Aruf souscrivit à plusieurs
nt-Michel, vers 990.

- *Théobald* était abbé de Redon.
bataille de Conquereuil.

- *Maynard*, homme d'une gran
fois les deux abbayes de Redo
l mourut dans cette dernière,
l^{re} donna à Redon l'île de Belle

- *Catwallon*, frère du duc Geo
i, donna un grand relief à son
on relevât directement du Sain

e parvint à son plus haut
-t-il de ses religieux les noi
s-Bois et de Quimperlé. O
vers 1040.

l'association conclue entre

d prieur de Redon, fut élu
ent fondés les prieurés de S
re-Dame de Frossay, d'H
ne de Montautour, donnés
, seigneur de Retz, fonda l'
à celle de Redon. C'est en
e l'abbaye de Redon prit plu
à deux crosses adossées d'a
re accompagnée de deux c
t le 21 mai 1060.

puis abbé de Redon, eut de
ne de Nantes, et vit se fond
igné.

accéda immédiatement à A
e chose.

nt abbé en 1084, et de son
leaubourg.

dès 1086; il eut différend
Fergent, qui prétendaient c
is l'église de Redon quand l
ieur, mais abdiqua peu apr
en 1111.

qualité d'abbé aux obsèqu
n 1092, et souscrivit à la f
lon, en 1105.

Ile-et-Vilaine.

XXII. — *Gauthier* fit exempter, en corvées exigées par le duc pour la co de Blain; il donna l'habit monastique et reçut le don d'une partie des di Phily. Il mourut le 10 novembre.

XXIII. — *Hervé* admit parmi ses Fergent en 1112; il obtint la réconcili: église abbatiale polluée par Olivier de de lui les terres de Ballac et de Brang fonder, en 1132, le prieuré de Notre-I

XXIV. — *Guillaume I^{er}* était abbé e

XXV. — *Yves I^{er}*, prieur, puis abb 1144 un différend survenu entre Herv Villarblez. Il obtint en 1147 la confir viléges de son monastère, et inhuma d de son mari le duc Alain Fergent, la en 1148. Yves gouvernait encore Red après il se retira à l'abbaye de Saint-mourut.

XXVI. — *Silvestre* reçut Guillaume, et lui donna Château-Sé, « *castellum* . mourut en 1169.

XXVII. — *Vivien* souscrivit, en 11 entre l'évêque de Saint-Malo et les mo

XXVIII. — *Jean I^{er}* eut beaucoup Guethenoc, évêque de Vannes, qui cont son abbaye, puis du duc Pierre Mauc revenus du monastère. Cet abbé mour

XXIX. — *Daniel* ne fut pas plus l Vannes, Cadioc, continua de le pours le-Roux acheva de ruiner l'abbaye d prendre avec ses moines le chemin de se retirèrent en Touraine. Grâce à l

rentrer à Redon en 1256. Daniel

est placé ici par D. Taillandier, que sa mort, arrivée le 28 octobre. fut abbé du temps du pape Clément mourut à Rome le 5 mars, plaidant, en faveur de son monastère, contre le

qui succéda au précédent, sous le pontificat mourut avant le 22 août 1280, le 12^e de Redon.

Guillaume transigea en 1288 avec Guillaume au sujet d'une porte du Pont-de-Brennaise. L'année suivante, il régla l'extension de la juridiction de Redon. La construction du chœur et de la tour de son monastère fut terminée le 12 février 1307 et fut inhumé sous une épitaphe que l'on y voit encore :

*Incumbit tumulus ter et EPTA Joannis
qui plebs doluit Rotoni.
humilis, facundus, honestus,
mansuetus, mitis, honorificus.*

Bern (de Vern?) traita, en 1332, au sujet de la juridiction épiscopale sur les paroisses qui n'en étaient exemptes; il mourut le

Il gouverna de 1340 à 1370. Ayant été prisonnier des Anglais de Blois, il vit son monastère pillé par les troupes de Jean de Montfort, ses fermes dé

ses bois coupés, et lui-même fut
rté moyennant rançon, il fortifia
ès la bataille d'Auray, sa soumissi
mourut en mars 1370.

VI. — *Mathieu Le Bar* ratifia le
nin 1381.

VII. — *Guillaume de Trébiquet*,
nsféré à Redon en 1384, et as
, en 1389.

VIII. — *Raoul I^{er}* fit serment d
ie en 1396, et en obtint une s
; il vivait encore en 1402. Quelq
: même personnage que Raoul de
eux, il eût résigné en faveur d
: repris la crosse abbatiale.

IX. — *Jean de Pontbriand* accom
, en 1404.

— *Raoul de Pontbriand*, abbé c
du duc de Bretagne que la fabriq
Redon ne porterait aucun préjud
t le 18 décembre 1422 et fut inhu
tre-Dame-de-Pitié, où l'on voit
ette inscription : *Cy gist frère*
: *abbé de Redon, qui décéda le XV*
il III^e XXII. Dieu lui pardoint.

. — *Guillaume Bodart* obtint, en
tie des monnayeurs établis à Red
causaient à l'abbaye; il mourut l'a

I. — *Simon* était abbé de Redon

II. — *Guillaume Chesnel* reçut ses
et rendit aveu au duc en 1432.

on en pierre du pont de la Mée, :
lation de l'hôpital de cette ville. I

isons obtint des bulles d'Engène I'

al, fils d'Even, seigneur de Kercado
t élu en 1440. Sous son gouverne
rigea Redon en évêché, à la prièr
cette érection n'eut pas de suite
Mée et construisit dans son églis
I.-D.-de-Bonne-Nouvelle, où il fu
avec cette épitaphe :

*Uinus Yro Le Seneschal, abbas insi
i hanc edificavit capellam, aliaqu
Tandem post multa valde laudabili
ie 3 januarii, anno 1467. Anim
nen.*

œlivy, évêque d'Avignon, puis d
enfin cardinal de Sainte-Praxède
mendataire de Redon; nommé e
et fut inhumé à Rome dans so
voit encore son magnifique tom

livière fut élu par les religieux d
firmer en 1491 tous les privilège
l'année suivante, le 7 octobre; so
la chapelle de Notre - Dame - du
iale.

Guéguen obtint l'abbaye en com
évêque de Nantes, et y mourut l
ombeau, œuvre de Michel Columb
cette ville et porte cette inscrip

révérénd père en Dieu messire

*Évêque de Nantes, abbé de
Lastellier et premier président de la
mort le 23 novembre 1514*

— *Georges d'Aradon, évêque
de Redon lorsqu'il mourut, en
Philippe de Lastellier était abbé
I. Hauréau*³.

*Pierre de Brignac, religieux de
las-de-Rhuys, fut élu abbé de
en 1514.*

— *Louis de Rossi, cardinal du ti
m précédent; il vivait encore e*

— *Clément Champion, valet
1^{er}, obtint l'abbaye en 1524.*

— *Jean Salviati, fils de Jacqu
sœur du pape Léon X, cardina
pourvu de l'abbaye en 1528, .
re 1553.*

— *Bernard Salviati, frère du
et évêque de Saint-Papoul, fit
mourut à Rome le 6 mai 1568, e
-la-Minerve.*

— *Paul-Hector Scotti fit sermen
commendataire, quoiqu'Italie
nt habiter son monastère, mo
lans la chapelle Saint-Roch de*

*rtial des Évêques de Nantes, par M. d
ms. sur la Bretagne, par l'abbé de
laine.)*

Christ., XIV.

Espinay, fils de **Franc**
nne de Cossé, évêq
, reconstruisit l'abbati
bretagne et mourut en
u Plessis, duc de Riel
en 1622, remplaça la
le de **Saint-Maur**, aic
e, mourut le 4 décem

hoiseul du Plessis-Pras
al César de Choiseul e
baye de 1643 à 164

e Choiseul, frère du p
ecclésiastique en 1652

Choiseul, frère des pr
l'abbaye en 1681 et s
Emmanuel de la Tour
en 1681; mais ayant
en 1692, il résigna et
nwald de la Tour-d'Al
nommé abbé de Redor
1722 et cardinal en

ais des Nos, pourvu de
evint évêque de Renn
conserva cette abbaye
dépouiller.

plises, monastères et chapell

ouveau qu'il nous sei
e qu'était autrefois et

la ville de Redon : tous les documents concernant e de Saint-Sauveur sont réunis dans le *Cartulaire de* édité et enrichi de vastes prolégomènes et d'un grand ice par M. de Courson; toutes les annales de la ville uffisamment racontées dans l'*Histoire de Redon*, par usions; nous avons nous-même publié l'analyse, avec ntaires, de l'intéressante et si complète *Déclaration de Scotti*, qui présente l'image fidèle de ce qu'était Redon yen âge¹. Inutile donc de répéter ici ce qu'on peut lire s; aussi sommes-nous le plus bref possible dans cette te étude sur la ville de Redon.

Saint-Sauveur, ancienne église abbatiale, aujourd'hui paroissiale de Redon, est un bel édifice construit à s époques et présentant d'intéressants modèles d'archi- s romane et ogivale. M. l'abbé Brune l'a décrite avec exactitude² pour qu'il soit besoin d'en faire ici une le description.

Notre-Dame-du-Pesle, ancienne église paroissiale, offrait es parties remarquables : la façade occidentale et la ai la surmontait étaient romanes; le reste de l'édifice là être rebâti au xvi^e siècle. Cette église, abandonnée la Révolution, a été détruite par un incendie vers 1870.

L'église Saint-Pierre, fort ancienne, existait là où se présentement l'hôpital : d'après une vieille tradition, primitivement une église paroissiale pour le quartier t, Notre-Dame étant seulement la paroisse de la ville.

est certain que depuis le xvi^e siècle au moins, Saint-n'était plus paroisse.

La chapelle de l'hôpital fut construite vers 1438 sous ation de la Sainte Vierge et de saint Julien, dans la

Revue de Bretagne, 1870, II, 249.

Archéologie religieuse, 307.

ait alors l'hôpital
on construisit une
à saint Pierre, e
om.

ou de la Butte
e féodale de l'abb
otte fut aplanie p
n.

ichel du monastère
ient du xvii^e siècle
om Noël de la Re
edon. Ces religie
re peu de temps
nservèrent leur
e la Révolution
Retraite de la m
ent des Calvaire
.

ainte Vierge du n
telle qu'elle est
euses fussent arr
ouvent par la Ré
1810.

régation de la Sa
t dédié à saint M
. Il y avait unio
me nom située e
es vivait des dim
on, et devait entr
la Révolution, le
ette chapelle, re

de l'abbaye Sair

moines de Redon possédaient dans l'enclos de leur monastère deux chapelles mentionnées en 1586 : elles se trouvaient sur le bord des remparts de l'abbaye, entre deux grosses tours fortifiées, et étaient ornées des écussons des ducs de Bretagne.

10° *Chapelles du collège Saint-Sauveur.* — Ce collège, fondé en 1804 par des prêtres séculiers dans les bâtiments de l'ancienne abbaye, fut acheté en 1838 par les RR. PP. Eudistes, qui en ont fait un établissement très-important. On y remarque les beaux cloîtres bâtis par les Bénédictins au temps de Richelieu, et les chapelles suivantes :

A. — *La grande chapelle, dédiée aux Sacrés-Cœurs de Jésus et Marie*, bénite en 1857 et consacrée en 1867. « Chef-d'œuvre d'élégance, d'originalité et de difficulté vaincue, » cet édifice est construit dans le style ogival pur.

B. — *Chapelle de la Congrégation de la Sainte Vierge.* — C'est l'ancienne sacristie abbatiale; la voûte, très-bien travaillée, repose sur une élégante colonne centrale. Cet édifice est contemporain du cloître qu'il avoisine.

C. — *Oratoire de l'Annonciation*, dans les bâtiments occupés par les religieuses.

D. — *Oratoire de Saint-Joseph*, attaché à l'infirmerie.

E. — *Oratoire de Saint-Michel*, situé à la hauteur des voûtes de l'ancienne chapelle.

11° *Chapelle des Filles de Saint-Vincent-de-Paul*, construite dans les rues basses en 1876, et dépendant de la maison de ces religieuses.

12° *La chapelle du Cleu, dédiée au Sacré-Cœur de Jésus.* — Les RR. PP. Eudistes possèdent depuis 1872 l'ancien manoir du Cleu, où ils ont établi la résidence des missionnaires de leur Congrégation; ce qui a donné lieu à l'érection de cette chapelle.

13° *Chapelle priorale de Saint-Barthélemy*, très-ancienne

aye de Redon. Un moine de ce couvent pourvu de ce bénéfice, qui avait une cerrière lui appartenant se tenait autour de la Sainte-Croix; on s'y rendait en procession. Le pape Urbain VIII accorda, en 1629, une indulgence à tous ceux qui visitaient Saint-Barthélemy, qui donna lieu à une assemblée le jour de la Pentecôte. Aujourd'hui, cette chapelle est abandonnée à foin; elle n'offre pas d'ailleurs d'intérêt architectural.

— Manoirs et terres nobles ¹.

Le manoir appartenait, en 1536, à Bertranne, et encore en 1580. Ce devait être une terre de Guéguen, abbé de Redon, mort évêque de Vannes. A la même époque de 1580, vivait Olivier Bahurel.

Le manoir du Rhun possédait naguère Bahurel, de 1580 à M. et M^{me} de Laigue.

Le manoir d'origine assez récente, semble indiquer son nom, à l'entrée des faubourgs de Redon, a été possédé par les familles Don-Pontbellanger et Jousselin. C'est aujourd'hui de M. de Chastellux.

La terre noble appartenait pendant plusieurs siècles au Rocher, dont l'un des membres, Guillemer, bourgeois de Redon, fut anobli en 1442.

Jean du Rocher, seigneur de Beaulieu,

¹ Le manoir de Saint-Vilaine, fonds de l'abbaye de Redon. — Reg. de l'abbaye de Redon.
— Anciennes réformations ms. de la noblesse en France.
de l'abbé Scotti, en 1580.

rendit aveu à l'abbé de Redon pour son manoir de Beaulieu, qu'il tenait de lui « à foy, hommage, rachapt et dixme des grains et vins y croissants. »

En 1580, Jean du Rocher, seigneur de Beaulieu, possédait encore « la maison, manoir et métairie de Beaulieu, jardin, vignes, vergers, bois anciens et de revenu, etc. »

Alexandre du Rocher rendit aveu pour cette terre le 11 octobre 1602, et Julien du Rocher, seigneur de Beaulieu, vivait en 1641. Enfin, le 31 août 1729, Hilarion du Rocher rendit à son tour aveu pour le manoir de Beaulieu.

BEAUMONT. — Le nom de ce manoir vient de la belle position qu'il occupe sur une colline qui domine tout Redon. Les seigneurs de Téhillac le possédèrent pendant longtemps, et dès 1429 Guyonne de Sévigné, veuve de Jehan de Téhillac, rendit aveu pour Beaumont à l'abbaye de Redon, dont relevait cette terre.

Le 30 juillet 1476, François de Téhillac¹, et, le 21 février 1479, Jean de Téhillac firent la même chose. Jacques de Téhillac, seigneur de Beaumont et de Téhillac, rendit également aveu pour Beaumont le 15 avril 1543, mourut le 21 janvier 1545 et fut inhumé dans l'église de Téhillac, où l'on voit encore son tombeau. Nicolas de Téhillac, seigneur de Beaumont, embrassa le protestantisme et devint en 1567 capitaine du château de la Brètesche, près la Roche-Bernard. En 1580, René de Téhillac, seigneur de Téhillac et de Beaumont, possédait « les maison, manoir, terre et seigneurie de Beaumont où il y a fuye, garenne, jardins, vignes, bois de haulte futaye et de revenu. » Les chapelains de Fleurimont

1. Ce François de Téhillac était, en réalité, un François de la Lande, fils de Tristan de la Lande, seigneur de Guignen, et de Jeanne de Téhillac, dame dudit lieu de Téhillac. François succéda à sa mère à la seigneurie de Téhillac, dont il prit le nom et les armes, que conservèrent ses descendants.

il devaient quelques rentes, et le prieur lui devait un denier « que ledit sieur de Beaumont peut prendre sur l'autel de la Barthelemy au jour et feste de Saint-

Beaumont recevait les bouchers de Redon, qui suit :

« que l'on fait en la ville de Redon un est fait information par ledit sieur de Beaumont, scavoir si ou non celui homme est de ce mestier de boucherie, et s'en est de maistres bouchers qu'il soit suffisant pour acheter. Ledit sieur de Beaumont ou son homme au prieur du cloistre de l'abbaye de Redon le faire jurer de bien et dument se faire le boucherie.

Ledit homme fait sa feste, est deub audit sieur de Beaumont, en un mois, scavoir quatre pains, quatre livres de viande selon la sorte de la feste. Chacun desdits bouchers, vendants boeuf audit Redon, est deub audit sieur de Beaumont, le jour de caresme-prenant, un gros »

En 1602, Jacques de Téhillac rendit aveu au seigneur de Redon, mais la famille de Téhillac ne continua pas; en 1645 vivaient François Gicand, sieur et dame de Beaumont, et, en 1675, c'était la propriété de Thomas Bi-Gérard.

1, en 1580. (Archiv. départ.)

2, en 1580. (Archiv. départ.)

Au temps d'Ogée (1778), la juridiction de Beaumont, moyenne justice, et très-probablement aussi le manoir du même nom, appartenaient à M. Mauduit de Kerlivio.

De nos jours, la famille de Gibon possédait la terre de Beaumont, passée dernièrement par alliance dans la famille de Pioger.

BELAIR. — Ce manoir, assez moderne, voisin de celui de Beaumont, appartient à M^{me} des Clos de la Fonchaye.

BOCUDON. — Le 2 avril 861 ou 867, Sulmonoc, fils de Vésilloc, donna aux moines de Redon une vigne qu'il possédait à Bocudon, « *in loco nuncupante Bocudon.* » Le 2 mai 892 eut lieu une assemblée des principaux habitants de Bains au sujet de la terre de Bocudon, qui dépendait encore alors de cette paroisse. Un certain Justun, d'Avessac, contestait à Buhédoc, Budmonoc et Wokeloc, tous fils de Vésilloc, la propriété de Bocudon. Mais Fulchric, abbé de Redon, accompagné de ses moines et des prêtres de Bains, fit comparaître des hommes dignes de foi qui donnèrent raison aux enfants de Vésilloc¹. On voit par là à quelle haute antiquité remonte Bocudon, situé maintenant dans la paroisse de Redon. C'était au xvi^e siècle une maison noble appartenant, en 1536 et 1559, à Guillaume Costard, seigneur de Bocudon, qui rendit aveu à l'abbé de Redon le 26 janvier 1566.

En 1580, « les maison, manoir et mestairie de Bocudon, jardins, vignes, vergers, bois ancien et de revenu, » possédés par Guillaume Costard, relevaient de l'abbaye de Redon « à debvoir de foy, hommage, rachapt et dixme au dixième des grains et autres fruits. »

Le 19 juin 1584, Jean Costard rendit aveu pour Bocudon, mais cette terre ne tarda pas beaucoup à changer de maître.

En 1662, en effet, Alain Gérard était seigneur de Bocudon,

1. *Cartul. Roton.*, 70, 219.

et le 20 juin 1693 François Gérard rendit aven pour ce manoir. Françoise Gérard, femme de Jean Primaignier, possédait en 1708 Bocudon, appartenant en 1725 au sieur de Launay-Tayart. Enfin, la famille Dumoustier avait Bocudon en 1751, car elle rendit aven à cette époque; elle conserva jusqu'à nos jours cette maison, qui appartient depuis peu de temps à M. du Rocher.

BUARD. — Nous n'avons malheureusement rien trouvé sur cette maison, appartenant à M^{me} Dondel du Faouëdic¹.

CHATELET (LE). — La Réformation de 1536 mentionne Le Chapelays, appartenant alors à Bertranne Guéguen, dame de Bahurel. Peut-être s'agit-il ici du Châtelet, dont le nom indique une certaine antiquité, et que possédait en partie la famille Tayart au xviii^e siècle; Jean Tayart, sieur du Châtelet, vivait en 1710.

CLEU (LE). — Le 20 février 1559, Robert Robert rendit aven à l'abbé de Redon pour « son lieu du Cleuz, siz paroisse de Redon, » qu'il tenait de lui « à debvoir de foy, hommage et rachapt. » Antoine Robert, sieur du Cleu, fit la même chose le 20 février 1571.

En 1643, François Gicquel et Perrine Marchand, sieur et dame de Beaumont, furent condamnés à fournir un minu de leurs « maison et appartenances du Cleuz, » tombées en rachat par suite du décès de Julien Aoustin, sieur du Plessix.

Les héritiers de feu M. de L'Étang-Chaillou, sieur du Cleu, possédaient en 1712 la maison de ce nom, pour la-

1. A moins qu'on ne reconnaisse ce nom dans celui de Bray, donné, en 1536, à une maison noble en Redon, appartenant à Bertranne Guéguen, dame de Bahurel. L'orthographe des Manuscrits des Réformations est tellement défectueuse que cette supposition est permise. M. Desmars dit de son côté que Buard était une ancienne dépendance de l'abbaye de Redon (*Redon et ses environs*, 29).

quelle M. du Clos-Chaillou rendit aveu à l'abbé de Redon, le 17 février 1727.

Vers 1872, la famille Chaillou de l'Étang, qui continuait de posséder le Cleu, a vendu ce manoir aux RR. PP. Eudistes, qui viennent d'en faire la résidence des missionnaires de leur Congrégation à Redon.

DIACRAYE (LA). — Cet ancien manoir, maintenant maison de ferme, n'a conservé de son antique splendeur qu'une jolie porte sculptée du xv^e siècle. Le 28 mai 1406, Raoullin Pollo rendit aveu à l'abbaye de Redon « pour l'herbrégement de la Diacraye, » qu'il tenait d'elle « à devoir de foy, hommage et rachapt. » Alain Lermine et Isabeau Pollo, sa femme, firent la même chose en 1477, et la Diacraye tomba en rachat à la mort de cette dame, arrivée en 1481.

La famille du Bois-Jan vint par alliance à la Diacraye, pour laquelle Alain du Bois-Jan rendit aveu le 25 février 1509. Cette terre tomba de nouveau en rachat (payé par Jean du Bois-Jan) à la mort de Jeanne Lermine, arrivée en 1519.

Jean du Bois-Jan, en 1520, et Louis du Bois-Jan, en 1545, rendirent également aveu pour la Diacraye, « maison noble possédée par Jean du Bois-Jan en 1536. »

Mais en 1580, « les maison, colombier, jardins, carrouges, courts et deports du manoir et herbrégement de la Diacraye, avec ses bois, garennes et vignes, » appartenaient à Jehan Avril, seigneur de Lormaye et de la Diacraye.

Le 27 juillet 1602, François Davy rendit aveu « pour le tenement de la Diacraye, » et en 1695 les héritiers de Pierre Calais devinrent possesseurs de cette terre noble.

La Diacraye appartenait dernièrement à la famille Dumoustier.

HOUSSAYE (LA). — Il est fait mention en 1580 des vignes

« il ne semble pas que la maison de ce
homme noble. Nous n'avons rien recueilli
de manoir, propriété de la famille Maudet
mourut naguère, en 1872, M^{me} Maudet
hérèse Morice du Lérain. La Houssaye
dit au général Hubert de la Hayrie.

« Cette station gallo-romaine, dit-on, ce
est en âge le siège d'une seigneurie apparte-
nait à François Lambart, qui en fit l'aveu le 2 no-
vembre 1509, de qui il la tenait, « à devoir
rachapt. » Le 16 août 1509, Bertranne
François Lambart et tutrice de Guillaume
rendit également aveu pour la terre de

« seigneur de Lanruas, possédait en 1580
la seigneurie de Lanruas, avec ses jar-
dins tant anciens que de revenu, une
à conils, des rentes et dixmes et une

juridiction seigneuriale. »

Le 24 mai 1604, Jeanne Tanouarn, veuve de Pierre Lam-
bart et tutrice de Paul-Hector Lambart, son fils aîné, rendit
aveu pour la seigneurie de Lanruas.

Le 4 août 1661 fut passé un accord entre les religieux de
l'abbaye de Redon et M. de la Haye Le Gal, seigneur de Lan-
ruas, par lequel il fut reconnu « que la terre de Lanruas
relève de l'abbaye de Redon à devoir de rachapt, comme
aussi les terres de la chapellenie de Saint-Georges de laquelle
le seigneur de Lanruas est présentateur. »

Le 21 février 1679, M. de la Haye Le Gal rendit aveu
pour Lanruas à l'abbé de Redon.

En 1778, la moyenne justice de Lanruas appartenait, dit
l'écrit, à M. Osmond.

Lanruas n'est plus qu'une ferme possédée par M. Bernède.

PARC-ANGER (LE). — Ce manoir appartenait en 1536 à Jean Couldebouc, mais il n'en est point fait mention dans l'Aveu de l'abbé Scotti, en 1580. La famille Marcadé posséda ensuite cette maison noble, et Jean Marcadé, seigneur du Parc-Anger, vivait en 1648 et 1653.

Le Parc-Anger appartient maintenant à M. et M^{me} Lamour de Caslou, qui l'habitent.

PESLE (LE). — Le 20 février 1559; Michel Le Petit, curateur de François Le Petit, rendit aveu à l'abbé de Redon « pour les lieu et appartenances du Pesle, acquis par défunt François Le Petit, père dudit mineur, d'avec le seigneur de Lanruas, » et déclara le tenir de l'abbaye « à devoir de foy, hommage et rachapt. »

Le 21 novembre 1644, Marguerite Le Gal, femme d'André Simon, vendit à messire Jean Le Gal, recteur de Saint-Germain de Rennes, « les maison noble et appartenances du Pesle; » et le 23 décembre 1695, M. Le Gal rendit aveu pour le Pesle à l'abbé de Redon.

L'ancien manoir du Pesle n'existe plus; sur son emplacement a été construit l'hôtel de la sous-préfecture de Redon.

ROZAY (LE). — Le 24 février 1494, Perrine Gourio, veuve d'Henry du Tertre et tutrice de Jean du Tertre, son fils, rendit aveu à l'abbé de Redon pour « son manoir et terre du Rozay, » tenu de lui « à devoir de foy, hommage et rachapt. »

Guillaume Lambart possédait le Rozay en 1536, et, le 19 mars 1559, Pierre Lambart, seigneur de Port-de-Roche, rendit aveu pour cette maison noble « avec ses appartenances, anciens jardins, vignes, garennes, colombier, parterres, etc. »

En 1580, Louis Tayart le jeune, seigneur du Rozay, possédait « le manoir et herbrégement du lieu et seigneurie du Rozay, tant maisons, bois anciens que de revenu, vignes, prés, etc. ; » il rendit aveu le 5 septembre 1582.

82, Guillemette Le Marchand, veuve de tutrice de leurs enfants, rendit aveu pour novembre 1693, Louis Paignon, seigneur chat dû par suite du décès de son père, du Rozay.

1729, Anne-Renée Maury, veuve de Jean-jeur du Rozay et tutrice de ses enfants, Rozay. Le 26 janvier 1763, le fils de cette non, seigneur du Rozay, épousa, dans la rthélemy, Marie-Hyacinthe Lambart.

tenant une ferme appartenant à M. Hodée. ans la ville même de Redon quelques ortantes qui ne figurent pas parmi les lesquelles nous n'avons pas recueilli de es sont : LE MAIL, propriété de M. de DE CARMOIS, très-curieuse maison con-nier par la famille Michel de Carmois, ant par la famille Gentilhomme; — LE derne, habité par la famille de la Gran-

HÔTEL-DE-VILLE, qui était, avant la Révo-tial des abbés commendataires de Redon.

§ II. — BAINS.

oisiales. — Bains au ix^e et au xvr^e siècle.

ains ne peut être contestée; les ruines ouvertes dans cette paroisse et précé-atteignent son origine. Une population de bonne heure sur cette langue de la Vilaine et l'Oult. Sans doute, saint à son monastère de Plaz, en Brain,

évangélisa cette contrée qui gardait encore de son temps le culte païen des druides. Peut-être même faut-il admettre un premier établissement chrétien plus ancien à Bains qu'aux environs, puisqu'en 834 l'église de cette paroisse est déjà appelée « *antiqua ecclesia Bain*¹. » Ainsi, dès le commencement du ix^e siècle, Bains était considérée comme une vieille paroisse, « *plebs que vocatur Bain*²; » c'était même, avons-nous dit, ce qu'on appelait alors une *condita*, « *condita plebs Bain*³, » c'est-à-dire une localité où les Romains s'étaient établis pendant la conquête des Gaules, ce qui lui avait donné une certaine importance dont on conservait encore le souvenir en 834.

Cette paroisse de Bains renfermait alors très-certainement le territoire des paroisses actuelles de Redon, Bains et Sainte-Marie, et très-probablement même celui de la paroisse de Cournon⁴. Mais lorsque Ratuili et Nominoë eurent fondé l'abbaye de Saint-Sauveur de Redon, le territoire de Bains fut démembré par suite de la création d'une nouvelle paroisse, appelée Notre-Dame de Redon, formée de la ville naissante de ce nom et de sa banlieue. Le territoire de Cournon, où se trouvait le monastère de ce nom, fut aussi distrait de bonne heure de la paroisse de Bains, sans que nous sachions comment. Enfin, de nos jours, l'érection de Sainte-Marie en paroisse est encore venue restreindre les limites de Bains.

Nous avons vu que Ratuili et Nominoë avaient donné à saint Convoyon les portions de la paroisse de Bains nommées Roton et Roz, formant le territoire de Redon; c'était vers 834.

1. *Cartul. Rotonense*, 1.

2. *Ibidem*, 155, 180.

3. *Cartul. Roton.*, 91, 180.

4. M. l'abbé Luco croit même que la paroisse de Glénac a dû, comme Cournon, faire partie primitivement du territoire de Bains. (V. *Bull. de la Société polym. du Morbihan*, 1876.)

Bénédictins reçurent de l'empereur Louis-le-
ême le reste de la paroisse de Bains, qui se
tout entière sous la domination de l'abbaye

Bains était gouverné, comme tous les *plous*
chef de paroisse appelé *mactiern*; à l'arrivée
n, ce chef était Ratuili, qui habitait en Sixt,
igneur de Bains. Mais, par suite des do-
r Ratuili lui-même et par Louis-le-Dé-
ées par Charles-le-Chauve et par les rois
et Érispoë, les moines de Redon devinrent
eurs de Bains; aussi furent-ils maintenus,
possession du droit de tonlieu qui apparte-
d'Oult aux *mactierns* de Bains.

ne s'établirent pas toutefois sans difficultés.
fred, successeur de Ratuili à Sixt, pour se
pas Bains en sa possession, menaça d'in-
de Redon; Érispoë était alors mort, et les
consentirent à lui donner huit parcelles en
rer quatre otages. Mais lorsque Salomon fut
sur le trône de Bretagne, il fit comparaître
i et l'obligea à rendre à l'abbé de Redon ce
xtorqué par violence. Plus tard, un autre
Fredworet chercha aussi querelle aux Béné-
de leurs colons de Bains; quoiqu'il se fût
t de mort, ses héritiers renouvelèrent les
is, mais le comte Pascweten donna encore
ux. Enfin, il est fait mention de trois autres
Hingant et Risweten, et d'un bandit nommé
lamèrent en Bains une partie des biens que
de Redon et firent beaucoup de mal à ce
rien ne prouve qu'ils fussent des personnages
que les *mactierns* qui précèdent. D'ailleurs,

au bout de quelques années de lutte, les moines demeurèrent paisibles possesseurs de la seigneurie de Bains¹.

Au-dessous des mactierns ou chefs de paroisse se trouvaient les anciens, les prêtres et les nobles, « *seniores, presbyteri et optimates*, » qui réunis composaient l'assemblée du *plou*. Ces réunions portaient le nom de *placita*, et se tenaient soit devant l'église de Bains, soit dans le temple même.

Voici quels étaient les prêtres de Bains vivant au ix^e siècle : en 826-834, Drewallon, Sulwal, Ninan, Matin ; — en 867, Leuhemel, Omni, Ninan, les deux premiers très-probablement moines de Redon ; — en 857-868, Worgewan ; — en 867-871, Calfat et Wurmonoc ; — en 892, Hailcobrant, Castat, Jarnhatoui et Romie. Il est enfin fait mention à Bains des diacres Sulmael en 870, Hocunнан, Loiesvotal et Maenhoiarn en 892².

Les anciens de Bains étaient convoqués dans les circonstances importantes pour donner leur avis sur des points controversés et pour maintenir les traditions locales. Ils se réunirent en 840, sur les bords de la Vilaine, à propos d'une écluse contestée, et, en 848, au sujet du droit de tonlieu sur la rivière d'Oult ; à cette dernière époque ils se nommaient Jarnhatoë, Vurhoiarn, Roenwallon, Sulval, prêtre, Wetencar, Arthwin, Jarnhebet, Haeldedwin et Maenwocon. Ils s'assemblèrent encore, vers 875, pour terminer le différend survenu entre les moines de Redon et les héritiers du mactiern Gredworet, et, en 892, à propos des hommes de Botcudon³.

Parmi les nobles de Bains contemporains de saint Convoyon, l'un des premiers semble être cet ancien du *plou*, nommé Arthwin ; il habitait le village de Prin (aujourd'hui en

1. *Cartul. Roton.*, 2, 80, 79, 210, 355. — *Vie de saint Convoyon*, par dom Jausions, 37, 42, 64.

2. *Cart. Roton.*, 25, 80, 91, 144, 160, 180, 210, 219.

3. *Cart. Roton.*, 80, 151, 210, 219.

mo Arthwin in Prin; » il avait épousé
autre furent de généreux bienfaiteurs
il est traité dans les actes du temps
Le *Cartulaire* nous donne sa généalo-
tre les biens que possédait sa famille.
à Satmoët, est également appelé « ma-

noms des habitants de Bains rangés
; les chartes du ix^e siècle : en 833,
mon, Wordetwid, Catwobri, Radweten,
Roenwallon, Maenworon, Worhowen,
Iaelbert, Rikenew, Jarncant; en 867,
rnworet, Warner, Corweten et Hitin;
orcowon et Ninan, Hinwalart, Conan,
ert, Vurgoion, Catlowen, Rannarwart,

aler les colons de Bains pour avoir la
de cette paroisse essentiellement bre-
owen donne aux moines de Redon, en
gen, les biens et les manants qu'il pos-
terra hereditatis sue in Bain cum massis
s 857-868, un bandit nommé Cunatan,
ts envers Saint-Sauveur, donna à ce
appelé Martin et sa postérité, « *tradidit*
(Martin) ut habeant eum monachi Ro-
nen ejus post eum in sempiternum. » —
, par la querelle suscitée aux moines
stiern Gredworet, que les colons de
s passer librement d'un domaine dans
ur résidence. Ce servage n'effrayait pas
s, comme le prouve le fait suivant :

vers 1050-1060, un certain chevalier demanda à Pérennès, abbé de Redon, la tenue qu'occupaient au village de Prin Tetguithel et ses fils, « *tentionem Tetguithel in Prin*; » mais ces derniers supplièrent l'abbé de ne pas écouter cette proposition; ils lui offrirent même une somme de 50 sols afin qu'il leur permit de continuer à vivre librement, « *libere servire*, » comme avaient fait leurs ancêtres, sous le régime du villainage, « *servitus villanica*, » en payant la redevance exigée d'ordinaire des *villani*; ce que les moines leur accordèrent¹.

Les chartes du ix^e siècle nomment en Bains plusieurs localités qu'on retrouve encore après mille ans écoulés : c'est le village de Germiniac (aujourd'hui en Sainte-Marie), « *in villa Jarmanac*; » et celui de Prin, dont nous avons déjà parlé; nous avons également signalé le territoire de Spiluc, « *pars que dicitur Spiluc*, » que l'on croit être Saint-Jean d'Espileuc, sur les bords de la Vilaine, et le petit village de Mus-sain, sur les rives de l'Oult, « *villula que dicitur Mutsin*. »

N'oublions pas non plus que les lieux de Ros, de Roton et de Bocudon, donnés à saint Convoyon, étaient primitivement en Bains, et qu'on voyait dans cette paroisse à la même époque les abbayes de Ballon et de Busal, et le petit monastère de Cournon, dont nous parlerons bientôt.

Tel était donc l'aspect que présentait au ix^e siècle le *plou* ou paroisse de Bains, dont il faut chercher l'étymologie dans la langue bretonne, plutôt que d'admettre, avec les moines des xii^e et xiii^e siècles, les noms d'*Aquæ Rothonæ* ou de *bal-livia de Balneo*, qu'ils donnaient à cette paroisse et à son bailliage.

Pour payer les décimes réclamés par le roi, et en vertu de l'édit de 1563, les moines de Redon vendirent à Jean de

1. *Cart. Roton.*, 25, 210, 231, 367, 399.

Fescan leur châteltenie de Bains, par contrat du 12 octobre 1563, pour la somme de 8,432 livres 13 sols 9 deniers; heureusement pour l'abbaye qu'elle put racheter cette antique seigneurie par retrait féodal dès le 31 juillet 1565¹.

Vers cette même époque, la déclaration faite au roi par Hector Scotti, abbé commendataire de Redon, en 1580, nous fait connaître la paroisse de Bains au xvi^e siècle.

Bains était alors divisée en dix frairies nommées : les Bignons, — Couloumel, — la rivière d'Oult, — Couardière, — Binon, — Bléheuc, — Saint-Marcellin, — Pont-de-Renac, — Prin — et Germigniac. Ces frairies renfermaient soixante-neuf villages, le bourg de Bains situé dans celle des Bignons, la bourgade de Saint-Marcellin, quatorze manoirs et une dizaine de chapelles.

L'abbé de Redon y possédait près du bourg « le manoir, maison, métairie, bois et parc du Plessix avec ses appartenances, iceluy bois cerné de murs, le tout en un tenant, contenant environ 220 journaux de terre; — le bois taillif de la Tousche-Gallier (15 journaux de terre); — le bois taillif de Tresselan (85 journaux); — les moulins à vent de Bréhon, de Guerchemin et de l'Aumônerie; — les moulins à eau de Germigniac et de la Bataille, avec leurs étangs et chaussées, auxquels moulins sont tenus les sujets demeurant en ladite paroisse de Bains faire moudre leurs grains; » — les prés Morin et du Plat, — et l'écluse de Courouët².

En leur qualité de seigneurs de Bains, les religieux de Redon recueillaient les dimes de la paroisse et fournissaient une pension au vicaire perpétuel qui la desservait; ils avaient aussi le droit de faire amener par les habitants tout le bois

1. Arch. départ. d'Ille-et-Vilaine, fonds de Redon.

2. Déclaration de l'abbé Scotti. — Mss. des archives départementales d'Ille-et-Vilaine et des archives municipales de Redon.

de chauffage nécessaire à leur monastère, et les matériaux employés aux réparations des édifices publics de Redon ; en revanche, les paroissiens de Bains étaient exempts de payer les droits de coutumes sur toutes les marchandises qu'ils portaient aux foires et marchés de Redon. Comme curés primitifs de Bains, et en souvenir de ce que Saint-Sauveur de Redon avait dans l'origine fait partie de cette antique paroisse, les moines de l'abbaye venaient le jour de Pâques célébrer eux-mêmes la grand'messe au maître-autel de l'église de Bains ; le vicaire perpétuel devait leur remettre pour ce service la somme de 12 livres ¹.

Enfin, la juridiction seigneuriale de l'abbaye de Saint-Sauveur exercée à Redon comprenait dans son ressort la paroisse de Bains tout entière. Tout cet état des choses subsista à Bains jusqu'à l'époque de la Révolution.

II. — Église, monastères, minihs et chapelles.

De l'ancienne église paroissiale « de Saint-Jean de Bains, cernée de son cimetière et relevant de l'abbaye de Redon, » il ne reste plus rien. Les dernières ruines de cet édifice, situé au milieu du bourg, offraient, au reste, peu d'intérêt, quoiqu'elles eussent, selon M. l'abbé Brune, quelques caractères architecturaux de l'époque romane et du xv^e siècle. On y voyait la chapelle seigneuriale de la Rouaudaye, celles du Rosaire, de Sainte-Marguerite et de Saint-Gobrien. Le seigneur de la Rouaudaye y avait, en outre, ses armoiries peintes dans la maîtresse-vitre du chœur.

C'était dans ce temple, appelé par Nominoë en 834 l'antique église de Bain, qu'à la suite des offices divins se traitaient, au ix^e siècle, les affaires importantes de la paroisse.

1. *Les Paroisses de l'ancien diocèse de Vannes*, par M. l'abbé Luco.

sa femme Magensin ses terres de *Germi-ecclesia Bain*, et cette dernière, à son moines de Redon en 867. Ce fut aussi le Arthwin prêta serment sur les Évangérelques en faveur de Roenwallon, et l Ritcand, abbé de Redon, accompagné el et Adgan, investit Junetwand de la située en Carentoir. Enfin, les assembla la paroisse se tenaient ordinairement é.

bénite en 1872, à trois vastes nefs, une une tour octogone et de deux clochetons, l abside; c'est l'œuvre de M. l'architecte

du ix^e siècle plusieurs monastères depuis C'était d'abord, — outre l'abbaye de son territoire, — l'abbaye de Ballon, qui r le bord d'une voie romaine, dans les ore maintenant landes de la Bataille, y vainquit Charles-le-Chauve dans un usura l'indépendance de la Bretagne. Ce avait été fondé, d'après Déric, par Maël-, avant 638; il était encore habité vers es, Corweten et Catwolon, qui préten- au détriment des moines de Redon, un navires et les marchands passant à Bal- Dult; mais les anciens des paroisses voi- de Bains, donnèrent tort aux religieux rent ceux de Redon dans la possession

·Sauveur, en devenant puissante, absorba it monastère de Ballon. Faut-il voir un celui-ci dans la « maison de Bréhon; »

avoisinant, en 1580, le village « appelé la Bataille, auquel il y a une grande longueur de maisons à trois étages?¹ » Nous ne voudrions pas l'affirmer.

Il est fait mention à la même époque de 849, et dans la même circonstance, d'un autre monastère voisin situé également en Bains et appelé l'*abbaye de Busal*. Ce couvent se trouvait certainement sur les bords de l'Oult, et la tradition prétend que la vieille chapelle de Saint-Méen, dont les ruines apparaissent encore près de cette rivière, en est un dernier débris. Une maison voisine de cette chapelle, nommée l'Hôtel-Brûlé, passe pour avoir été la demeure des religieux.

Un acte de 870 fut aussi signé dans un troisième petit monastère situé en Bains, « *factum est hoc in plebe nuncupante Bain juxta monasteriolum quod vocatur monasterium Cournon.* » Siméon semble avoir été à cette époque abbé de cette maison religieuse, qui a donné naissance à la paroisse de Cournon, au diocèse de Vannes².

Enfin, un *minihi* ou lieu d'asile breton existait en Bains dans le même temps; Arthwin, noble et ancien de Bains, acheta en effet, vers 834, d'avec une femme nommée Cléroc, la moitié du *minihi* de Wokamoë, en Bains, « *dimidium menehi Wokamoe sitam in pago Venedie, in condita plebe Bain.* » Il s'engagea à lui payer 42 sols 8 deniers et à offrir à Saint-Sauveur de Redon, la veille de Noël, un cierge de 3 deniers chaque année. Plus tard, le même Arthwin acquit l'autre moitié du *minihi* de Wokamoë et offrit la terre entière de ce nom aux moines de Redon, vers 845³. Nous avons cherché en vain dans Bains l'emplacement de ce *minihi*, qui ne figure pas parmi nos asiles bretons connus jusqu'à présent; mais il

1. Aveu de l'abbé Scotti.

2. *Cart. Roton.*, 80, 180.

3. *Cart. Roton.*, 140, 141, 160.

existe presque vis-à-vis la chapelle de Saint-Méen, dans les marais où coule l'Oult, dont les eaux ont bien pu changer de direction depuis le ix^e siècle, un village qui porte encore le nom de Ménéhy. Quoiqu'il soit présentement en Saint-Vincent, dans le diocèse de Vannes, il rappelle seul maintenant l'antique lieu d'asile dont nous venons de parler.

Ces vieux souvenirs ne doivent pas, quelque intéressants qu'ils sont, nous faire oublier un monastère moderne devenu le plus bel ornement de la paroisse de Bains. Les RR. PP. Eudistes ont fondé de nos jours, dans l'ancien manoir de la Roche-du-Theil, un bel établissement religieux connu sous le nom d'abord de *Noviciat*, puis de *Scolasticat de Saint-Gabriel*. De vastes promenades, d'intelligentes cultures, de beaux jardins et de grands bois entourent cette maison; c'est une communauté aussi florissante qu'édifiante.

Parlons maintenant des chapelles existant dans la paroisse de Bains, en voici l'énumération :

1^o *Saint-Méen*. — Cette chapelle, située au bord de l'Oult, dans un joli paysage, passe, avons-nous dit, pour être le dernier vestige du vieux monastère de Busal. C'est un édifice complètement ruiné, quoique renfermant encore deux autels et plusieurs statues. Il n'a pas de style, mais paraît fort ancien avec ses sièges de pierre, son vaste porche, ses ouvertures ogivales et ses saintes effigies vermoulues.

2^o *Saint-Marcellin*. — Vers 848, le Souverain-Pontife Léon IV envoya le corps de saint Marcellin, pape et martyr, à Nominoë, qui le donna à saint Convoyon et le fit déposer dans l'église abbatiale de Redon. La tradition raconte, à ce sujet, que les moines de Saint-Sauveur, accompagnés de Nominoë et des principaux seigneurs bretons, vinrent processionnellement au-devant de ces saintes reliques, et qu'ils les rencontrèrent sur la voie romaine là même où s'élève la chapelle

de Saint-Marcellin, construite en mémoire de cet événement et enrichie d'une portion de ce corps saint.

Il est certain que cette chapelle est très-ancienne : elle se compose d'une nef terminée par un arc triomphal et par une abside, le tout d'un style roman qui rappelle les églises de Redon et de Langon ; les trois autels sont insignifiants, et une partie de l'abside a été convertie en sacristie ; mais des sculptures antiques, représentant des animaux et des feuillages, ornent l'arc triomphal, des mascarons décorent la porte principale, et des contreforts plats soutiennent l'édifice de toutes parts.

Avant la Révolution, Saint-Marcellin était une chapelle tréviale de Bains, desservie par un vicaire ou curé, ayant sa fabrique et son administration particulières, ses fonts baptismaux et son cimetière. Ses registres d'état ne remontent toutefois qu'à 1622 ; en janvier 1793 on y baptisait encore. A côté se trouve la maison de la chapellenie, habitée jadis par le curé ; aujourd'hui, cette chapelle est entretenue par les gens du village, appelé jadis « la bourgade de Saint-Marcellin, » parce qu'il avait une certaine importance, mais elle n'est plus desservie par le clergé de Bains, quoiqu'on y aille en pèlerinage pour être guéri de la fièvre.

3° *Saint-Laurent*. — Rien de plus gracieux que le site occupé par cette chapelle : un étang, des rochers et de grands arbres lui forment une pittoresque ceinture. Les villageois y viennent également en voyage, surtout pour la guérison des brûlures. L'édifice est peu de chose et ne semble pas devoir remonter au-delà du xv^e siècle ; c'est un rectangle garni de bancs de pierre, ajouré de fenêtres ogivales, accosté d'une sorte de petite chapelle au Sud ou plutôt d'un vaste porche fermé, et surmonté d'un clocher-arcade ruiné. On n'y dit plus la messe. Cette chapelle a dû en remplacer une autre

plus ancienne. Le 20 juin 834, Ratuili donna aux moines de Redon tout le territoire de Binon avec ses maisons et ses habitants, « *Binnon totum cum massis et manentibus*; » or, le village de Binon existe encore à côté de la chapelle de Saint-Laurent, et ce sanctuaire peut fort bien devoir son érection aux religieux devenus possesseurs du lieu.

4° *La chapelle de la Roche-du-Theil* avait été fondée par les seigneurs de ce manoir; au siècle dernier, les frairiens de Couloumel y faisaient dire la messe. Elle n'existe plus aujourd'hui.

5° *Les chapelles du scolasticat de Saint-Gabriel, à la Roche-du-Theil*, au nombre de trois, savoir :

A. — *L'Immaculée-Conception*, réservée aux Pères et aux séminaristes, joli édifice de style ogival.

B. — *Sainte-Anne*, ouverte au public; on y vient beaucoup en pèlerinage vénérer les reliques de saint Modeste.

C. — *Saint-Joseph*, élégante rotonde construite dans le bois.

6° *La chapelle du village de Guillien*, disparue maintenant, fondée de messes et mentionnée par M. l'abbé Luco dans sa notice sur Bains¹.

7° *Saint-Michel des Giraudayes*. — Construite à l'extrémité des jardins du manoir des Giraudayes, mais abandonnée présentement, cette chapelle, simple rectangle à chevet droit, a été reconstruite en grande partie au xvii^e siècle. On y voit quelques écussons mutilés appartenant à la famille du Fresche, qui possédait jadis les seigneuries de la Ville-Orion et des Giraudayes.

8° *La chapelle de la Ferrière* est moderne; elle est entretenue et avoisine le manoir du même nom, mais elle n'est pas desservie.



1. Les paroisses de l'ancien diocèse de Vannes (*Bull. de la Société Poly-matique du Morbihan*, 1875).

9° M. l'abbé Luco mentionne aussi la *chapelle du manoir de la Rouaudaye*, qui n'existe plus maintenant ¹.

III. — Manoirs et terres nobles ².

CHAMBOTS (LES). — Jean de Fescan possédait, en 1586, la maison noble des Chambots, se trouvant dans le bailliage de Fieffe et relevant, par suite, de la seigneurie de la Rouaudaye. En 1715, Henriette de Saint-Marcel, veuve de Joseph Quélo, seigneur de Cadouzan, rendit aveu pour la terre des Chambots. Le manoir de ce nom appartient maintenant à M. de Pioger, qui l'habite.

GOUEMERET (LE) ou plutôt COETMERET figure en 1536 parmi les terres nobles de Bains; il appartenait alors à N... Tronchay, à cause de sa femme, fille de feu Gilles de Gouëmeret. En 1580, c'était « un manoir avec métairie, bois de haute futaye, garenne, etc., » possédé par Michel de Coscat, seigneur de la Géraudaye. Ce dernier avait, à cause de sa terre de Coëtmeret, droit d'apposer ses armoiries au chanceau de l'église paroissiale de Bains. C'est maintenant une ferme accompagnée d'un bois qui lui a donné son nom.

FERRIÈRE (LA). — C'était vers 1580 une simple maison avec métairie, appartenant aux Lambart, seigneurs de la Provostaye. François Levesque, sieur de la Ferrière, rendit aveu en 1778 à l'abbé de Redon « pour sa maison principale et pour sa métairie de la Ferrière. » Devenue la propriété de M. Le Masne, qui l'entoura de bois de sapins et y créa une bergerie considérable, la Ferrière appartient aujourd'hui à la famille Mannoury, qui l'habite.

FOSSE-PICQUET (LA) appartenait en 1536 à Rolland Cou-

1. Les paroisses de l'ancien diocèse de Vannes.

2. Cf. Ancien. réform. de la noblesse. — *Nobtl. de Bret.* — Reg. paroiss. — Archiv. départ. d'Ille-et-Vilaine. — Aveu de l'abbé Scotti.

riolle, et en 1580 à Perrine Blandin, mère et tutrice de Jean Couriolle, — *nunc* ferme.

GIRAUDAYE (LA) *nunc* GIRAUDAYES (LES). — Ce manoir ne figure point dans la Réformation de 1536, mais il existait en 1580 et appartenait alors à Michel de Coscat, seigneur dudit lieu et de la Giraudaye, qui le tenait « à foy, hommage et rachapt » de l'abbé de Redon. C'était, à cette époque, une maison d'une certaine importance, ayant « trois cours, fuye, parterre, bois de haute futaye et taillifs, jardins et garenne prohibitive, avec deux moulins, des vignes et autres dépendances. » En 1653, Guillaume de Castellan, seigneur de Brignac, possédait la Giraudaye, dont fut aussi seigneur François de Castellan, en 1657. Ce manoir devint ensuite la propriété des du Fresche. Louis du Fresche, seigneur de la Ville-Orion et de la Giraudaye, en 1788, avait épousé Marie-Thérèse d'Andigné.

De nos jours la Giraudaye, passée par alliance de la famille du Fresche en celle de Trogoff, appartient à M. et M^{me} de Trogoff, qui l'habitent.

GRÉE-PINEL (LA) appartenait en 1653 à N... de la Motte, sieur des Touches.

GRÉE-DE-VIA (LA) était, en 1559, la propriété de Pierre Lambart, seigneur du Port-de-Roche, qui avait, à cause de cette terre, 24 sols de rente sur certains habitants du village de la Coupelaye, dus « le jour Saint-Marcellin, au matin, à l'heure du soleil levant, sur la margelle du puits dudit village de la Coupelaye, avec deux pains, deux pots de vin et un plat de poisson, à peine de 60 sols d'amende. »

HILLIERS (LES). — En 1580, Louis Gouyon, seigneur de Coëpel, tenait de l'abbé de Redon « à debvoir de foy, hommage, rachapt et chambellenage, » la maison noble des Hilliers; il rendit aveu pour cette terre en 1602. Jean Gouyon, seigneur de Coëpel, la possédait aussi en 1653, et Jean

Gouyon, seigneur des Hilliers, vivait en 1688. — *Nunc* ferme à M. de la Monneraye.

MORINAYE (LA), maison moderne, habitée par M. Desmars. D'après ce dernier, auteur de *Redon et ses environs*, la Morinaye était jadis un fief noble tombé en roture, dès 1634, aux mains de Claude Bouchard, marchand de Redon.

PLESSIX (LE). — Ce manoir, ancienne propriété des Bénédictins de Saint-Sauveur de Redon, n'offre de remarquable que son parc entouré de murs, existant encore en partie. Son nom et sa position indiquent une haute antiquité.

PROVOSTAYE (LA). — Cette terre doit tirer son nom d'une famille Provost, dont une fille, Guillemette Provost, épousa vers 1513 Jean Lambart, qui devint par suite seigneur de la Provostaye. Leurs enfants la possédaient en 1536. En 1580, Jean du Rocher, seigneur de Beaulieu, la tenait féodalement de l'abbé de Redon, et Julien du Rocher, également seigneur de Beaulieu, la possédait en 1653. Un de leurs descendants, René du Rocher, vendit à Louis Tayart, en 1701, la Provostaye, qui est maintenant une ferme appartenant à la famille du Fresche.

QUILLENAYE (LA). — Ce manoir, devenu une métairie possédée par M. de Gouyon, présente de curieuses sculptures en granit sur sa façade principale : un homme dans une posture peu décente, un sanglier et une grenouille y apparaissent autour de la porte, et toute l'architecture de l'édifice rappelle le xv^e siècle. En 1536, Jean de Couldebouc possédait la Quillenaye, qui appartenait vers 1580 à Guillaume de Couldebouc; en 1653, elle était aux enfants de feu Pierre Mancel, et un peu plus tard à l'un d'eux, Julien Mancel. En 1666, vivaient Yves de Loénan et Anne Mancel, seigneur et dame de la Porte et de la Quillenaye.

ROCHE (LA) *nunc* ROCHE-DU-THEIL (LA) appartenait en 1536 au seigneur de la Jouardaye, et en 1580 à François de Mai-

gné, aussi seigneur de la Jouardaye et dudit lieu de La Roche. Il tenait ce dernier manoir, avec « ses jardins, vignes et colombier, » de l'abbé de Redon, « à devoir de foy, hommage et rachapt. » Julienne de Maigné, dame du Veil, possédait encore La Roche en 1653; mais dix ans plus tard, Louis du Bouexic rendit aveu pour cette terre à l'abbé de Redon, et René du Bouexic fut également seigneur de La Roche en 1698. M^{me} du Bot, née Le Mallier de Chassonville, était propriétaire de La Roche en 1842, époque à laquelle elle vendit cette terre aux RR. PP. Eudistes, qui y fondèrent le noviciat de Saint-Gabriel.

ROUAUDAYE (LA). — Pierre de L'Hospital, juge universel de Bretagne, de 1403 à 1444, marié à Perrine de Muzillac, était, dit-on, seigneur de la Rouaudaye, que possédait certainement, en 1536, Christophe de L'Hospital. Gilles de L'Hospital, seigneur de la Rouaudaye, commandant les gentilshommes de l'évêché de Nantes en 1543, vivait encore en 1580; son fils aîné, Julien de L'Hospital, seigneur de la Rouaudaye et de Billair, rendit aveu à l'abbé de Redon, en 1586, pour ses terre et manoir de la Rouaudaye, « avec ses garennes, colombier, moulins, bois, viviers, mestairies, fief, juridictions, sergentise et dismes. » Il est encore dit dans cet aveu que le seigneur de la Rouaudaye « a trois enfeus prohibitifs : l'un dans l'église de Bains, l'autre dans l'église abbatiale de Redon et le troisième en la chapelle Saint-Laurent, et qu'il a droit de placer ses armoiries dans la grande vitre de l'église de Bains¹. »

Guillaume de L'Hospital et Françoise Gouro, sa femme, seigneur et dame de la Rouaudaye, habitaient ce manoir, où ils eurent plusieurs enfants, de 1645 à 1655. Ils reconnu-

1. Arch. départ. d'Ille-et-Vilaine, 2 H, 80.

une rente de 2
leur terre de l
l'ospital semble
Anne Marcadé
, seigneur de l
suivant, le rac
Redon par Jacq
2^e de N... Cos
ar ses trois fil
uët, nées de l
un joli manoir
un beau parc
e Mauduit. On
seigneur du
a été racontée
es environs.

voir de ce nom
nt maintenant,
aux et relevait
de Trécouët a
ains; il jouissa
apelle de Saint
de Bains, et d
que lui devaier
fois que saint
comme on l'a

Jean du Fre
acques. Gilles
ait mort en 15
e de La Haye

terre, qu'avaient, en 1633, Françoise de La Haye, dame de la Motte, et, en 1672, Louise de Kpoisson, veuve d'Augustin de La Haye, seigneur du Trescouët.

§ III. — SAINTE-MARIE.

Origine paroissiale. — Église et chapelles. — Manoirs et terres nobles.

Vers 1820, M. Glo, recteur de Bains, construisit avec les pierres de l'ancienne chapelle de la Magdeleine, dans la frairie des Ponts, une chapelle qu'il dédia à saint André; ce fut le principe d'un démembrement de la paroisse de Bains. En 1845, en effet, les habitants des frairies des Ponts, de Prin¹ et de Germigniac, obtinrent l'érection d'une nouvelle paroisse qui prit le nom de Sainte-Marie. Le premier recteur, M. Daniel, bâtit un presbytère et se servit de la chapelle de Saint-André, qui ne tarda pas à devenir insuffisante; le second, M. Horcheul, construisit, sur les plans de M. Saint-Marc, une église ogivale qui fut bénite en 1858, et fonda deux écoles. Un bourg se forma en même temps à l'ombre du clocher, dans une position charmante qui domine tout le cours de la Vilaine. Aujourd'hui, Sainte-Marie est une paroisse pleine d'avenir, et la flèche élancée de son église s'élève avec une véritable grandeur au milieu de landes défrichées et bien cultivées et au-dessus d'immenses marais.

Le territoire occupé maintenant par la paroisse de Sainte-Marie renfermait autrefois plusieurs chapelles :

1. A propos de ces anciens villages de Prin et Germigniac mentionnés au ix^e siècle, notons ce qui suit, extrait de l'Aveu de Scotti en 1580 : « Les frairiens de Prin doivent au seigneur abbé de Redon, lorsqu'il luy plaist aller chasser audit lieu de Prin, luy et ses serviteurs, un disner appelé mangier, aultrement repas et refection, et, si l'abbé n'y va, sont lesdits frairiens tenus payer telle somme qu'il sera advisé. » (Archiv. départ. d'Ille-et-Vil.)

1° *Saint-Jean-des-Pileurs*, dont l'ancien nom d'Espileur ou d'Espileuc semble se retrouver, dès 834, dans celui du village de Spiluc mentionné dans le *Cartulaire de Redon*. Cette chapelle, dans son état actuel, ne paraît pas devoir remonter au-delà du xvi^e siècle : on y faisait des mariages et même des sépultures au xvii^e. L'édifice est d'une architecture bien pauvre ; il affecte la forme d'une croix, est garni de bancs de pierre à l'intérieur et possède trois autels, dont deux sont d'antiques tables de granit supportées par des consoles grossières. La chapelle est dédiée à saint Jean-Baptiste, ce qui détruit l'hypothèse qu'on a faite, en prétendant voir dans son nom une forme altérée de *Saint-Jean-Apileur* ou *Avileur*, dénomination bretonne de saint Jean-l'Évangéliste. Enfin, elle s'élève au milieu d'un ancien cimetière converti en bois taillis, et elle continue d'être considérée comme frairienne et desservie tous les dimanches par les prêtres de Sainte-Marie.

2° *Sainte-Marie-Magdeleine* s'élevait également au milieu d'un petit cimetière ; il est fait mention d'elle en 1580, et l'on y mariait en 1690. Elle est complètement détruite : un vieil if, une simple croix et une dalle tumulaire¹ indiquent seuls son emplacement ; mais les pèlerins viennent encore prier sur ces ruines.

3° *Saint-André*. — Cette chapelle, construite, comme nous l'avons dit, vers 1820, existe encore, mais elle a été vendue et sécularisée depuis la fondation de la nouvelle église paroissiale.

4° *Saint-Nicodème-de-Rohignac*. — Une note du xviii^e siècle nous apprend que les moines de Redon accordèrent aux frai-

1. Cette pierre porte l'inscription suivante : *Cy gist le corps de Messire Pierre Dano prestre de cette paroisse qui trespasa le 20 mai 1764, âgé de 87 ans. Priez Dieu pour son âme.*

riens de Germigniac l'usage de cette chapelle, qui semble, dans l'origine, avoir dépendu du manoir de Rohignac, aujourd'hui simple ferme. Il ne reste plus rien de l'édifice sacré dans lequel on mariait en 1688 et 1691.

5° *Saint-Laurent*. — Les annotateurs de l'Aveu de Scotti, au XVIII^e siècle, mentionnent dans la frairie des Ponts une chapelle de Saint-Laurent, distincte de celle du même nom, située dans la frairie de Binon. Saint-Laurent-des-Ponts devait se trouver sur les landes, au bord du chemin de Redon à Renac, aux environs du vieux moulin à vent appelé moulin de Saint-Laurent. Il ne reste plus rien de cette chapelle.

6° et 7° Enfin les habitants nous ont dit qu'il se trouvait autrefois des *chapelles* au manoir *de la Noë*, dont nous allons parler à l'instant, et près du village *de la Borgnais*, là où la tradition place un ancien village ou manoir nommé la Maduchaye, complètement disparu maintenant.

Ce même territoire de Bains, devenu paroisse de Sainte-Marie, renfermait plusieurs manoirs dont voici la liste¹ :

BUFFARDAYE (LA). — En 1495, Robert du Bois-Jagu rendit aveu à l'abbé de Redon pour ce manoir, que possédait en 1536 François du Bois-Jagu. En 1566, Marie de Complude, mère et tutrice de Pierre Coué, seigneur du Brossay, et veuve de Julien Coué, rendit également aveu à l'abbé de Redon pour « son hostel et maison de la Buffardaye, jardin, vignes, colombier, 80 journaux de terre joignant l'estang de Renac, droit de peschage dans cet estang, bois futayes, taillis, etc. »

En 1580, Bertrand Glé et Perronnelle du Pan, seigneur et dame de la Costardaye, tenaient de l'abbé de Redon le manoir de la Buffardaye « à devoir de foy, hommage et rachapt. »

En 1607, Gabriel du Bois de la Salle, seigneur de la Buffardaye, rendit aveu pour ce manoir, mais il habitait celui

1. Cf. les mêmes sources que pour les manoirs de Bains.

des Févrieux, en Sulniac. Quelque temps après, la famille Moraud devint propriétaire de la Buffardaye, qui appartenait en 1653 à François Moraud, seigneur du Deron, et en 1728 à M^{me} du Deron. Ce ne fut plus alors qu'une maison de ferme, état qui persiste maintenant. Il ne reste rien de l'ancien manoir, et la ferme appartient à M. de Poulpiquet du Halgouët, qui l'acheta, en 1873, d'avec M. et M^{me} Dominé.

DRÉNEUC (LE). — Il n'y a plus que quelques ruines insignifiantes de ce manoir, possédé en 1536 par le seigneur du Dréneuc, dont la famille se fonda dans celle des Le Long. Jean Le Long, seigneur du Dréneuc, vendit ce manoir avec « ses bois, vignes et garennes » à Guillemette Couriolle, veuve de Daniel Glaumet, et cette dame tenait le Dréneuc féodalement de l'abbé de Redon, en 1580. Jean Marcadé, seigneur du Parc-Anger, possédait en 1653, conjointement avec ses sœurs, ce manoir, qui passa entre les mains de Pierre Landais, seigneur de la Cadinière, en 1682, à cause des enfants issus de ce dernier et de Jeanne Picot.

NOË (LA). — Guillaume Michel possédait ce manoir en 1536, et Anne Bonamy le tenait en 1580 de l'abbé de Redon « à devoir de foy, hommage et rachapt. » La Noë appartint ensuite à François Moraud, seigneur du Deron (1653), et devint une simple ferme que possède maintenant l'administration de l'hôpital de Redon.

ROHIGNAC. — Nous n'avons rien trouvé sur le passé de cette maison, aujourd'hui ferme appartenant à la famille Évain; mais la tourelle, la salle et les chambres du xvi^e siècle, qu'on y retrouve encore, indiquent sûrement que c'était jadis un manoir d'une certaine importance, admirablement placé au-dessus des vastes marais d'Avessac.

§ IV. — BRAIN.

La paroisse de Brain renferme deux communes et deux églises dont la dernière seule est paroissiale : Brain et la Chapelle-Saint-Melaine ¹.

I. — Origines paroissiales de Brain.

Il est certain que la paroisse de Brain portait au v^e et au ix^e siècle le nom de Plaz ou Place. L'*Ancienne Vie de saint Melaine*, écrite par un contemporain, semble-t-il, dit que ce grand évêque naquit vers le milieu du v^e siècle dans le diocèse de Vannes, et fut élevé à Place : « *Fuit Melanius de parochia Venetensi ex nobilissimis parentibus oriundus; qui in fundo qui Placio vocatur nutritus* ². » Elle ajoute qu'il y fonda un oratoire sur son domaine paternel : « *Oratorium suum, quod sibi construxerat in fundo qui vocatur Placio, quem ex parentum proprietate retinebat,* » et que ce domaine se trouvait au bord de la Vilaine : « *Erat autem hoc in Placio juxta fluvium Vicenoniæ* ³. »

Mais saint Melaine ne se contenta pas d'un simple oratoire; il construisit à Plaz un monastère : « *Veniens Melanius de monasterio suo quod propriis manibus fabricaverat in fundo qui vocatur Placio, in honorem Dei, cum paucis monachis;* » et l'église en fut assez considérable pour que l'auteur de la Vie du saint l'appelât une basilique, disant que saint

1. Pendant l'impression de cette Étude, la commune de Brain a été érigée en paroisse distincte de celle de la Chapelle-Saint-Melaine, et, au mois de septembre 1877, M. Piguel en a été nommé recteur.

2. *Apud. Bolland., Acta Sanct. I, 6 januarii.*

3. *Ibidem.*

Mars trouva saint Melaine « *in Placio in sua basilica orantem*¹. »

Enfin, le saint évêque de Rennes mourut dans ce monastère de Plaz le 6 novembre, environ l'an 630 : « *Migravit ad Christum in loco qui vocatur Placio, ubi ipse, sicut jam diximus, propriis manibus ecclesiam construxerat et monachos ad servitium Dei faciendum congregaverat*². »

Si du vi^e siècle nous descendons au ix^e, nous trouvons dans le *Cartulaire de Redon* la localité de Plaz mentionnée plusieurs fois : en 836, « *locellum qui nominatur Plaz*; » — vers 838, « *condita plebs Placitum super flumen Visnonie*; » — en 854, « *insula Plaz*; » — en 857, « *plebicula que vocatur Plaz*. » Enfin, en 860, 861 et 869, le *Cartulaire* parle encore de cette île de Plaz, « *insula Plaz*, » et devant ce nom du ix^e siècle les moines de Redon ajoutèrent en marge, au xvi^e, « *Brain*, » pour faire connaître que cette localité avait ainsi changé de nom.

Au reste, l'une des frairies de la paroisse de Brain a toujours conservé le nom de Plaz ou Placet; on retrouve le même nom dans une partie du village de la Blandinaye, limitrophe de cette frairie; et dans le long procès poursuivi pendant près de trois siècles par les habitants de Brain et de Macérac, au sujet des marais de la Vilaine, il est fait mention, en 1625, de l'île *Placet*, contestée par les parties.

La tradition n'est pas moins unanime à regarder Brain comme le séjour préféré de saint Melaine. Devant les maisons de Placet est un grand domaine, baigné par la Vilaine, où se retrouvent beaucoup de briques gallo-romaines et où l'on désigne l'emplacement du monastère de Plaz; de ce lieu part un sentier, appelé *chemin de Saint-Melaine*, et se dirigeant,

1. *Apud Bolland., Acta Sanct. I, 6 januarii.*

2. *Ibidem.*

par Saint-Just, vers la paroisse de Comblessac, que le roi Eusèbe donna au saint évêque de Rennes. Enfin, une légende populaire explique à sa façon l'absence de tout genêt du territoire de Brain, alors que cet arbrisseau se trouve dans les paroisses voisines. Saint Melaine, étant enfant, dit-elle, gardait ses troupeaux dans les marais de Plaz; il y creusa même la douve du Cerné, pour mieux les protéger; toutefois, s'étant absenté et étant allé étudier à Rennes à l'école de saint Amand, il fut, à son retour, fustigé d'une poignée de genêts par sa mère; il ne se plaignit point, mais Dieu maudit les genêts de Brain; et l'on n'en voit plus de traces maintenant.

Il ne paraît pas que les moines de Saint-Melaine aient longtemps conservé Plaz après la mort de leur saint fondateur, car en 836 saint Convoyon obtint de l'empereur Louis-le-Débonnaire la paroisse de ce nom. Cette donation fut confirmée à l'abbaye de Redon en 850 par Charles-le-Chauve, roi de France, et en 857 par Érispoë, roi de Bretagne.

A cette époque, Plaz était, comme Bains, une *condita*; mais ce n'était qu'une petite paroisse, « *locellum*, » « *plebicula*, » composée en partie d'îles situées dans la Vilaine; c'est ce qu'exprime clairement la donation d'Érispoë : « *Donavi plebiculam que vocatur Plaz et omnes insulas eidem plebicule adjacentes, sicut vetus Visnonicum cingit*¹. »

Ainsi, dès 857, époque de cette donation, on distinguait à Brain l'ancien cours de la Vilaine, appelé au xvi^e siècle Vieille-Mer ou Vieille-Rivière, du cours actuel de ce fleuve; mais plusieurs îles formées par cet ancien cours ne faisaient pas partie de la paroisse de Plaz, quoiqu'elles appartenissent à l'abbaye de Redon. Toutes ces îles se trouvaient, en général, le long du fleuve, depuis un lieu nommé Cornou, inconnu maintenant, jusqu'au Port-Rolland, à l'embouchure de

1. *Cartul. Roton.*

l'Oudon. Elles furent envahies par un ennemi des moines de Saint-Sauveur, Prigent, fils de Maeloc, qui fut obligé par le roi Salomon de les restituer à ces religieux en 869¹.

Il est encore à remarquer qu'à cette même date de 869, l'île de Plaz était nommée par ses habitants la Vénétie : « *Insula que vocatur Plaz quam undique commanentes alio nomine Venezia appellant*². » Ce nom ne rappelle-t-il pas les Vénètes, que saint Melaine trouva presque tous payens, et qu'il convertit à Jésus-Christ en ressuscitant un mort parmi eux³ ?

La paroisse de Plaz renfermait aussi le territoire d'Ambon : « *Terram nuncupantem tigrann Ambonn sitam in pago nuncupante Broweroc, in condita plebe Placito, super flumen Visnoniam.* » Ce territoire était une île, « *insula Ambon,* » dont il est encore fait mention en 1625. L'on est porté à croire que les deux terres de Vilar-Éblen et de Bot-Éblen faisaient également partie de la paroisse de Plaz. En 861, Ratuili vint trouver saint Convoyon dans l'île de Plaz et lui donna cette première terre : « *Venit Ratuili ad Conwoionum abbatem in insula Plaz et dedit illi Vilar Eblen, ubi hortus monachorum est, cum silva et concisa.* » En ce moment, les moines de Redon possédaient déjà la terre de Bot-Éblen, sur laquelle Ratuili avait quelques prétentions ; une certaine femme, appelée Berte, satisfit Ratuili en lui donnant sa métairie de Puzac, qui existe encore en Guémené.

La population de Plaz était bretonne comme celle des paroisses voisines : on y trouve mentionnés les prêtres Eudon, Arthwolon, Junwal, Alworet, Hinconan et Anauhoiarn. Ces deux-ci étaient, paraît-il, des personnages distingués : ils figurent parmi les nobles en 860, et il est parlé de la maison

1. *Cartul. Roton.*

2. *Ibidem.*

3. *V. apud Bolland.*

du dernier en 854. On voit encore présents à Plaz le prêtre Drewallon, appelé « *magnificus vir*; » deux abbés, nommés Hældetwid et Rismonoc, dont les monastères sont inconnus; le diacre Otto et le clerc Beatus.

En 860, voici quels étaient les nobles de Plaz : Anauhoiarn et Hinconan, prêtres; Lanfred, Hirdan, Wallonic, Wallon, Ratfred, Ratuili, Gatlowen, Worwoion, Notolic, Wadin, Worocar, Renowart, Liosoc, Hincant, etc.¹

A la même époque, il est fait mention des colons de l'abbaye de Redon à Plaz; l'un d'eux, nommé Wobriant, fut tué par un certain Howen, qui en réparation de ce crime donna à saint Convoyon une terre et le manant Woretmebin avec toute sa postérité².

Il nous est impossible de savoir pourquoi et en quel temps la paroisse de Plaz prit le nom de Brain; cette dernière dénomination ne se trouve nulle part dans les chartes si nombreuses du ix^e siècle recueillies dans le *Cartulaire de Redon*, et il nous faut arriver à l'année 1238 pour trouver une mention du bailliage de Brain, « *ballivia de Brain*, » appartenant à l'abbaye de Redon.

Toutefois, depuis l'arrivée de saint Convoyon à Plaz jusqu'à la Révolution française, il ne paraît pas que ce territoire de Plaz ou de Brain ait cessé d'être entre les mains des moines de Redon. L'abbé de ce monastère était curé primitif de la paroisse, et le vicaire perpétuel, qui l'administrait en son nom, devait chaque année conduire processionnellement les habitants de Brain à l'église abbatiale de Saint-Sauveur de Redon, le jour de l'Ascension, pour prendre part à la grande procession de cette fête³.

1. *Cart.*, p. 126.

2. *Ibidem*.

3. *Hist. de Redon*, par D. Jausions.

En 1580, la paroisse de Brain était divisée en huit frairies nommées : le Bourg, — la Poulneraye, — Plaz, — Rangoulas, — Ganel, — Lezin, — Trul — et Serf.

II. — La seigneurie de Brain et Langon.

Les Bénédictins de Redon, devenus dès 836 seigneurs de la paroisse de Plaz, n'y fondèrent pas, semble-t-il, un prieuré proprement dit ; ils réservèrent à leur abbaye même la jouissance de ce territoire ; mais ils l'unirent à celui de Langon, leur appartenant également, pour former une seule et même juridiction, qui prit le nom de *Brain et Langon*. Ils construisirent toutefois à Brain un manoir d'une certaine importance, qu'on appela vulgairement l'abbaye de Brain, dont ils firent une sorte de maison des champs, et autour de laquelle s'établirent les différents officiers de la juridiction.

L'Aveu rendu au roi par l'abbé Scotti, en 1580, va nous faire connaître en quoi consistait à cette époque la seigneurie de Brain et Langon :

« Esdites paroisses a ledit sieur abbé droit de juridiction haute, basse et moyenne, et pour icelle exercer a droit d'instituer sénéchal, alloué, lieutenant, procureur, greffier, notaires et sergents, lesquels sergents sont francs de tous fouages et autres impositions quelconques dues au Roy, avec droit de sceau, confection d'inventaires, etc., etc.

« Aussy a ledit sieur abbé droit de lever esdites deux paroisses de Brain et Langon la dixiesme partie de toutes espèces de grains et vins^y croissants. Et sont les hommes et subjects desdites paroisses tenus à conduire et mener à leurs dépens, avec leurs charrettes, chevaux et bœufs, les vins desdites dixmes à la maison abbatiale dudit Brain¹. »

1. En 1677, les moines de Redon affermaient 180 livres leur dime des vins de Langon.

on avait également un droit sur le chanvre
é « fuzée, » et consistant en ce que chaque
une fusée de fil ; il jouissait également des
gallois et forestage. »

et ledit sieur abbé droit de chasse à toutes
auxdites paroisses, prohibitive à toute autre
que qualité qu'elle soit. Et lorsqu'il plaist
l'aller chasser sont tenus lesdits hommes et
vire et mener, avec leurs bœufs, chevaux et
, retz et filets, sans aucun paiement¹. »

on avait aussi le droit prohibitif de pêcher
lont il se disait seigneur et propriétaire de-
fault, en Guémené, jusqu'à Saint-Marc, en

devaient « faner et abbiener » les foins de
en Brain et en Langon, et les amener sans
is abbatial de Brain ; ils devaient aussi faire
ois nécessaires aux constructions ou répara-
et chaussées appartenant à l'abbé.

vait pendant quinze jours, chaque année, le
ès dites paroisses de Brain et Langon, »
tait, durant ce temps, défendu à toutes per-
fermiers de l'abbé, de vendre du vin en

détail tant à Brain qu'à Langon.

Au bord de la Vilaine et près de l'église paroissiale se
trouve « le manoir de l'abbaye de Brain ; » il était en 1580
précédé d'une cour et entouré d'un jardin, d'une vigne et
d'un colombier. Non loin se trouvaient l'auditoire « pour

1. En 1439, le duc de Bretagne donna à Guillaume Chesnel, abbé de
Redon, et à ses successeurs, l'autorisation « d'avoir et tenir es paroisses de
Brain et Langon garennes défensables de cerfs, biches, chevreuils, lièvres,
orneilles, regnards, faisants, perdrix et tous autres gibiers. » (*Cartul. de
Redon*, Append., 407.)

l'exercice de la juridiction de Brain et Langon, » une petite maison appelée le Fau, et une autre habitation nommée la Maison-Blanche, le tout appartenant à l'abbé de Redon.

Comme la Vilaine baignait ce manoir, l'abbé avait droit « de prendre de chaque bateau chargé de sel passant devant ladite maison abbatiale une mine dudit sel, donnant seulement à boire au bateleur. »

De même, tous les bateliers conduisant des marchandises, « passant et montant par ladite rivière, au-devant de ladite maison abbatiale de Brain, » devaient s'arrêter et demander par trois fois au seigneur abbé la permission de passer; s'ils manquaient à ce devoir, ils étaient passibles d'une amende.

Le domaine proche de l'abbaye de Brain consistait en un ancien bois de haute futaye, appelé le bois de Mouillart, probablement parce qu'il était « cerné d'eau, joignant d'un côté à la rivière de Vilaine, et d'autre côté à autre rivière appelée la Vieille-Mer; » — une garenne de quatre journaux, « en laquelle il y a faux et mottes à conils; » — les deux prairies de la Haute-Rivière et du Pont-Jégo, un bois de haute futaye et « deux réservoirs pour garder poissons, également au Pont-Jégo; » — les vastes prés de la Grande et Petite-Rivière; — le moulin à vent de Ganedel; — les deux moulins à eau « avec leurs étangs et chaussées, » appelés les Moulins-Neufs, et l'emplacement d'un vieux moulin « à fouler drap; » — enfin, « une écluse appelée la Poterne, size sur ladite rivière de Vilaine, entre la maison abbatiale de Brain et le bois de Mouillart. »

Le même domaine proche de l'abbaye de Brain s'étendait en Langon et comprenait en cette dernière paroisse ce qui suit :

Un ancien four banal, ruiné dès cette époque (1580) et situé au bourg de Langon; — les prairies de Beslé, de Sainte-Catherine et de Sainte-Croix; — les moulins à vent

réaux ; — le moulin à eau de Montenac¹, avait droit à la moitié des deniers re- de Port-de-Roche, sur la Vilaine ; or, il ne personne étrangère passant audit pas- chacun homme de cheval six deniers, et le chargée douze deniers. » Toutefois, les isse de Langon étaient exempts de payer 'ils devaient fournir à l'abbé de Redon, e petite quantité de chanvre pour entre- nis pour ledit passage, ou bien du bled à

et quelques mots du logis abbatial de fut détruit au xvi^e siècle par les calvi- nts à Fougerey et aux environs. Toute- encore au xviii^e siècle l'ancien réfectoire alors de grange.

ce qui suit d'un curieux procès-verbal 86 :

tiiale de Brain est fort ancienne, et pour i grande et petite portes avec un grand

portail sur lequel y a écusson armoyé d'hermines, couronné
2^e hauts fleurons². Entrés dans ladite maison, avons vu que tour d'une grande cour y a plusieurs logix anciens en la araille de l'un desquels y a un écusson ancien, sur pierre, moyé de pareilles armes ducalcs, et au logix principal y a nrs et tourelles, grandes salles, prisons sous iceluy ; et au vant dudit portail et entrée de ladite maison, à costé

1. En 1571, les moines de Redon arrentèrent plusieurs bois qu'ils possé- ent à Langon, à Jean Collobel, seigneur du Bot, à Jean de Roche, sei- eur du Val-Hamon, etc. ; ils arrentèrent à la même époque la pièce de la renne de Langon, contenant 6 journaux, à Pierre Porcher, s'y réservant ufois le droit de chasse. (Archiv. départ. d'Ille-et-Vilaine.)

2. C'était l'écusson des ducs de Bretagne, fondateurs de Redon.

d'icelle, y a auditoire, et, à vis d'icelle, un post où y a ancien collier de fer, que le sieur abbé de Redon nous a dit luy appartenir, et que anciennement y avait justice élevée de quatre posts en ladite paroisse de Brain, et qui est à présent tombée et qu'il a droit de les y avoir¹. »

Vers 1742, Oswald de la Tour-d'Auvergne, abbé commendataire de Saint-Sauveur de Redon, étant venu visiter son abbaye, résolut de reconstruire le manoir de Brain, qui faisait partie de sa mense abbatiale. Il fit donc faire par l'architecte Abeille, de Rennes, un devis et un plan qui vraisemblablement furent exécutés.

C'est, en effet, le logis qui existe encore aujourd'hui, composé comme suit : un rez-de-chaussée du côté de la rivière, contenant une écurie et un cellier, et un étage (qui semble un rez-de-chaussée quand on entre du côté de la cour) divisé en deux parties égales : l'une servant de logement au fermier et ayant une cuisine, un vestibule, deux cabinets et une grande chambre à coucher ; l'autre, divisée en trois pièces, dont deux à cheminées, servant de logement à l'abbé lorsqu'il est à Brain, et au besoin de greniers dans les années très-abondantes².

Les anciennes armoiries de l'abbaye de Redon se voient encore, quoique mutilées, sur les deux façades du manoir de Brain ; dans la cour se trouve la maison du Fau, antique construction ornée à la façon du xv^e siècle et ayant une curieuse cheminée composée de quatre tuyaux octogones accolés. De cette cour on entrait directement dans l'église autrefois. Dans le bourg est aussi la Maison-Blanche ; la porte supportait naguère l'écusson abbatial. Les autres anciens bâtiments ont disparu, car l'architecte Abeille les avait tous con-

1. Archives départementales d'Ille-et-Vilaine.

2. Archives départementales, I H 2, 96.

sur la salorge et le colombier. Mais on
e bourg un bon nombre de maisons
taine apparence; c'étaient les demeures
ridiction de l'abbé de Redon, avant que
ne détruire ce puissant monastère et
que la charité des fidèles avait donnés

- Église et chapelles de Brain.

paroissiale de Brain n'offre guère de
l'abbé Brune la croit romane en partie;
e nef avec un seul collatéral au Sud
Nord; les voussures et les colonnettes
ail principal, à l'Occident, indiquent le
roque, en effet, elle fut au moins dans
nite et consacrée, comme l'indique la
ous avons retrouvée dans le *registre des*

nars, l'an 1439, fut l'église de Brain et
nsacrés, sauf celui de la chapelle de
qu'il était rompu; et fut faite la dicte
nseigneur Yves de Pontsal, évêque de
sents Yves Le Sénéchal, abbé de Redon,
ieu Messire Blanchet, abbé de Prières,
recteur de Pluherlin, Georges Le Bou-
paroisse de Brain, Robert Roul, Roul
guez, Guillaume Fortin et Macé Robin,
de Brohays, vicaire de Langon et chas-
e Brain, et plusieurs autres. Et y donna
ennes, en perpétuel, au dimanche après
et celles qui visiteront ladite église et
biens en bonne dévotion, quarante jours

Il paraît qu'une nouvelle dédicace de l'église de Brain eut
lieu un demi-siècle suivant, car une autre note porte
qui suit : « Le 13^e jour de mars 1508¹ fut l'église de
Brain dédiée par Messire Geffray Le Borgne, évêque de
Nantes. »

Cette église est sous le vocable de saint Melaine; on y
avait au xvii^e siècle les autels du Rosaire, de Saint-Germain,
Saint-Nicolas, Saint-Jean, Saint-Étienne et Saint-Armel; elle
avait alors un jubé et un sacraire près duquel fut inhumé, en
1823, le recteur Jean Billart.

Dans le cimetière est un groupe de terre cuite, daté de
1511, et représentant l'ensevelissement de Notre-Seigneur;
on y retrouve les personnages traditionnels autour du Sau-
veur, c'est-à-dire Marie, Magdeleine, Joseph d'Arimathie et
Nicodème; ce petit monument n'est pas sans mérite.

Les chapelles sont peu nombreuses dans la paroisse de
Brain.

1^o *La chapelle de Ganel* existait au xvi^e siècle, car nous
voyons célébrer plusieurs mariages en 1595, 1598, etc. On
inhumait aussi assez fréquemment au xvii^e siècle. L'un des
derniers chapelains de Ganel fut Jérôme Le Breton, qui
mourut en 1784. Pendant la Révolution, cette chapelle fut
démolée et ruinée; vers 1823, M. Piel, recteur de Brain, en
utilisa les débris dans la construction de la chapelle suivante.

2^o *La chapelle de Saint-Melaine*, construite vers 1823, de-
vint une église paroissiale, et dont nous parlerons dans le para-
graphe suivant.

3^o *Autre chapelle de Saint-Melaine*, bâtie ou plutôt relevée
par la famille Vimont, à peu de distance du bourg de Brain;

¹ C'est probablement 1518, car Geoffroy Le Borgne ne devint évêque de
Nantes que cette année-là; nous n'avons qu'une copie de la note susdite,
faite en 1663 par M. Mahier, recteur de Brain, qui a pu lire 1508 pour 1518.

cette reconstruction date du commencement de ce siècle, et une fondation de messes a été faite dans cette chapelle par M. et M^{me} Vimont, qui s'y sont fait inhumer.

IV. — Église paroissiale de la Chapelle-Saint-Melaine.

M. Piel, nommé recteur de Brain en 1813, trouvant ce bourg situé à l'extrémité de la paroisse et sachant le désir des frairiens de Ganedel de relever leur ancienne chapelle, entreprit cette construction, qui semblait d'une grande utilité pour tout le quartier.

Le 5 mai 1822, une requête à ce sujet fut adressée à M^{sr} Mannay, évêque de Rennes, qui, le 28 octobre 1823, permit « l'établissement d'une chapelle centrale en remplacement de la vieille chapelle de Ganedel, tombée en ruines. » Ce prélat autorisa même les recteur et vicaire de Brain à dire la sainte messe et les vêpres les dimanches et fêtes dans cette chapelle, et à y exercer toutes les fonctions ecclésiastiques¹.

Le 5 mai 1829, M^{sr} de Lesquen visita la nouvelle chapelle dédiée à saint Melaine, bénit un calvaire et se rendit à une maison d'école récemment fondée et tenue par les Sœurs de l'Instruction Chrétienne. Un nouveau bourg se formait déjà, comme l'on voit, dans cette partie de la paroisse de Brain.

M^{sr} de Lesquen revint à Brain en 1839; mais il se rendit cette fois du vieux bourg à la chapelle Saint-Melaine pour y administrer le sacrement de Confirmation. Il reconnaissait par là cette chapelle comme étant devenue l'église paroissiale de Brain. Aussi autorisa-t-il le recteur à demeurer au nouveau bourg; ce que celui-ci ne fit toutefois qu'en 1855.

Enfin, M^{sr} Saint-Marc visita également la chapelle Saint-

1. Archives de la fabrique de Brain.

Melaine le 3 mai 1846, et y renouvela les ordonnances de ses prédécesseurs en faveur de ce sanctuaire. Ainsi fut définitivement transférée l'église paroissiale de Brain.

La chapelle construite en 1823, étant devenue insuffisante pour la population de toute la paroisse, fut agrandie sous la direction de M. Saint-Marc. C'est maintenant une véritable église, ayant trois nefs, un transept et une abside; le tout ogival. M. l'architecte Regnault y ajoute présentement une belle tour de style xiii^e siècle, dont la première pierre a été posée le 22 septembre 1874.

Les habitants du vieux bourg de Brain, mécontents de cette translation du culte à la chapelle Saint-Melaine, voyant en outre que la municipalité avait suivi le clergé au nouveau bourg, ont obtenu, en 1875, la division de leur paroisse en deux communes distinctes : Brain et la Chapelle-Saint-Melaine, devenues elles-mêmes deux paroisses en 1877¹.

§ V. — LANGON.

I. — Origines paroissiales.

Le bourg de Langon, « *vicus Landegon*, » existait dès 797 et appartenait à un mactiern breton nommé Anau. Un comte franc, appelé Frodalt, envoya à cette époque deux délégués, Gautro et Hermandro, faire une enquête à Langon sur les titres de propriété d'Anau et de ses colons. A leurs questions, le mactiern répondit qu'il occupait le *plou* par droit héréditaire, comme l'avaient occupé ses ancêtres de temps

1. Chose assez singulière : alors que toutes les autres paroisses du territoire de Redon possédaient un grand nombre de terres nobles, il n'y a jamais eu (et il n'y a point encore) de manoirs dans la paroisse de Brain. L'abbé de Redon y possédait seul son logis seigneurial, qui existe toujours.

immémorial : « *ab avis et pro avis.* » Les scabins ou juges du comte décidèrent alors qu'Anau jurerait en invoquant les saints, et en même temps que douze témoins idoines, que le *bourg* de Langon, avec sa terre et ses colons, lui appartenait en toute propriété : « *Landegon vicus cum suis colonis et sua terra.* » Anau prêta le serment exigé, ainsi que ses douze témoins, nommés Wetencar, Travert, Riun, Risbert, Sulon, Alnon, Catlowen, Hinweten, Niniau, Catweten, Judwallon et Daniel. Tout cela se passa au bourg même de Langon, « *in vico Landegon,* » en présence des prêtres Judoleno, Winbicham et Sulconnau¹.

Ce mactiern Anau laissa trois enfants, Aelifrid, Godun et Agon, qui se fit prêtre. Les deux premiers accusèrent celui-ci de s'être emparé injustement de l'héritage paternel de Langon : « *De hereditate que fuerat genitoris ipsorum nomine Anau, in loco nuncupante Landegon.* » Le prêtre Agon vint se défendre devant l'assemblée du *plou* réunie à Brufia : « *Veniens Agun presbyter in mallo publico in loco nuncupante Brufia.* » Il prouva qu'il avait beaucoup dépensé pour conserver cet héritage, et il pria ses frères de lui rembourser ses avances s'ils voulaient le partager; mais Aelifrid et Godun furent couverts de confusion devant les scabins et se hâtèrent de se réconcilier avec leur frère, lui abandonnant leurs prétentions sur Langon : « *Dimittentes supradictam hereditatem Landegon.* » De son côté, le prêtre Agon offrit à ses frères une charretée de vin, qu'ils acceptèrent pour donner à Nominœ, dont l'envoyé Haldric se trouvait présent².

Quelque temps après, en 838, ce prêtre Agon résolut de se retirer au monastère de Redon, que saint Convoyon venait de fonder. Dans cette intention, il donna aux moines de

1. *Cartul. Roton.*, 147.

2. *Cartul. Roton.*, 148.

Saint-Sauveur sa propriété de Langon, c'est-à-dire sa maison, sa vigne et quatre manants : « *Massam in Landegon et vineam et quatuor manentes.* » Il fit cette donation pour son propre salut et pour celui de son père Anau, et l'acte en fut passé à Langon même, dans l'église de Saint-Vénier : « *Factum est in loco nuncupante Landegon, in ecclesia Sancti Veneris*¹. »

Les moines de Redon n'avaient pas attendu cette circonstance pour devenir maîtres de Langon ; avant d'y être propriétaires fonciers, ils en étaient déjà les seigneurs féodaux. Dès 834, en effet, quatre ans avant la donation d'Agon, sur la recommandation de Nominoë, l'empereur Louis-le-Débonnaire donna à saint Convoyon, en même temps que la paroisse de Bains, le territoire de Langon : « *In pago Browerach plebem que Bain nominatur, necnon et in eodem pago locellum qui nominatur Lant-degon*². »

Plus tard, en 850, Charles-le-Chauve confirma toutes les donations que son père avait faites au monastère de Redon, notamment celle de la paroisse de Langon.

En 852, en effet, Langon est désignée comme étant une paroisse, *plebs*, dans l'acte de donation d'un alleu, nommé Campnelpot, situé au village de Camia, en Langon, et donné à l'abbaye de Redon par le prêtre Driwallon : « *Alodum Campnelpot in villa Camia, in plebe que vocatur Landegon*³.

A cette même époque, deux églises existaient à Langon : l'église de Saint-Pierre, dans laquelle Anau donna, en 862, sa vigne de Tréal, « *vineam suam in Treall,* » aux moines de Redon, « *factum est hoc in ecclesia Landegun,* » et sur l'autel de laquelle douze témoins francs prêtèrent serment en faveur

1. D. Morice, Pr., I, 272.

2. Cartul., App., 363.

3. Cart., 368.

on, « *juraverunt in altare Sancti Petri*¹; »
 2 Saint-Vénier, « *ecclesia Sancti Veneris*, »
 is venons de voir le prêtre Agon donner ses
 3 de Redon.

signalées à Langon au ix^e siècle sont : le
andegon; » — Brufia, « *in loco nuncupante*
 tient une assemblée du *plou*; — la terre
 ment d'Agon, « *tigran Acum in Lancon*, »
 champ de Camdonpont, « *campus nomine*
 astement contesté à saint Convoyon par un

— Camproth, donné en aumône à saint
 ême, présent à Langon, par le scabin franc
urg Camproth in elemosina; » — l'alleu de
 é au village de Camia, don fait à Redon par
 lon; — et la vigne de Tréal, offerte par

Langon, à cette époque, les éléments d'une
 2, d'un *plou* : un chef ou mactiern, dont les
 les terres; — des assemblées du peuple,
 se réunissant pour les affaires importantes;
 etons tels que Anau, Datlin, Worhocar, Go-
 Momlin et Acunir; — des prêtres également
 ham, Judoleno et Sulconnan en 797; Agan,
 , Ridwant et Antracar, ses contemporains;
 2, et Atoere, Drewoion et Anauhoiarn vers
 ns qui cultivent les terres d'Anau, — et des
 1, fils de ce dernier, donne à Redon³.

cette organisation locale, remarquons l'au-
 me se manifestant et les Francs se mêlant

14, 189, 368, etc.

58 et passim.

aux Bretons : en 797, le comte Frodalt envoie Gautro et Hermandro examiner les titres de propriété du mactiern Anau; Nominoë, alors lieutenant de l'empereur, a également son représentant dans l'assemblée du peuple; c'est Haldric à Brufia et Drewallon à Langon même. Puis apparaissent les scabins, juges pris dans la population, mais d'institution française. Les scabins de Langon sont : en 797, Sulon, Altroen, Catlowen, Worethael, Judwallon et Sicli; vers 826, Maenwallon, Wurhoiarn et Branoc; vers 840, Branoc, Thiarnan, Arthwin, Catlowen, Worocar, Bénédic et Wathin¹. Enfin, il est fait mention plusieurs fois dans les actes de Francs mêlés aux Bretons : c'est ainsi que dans l'assemblée du peuple, vers 840, douze Francs, « *Franci*, » sont appelés comme témoins et prêtent serment sur l'autel de Saint-Pierre de Langon².

Telle était donc la physionomie, en partie bretonne et en partie française, que présentait la paroisse de Langon au ix^e siècle. Ses limites étaient encore indécises, paraît-il, car Alain-le-Grand vint lui-même les fixer du côté de Pipriac, vers 882; il mit ainsi fin au différend soulevé à ce sujet entre les moines de Redon, seigneurs de Langon, et les nommés Cadwobri, Bréselwobri et Wetenic, vraisemblablement habitants de Pipriac³.

Nous avons précédemment fait connaître la seigneurie de Langon unie à celle de Brain et possédée jusqu'en 1789 par les Bénédictins de Redon; nous n'y reviendrons pas. L'abbé de Saint-Sauveur était naturellement curé primitif de Langon, et un vicaire perpétuel desservait la paroisse. Celle-ci était divisée en sept frairies, savoir : Saint-Pierre ou le

1. *Cart. Roton.*, 147, 148, 94.

2. *Cart. Roton.*, 94.

3. *Cartul. Roton.*, 38.

bourg, — la Couailleraye, — Bernuy, — Ballac, — le Bot, — Lachenal — et Cahan.

Le vicaire perpétuel, ou recteur de Langon, devait chaque année se rendre à Redon le jour de l'Ascension pour prendre part avec ses paroissiens, qui avaient coutume de l'accompagner en grand nombre, à la procession solennelle que faisaient les moines de Saint-Sauveur dans la ville.

II. — Église et chapelles.

L'église paroissiale de Langon, dédiée à saint Pierre, est intéressante; ses nefs sont ogivales, mais toute sa partie supérieure est romane : l'abside principale est ornée extérieurement d'arcatures saillantes reposant sur des pieds-droits formant contreforts; deux absidioles latérales existaient encore naguères et étaient du même style roman, mais celle du Midi a été détruite pour faire place à une sacristie.

Cette église possédait jadis cinq autels; ceux de Saint-Laurent et de Sainte-Marguerite ont été supprimés en 1829. Vers le même temps on découvrit dans le chœur « une ancienne décoration consistant en barres rouges tirées sur un blanc sale et en la représentation de quelques mystères de notre sainte religion¹. » La nef était également ornée de peintures dans le même genre, car nous y avons nous-même découvert un saint personnage, évêque ou abbé, représenté sur un des piliers carrés qui supportent les arcs ogivaux séparant les nefs. M. Marteville signale aussi² sur ces vieilles murailles « des dessins au trait rouge représentant des sujets empruntés aux Écritures, ou des personnages isolés, entre autres un roi tenant d'une main un globe et ayant des chaus-

1. Reg. paroissial.

2. *Diet. de Bret.*, I., 440.

sures attachées avec des cothurnes. » Enfin, M. Langlois dit avoir observé dans un endroit découvert, « au pourtour d'une arcade, des rinceaux vert pâle dans des compartiments formés par des lignes rouges ¹. » Nous signalons ces peintures parce que les fresques de ce genre sont rares en Bretagne et parce qu'on les a toutes, à Langon, recouvertes de badigeon.

En 1587, Paul-Hector Scotti, abbé de Redon, permit à Jean Collobel, seigneur du Bot, de jouir à perpétuité des tombes et enfeus qu'il avait en la chapelle Saint-Jean, « et même de placer aux parois et murailles d'icelle, en peinture, ses armoiries et alliances de sa maison, et d'y ériger un banc et accoudoir de bois, simple, sans queue, ni armoiries, pour se servir, oyant la sainte messe². » Mais l'abbé stipula que les seigneurs du Bot ne pourraient se servir de cette permission pour prétendre avoir droit de propriété dans cette chapelle de l'église de Langon, appartenant aux moines de Redon.

Ces derniers eurent lieu de se repentir de la condescendance de leur abbé. En 1650, Françoise de Bégasson, veuve de Jean Collobel, seigneur du Bot, prétendit avoir droit à deux chapelles seigneuriales et prohibitives dans l'église de Langon, l'une, celle de Saint-Jean, située au haut de la petite nef méridionale, à cause de sa terre du Bot, et l'autre, celle que forme l'absidiole septentrionale, à cause de sa terre de Roche. De là naquit un grand procès, pendant lequel un état de l'église de Langon fut fait le 27 août 1653; les commissaires y découvrirent deux pierres tombales armoriées, placées dans le chanceau de l'église, d'autres tombes dans les chapelles prétendues et plusieurs blasons dans les vitres et sur les murailles. Mais ces écussons étaient bien récents, car ils

1. *Dict. de Brét.*, I, 440.

2. Archives départementales, I H 2, 161.

ment les armes de la dame du Bot, défunt mari, c'est-à-dire : d'argent *chargée de trois molettes d'or*, qui est *Colégasse de gueules*, qui est de *Bégas-Bégasson* fut-elle, en 1684, déboutée droits honorifiques dans l'église de à démolir les écussons et les trois vait placés au haut de l'église, non du côté de l'évangile, à l'entrée de

t conservèrent, toutefois, un simple ant la permission qui leur en avait leur enfeu dans le chœur.

gon étaient assez nombreuses.

: *Sainte-Agathe*. — Nous avons décrit ment gallo-romain qui se trouve dans rsque le christianisme s'établit dans on résolut d'utiliser cet édifice en en our cela, on réunit par des murailles se correspondant, on y ouvrit une la voûte reçut une décoration appro- ouvelle de l'abside. Puis, par un com- res exemples, le culte de saint Vénier² ublier Vénus, dont la représentation enir des habitants de Langon. Aussi, 'appelait-elle, comme nous l'avons vu, . Au xvi^e siècle, elle portait encore non loin d'elle se trouvait la fontaine e Kerdrel a même retrouvé, sur les

s, I H 2, 101.

landais qui vint se sanctifier dans nos contrées, ch.

2.

registres baptismaux de Langon, mention, en 1674, de la chapelle Saint-Vénier¹. C'est donc à une époque récente que cet édifice fut placé sous le patronage de sainte Agathe, qu'il conserve aujourd'hui. Ogée prétend que les protestants s'emparèrent de cette chapelle en 1594 et qu'ils en firent un temple, et il ajoute que, rendue au culte catholique peu d'années après, elle fut bénite de nouveau en 1602.

M. Langlois, en 1839, découvrit sur la voûte de l'abside de Sainte-Agathe une fresque ancienne, superposée à la peinture païenne de Vénus sortant des eaux; cette fresque représentait, semble-t-il, le Père Éternel bénissant quelques personnages, difficiles à reconnaître, placés à ses pieds²; elle remontait très-probablement à l'époque où l'édifice fut consacré au vrai Dieu. Sur cette ancienne peinture se trouvait alors une troisième fresque très-grossière, contemporaine peut-être de la restauration de la chapelle, en 1602. Elle représentait « au centre un personnage à genoux, les mains levées sur une espèce de calice. Une autre main, qui appartenait peut-être à un corps placé au-dessus, ou qui seule était l'emblème de Dieu, était étendue sur sa tête et semblait le bénir³. » Cette peinture n'était-elle pas l'image de saint Vénier? Nous le supposons sans oser l'affirmer. Toujours est-il que ces deux fresques chrétiennes ont disparu maintenant de la voûte de l'abside dont nous parlons, pour faire place aux derniers débris de la peinture païenne de Vénus. Le culte divin ne se fait plus, en effet, dans ce sanctuaire vénérable à tant de titres; mais nous espérons voir prochainement restaurée la plus antique chapelle de Bretagne.

2° *Saint-Michel*. — La chapelle de ce nom, aujourd'hui

1. *Bulletin de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine*, VII, 29.

2. V. la *Notice sur une ancienne chapelle de Langon*, par M. Langlois.

3. V. la *Notice sur une ancienne chapelle de Langon*, par M. Langlois.

—

, monuments :

Une croix s'élève
sur la place, fête de Saint
Michel. Il est
appelé les moines en
raison du paganisme. Il
est dédié à l'archange
Michel. Cette chapelle,
appelée Le titulaire
est d'origine un moine
qui était de toutes
les fêtes. Elle était affectée
à l'usufruit de p
seigneurs de Redon
et l'avons dit par
Saint-Michel si

appelains de S
de Lescouët (1
de Rado (1535
de (1597), — 1
90), — Antoin

— Il est fait
reconstruite de
bois. Elle n'offre
rien de la précédente,
ni le nom qui rap

le avoisinait la
qui a changé d
nom, César de
1777 : « Le lieu

de Saint-Marc, situé dans la paroisse de Langon, consistant en la chapelle, maison, grange, logements à bestiaux, jardins, rues, etc., avec un petit bois de chateigniers au proche de ladite chapelle, etc., le tout en un tenant, contenant 20 journaux de terre, joignant vers midi à la rivière de Vilaine et vers minuit aux communs de Montenac¹. » En 1570, les moines de Redon vendirent cette métairie à Jean Le Febvre, seigneur de Saint-Ganton, mais ils la rachetèrent en 1633. Elle ne figure pas conséquemment dans l'Aveu rendu par l'abbé Scotti en 1580.

5° *Saint-Christophe de Roche*. — Cette chapelle, construite près du manoir de Roche, n'existe plus maintenant. Un Aveu de 1535 la désigne comme étant « une petite chapelle fondée en l'honneur de Dieu et de Monsieur saint Christophle et de Madame sainte Barbe². » Les seigneurs de Roche présentaient à cette chapellenie, à laquelle était uni un autre petit bénéfice, celui de la Moissonnaye. Yves Blanchard en était chapelain en 1631, Clément Perroteau en 1666 et René de la Chévière en 1678.

6° *La chapelle du manoir du Bot* est aujourd'hui détruite; le couvent des Sœurs de la Providence, à Langon, possède une cloche qu'on dit provenir de cette chapelle et porter la date de 1441. C'est dans ce sanctuaire qu'en 1775 Hyacinthe de Talhouët, seigneur dudit lieu, épousa Françoise Collobel, fille du seigneur du Bot.

7° *La chapelle du manoir de Bréhail* a complètement disparu; la tradition locale en conserve seul souvenir, et l'on nous a montré dans le village actuel un bénitier en provenant.

8° *La chapelle du manoir de Corbinière*, construction ré-

1. Archives départementales d'Ille-et-Vilaine.

2. Archives départementales.

ral Ridouël, est entretenue avec goût et

— Manoirs et terres nobles ¹.

Le 5 décembre 1480, Antoine du Gahil, seigneur de Bismaye, rendit aveu à l'abbé de Redon pour le manoir de Bismaye, à devoir de foy, * En 1536, Jean du Gahil possédait la

Bismaye. Cette terre devint ensuite la propriété de la famille de Roche, par suite du mariage de Guillaume de Roche avec Catherine du Gahil, vivant en 1546. Julien de Roche, en 1620, et Michel de Roche, en 1630, rendirent aveu pour leur manoir de la Bismaye. Françoise de Roche, fille de Michel, seigneur de la Bismaye, épousa, le 28 janvier 1682, Louis Maudet, seigneur de Saint-André. Ces deux époux habitaient la Bismaye en 1718. Joseph Maudet, seigneur de la Bismaye, vivait en 1755. La Bismaye, située dans le bourg même de Langon, est possédée maintenant par la famille Guistière de la Chalnaye, qui l'habite.

Bot (Le). — Le 13 octobre 1496, Guillaume Collobel, seigneur du Bot, rendit aveu pour le manoir de ce nom, où il habitait, à l'abbé de Redon, reconnaissant devoir à lui-ci « foy, hommage, rachapt, et 22 deniers de rente pelée mangier. » Julien Collobel possédait le Bot en 1536, son fils, nommé Julien comme lui, en 1559. Jean Collobel était seigneur du Bot en 1562 et 1580. Autre Jean Collobel, seigneur du Bot, vivant en 1633, épousa Françoise de Gasson, dont il eut Marin Collobel, seigneur du Bot après lui, marié à Thérèse de Francheville; ce dernier mou-

1. Cf. Archiv. départ. — Reg. paroiss. — Réform. anc. de la noblesse. — Eu de Scotti. — *Nobél. de Brét.*, etc.

rut le 29 mai 1681 et fut inhumé dans le chœur de l'église de Langon. Guillaume Collobel, seigneur du Bot, rendit aveu le 15 octobre 1696. René-Hyacinthe Collobel, seigneur du Bot, épousa Gorgonie Nassiet, dont il eut Vincent et François; il mourut avant sa femme, qui épousa en secondes noces François du Fresne, seigneur de Virel, et plaida activement en 1727 contre l'abbaye de Redon. Vincent Collobel, seigneur du Bot, le Prédic, Bodel, Tromeur, le Lizio, la Durantaye, les Portes, etc., demeurant au Bot, rendit aveu le 17 janvier 1733 pour « les maison et manoir du Bot, chapelle, fuye, cour, jardin, estang, bois fustaye, droit de chasse prohibitive à tout autre qu'à l'abbé et aux religieux de Redon, métairies du Bas-Bot et de la Nouette; ... à cause du fief de la Couarde¹, droit de haute, basse et moyenne justice, avec auditoire, au bourg, situé près la maison appelée la Chambre du Bot. » Toutefois, les moines de Redon protestèrent contre cette haute justice et son auditoire qu'avait supprimés un arrêt du Parlement en 1684. Ce Vincent Collobel, seigneur du Bot, épousa Louise Moraud du Deron, dont il eut Clément Collobel, seigneur du Bot en 1775.

Le château du Bot, propriété en 1828 de M. Burot de Carcouët, appartient maintenant à M. de Moulins de Rochefort. C'est une très-belle terre ornée de bois et d'étangs; l'ancien manoir est insignifiant, mais au bout d'une vaste rachine sont les premières constructions d'un nouveau château qui promettent beaucoup.

BOIS-GAUDIN (LE). — Le 20 février 1559, Jean Hamon, seigneur du Bois-Gaudin, rendit aveu à l'abbé de Redon

1. En 1563, les moines de Redon vendirent 275 livres au sieur JPerdrix le fief de la Couarde ou du Bot; ils le rachetèrent en 1565 et le revendirent plus tard au seigneur du Bot.

il tenait de lui « à devoir de fe
- *Nunc* ferme.

ancienne maison, aujourd'hui
grande importance; en 1580 c
village. François Derennes, c
e Guillemoys et mourut en 1
1, se maria en 1716 avec Julien

Guillaume de Roche possédait
onne Malary, veuve de Raoul
bbé de Redon, « à devoir de fe
cette métairie noble avec ses
is anciens et de haute futaie e
unc ferme dépendant du Bot.

position et le nom de cette
à M. Dénoual de la Touche, i
i. C'était, en 1698, un manoir
lette et Perrine de Roche, sei
le logis n'existe plus, mais une
qu'à cette époque M^{me} de l
tairie de Châtillon, en fit rec

manoir, création moderne de M.
remarquer par sa situation pit
e la Vilaine; dans les jardins
ales en mosaïque tels que c
dont l'ensemble ne manque

Ce manoir appartenait en 1536
août 1546 et le 20 février 15
Bois-Gaudin et de la Chaussé
on pour cette dernière seigneu.
hommage, rachapt et 56 sous t

rente. » En 1580, Jean Hamon, seigneur du Bois-Gaudin, nait encore « le lieu, maison, cour et jardin, vivier et gues de la Chaussée, » avec « ses bois taillifs et de haulte staye. » Claude Hamon, seigneur du Bois-Gaudin, rendit reu pour sa maison noble de la Chaussée en 1602, 1662 et 1666. Julien de la Grallenaye, seigneur des Joussardayes, possédait en 1675 la Chaussée, qui passa par alliance dans famille de Bréhier. En 1716, Bertrand Bréhier, seigneur de la Riotelaye, et Marie de Dieusy, sa femme, habitaient ce manoir. De nos jours, la Chaussée est devenue successivement la propriété des familles Dutemple, de Saint-Germain Grivel, et cette dernière maintenant y demeure. Ce manoir ne manque pas d'intérêt avec ses vieilles salles des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècle, son grand portail flanqué de canonnières, la haute tour également fortifiée, ses ouvertures ogivales et ses tourelles; le tout est affecté aujourd'hui au service de exploitation agricole des laboureurs qui possèdent ses vieilles murailles.

DROULIN. — Le 8 décembre 1643, Louis Limouzin, sieur de Droulin, veuf de Jeanne de Guiny, habitait la maison de ce nom et en rendait aveu à l'abbé de Redon, déclarant « tenir » à foy, hommage, rachapt et 1 sous 1 denier de rente. » Le 22 mai 1677, Michel Gasnier fit une déclaration semblable pour cette même terre de Droulin.

GAUDINAYE (LA). — Ce n'était en 1580 qu'un village de trois maisons appartenant à Julien Thébaud, Gabriel et François Gourdel. Comme le Bois-Gaudin, il devait évidemment son nom à une famille Gaudin. Claude de la Chévière, fils cadet de Julien de la Chévière, seigneur du Pont-Louet, eut, on da, semble-t-il, un manoir à la Gaudinaye et devint la tige d'une famille qui prit ce nom. Ce Claude de la Chévière, seigneur de la Gaudinaye et du Plessis-Pont-Louet, épousa le 19 octobre 1652 Marie Peniguel; il habitait encore

de la Gaudinaye, ainsi que sa
seigneur de la Gaudinaye apr
Chévière fut inhumée dans
a Chévière, seigneur de la (
en 1699 et mourut en 1724
n de la Chévière, seigneur de
neurait aussi; il avait épous
t de nombreux enfants bapti
États de Bretagne en 1762 et
ère possédait encore la Gat
e d'alliance, ce manoir passa
Hardrouyère, puis devint, par
ohan, et plus récemment de
e la Gaudinaye, qu'il vient d

- Ce manoir, situé dans le
rtance aujourd'hui, appartient
a Vanlay, qui fut déboutée de
Jean Crouzil, sieur du Vau
don pour sa maison de la G
ie de la Trépraye, fit la mém
l, sieur de la Guimacerie, fit
1650 et 1666, déclarant tenir
à debvoir de foy, hommage et
ancienne maison, voisine du
au xv^e siècle à la famille Co
Guillaume Cordon, en 1480
don pour leur maison du l
lebvoir de foy, hommage et
ny-aoust et à Noël. » Guillaun
ée, possédait le Fau en 1536.
aubec, sieur du Fau, rendit
levint ensuite la propriété de

Guillemoys, et Pierre Guillemoys, sieur du Fau, en fit l'aveu en 1643, 1650 et 1666. Il avait épousé Françoise Bertier, et il eut, entre autres enfants, René Guillemoys, sieur du Fau, et Julienne Guillemoys, dame des Ormeaux, mariée en 1674 à Jacques Gaultier, sieur de la Guistière. Le Fau appartenait aujourd'hui à M^{me} de Boisberanger, née Marthe Gaultier de la Guistière, qui l'habite.

MONNERAYE (LA). — En 1374, l'abbé de Redon bailla la maison de la Moulneraye ou Monneraye à Georges de Bodiel et à Mahaut, sa femme. En 1441, Raoulet de la Monneraye, seigneur dudit lieu et y demeurant, rendit aveu, le 1^{er} janvier, à l'abbé de Redon, pour son hôtel de la Monneraye, qu'il tenait de lui « à devoir de foy, hommage et rachat, et 4 livres 10 sols de rente. » Claude du Fresche, seigneur de la Monneraye, possédait cette terre en 1535; sa fille, Hellette du Fresche, épousa Pierre Riaud, qui prenait en 1571 titre de seigneur de la Monneraye. En 1646, René Riaud, seigneur de la Monneraye, Roche, Quéneron, etc., vendit toutes ces terres à Jean Collobel, seigneur du Bot. Depuis cette époque, la Monneraye est devenue une dépendance de la terre du Bot et n'est plus qu'une métairie appartenant aujourd'hui à M. de Moulins de Rochefort.

MORINAYE (LA). — Cette maison, anciennement à la famille Roche, appartenait en 1666 à Gillette du Fresche, qui en rendit aveu le 20 janvier à l'abbé de Redon.

PAPILLONNAYE (LA). — Le 26 mai 1407, Jehan du Val, seigneur de Cahan, rendit aveu à l'abbé de Redon pour « son arbrement, vignes et dépendances de la Papillonaye. » En 1545, Gilles Jarno, seigneur de la Papillonaye, tenait cette maison du même abbé « à devoir de foy, hommage et rachat; » son fils, Louis Jarno, seigneur de la Papillonaye, fit l'aveu en 1571. Demoiselles Renée et Guyonne Jarno, mes de la Sauldraye et de la Fontaine, possédaient encore

la Papillonaye en 1635. Ce manoir passa ensuite entre les mains de la famille de la Chévière, et René de la Chévière et Louise de la Chévière, sa femme, sieur et dame du Plessix, l'habitaient en 1702 et 1716. Marie-Anne de la Chévière, dame de la Papillonaye, vivait en 1759. La maison de la Papillonaye, située dans le bourg de Langon, a fait place à la maison d'école des Sœurs de la Providence, élevée sur ses ruines.

PETIT-BEZIC (LE) ne nous est connu dans l'histoire que par la Réformation de la noblesse, qui nous apprend qu'en 1536 cette maison noble appartenait à Jean Bezic; elle existe encore dans le bourg de Langon.

PORTE-BAUDU (LA) appartenait à Pierre de Roche en 1536. Pierre Lambart, seigneur de Port-de-Roche, rendit aveu pour cette métairie noble à l'abbé de Redon en 1559. Claude Dollier, en 1650, et François Dollier, en 1666, également seigneurs de Port-de-Roche, firent la même chose, déclarant tenir cette terre de l'abbé de Redon « à debvoir de foy et hommage, sans rachapt. »

La famille Delalande possède maintenant cette maison.

ROCHE vel LA ROCHE. — Cet antique manoir a donné son nom à une noble famille à laquelle appartenait Jean de Roche, vivant en 1427, père de Raoul de Roche, marié à Anne de Penhoët. Le 7 juin 1448, Perrine, veuve de Simon de Roche et tutrice de ses enfants Jean, Philippe et Étienne de Roche, rendit aveu à l'abbé de Redon pour la terre de Roche, qu'elle tenait « à debvoir de foy, hommage, rachapt, 6 sous et 6 deniers de rente. » La famille du Gabil, alliée à celle de Roche par le mariage de Guillaume de Roche avec Jacquette du Gabil, devint ensuite propriétaire de Roche, et Robin du Gabil et Guillaume, son fils, rendirent aveu pour ce manoir en 1450. Jean du Gabil, seigneur de Roche, en 1477 et en 1495, fit la même chose; il habitait Roche avec

mère, Guillemette du Gabil, et vivait encore en 1503. Le Gabil, fille de ce Jean, fut dame de Roche et épousa des Bois; elle rendit aveu à l'abbé de Redon, le 5 juillet 1535, pour « ses maisons, manoir et métairie de Roche, ombier, fuye et refuge à pigeons, jardin, vigne, chapelle, métairie des Roussellayes, etc. » Elle eut pour enfants Louis

Bois, seigneur de Talhouët, et Jeanne des Bois, qui eut Louis de Cléguennec. Ces derniers étaient morts dès 1599, et Louis de Cléguennec, seigneur de Roche, leur fils, rendit aveu pour cette maison noble à cette époque.

En 1610, Louis de Cléguennec, seigneur de Talhouët et de Roche, vendit son manoir de Roche à Pierre Riaud, seigneur de la Monneraye. Plus tard, René Riaud vendit à son tour à Jean Collobel, seigneur du Bot, le 4 mai 1646, les maisons de Roche, Quéneron, les Roussellayes, la Monneraye, le moulin à vent de la Couarde et le fief des Portes. La famille de Roche, qui existait encore, voulut, paraît-il, rentrer en possession du manoir dont elle portait le nom, car le 23 mars 1655 Guillaume de Roche rendit aveu à l'abbé de Redon pour la maison de Roche; mais les seigneurs du Bot l'emportèrent et restèrent définitivement maîtres de cette terre, qui depuis n'est plus qu'une métairie dépendant du Bot. Roche méritait toutefois qu'on le visite : c'était un joli manoir bâti au XVI^e siècle, avec une tourelle centrale et de belles croisées ornées d'écussons, de pinacles et de feuillages. On voit encore les ruines de la fuie et l'emplacement de la chapelle, ainsi qu'un puits profondément creusé dans le roc. Cette maison avait dû remplacer la station gallo-romaine dont nous avons parlé, et elle avait donné son nom au très-ancien passage de la Vilaine et à un autre manoir voisin, nommé Port-Roche, situé en Fougeray.

QUÉNERON. — Il paraît que ce manoir, — aujourd'hui une simple ferme dépendant du Bot, — était dans l'origine une

de Roche, qui l'avoisine; les actes du me qu'il portait primitivement le nom de ne appartenir dans l'origine à la famille lle du Gahil.

du Gahil possédait Quéneron, pendant ouissait de Roche. Le 3 mars 1542, cet eigneur de Quéneron, rendit aveu pour de Redon, déclarant la tenir de luy « à image et rachapt. » Guillaume du Gahil, eur de Quéneron après lui, habitait ce il rendit aveu en 1571. La maison de 1580, entourée « de jardins, vignes, bois, à connils, viviers, etc. » Elle jouissait erie dans la Vilaine et devait 3 sous de don.

épousa Arthur Hirel, seigneur du Breil, re de Quéneron, qu'elle habitait avec lui e eut pour fils Jean Hirel, seigneur de sa Esther du Hardaz, et elle vendit, de 3 mars 1629, le manoir de Quéneron à igneur de Galison. En 1646, René Riaud omme nous l'avons dit, Quéneron à Jean u Bot.

En 1431, Alain Lesné, prêtre de Langon, it l'herbrégement de la Tousche, qu'il Redon « à debvoir de foy, hommage et deniers de rente. » En 1477, Guillaume ho, sa femme, rendirent aveu pour leur ie. Le 11 juin 1498, Jean Graeschet et ieur et dame du Houssay, firent la même février 1677, Gillette de Lauriolle, veuve rendit encore aveu à l'abbé de Redon le de la Touche, en Langon.

TERTRE (LE). — En 1400, Guillaume du Tertre rendit avec l'abbé de Redon pour l'hôtel qu'il possédait au bourg de Langon et qu'il tenait de lui « à devoir de foy et obéissance. » En 1546, Guillaume Collobel, sieur du Tertre, et Anne de la Grallenaye, sa femme, firent la même chose pour cette maison, qu'ils possédaient alors. Claude Collobel, sieur du Tertre, leur fils, habitait ce logis en 1571 et en rendit avec le 15 septembre de la même année. Enfin, le 3 août 1666, François Dollier, seigneur du Port-de-Roche, déclara tenir de l'abbaye de Redon « la maison et terre noble du Tertre située au bourg de Langon. »

VAULAY (LE). — Jean Crouzil, seigneur du Vulay, habitait en 1559 le manoir de ce nom. Il le tenait de l'abbé de Redon « à devoir de foy, hommage et rachapt et 43 sous de rente. » Marie de la Grallenaye, dame du Vulay, issue de la maison des Joussardayes, épousa en 1660 Pierre Glect, sieur du Veil; ils rendirent avec, le 3 avril 1677, pour leur terre du Vulay. C'est maintenant une ferme appartenant à M. de Roger de la Tourneraye.

VILLENEUVE. — En 1566 et en 1571, Jean Maubec, sieur de Villeneuve, rendit avec à l'abbé de Redon pour la terre de ce nom qu'il tenait de lui « à devoir de foy, hommage et rachapt et 30 sous 6 deniers de rente. » En 1687, Julien Michel, sieur de Chambrunet, possédait « la métairie de Villeneuve. » Julien de la Chévière, seigneur de la Gaudinaye, mourut en 1724, léguant Villeneuve à son frère, René de la Chévière. Villeneuve est maintenant un village, où un portail indique encore l'existence ancienne d'un petit manoir. Il s'y trouve deux fermes, l'une appartenant à la famille Hay des Étumières, héritière des de la Chévière, et l'autre léguée à M. Chevalier de Vilpie au bureau de bienfaisance de Langon.

§ VI. — RENAC.

I. — Origines paroissiales.

écédentes, la paroisse de Renac est occupée par une population bretonne on vint fonder l'abbaye de Redon, par un mactiern nommé Bran, qui avait la Cour de Renac) ¹. Il est de ce manoir dans le *Cartulaire* où les bretons s'y réunissaient parfois, de Poher, les mactierns Jarnhitin représentants du roi Nominoë et es y figurer à côté de Bran, le seigneur abbé Convoyon. Nominoë vint même Arganthe, y tenir un grand plaid ; cependant dire d'une façon positive de Renac, quoique son nom même des habitants, et notamment de leurs locaux qu'on y traite, tout, en manoir devait être dans la paroisse

appelée au ix^e siècle Rannac ou *curia Rannac*, » était, comme celles *plebs condita*; » c'est-à-dire qu'elle n'était pas très-considérable, car elle n'était pas très-considérable, car *plebicula Rannac*. » question, dans le *Cartulaire de R*

bourg et de l'église de Renac à cette époque nous trouvons un acte passé à Renac de Cunfol, « *factum est in Rannac, ante ecclesia* ». Il est bien difficile de savoir maintenant l'emplacement de l'église de Cunfol.

Remarquons aussi les expressions suivantes qui indiquent l'existence d'un marché à une époque reculée : « *In loco marchato Rannac cupante marchat Rannac*². »

Les actes semblent dire, — mais on ne sait pas — que le territoire d'Allérac, qui ne date que du XI^e siècle, faisait alors partie de Renac. Quant à Villare et Campcaubalhint, ils étaient dans le territoire de Renac, et le dernier se trouvait sur le territoire de Renac, est aussi fait mention, en 846 du champ de Renbeulis et d'une écluse sur le ruisseau de Renac avoir dépendu de Renac³.

Nous avons nommé le chef breton de la paroisse à côté de ce mactiern Bran se trouvaient les anciens. Les scabins de Renac étaient : wallon, Branoc et Burg; les anciens de la paroisse étaient, vers 848, Howen, Jacu, Wocon, E.

Quant aux prêtres de Renac à la fin du XI^e siècle, nous nommions Drévallon, — celui-ci appartenait à la famille, car il est traité de « *magnificus Rethwalart et Beati*⁵.

Au mois d'août 833, l'empereur Louis le Pieux, par sa prière de saint Convoyon et sur la recon-

1. Cart. Rot., 354.

2. Cart. Rot., 42, 363.

3. Cart. Rot., 23, 42, 60, etc.

4. Cart. Rot., 354, 80.

5. Cart. Rot., 42, 81, 100.

noë, donna à l'abbaye de Redon la paroisse de Renac toute entière, « *plebem que Rannac nominatur cum omni integritate sua.* » Le roi Charles-le-Chauve confirma cette donation de son père, le 3 août 850. Enfin, quelques années plus tard Érispoë, roi de Bretagne, renouvela la même donation, en qualité de prince indépendant du roi de France¹.

Nous ne savons pas au juste à quelle époque les moines de Redon perdirent la paroisse de Renac, mais ce dut être la suite des invasions normandes du x^e siècle; plusieurs seigneurs usurpèrent en ce temps-là une partie des biens de l'abbaye, et, après le rétablissement de l'ordre en Bretagne, quelques-uns d'entre eux conservèrent les terres qu'ils avaient enlevées². Quoi qu'il en soit, Renac devint une seigneurie séculière, et l'abbé de Redon ne conserva plus d'intérêts dans cette paroisse.

II. — Les seigneurs de Renac.

Les premiers seigneurs de Renac venus à notre connaissance appartiennent à la famille d'Aprémont, remontant Gausbert, sire d'Aprémont, qui se croisa en 1248.

Guillaume d'Aprémont, seigneur de Renac, épousa Perrine de Bossignel; cette dame fonda par testament une messe Saint-Denis de Renac, mais on ne peut préciser l'époque où elle vécut.

Raoulet d'Aprémont, seigneur de Renac, suivit pendant la guerre de la succession de Bretagne le parti de Jean de Montfort, et combattit à Mi-Voie dans les rangs des chevaliers.

1. Cart. Rot., 357, 363, 366.

2. Dans l'énumération des biens de l'abbaye de Redon, en 1239, il n'est pas fait mention de la paroisse de Renac, qui avait dû, par suite, être aliénée longtemps auparavant; car, si elle avait été enlevée aux moines de Redon par Pierre Mauclerc, ceux-ci eussent protesté dans cet acte contre cette usurpation récente.

anglais. Il acquit le droit de sépulture dans l'abbaye de Redon et y fonda, de concert avec sa femme, Julienne Soual, la chapellenie de la Serche, en 1364.

Ils laissèrent une fille, Jeanne d'Aprémont, dame de Renac, épouse en 1390 de Jean Harpedane, connétable d'Angleterre, puis chambellan du roi de France; ce seigneur était veuf de Jeanne de Clisson, dame de Belleville, sœur du connétable Olivier de Clisson.

Le 30 octobre 1401, Jean Harpedane et Jeanne d'Aprémont, seigneur et dame de Renac, firent don à Guillaume du Bau des dîmes de la Vieille-Perche, assises en la baronnie de Renac; ils scellèrent cette donation de deux sceaux, l'un portant un gironné, et l'autre parti de même et d'un lion rampant¹.

Devenue veuve, Jeanne d'Aprémont se remaria à Savary de Vivonne, seigneur de Thors, et en eut une fille, Isabeau de Vivonne, qui fut dame de Thors et de Renac. Cette Isabeau épousa Charles de Blois, dit de Bretagne, seigneur d'Avanour, frère d'Olivier, comte de Penthievre, et lui apporta Renac². A la suite de la conspiration des Penthievre contre Jean V, duc de Bretagne, en 1420, ce prince confisqua la seigneurie de Renac appartenant à l'un des révoltés, et la donna à deux de ses fidèles serviteurs, le sire de Penhoët et Tristan de la Lande.

Toutefois, des difficultés s'étant élevées entre ces deux seigneurs, le duc de Bretagne leur retira cette terre de Renac et la donna à son frère Richard de Bretagne, comte d'Étampes, qui la conserva jusqu'à l'époque de son décès, arrivé en 1437³.

M^{me} d'Étampes, Marguerite d'Orléans, conserva la terre de

1. Dom Morice, Pr., III, 34. — De Courcy, *Le Combat des Trente*, 70.

2. Moreri, *Dictionnaire historique*.

3. Dom Morice, Pr., III, 33.

Renac, après la mort de son mari, en qualité de tutrice de leurs enfants; et lorsque l'aîné d'entre eux, François, comte d'Étampes et de Vertus, devint majeur, il devint en même temps seigneur de Renac. Mais ses cousins François I^{er} et Pierre II, et son oncle Arthur III, étant morts sans enfants le comte d'Étampes fut appelé à leur succéder sur le trône de Bretagne et prit le nom de François II. Le nouveau duc donna, à cette occasion, l'usufruit de la seigneurie de Renac à sa mère, en 1459¹.

Le 13 novembre 1462, François II, voulant récompenser Tanguy du Chastel, qui avait quitté la Cour de France pour prendre du service en Bretagne, son pays natal, et désirant aussi faciliter le mariage de ce seigneur avec Jeanne Raguenel, dite de Malestroit, fille du maréchal de Bretagne Jean Raguenel, sire de Malestroit, lui fit don de la seigneurie de Renac. Toutefois, comme la comtesse d'Étampes jouissait de l'usufruit de cette terre, le duc voulut qu'en attendant l'extinction ou la mort de cette princesse, Tanguy du Chastel eût la jouissance des seigneuries de Québérien et de Lans teuc, au diocèse de Vannes².

Tanguy du Chastel, seigneur de Renac, eut de sa femme Jeanne Raguenel, une fille nommée Anne du Chastel, qui fut dame de Renac et épousa Louis de Montejean.

De cette dernière union naquit Anne de Montejean, dame de Renac, Combourg, Malestroit, Châteaugiron, etc., qui épousa : 1^o Georges Tournemine, baron de la Hunaudaye dont elle n'eut point d'enfants ; 2^o Jean VII, seigneur d'Acigné, dont naquit postérité.

Le 23 novembre 1543, Anne de Montejean rendit aveu pour les seigneuries de Renac et du Bois-Raoul.

1. D. Lobineau, *Histoire de Bretagne*.

2. D. Morice, *Pr.*, III, 32.

Son fils aîné, Jean VIII, seigneur d'Acigné, baron de Mallestroit, seigneur de Renac, etc., épousa Jeanne du Plessix, dame de la Bourgongnière, dont il eut une fille, nommée Judith d'Acigné.

Cette dernière, en s'unissant à Charles de Cossé, comte de Brissac, maréchal de France, lui apporta la seigneurie de Renac. Ce seigneur reçut en 1600, probablement au nom de ses fils, les aveux de ses vassaux de Renac¹.

Judith d'Acigné, comtesse de Brissac, mourut en effet en 1598, laissant deux fils : François de Cossé, duc de Brissac, et Charles de Cossé, marquis d'Acigné. Ce dernier décéda sans postérité.

L'ainé, François, duc de Brissac, pair et grand pannetier de France, lieutenant général pour le roi en Bretagne, épousa Guyonne Ruellan, dont il eut plusieurs enfants; il transféra à l'ainé, qui suit, la seigneurie de Renac, qu'il avait lui-même reçue en héritage de sa mère, et mourut en 1651².

Louis de Cossé, duc de Brissac, s'unit à Marguerite de Gondy, fille du duc de Retz. Ce furent eux qui vendirent, en 1656, leur seigneurie de Renac à Damien Martel, marquis de Martel, et à Judith de Champion, sa femme. Ces derniers rendirent aveu au roi pour leur baronnie de Renac le 6 septembre 1679³.

La seigneurie de Renac passa plus tard entre les mains des familles du Fresne de Virel et Fournier de Trélo. En 1750, Nicolas du Fresne, seigneur de Virel; en 1779, Louis Fournier, seigneur de Trélo, étaient barons de Renac. La Révolution trouva la famille Fournier en possession de Renac⁴.

1. Dupaz, *Hist. général. de Bret.*, 191.

2. Moreri, *Dict. hist.*

3. Arch. départ. de la Loire-Inférieure, B, 382.

4. Le dépôt des archives d'Ille-et-Vilaine ne renferme absolument rien

baronnie de Renac.

« Atellenie d'ancienneté, fut é
çois II, le 13 novembre 146
l. « Voulons, — est-il dit
lit Tanguy et ses hoirs seign
issent avoir leurs armes en

baronnie, nous allons ana
oi, le 6 septembre 1679, Da
n, seigneur et dame de Ren
endait alors dans les paroisse
ii en dépendaient presque e

proche se composait du châ
s de la Touche et de Gutz,
des étangs du Bois-Raoul e
. Bois-Raoul, de la Touche
seigneur; — des métairies ne
ye et de la Porte; — du mo
lin à eau de Saint-Julien; —
contenant quinze journaux
ie dudit Renac, où se tien
ours de vendredy de chaque
ure à bled et à vin, droi
toutes les marchandises qu
e sur celles qui passent pa

de cette seigneurie furent-ils brûlés
incendié par les paysans révolution

léricure, B, 362.

ville de Renac et se transportent d'une paroisse à l'autre, mesme sur les marchandises qui se transportent en bateaux sur la rivière de Vilaine, qui passent advis la grande prée de Renac; » — « de la maison de la prison dudit Renac, située proche le cimetière de l'église paroissiale et au bout de la halle dudit lieu; » — de l'auditoire de la baronnie, se trouvant « au haut de la halle de Renac; » — « du droit de four à ban dans ladite ville de Renac, prohibitif à tous autres; » — « du droit de dixmes sur toutes sortes de grains et vins, au dixiesme, dans l'étendue de ladite paroisse de Renac, où s'étendent les fiefs du seigneur de cette dite paroisse. »

Le baron de Renac possédait aussi deux foires : « l'une qui se tient le jour de Saint-Julien, au lieu de Saint-Julien, en ladite paroisse de Renac, » et l'autre « qui se tient dans ladite ville de Renac, au jour Saint-André; » il avait dans ces deux foires « droit de lever les coustumes et trépas sur toutes les marchandises qui s'y vendent, » et le lendemain de la seconde, « droit de tenir les plaids généraux, par privilège et sans assignation. »

Le même baron avait le « droit de guêt, à cause de son château du Bois-Raoul, sur tous les vassaux et arrière-vassaux des paroisses de sa baronnie; » — « le droit de soule, qui se jette le jour de Noël par les officiers dudit Renac dans la ville dudit lieu et est fournie par le dernier marié de la paroisse, proche vassal ou non, à peine de 60 sols d'amende; » — et, enfin, le droit de banc et étanche, « qui dure quinze jours, commençant le vendredy précédant la feste de la Pentecoste et finissant le quinziesme jour ensuivant; pendant lequel temps le seigneur baron de Renac a seul droit, ou ses fermiers et receveurs, de débiter vins et cildres, sans en payer aucun devoir pour quelle cause que ce soit; et tous les cabaretiers et débitants, pendant ladite quinzaine, sont

obligés de mettre brandons et enseignes bas et ne peuvent faire aucun débit sans sa permission. »

Toutes les maisons et terres nobles de la paroisse de Renac relevaient de la baronnie du même nom « aux debvoirs de foy, hommage, rachapt et chambellenage, oultre quelques rentes particulières : » c'était les maisons nobles de Coipel, le Brossay, la Gréhandaye, Virel, Pinel, le Pont, Launay, Presselais, le Petit-Bois et Beauregard.

Un droit particulier à Renac consistait dans un certain nombre d'anguilles dues au seigneur par les propriétaires de quelques écluses construites dans les marais; chaque écluse était généralement taxée à cinquante anguilles, dues à Noël, alors que les marais de Renac étaient couverts d'eau.

2° *En Saint-Just*, le baron de Renac possédait « le château de la Vieille-Cour, tout ruiné; » — « l'endroit de foire et assemblée le jour de Saint-Éloi dans ledit bourg de Saint-Just; » — « les moulins à eau de Saint-Just, à moudre bled et à fouler drap, avec les deux estangs de même nom; la pesche desquels estangs est prohibitive audit seigneur, auquel appartiennent aussi les prés et marais aux environs qui joignent le presbytère de ladite paroisse; » — « le Château-Robert, la Broussonaye et le taillis de Pont-Lestier, proche lesdits estangs de Saint-Just, et contenant 200 journaux de terre; » — « le droit de dixme, à la dixiesme gerbe, de tous grains et vins, qui se cueillent dans la frairie dudit bourg de Saint-Just; » — et, enfin, « le droit de soule, que le dernier marié de ladite paroisse fournit le jour de Saint-Étienne, à Noël, à peine de 60 sols d'amende. »

Outre ce domaine proche, le baron de Renac avait un fief seigneurial en Saint-Just et un droit de mouvance sur toutes les maisons nobles de cette paroisse, qui lui devaient « foy, hommage, rachapt, chambellenage et quelques rentes. » Ces maisons étaient la Rohullaye, la Rivière-Collobel, Allérac, la

allée, le Val-Hamon, la Barberinaye, la Durantaye, le Val, Grigoraye, le Four-Michel, le Bois-Quilly et la Fresnaye.

3° *En Sixt*, le seigneur et la dame de Renac possédaient le bois de Bezict et le bois du Puitz, contenant plus de 30 journaux, où ils ont droit d'établir forestiers, et dans lesquels ils ont droit de garennes à lapins, avec les landes des environs; » — « le moulin à vent de Belle-Perche; » — le droit de coutume sur toutes les marchandises « qui se débient à la foire de Saint-Denys, en ladite bourgade de Belle-Perche; » — le droit de tenir des plaids généraux « le lendemain d'icelle foire et proche la chapelle de Saint-Denys de Belle-Perche; » — le droit de tenir d'autres plaids généraux dans le bourg de Sixt, le lendemain de la feste de ladite paroisse; » — « le droit de faire la police dans ledit bourg de Sixt; » — « le droit de coustume et péage se levant sur les marchandises mortes ou vives qui passent à la Belle-Perche pour aller de Redon à Rennes. »

Les terres nobles de Sixt relevant de la baronnie de Renac aient fort nombreuses; en voici la liste; toutes devaient foy, hommage, rachapt et chambellenage » : Trégaret, Villeneuve, la Châteigneraye, le Portal, le Plessix, la Ville-Juhel, ray, Boffour, Pommerit, l'Abbaye-Mouraud, le Bois-Guérin, Villeneuve de Belle-Perche, la Besnaye, l'Héreal-Talhouët, Héreal-Marcadé, Lappé, la Ville-Baud, le Bois-Orhant, Noyal, Hardaz, Kercabon, Rangervé, la Haye-du-Deron, la Haute-Perche, le Vau-Bouexic, Botéac et la Guerche.

Outre les droits féodaux particuliers à chacune des paroisses de la baronnie, le seigneur et la dame de Renac jouissaient de privilèges généraux que nous allons énumérer.

C'était d'abord le droit de supériorité et de fondation dans les églises paroissiales de Renac, Saint-Just et Sixt, dans les églises des bourgades de Saint-Julien, Belle-Perche et Croixian, dans les chapelles de Saint-Fiacre et de Gavrain, en

la chapelle de l'hôpital Saint-Jean, près le lly, « auxquelles églises et chapelles le baron ait de bancs et enfeux, lisière et ceinture fuyants et par dehors; et tous ceux qui y ont bancs relèvent de lui comme patron fondateur et supérieur; et droit de patronage de bénéfices et fondations presbytérales desdites paroisses; avec nominales aux prosnes des grandes messes. » Landes et terres vagues des paroisses de Renac, Sixt, — et elles étaient fort étendues à cette époque — avaient dans les fiefs de la baronnie; le tiers appartenait même en propre au seigneur de Renac, du roi fait au duc de Brissac, » duquel avait acquis la seigneurie de Renac.

La baronnie de Renac appartenait « droit de haute, basse justice, avec audience ordinaire au vendredi semaine et plaids généraux par privilège, prévôt, énéchal, alloué, etc.; — droit de menée aux foires de Ploërmel; — droit de guet et de garde à la nuit; — droit de bateaux, écluses et pesche prohibée de filets et autres engins dans les rivières de l'Orne; — droit de justices patibulaires à quatre poteaux dans lesdites paroisses de Renac, Saint-Sixt; — droit de mesure à bleds et vins; — droit de chasse avec chiens et oiseaux, à cor et aux coups; — droit de lods et ventes, de corvées et charroi; — généralement tous les droits dont les autres baronnies de la province ont accoustumé d'user aux fins de la province. »

La baronnie de Renac, assez importante, comme on le voit, comprenait maintenant quelques mots du château, chef-lieu de la seigneurie et résidence ordinaire du baron.

Le château de Renac fut vraisemblablement le

Bois-Raoul, dont la seigneurie était unie à celle de Renac dès 1462. A cette époque, en effet, le duc François II donna à Tanguy du Chastel « la seigneurie du Bois-Raoul et de Renac, » qu'il érigea en bannière en sa faveur, lui permettant, en outre, « d'y faire construire chasteau et place-forte » et « d'avoir et lever le guet » sur tous les hommes de la seigneurie. Le château-fort du Bois-Raoul dut être construit vers ce temps-là en place d'un manoir plus ancien portant le même nom. On retrouve encore l'assiette de la forteresse, de forme carrée, cernée de douves larges et profondes. Des étangs entouraient jadis ce château, situé maintenant au milieu d'un marais ; à côté, une éminence assez élevée porte le nom de *Guet*, parce que, d'après la tradition, les vassaux de Renac y faisaient jadis le guet. Il ne reste plus rien d'ailleurs des anciennes constructions féodales, et le château a dû être démantelé, puis rasé à une époque déjà ancienne, car la Déclaration de 1679 insinue qu'il était alors abandonné et en partie ruiné. Voici comme elle s'exprime : « Le chasteau du Bois-Raoul, avec ses forteresse, murailles, maisons et douves tout à l'entour, dans lequel il y a une chapelle dédiée en l'honneur de la Vierge et *autres logements ruineux*, bois de haulte futaye et de revenu, rabines et promenoirs. » Dans l'enceinte se trouvent aujourd'hui une maison de ferme sans intérêt et une chapelle dont nous reparlerons.

Après la destruction du Bois-Raoul, le manoir de la Touche devint la maison seigneuriale de Renac. Il appartenait en 1536 à Jean Buynart de la Ville-Voisin, mais les seigneurs de Renac en firent l'acquisition, et nous voyons en 1689 M^{me} de Martel, baronne de Renac, y demeurer. M^{me} du Fresne de Virel habitait également la Touche en 1744, et Louis Fournier de Trélo, baron de Renac, s'y trouvait en 1786. Ce qui prouve que les trois familles Martel, du Fresne et Fournier, qui possédèrent successivement la baronnie de Renac aux

derniers siècles, avaient fait du manoir de la Touche leur résidence seigneuriale de préférence au château-fort du Bois-Raoul, tombé en ruines.

Au commencement de la Révolution, le manoir de la Touche, qu'on appelait vulgairement le château de Renac, fut assailli par les paysans révoltés des campagnes voisines, qui y mirent le feu et le détruisirent complètement. Il ne reste plus rien de cet édifice, dont on découvre à peine l'emplacement au milieu des jardins et des longues rabines qui l'entouraient jadis, et qui apparaissent encore à une petite distance du bourg de Renac.

IV. — Église et chapelles.

L'église de Renac, dédiée à saint André, vient d'être reconstruite dans le style ogival ; sa première pierre fut posée en 1869. Elle se compose de trois nefs terminées par une abside polygonale et par deux petites chapelles à chevets droits. La tour s'élève, au bas de la grande nef, au-dessus d'un porche de granit formé de quatre arcades ouvertes, et se termine par une flèche en pierre blanche.

L'ancienne église n'offrait rien de remarquable ; elle fut réconciliée, le 10 août 1678, après un suicide qui s'y était commis. Elle renfermait les chapelles seigneuriales prohibitives du Brossay, dédiée à Notre-Dame, et du Petit-Bois, et les enfeux des seigneurs de Launay, de Virel et du Pinel. On y voyait, en 1640, un jubé et les autels de Sainte-Anne, Saint-Sébastien et Saint-Jean. Les quatre chapellenies du Petit-Bois ou de Terrefume, de Launay, de Bogues et de Beau-regard, s'y desservaient. Lorsque cette église fut détruite naguère pour faire place à la nouvelle, on trouva dans ses murailles plusieurs vases en poterie placés, pense-t-on, pour faciliter l'acoustique.

La tradition prétend qu'auprès du b
ruisseau, dans un lieu nommé encore
au moyen âge un petit hôpital, on plut

On ne comptait pas moins de neuf cl
trefois, savoir :

1° *Notre-Dame de Gavrain*. — Cette
pendait dans l'origine d'un monastère
placement, mais on ignore quels reli
M. le recteur de Renac y a trouvé de n
sel franciscain du xvi^e siècle. Toujours
temps des prêtres séculiers desservaien
sidérée comme frairienne quand vint
les noms de quelques-uns de ces chape
(1649), — Jean Moisson (1698), — Jea
François Cottais (1707).

La chapelle de Gavrain est ancienne,
forme un rectangle, a des ouvertures
deux autels. La statue de Notre-Dame
de la renaissance, et à côté se trouve
Dans les murailles apparaissent quelq
empruntées évidemment aux débris gall
breux dans le village, mais qui ne de
haute antiquité à l'édifice lui-même.
pèlerinages pour la guérison de la fièvr
ancienne vigne, aujourd'hui abandonnée
pelle, qui tombe elle-même en ruines,
pendant, au commencement de ce siècle
processionnellement de Renac; le jou
chambre du chapelain existe encore dar

2° *Saint-Julien*. — Située dans le pi
bord de l'étang du même nom, cette
maintenant. D'après la tradition, elle é
ajourée de trois belles fenêtres, dont ce

le 28 août, fête de saint Julien, une nône et une foire se tenaient à l'entour; l'on apportait du grain de semence à bénir, et le jugeaient entre le seigneur et le recteur. On a vu que les droits de cette foire appartenaient au seigneur. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de châtellenie d'exister, et les laboureurs apportent à Renac leur grain à bénir le jour Saint

du Bois-Raoul, construite dans l'enceinte de ce nom, n'offre de remarquable que ses fenêtres trilobées et ses ouvertures d'observation au côté de la porte principale. Au XVII^e siècle

Sixt revendiquait la possession du Bois-Raoul. En 1679 une ordonnance royale reconnut ce château comme dépendant de Renac de tout temps. Autrefois en procession à Notre-Dame de Trobert pour obtenir de la pluie, et, si l'on en croit les traditions fidèles, les prêtres et le célébrant lui-même y allaient procession pieds nus.

de Trobert. — Cette chapelle, située à l'extrémité du village, est entretenue avec soin par les habitants. Elle est asservie; c'est un grand rectangle ajouré par des fenêtres terminées avec trilobes, et orné d'écussons.

Devant les statues de Notre-Dame et de saint Julien, dans le petit sanctuaire on faisait souvent des miracles. En 1641 Pierre Bévin et Denis Roussel (1679) y furent guéris. A côté est une fontaine qui passe pour être miraculeuse, et une assemblée se tient encore au mois de septembre.

de la Touche. — Le 15 octobre 1688 le duc de Renac, bénit la chapelle du manoir de la Touche. La marquise de Martel, baronne

Renac, née Judith de Champion de Cicé, propriétaire de cette maison. Cette chapelle n'existe plus.

6° *Chapelle du Brossay*. — Les seigneurs du Brossay possédaient en 1661 une chapelle près de leur manoir; cet édifice, tombant en ruines, fut reconstruit en 1731 par le propriétaire, M. Champion de Cicé, qui le rapprocha de sa maison et y transféra la fondation de messes qui avait été faite par ses ancêtres. Jean-Baptiste Poret, recteur de Renac, fit la bénédiction de cette nouvelle chapelle le 1^{er} septembre 1731. Elle n'existe plus maintenant.

7° *Chapelle de Virel*. — Cet édifice, aujourd'hui détruit, avoisinait le manoir de ce nom et était desservi, en 1664, par Antoine du Fresne, issu des seigneurs de Virel.

8° *Chapelle de Pinel*. — Il ne reste rien de ce sanctuaire, dépendant du manoir de même nom. La tradition locale prétend que le recteur de Renac devait à certain jour y venir dire la messe, et que les seigneurs de Pinel lui devaient une rechange d'habit dans cette circonstance lorsqu'il s'était mouillé en route.

9° *Saint-Méen*. — Cette chapelle, située non loin du manoir de Coipel, n'existe plus; mais on voit encore la fontaine dédiée au même saint, qui l'avoisinait jadis.

V. — Manoirs et terres nobles ¹.

BEAUREGARD était une maison noble appartenant, en 1600, à Jean Le Bigot, seigneur du Petit-Bois et de Beauregard. Affectée, en 1639, au service d'une chapellenie possédée par François Deshayes, prêtre de Renac, elle dépendait encore en 1679 du manoir du Petit-Bois. Le propriétaire de Beau-

1. Cf. Anc. réform. de la noblesse. — Archiv. départ. de la Loire-Infér. — *Nobll. de Bret.* — Regist. paroiss., etc.

autres choses, six chapons au baron de

— Nous avons parlé précédemment de ce la baronnie de Renac.

En 1536, Julien Coué, auditeur des possédait ce manoir; il avait épousé Marie levenue veuve, habitait en 1566 le Brossay fils, fut également seigneur du Brossay en 1600, pour cette terre, à Charles de Renac. Le Brossay était encore habité en 1677 par René et Hélène du Bouexic, seigneur et dame et un enfant nommé Pierre, tenu sur les fonts de la paroisse de Renac par deux pauvres de la paroisse. Le manoir appartenait à René Mahé, seigneur de la Brosse, et à sa femme Jeanne Bonnier. Ce seigneur mourut en 1677; l'un et l'autre furent inhumés dans l'église de la Brosse, sous une dalle prohibitive du Brossay, dépendant de

Bonnier, veuve de M. de la Mancellière, noble du Brossay, « consistant en marais, bois de fustaye et taillif, prés, métairie Fresche, de la Marre et de la Hurtelaye, pendances. »

Le Brossay, seigneur de Cicé, mourut à sa femme en 1677. Sa famille continua de posséder le manoir.

Le manoir, successivement entre les mains de plusieurs familles, appartient aujourd'hui à M. de Poulpiquet qui l'habite. Ce manoir, bien posé sur une colline, a été rebâti de nos jours.

PEL. — Ce manoir appartenait dès 1536 et depuis lors il n'a pas cessé d'être entre les mains de la famille de Gouyon de Coipel. En 1679,

François Gouyon, seigneur de Couespel, Renac « la maison noble du Couespel, s pendances, métairie, rolle et moulin du 1 en 1778 une moyenne justice ; aujourd qu'une ferme.

FRESCHÉ (LE). — Robert du Fresché son noble en 1536 ; ce devint ensuite une du Brossay et que possédaient, en 160 en 1679, Renée Bonnier.

GUST (LE) appartenait en 1536 à Tan 1679, Damien Martel et Judith de Cham de Renac, possédaient le manoir de G Moraud du Deron devint plus tard prop M. du Deron y jouissait d'une moyenne et aujourd'hui une maison de ferme conseil chitectural du xvi^e siècle, avec une tourel en accolades qui témoignent de son ancie

LAUNAY. — Ce manoir appartenait en Penbichen, seigneur de la Ville-Orion, et Moraud et Françoise de la Place, seigneur et du Deron. Ce dernier seigneur mourut et son corps fut inhumé dans l'enfeu de l de Renac. Joseph Moraud, seigneur du 1679 « la maison noble de Launay qui do de Renac, 8 livres, outre le rachapt. » Ce s Bertrande de Langle. En 1717, Louis-J gneur du Deron et de Launay, mourut au en Sixt ; son corps fut inhumé dans l'égl don, où sa famille possédait un enfeu, et dans l'église de Renac. Vers 1778, M. Mo sédait encore la terre de Launay et y exe moyenne et basse. Aujourd'hui c'est une tenant à M. de Poulpiquet du Halgouët.

). — Le seigneur de Juzet tenait cette maison, mais elle ne tarda pas à passer entre les mains de Le Bigot, dont Jean Le Bigot, seigneur de Beauregard, vivait en 1600. Ce Jean Le Bigot mourut en 1645. Autre Jean Le Bigot, seigneur du Petit-Bois, devint prêtre en 1654 et fut nommé recteur de Saint-Just ; mais il se retira du ministère et mourut subitement en 1671, dans la maison de la chapellenie du Petit-Bois, au bourg de Renac, et fut inhumé dans l'église, dans l'enfeu de sa famille.

Le Petit-Bois passa alors, par suite d'alliance, à la famille Fournier. Dès 1634, Louis Fournier, qui avait épousé l'héritière de ce manoir, prenait, comme son beau-frère le recteur de Saint-Just, le titre de seigneur du Petit-Bois. En 1679, Marie Le Sérazin, veuve d'Alain Fournier, seigneur de Pellan, tenait féodalement du baron de Renac « la maison noble du Petit-Bois, fuies, jardins, vergers, domaines, métairie, appartenances et dépendances à devoir de 19 deniers monnaie et 3 pots d'avoisne. »

Sébastien Fournier, seigneur du Petit-Bois, épousa 1^o Françoise Couriolle, veuve de N... Guerriff, seigneur de Launay ; 2^o N... Gouyon de Coispel. Du premier mariage naquirent Louis Fournier, seigneur du Petit-Bois, demeurant en 1730 au manoir de Senac, en Pipriac, et Bertrand Fournier, seigneur de Pellan, habitant le Petit-Bois. Vers 1778, la terre du Petit-Bois, ornée d'une moyenne justice, appartenait encore à M^{me} Fournier de Pellan.

Le manoir du Petit-Bois, habité aujourd'hui par son propriétaire, M. Dennemont, offre un aspect assez pittoresque avec son grand pavillon, sa tourelle et le joli bouquet d'arbres qui lui donne son nom.

PINEL. — Jean du Fresne avait cette maison noble en 1536. Charles Louvel et Louise de Noyal, sieur et dame du Chesne,

possédaient Pinel en 1611; cette dame mourut en 1644 et fut inhumée dans l'église de Renac, dans l'enfeu seigneurial de Pinel. Jeanne Louvel épousa Antoine de la Mothe, qui mourut seigneur de Pinel, en 1652, et fut inhumé dans le même enfeu.

En 1679, la maison noble de Pinel appartenait à François-Joseph Moraud, seigneur du Deron, qui devait au baron de Renac, à cause d'elle, « un sol monnaie de rente, outre le rachapt. » Les descendants de ce seigneur possédaient encore en 1778 la terre de Pinel et sa moyenne justice.

C'est maintenant une maison de village, dans laquelle on remarque une ancienne salle, seul vestige du manoir d'autrefois.

PONT (LE). — Julien Coué, seigneur du Brossay, possédait cette maison noble en 1536; Pierre Coué, son fils, l'avait encore en 1566. Plus tard, Julien Gouro et Perronnelle de l'Espine, seigneur et dame du Pont, eurent en 1635 un enfant baptisé à Renac. Il paraît que cette terre fut démembrée quelques années après, car en 1679 « la maison noble du Pont était possédée partie par Perrine et Marie Landelle, et le surplus annexé au domaine de la baronnie de Renac par retrait féodal que Damien Martel a fait sur Julien Loret, sieur de la Chapinière, qui l'avait acquis de Julien Érault et de Julienne Frémont, sa femme¹. » D'après Ogée, M. Moraud du Deron possédait, en 1778, la moyenne justice du Pont.

PRESSELAYE (LA). — Julien Coué, seigneur du Brossay, possédait en 1536 cette métairie noble, appartenant en 1679 à « Bonaventure Mahé, Pierre Symon et consorts. »

TOUCHE (LA). — Nous avons précédemment parlé de ce manoir, connu dans les derniers temps sous le nom de château de Renac.

1. Déclaration de Renac.

). — Jean du Fresne, seigneur
maison noble, aujourd'hui fe
l de Callac.

t du Fresne, seigneur de Vir
du Fresne possédait le man
t du Fresne, seigneur de Vir
ne, chevalier de l'Ordre, et M
Saint-Gilles et de Virel, vivait
ainsi que Aufray du Fresne
dame de Virel, en 1633; ce
348 et fut inhumée dans l'enl
l'église de Renac, ainsi qu
Saint-Gilles, mort en 1653.

maison noble de Virel avec se
ndances et moulins, » apparte
e de René du Fresne, seigneur
de Renac, « outre le racha
e et 9 pots d'avoine. » A
Fresne, seigneur de la Rivière
ntoine du Fresne et Gorgonie
e Virel, habitaient encore ce
nent ruiné. En 1778, M. du
e terre et la moyenne justice

LEFÈVRE GUILLON DE

Chanoine honoraire

^

ERII

^

P]

E DE F

ANT-PROPOS

er de la verrerie et c
e de Bretagne. Sous
verre n'a point, il
étais, des résultats c
ne des applications d
pris autrefois dans c
que l'on ne peut en
ependant laissé, sans
restes, pour qu'on pu
e plus de sollicitude

ricant et l'artiste se
pient, l'autre le déco
adis : la même main
ns peine dans une
ient pas encore. Pui
rneau pour la cuiss

déposée sur la plaque de verre, on devait trouver tout naturel d'avoir aussi recours soi-même au fourneau pour la production de cette plaque de verre blanc destinée à une seconde cuisson. Il n'est donc pas possible de séparer ici l'industrie de l'art; l'on ne peut traiter de la peinture sur verre en l'isolant de la fabrication de ce verre. Au moyen âge, la verrerie comprend donc l'un et l'autre. Si l'industriel y perdait, l'artiste y gagnait l'unité de composition. Ce n'est qu'à la renaissance, lorsqu'au xvi^e siècle des Italiens viennent fonder en France de véritables usines, que ce départ entre l'ouvrier et l'artiste, entre le fabricant et le peintre, commence à devenir possible. Mais à partir des progrès de l'industrie manufacturière, l'art du peintre verrier décroît sensiblement. Lorsque l'une est à son apogée, l'autre tombe à son déclin, languit, s'efface peu à peu et finit par disparaître.

C'est que le peintre verrier n'avait pas dans ces vieux temps l'objectif matériel qui, de nos jours, pousse le négociant à faire fonctionner une usine; le peintre songeait peu aux bénéfices que pouvait lui apporter la société civile; son but était autre et plus élevé. Instruit à l'ombre du cloître ou dans ces écoles épiscopales entretenues par chaque évêque près de sa cathédrale, l'architecture, la sculpture et la peinture n'étaient pour cet écolier dévoué que des arts destinés à l'ornement de la maison du Seigneur. La peinture sur verre, peu ou point employée dans la Bretagne pour la décoration des châteaux, n'était à ses yeux qu'un moyen brillant de reproduire pour l'édification des fidèles les histoires de l'Ancien et du Nouveau-Testament, la vie et la mort du Sauveur, les symboles de la religion et les exemples laissés par les apôtres, les martyrs et tous les saints de la cour céleste. Qui

ent dans ces vieilles basiliques où à travers leur laisse passer une douce et mystérieuse apparaît cette longue suite de personnages ont s'élever lentement de la terre pour monter au sommet de la verrière, n'a pas senti son ces temps éloignés, pleins de piété fervente, où le chrétien agenouillé, rempli d'une, n'aurait point voulu prier pour lui sans temps sa prière à Dieu pour l'auteur ignoré ses peintures. Et c'était la seule récompense mer dans son cœur l'humble et pieux artiste.

foi s'est amoindrie, l'art s'est sécularisé; étournée pour les usages de la vie domestique sur verre, délaissant la maison de Dieu, aller les maisons de plaisance, puis enfin, les caprices de la mode, a presque disparu, qui avaient été son berceau, jusqu'à ce que, tout, venant à reparaitre aujourd'hui, elle prenne sa place et de concourir encore à l'ornementation.

Le rôle de l'auteur n'est point d'entrer dans le détail. Ce travail n'est que l'histoire de l'industrie des temps qui nous ont précédés; il s'arrête à l'état de choses. Aller plus loin serait empiéter sur le domaine contemporain; il faut rester dans les faits. Sans cesser de rendre justice aux artistes, on laisse à d'autres le soin de les apprécier comme ils le méritent à si

en l'âge la peinture sur verre était à peu près

exclusivement employée à la décoration des églises, rarement à celle des châteaux, la conséquence est que la description des ouvrages des peintres verriers ne doit pas avoir lieu suivant l'ordre géographique des seigneuries féodales, mais qu'elle doit suivre les divisions ecclésiastiques du pays breton. C'est donc évêché par évêché qu'on va les décrire, en subdivisant chaque diocèse, comme il l'était habituellement, par archidiaconés et doyennés. Chaque évêché ayant eu ses écoles particulières, on pourra suivre ainsi l'influence de chaque diocèse sur la propagation et le succès de l'art religieux. Tel petit évêché occupe quelquefois une grande place en ce genre, et il n'est pas indifférent d'être mis à même d'apprécier comme il rayonnait autour de lui. Il ne faut point, pour cet effet, perdre de vue que la division actuelle de la Bretagne en cinq évêchés n'a aucun rapport avec l'ancienne division en neuf évêchés, et que les circonscriptions actuelles n'ayant rien de commun avec les anciennes, ce sont ces dernières qui seules ici doivent être suivies; ainsi, il n'y aura donc pas lieu de s'étonner de voir de cette manière la ville de Redon dépendre de l'évêché de Vannes, Dinan et Ploërmel de celui de Saint-Malo, etc. Au surplus, cette division de la province en neuf évêchés était du temps de nos rois presque autant civile qu'ecclésiastique. Il y a eu de bons travaux pour établir la consistance de chacun de ces anciens évêchés. M. Arthur de la Borderie dans ses *Annuaires historiques*, MM. Anatole de Barthélemy et Geslin de Bourgogne dans leurs *Évêchés de Bretagne*, M. Aurélien de Courson dans son *Cartulaire de Redon*, ont élucidé la matière autant qu'elle pouvait le comporter. On n'a eu pour être exact qu'à suivre exactement leurs recherches.

Quant aux sources où l'on a puisé pour remplir le but à atteindre, elles sont d'une nature multiple, mais toutes propres à inspirer la confiance. Lorsque l'on a conçu le projet de donner la description aussi complète que possible des vitraux qui décorent nos églises bretonnes, ce n'est pas qu'aucun travail n'eût déjà été publié sur cette matière si digne d'intérêt : les savants de la Bretagne ne laissent point dépérir la mémoire des monuments des arts qui honorent et embellissent le pays qui les a vus naître ; une quantité d'excellentes notices ont vu le jour, mais difficiles à trouver, plus difficiles encore à être réunies en entier, tirées à petit nombre ou éparses dans des recueils qu'il n'est point aisé à tous de pouvoir se procurer. On a cru bien faire et rendre service à tous les curieux des manifestations artistiques de l'art provincial en rassemblant tous ces travaux, en les coordonnant en un corps d'ouvrage. Citer ceux qui dans chaque département ont étudié les vitraux qu'ils avaient sous les yeux, en ont déterminé l'âge, le sujet, l'auteur, ont éclairci ce qu'ils présentaient d'obscur, et ont ainsi bien mérité des sciences et des arts, n'est-ce pas nommer dans l'Ille-et-Vilaine M. l'abbé Brune, qui le premier, dans son *Cours d'Archéologie religieuse*, a ouvert la voie, et si bien qu'après lui peu de chose se trouve encore à recueillir ; M. Paul de la Bigne Villeneuve, pour qui l'histoire locale et les archives de l'art n'ont eu rien de caché ; M. Arthur de la Borderie, qui rappelle les anciens Bénédictins, et M. Alfred Ramé, qui ne pourrait être ni oublié, ni passé sous silence. N'est-ce pas nommer encore pour les Côtes-du-Nord MM. Anatole de Barthélemy et Geslin de Bourgogne, M. Sigismond Ropartz, M. Gaultier du Mottay ? nommer pour le Morbihan le savant archiviste M. Rozenz-

weig, pour le Finistère un autre érudit archiviste M. Aurélien de Courson, le bibliothécaire de Quimper M. Philippe-Lavallée, et enfin M. Pol de Courcy, que la Haute-Bretagne peut, comme M. de Courson, et non moins que la Basse-Bretagne, réclamer pour elle, car leurs travaux embrassent la Bretagne tout entière. M. Benjamin Fillon a fourni dans ses travaux les plus utiles renseignements sur l'histoire des fabriques de verre dans la Loire-Inférieure. Les Sociétés savantes des cinq départements y ont aussi contribué par leur tribut. La classe d'archéologie de l'Association Bretonne, la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine, la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord, la Société Polymathique du Morbihan, la Société Archéologique de Nantes, ont toutes apporté leurs matériaux à l'édifice commun. C'est donc l'œuvre de tous qui constitue cette œuvre, leur travail qui forme ce travail, mérite particulier qui doit le faire accueillir, car ce n'est qu'une modeste compilation. Lorsqu'une description artistique ou archéologique est bien faite, comment y substituer autre chose ? Dire autrement serait mal dire, la changer téméraire, l'analyser être incomplet, l'augmenter superflu. Il vaut mieux la prendre telle qu'elle est, sous l'autorité de son auteur, et la citation de son nom est le juste hommage rendu et à l'article emprunté et à son écrivain honoré. C'est ce que nous avons cru pouvoir faire, mettant de côté tout amour-propre, aimant citer le nom recommandable d'autrui, désirant nous effacer devant le sien.

C'est à divers points de vue que les vitraux d'église ont à être examinés. Si l'art religieux vient de prime-abord se les approprier, l'histoire des institutions féodales y puise non

sujets d'études. Lorsque sur ces vitraux
es écussons profanes de la noblesse étaler
sons, et les portraits en pied des cheva-
bles dames, sans doute qu'on doit y voir
s deux premiers ordres de l'État cimentée
a politique ; mais ces pages de verre révè-
chose, toute l'organisation du pays. Car,
emarquer M. Anatole de Barthélemy, les
s constituent un véritable armorial ; c'est
chique des gentilshommes de la paroisse
ècle, depuis le souverain jusqu'au seigneur
fief, mais résidant dans la circonscription
eut-être peu de pays comme la Bretagne,
enu davantage à avoir ses armes peintes
l'honneur d'être en supériorité l'un sur
sputé. Il y eut maints procès pour cette
and la justice avait parlé, il ne restait plus
vengeance qu'il exerçait souvent en brisant
aire triomphant. Dans les églises de cam-
on peut distinguer la hiérarchie nobiliaire
haut justicier, le moyen, puis le bas, le
et fief noble, le gentilhomme qui n'était
fin celui qui ne possédait pas de fief. Dans
s familles avaient des chapelles dont les
les mêmes règles ; elles étaient chargées
e la réparation, et quand elles les négli-
e, après les avoir mises en demeure, pou-
apelles à d'autres familles dont les écus-
placer ceux des fondateurs déchu. Quel-
ce n'était pas à une famille qu'appartenait

une chapelle, mais à un fief, de telle sorte que ce fief tombant entre les mains d'un individu non noble, ce roturier avait droit de présentation ¹.

Il était donc nécessaire de relever avec soin toutes les armoiries peintes sur les vitraux, et c'est ici que les connaissances héraldiques deviennent indispensables pour blasonner l'écu et déterminer son attribution : si bien que l'on peut dire que les vitraux d'église demeurent presque toujours lettres closes pour celui qui est étranger à la science du blason. Mais là, pour suppléer à notre insuffisance, nous avons les bons travaux des héraldistes de notre pays, parmi lesquels on peut citer M. Rozenzweig, dans le Morbihan, et particulièrement M. Pol de Courcy, auteur du *Nobiliaire et Armorial de Bretagne*, et à qui sa spécialité donne autorité pour tout ce qui touche l'ancienne noblesse.

C'était un des privilèges des gentilshommes que de pouvoir travailler à la verrerie sans déroger. La fabrication du verre et la peinture des vitraux était un art noble, et l'on verra jusque dans le xvii^e siècle des seigneurs joindre à leurs titres féodaux celui de vitrier. Cependant lorsque la mode, qui malheureusement porte ses fantaisies capricieuses jusqu'aux choses de la religion et de l'art, eut fait délaisser les vitraux de couleur, le peintre vitrier, déchu du rang d'artiste, ne fut plus qu'un artisan, mais se donnant le titre de *maître vitrier expert en l'art héraldique*. Actuellement la destruction du système féodal n'a plus fait de la noblesse qu'une institution purement nominale ; mais pour celui qui, voulant étudier

1. A. de Barthélemy, *Bull. mon. de M. de Caumont*, t. XIII de la coll., 2^e série, t. III, p. 578.

e sont plus, veut remonter
u passé, les vitraux des ég
on peut tirer du blason pou
t une organisation qui, pen
e la France.

eux, l'histoire, trouvent do
peints un aliment à toutes
es plus variées et les plus
e travail vient se recomman
ence.

pendant les siècles de
maniques, on cesse
la société s'étant a
au xii^e siècle cite
es sont ces fenêtres
gères, décorait la ch
r de Notre-Dame et
uère d'autre exempl
ce de rénovation gé
ment, car tous les
r la construction et
i à exciter et entret
ndeurs du culte. La
en arrière dans ce
x, et la Bretagne av
l'antique dynastie d
enfants mâles, et
iage le duché à un
e duchesse Anne c
re de Dreux, desce
ippe-Auguste, devin
ibéralité qu'on doit
ières de la cathédra
vait manquer de se l
é d'or et d'azur, à l
d'hermines, l'y ren
'y voit agenouillé. A
oux, les mains jointe
de dessus est emp
les sont couvertes d

*Fenêtres vitrées décorati
1; Geslin de Bourgogne,*

passer sous le menton retient sa coiffure. Près d'elle est son fils Arthur, revêtu d'une tunique absolument semblable à celle de sa mère¹. S'ils se firent également représenter sur les vitraux de la cathédrale de Rennes, on ne sait, car cette église fut reconstruite au xiv^e siècle et consacrée en 1359. Vint l'époque des guerres civiles pour la succession au duché, que se disputaient avec un égal courage Jean de Montfort et Charles de Blois; ces temps de troubles n'étaient guère favorables aux arts; mais Charles était animé de si grands sentiments de piété, que pendant qu'il fut maître de Rennes il employa tous ses soins et ses efforts pour l'ornement de l'église. Ce fut pour lui un mérite particulier qu'on fit valoir lors de l'enquête qui eut lieu en 1371 pour la canonisation de ce prince. Ainsi déposa en latin Georges de Lesnen, maître ès-arts, bachelier en médecine et chanoine de l'église de Nantes : « Il fit honnêtement peindre l'église de Rennes, et à la partie gauche du chevet de l'église il fit poser une verrière de grandes et très-belles vitres peintes de belles et pures couleurs, qui coûta jusqu'à la somme de deux mille livres et au-delà². » Thibaud de Boloczai, chevalier, déposa : « Il donna à l'église de Rennes beaucoup de précieux ornements et de parures, notamment des tapisseries de laine, ouvrage d'Arras, qui en ornaient tout le chœur; *item* des chappes de velours rouge avec des oiseaux d'argent en broderie, et d'autres ornements de velours blanc aux armes de Bretagne³. » Pierre de Coattredez, maître ès-arts et chanoine de l'église de Tréguier, déposa : « Et il a entendu dire à

Magasin Pittoresque (avec vignette sur bois); Alfred Ramé, *Mémoires et d'Arch. bret.*, II, p. 103, 114; le baron de Wismes, *Bull. de la arch. de Nantes*, II, p. 10.

D. Lobineau, *Hist. de Bret.*, Preuves, II, p. 543; D. Morice, *id.*, Preuves, II, col. 6.

D. Lobineau, II, Preuves, p. 559.

Pierre Poulart, chevalier, trésorier de Saint-Pierre de Rennes coûta de de Florence, et le témoin lui-même aux chanoines de l'église, parmi les aujourd'hui évêque de Rennes, et sert¹. » Quels étaient les artistes pour l'œuvre de Charles de Blois pas. M. Paul de la Bigne Villeneuve pulser soigneusement les rôles de Rennes, et ce labeur n'a pas été sans les noms de deux peintres, les frères qui étaient alors en possession de dralle².

Ces comptes contiennent d'intéressantes investigations de M. de la Bigne Villeneuve sur le Vieux-Rennes, ses artistes

« Ce sont les mises que a fait pierr
procurour de l'iglese de Rennes depuys
le lundy après la saint-philippe et saint

« *Item* le mardi avant la touz saenz
apparella un pennel de la grant vitre d

« *Item* compta à perrot beart vitrier
vitres pour fourneture de vierre plon
panse en sus que ledit beart nert tenu
quatre panneaux de vierre a savoir
vitres et xxxiiij panneaux des basses v
cension nostre seigneur présent raoul
tant pour sa maen que pour son dit fre

« *Item* pour ce que ledit vitrier a de

¹ D. Lobineau, II, Preuves, p. 554; D.
classe d'arch., Congrès de Saint-Malo, Bull.

² Paul de la Bigne Villeneuve, *Mét. d'Hist.*
Ass. bret., classe d'arch., Congrès de Sai
p. 105; Congrès de Saint-Brieuc, t. IV, 1
dép. d'Ille-et-Vil., 1857, Bull., p. 142.

convenant a savoir est vij panne
nt devoit avoir pour chascun pan
un dou bas ij sols vj deniers don
r ledit vitrier. iiij liv. xi
ere pour plusieurs parcelles et f
vi

paraît-il, douée pour les
e, car un autre compte du C
re en 1408 l'existence d'un G
ur, qui travaillait aussi pour

le de Chantemerle y fit exécuter
la Bigne Villeneuve en a tiré
dations faites dans l'église cat
digé en 1619 sous l'épiscopat
voici un curieux extrait : « Do
. en Dieu Messire Anselme
ennes, etc., en l'an mccccx
its a son eglise par cet eveque
de lignée, fondée de grant pu
dacteur de l'acte, M^{re} Jehan
nnes, on lit l'article suivant
r voiant que le chœur de s
scur par les anciennes vitres
uoir veüe de feu comme à cl
onne et sainte deuotion il a f
grandz cousts deux grandes vit
xtre et l'autre à senestre pain

de Rennes, liasse n° 66; de la Bi
., Congrès de Saint-Brieuc, *Bull.*, t.

et-Vil., 1857, p. 142.

à l'image de la presentation par qui
en est moult esclarcy et honoré co

Dans le livre des *Usages de l'Ég*
pilé à partir de l'an 1315, M. de l.
lu la note suivante sur le verso :
xxij^e jour du mois de may l'an n
fabricour de l'église (de Saint-Pe
et mettre en plon neuf la grande
seigneur de Rennes et fut achevee
du mois de septembre oudit an
nommé Guyon Robinoays de Vittr

En revenant dans les comptes
M. P. de la Bigne Villeneuve tro
donne les noms de deux peintres :

« xxij^e martii in passionne, mdxxxj.
more solito... presentibus herveo ma
oliverio baud, georgio dutertre, petr
et guglielmo agaice qui annuerunt qu
duas vitras in ambitu chori vel unam

« Hoc residuum fuit solutum prepo
vitrarum.

« Prepositus solvit pro confectione
vij^d monete, videlicet illa facta per j
vj^m pedes et habuit a iiij^e turon., pro
runt usque ad xxv libr.

Johannes mauger fecit unam contin
ad v^e turonenses pro pede xxv^{lb} xiiij^e v

« Dominus de chasteaubriand decr
centum libris turonensibus et scripsit

¹ Arch. dép., fonds du Chap. de Renne
Bigne Villeneuve, *Ass. bras.*, classe d'arch.
t. IV, 2^e livr., p. 164.

² *Ibid.*

³ Paul de la Bigne Villeneuve, *Ass. B*
Saint-Brieuc, *Bull.*, t. IV, 2^e livr., p. 165

tendaient mé
trie, car on
saint-Malo, d
de Vannes,
de vitraux
allégorique d
le Anne avec
nom du vitr
cinq) sens : e
rs : estoit l

1^{er} siècle, épo
tres peintres
Poyrier, qui
du roi dans
r le 19 mars
rier Orson I
riée à l'églis

Rennes ne
re; ils l'emp
mptes de dé
l'entrée du
a Bigne Ville
donnent les
t qu'ils fure

arch. de Bret.,
met dans le Du
r l'épigr. du M

ent (de Blain),
la Cér. poiteu.,

grands préparatifs faits po
le :

Etat des sommes ordonnées
Guillaume Lodin en l'an pr
s communs de ceste ville
ntez pour l'entrée que le roy
ersonnes et pour les causes
. A Guillaume Cargusel aus
vaccation, salaire et despa
Michel Talbot son serviteu
r pour ledit temps.
avantage à Simon Leroux a
em, ont payé... la somme
Olivier Auléon, Guyon de l
re, painctres de ceste ville,
onz sur toille armoiez des
es pour ladicte entrée, etc.
em, de la somme de
ont paiée ausditz Auléon
Lalleman, Ollivier Guise
s de ceste ville... pour les
res requises, etc. ¹ » .

a cité encore un peintre
xvi^e siècle. Il est ment
e de Rosmadeuc, gouver
Allain, peintre vitrier, re
écussons armoriés pour
frère du vicomte de Ros
œur de Notre-Dame-de-l
s extraits suffisent, com
e, pour faire voir qu'au x

la Bigne Villeneuve, *Ass. brét.*,
2^e livr., p. 167, et *Soc. arch. de*
n. de Barthélemy, *Ass. brét.*,
3^e livr., p. 224.

aux artistes dans l
seulement au xvr^e
il existe plus d'un
n^e siècle, alors qu
cette noble indus

Jean du Liepvre,
et l'entretien de
l'arrêt du Parlem
une somme de ix é
Chapitre, refusait
, maistre vitrier à
rations et refactio
appelle Saint-Étien
nnes².

était payé xxij li
aux de Saint-Pier
rd, vitrier à Renr
vitrier au même
ournir, moyennan
chapelle Saint-Ét

du Chapitre de
leneuve y trouve d
fragment de vitre
e, car il porte la
nes 1696. Mais à
et art, leur trava

arch. du dép. d'Ille-et

église:

40.

elou.

guère qu'à pei
ries des gentilsh
èrent cependant
dition d'artisans
re les statuts de
ies au XVIII^e siècle
e n'était plus,
il y avait à cette
moyen âge et n
veur; ce qui pre
-grec ou pseudo
rage des gens de
r en bâtir de neu
ndant par de gra
n'avait qu'une
r une belle égl
e, disait-on, des
a réparer, on ré
rêt sérieux qu'il
seigneurs qui, si
édifice des chap
es droits honorif
veau. Pour ce be
s l'art héraldique
es ou marques
lter les préémin
aux devaient par
ent à les décrire
de prévenir tou

P. de la Bigne Vil
es, t. IV, 1^{re} livr., p. 84, et *Soc. Arch. du dép. d'Ille-et-Vil.*, 1957,
12.

signes de la cathédrale de Rennes fut
rier 1735, et c'est d'après le double r
Bretagne¹ que l'on va en donner un
e les vitraux. Il ne faudra pas trouver e
trouver que des détails héraldiques; l
ts, comme à tous, assez dénué d'inté
le manifestent naïvement :

t éclairé par onze vitraux peints à l'antique
du milieu, au-dessus du grand autel, des
ucunes armoiries.

rail du côté de l'évangile, vers le sommet,
r à 3 fleurs de lys d'or). Au milieu dudit vi
rules semé de fleurs de lys d'or (qui est C

, du même côté, vers le sommet, un écu
rmines). Au-dessous un écu *d'argent au*
sinople, couronné, lampassé et armé d'or
d'un autre écu des armes de Goulaine, le
Angleterre et de France.

rail un écu écartelé, le 1^{er} et le 4^e contr'
or à un dauphin d'azur, le 2^e et le 3^e p
tagne (qui est du dauphin François III, co
en 1532). Vers le milieu de ce vitrail un au
ces d'argent (qui est Lebaud); cet écu est
vitrail.

rail un écu *d'azur à 2 étoiles d'or en chef*
pointe de même (qui est d'Armel de Liepv

trail du côté de l'épître, vers le sommet, un
l'hermines). Vers le milieu dudit vitrail un
fleurs de lys d'or (qui est Châteaubriant).

rail, vers le sommet, un écu *parti de Fran*

nd. de Bret., aux arch. de la préf. du départ. de
e 1187; P. de la Bigne Villeneuve, *Ass. bret*
Saint-Malo, *Bull.*, t. II, 4^e livr., p. 105. Cf.
Palustre, avec des notes, dans le *Bull. mon.*, 1
etc.

« Sur le 3^e vitrail, vers le milieu, de l'autre, lesquels sont égaux et portent de mal dessinées et mal peintes, qui paraissent que des fleurs de lys, au chef d'argent (qui

« Sur le 4^e vitrail un écu écartelé : au d'azur, au chef de gueules chargé d'un lion est d'Aymar Hennequin, évêque de Rennes 2^e et 3^e d'azur à 3 étoiles d'or, à la fin 3 hures de sanglier de sable (qui est Gobai d'azur à la bande d'argent accompagnée est Baillet, lesquels sont les alliances d'Hen

« Sur le 5^e vitrail un écu d'azur à une et membrée de gueules, tenant un rameau son bec (qui est du cardinal Arnaud d'Oss 1506 à 1600, année à laquelle il fut transfé

« Dans la chapelle de Brillet, fondée et laume Brillet, en son temps évêque de Rennes qui se trouve derrière le grand autel, en l'au haut d'icelle, du côté de l'évangile, un é de loup de sable coupées, écusson dudit mess

« Dans la chapelle des Guibé, faite bâti Charles Guibé, en son temps évêque de Rennes derrière le grand autel, à côté de la chapelle l'écusson dudit messire portant d'argent d le fond chargé de 6 coquilles d'azur, 3, 2 et en la maîtresse vitre de cette chapelle et a pareils écussons ; dans la vitre du côté de l'évangile sont deux autres pareils écussons et un autre côté de l'épître, au haut de ladite vitre, sont deux autres pareils écussons, et au bas d'icelle est la figure d'un

¹ Il y avait deux frères du nom de Leduc, Rennes en 1527, dont on va voir l'écusson sur l'autre, Michel, official et vicaire général du diocèse du Chapitre, le 4 décembre 1536, la concession d des verrières du chœur de la cathédrale, qu'il ré encore conseiller clerc en la Cour du Parlement, capitul., aux archives de la préf. d'Ille-et-Vil.; Ass. brét., classe d'arch., Congrès de Saint-M. p. 135.) On trouve un Julien Leduc, conseiller d

d'armes chargée du même écusson (Jean Guibé, son frère aîné, capitaine de Rennes et vice-amiral de Bretagne).

« Dans la chapelle de Saint-Nicolas les armes de M. Loysel, seigneur de Brie, vicomte de Saint-Armel et de Nouvoitou, qui sont *d'argent à 3 merlettes de sable, 2 en chef et 1 en pointe*, sont au vitrail qui éclaire ladite chapelle, qui en est chargé vers le sommet, avec cordon de Saint-Michel.

« Dans la chapelle de l'Ange-Gardien, le vitrail qui éclaire le sanctuaire de cette chapelle, du côté de l'épître, est chargé de plusieurs écussons, savoir : deux écus pareils, portant *de gueules à 7 macles d'or, 3, 3 et 1* (qui est Brehan de Glacoët), un écu *lozangé d'or et d'azur*, un écu *de gueules au lion d'argent*, un écu *écartelé au 1^{er} d'or, au 2^e et 3^e d'azur, et au 4^e taillé d'or sur gueules*. Il paraît que le morceau de verre qui représente dans le vitrail la couleur de gueules a été mis après coup. — Un écusson *de gueules à 4 fusées d'hermines en face et 6 besans de même, 3 en chef et 3 en pointe* (qui est Dinan de Montaillant). — Un autre écusson *d'azur à 2 lozanges d'or en chef et 1 fleur de lys de même en pointe*.

« Dans la chapelle de Saint-Sébastien, située à l'extrémité d'un des bras de la croix de l'église, du côté de l'épître du chœur, nous avons remarqué dans le grand vitrail qui éclaire la croix de l'église plusieurs figures de saints peints sur le verre, sans aucuns écussons.

« Dans une petite sacristie située derrière la chapelle de Saint-Yves de Mayeuc, nous avons vu qu'elle est éclairée par deux vitraux, celui du fond d'icelle est chargé d'un écusson qui porte *d'azur à 2 étoiles d'or en chef, et une tête de lièvre en pointe de même* (qui est de Lelievre). Cet écusson est répété dans la clef des voûtes.

« Dans la chapelle de la Trésorerie, située en dehors de la croix de l'église et ouvrant sur ladite croix, et où est en sépulture la famille des Huart, nous avons vu sur le vitrail du côté de l'autel deux écussons pareils portant *d'argent au corbeau de sable* (qui est Huart), avec cordon et chapeau d'abbé.

« Dans la chapelle de Saint-Martin-de-la-Grille ou chapelle de Méjusseume, située en l'aile droite du côté, on apperçoit en différents endroits les armes de la maison de Coëtlogon, anciens propriétaires de la terre de Méjusseume, lesquelles armes sont 3 écussons *chargés d'hermines sans nombre*. Dans le vitrail qui éclaire cette chapelle nous avons vu plusieurs écussons, savoir un écusson en lozange party au 1^{er} *de gueules à 3 écus d'hermines surmontés d'un lambel d'argent* (qui est Coëtlogon), au 2^e *d'argent à 3 têtes de loup de sable* (qui est Videloup), — un autre écusson au-dessus du précédent, *party au 1^{er} de gueules à 3 écussons d'hermines* (qui est

Coëtlogon), au 2^e de gueules semé de besans .
Bot de Gat), un lambel d'argent surmontant
dans le 1^{er}. — Un autre écusson aussi en loz
gueules à 3 écus d'hermines surmontés d'un
est Coëtlogon), au 2^e d'azur au demy léo
écusson écartelé, mais dont les trois 1^{ers} es
le 4^e porte de gueules à 3 écus d'hermine
— Au bas du vitrail, deux figures tronqué
peint sur le verre, dont les cottes d'armes se
mêmes armes, et deux autres figures à côté d
sentant deux femmes à côté de leurs maris;
de femme porte sur son habillement un écu
d'argent dont la tête coupée de gueules.

« Dans la chapelle du Vœu, le grand vitrail
pelle ne porte aucuns écussons; l'on y déco
que sur celui qui éclaire la chapelle de Mayeu
parsemées (qui sont de Bretagne).

« Dans les recherches du chœur, en la pre
de l'évangile, et qui est dédiée à saint Miel
vitrail un écusson d'argent à un chevron
compagné de 2 étoiles à 8 pointes en chef et
de même.

« Dans la chapelle de Villebon, joignant l
couvre sur le vitrail qui éclaire cette chapelle
d'azur à un château d'or séparé par un arb

« La chapelle de Rillé est éclairée par deu
chacun un écusson pareil, d'argent au chevr
sous un chef d'azur chargé de 2 étoiles d'or,
un cœur de gueules surmonté d'une croix
Sébastien Thomé, abbé de Rillé, mort en 156

« Dans la chapelle Saint-Claude, le vitrail c
l'évangile est chargé de plusieurs écussons, d
bas du vitrail, porte d'argent au chevron de
3 tourteaux de gueules, 2 en chef et 4 en
drier). — L'écusson au-dessus du précédent
gueules chargée d'un léopard d'argent acco
de gueules, 2 en chef et 4 en pointe.

« Le troisième écusson à droite de celui c
lozange, party au 1^{er} d'or à la face de guer
pard d'argent accompagnée de 3 rosettes de
la bande d'azur chargée de 3 fleurs de lys d
la croix doublée de sable.

-André, située entre celle de
 it à sa visite et examen, n
 cette chapelle au-dessus de
 on écartelé au 1^{er} et 4^e de
 s de 3 hures de brochet, de
 le gueules, — un écusson é
 ent accompagnées de 3 hure
 rent et d'azur, au 3^e d'argen
 t à une quinte-feuille de g
 on écartelé au 1^{er} de gueu
 3 hures de brochet de même
 chargé d'un lambel d'or,
 le de gueules et pallé d'azur
 rds d'or (qui est de La Gue
 et 1 et 2, sur la moitié de
 d'azur au demi-lion d'or, d
 hée, — un écusson écartelé
 argé d'un lambel d'or, au 2
 t de La Guerche), au 3^e d
 or, 2, 1 et 2, un écu sur le
 au lion morné de même, —
 verre a été cassé, et celui q
 d'aucune peinture ni figur
 ent, au 3^e de gueules à la f
 e brochet de même, un écu
 3 macles et 3 demies d'or,
 engloutissant un enfant de
 é de la chapelle à gauche e
 le bas jusqu'à la naissance
 : supérieure qui reste quelqu
 de France. Un peu plus ha
 au 2^e les figures mal dessi
 zur à deux faces d'argent
 du précédent les armes de
 1^{er} et 4^e d'azur à 3 fleurs
 or au dauphin vif d'azur.
 é dans le côté de la voûte do
 n party au 1^{er} de gueules
 cottices de même et chargé
 d'or; au 2^e le verre a été c

ire la croix de l'église, à gau

sus de la voûte du collatéral, un écusson *d'argent à la face de sable accompagnée de 3 têtes de loup de même lampassées de gueules et chargées d'une étoile d'or*.

« Dans l'œil-de-bœuf à l'autre bras de la croix, au-dessus de la voûte du collatéral, deux écussons pareils vers le milieu dudit vitrail, *d'argent au sautoir de sable, au canton de gueules chargé de 2 poissons d'argent* (qui est de René de Bourgneuf, seigneur de Cucé, premier président au Parlement de Bretagne, du 25 février 1570, ou de son fils Jean, qui le fut le 23 janvier 1597). »

L'église cathédrale de Rennes fut démolie, et rien n'en resta, ni les brillantes verrières, ni les vénérables tombeaux des évêques, ni ceux des hauts et puissants seigneurs. Comme le disent les experts, les vitraux étaient peints à l'antique. Valaient-ils la peine d'être conservés ? Quant aux tombes sculptées, elles étaient bien gothiques ! A la suite d'une Histoire de Bretagne manuscrite, où M. de Robien, président au Parlement de Bretagne, avait rassemblé le fruit de ses recherches érudites, on trouve un petit nombre de dessins qui font connaître quelques-unes des richesses artistiques de la cathédrale¹. Au premier rang, c'est un vitrail historié du xiv^e ou xv^e siècle, représentant la cérémonie du sacre des ducs de Bretagne ; ensuite des tombeaux de marbre ou de pierre, dont les sculptures montrent l'état successif des beaux-arts depuis le moyen âge. Lorsqu'il y a trente ans l'on voulut réunir les éléments d'un musée, quelques-uns de ces précieux débris avaient été tirés des décombres ; d'autres qui, la face contre terre, avaient servi de dalles ou de pavés, n'eurent qu'à être retournés pour revoir le jour². Mais que c'était donc peu ! Et quant à la grande verrière du sacre et à ses sœurs, c'est complètement qu'elles ont disparu.

Afin de montrer quelle était la direction du mouvement

¹ *Cat. des mss. de la bibl. de Rennes*, n° 179.

² André, *Cat. du musée lap. de Rennes*, nos 23, 24, 34.

des idées à l'époque où toute cette destruction fut opérée, va citer un passage de Poullain-Duparc, professeur royal à Faculté de Droit de Rennes, homme d'un esprit élevé, jur consulte éminent, et dont les *Principes du Droit français* sont restés dans la science. Il discute dans cet ouvrage, paru en 1768, une question de droit canonique. Par un arrêt du 14 juillet 1705, rapporté dans le *Journal des audiences du Parlement de Paris*, il avait été jugé que les décimateurs étaient obligés de rétablir les vitres en verre peint et historié comme elles étaient auparavant. Je ne crois pas, dit Poullain-Duparc, que cette disposition fût reçue en Bretagne. Ou qu'on n'y trouverait aucun ouvrier capable de faire un pareil ouvrage, ces vitres n'y sont plus regardées comme un ornement et ne servent qu'à obscurcir les églises¹. En 1771, Potier de la Germondaye, substitut du procureur général au roi près le Parlement de Bretagne, publia un très-bon *Traité sur le gouvernement des Paroisses*. Par les mêmes motifs, il adopte la même solution. Les vitres, dit-il, qui sont dans le chœur, même celles qui sont peintes et historiées, sont à charge des décimateurs et non des paroissiens; mais comme on ne trouve plus d'ouvriers capables de faire ces ouvrages, ces vitres ne sont plus regardées comme un ornement de l'entretien soit d'obligation².

Au surplus, on n'eut point l'église neuve souhaitée, ni des vitraux blancs qui devaient mieux l'éclairer. Sans doute qu'on avait cru forcer la main au gouvernement en s'empressant d'abattre la cathédrale; mais on s'était trop pressé. Louis XVI avait bien d'autres préoccupations que de satisfaire ce désir. Sous Louis XVI, la gravité des événements qui se préci-

¹ Poullain-Duparc, *Principes du Droit français suivant les maximes de la Bretagne*, t. III, p. 205.

² Potier de la Germondaye, *Tr. du gouv. des Paroisses*, p. 238.

taient empêcha d'y songer, et la Révolution qui survint, en abolissant la noblesse et le système féodal, puis bientôt après le culte lui-même, rendit superflus et le procès-verbal des intersignes rédigé par les experts héraldiques, et les églises désormais inutiles. C'est en 1811 que, par décret impérial, fut commencée la reconstruction, et c'est en 1844 qu'ayant été enfin achevée, la basilique fut rendue au culte par Monseigneur Saint-Marc.

Nous avons maintenant à passer en revue les différents édifices religieux de la ville de Rennes, pour rechercher et décrire tant les vitraux qui peuvent y exister encore, que ceux dont les documents attestent seuls l'existence disparue. Il n'y en a pas de bien anciens, par la raison qu'il n'y a point d'église bien ancienne.

L'église paroissiale de Saint-Germain, construite à la fin du xiv^e ou au commencement du xv^e siècle, avait au-dessus du grand portail occidental une vitre nommée l'*Apocalypse*, qui datait de l'an 1545, due en partie à la libéralité de la corporation des merciers et épiciers de la ville. L'acte de donation a été publié par M. Marteville¹ et par M. de la Bigne Villeneuve². Le titre appartient tant à l'histoire de l'art qu'à celle des corps de métiers, et à ce double point de vue il est bon de le reproduire ici :

« En l'assemblée de la confrairie des merciers et espiciers de la ville et forsbourgs de Rennes, auquel estoient présens..... estant la maire et plus saine partie des frères de ladicté confrairie congrégés et assemblés par maniere de corps politique..... a comparu Jehan Bodet, l'un des modernes fabriqueurs... de l'église et fabrice de Saint-Germain de Rennes qui..... a dit et remonstré que lui et les précédents trésoriers et fabriqueurs de ladicté église ont des aul-

¹ Marteville, *Hist. de Rennes*, III, p. 11.

² P. de la Bigne Villeneuve, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Brienc, *Bull.*, t. IV, 2^e livr., p. 165, 166.

mones faites par le bon peuple chrestien leur données et envoyées, fait construire partie de ladicte église, et entre autres choses le bas de ladicte église et y éligé la place d'une vitre à six passées, garnie de fourmairie et jambages, où est à mettre et assoir une vitre dont chacune passée couste cinquante cinq livres monnoye, par marché fait et conclud avec Orson Lesec, vitrier peintre; et a ledict Bodet requis aux assistants leur plaisir estre, sur les deniers de ladicte confrairie, donner une ou plusieurs passées de ladicte vitre, et que en icelle qu'ils donneront seront mises les armes de la confrairie aux despens de la fabrice..... Sur ce et de ce ensemble consultés..... ont liberallement donné deux desdites passées à estre assises en ladicte vitre, au plaisir des paroissiens de ladicte église et de telle ystoire qu'il plaira, moyennant que les armes de la confrairie, qui sont *d'azur à une croix d'or et quatre croizilles d'argent*, seront mises et assises haut et bas desdites passées..... Vingtième jour d'octobre lan mille cinq cent quarante cinq. »

Cette vitre n'existe plus, et l'on ne peut juger du mérite d'exécution d'Orson Lesec. Il y avait une grande fenêtre bien plus importante par sa grandeur et qui était aussi garnie de vitraux, celle du chevet de l'église. Sept montants verticaux divisent la verrière en huit panneaux perpendiculaires, supportant un réseau flamboyant. Mais la fenêtre est vide de ses anciens vitraux, et pour y suppléer on l'a remplie, confusément et sans ordre, de toutes sortes de fragments et de débris de vitraux, qui forment une mosaïque multicolore dans laquelle il n'est guère possible de distinguer aucun sujet; mais le brillant et l'éclat de ces morceaux divers montre ce que devaient être avant leur destruction les vitraux d'où ils ont été tirés. Toutefois au bas, du côté de l'épître, on apercevait encore il y a quelques années un écusson *d'azur à 3 têtes de lévrier*, qui est des Thierry, seigneurs de la Prévalaye, près Rennes, et du côté de l'évangile un autre écusson *d'azur à la croix pleine d'or cantonnée de 4 croizilles d'argent*, qui est de la confrérie des merciers et épiciers de

:-Georges, bien qu'elle paraisse être incom-
dant être connue. Elle a été donnée par
le Villeneuve dans sa belle publication du
bbaye. Au fond de l'abside, au-dessus du
s la fenêtre cintrée munie de meneaux re-
tait en supériorité les écussons des abbesses
spinay : *d'argent au lion de gueules coupé de
lampassé et armé d'or.* (Il y en a eu trois
nçoise, de 1486 à 1520; Perrette, de 1521
e, de 1572 à 1582.) Au-dessous, dans deux
Annonciation : à gauche l'ange Gabriel an-
re de l'Incarnation, à droite la Vierge age-
la nouvelle céleste. Au-dessous et sur un
les trois panneaux de la passée horizontale,
on aux armes d'Espinay; un second, *parti
l'aigle éployée de sable à 2 têtes, couronnée,
te d'or, au bâton de gueules brochant sur le*
est de Julienne du Guesclin, sœur du con-
de 1378 à 1405, au 2° écartelé de sable et
Sévigné; le 3° écu *parti de gueules à la fasce*
et la Chapelle-Molac, et *d'argent à la fasce*
de 3 roses de gueules, qui est Mallier de
du Brossay Saint-Gravé. A la verrière du
du maître-autel, est un écu d'Espinay. A
tel de la Vierge mêmes blasons qu'à celle
Au vitrail de la sacristie et à celui du Ro-
lui de la porte mortuaire, écussons d'Espi-
einture armoriée de l'église offre alternati-
d'Espinay et celui de du Guesclin¹.

:-Georges, aux arch. de la préfet. d'Ille-et-Vilaine,
de la Bigne Villeneuve, *Cart. de Saint-Georges*, dans
arch. du dép., t. X, p. 272.

A la chapelle de l'hôpital Saint-Yves de Rennes, édifice du xv^e siècle, se trouvaient encore, il y a quelques années, des débris de vitraux qui n'étaient pas indignes d'être remarqués, et qui ont été enlevés lorsque la chapelle fut vendue à un particulier ; mais ils avaient été examinés auparavant par M. P. de la Bigne Villeneuve. Dans la fenêtre méridionale du chœur, dit-il, au milieu du compartiment cordiforme qui remplit la pointe de l'ogive, on distinguait un écu aux armes pleines de Bretagne reproduisant assez exactement dans sa forme triangulaire et dans la disposition du semis d'hermines, 3, 2, 1, le type adopté pour les sceaux de la Cour ducale de Rennes au xv^e siècle. La troisième fenêtre éclairant la partie Sud-Ouest de la nef, possédait encore entre ses meneaux quelques restes curieux d'une verrière du xvi^e. Le dessin et la couleur des personnages étaient bien de cette époque, et une autre circonstance pourrait servir à le dater. L'écusson des Leduc, seigneurs de la Busnelaye, près Betton, y était répété deux fois. On a déjà vu à la cathédrale, p. 140, les mêmes armoiries, *de gueules à 3 trèfles d'or au chef d'argent*. Or, il existait à Rennes, en 1537, un prévôt du nom de Guillaume Leduc ; c'était lui qui en faisait don, tandis qu'en 1536 son frère Michel venait de faire une libéralité semblable à l'église de Saint-Pierre. La dernière fenêtre du mur Nord, donnant sur la rue Saint-Yves, avait gardé aussi quelques débris du même temps. Dans les deux panneaux ou passées latérales, au-dessus des arcs cintrés, on voyait des anges portant entre leurs bras divers instruments de la Passion et planant sur les nuages. Au-dessous, dans le bas du vitrail dont la partie supérieure avait disparu, on apercevait à droite et à gauche un écusson de forme échancrée, *d'argent au sautoir de gueules cantonné de 4 merlettes de sable*, qui est de l'ancienne famille du Rouvre. Dans l'ogive de la croisée on avait ajusté après coup un écusson *d'azur à 2 étoiles d'or en chef et une tête*

de lièvre de même en pointe, armes du chanoine Armel de Liepvre, qui ont déjà été citées sur les vitraux de la cathédrale, p. 141¹.

A la chapelle Sainte-Anne de Rennes, construction du xv^e siècle, il y avait aussi des débris de vitraux du xv^e qui, avant qu'elle ne fût vendue et démolie, avaient pu aussi être examinés par M. P. de la Bigne Villeneuve. Il y remarqua à la fenêtre occidentale un ange aux ailes étendues, d'un bon style, soutenant un écusson : *parti, au 1^{er} coupé d'argent au sautoir de sable au franc canton de gueules chargé de 2 poissons d'argent en fasce*, qui est du premier président de Bourgneuf, et *d'hermines au chef de gueules brisé d'une fleur de lys d'argent à dextre*, qui est Champeigné; *au 2^e, d'argent au chevron de sable accompagné de 3 tourteaux de gueules*, qui est Bouédrier. Les écussons de Bourgneuf et de Bouédrier ont déjà été vus sur les vitraux de la cathédrale, p. 142 et 144².

Il existait en dehors et à quelque distance de Rennes une paroisse suburbaine, qui avait toujours compté au nombre des paroisses de la ville, Saint-Laurent, autrefois appelée Saint-Laurent-des-Vignes, ce qui montre que cette culture, de nos jours complètement abandonnée, avait été jusqu'au xvi^e siècle assez florissante. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une simple succursale de Notre-Dame de Rennes, mais elle avait dans le temps son importance, ainsi que le montrent son église et ses vitraux. Les divers compartiments de son vitrail remarquable, daté de 1556, ont été très-bien étudiés par M. P. de la Bigne Villeneuve. La légende de saint Laurent se

¹ L'abbé Brune, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, t. II, 2^e livr., p. 200, et *Soc. arch. du dép. d'Ille-et-Vil.*, *Bull.*, 1860, p. 25; P. de la Bigne Villeneuve, *ibid.*, II, 4^e livr., p. 135, 136, et *Soc. arch. du dép. d'Ille-et-Vil.*, *Bull.*, 1858, p. 169; 1859, p. 2, 16.

² P. de la Bigne Villeneuve, *ibid.*, II, 4^e livr., p. 130, et *Soc. arch. du dép. d'Ille-et-Vil.*, t. VII, *Bull.*, p. L.

déroule dans six panneaux, avec des inscriptions qui expliquent chaque sujet. On voit saint Laurent guérissant un aveugle : **Comment saint laurens illumina l'aveugle** — baptisant des néophytes : **Comment saint laurens baptisa le paysan** — comparaissant devant le magistrat romain sur son tribunal, — traîné en prison, martyrisé sur le gril ardent : **Comment saint laurens fust mis sur le gril**, etc. Au-dessus de l'histoire du diacre martyr, dans le compartiment annulaire central, est figuré l'Éternel sous la forme d'un vieillard, coiffé de la tiare papale, avec la dextre bénissante, et appuyant la main gauche sur le globe crucigère. A droite et à gauche, des anges adoreurs portés sur des nuages. Au bas du vitrail est la représentation de la Sainte-Trinité : Dieu le Père, la tiare en tête, revêtu du pluvial, ayant sur la poitrine la colombe figurant le Saint-Esprit, et soutenant de ses mains étendues la croix où est attaché Notre-Seigneur Jésus-Christ. De chaque côté de ce tableau, qui occupe le panneau du milieu, sont représentés le seigneur donateur et sa femme. A droite, c'est un chevalier dans l'attitude de la prière, portant par dessus son armure sa cotte armoriée, *écartelé d'azur à la fasce de gueules accompagnée de 3 coquilles d'or*, qui est Marquer, seigneur de la Gailleule, et *de gueules à 3 écussons d'or*, qui est du Rocher, anciens seigneurs de la Gailleule fondus dans Marquer. Debout derrière lui est saint Eustache, son patron, qui le présente à la Sainte-Trinité. A gauche, c'est la dame de la Gailleule, à genoux devant son prie-Dieu, un livre de prières ouvert devant elle. Son corsage est garni d'hermines, et elle porte sur ses jupons l'écusson mi-parti de Marquer et le sien, *de gueules aux deux jumelles d'or au lion de même en chef*, qui est de Mathan. Saint Jacques, son patron, le bourdon de pèlerinage à la main, la présente, et derrière elle sont agenouillées deux de ses femmes avec leurs

robes armoriées du blason de leur maîtresse. Ce seigneur et cette dame, ce sont Messire Eustache Marquer, seigneur de la Gailleule, qui avait épousé, le 13 février 1541, Jacqueline de Mathan. Cette verrière a été restaurée il y a quelques années¹.

Après avoir ainsi décrit ce qui pouvait y avoir de vitraux peints dans la ville épiscopale, il faut maintenant parcourir le diocèse pour explorer ce qu'il peut, en ce genre, offrir de richesses existantes ou perdues. L'ancien évêché de Rennes était bien moins étendu que le nouveau, qui comprend maintenant, avec sa propre circonscription, en grande partie celles des diocèses de Dol, de Saint-Malo, et même quelques portions de Vannes. Il se subdivisait en archidiaconés et doyennés. Il y avait deux archidiacres : celui de Rennes et celui du Désert, chacun s'étant réservé un territoire dépendant de lui immédiatement, et où il faisait lui-même fonction de doyen. Ainsi, l'archidiaconé de Rennes comprenait les doyennés 1^o de Rennes, 2^o de Vitré, 3^o de Vendel, 4^o de Fougères ; ces deux derniers réunis en un depuis le xvi^e siècle. L'archidiaconé du Désert comprenait les doyennés 1^o du Désert, 2^o d'Aubigné, 3^o de Châteaugiron, 4^o de Bain, 5^o de La Guerche². C'est cet ordre que l'on va suivre.

¹ L'abbé Brune, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, t. II, 2^e livr., p. 200 ; 3^e livr., p. 25 ; *Bull. de la Soc. arch. du dép.*, 1850, p. 44, 49, et *Mém.*, t. I, p. 46 ; Paul de la Bigne Villeneuve, *Ass. bret., classe d'arch.*, t. II, 2^e livr., p. 231 ; 4^e livr., p. 154, 155, et *La Bret. contemp.*, p. 9, et *Mém. de la Soc. arch. du dép.*, 1850, p. 44 ; Aug. Moutié, *De Paris à Rennes*, p. 300.

² De la Bigne Villeneuve, *La Bret. contemp.*, p. 4 ; Aur. de Courson, *Cartul. de Redon*, Prolégom., p. cxxv et 455 ; de la Borderie, *Ann. arch. du dép. d'Ille-et-Vil.*, 1861, p. 216.

ARCHIDIACONÉ DE RENNES.

Rennes. — L'église de Betton, aujourd'hui remplacée par une neuve, conservait une grande vitre qui, malheureusement, n'est plus dans l'église nouvelle. On y voyait des seigneurs avec leur blason, d'azur semé d'argent, qui est des Saint-Gilles, seigneurs de Betton dès le xiv^e siècle¹. — A Livré, dans la fenêtrée, on retrouve un reste de verrière représentant la Sainte-Trinité, le Père tenant le Saint-Esprit sur sa poitrine, et deux anges placés à ses côtés tiennent en mains des banderoles de la Passion². — A Izé, il y a des restes de verrière dans la fenêtrée du chevet³. — A Cormier, dans l'église paroissiale actuelle, dans la chapelle seigneuriale, il existe à la fenêtrée des restes de vitraux peints qui paraissent être du xvi^e siècle. Cette verrière représente le Sauveur descendant sur l'arc-en-ciel au Jugement général. Il est revêtu d'une robe blanche et relevée sur les genoux; sa tête est surmontée d'un nimbe crucifère; des anges l'entourent, l'un sonnant la trompette, les autres portant les inscriptions. Saint Jean est à genoux à la gauche.

¹ Marteville sur Ogée, *Dictionn. de Bret.*, I, p. 153, et *Mém. de la Soc. arch. de la Bigne Villeneuve*, *La Bret. contemp.*, p. 20; *La Bigne Villeneuve à Saint-Malo*, p. 355.

² L'abbé Brune, *Cours d'Arch. rel.*, p. 224.

³ L'abbé Brune, *Ass. bret., classe d'arch.*, *Cont. t. II*, 2^e livr., p. 200, et *Mém. de la Soc. arch. de la Bigne Villeneuve*, *Guide hist. et stat. du dép.*, p. 254.

ite se trouvait probablement la Sainte

Vitré. — Autrefois des verrières peintes
e toutes les fenêtres de l'église de Notre-
s à la réserve d'une seule placée sur la
n'y en a plus que des débris. En 1588,
a Vieuville et Olive Le Moyne, sa seconde
iné à la fabrique une vitre sur laquelle
histoire de Monsieur saint Jean-Baptiste,
e par Maître Pierre Dehamise, sieur des
mai 1599, Olive Le Moyne fit donation
aire pour la faire garnir à l'extérieur d'un
ton. Les bourgeois et paroissiens catho-
onnèrent décharge à Pierre Guillaudeu de
beau-fils des donateurs, dans une assem-
cloches de Notre-Dame le 4 mai 1603.
1^{er} mars 1636, René Nouail, sieur des
donner à l'église Notre-Dame des orgues
acées sur un jubé au-dessus de la porte
evers les halles, vis-à-vis la vitre où est
la vie de Monsieur saint Jean-Baptiste.
lus. Mais au-dessus de la principale porte
une fenêtre de moyenne dimension où
rée triomphante de Jésus-Christ à Jérusa-
lu xvi^e siècle qui doit d'autant plus faire
faut également citer dans la même église

Arch. rel., p. 344, 345, et Congrès de Saint-
00 ; P. de la Bigne Villeneuve, *La Bret. contemp.*,

Arch. relig., p. 359, 360 ; *Ass. bret.*, classe
t-Malo, t. II, 3^e livr., p. 199, et *Mém. de la Soc.*
; de la Borderie, *La Bret. contemp.*, p. 101, et
id., p. 15 ; Ducrest de Villeneuve, *Guide hist. et*

de Notre-Dame un ancien triptyque contenant trente-deux petits tableaux en émail de Limoges, partagés en quatre séries, et représentant toute l'histoire de la Sainte Vierge et de N.-S. Jésus-Christ. Voici l'ordre et le sujet des tableaux, tels qu'ils ont été déterminés par M. l'abbé Brune : *Première série.* 1. Mariage de saint Joachim et de sainte Anne; 2. Naissance de la Sainte Vierge; 3. sa Présentation au temple; 4. son Mariage avec saint Joseph; 5. l'Annonciation; 6. la Visitation de la Sainte Vierge; 7. la Naissance de Jésus-Christ; 8. l'Annonce de l'Ange aux bergers. *Deuxième série.* 1. L'Adoration des Rois Mages; 2. la Circoncision; 3. la Fuite en Égypte; 4. le Massacre des Innocents; 5. le Baptême de Notre-Seigneur; 6. son entrée à Jérusalem; 7. la Madelaine aux pieds du Sauveur. *Troisième série.* 1. Le Lavement des pieds; 2. l'Agonie de Notre-Seigneur au Jardin des Olives; 3. le Sauveur entre les mains des soldats envoyés pour le saisir; 4. Jésus-Christ devant Pilate; 5. la Flagellation; 6. le Couronnement d'épines; 7. l'Ecce Homo; 8. Pilate se lave les mains. *Quatrième série.* 1. Une des saintes femmes, Véronique, essuie le visage de Notre-Seigneur; 2. le Crucifiement; 3. la Descente de Croix; 4. le Corps de Jésus-Christ sur les genoux de sa Mère; 5. Jésus-Christ déposé dans le tombeau; 6. Descente aux Limbes; 7. la Résurrection; 8. l'Ascension. Ces précieux émaux sont des plus remarquables¹.

stat. du dép., p. 247; Aug. Moutié, *Guide de Paris à Rennes*, p. 238; Ad. Joanne, *Guide itin. de Bret.*, p. 84; Charil des Masures, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Vitré.

¹ L'abbé Brune, *Cours d'Arch. rel.*, p. 356, 357, 358, et *Mém. de la Soc. arch. du dép.*, I, p. 68; de la Borderie, *La Bret. contemp.*, p. 101, et *Bull. de la Soc. arch. du dép.*, t. VII, p. 4; Ducrest de Villeneuve, *Guide hist. et stat. du dép.*, p. 247; Aug. Moutié, *De Paris à Rennes*, p. 238; Ad. Joanne, *Guide itin. de Bret.*, p. 84.

Champeaux ne présenterait rien de saillant, et ne n'attirerait pas les regards, si les admirables vitraux qui ont été décorés à l'époque de la renaissance ne commandent l'attention. Ses peintures sur verre ont été faites par M. l'abbé Brune, et c'est d'après lui qu'on peut en faire connaître. Au chevet est une fenêtre à lancettes enrichie par un habile artiste des plus vives et des plus brillantes couleurs. Les panneaux de la fenêtre ont disparu : probablement contenaient-ils les armoiries de la famille seigneuriale d'Espinay, qui sont d'argent, gueules coupé de sinople, couronné, lampassé et surmonté d'une croix. On a déjà vu sur les vitraux de la Cathédrale, et ce qui reste s'est conservé dans un état de fraîcheur et de transparence peu ordinaire. Là est peinte en bleu la scène du Calvaire. Aux pieds du Christ agonisant, la Vierge mère de Jésus, assise, pleurant, a les yeux fixés sur la victime. Autour de la croix sont groupés le grand-prêtre, les bourreaux et les soldats. À gauche, le bon et le mauvais larron expirant, leurs âmes, représentées par de petites figures nues, sortant de leurs têtes et sont reçues, l'une par un ange, l'autre par un démon. Au-dessus du chef du Christ brille un nimbe. Au-dessus de la croix, on voit l'entrée de la Cité céleste, où il vient de mourir le bon larron. Sur la même ligne et de part et d'autre de ce portique, on voit deux trônes occupés par deux anges qui ne peuvent être que Énoch et Élie. Au-dessus du tympan de l'ogive, le Père-Éternel, couronné, vêtu comme un pape, tient son Fils sur ses genoux. Il est environné d'une triple bordure de figures d'anges groupés en cercle et dont chacun est de couleur différente. Dans la vitre qui surmonte le portail on voit, ou moins bien conservé, le Baptême de Notre-Seigneur. La fenêtre latérale du chœur contient une repré-

sensation de Dieu le Père, une main appuyée sur le globe terrestre; quelques anges l'environnent. Une autre fenêtre contenait la peinture du Sacrifice d'Abraham. Au fond du transept Sud, c'est la Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres; plusieurs têtes, entre autres celle de la Vierge, sont d'un caractère noble et original. Il y a cependant encore une verrière comparable à celle du maître-autel, c'est celle qui orne la chapelle située à droite du chœur, côté de l'Évangile; c'est là que repose le corps d'une fille de Guy III d'Espinay et de Louise de Goulaine, nommée Claude, morte en 1554, la vingtième année de sa vie, et pour laquelle son frère Charles, alors abbé de Saint-Gildas-des-Bois et du Tronchet, et plus tard évêque de Dol, fit sans doute décorer cette chapelle comme il lui fit élever dans ce lieu son monument funéraire. Il est donc tout naturel de regarder la scène peinte sur le vitrail comme l'histoire du martyre de sainte Claude. On voit la vierge appliquée à la torture et martyrisée, puis reparaissant triomphante, la palme à la main. Non loin d'elle on aperçoit un apostat que le démon saisit et entraîne. C'est une belle composition qui rappelle les grands maîtres de l'école romaine¹.

Doyenné de Vendel. — Le Vendelais a été l'objet d'une notice de M. Léon Maupillé, dans laquelle il en a décrit les églises, et c'est d'après son travail que l'on doit en retracer les vitraux. Le collatéral Nord de l'église de Combourtille a été construit vers la fin du xv^e siècle, et M. Maupillé a trouvé dans un compte de la fabrique de Saint-Sulpice, de l'année 1498, une note qui paraît se rapporter à sa construction et à son vitrail; elle est ainsi conçue : *Par le consoils*

¹ L'abbé Brune, *Cours d'Arch. rel.*, p. 384 à 387, et *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, *Bull.*, t. II, 2^e livr., p. 199; 3^e livr., p. 25, et *Mém. de la Soc. arch. du dép.*, I, p. 70.

plus saine partie des parroayssiens de cyens les-
ont vendu aux thésoriers de Combourtillie la
a petite vitre de saint Domyn avec xx piez de
enchappement qu'est pour ce liij s.¹ — L'église
de Javené a été construite à la même époque,
é a lu sur les comptes de la fabrique de Saint-
la même année, cette note : Pour avoir loué
: l'œuvre de cyens aux maczons de Javené pour
de temps ont reçu lesdictz thésoriers xxvj s.
rait avoir eu autrefois toutes ses fenêtres gar-
res. Les panneaux qui ont échappé à la des-
entent, dans une fenêtre, l'Annonciation de la
l'Adoration des Bergers et l'Adoration des
du Père-Éternel remplit le sommet de l'ogive
n. Dans une seconde fenêtre, Notre-Seigneur,
Oliviers, priant dans la grotte de Gethsémani,
endormi. Dans une troisième fenêtre au Sud,
têtes des quatre Évangélistes. Ces sujets, dit
ont assez bien traités et d'un bon coloris, sans
l'un artiste du milieu du xvi^e siècle, de Pierre
e, qui à cette époque fit un grand nombre de
églises de Fougères, et sans doute aussi pour
ons. L'ornementation du tympan de la fenêtre
st remarquable par la grâce de ses contours et
les figures. La grande fenêtre du chevet est
glise de la Chapelle-Janson, prieuré dépendant

de l'abbaye royale de Saint-Georges de Rennes, possède deux
belles verrières, l'une à la grande fenêtre du chevet, l'autre à
celle du transept septentrional. La vitre de la grande fenêtre

¹ Léon Maupillé, *Stat. hist. et mon.*, dans les *Mém. de la Soc. arch. du
dépt.*, VIII, p. 236.

² *Idem*, p. 255.

la chevet a été très-endommagée, et les trois panneaux inférieurs ont été détruits. Voici, en commençant par la partie supérieure, l'indication des tableaux qu'elle renferme : 1° dans le compartiment en forme de cœur qui remplit le sommet du triangle ogival, un grand édifice qui figure sans doute la Jérusalem céleste; 2° dans les deux cœurs qui se trouvent au-dessous, l'Annonciation de la Sainte Vierge : l'un des panneaux présente l'image de Marie, l'autre celle de l'ange, tenant un phylactère sur lequel on lit : AVE MARIA; 3° la Sainte Vierge et l'enfant Jésus : un ange présente la croix à l'enfant et un glaive transperce le cœur de sa mère; au-dessus de ce tableau on lit dans une sorte d'arabesque la date de 1552; 4° le prophète Élie recevant le pain que lui apporte un ange, qui lui adresse ces paroles : SURGE ET MANDUCA; 5° saint Lezin, évêque d'Angers et patron de la paroisse, présentant une jeune femme richement parée et agenouillée devant un livre; sans doute la donatrice de la vitre. Le nom de l'évêque, SANCTVS LEZINVS, est inscrit sur une banderolle. Au-dessous de ces tableaux se développait, sur une double ligne, une inscription commémorative, presque entièrement détruite, mais où on peut encore lire : ROBERT CLAYDE ECUYER DE PLEDREN... SES HAVLTES... BON ET BELLE... DIEV QUI LE LOGE ET..... CINQ CENS... Les trois arcades trilobées formées par l'amortissement des meneaux au sommet des ogives sont remplies par trois écussons; ceux des deux côtés sont semblables : ils sont d'argent au lion coupé de gueules et de sinople, armé d'or, qui appartiennent à Philippe d'Espinay, abbessse de Saint-Georges de 1573 à 1583. Celui du milieu est écartelé, mi-parti de gueules à la fasce d'hermines, mi-parti d'azur à la fasce d'argent avec molettes de gueules, qui sont les armes accolées de Robert-Claude de la Chapelle, seigneur de Pledren, et de Charlotte Ferré, son épouse, qui avaient dans la paroisse de la Chapelle-Janson un droit de prééminence authentique-

ment reconnu par un acte de 1553. Les trois tableaux inférieurs représentent : 1° le saint homme Job sur son fumier; 2° Abraham conduisant son fils Isaac, chargé du bois de son sacrifice; 3° enfin, le saint patriarche au moment où son bras est arrêté par l'ange lorsqu'il se disposait à immoler son fils. Les sujets représentés dans les panneaux inférieurs de la verrière du transept septentrional sont : 1° une abbesse mitrée et crossée, en tunique et en chape, la tête ceinte de l'auréole; 2° un personnage coiffé à l'orientale et portant le bourdon de pèlerin (saint Jacques?), présentant une dame agenouillée devant un prie-Dieu et qui porte sur son vêtement un reste d'armoiries où on distingue *un demi-aigle aux ailes éployées de sable*; 3° un archevêque tenant en main une double croix et présentant un chevalier dont l'écu porte *d'argent à l'aigle de sable membré et becqué d'or, au bâton de gueules brochant*. Ces armes étaient celles de la famille de Beaucé, qui avait droit de prééminence dans l'église de la Chapelle-Janson, et ce sont probablement le donateur et la donatrice que leurs patrons accompagnent. Les sujets représentés dans les panneaux supérieurs sont : 1° la Sainte Vierge tenant l'enfant Jésus sur ses genoux, accompagné de l'agneau de Dieu; 2° un chanoine revêtu du rochet romain, bordé d'une fourrure, priant à genoux devant un livre; un petit ange soulève sur sa tête une draperie; 3° un sujet incomplet et confus. Dans un groupe de personnages on croit reconnaître un cardinal. Sur un fragment de verre colorié on lit le nom de CLAVDE... et sur un autre de verre blanc A DONNÉ CET... et au-dessous FAIT CE EN... Les deux rangs supérieurs sont remplis par un seul sujet, le trépasement de la Sainte Vierge. Elle est représentée sur son lit, derrière lequel sont rangés tous les apôtres. Saint Pierre lui donne l'Extrême-Onction, et saint Jean lui remet une palme entre les mains; un autre apôtre tient la croix levée. Sur le devant sont deux autres

personnages assis, et auprès d'eux sont déposés un bénitier, un livre et un encensoir. Les sujets compris dans les compartiments formés par les divisions du tympan se rapportent à l'Assomption de la Sainte Vierge. Au sommet, le Père-Éternel pose sur la tête de Marie la couronne d'immortalité, et des deux côtés des anges célèbrent ses louanges au son des instruments. Dans les arcades formées par l'amortissement des meneaux, on retrouve les mêmes armes que dans la partie inférieure, plus le lion de la maison d'Espinay¹.

Doyenné de Fougères. — Il existait dans l'église de Saint-Sulpice de Fougères des vitraux du commencement du xv^e siècle. Les anciens comptes des trésoriers de la fabrique, communiqués par M. Léon Maupillé à M. Paul de la Bigne Villeneuve, qui en a publié des extraits, contiennent à ce sujet des renseignements importants. Ce compte, commençant au jour *Saint Thomas apostole mil iiij^e et saize*, donne le nom d'un peintre verrier qui y fut appelé à cette époque pour établir et asseoir la grande vitre du pignon oriental. Ce document est assez curieux pour qu'on en lise avec intérêt les détails donnés par M. de la Bigne Villeneuve :

« Autre mise faite par les desurdiz (trésoriers) pour et à cause de la faczon de la grande vitre dou pignon dou chancel de la ferreure et chauffaux y appartenans.

« A Jehan Dabeville pour la faczon de ladite vitre par marché qu'en firent lesdits tresoriers en la presence de plusieurs des paroisiens de ladite paroisse à la some de cent livres, et par ledit marché devoit paindre dyaprer et rappareiller le lambriis fet nouvellement en l'allongement doudit chancel et auxi coler et repparer les autres peintures dou veil lambris la ou nécessité en seroit de
c livres.

¹ L'abbé Brune, *Cours d'Arch. relig.*, p. 421, 422, et *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, *Bull.*, t. II, 2^e livr., p. 199, et *Mém. de la Soc. arch. du dép.*, t. I, p. 62; Léon Maupillé, *Not. hist. et arch.*, dans les *Mém. de la Soc. arch.*, t. VIII, p. 264.

nécessaires pour la peinture des vitraux toutes les facilités. Au xvi^e siècle, des verriers italiens y étaient venus, comme dans d'autres parties de la Bretagne, y introduire leur industrie, et ils y avaient fondé une usine assez considérable. Elle subsiste encore aujourd'hui. Dans la commune de Laignelet, à l'entrée Sud de la forêt de Fougères, mais pour ainsi dire sur les pavés de la ville, on peut visiter cet établissement, qui appartient à MM. Leclerc, lesquels possèdent aussi au château de la Ballue, commune de Bazouges-la-Pérouse, et à la Haie-d'Iré, commune de Saint-Rémy-du-Plain, des succursales de leur principale fabrique¹.

L'église de Bazouges-la-Pérouse, bien que dans un village, a cependant un beau vitrail que bien des églises de grandes villes pourraient lui envier. Sa verrière a été décrite par M. l'abbé Brune, juste appréciateur de son mérite. Elle est encadrée, dit-il, dans la double fenêtre ogivale du pignon, et elle se compose d'une douzaine de tableaux qui retracent les principales scènes de la vie et de la mort du Sauveur. Le premier tableau à gauche et en bas représente l'Annonciation, puis en s'élevant vers l'ogive la Naissance de Jésus-Christ, l'Adoration des Mages, et enfin un tableau plus grand que les autres qui semble retracer les derniers moments de la Sainte Vierge. Dans l'autre partie de la fenêtre se voient plusieurs scènes de la Passion, la Descente de Jésus-Christ aux Enfers et la Résurrection. Dans les ornements des deux ogives sont quelques sujets qu'on n'explique pas bien, mais on y remarque la figure d'un pontife avec la tiare, probablement

¹ Ogée, *Dict. de Bret.*, 2^e éd., I, p. 282; Marteville sur Ogée, I, p. 422; Am. Bertin, s.-préf. de Fougères, *Not. hist. et stat. sur l'arr.*, p. 462, 488, et *Nouv. éd. du Dict. d'Ogée*, I, p. 297; Ducrest de Villeneuve, *Guide hist. et stat. du dép.*, p. 266, 270, 297, 298; Girault de Saint-Fargeau, *Dict. géogr. du dép.*, p. 43, 46, 63; P. de la Bigne Villeneuve, *La Bret. contemporaine*, p. 35, 40.

celle du pape Grégoire XIII, qui occupait la chaire de Saint-Pierre en 1574, date deux fois inscrite dans le vitrail. Pour faire juger de la dimension des personnages, il suffit de donner celle des têtes, qui est d'environ 8 centimètres. Le vieux registre de comptes des trésoriers de la fabrique donne pour le prix de cette vitre la somme payée de 552 livres. Elle a été restaurée et mise à neuf il y a quelques années¹. — A Saint-Hilaire-des-Landes il y a une verrière peinte du xvi^e siècle, masquée intérieurement par une maçonnerie en briques². — A Antrain, une fenêtre absidale délabrée contient une verrière d'un assez bon dessin, mais en lambeaux. On y voit le Christ en croix avec la Madelaine et quelques autres personnages de la Passion. Elle est de la fin du xvi^e ou du commencement du xvii^e³.

ARCHIDIACONÉ DU DÉSERT. — Doyenné du Désert. — Ces circonscriptions ecclésiastiques, qui prennent leur nom de l'ancien fief et châtellenie du Désert, n'ont de commun que le nom avec le pays du Désert situé au Nord du doyenné de Fougères, dont il faisait partie, et qui était compris lui-même dans l'archidiaconé de Rennes. Il est résulté pour quelques auteurs une confusion résultant de la

¹ L'abbé Brune, *Cours d'Arch. relig.*, p. 339, 340; *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, t. II, 2^e livr., p. 200; 3^e livr., p. 18, 29, et *Mém. de la Soc. arch. du dép.*, t. I, p. 64; Pol de Courcy, *Guide de Rennes à Saint-Malo*, p. 367; Léon Maupillé, *Mém. de la Soc. arch. du dép.*, t. VI, p. 185.

² L'abbé Brune, *Mém. de la Soc. arch. du dép.*, I, p. 67.

³ L'abbé Brune, *Cours d'Arch. relig.*, p. 153, 241; *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, *Bull.*, t. II, 2^e livr., p. 200, et *Mém. de la Soc. arch. du dép.*, I, p. 63; Pol de Courcy, *Guide de Rennes à Saint-Malo*, p. 368; de la Bigne Villeneuve, *La Bret. contemp.*, p. 39; Léon Maupillé, *Mém. de la Soc. arch. du dép.*, VI, p. 166.

similitude de nom, mais que la différence de consistance géographique doit suffisamment empêcher¹. — L'église paroissiale de La Chapelle-des-Fougeretz, ancienne trêve de Saint-Grégoire, conserve quelques fenêtres dans le style du xv^e siècle, et dans une chapelle à droite il y a des débris de vitraux de couleur². — Dans l'église de Parthenay on voit sur un vitrail les armoiries de plusieurs des anciens seigneurs³. — A Vignoc, il y a un reste de verrière du xvi^e siècle⁴. — A l'église de La Mézière, il y avait une ancienne verrière dont on a fait entrer quelques portions dans une nouvelle fenêtre. Elle ne se compose plus que de six panneaux où on voit diverses scènes de la Passion ; ce sont : l'arrestation du Sauveur au Jardin des Olives, sa présentation devant Pilate qui se lave les mains, le Portement de Croix, le Crucifiement, l'érection de la Croix et la descente de la Croix. Ces verres peints sont du xvi^e siècle⁵.

Doyenné d'Aubigné. — Il y avait des vitraux à Hédé, mais qui n'y existent plus⁶. — A Bazouges-sous-Hédé, quelques restes de vitraux peints épars dans deux fenêtres offrent un Christ en croix accompagné de la Sainte Vierge et de saint Jean, et une Madeleine portant un vase de parfums. Au-dessus un écusson armorié posé en biais, *d'argent à une*

¹ Voyez à ce sujet l'*Annuaire hist. et arch. de Bret.*, de M. de la Borderie, pour 1861, et les *Mém. de la Soc. arch. du dép.*, II, p. 30 ; Aur. de Courson, *Cart. de Redon*, Prolég., p. 130.

² Marteville sur Ogée, *Dict. de Bret.*, I, p. 492 ; l'abbé Brune, *Mém. de la Soc. arch. du dép.*, I, p. 47.

³ Marteville sur Ogée, II, p. 262 ; l'abbé Brune, *id.*, I, p. 48.

⁴ L'abbé Brune, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, t. II, 2^e livr., p. 200 ; de la Bigne Villeneuve, *La Bret. contemp.*, p. 25.

⁵ L'abbé Brune, *Cours d'Arch. relig.*, p. 420, 421, et *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, t. II, 2^e livr., p. 199, et *Mém. de la Soc. arch. du dép.*, p. 51 ; de la Bigne Villeneuve, *La Bret. contemp.*, p. 25.

⁶ Aussant, *Bull. de la Soc. arch. du dép.*, 1851, p. 55.

le de gueules¹. — Dans l'église de Saint-Sym-
fenêtre du chevet, l'histoire de la Passion². —
la fenêtre orientale contient de très-beaux restes
nts, de 1550. Des armoiries multipliées occupent
l'ogive; cinq écussons en garnissent les com-
l. de la Bigne Villeneuve y a reconnu les blasons
Boisorcan, du Pontrouault, de la Rochegiffart,
Vergier. Au-dessous on voit l'ensevelissement
neur. La Sainte Vierge, saint Pierre et Joseph
ntourent le corps. Aux pieds du Christ on voit
vêtu en chevalier et présenté par son patron
Thierry, sieur de la Renaudière). Toutes ces
de grande dimension, d'un bon dessin et d'un

5 de Châteaugiron. — A Domagné il exis-
aux, mais qui n'y sont plus³. — L'église de
eux magnifiques fenêtres qui ont conservé de
rières décrites par M. l'abbé Brune. L'une con-
de Jessé : le patriarche est couché au bas du
on sein partent les rameaux sur lesquels on voit
divers ancêtres du Christ, selon l'ordre généa-
ans le haut une dernière tige laisse éclore une

¹ e, *Cours d'Arch. relig.*, p. 403.

² e, *Cours d'Arch. relig.*, p. 152, 420; *Ass. bret., classe*
de Saint-Malo, t. II, 2^e livr., p. 199, et *Soc. arch. du*
357, p. 149, et *Mém. de 1861*, I, p. 51; de la Bigne Ville-
contemp., p. 25.

³ e, *Cours d'Arch. relig.*, p. 427, et *Ass. bret., classe d'arch.*,
-Malo, t. II, 2^e livr., p. 400, et *Mém. de la Soc. arch. du*
le la Bigne Villeneuve, *La Bret. contemp.*, p. 26; *Pol de*
ies à Saint-Malo, p. 257.

e la Bigne Villeneuve, *Soc. arch. du dép.*, *Bull. de 1851*,

fleur du calice de laquelle sort Marie, tenant dans ses bras le rejeton des saints patriarches. L'autre vitre représente encore divers traits de la vie de la Vierge, et dans le tympan de l'ogive est peinte l'Assomption de Marie, que les anges introduisent dans son céleste séjour. Ces deux verrières sont du xvi^e siècle et d'une belle couleur¹. — Louvigné-de-Bais possède une jolie église du xvi^e siècle, qui a surtout de remarquable plusieurs verrières très-précieuses quoique mutilées, et qui ont eu la bonne fortune d'avoir été décrites par M. l'abbé Brune, dont on est trop heureux d'avoir à emprunter encore la description, non moins exacte que complète. Dans la fenêtre du chevet, dit cet auteur, on voit la Transfiguration du Christ peinte en assez grande dimension; les apôtres sont à ses pieds, et l'on y voit les prophètes Moïse et Élie. Le haut du tableau représente un frontispice dans le style de la renaissance, avec des anges tenant des écussons dont les armoiries sont effacées, puis le Père-Éternel prononçant les paroles : HIC EST FILIVS MEVS... Dans le bas il y a un chevalier dont la cuirasse est couverte d'hermines, et un roi la couronne sur la tête et le sceptre à la main. La première fenêtre au Nord contient l'histoire de la Sainte Vierge en neuf panneaux : son mariage avec saint Joseph, l'Annonciation, la Visitation, l'Adoration des Mages, le Massacre des Innocents, la Fuite en Égypte, son Assomption et son Couronnement; le tout est surmonté d'une ornementation composée de pinacles, de clochetons et de frontons à la manière gothique de la dernière époque. Dans le tympan, des anges jouent de divers instruments. On trouve dans cette première vitre deux écussons *échiquetés d'or et de gueules*, et un autre en losange, *d'ar-*

¹ L'abbé Brune, *Cours d'Arch. relig.*, p. 153, 420; *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, *Bull.*, t. II, 2^e livr., p. 199; 3^e livr., p. 26, et *Mém. de la Soc. arch. du dép.*, L, p. 73.

la patte de sable. Au bas de la seconde fenêtre
sont des écussons effacés, et un autre ange un
lequel on lit ce texte de Zachée : *EMISIT VIN-
CUM QVO NON ERAT AQUA.* Le sujet de cette verrière
est la grande histoire de la Rédemption.
Le tableau se compose d'Adam et d'Ève tenant dans
la main le fruit défendu, et suivis de leur postérité com-
me eux. Tout au-dessus, le Christ est assis sur un
trône d'une main sa croix, d'où pend un oriflamme
à la croix blanche, et dont il enfonce le pied
dans la gueule d'un monstre de couleur violacée et de forme
humaine.
Il présente l'autre main aux âmes détenues
en enfer en forme d'une large tour circulaire et cré-
nelée. Les âmes s'échappent avec empressement en disant
sur une banderolle : *ADVENISTI DESIDERABILIS.*
Au-dessus se dresse menaçante une horrible tête de
démon armée de griffes de lion. Il est rouge comme le
feu.
Des flammes s'élèvent au-dessus des murailles
plus haut, dans le cintre de l'arcade peinte qui
surmonte le tableau, on voit une foule de petits démons de
toutes couleurs mêlés à des fruits. De charmantes ara-
gnées, des colonnes torsées et de petits génies décorent le
tableau.
Une cartouche posée en sautoir sur le fût d'une co-
lonne porte la date de 1567, et un autre, au côté opposé, les
noms *ARD ALLAIRES*, probablement ceux du fabricant.
L'encadrement de la tête du Christ est crucifère, et ce
sont des lys allongés qui forment la croix. La
verrière présente en six tableaux l'histoire de saint
Jean : 1° Zacharie agenouillé devant l'autel, en ha-
bit de prêtre, écoute les paroles de l'ange qui lui annonce,
Dieu, la naissance de son fils et la preuve de
sa sainteté ; 2° la naissance de son fils ; 3° la naissance de son
fils ; 4° la naissance de saint Jean ; on voit au fond

d'un appartement la mère du Précurseur couchée sur un lit entouré de riches draperies, et une femme âgée qui lui donne ses soins; puis sur le devant deux autres matrones tiennent l'enfant, qu'elles lavent dans un large bassin; 3° Zacharie, environné de ses parents, écrit avec un stylet le nom que doit porter son fils; ce sujet surtout est parfaitement traité; 4° la Prédication de Jean-Baptiste, entouré d'un groupe de personnages assis autour de lui; un autre groupe semble se composer des envoyés des Juifs venant lui demander s'il est le Messie; 5° le Baptême de Notre-Seigneur avec l'apparition du Saint-Esprit sous la forme d'une colombe; 6° saint Jean décapité par ordre d'Hérode; un bourreau présente la tête à Hérodiade, et le corps tout sanglant git à ses pieds. Le haut de la vitre est décoré de génies tenant en main le globe du monde. Le tout est d'une grande richesse de couleur; les ombres sont d'un rouge carminé et transparent; tous les tons jaunes sont brillants d'or. Aux côtés de la grande porte, deux fenêtres sont encore enrichies de vitraux fort remarquables. L'une contient une généalogie de Notre-Seigneur, dans le genre de l'arbre de Jessé, comme à Moulins, mais très-incomplète; l'autre représente la Résurrection. Malheureusement ces deux verrières sont à moitié brisées, et de nombreux verres blancs remplacent des portions considérables de ces belles peintures ¹.

Doyenné de Bain. — Ce doyenné relevait autrefois de la baronnie de Châteaubriant. Dans un procès-verbal de visite qui fut fait en 1663, les experts héraldiques constatèrent dans l'église de Ercé-en-Lamée, dans la vitre entre le maître-autel et le balustre d'iceluy du costé de l'épistre, des

¹ Marteville sur Ogée, I, p. 531; l'abbé Bruno, *Cours d'Arch. relig.*, p. 153, 424 à 427; *Ass. brat., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, *Bull.*, t. II, 2^e livr., p. 109, et *Mém. de la Soc. arch. du dép.*, I, p. 73.

armes de gueules à la fasce de Bretagne, qui est la Chapelle¹. Dans l'église de Thourie, ils visèrent à la vitre principale du maître-autel les armes de Montmorency, et au-dessous un écusson mi-parti d'un fretté semé d'hermines en champ de gueules, qui est Coësmes, et dans l'autre partition une vitre blanche que la dame de la Rambaudière se réserva de faire remplir de ses armes d'azur à 3 étoiles d'or².

Doyenné de La Guerche. — L'église de La Guerche ne renferme que quelques restes de vitraux de diverses époques, surtout du xvi^e siècle³. — On trouve encore dans l'église de Bais quelques lambeaux précieux de vitraux peints de la fin du xvi^e siècle ou du commencement du xvii^e, mais il n'y a aucun sujet entier, si ce n'est dans de petits médaillons peints avec une extrême finesse et en très-petites dimensions. Sur une des fenêtres du haut de l'église on lit ces mots : *Nob. Fr. Charol — Girault Prior 1632*⁴. — Dans ce dernier doyenné se trouvent encore comprises trois paroisses mouvant de la baronnie de Châteaubriant, dont le siège dépendait de l'évêché de Nantes, ce qui montre que les divisions féodales et les circonscriptions ecclésiastiques ne se superposaient point l'une sur l'autre et différaient fort souvent. Le procès-verbal de visite des experts héraldiques, déjà cité, qui décrit les églises rurales sous la baronnie de Châteaubriant, va parler de leurs vitraux, mais seulement à leur point de vue. A Essé, disent-ils, étant entrés dans l'église

¹ L'abbé Guillotin de Corson, dans le *Bull. de la Soc. arch. de Nantes*, III, p. 73.

² *Idem*, p. 73.

³ L'abbé Brune, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, *Bull.*, t. II, 2^e livr., p. 199, et *Mém. de la Soc. arch. du dép.*, I, p. 72.

⁴ L'abbé Brune, *Cours d'Arch. rel.*, p. 399, 400; *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, *Bull.*, t. II, 2^e livr., p. 200, et *Mém. de la Soc. arch. du dép.*, I, p. 72.

nous avons vu au haut de la vitre principale qui est derrière le maître-autel un escusson portant *de sable au chef d'argent chargé de 3 coquilles* avec la couronne de comte, et nous a été dit par le curé présent que le seigneur de la Rigaudière prétendait lesdites armes avec le droit de fondation. Dans ladite vitre, un peu au-dessous, est un autre escusson *écartelé portant au 1^{er} de gueules au croissant d'argent vairé d'azur*, qui est Maure; *au 2^e d'azur à 3 tours d'argent*, qui est la Roche-Huon; *au 3^e plusieurs alliances que nous ne pouvons désigner à cause de la petitesse et de l'éloignement*; et *au 4^e de gueules à 3 bandes d'argent traversées de 3 chevrons brisés d'azur*, et sur le tout un autre petit écusson que nous ne pouvons non plus désigner pour les susdites raisons. A la vitre du côté de l'épître du maître autel est un écusson qui porte *de gueules au fretté d'argent semé d'hermines de sable traversé d'une croix d'argent*. A la vitre de la chapelle du côté de l'évangile trois écussons, les deux de dessous sont brisés, mais le supérieur est écartelé portant *aux 1^{er} et 4^e de gueules à 3 bandes ondées d'argent*, qui est Rochechouart, et *aux 2^e et 3^e un croissant d'argent chargé de vair*, qui est Maure, et sur le tout un autre écusson écartelé dont nous ne pouvons dire le blason, étant trop petit et trop éloigné. A la chapelle du côté de l'épître il y a trois écussons dont le supérieur porte les armes du seigneur comte de Maure et les deux autres en parallèle portent les armes de l'Espinay et Hardy, *d'argent au croissant de gueules accompagné de 6 billettes de sable, 3, 3*, pour l'Espinay, et *d'argent à 4 aiglons d'azur membrés et bequés d'or*, pour Hardy¹. — Au Theil, les experts voient dans la vitre de l'église qui est proche le maître-autel, du côté de l'évangile, un écusson écartelé *aux 1^{er} et 4^e de Bretagne*, aux

¹ L'abbé Guillotin de Corson, *Bull. de la Soc. arch. de Nantes*, t. VII, p. 79.

aux *fascas de gueules*, qui est Derval; à la

l'épître un grand écusson aux armes de
prince de Condé¹. — A Erbesec (Arbrissel),
té de l'épître, les experts voient trois car-
l'argent à 3 roues d'azur dont l'anneau est
et Le Royer²?

lises membres de la baronnie de Château-
ont rangées sous l'évêché de Nantes, dont
tie.

de Corton, *Bull. de la Soc. arch. de Nantes*, t. VII,

II

ÉVÊCHÉ DE DOL

Dol ne doit pas être classé parmi les anciens évêchés ; il n'a été formé qu'au moyen âge. Dans le principe, la Bretagne, qui à l'époque romaine faisait partie de la III^e Lyonnaise, se trouvait dépendre de la juridiction du métropolitain de Tours ; mais lorsqu'en 848, le duc Nominoë se déclara indépendant, il ne voulut pas que son nouveau royaume pût, même pour le spirituel, relever de l'étranger, et de sa propre autorité il créait un nouveau siège épiscopal qu'il érigeait en archevêché. Cet état de choses qui devait être contesté par les Français, mal accueilli par la Papauté, dura cependant bien longtemps, flottant incertain au gré des événements politiques, qui à la Cour de Rome tantôt donnaient le dessus à la Bretagne, tantôt à la France, jusqu'à ce qu'enfin celle-là venant à l'emporter, le pape Innocent III, en 1199, réduisit l'archevêque de Dol, comme les autres évêques du duché de Bretagne, à la condition de suffragants de la métropole française de Tours¹.

La formation du nouveau siège de Dol avait été opérée au

¹ Daru, *Hist. de Bret.*, I, 214, 396.

moyen d'emprises effectuées sur tous les sièges environnants, et elle était assez excentrique. Il ne contenait qu'un archidiaconé ou grande officialité siégeant à la métropole, mais il avait partout des enclaves. Il comptait ainsi des paroisses nombreuses enfermées dans les évêchés de Rennes, de Saint-Malo, de Saint-Brieuc, de Tréguier; il en avait même dans l'archevêché de Rouen. Toutes ces circonscriptions étaient divisées en sept doyennés : Dol, Bobital, Coëtmieux, Lanvollon, Lannion, Lanmeur, et enfin Saint-Samson, en Normandie¹.

ARCHIDIACONÉ DE DOL. — Doyenné de Dol. — Lorsque se levait le xiii^e siècle, la position de l'évêque de Dol n'était pas brillante. Sa cathédrale avait été prise, brûlée et détruite par Jean-sans-Terre, et il venait d'être déchu de son titre archiepiscopal. Les Papes le consolèrent, lui et ses successeurs, en lui donnant, en souvenir de son ancienne dignité, des honneurs spéciaux et des prérogatives particulières². Il voulut rebâtir son église, et les Bretons l'y secondèrent avec d'autant plus de zèle qu'ils s'attachaient à ce monument nouveau comme signe de leur indépendance ancienne. On ignore l'époque précise de sa reconstruction, mais le style de l'édifice est celui du style ogival primitif et atteste le premier cours du xiii^e siècle. Si cette grande basilique doit à la pureté de son architecture d'être considérée comme la plus remarquable de la Bretagne, elle l'emporte bien davantage encore par sa belle verrière, la seule de cette importance

¹ De la Borderie, *Ann. hist.* de 1862, p. 224; Aur. de Courson, *Cart. de Redon*, p. 544.

² *In signum prerogative specialis honoris ob memoriam archiepiscopalis dignitatis quæ olim in ecclesia dolensi fuisse dignoscitur.* Bulle du pape Boniface VIII, en 1299, citée par le P. Albert Legrand, p. 239; Marteville sur Ogée, *Dict. de Bret.*, I, p. 243.

que le ^{xiii}^e siècle ait laissée en Bretagne. A Lehon, à Saint-Méen, on en aperçoit aussi de la même époque, il est vrai, mais à Dol la grande fenêtre orientale est sans rivale. M. Alfred Ramé, qui a étudié ce premier monument de la peinture sur verre en Bretagne, donne la caractéristique de cette époque. Les verrières sont formées de morceaux de verre monochromes sur lesquels ont été tracés au bistre les traits des membres, les hachures et les plis des draperies¹. M. l'abbé Brune, en examinant en détail ces vitraux, a remarqué qu'ils sont d'une épaisseur double des verres plus modernes, souvent bossués et irrisés par la seconde cuisson. Les verres sont en apparence teints complètement dans la masse; il y en a cependant qui sont blancs dans la moitié de leur épaisseur et colorés dans l'autre : ce sont particulièrement les verres rouge purpurin. Chaque pièce de verre est de très-petite dimension, d'où il résulte un assemblage en plomb si considérable et si serré que chaque panneau, soutenu en outre par des vergettes en fer, présente une solidité à toute épreuve².

Cette belle verrière de Dol a fait le sujet de bons travaux, dignes de sa beauté. Elle a été décrite avec tant de soin, d'une manière si détaillée et si exacte par M. l'abbé Brune, qu'aucune autre description ne saurait remplacer la sienne, et le lecteur doit désirer la voir citer en entier :

« Le chevet de la basilique est droit et percé d'une large fenêtre ornée de rosaces et de trèfles. La hauteur de cette verrière est de 9^m 50, la largeur de 6^m 50. Sept meneaux la divisent d'abord en huit compartiments verticaux, dont cha-

¹ Alfred Ramé, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Quimper, *Bull.*, t. I, 1^{re} livr., p. 27.

² L'abbé Brune, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, t. II, 3^e livr., p. 20.

irlande de feuillages, jaunes ou bleus alternativement. Les mosaïques sur lesquelles sont très-variées; quelquefois des bandes rouges dont l'une est à quatre-feuilles, quelquefois des croix fleuronées d'une large quatre-feuilles blanche sur rose.

Il y a deux formes : une qui se croise entre deux lobes croisant l'un sur l'autre ;

une autre rouge, plus petite, contenue dans ces mêmes lobes, d'une teinte très-colorée; les mosaïques sont d'un dessin bien plus ferme que la plupart d'aujourd'hui. Le Christ et son nimbe est cruciforme, divisé par sept meneaux de six chacune. Les dévotions sont en mauvais état; on croit y reconnaître, tels que le Sacrament, tels que le Sacrament, quelques traits de dévotion, plus au centre, reconnaissance avec les mots

tecum, benedicta..... (les mosaïques sur d'autres panneaux : 1° du Sauveur; 2° l'Anno Domini; 3° des Mages. La quatrième est la Cène de la Passion : l'Événement à Jérusalem, la Cène, la

le Baiser de Judas, l'Agonie du Jardin des Olives. Dans la cinquième se continue l'histoire de la Passion : la Flagellation, le Portement de Croix, le Crucifiement, la Descente de Croix, les Saintes Femmes au tombeau, Madelaine rencontrant le Sauveur dans le jardin. La sixième, vers la droite, contient la légende de saint Samson, patron et fondateur de l'évêché de Dol. On le voit passer la mer pour arriver en Armorique; le diable souffle de toute sa force dans les voiles du navire et soulève la tempête. Tous les compagnons du saint évêque sont saisis de frayeur, lui seul est calme. Il paraît chez un prince portant une couronne sur la tête (le roi Childebert?). Dans la septième, les six médaillons reproduisent le même sujet : c'est saint Samson présidant une assemblée de six évêques; il tient à la main sa croix d'archevêque (croix simple). Les autres ont des crosses; tous portent la mitre. La huitième série représente divers sujets qu'il semble bien difficile de reconnaître. Ce serait des scènes de martyre et l'enlèvement d'une âme au ciel par les anges.

« Dans le tympan de la fenêtre se déroule la scène du Jugement dernier. Jésus-Christ paraît debout au milieu de la grande rosace, entouré d'anges. Un peu au-dessous, une femme agenouillée élève les yeux et les mains vers le Sauveur : c'est la Vierge, sa mère, et la médiatrice des hommes, qui implore sa miséricorde. Dans les trèfles qui entourent la rosace, on voit des anges qui embouchent des trompettes. Dans les deux rosaces inférieures on reconnaît, à gauche, les flammes de l'enfer, au milieu desquelles une multitude de damnés s'entassent pêle-mêle; un d'eux, qui veut s'enfuir, est repoussé par un personnage menaçant. A droite, c'est la Cité sainte qui s'ouvre devant deux files d'élus, dont une se compose de sept personnages et l'autre de trois seulement; tous ont la couronne sur la tête et des palmes à la main. Au-dessous de ces deux tableaux est représentée la Résurrec-

On voit les morts sortant de leurs cercueils. Au-dessus des fenêtres du *clerestory* et les deux baies ouvertes de la triforium, on trouve épars quelques fragments considérables de grisailles ornées de bordures de petits fleurons de couleurs rouge, jaune et noir qui composent ces grisailles sont très-variées et d'un noir avec une extrême délicatesse.

Dans les transepts il régnait, selon l'usage de ce temps, des vitraux de grandes dimensions représentant des figures en tête et la crosse à la main. Trois ont disparu aux efforts du temps, encore sont-elles mutilées de taches. La grande fenêtre du pignon Sud contient quelques lambeaux de mosaïques et de petites figures de saints tenant des banderolles. Entre les meneaux se trouvent aussi quatre panneaux. On voit dans l'un d'eux un personnage agenouillé à l'enfant Jésus sur le bras de sa mère. Peut-être est-ce le donateur. Le quatrième contient deux personnages élevant des allongés et surmontés de disques de couleur. Dans un petit compartiment réservé entre les colonnes, sont deux léopards d'or passant sur un socle (Thibault de la Guerche, fils du seigneur de Dol de 1280 à 1287¹, ce qui détermine la date).

La chapelle absidale, ajoutée à l'édifice principal vers la fin du XIII^e siècle, a conservé dans sa principale fenêtre une vitraux dont le caractère annonce bien cette époque. Les figures de grandeur presque naturelle, parfaites, s'enlèvent sur des fonds de draperie d'une couleur uniforme. Le dessin est évidemment plus savant que

dans les peintures du **xiii^e** siècle, pâle et le verre plus mince. Deux de la mystère de l'Annonciation. L'autre, une bande où on lit : **Ave marie** Vierge, dont la tête a malheureusement pose et l'agencement des draperies répond : **Fiat mihi secundum verbum** personnage est trop mutilé pour qu'un nom. Dans une rosace du tympan, d'hermines pleines, et dans les on croit reconnaître les quatre figures gélistes, au milieu desquels se trouve l'image du Christ.

« On voit encore quelques fragments dans les fenêtres des chapelles situées dans la même église de Dol; cependant volontiers au **xv^e** siècle. Dans l'une, une autre représentation du Jugement est pâle et terne, mais d'un dessin de grisailles ornées de petits anges sont d'un fini et d'une délicatesse bien où on les voit. Une autre fenêtre présente des compartiments du réseau supérieur, où, en fait, se sont partout trouvés à l'abri, jouant des instruments de musique, et où se trouvent inscrites des louanges à **Dominum**, etc.; une tête barbue, et tout d'un dessin pur, mais d'une couleur comme dans la verrière précédente, très-avancée de la peinture sur verre.

« Quoi qu'il en soit de l'infériorité

hédrale de Dol est le plus beau type de
e du xiii^e siècle dans ces contrées,
de la peinture sur verre dans la plus

lantes verrières, il faut bien se résig
ir que des vitraux d'importance secon
noter l'église de Bonnemain. La fenê
maître-autel a été agrandie au xiv^e s
baies avec compartiments rayonnant
e, cette fermeture conserve quelques v
remarque quelques médaillons char
es ouvertures circulaires et polylobé
croire que ces vitraux sont du xiv^e s
elle-même, et il y a d'autant plus lieu
vitraux de cette époque sont plus rare
i ont alors ravagé le pays en ayant em
les ayant presque tous détruits². La
glise paroissiale de Saint-Hélen possèd
siècle dans laquelle sont représentés
plusieurs autres membres de cette fi
nnales de la Bretagne³. A Saint-Pierre
, qui semble dater de la fin du xvi^e s
ention. Le bras Sud de la croix pré

urs d'Arch. rel., p. 152, 259; *Ass. bret., classe d*
t. II, 2^e livr., p. 199; 3^e livr., p. 19 à 23.

rières de Dol : Taylor et Ch. Nodier, *Voy. dans*
, 367; Potel, *La Bretagne*, Dol; de la Bigne
contemp., p. 59; Pol de Courcy, *Guide de Rei*
386.

le *Bull. mon. de M. de Canmolt*, t. XXXIII, p
neuve, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de
, p. 139; Gaultier du Mottay, *Géogr. des Côt*

une fenêtre à nervures dans lesquelles sont encore enchâssés les débris de vitraux qui avaient de la valeur¹.

Doyenné de Bobital. — On y trouve la paroisse de la Nouaye, qui a pour patron saint Étienne, premier martyr. C'est son histoire qui est peinte dans la fenêtre orientale de l'église. Le dessin, peu régulier et simple, pourrait la faire attribuer au xv^e ou au xvi^e siècle. La peinture est assez médiocre, mais non sans intérêt. Le vitrail est décoré des armes mi-parties du Bois-Travers et de Montbourcher². Les intéressants vitraux du xvi^e siècle de l'église de Saint-Uniac, dont il existe de précieux restes, méritent une mention³. L'église de Saint-Samson d'Ililifaut offre de remarquable quelques restes d'anciens vitraux⁴.

Doyenné de Coëtmieux, comprenant des enclaves du diocèse de Saint-Brieuc. — Il possédait l'église de Langast, avec une belle verrière du xvi^e siècle. La partie droite de la baie retrace plusieurs scènes relatives au mystère de la Rédemption, sacrifice qui commence au Calvaire et a comme sanction le Jugement dernier. Une bordure de saints patrons et de saintes patronnes encadre cette peinture. Au-dessous d'un écusson malheureusement vide se lit cette inscription : *Cette vitre fut faite l'an mil v^e et viij.* Cette date est d'au-

¹ Marteville sur Ogée, II, 855; l'abbé Brune, *Rép. arch. du dép. d'Ille-et-Vil.*, dans les *Mém. de la Soc. arch.*, I, p. 57.

² L'abbé Brune, *Cours d'Arch. rel.*, p. 153, et *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, *Bull.*, t. II, 3^e livr., p. 25, et *Rép. arch. du dép. d'Ille-et-Vil.*, dans les *Mém. de la Soc. arch.*, I, p. 79; Pol de Courcy, *Guide de Rennes à Saint-Malo*, p. 24; Ad. Joanne, *Guide itin. de la Bret.*, p. 107.

³ De la Bigne Villeneuve, *La Bret. contemp.*, p. 73; l'abbé Brune, *Rép. arch. du dép.*, *id.*, p. 80; Pol de Courcy, *id.*, p. 24; Ad. Joanne, *id.*, p. 107.

⁴ Gaultier du Mottay, *Géogr. des Côtes-du-Nord*, p. 786.

ciouse, qu'elle est peut-être la plus ancienne relevée sur ce qui reste des œuvres de la contrée. Il reste encore deux sculptures en pierre, d'une époque postérieure à celle appartenant encore à l'art du xvi^e siècle, la statue en bois de saint Antoine, dont le culte a été si commun dans cette paroisse à en juger par plusieurs croix en forme de tau, dites croix de saint Antoine, qui se voient à quelques endroits².

Église de Lanvollon, pour les enclaves bretonnantes du diocèse de Saint-Brieuc, l'église de Saint-Brandan, à Lanvollon, est une œuvre fort belle et qui remonte au xiv^e siècle, on peut particulièrement citer. Dans son réseau de vitraux, l'antique baronnie d'Avaugour, d'argent sur fond bleu, à la fin du xvi^e siècle vivait à Lanvollon, Le Saux, qu'on voit réparant en 1571 les vitres de Saint-Magloire pour 14 deniers, les vitres de Saint-Magloire dans le diocèse de Tréguier³. La petite église ne serait rien par elle-même si elle ne faisait partie de Beauport, dont la fondation remonte au xiv^e siècle, mais qui n'est plus aujourd'hui que de ruines, car il ne peut plus être question ici de monuments historiques, lesquels ne sont point de l'époque du xvi^e siècle, curieux cependant, et qu'on a fait transporter de M. A. de Barthélemy, qui les a fait placer dans les archives de l'abbaye aux archives du départ

² Morgogne, *Bull. de la Soc. d'émul. des Côtes-du-Nord*, 1812.

³ Morgogne, *id.*, p. 178.

⁴ Morgogne, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint

Côtes-du-Nord. François Arrel, sieur de Kermarquer, avait fait poser ses armes dans la verrière du réfectoire de l'abbaye; et bien que cette partie du monastère n'étant pas consacrée au culte, il n'y eut pas véritablement de prééminence, Jean d'Acigné, sieur de Rochejagu, comme sire de Bolloy-Lézardrieux, averti de cette usurpation, fit valoir ses droits de premier fondateur, intenta une instance dans laquelle il eut gain de cause, et fit enlever les armes des Arrel par un peintre de Lannion, pour y substituer les siennes. On pourra citer une foule de faits analogues, où presque toujours la justice avait à intervenir¹. Ce n'était pas seulement dans les lieux réguliers, mais encore dans l'église que se trouvaient des vitraux, probablement très-anciens. Il fallut les renouveler après la Ligue. Les vitres furent rhabillées par Pierre Geoffroy, peintre vitrier et marchand à Saint-Brieuc; CLX pieds de *verre faizonné* coûtèrent LXIV livres². Postérieurement il y eut encore d'autres travaux à faire, qui furent confiés à Noël Allaire, vitrier, et voici le curieux traité qui intervint à ce sujet :

« Du septième jour de décembre 1606 :

« A esté faict marché avecque Maistre Nouel Allayre vistrier de faire les sept vittres du chapitre scavoir la vittre du milieu toute en voyre paint cuyt figuré d'une Trinité au desir d'une fucille à taille douce qui lui a esté baillée et un relligieux embrassant le pied de la croix, les aultres six seront en voyre blanc excepté qu'au bas y aura la representation d'un relligieux et celle d'un saint telle que la devotion des relligieux s'y a donnera, tout ce en bon voyre cuict et ce que ledict Allayre fera les panneaux de chacune vittre estroys et fournira à chacun panneau deux petites barres et deux loquets de fer avecque leur coupille de fer pour le prix de dix huict soulz le

¹ Anatole de Barthélemy, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, *Notice sur qq. peintres verriers de la Bretagne*, t. I, 4^e livr., p. 218.

² Geslin de Bourgogne et Anatole de Barthélemy, *Anc. Év. de Bretagne*, t. IV, p. 43.

recuyet et le pied de voyre blanc pour cinq
it dans le quinzieme jour de febvrier pro-
quoy ledict Allayre et religieux ont signé ce
jour et an que dessus.

, F. Fx Konen, Le Borgne, J. Legual, Jac.
Grandjean ¹. »

Lannion. — L'on vient de voir qu'au
, au commencement du xvi^e siècle, un
trier comme on disait alors ; cependant
llement, non plus qu'aux environs, au-

Lannour. — Il y a seulement à l'é-
de Magoar, trêve de Coadout, une mai-
errière est bien conservée ².

ettre à M. Henri Gêrente sur les anc peintres
ans le *Bull. mon.* de M. de Caumont, 2^e série,
. p. 581, 582, et *Ass. bret., classe d'arch.*, Con-
• livr., p. 224.

éogr. des Côtes-du-Nord, p. 479.

III

ÉVÊCHÉ DE SAINT-MALO

L'évêché de Saint-Malo, primitivement dans la cité d'Aleth à Saint-Servan, et transféré depuis 1152 dans la ville de Saint-Malo, était l'un des plus étendus de la Bretagne, car il comprenait depuis Montfort jusqu'à Dinan et Ploërmel, embrassant la plus grande partie du Pou-tre-coët ou comté de Porhoët. Il se composait du Pou-Aleth ou territoire de la cité, puis de deux archidiaconés : celui de Dinan, comprenant dans ses subdivisions les doyennés de Poudouvre, de Bécherel et de Plumaudan, et celui de Lohéac, se subdivisant dans les doyennés de Montfort, du Beignon, de la Nouée et de Lohéac¹.

Pou-Aleth ou territoire de la cité épiscopale. — La cathédrale de Saint-Malo, construite au xiv^e siècle, n'a rien conservé de ses anciens vitraux, si elle en a eu, car les anciens auteurs gardent le silence à cet égard². Toutefois on

¹ *Étrennes Malouines* de 1760 ; Aur. de Courson, *Cart. de Redon*, p. ccii et 481.

² Ogée, *Dict. de Bretagne*, v^o Saint-Malo.

de Saint-Père, près de Saint-Malo, quelque t aussi probablement du ^{xiv}^e siècle ¹. C te du diocèse qu'il faut aller chercher rre que la peinture enrichissait de ses c ation et l'instruction religieuse des popu

DIÉ DE DINAN. — Doyenné de Po
ville de Dinan était partagée entre les de louvre et de Plumaudan; une ligne trav paroisse de Saint-Malo était du premier. -Sauveur, avec Lehon, était du deuxièr e qu'on verra se reproduire plus d'une glise de Saint-Malo de Dinan a des fenêl vitraux, peints de cent couleurs différen trer dans l'intérieur qu'une faible lumi et à la méditation ². Du reste, ce doyen e rien à l'examen de l'artiste et de l'arch port de la peinture sur verre.

le Bécherel. — La paroisse de Sai une verrière de la fin du ^{xv}^e ou du co ⁿ^e siècle. M. l'abbé Brune, qui s'en est est peut-être la plus entière et la mieux c les rapports que l'on ait dans le diocé rande fenêtre du chevet de l'église, et c anneaux l'histoire de la Passion de No ssin en est pur et plein de noblesse, a le têtes sont imitées des meilleurs malt t habilement agencées, et le coloris est

¹ *ss. bret., classe d'arch., Congrès de Saint-Malo, B*
; 3^e livr., p. 23.
² *naïs pour 1833, p. 167; id. pour 1838, p. 58.*

core d'une grande richesse. Elle est l'étude de ceux qui s'intéressent aux vitraux de la famille du Bouays, seigneurs figurés sur ce vitrail¹.

On retrouve dans l'église de la Bauendommagées ornées de vitraux du x^e siècle à la grande fenêtre du chevet. Dans le Nord de la nef, on admire des vitraux aussi très-remarquables, quoique peints au x^e siècle. On y reconnaît encore quelques figures de l'Ancien-Testament, traités d'une manière intéressante, mais la plupart incomplets. M. l'abbé Brune, par ses renseignements, a provoqué leur restauration.

La petite église des Iffs passerait incontestablement pour une collection de vitraux du xvi^e siècle ne valant pas un monument de premier ordre. Ses vitraux ne cèdent à aucune de celles des maîtres du xvi^e siècle, plus renommés, et tous ceux à qui on les a montrés n'ont pu retenir leur admiration. M. l'abbé Brune, M. Alfred Ramé, M. de la Bigne Villeneuve, M. de Courcy et bien d'autres ont été frappés de la beauté de ces vitraux. M. de la Bigne Villeneuve, une telle

¹ L'abbé Brune, *C. d'Arch. rel.*, p. 159, 41
séance du 15 septembre 1849, *Bull.*, t. II, 2^e
id., séance du 9 décembre 1857, p. 149; *id.*,
Vll., dans les *Mém. de la Soc. arch.*, t. I, 184
Bret. contemp., p. 25.

² L'abbé Brune, *Cours d'Arch. rel.*, p. 152
d'arch., Congrès de Saint-Malo, séance du 15
2^e livr., p. 109; 3^e livr., p. 25; *Soc. arch.*
p. 149, 150; 1858, p. 158; *Mém. de la Soc.*
I, 1861, p. 60.

une originalité de conception, une pureté; rien ne peut donner l'idée de l'impur les gens de goût ces suaves compositions inconnu dont la foi et l'inspiration. Qui ne reconnaîtrait, dit M. l'abbé, les verrières le crayon sûr, la palette approfondie de la nature, l'emploi habile des ombres de nos plus habiles peintres. Peut-on voir rien de plus gracieux que la Vierge en adoration des Mages? rien de plus majestueux que la Mère? La Vierge est plus modeste, plus pure que cette Vierge en adoration de la Mère. Où trouver plus de noblesse, de dignité dans cette tête du vieux prêtre qui adore Marie? Toutes ces figures ne sont peintes avec le poli et la finesse de brosse de nos peintures modernes; mais avec une hardie et d'un effet saisissant! comme au poinçon pour obtenir la transparence tracés sûrement! On reconnaît au fini la pureté et la façon savante d'un art

et essayer de se soustraire à ces motifs artistiques et religieux, pour décrire et d'un si saisissant effet.

Enfin, au chevet de l'église, dans le transept, au milieu des cœurs et des flammes, on voit le Christ ressuscité, juges et des morts, assis, la croix à la main. Au-dessus de lui, le Saint-Esprit et le Père Éternel, témoins de la justice de ses sentences. A ses

des anges embouchent la trompette dernière. A sa droite, l'archange saint Michel combattant le démon, qui non content des âmes qui lui sont dévouées, veut encore s'emparer de celles qui sont destinées au ciel, et à gauche une énorme gueule vomissant des flammes et engouffrant les damnés, qu'un démon y précipite à grands coups de trident. Au-dessous, dans vingt panneaux enchâssés entre les meneaux de la fenêtre, se développe toute l'histoire de la Passion, depuis l'agonie du Jardin des Oliviers jusqu'à la sépulture; tout est là fidèlement et simplement représenté, comme dans l'Évangile. Parcourez en détail, dit encore M. l'abbé Brune, parcourez en détail tous ces sujets traités avec tant de soin, de piété et de savoir, vous trouverez dans chaque tête le caractère qui lui est propre, dans chaque pose le sentiment qu'elle doit rendre, dans toutes les draperies une simplicité, un naturel, une décence qu'on devrait toujours observer dans les compositions religieuses.

La chapelle de droite est décorée de trois verrières, peut-être encore plus curieuses. La deuxième vitre à l'Est offre la représentation d'un combat sous les murs d'une ville assiégée. La mêlée est terrible : les hommes et les chevaux se foulent et s'entrechoquent; les lances et les boucliers se croisent et se heurtent. Un cavalier renversé semble tourner ses regards vers le Sauveur du monde, qui apparaît au-dessus des combattants et les bénit à la manière grecque. La tête du Christ est noble, pleine de calme, de douceur et de bonté; elle est ornée du nimbe crucifère, dont trois fleurs de lys, forme ancienne, figurent la croix. Quel est le fait d'armes que rapporte cette peinture? Un aigle à deux têtes éployé sur un drapeau jaune et rouge, flottant au milieu des bataillons, pourrait peut-être fournir quelque indication. Dans la troisième vitre qui fait face à celle-ci, on voit en grandes dimensions saint Yves, official de Tréguier et de Rennes, portant

saints et revêtu d'un rochet fourré d'hermines. nombre de personnages de costumes divers l'environnent; quelques-uns sont sans coiffures, d'autres portent le turban; plusieurs semblent appartenir aux siècles antérieurs. L'un d'eux, en costume de gentilhomme du Valois, lui offre une pièce d'or aux armes de laquelle on lit : CALES DE VALO. 1587. De l'autre côté du peuple lui présente une charte roulée. Une copie exacte du même sujet se trouve dans l'église de Saint-Yves; là, chaque scène est accompagnée de légendes qui ne laissent aucun doute et obligent à reconnaître le saint qui rend la justice aux grands et aux petits et résistant à l'or que les riches lui présentent pour le corrompre; il repousse aux clameurs que la populace fait entendre. La composition des Iffs est datée, mais le style et l'arrangement dénotent une époque postérieure aux verrières qui viennent déjà d'être décrites. La vitre, à la fenêtre Sud, offre l'histoire de la vie de sainte Catherine, qui y est représentée en douze médaillons de finesse et d'une couleur admirables. Tout le tableau rappelle la vertu et la modestie de l'épouse, combien elle est pure et innocente; les femmes qui l'entourent, modestes et gracieuses; les costumes présumés être du temps. Les vieillards, paraissent effrontés et vicieux. Lorsqu'ils vont comparaître devant les juges, elle est calme, digne et résistante. La tête du jeune prophète Daniel annonce l'enfance, et en même temps la sagacité et la pureté d'inspiration dont il est inspiré. Des inscriptions en français font connaître le sujet de chaque tableau. La plus petite dimension des figures accuse une époque antérieure à celle des deux autres vitres de la

même chapelle. De l'autre côté du chœur, à gauche, dans la chapelle des seigneurs de Montmuran, la cinquième vitre dans la fenêtre Nord, on voit au premier panneau la Nais-sance de Jésus-Christ, adoré par la Vierge, saint Joseph et des anges. La Vierge est ici dans un état de contemplation parfaite. La Circoncision occupe le deuxième panneau : deux prêtres à longue barbe se font face ; l'un, enveloppé d'une draperie qui couvre sa tête, tient l'enfant ; l'autre, au front chauve et vénérable, se sert du couteau sacré. Un groupe d'assistants environne la scène et prend part à la cérémonie. Plus haut, c'est la Présentation au Temple, et dans le tympan l'Assomption de la Vierge, assistée des anges qui l'envi-ronnent dans sa gloire céleste. La sixième vitre dans la fenêtre à l'Est contient dans le haut l'Annonciation, et au bas l'Ado-ration des Mages, en deux tableaux de moyenne dimension. Les autres verrières qui se trouvent dans les chapelles du transsept inférieur et dans la nef sont malheureusement tout à fait dégradées, bien qu'il y ait encore des portions intactes ; on y distingue des sujets, mais avec des vides considérables. A qui doit-on ces merveilles de l'art religieux ? On peut re-connaître sur des fragments de vitraux épars dans les fenêtres de la nef des écussons de *Bretagne au croissant de gueules montant*, qui est Tinténiaç, et de *Montmorency brisé de 5 co-quilles d'argent sur la croix*, qui est Laval. M. Duportal a fait connaître à la Société Archéologique qu'il possédait un morceau de vitre des Iffs portant le nom d'un ouvrier vitrier de Rennes ; mais l'histoire est muette et les documents se taisent. Il faut se contenter d'admirer l'artiste inconnu dont l'œuvre subsiste, si le souvenir de l'homme est éteint ¹.

¹ L'abbé Brune, *Cours d'Arch. relig.*, p. 372 à 378 ; *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, *Bull.*, t. II, 2^e livr., p. 199 ; 3^e livr., p. 25, 27 ; *Soc. arch. du dép. d'Ille-et-Vil.*, *Bull.*, 1850, p. 50 ; 1857, p. 149, et

Doyenné de Plumaudan. — L'église de Saint-Sauveur de Dinan a dans sa chapelle sous le vocable de saint Mathurin une vitre qui représente les quatre Évangélistes avec leurs attributs respectifs, laquelle a été restaurée avec bonheur par un artiste contemporain, M. Hawke¹. L'église de Lehon, près de Dinan, mérite plus particulièrement de fixer l'attention. Cette localité n'était point inconnue dans les documents historiques en ce qui touche des mentions concernant la verrerie. Dans l'inventaire des biens laissés par Jean II, duc de Bretagne, qu'il avait avec lui à Lehon lorsqu'il y trépassa en 1305, on lit : *Item, une folle de voirre à oeile sainte*². Lehon était un ancien prieuré de fondation ducale et dédié à saint Magloire. L'église priorale, aujourd'hui ruinée, possédait de belles fenêtres doubles garnies de vitraux, dont une partie a été enchâssée pêle et mêle avec des débris postérieurs dans la grande fenêtre de l'abside de l'église paroissiale. On a disserté sur la date de ces vitraux qui, après ceux de Dol, paraissent être des plus anciens de la Bretagne; mais que les vitraux du prieuré de Saint-Magloire soient du XIII^e ou seulement du XIV^e siècle, ils n'en sont pas moins de la première époque de l'art. Sur un fond de mosaïque, ces fragments de peinture vitrifiée présentent en couleur des sujets dont l'exécution doit frapper tout particulièrement. Dans

Mém., t. I, p. 81; Alfred Ramé, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Quimper, *Bull.*, t. I, 1^{re} livr., p. 27; *Soc. arch. du dép. d'Ille-et-Vil.*, *Bull.*, p. 34; Marteville sur Ogée, *Dict. de Bret.*, I, p. 501; Ducrest de Villeneuve, *Guide hist. et stat. du dép.*, p. 102; de la Bigne Villeneuve, *La Bret. contemp.*, p. 75; de Genouilhac, *Soc. fr. pour la cons. des mon. hist.*, dans le *Bull. monum.* de M. de Caumont, t. XVII, p. 47; Duportal, *Soc. arch. du dép.*, *Bull.*, 1863, t. VII, p. VIII; 1873, IX, 64; 1874, X, p. XV; Pol de Courcy, *De Rennes à Saint-Malo*, p. 359.

¹ Lecoq, *Ass. bret., classe d'arch.*, *Bull.*, t. V, p. 72.

² D. Lobineau, *Hist. de Bret.*, Pr., II, p. 455.

les soufflets du tympan, des anges balancent des encensoirs; au-dessous, sont six panneaux entourés d'une bordure composée de fleurs de lys et de châteaux. 1^{er} panneau à gauche : un personnage nu auquel apparaît un ange; on croit retrouver dans cette scène, soit le lépreux que saint Magloire guérit par le toucher, soit le serviteur de son monastère qu'il ressuscite. 2^e panneau à droite : saint Pierre et saint Paul avec leurs attributs. 3^e panneau à gauche : il n'en reste que la bordure, alternativement d'azur à la fleur de lys d'or, et de gueules au château d'or. 4^e panneau à droite : un Crucifiement entre la Vierge et saint Jean. 5^e panneau : saint Magloire et le donateur agenouillé, portant sur sa cotte d'armes *d'azur semé de fleurs de lys d'argent*, qui sont les armes du seigneur de Lechapt, en Lehon, du nom de Guitton, et derrière lui la donatrice, sa femme, avec une jupe armoriée mi-partie des mêmes armes, et *d'argent à 4 fusées rangées et accolées de gueules*, qui sont celles des Labbé de la Commerière, paroisse de Ploubalay. 6^e panneau : la Vierge portant l'enfant Jésus et un moine en adoration. Au xvii^e siècle ces vitraux ont été retouchés, et il y fut ajouté un écusson placé en supériorité aux armes de Charles Brulart de Sillery, prieur de Lehon, fils du chancelier de France sous Henri IV, en 1607. Cet écusson est accolé d'un autre aux armes de Derval ou de Châteaugiron, et ils sont l'un et l'autre timbrés d'une croix tréflée posée en pal et sommée d'une mitre. En 1680, il s'éleva un litige entre le prieur de Saint-Magloire et Alexis Guitton, sieur de Lechapt, au sujet de la préséance dans l'église paroissiale de Lehon. Guitton prétendait être le seigneur fondateur des églises et chapelles de ladite paroisse, et avoir le premier droit aux prières nominales, au banc d'honneur, au pain bénit, etc. Le prieur opposait les mêmes prétentions, mais le seigneur de Lechapt devait voir sa condamnation sur la grande vitre. En effet, ces per-

sonnages agenouillés qui faisaient leur soumission à saint Magloire, en présence du Christ, portaient sur leurs vêtements les armes de la maison de Lechapt et n'avaient dès lors qu'un droit secondaire dans l'église. Il fallut au seigneur de Lechapt transiger avec les moines de Saint-Magloire de Lehon¹.

ARCHIDIACONÉ DE PORHOET. — Doyenné de Montfort-sur-Meu. — Cette petite ville, qu'on désigne aussi sous le nom de Montfort-la-Cane, n'a plus rien qui rappelle aujourd'hui la légende à laquelle elle doit ce surnom bizarre. Il s'agit d'une jeune fille que le seigneur de Montfort voulait tyranniser, et que le ciel, pour sauver sa vertu, métamorphosa en cane sauvage. On dit que tous les ans, par reconnaissance, la cane miraculeuse, accompagnée de ses canetons, venait faire un pèlerinage dans l'église de Saint-Nicolas de Montfort le jour de la fête patronale, et entrait dans l'église au milieu de la procession, ce qui n'avait jamais cessé depuis le moyen âge jusqu'au xvi^e siècle. L'histoire était en peinture sur les vitraux coloriés aux fenêtres de l'église; mais l'église Saint-Nicolas a été vendue et démolie en 1798, et ce témoignage pictural se trouve maintenant perdu². — Ce qui est plus sérieux, ce sont les vitraux de l'église de l'abbaye de Saint-Méen, qui peuvent compter parmi les plus anciens de la Bretagne, car ils remontent d'une manière irrécusable aux

¹ *Écho du monde savant*, du 24 avril 1839, cité par Marteville sur Ogée, *Dict. de Bret.*, I, p. 483; Alfred Ramé, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Quimper, *Bull.*, t. I, 1^{re} livr., p. 36; de la Bigne Villeneuve, *id.*, Congrès de Saint-Brieuc, *Bull.*, t. IV, 2^e livr., p. 139; Maheo, *Ann. malouin. et dinannais* pour 1854, p. 95; Geslin de Bourgogne, *Anc. Év. de Bret.*, IV, p. 349; Pol de Courey, *De Rennes à Brest et à Saint-Malo*, p. 58.

² Ogée, *Dict. de Bret.*, II, 48, et Marteville sur Ogée, II, 52; Poignand, *juge à Montfort*, *Ant. hist. et mon.*, p. iij.

dernières années du **xiii^e** ou au commencement du **xiv^e** siècle. En effet, au transept méridional existe une très-grande fenêtre au sommet de laquelle on remarque un écusson aux armes des ducs de Bretagne de la maison de Dreux, *échiqueté d'or et d'azur au franc quartier d'hermines*, qui furent portées par Pierre Mauclerc et ses trois successeurs immédiats, jusqu'à ce que le duc Jean III leur eût substitué les hermines pleines, en 1322¹. Le vitrail est donc antérieur à cette dernière époque. Les procédés employés pour dessiner, colorer et assembler les pièces de verre annoncent en effet cette époque reculée. Dans le tympan on voit, malgré de graves mutilations, le tableau du Jugement dernier, dont les diverses scènes se déroulent dans les nombreuses roses à six lobes comprises entre l'entrecroisement des meneaux. On voit le Christ, dont la tête est ornée du nimbe crucifère et les mains sont étendues, entouré d'anges. Dans un autre soufflet, deux rois, la couronne en tête, sont assis en face l'un de l'autre; l'un d'eux, qui joue de la viole, pourrait être le roi David, et l'autre Saül. Plus bas, saint Pierre, sa clef symbolique à la main, semble conduit par un personnage plus petit vers une porte de ville ou de château où l'on aperçoit une personne drapée de rouge qui s'apprête à le recevoir. A la même hauteur, plusieurs figures nues élèvent des mains suppliantes vers le Ciel. De l'autre côté on voit le saint tirant d'un lieu de supplices, figuré par la gueule d'un dragon, des personnages nus, et au-dessous un nain replié sur lui-même, qui semble fuir devant un autre personnage vêtu d'une robe verte, mais presque invisible. Les personnages se détachent dans chaque rosace alternativement sur un fond bleu et sur un

¹ Quando factus fuit dux noluit portare arma Drocensis comitatûs, sed et ipsa reliquit et plana arma Britannîæ, id est Herminas planas, sumpsit. *Chron. Brétocens.*, ap. D. Morice, *Hist. de Bret.*, Pr. I, p. 41.

fond rouge. Saint Pierre est vêtu d'une tunique jaune sur laquelle est jeté un manteau bleu; le dragon est vert; le fond écarlate fait vivement ressortir les feuillages blanchâtres qui s'épanouissent dans chacun des lobes de la rose; les plombs, qui dessinent exactement tous les contours, rehaussent par des lignes vigoureuses et sombres l'éclat et la transparence des parties vitrées¹. — Dans l'église de Bedée, on trouve deux verrières précieuses, quoique déjà fort mutilées. Celle du chevet représente le mystère de la Pentecôte. La Vierge, assise au milieu des saintes femmes et des apôtres, est une des figures les mieux conservées et d'un beau dessin. Cette verrière porte la date de 1550. La fenêtre éclairant le chœur au côté Sud contient une fort belle Assomption de la Vierge; malheureusement, la tête est presque complètement effacée². — L'église de Romillé a une belle fenêtre de chevet, ornée de nervures en forme de cœurs, qui contient une verrière où se trouvent la date de 1555 et celle de 1606, indiquant probablement une restauration faite à cette dernière époque. La légende de saint Martin y est représentée en dix-sept panneaux, avec tout le brillant coloris et la pureté de dessin du xvi^e siècle : 1^o saint Martin, le genou en terre et une épée à la main, prête le serment militaire au milieu d'une troupe de guerriers; 2^o il partage son manteau avec un pauvre qu'il rencontre à la porte d'Amiens; 3^o pendant son sommeil, il voit le Sauveur qui lui apparaît revêtu du manteau qu'il a donné la veille; 4^o il reçoit le baptême de la main d'un

¹ L'abbé Brune, *C. d'Arch. relig.*, p. 299, 300; *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, t. II, 2^e livr., p. 199; 3^e livr., p. 19 et 20; Alfred Ramé, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Quimper, *Bull.*, t. I, 1^{re} livr., p. 26; P. de la Bigne Villeneuve, *La Bret. contemp.*, p. 72; Pol de Courcy, *De Rennes à Brest et à Saint-Malo*, p. 31.

² L'abbé Brune, *C. d'Arch. rel.*, p. 404, 405; *Ass. bret., classe d'arch.*, *Bull.*, t. II, 2^e livr., p. 200.

évêque; il porte une draperie seulement autour des reins; 5° il reçoit la tonsure et l'habit monastique agenouillé aux pieds d'un évêque; 6° un archevêque, la croix en main, lui donne la consécration épiscopale; 7° pendant qu'il offre le Saint-Sacrifice, un globe de feu brille sur sa tête et un ange tient dans une draperie, au-dessus de l'autel, ses précieuses offrandes; 8° écrivant sur une table couverte d'un tapis, il regarde un démon qui s'enfuit et laisse tomber une de ses jambes; 9° il paraît en présence de l'empereur, vieillard décrépité, à longue barbe, la tête couverte d'une espèce de turban relevé sur le sommet, couvert d'un manteau d'hermines et de pourpre et le sceptre à la main; 10° il ressuscite un personnage qui semble sortir de son cercueil et rendre grâces de sa résurrection au saint; 11° debout, en chape et la crosse à la main, il fait le signe de la croix sur un démon qui vient le tenter sous la figure d'une femme impudente; 12° il bénit un jeune homme qu'on lui présente; l'empereur, avec son riche costume, est présent à cette scène; 13° dans les cœurs du tympan, le saint, à genoux et les mains jointes, prie avec ferveur; le Saint-Esprit plane sur sa tête et un ange se tient debout derrière lui; 14° revêtu d'un habit de moine, il est étendu sur la cendre et rend le dernier soupir; un évêque est debout près de lui; 15° une procession, composée de trois évêques et de moines en blanc paraît aller à la rencontre du corps; 16° et 17° un vaisseau vogue sur la Loire et est rempli de personnages pieux qui accompagnent la dépouille mortelle du saint évêque. Il manque plusieurs figures dans ce dernier tableau. Toute cette légende est peinte avec soin et en petite dimension. La plupart des tableaux sont entourés d'ornements dans le style de la renaissance¹. — A Iffendic, au

¹ Marteville sur Ogée, II, p. 685; l'abbé Brune, *Cours d'Arch. rel.*, p. 422,

chevet de l'église, une grande et belle fenêtre contient la représentation du Sauveur en croix; les deux larrons sont à ses côtés et les saintes femmes sont debout ou agenouillées à ses pieds. C'est encore une magnifique verrière du xvi^e siècle, bien endommagée à la vérité, mais malgré cela très-précieuse¹. D'où sortaient toutes ces vitres? Il existe des lettres de naturalisation, d'octobre 1654, pour le verrier italien Damiano Racheto, maître de la verrerie de Saint-Maugan, petite paroisse située dans le doyenné de Montfort. C'était le frère de Cesare Racheto, dit Raguët, natif de l'Altare, maître verrier à Riaillé, évêché de Nantes². Il est probable³ que ces verreries fonctionnaient déjà depuis longtemps, car on fait remonter au xvi^e siècle les établissements des verriers et faïenciers italiens.

Il faut s'occuper d'une petite portion du doyenné de Montfort qui plonge dans le territoire qui dépend aujourd'hui de l'évêché de Vannes. Il s'y trouve la paroisse de Saint-Léry, sans grande importance par elle-même, mais dont l'église contient des vitraux du xv^e siècle du plus grand intérêt. Dans une large fenêtre à meneaux flamboyants du transept méridional, il reste huit panneaux où se trouvent représentés les principaux traits de la vie de la Vierge. Ce sont : le Mariage de sainte Anne, qui ne serait en réalité que l'union de la duchesse Anne avec Charles VIII, roi de France; la Naissance de la Vierge, la Visitation, la Naissance de Notre-Seigneur. Sous le troisième tableau en bas, en partant de l'Est, on y lit ce quatrain rimé :

423; *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, *Bull.*, t. II, 2^e livr., p. 199; 3^e livr., p. 25.

¹ L'abbé Brune, *Cours d'Arch.* rel., p. 153, 427; *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, *ibid.*

² *Arch. de la Ch. des Comptes de Nantes*, vol. 29, aux *Arch. du dép. de la Loire-Inférieure*, citées par Benj. Fillon, *Poitou et Vendée*, p. 93.

℥ (an mil m) cens. et. iiij. xx.
et. a (vec) xiiij. po^r. bien. copter.
tresoriers : estoit. les : joins.
me. fist. a. renes : berma. vitrier.

Dans le bas se voient les armes de France, seules ou unies à celles de Bretagne. Dès avant la venue des Italiens, l'école de Rennes était donc en mesure de subvenir à tout ce que pouvaient réclamer les diocèses voisins pour la fabrication et la peinture de leurs verrières¹. — A Concoret, il y a dans l'église paroissiale Saint-Laurent des fragments de vitraux et de nombreux écussons². — A Plumelec, dans l'église paroissiale Saint-Melec, à une fenêtre se voient deux écussons : 1° *d'argent à une croix de sable*, qui est Cadoudal ; 2° *de sable à un lion d'or*. Et dans la chapelle Saint-Aubin une fenêtre présente dans son vitrail un écusson parti au 1^{er} *vairé d'or et d'azur au chef de gueules*, qui est Pinieuc (?), au 2^e de Callac³.

Doyenné du Beignon. — Il est réparti aujourd'hui dans les trois arrondissements communaux de Montfort, de Redon et de Ploërmel, dans le Morbihan. A Maxent, on remarque encore quelques beaux restes de vitraux coloriés⁴. — A Campel, trêve de Maure, il y a aussi quelques débris

¹ De la Borderie, *Ann. hist. et arch. de Bret.*, 1861, p. 230 ; S. Ropartz, *Rev. de Bret. et Vend.*, septembre 1861 ; Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Ploërmel*, dans le *Bull. de la Soc. polym. du Morbihan*, 1863, p. 78, et *Qq. mots sur l'épigr. du Morb.*, dans les *Mém. lus à la Sorb.* en 1865, p. 275.

² Rozenzweig, *Stat. de l'arr. de Ploërmel*, *id.* p. 51.

³ *Idem*, p. 71.

⁴ Marteville sur Ogée, II, p. 23 ; Ducrest de Villeneuve, *Guide hist. et stat. du dép. d'Ille-et-Vil.*, p. 146.

es¹. — Toutes sont cependant effacées par les
e l'église Saint-Armel de la ville de Ploërmel,
armé par une des plus belles collections de
nes que possède la Bretagne. L'église est du
s par suite de la chute de la tour, elle fut
commencement du xvi^e. Toutefois, plusieurs
être conservées, de sorte que l'on y trouve,
res sur verre de la fin du xv^e siècle, d'autres
t introduites la reconstruction effectuée. Déjà
Vannes, son évêché actuel, MM. Bizeul, Paul
leneuve et Lecoq, avaient attiré l'attention sur
remarquables et qui méritaient si bien d'être
connaisseurs. MM. de la Borderie, Rozenzweig
y s'en étaient occupés, lorsque M. S. Ropartz,
la publication de la légende de saint Armel,
s de messire de Baudeville, accompagnée des
du vitrail de Ploërmel, mit au jour son his-
nel, qui contient une monographie de cette
vitraux qui ne laisse rien à désirer². L'on ne

n de Corson, *Stat. hist. et mon. du canton de Maure*,
la Société archéologique du dép. d'Ille-et-Vil., t. VIII,

vitraux de Saint-Armel : Marteville sur Ogée, II, 311 ;
; Cayot-Delaudre, *Le Morbihan et ses monum.*, p. 328 ;
n, dans *La Bret. contemp.*, I, p. 107 ; Bizeul (de Blain),
cons. des mon. hist., Congrès de Vannes, p. 302 ; P. de
e, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Vannes, t. V,
, p. 72 ; de la Borderie, *Ann. hist. et arch. de Bret. pour*
enzweig, *Stat. arch. de l'arrond. de Ploërmel*, dans le
polym. du Morbihan, p. 68 ; Pol de Courcy, *Guide de*
p. 39, 40 ; S. Ropartz, *La légende de saint Armel*, mise
r messire Baudeville, prêtre et maître d'école en la ville
él de Saint-Armel, dessiné par P. Hawke, in-f^o ; *Notice*
rmel, chap. XII, p. 133.

peut donc que suivre pas à pas sa description, sans s'en écarter un instant :

« Il n'est pas possible d'écrire sur Ploërmel, dit cet auteur, sans s'arrêter à chacune des verrières qui décorent l'église Saint-Armel et qui sont sa gloire et son orgueil. Entré dans l'église par le porche du Nord et commençant sa revue par la fenêtre la plus près de la tour, on notera d'abord, au milieu d'une vitre blanche, un panneau placé tout de travers et où il est facile de reconnaître une figure contemporaine de la duchesse Anne en donatrice, débris qui provient peut-être de la vitre la plus près du porche, qui a subi de très-graves mutilations, et au sommet de laquelle brillent les hermines pleines entourées de la cordelière, et dans laquelle on voit sainte Anne et la Sainte Vierge, sous un riche dais de drap d'or et entourées des autres membres de la Sainte Famille, ainsi que l'indiquent des phylactères où on lit les noms de *S. Joseph*, de *S. Joachim* et de *S. Jean baptiseur*.

« La vitre qui vient ensuite représente dans son amortissement la Résurrection ; dans les panneaux principaux le Crucifiement. Saint Jean l'Évangéliste figure au pied de la croix. Dans les trois panneaux du bas, les trois autres Évangélistes, saint Mathieu présentant le donateur, vêtu d'une longue robe de velours fourrée. Ni nom, ni date, ni armoiries ; architecture de la renaissance. Cette vitre remplit une des fenêtres du porche septentrional. L'autre est remplie par une admirable verrière représentant la Pentecôte, remarquable à la fois par l'inimitable richesse des tons et par l'habileté du dessin. Au bas de la scène est mêlé aux apôtres le donateur, agenouillé, vêtu, comme le précédent, d'une robe fourrée, et présenté par saint Yves en costume d'official, robe rouge fourrée d'hermines. Ce donateur est connu par l'inscription, qui donne aussi la date du vitrail : *AN Dⁿⁱ M^{ccc} xxxiiij p^{on} andreu*

a donc cette vitre. Dieu luy pardoint. Il n'y a pas d'armoiries. Ces Audren se retrouvent plusieurs fois parmi les procureurs des bourgeois de Ploërmel au xvi^e et xvii^e siècles. M. de Courcy écrit qu'ils furent seigneurs de Malleville et que Yvon donna la vitre de Ploërmel en expiation du meurtre de son frère. Ils portaient *d'azur à 3 têtes de lévrier d'argent*.

« La vitre la plus prochaine entre le porche et la sacristie représente dans son amortissement l'Assomption, et dans ses panneaux principaux la mort de la Sainte Vierge. Dans les panneaux du bas, un saint en costume d'archevêque, un autre saint en costume d'évêque, avec un râteau de fer, et enfin le donateur, présenté par saint Jean. Dans un petit écusson, tout à fait au bas, des *hermines pleines*. Cette vitre, il y a quelques années, portait une double date disposée de cette façon bizarre :

1	1	La seconde était certainement celle
5	6	d'une réparation, et la première celle
7	0	de la création du vitrail. On a eu le
0	2	tort grave de les faire disparaître

dans la restauration récente.

« Il faut maintenant quitter l'église et pénétrer par un petit escalier, qui ouvre à côté de la sacristie, dans la tribune des orgues. C'est dans cette tribune seulement que l'on peut voir les deux plus curieuses verrières de Ploërmel, celle de saint Armel et celle de Jean Lepervier, évêque de Saint-Malo de 1451 à 1486.

« Cette dernière vitre représente dans le panneau du milieu une ravissante figure de la Vierge, dans le panneau de gauche saint Michel terrassant Satan, et dans le panneau de droite Jean Lepervier en chape, mitre en tête, présenté par saint Pierre. En divers lieux les armes de ce prélat, qui sont *d'azur au sautoir engreslé d'or, cantonné de quatre besants de même, brisé en cœur d'un écu d'argent au croissant de gueules*.

« La vitre de Saint-Armel vient d'être restaurée avec beau-

coup de soin et d'intelligence en ce qui concerne les figures, mais avec des erreurs et des interversions en ce qui concerne les tableaux et les inscriptions. Pour lire ce vitrail, il faut commencer par le panneau du bas à gauche, c'est-à-dire à la droite du spectateur. 1^{er} tableau : Saint Armel arrivant de la Grande-Bretagne, débarque en Armorique, où il est reçu par les habitants du pays. Sur le second plan on aperçoit le navire que montait le saint, et derrière des champs cultivés. *Cet. st. armel. pret. coie. de. ses. compagnots.* 2^e tableau : Saint Armel, entouré de ses compagnons, reçoit l'ambassadeur du roi, qui lui présente une pancarte. Dans un coin du tableau on remarque un château-fort dont la porte est surmontée d'un écusson aux armes de Bretagne. Sur la pancarte le verrier a réellement tracé un texte assez original que voici : *Armel ci ie vous mande que venies a moy hativement et ie vous fere du bien largement. et ie grant desir de vous voir et de parler avecques. et pour ce venes. le roy sildebert.* L'inscription du bas porte : *(Coment le mes) sager du roe vit. querir st. armel. e. bretaie.* 3^e tableau : Saint Armel guérit des lépreux et des boiteux dans le palais du roi. Ce dernier est assis, et l'on voit derrière lui et saint Armel un grand nombre de seigneurs dans l'attitude la plus respectueuse. *Cet st ael (en la covr du r) oe en sa veve guerit i povre.* 4^e tableau : Le roi, à la porte de son palais, prend congé de saint Armel, qui part pour délivrer le pays d'un monstre qui le dévastait. Dans la restauration on a imaginé ce texte : *Cet st armel fost recost par le duc.* Il aurait fallu écrire : *Comment saint Armel print congé du roi.* 5^e tableau : Paysage où l'on distingue une chapelle au milieu d'une forêt. Saint Armel, qui a rencontré le monstre, l'enlace dans son étole; sur le dernier plan on voit trois personnages qui

semblent être à la recherche du monstre. Ce panneau n'avait également point de légende ; on lui a donné celle-ci, contre laquelle il n'y a rien à dire : **Coet s^t a^{cl} prist le guibre et lamenast.** 6° *tableau* : Saint Armel, ayant terrassé le monstre, le précipite dans la rivière. Derrière saint Armel on aperçoit ses compagnons. Le fond est une riche campagne. Il s'agit ici de la petite rivière de Seiche, près de Saint-Armel-des-Rocheaux, où, selon la légende, saint Armel précipita un dragon qui désolait son pays. L'inscription porte : **Coet s^t a^{cl} gesta le guibre en seiche.** 7° *tableau* : Guérison de toutes les maladies du pays par saint Armel ; encore une chapelle au fond d'une forêt et des montagnes derrière. **Coet . s^t . armel preche . t . guerit . v . ladre . p** (auvre). 8° *tableau* : Mort de saint Armel. Il est couché dans son tombeau ; ses compagnons sortent éplorés d'une chapelle surmontée d'une croix. Un ange portant une légende à la main descend du ciel : **Coet lege . noria a s^t armel . sa mort . t . coet il trapassa.** Au sommet de ce beau vitrail on voit l'écu de Bretagne entouré de la cordelière. Dans le fouillis d'architecture ogivale qui encadre les panneaux, on distingue la figure d'un prophète déroulant un phylactère sur lequel est écrit ces mots : **Ecce virgo concipiet et pariet.** Dans les voussures on lit plusieurs fois répété cet autre texte sacré : **In omnem terram exivit sonus eorum.** Dans la vitre occidentale de la même chapelle et faisant face au vitrail de Jean Lepervier, il ne reste plus qu'un fragment d'une figure de saint Jean-Baptiste, aussi du xv^e siècle.

« En rentrant dans l'église on se trouve dans la chapelle de Quéhéon, qui renferme deux grandes verrières. Celle qui décore la fenêtre du Nord est de la fin du xvi^e siècle et marque déjà la décadence. La Trinité, entourée de la Cour

céleste, remplit le tympan. La Cène occupe la largeur des cinq panneaux. Au bas, le donateur, François Rogier, présenté par saint François, et la donatrice, Henriette de Kerveno, présentée par saint Henri. François Rogier de la Guerche, sieur de Quéhéon, épousa en 1588 Henriette de Kerveno. Il était sénéchal de Ploërmel en 1581 ; il devint procureur général et président à mortier, et mourut conseiller d'État en 1625. Les armoiries de cette vitre sont : *parti d'hermines au greslier de sable*, qui est Rogier, et *d'azur à 10 étoiles d'argent*, qui est Kerveno.

« La vitre de la fenêtre orientale est beaucoup plus ancienne et remonte au xv^e siècle, au moins dans ses parties principales. Il y a de très-nombreux remaniements que constate la date de 1602 et une fâcheuse interversion dans l'ordre des panneaux qui la composent. On y distingue, dit M. de Courcy, des scènes de la Passion, le Crucifiement, la Descente de Croix, la Résurrection, les disciples d'Emmaüs, l'apparition de Jésus sous la figure d'un jardinier à sainte Marie-Madeleine. Une sainte portant une sorte de boîte d'or, qui paraît être encore la Madelaine avec le vase de parfums, sainte Barbe avec sa tour, saint Christophe, son bâton noueux à la main, traversant les eaux, emportant l'enfant Jésus sur ses épaules, enfin le donateur et la donatrice, agenouillés sur des prie-Dieu, et présentateurs saint Jean et sainte Hélène. Ce sont Jean Rogier et Hélène Josse, sa femme, à l'écusson *mi-parti d'hermines au greslier de sable*, et *d'azur à une fleur de lys d'argent au chef vairé d'argent et de gueules*, dernières armes qui ne seraient pas pourtant celles des Josse et se rapporteraient plutôt avec une légère variante aux Québriac, fondus dans les Guémadeuc, qui étaient gouverneurs de Ploërmel au commencement du xvii^e siècle. La maîtresse vitre a absolument disparu.

« Dans la chapelle du chevet du côté de l'Épître, au milieu

d'une fenêtre en verre blanc, on voit un Crucifiement avec saint François au pied de la croix, de la dernière et très-pauvre manière de la peinture sur verre au xvii^e siècle. Dans la chapelle où sont aujourd'hui les tombeaux des ducs Jean II et Jean III, il reste quelques fragments insignifiants du vitrail et des armoiries en alliance *de gueules à 3 épées d'argent en pal surmontées de 3 besants d'or*, qui est Brehault, et *d'argent au chevron de sable, au canton de gueules chargé de 2 poissons d'argent en fasce*, qui est Bourgneuf. Ces Brehault furent seigneurs de Malleville.

« Dans la grande verrière, au-dessus du porche du Sud, était une verrière remplie du sujet si connu de l'arbre de Jessé, avec la légende : *Exic de radice processit virgula jesse!*¹ »

La chapelle Saint-Marc du château de Malleville, maison noble près de Ploërmel, a trois verrières bien conservées. Au milieu le Crucifiement, avec la devise : *Vere filius dei erat iste*, l'Ensevelissement, saint Pierre et sainte Barbe. A la fenêtre de gauche, saint Claude avec deux écussons : 1^o *d'hermines à une fasce de gueules accompagnée en chef de 3 merlettes de sable*; 2^o *parti du précédent et d'hermines au greslier de sable*, qui est Rogier; sur des dessins de piliers, les lettres **D A** et **J M**. La fenêtre de droite est divisée en deux compartiments; dans le haut, la Résurrection; au bas, saint Armel et cette inscription : *Ceste chapelle et vitres foret faictes lan mil cinq cents xx.*²

La baronnie du Beignon était unie à l'évêché de Saint-Malo, et l'évêque prenait le titre de seigneur et baron de Bei-

¹ S. Ropartz, *Notice sur la ville de Ploërmel*, chap. XII, p. 132 et suiv.

² P. de la Bigne Villeneuve, *Ass. brat., classe d'arch.*, Congrès de Vannes, *Bull.*, t. V, p. 19; Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Ploërmel*, dans le *Bull. de la Soc. polym. du Morb.*, p. 69; Ropartz, *id.*, p. 154.

gnon ; ce n'était pas seulement un chef-lieu féodal, mais encore le chef-lieu ecclésiastique du doyenné. A ce double titre, les évêques de Saint-Malo, qui y avaient un château de campagne, devaient entourer de faveurs son église de Saint-Pierre. Elle est ornée de beaux vitraux du xvi^e siècle qui, sans doute, furent donnés par l'un des prélats du diocèse, et comme l'une de ces verrières porte la date de 1540, on doit les reporter à la libéralité de François Bohier, qui occupa le siège de Saint-Malo de 1535 à 1567. Elles ont été décrites avec soin par M. Jacquemet, dont on ne peut qu'emprunter la description. Le vitrail le plus beau et le plus complet se trouve au fond du transept gauche regardant le Nord. La fenêtre se compose de trois travées qui, indépendamment des trois travées du tympan, renferment chacune six compartiments. La travée gauche montre en bas Salomon, qui tient un livre et son sceptre. Les noms sont généralement écrits en lettres gothiques, soit sur des banderolles, soit dans un angle du compartiment. Au-dessus de Salomon, Ézéchiass, puis Joram ; par-dessus, il y a plusieurs compartiments dont on ne peut indiquer les personnages ; il y a d'ailleurs beaucoup de lacunes. La travée du milieu porte en bas Jessé avec la devise suivante écrite sur une banderolle : *Egredietur virga de radice jesse*. Au-dessus de Jessé paraît David avec sa harpe ; plus haut, mais un peu sur la gauche, Ozias, et sur la droite, Josaphat. Les personnages des compartiments supérieurs sont effacés. Enfin, la travée de droite est consacrée dans le même ordre aux rois Roboam, Abias, Joathan, etc. La partie supérieure du vitrail, le tympan triangulaire, représente la Vierge mère avec l'enfant Jésus. Tout autour et surtout au-dessous, à droite et à gauche, se trouvent des anges jouant de divers instruments. Les personnages sont de grandes dimensions, car chaque compartiment est un

carré de 60 centimètres de côté. Les couleurs sont de la plus belle eau et du plus vif éclat. Ce vitrail, comme tout le monde l'a compris, figure la généalogie de Jésus-Christ, en partant de Jessé, père de David, duquel il devait naître, suivant la prophétie d'Isaïe. Mais l'ordre des ancêtres du Sauveur est interverti dans l'arbre généalogique de l'église du Beignon. Le vitrail de l'Est, placé derrière le maître-autel, quoique moins complet et moins parfait, n'en est pas moins fort remarquable. Dans le tympan, on aperçoit le Père-Éternel avec ses attributs ordinaires; plus bas, à gauche, Jésus-Christ portant sa croix, aidé soit par Simon le Cyrénéen, soit par un ange; à droite, un homme qui paraît étendu dans la béatitude, peut-être saint Étienne, premier martyr. Au-dessous du tympan et dans le carré du vitrail, il y a quatre travées; dans les cartouches supérieurs il y a beaucoup de lacunes. Dans un cartouche à droite, paraît un soldat debout. Au-dessous, on trouve de compartiment en compartiment, en marchant de gauche à droite : 1° le Baiser de Judas; 2° le Jugement devant Pilate; 3° le Crucifiement; 4° l'Ensevelissement. Puis, en descendant d'étage en étage : 5° Jésus-Christ donnant sa mission à saint Pierre; 6° saint Pierre prêchant; 7° saint Pierre guérissant les malades. Dans ce cartouche se trouve la date encadrée à part (1540). 8° Autre miracle de saint Pierre; 9° Crucifiement de saint Pierre, la tête en bas. A la suite il n'y a plus que des débris. Il y a dans la nef une autre croisée en deux morceaux, dans laquelle on distingue l'archange saint Michel terrassant le démon, la Sainte Vierge, etc.¹

Après toutes ces magnificences picturales, il n'y a pas

¹ Marteville sur Ogée, I, p. 79; Aur. de Courson, *La Bret. contemp.*, Morb., I, p. 115; Cayot-Delaudre, *Le Morb. et ses mon.*, p. 310; Jacquemet, *Bull. de la Soc. arch. du Morb.*, 1860, p. 81.

grand'chose à dire de l'église paroissiale Saint-Pierre de Mauron, dans laquelle on voit un vitrail à compartiments intervertis, où l'on peut distinguer la scène de la Pentecôte entremêlée avec le Crucifiement du Prince des apôtres¹. — A Saint-Abraham, il y a aussi des restes de vitraux². — A l'église paroissiale de Saint-Pierre de Néant, dans les vitraux de la fenêtre de l'Est, on voit le Père-Éternel tenant sur ses genoux le corps du Sauveur, le Christ, la Vierge et quelques apôtres³.


Doyenné de la Nouée. — C'est là que se trouvait Josselin, chef-lieu de l'ancien comté de Porhoët, où s'élevait le château du connétable Olivier de Clisson. Dans son testament du 5 février 1406, fait en son château de Josselin, il donne à la fabrique de l'église paroissiale de Blain, dans le diocèse de Nantes, une somme de L livres pour y faire faire une vitre⁴. Aurait-il donc négligé l'église de sa propre résidence seigneuriale, où il voulut être enterré avec Marguerite de Rohan, sa femme? Toujours est-il que Notre-Dame-du-Roncier ne contient que des vitraux d'une époque postérieure. Les fenêtres méridionales de cette église sont au nombre de quatre, genre ogive, à cœurs et à deux meneaux formant trois parties, dans chacune desquelles est peint un saint, de 60 à 70 centimètres, saint André, saint Avertin, saint François, placés dans une niche arrangée dans une tour de cathédrale gothique. Les figures des saints sont mal peintes, mais les tours gothiques le sont admirablement et avec une variété d'ornements très-remarquable. Ces vitres étaient peintes de haut en bas, mais le tiers inférieur a été

¹ Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Ploërmel*, dans le *Bull. de la Soc. polym. du Morb.*, p. 65.

² *Idem*, p. 75.

³ *Idem*, p. 67.

⁴ Ogée, *Dict. de Bret.*, I, 366.

brisé. L'écusson d'azur au sautoir engreslé d'or, cantonné de 4 besants de même, un écu en abyme, le tout surmonté d'une crosse et d'une mitre, montre qu'il faut attribuer la libéralité de ce vitrail à Jean Lepervier, évêque de Saint-Malo de 1451 à 1486, qui figurait aussi comme donateur à Ploërmel¹. — A Brignac, dans l'église paroissiale de Saint-Barthélemy, on voit à la fenêtre de l'Est, à meneaux flamboyants, le Crucifiement, sainte Barbe, une Pitié, le donateur, tenant un phylactère, avec la devise :  mater dei memento mei. Deux écussons : 1° de gueules à 3 besants d'hermines, qui est Bodégat ; 2° d'argent à la fasce de sable accompagnée de 3 fleurs de lys de gueules, qui est Coué². — A Guillac, il y a aussi des restes de vitraux à la fenêtre de l'Est : les apôtres avec leurs noms en lettres gothiques³.

Doyenné de Lohéac. — Il nous ramène dans ce qui est aujourd'hui l'arrondissement de Redon. A Goven, il y a dans l'église une fenêtre où l'on retrouve le style architectonique du xvi^e siècle et des vitraux en grisaille que l'on peut reporter au même temps. Ce fragment, d'ailleurs peu considérable, semble représenter la figure du Christ, entouré des attributs des quatre Évangélistes ; sur une banderolle inférieure on lit le nom de *Mathews*⁴. — A Pipriac, il s'éleva en 1620 au sujet de l'église, entre Françoise de Coligny, dame de Bossac, et François de Cossé, duc de Brissac et seigneur de Renac, une de ces contestations fréquentes au sujet

¹ Bizeul (de Blain), *Séances gén. de la Société fran. pour la cons. des monuments hist.*, à Vannes, p. 302 ; Cayot-Delaudre, *Le Morbihan et ses mon.*, p. 362 ; Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Ploërmel*, dans le *Bull. de la Soc. polym. du Morb.*, p. 58.

² *Idem*, p. 48.

³ *Idem*, p. 56.

⁴ P. de la Bigne Villeneuve, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, t. II, 2^e livr., p. 200 ; 3^e livr., p. 23.

des droits de prééminence qu'on se disputait. Il est resté de cette discussion un curieux procès-verbal de l'état de l'église de Pipriac à cette époque. On y voit qu'au xvi^e siècle Pierre de Rohan, seigneur de Bossac, avait fait peindre son blason, *de gueules à 9 macles d'or*, sur la maîtresse vitre et sur le grand autel de cette église, qui renfermait beaucoup d'autres écussons, entre lesquels se trouvaient ceux, *de gueules à 9 besants d'or*, des sires de Malestroit, seigneurs du Châtel¹.

¹ L'abbé Guillotin de Corson, *Stat. hist. de Pipriac*, dans les *Mém. de la Soc. arch. d'Ille-et-Vil.*, t. VII, p. 166.

IV

ÉVÊCHÉ DE SAINT-BRIEUC

Les origines de la vitrification remontent ici à travers les temps jusqu'à la période gauloise. A une lieue et demie au Sud de Saint-Brieuc, sur le territoire de Plédran, il existe une enceinte elliptique formée par deux fossés et deux remparts concentriques, qui est connue sous le nom de *camp de Péran*. Son grand axe est de 134 mètres et son petit de 110. Le mur en pierres formant le noyau du rempart n'est point cimenté par du mortier, mais bien par une matière vitreuse, résultat d'un feu de la plus grande intensité qui a mis en fusion les pierres les plus réfractaires et constitué ainsi une muraille dont la masse est parfaitement solide. Ce mur a environ 4 mètres d'épaisseur sur 3 d'élévation¹. Des murailles

¹ Voyez sur cette enceinte à murailles ou retranchements vitrifiés : Lettre de M. Anatole de Barthélemy, *Bull. mon. de M. de Caumont*, 1845, t. XI, p. 482; 1846, t. XII, p. 283; 1850, t. XVI, p. 429; Geslin de Bourgogne, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Brieuc en 1846, p. 20; *Soc. fr. pour la cons. des mon. hist.*, Congrès de Saint-Brieuc en 1847, p. 431; *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Brieuc en 1853, p. 171, 230; *Bull. de la Soc. d'ém. des Côtes-du-Nord*, 1863, p. 10, et 1866, p. 75; *Rapport sur le camp de Péran*, Mém. lu à la Sorb. en 1866, p. 169 à 176;

de verre semblables ont été observées en Écosse. Les antiquaires anglais se sont livrés à l'examen de ces forts vitrifiés, et les descriptions qu'ils en ont faites montrent leur complète analogie ; c'est que les deux pays étaient occupés par des populations de race commune. Si on retrouve ce système de vitrification dans la grande comme dans la petite Bretagne, il se voit aussi dans d'autres parties de l'ancienne Armorique. Au Châteaugontier, près d'Argentan, à Sainte-Suzanne, arrondissement de Laval, les observateurs en ont également signalés¹. On ne peut donner ce système de fortification aux Romains, dont le mode de construire est bien connu ; c'est donc aux Gaulois qu'il faut l'attribuer.

La fabrication du verre par ce procédé de fusion demeure à l'état d'indication archéologique, car il ne paraît pas que les populations postérieures en aient tiré aucun parti pour l'industrie et les arts. Il faut sauter au moyen âge pour y retrouver le verre.

Mém. de la Soc. des ant. de Fr., t. XVIII, p. 282 à 311 ; *Congrès scient. de France* tenu à Saint-Brieuc en 1872, p. 258 ; Taylor et Ch. Nodier, voy. dans l'*Ancienne France*, Bretagne, t. II, p. 345 ; Bizeul (de Blain), *Mém. lu dans le Congrès scient. de France* tenu à Rennes en 1849, t. II, p. 121 ; André, *Cat. du Musée d'arch. de la ville de Rennes*, 1^{re} éd., n° 442 ; 2^e éd., n°s 766, 767 ; Gaultier du Mottay, *Géogr. des Côtes-du-Nord*, 1862, p. 117 ; *Rech. sur les voies rom. des Côtes-du-Nord*, p. 49 ; *La Bret. contempor.*, p. 12 ; Pol de Courcy, *De Rennes à Brest*, p. 120 ; Ad. Joanne, *Guide itin. de Bret.*, p. 120.

¹ Voy. sur l'enceinte de Sainte-Suzanne, qui ressemble à celle de Péran : l'abbé Renouard, *Essai hist. sur le Maine*, 1811, t. I, p. 28 ; Bachelot de la Pilaye, *Mém. de la Soc. des ant. de Fr.*, t. VIII, p. 357 ; *Mag. pittor.*, 1845, XIII, p. 83 ; Mérimée, *Mém. de la Soc. des ant. de Fr.*, nouv. série, 1846, t. VIII, p. 312 à 314 ; *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Brieuc en 1846, p. 20, et 1853, p. 171 ; Bizeul (de Blain), *Congrès scient. de France* tenu à Rennes en 1849, t. II, p. 128 ; Prevost, *Congr. arch. de Saumur* en 1862, p. 77 ; André, *Cat. du Mus. arch. de la ville de Rennes*, 1^{re} éd., n° 443 ; 2^e éd., n° 768.

La division de l'évêché de Saint-Brieuc remonte à des temps assez reculés. Il comprenait d'abord le terroir entre Urne et Gouet, formé de plusieurs paroisses relevant directement de l'autorité diocésaine. Le reste était partagé en deux archidiaconés : celui de Penthièvre et celui de Goëlle; puis était à part le pays de Porhoët¹.

TERRITOIRE ÉPISCOPAL entre Urne et Gouet.

— L'on ne constate pas avant le xiv^e siècle, dans le diocèse de Saint-Brieuc, des verrières garnies de vitraux peints. A cette époque la cathédrale en était ornée; mais on n'en doit la connaissance qu'à des renseignements héraldiques sur les écussons des prélats donateurs qui, suivant les usages féodaux, en garnissaient les parties supérieures. Aux archives du département des Côtes-du-Nord existe un manuscrit intitulé : *Catalogue des évêques de Saint-Brieuc jusques en 1612*, composé sous l'épiscopat d'André Le Porc de la Porte (1619 à 1632), qui a été utilisé par M. Guimart. Il existe aussi un manuscrit de 1726 d'où MM. Geslin de Bourgogne et Anatole de Barthélemy ont tiré de bons renseignements. C'est à l'aide des documents publiés par ces deux savants investigateurs dans leur ouvrage sur les anciens évêchés de Bretagne que l'on peut rétablir l'existence de ces anciens vitraux, car rien n'en subsiste plus aujourd'hui.

A l'intersection des transsepts, la clef de voûte offre des macles qui sont les armes de Geoffroy de Rohan, *de gueules à 9 macles d'or*, 3, 3 et 3, évêque de 1370 à 1375. Ce prélat avait, en outre, donné à sa cathédrale un vitrail orné des armes de sa famille et qui garnissait la première fenêtre du chœur du côté de l'Évangile. Au f^o 27 du manuscrit de 1619

¹ Geslin de Bourgogne, *Les Év. de Bret.*, t. I; Aur. de Courson, *Cart. de Redon*, p. cxiii et 564.

on lit en effet : « *Ce prélat fonda un anniversaire dans l'église cathédrale qui se célèbre le 2 de novembre chacun an. Les armes de sa maison et le pourtraict de son père sont en une des verrières du cœur de ladite église du costé de l'évangile.* »

— L'évêque Guillaume Anger (1384 à 1403) avait aussi donné la verrière qui y existait au haut du chœur; il y était représenté. Le manuscrit précité donne au f° 29, ainsi que le manuscrit de 1726, l'inscription qu'on y lisait : *L'an de grace mcccxxxix guillaume angier euesque de saint brieuc fist faire cette vitre.* Au transept Midi, une petite fenêtre montre encore sur son vitrail le *vairé d'argent et d'azur de 8 pièces*, qui sont les armes de ce prélat. — L'évêque Alain de Léon ne resta point en arrière dans cette voie de pieuse et artistique libéralité. On trouve encore cette mention dans le manuscrit de 1619 : « *Alain de Léon embellit la cathédrale d'une labbe belle et bien élaborée en laquelle après sa mort son corps fut mis et sur icelle une belle grande vitre comprenant toute la hauteur et la largeur de la croisée parsemée des armes de la maison de Léon et de celles de Rohan en alliances.* » Le manuscrit de 1726 s'exprime à peu près de la même manière : « *Alain aimait fort son église; il y fit avant de mourir construire cette grande vitre qui contient toute la largeur et la hauteur de la croisée de l'église vers la sacristie. Il y fit mettre les armes des princes de Léon et de Rohan par alliances et son portrait en peinture.* » Ce doit être la chapelle où sont actuellement les fonts baptismaux et qui est surmontée d'une fenêtre qui tient toute la largeur de la chapelle elle-même. Au milieu se trouve encore la place d'un écusson qui portait évidemment les armes du défunt, qui sont *d'or au lion de sable*. — Christophe de Penmarch (1471-1505) fit comme ses prédécesseurs. Dans le registre du fief des régaires de l'évêché de Saint-Brieuc on lit au f° 574 que *la chapelle de Saint-*

Gilles située en ladite rue fut fondée par cet évêque qui donna D liv. aux cordeliers pour aider à faire l'œuvre et prier pour lui. Ses armes y étaient gravées en bosse et peintes sur les vitraux : d'or à 3 merlettes d'azur, 2 en chef, 1 en pointe¹. Ce fut sous cet évêque que des réparations importantes furent faites aux vitraux. Voici ce qu'on lit dans les comptes de la cathédrale sous la date de 1494 : « *Item* se descharge avoir poié le septiesme jour de décembre à henri le craqueneuc vitrier quand il vint prendre la mesure d'abiller la vittre de la hunaudaye chez guillaume jagu en pain et vin xvij deniers presentz jehan pleisseix ô enguerrant qu'eulx avoit aydé à lever les eschelles pour ce fere. — *Item* se descharge avoir poié chez jehan boudet a dom louys guerrande recepveur de la hunaudaye pour une quarte de vin cleret et ung pain en sollicitant ledict guerrande de fere asoire la vittre a S^t guillaume et pour ce xx deniers pour retirer le vaire de la vittre que celuy guerrande avoit fait emporter de ladicte eglise par le vitrier. — *Item* se descharge cedict recepveur avoir poié a hervé le craqueneuc vitrier dudict commandement de mesdicts seigneurs et pour marché fait entr'eulx pour abiller les vittres de ladicte eglise cent sols monnoie. — *Item* se descharge avoir poié a mathurin hervé claveurier pour fere les goupilles et adoublé les vaires pour reparer les vittres de l'eglise ij sols². »

La présence des armoiries sur les vitraux, preuve de la supériorité féodale, était une grande affaire pour la noblesse, qui y puisait la preuve de ses privilèges seigneuriaux. Aussi, en 1652, M^{sr} César de Bourbon, duc de Vendôme et de Pen-

¹ Guimart, *Note sur la cathédr. de Saint-Brieuc*, dans le *Bull. mon. de M. de Caumont*, 1847, 2^e série, t. III, 13^e vol. de la coll., p. 585; Geslin de Bourgogne et A. de Barthélemy, *Les anciens Év. bret.*, I, p. 212 à 216.

² Arch. des Côtes-du-Nord citées par Geslin de Bourgogne et A. de Barthélemy, *Anc. Év. de Bret.*, I, p. 382, 383.

thièvre, amiral de France, ayant appris que le chapitre *avoit fait oster partie de ses armes et marques de prééminances dans les vittres du chœur de l'église cathédrale*, le prit-il très-haut et se plaignit vivement. Une descente de justice fut ordonnée, et le 26 octobre le sénéchal de Saint-Brieuc dressa un procès-verbal de constat de lieux. Bien qu'en semblable matière il n'eût à s'occuper que de la question héraldique, son opération n'en constate pas moins par ses énonciations en quoi consistaient encore à cette époque les vitraux cause du procès : « En la première et maîtresse vitre posée au haut du cœur de l'église, dit le procès-verbal, il n'y paraît aucunes armes pleines ny en alliances. Au costé de l'évangile du mesme cœur trois vittres au semblable niveau de celle ci-dessus, dans la première desquelles avons remarqué vers le bas trois couronnes d'or sur un fond d'azur et dans l'un des panneaux la figure d'un homme à genoux couvert d'une chappe rouge parsemée de pareilles couronnes d'or. En la seconde vitre du mesme costé quatre pareilles écussons mesme aux deux derniers soufflets *un lion rampant d'argent* avecq pareille figure d'homme. En la troisième vitre au dernier soufflet avons aussi remarqué un escusson *d'azur à 11 macles de gueules, chargés d'une croix aussi d'azur* cantonnée de figures de personnages parsemés de macles de mesme sorte. Et au costé de l'épître du mesme cœur avons en pareille remarque trois semblables vittres en la première desquelles il y a trois écussons *de gueules à 3 couronnes d'or*, et au premier panneau la figure d'un personnage à genoux habillé en chanoine, couvert d'une chappe parsemée de trois semblables couronnes, et aux trois derniers soufflets du haut de la vitre trois écussons *de gueule à un lion rampant*, celui du milieu maclé d'or en alliance. Au deuxième panneau un reste d'escusson cassé dont il ne paraît qu'un petit canton de gueule, et au dernier panneau au haut de la vitre les armes de Bretagne, *my-partie*

de gueule au lion d'argent, et dans l'autre partie de ladite vitre au haut d'icelle les armes de Bretagne, *d'argent aux hermines sans nombre*. Pareilles armes et escussons en la seconde vitre du même costé et à la troisième, sauf que les cantons diffèrent, mais il n'y a dans icelle d'autres armes ni escussons que celles ci-dessus exprimées. Nous a esté de plus fait voir dans l'une des chapelles estant au costé du cœur de ladite église apelée Saint-Brieuc une grande vitre du costé de l'évangile composée de trente-six panneaux de vitre armoyés tant en plein que en alliance des armes de Malestroit et de Rohan et douze d'iceux en figure de personnages¹. »

En 1728, 1729 et 1730, lorsque pour se donner du jour on brisait de toutes parts les fenêtres du moyen âge et leurs brillantes légendes, à Saint-Brieuc, du moins, on réparait la rose au-dessus de l'orgue, la fenêtre au-dessus de sainte Apolline, une autre du côté de l'horloge, et enfin la grande vitre du côté des loges. Presque tous ces travaux furent exécutés par Bahigue, vitrier de Saint-Brieuc².

En 1757, les chanoines demandèrent au duc de Penthièvre qu'il se chargeât des réparations des vitres de la cathédrale. Le duc ordonna de constater ses prérogatives, et il en résulta un procès-verbal. A cette époque, la grande vitre de Saint-Brieuc n'avait plus que des panneaux blancs. Alors les chanoines déclarèrent qu'environ vingt-deux ans auparavant une tempête avait brisé cette fenêtre dans son entier ; que le chapitre l'avait relevée comme il avait pu, mais qu'il ne s'opposait pas à ce que Son Altesse y rétablît ses signes honorifiques. Dans la nef on constata que dans les cinq vitraux du côté du Nord étaient aussi les armes de Son Altesse Sérénis-

¹ Geslin de Bourgogne et A. de Barthélemy, *Les anciens Ev. de Bret.*, I, p. 222.

² *Idem.*

sime en chacune d'elles. A cette pièce était joint un devis estimatif dressé par un architecte, qui proposait de remplacer les meneaux de pierre et les roses élégantes des fenêtres du chœur par des barreaux de fer dans lesquels s'enchâsseraient des lozanges de verre blanc à 26 sols le pied carré. Par bonheur, cet acte de vandalisme ne s'accomplit pas, du moins entièrement, puisqu'il reste encore trois de ces belles fenêtres ; mais qu'on juge de quel effet devait être ce chœur quand il était orné de 560 pieds carrés de vitraux peints et historiés ¹.

Enfin, le 16 janvier 1793 le district donnait l'ordre d'enlever de la cathédrale, et notamment des vitraux, toute marque de féodalité ². Tout disparut sans distinction.

La paroisse Saint-Michel, à Saint-Brieuc, avait aussi des vitraux. On lit dans les anciens comptes de 1591 : « Plus au vitrier et son servant pour avoir accoustré la vitre pour l'autel de saint Laurens que les soldats rompirent pour entrer en ladite eglise durant la grand'messe le dimanche viij^e jour de mars ³. » En 1746, il s'y était formé une confrerie de cordonniers sous l'invocation de saint Crépin. Elle avait son autel et, de plus, un beau vitrail ⁴. Cette église a été démolie en 1837.

On doit citer aussi à Saint-Brieuc la chapelle de Notre-Dame-de-la-Fontaine, construite par Marguerite de Clisson, duchesse de Penthièvre, et qui est aujourd'hui démolie. Le procès-verbal dressé en 1652 par le sénéchal de Saint-Brieuc mentionne ainsi ses vitraux : « Procédant à l'état des marques de prééminences, avons remarqué dans la maîtresse vitre du

¹ Geslin de Bourgogne et A. de Barthélemy, *Les anciens Év. de Bretagne*, I, p. 224, 225.

² *Idem*, p. 219.

³ *Idem*, p. 251.

⁴ *Idem*, p. 260.

cœur et derrière le grand autel d'icelle, au milieu et place plus honorifique, un escusson plein de *Bretagne*, placé dans un rond en forme de roze, et aux quatre soufflets au dessous la lettre M couronnée d'or et my partie en escriture romaine; aux deux soufflets bas deux escussons de *gueules à un lion d'argent rampant*, et aux derniers soufflets trois escussons my partie des mêmes lions et macles, tous les panneaux de ladite vitre cernés de la même lettre M couronnée partie d'icelle portant leur devise à l'antique qui ne se peut à present lire¹. La vitre du costé de l'épître de ladite chapelle composée de nombre de panneaux de vittres parsemés d'hermines et cernés de pareilles lettres M à la romaine avec plusieurs et diverses figures d'hommes et de femmes à genoux couverts d'habits et mantes parsemés des armes de Clisson et d'hermines². »

ARCHIDIACONÉ DE PENTHIÈVRE. — Ce n'était pas seulement la cathédrale qui avait été ornée de vitraux dès le xiv^e siècle. Lamballe, siège de l'archidiaconé de Penthièvre, comme elle l'était de la seigneurie féodale, pouvait également s'en glorifier. La collégiale de Notre-Dame de Lamballe, ainsi que la chapelle Notre-Dame-de-la-Fontaine de Saint-Brieuc, se recommandait aussi de Marguerite de Clisson, duchesse de Penthièvre, et l'on y retrouve aussi dans les débris de la maîtresse vitre ses *M* *mi-parties d'azur et d'argent sur un champ de gueules*, mais en gothique³. Il faut citer l'église de Saint-Pierre de Maroué, qui avait une maîtresse vitre du xiv^e siècle qu'on a heureusement conservée dans la reconstruction de

¹ Cette devise était : *POVR CE QUI ME PLAIT*.

² Arch. de Penthièvre, citées par M. G. de Bourgogne et M. de Barthélemy, *Anc. Év. de Bret.*, I, p. 286, 287.

³ Geslin de Bourgogne et A. de Barthélemy, *Les anc. Év. de Bret.*, I, p. 286. »

cet édifice, qui a eu lieu en 1849¹. On ne doit point passer sous silence l'église d'Hillion, dédiée à saint Jean-Baptiste, qui renferme quelques parties du xiv^e siècle, et où on admire une belle verrière qui a été rétablie sur les dessins de M. Didron². L'église de Plouguenast, dédiée à la Sainte Vierge, date du xiv^e ou xv^e siècle et possède deux fenêtres remarquables par leurs vitraux³. L'église paroissiale de Saint-Alban, retouchée à diverses époques, a conservé une maîtresse vitre du xiv^e ou xv^e siècle dans laquelle brille une belle verrière représentant des scènes de la Passion de Notre-Seigneur⁴. La chapelle Saint-Nicolas de Plédran est remarquable par une verrière assez bien conservée⁵. L'église paroissiale de Pluduno, sous le patronage de saint Pierre, bien que plusieurs fois remaniée, a conservé une maîtresse vitre de 1470⁶. A Pléven, l'église, sous le même patronage, contient une maîtresse vitre avec verrière du xvi^e siècle⁷. A Gausson, ancienne trêve de Plœuc, la chapelle Saint-Nicolas, dite aussi chapelle Avenel, appartenant au xvi^e siècle, est digne d'être visitée, et sa maîtresse vitre contient les restes d'un arbre de Jessé, dont le dessin et l'exécution sont remarquables⁸.

Si tous ces renseignements montrent quel était l'état florissant de la peinture sur verre en Basse-Bretagne et quel éclat ses écoles jetaient sur cette belle partie de l'art, l'église Saint-

¹ Gaultier du Mottay, *Géogr. des Côtes-du-Nord*, p. 164.

² *Idem*, p. 114.

³ *Idem*, p. 809.

⁴ Geslin de Bourgogne, *Séances gén. de la Soc. pour la cons. des mon. hist.*, tenues à Saint-Brieuc en 1847, p. 435, 438; Gaultier du Mottay, *Géogr. des Côtes-du-Nord*, p. 232.

⁵ *Idem*, p. 117.

⁶ *Idem*, p. 836.

⁷ Gaultier du Mottay, *Géogr. des Côtes-du-Nord*, p. 385.

⁸ *Idem*, p. 811.

Mathurin de Moncontour va démontrer combien l'époque de la renaissance, moins grave et austère, il est vrai, que le moyen âge, mais plus brillante et ornementée, concourait non moins et plus encore à la décoration de nos édifices religieux. Aussi n'est-il pas étonnant que ces précieux vitraux aient autant fixé l'attention des amis des arts. Les travaux de MM. Anatole de Barthélemy, Paul de la Bigne Villeneuve, Lecoq, et plus particulièrement ceux de MM. Geslin de Bourgogne et Pol de Courcy¹ les ont illustrés de leur style, et pour les bien faire connaître comme ils le méritent il va être encore nécessaire d'emprunter à ces deux derniers l'exactitude de leurs descriptions. Ces splendides verrières ne sont point signées, elles portent seulement les dates de 1537 et 1538 ; mais on ne croit pas devoir se tromper en les attribuant à l'école épiscopale de Tréguier. Les fonds sont formés par des paysages d'un aspect tout breton ; l'on y aperçoit les dolmens et les menhirs nationaux, et l'on croit même y reconnaître la rivière voisine de la petite ville de Tréguier. L'un de ces vitraux est consacré, du reste, à célébrer la vie de saint Yves, le saint officiel de Tréguier, sujet qui devait être spécialement cher aux peintres de son pays natal, qui conservait en dépôt le souvenir de ses vertus et la tâche d'en perpétuer la mémoire.

Les verrières de Moncontour sont au nombre de six : la maîtresse vitre du chevet, qui retrace des scènes de la vie de

¹ A. de Barthélemy, *Lettre à M. de Gêrente sur les anciens peintres verriers de Tréguier*, dans le *Bull. mon.* de M. de Caumont, XIII^e vol. de la coll., 2^e série, t. III, p. 579 ; Geslin de Bourgogne, *Séances gén. de la Soc. fr. pour la cons. des mon. hist.*, tenues à Saint-Brieuc en 1847, p. 438, 439, et *Congrès scient. de France*, tenu à Rennes en 1849, t. II, p. 97 ; P. de la Bigne Villeneuve, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Brieuc en 1852, *Bull.*, t. IV, 2^e livr., p. 226 ; Lecoq, *id.*, Congrès de Vannes en 1853, *Bull.*, t. V, 1^{re} livr., p. 73 ; Gaultier du Mottay, *Géogr. des Côtes-du-Nord*, p. 194 ; Pol de Courcy, *De Rennes à Brest et à Saint-Malo*, p. 89.

Notre-Seigneur; trois dans les fenêtres du Nord, où sont les vies de saint Jean-Baptiste, de sainte Barbe et de saint Yves, et deux au Sud, où l'on voit l'arbre de Jessé et la légende de saint Mathurin, patron de la paroisse. Les huguenots du prince de Dombes occupèrent Moncontour de 1590 à 1594, mais il ne paraît pas que ce soit à ces quatre années de garnison protestante qu'il faille attribuer les dégradations et mutilations qu'on a le regret d'y remarquer. La destruction spéciale de la plus grande partie des symboles héraldiques les ferait plutôt attribuer à l'époque de la Révolution; puis l'insouciance postérieure, aussi destructrice que le vandalisme, les a laissés briser à coups de pierre. — 1° La grande fenêtre du chevet de l'église représente en huit médaillons *les mystères de la naissance et de la vie du Sauveur*. Au bas sont les donateurs, agenouillés, reconnaissables aux armoiries peintes sur leurs cottes d'armes. Le personnage de gauche est Claude de Villeblanche, sieur du Plessis-au-Noir, paroisse de Trédaniel, pannetier de la reine Claude en 1522, et fils de Jean de Villeblanche et de Catherine de Chastelier. Le personnage de droite est Christophe de la Motte, sieur de Vauclair, paroisse de Plémy, vivant en 1535, arrière-petit-fils de Louise de Montauban, dont il porte les macles au 3° quartier de son écu écartelé¹. 2° Au collatéral Nord on voit *la vie de saint Jean-Baptiste* en dix médaillons, et dans les panneaux inférieurs le donateur et sa femme agenouillés, et présentés par leurs patrons. Les armes du chevalier et celles de la dame permettent d'attribuer cette vitre à la munificence de Jean le Mintier, sieur des Granges, paroisse de Hénou, époux en 1535 de Marie de Couëdro. Les armoiries peintes sur la jupe de la dame sont écartelées aux 1^{er} et 4° de le Mintier, au 2° de Milon, au 3° d'azur à 3 bandes d'or, qui est Couë-

¹ Paul de Courcy, p. 89.

dro ¹. — 3° *La vie de sainte Barbe* en six panneaux, dont la composition est encore plus suave et plus fine d'exécution que celle des vitres précédentes ². — 4° *La vie de saint Yves*, verrière de 6 mètres sur 2 mètres. L'amortissement est occupé par une sorte de fleur de lys où se distinguent encore deux anges avec des livres et les débris d'un Purgatoire; la Loi et sa sanction, la Justice et l'Espérance. Le reste de la fenêtre est partagé en deux rangs de trois panneaux chacun; plus, en bas, un septième panneau occupe deux tiers de la baie. Chacun des six tableaux supérieurs est composé de deux scènes, dont l'une en grand sur les premiers plans, et l'autre au fond, fuyant en perspective. Tous, peints sur d'assez larges feuilles de verre ajustées ensemble, sont enfermés dans un encadrement de la renaissance; socles et montants à fond brun, sur lesquels se détachent en or des enroulements, des fûts en balustre, des médaillons, des amours se jouant dans les rinceaux; le tout couronné par de larges coquilles que domine un dôme. Quoique riche, ce cadre n'ôte rien de leur éclat aux tableaux qu'il renferme. 1^{er} tableau : C'est d'abord l'enfance et la jeunesse du saint : au fond, tout petit, il sert dévotement la messe; tandis que sur les premiers plans, il assiste avec un nombreux auditoire à un cours public; il est assis au pied de la chaire du maître et suit attentivement; d'autres, au contraire, causent ou dorment. Déjà il porte le costume qu'il ne quittera plus : la robe écarlate fourrée d'hermines et la barrette de même couleur avec le nimbe d'or. 2° tableau : Bien jeune encore, il est official et rend la justice; il vient d'entendre la veuve de Tours, qui tient en main une sacoche que de prétendus marchands soutenaient lui avoir confiée pleine d'argent, tandis qu'elle la rendait pleine

¹ Paul de Courcy, p. 89.

² *Idem*.

de pierres. Les deux filous jouissent de l'embarras de la pauvre veuve, embarras qui ne sera pas long, car le saint a déjà, avec une merveilleuse sagacité, découvert leur fourberie, et il commence à dicter la sentence qu'un scribe écrit à ses pieds¹. 3^e *tableau* : Le saint célèbre la messe ; au moment de la consécration il aperçoit, ainsi que toute l'assistance, le Saint-Esprit en forme de colombe qui vient planer au-dessus de l'autel. Sa chasuble bleue, dans la forme des nôtres, porte une croix en or historiée ; dans l'une des branches de la croix on aperçoit l'écusson de Bretagne, semé d'hermines. Au fond, le saint distribue son bled, à *pleins boisseaux*². 4^e *tableau* : Le saint lave les mains d'un mendiant infirme qu'il trouve à sa porte. Au fond, on voit sa table entourée de pauvres, et lui, assis au milieu d'eux, les sert³. Presque tous abusent de tant de bonté : les uns l'apostrophent avec ironie, les autres avec colère ; celui qui est à ses côtés arrache un plat des mains du saint et y crache. A cette grossière et suprême insulte, un serviteur qui apporte un mets s'arrête stupéfait ; mais la figure du saint n'exprime qu'une inaltérable douceur, mêlée d'un peu d'étonnement et de pitié. Pouvait-on plus énergiquement exprimer tout ce que le service des pauvres exige de résignation et de patience ? 5^e *tableau* : Saint Yves, dans un hôpital, soigne les malades et assiste les mourants ; au fond, il ensevelit un mort ; le cimetière se voit dans le lointain⁴. 6^e *tableau* : Assisté à son tour, mais par des anges, le saint s'endort du plus doux, du plus calme sommeil ; c'est une de ces fins bienheureuses. Au fond, deux anges emportent son âme radieuse⁵, petite créature nimbée et sans sexe.

¹ Le P. Albert Legrand, *Vies des Saints de Bretagne*, p. 159, 160.

² *Idem*, p. 161.

³ *Idem*, p. 161.

⁴ *Idem*, p. 161.

⁵ *Idem*, p. 169.

7° *tableau* : Enfin, le grand panneau du bas couronne et résume toute cette vie dans la forme où la Bretagne se plaît toujours à honorer le grand saint. Au milieu d'une vaste campagne semée de rochers et de *pierres debout*, saint Yves est entre *le bonhomme* (le pauvre peuple), représenté par un vieillard en haillons, et le mauvais riche, représenté par un seigneur splendidement vêtu et dans la force de l'âge. Le pauvre est à la droite, le riche à la gauche ; celui-ci attend la sentence arbitrale avec un air de supériorité quelque peu hautaine, l'autre avec respect et anxiété. C'est vers le pauvre que le saint s'incline avec une ineffable bonté ; le droit a triomphé de la force¹. Les symboles héraldiques sont détruits à cette vitre comme à la précédente, ainsi que les images des donateurs. 5° Collatéral Sud. *L'arbre de Jessé*. Cette vitre devait être une des plus belles, mais elle est aujourd'hui très-mutilée. Les fragments qui en restent paraissent l'expression la plus complète de l'art en cette matière. La partie supérieure laisse apercevoir la Vierge, soutenue par des anges, s'élevant dans une gloire dont les rayons sont alternativement droits et flamboyants. Au-dessous sont dix rois de Juda². 6° *La légende de saint Mathurin*, en neuf médaillons. C'est la plus avariée, mais elle serait susceptible d'être réparée. Le donateur, à genoux, est présenté par saint Jacques-le-Majeur et s'appuie sur un écusson aux armes de la Motte-Vauclair, replacé à rebours. Ce personnage n'est autre que Jacques de la Motte, sieur de Vauclair, et père de Christophe de la Motte, l'un des donateurs de la maîtresse vitre³.

M. de la Bigne Villeneuve a raconté que le P. Martin, que son grand et magnifique ouvrage sur les vitraux de la cathé-

¹ Geslin de Bourgogne, *Congrès scient. de Rennes*, p. 98, 99, 100.

² Pol de Courcy, *De Rennes à Brest*, p. 89.

³ *Idem*, p. 54.

drale de Bourges a rendu célèbre, vint une fois à Moncontour pour en voir les verrières. Il comptait y passer quelques heures; son voiturier eut ordre de l'attendre au bas de la côte; c'était un matin : le jour tombant le retrouva encore les yeux fixés sur ces chefs-d'œuvre, admirant et étudiant, le crayon à la main. L'on conçoit et volontiers l'on partage cet enthousiasme d'artiste et d'archéologue chrétien ¹.

C'était une des prérogatives seigneuriales d'avoir une chapelle privative jointe au château qui constituait le siège de la puissance féodale. Souvent elle était ornée de vitraux de couleur; mais l'écusson armorié du seigneur, avec ceux de ses alliances, y étaient destinés à montrer aux vassaux à qui ils devaient obéir sur la terre, en attendant que tous fussent devant le Maître commun. On va en trouver un exemple dans la petite paroisse de Saint-Potan, où s'élevait le château de Galinée, demeure de l'une des branches de la puissante maison de Bréhant. Déjà, sur les vitraux de l'ancienne cathédrale de Rennes, des experts héraldiques avaient eu à décrire en 1755 les armoiries de cette noble famille; on les a vues dans le procès-verbal des intersignes qui fut dressé lors de la démolition de ce vieil édifice; mais déjà d'autres experts héraldiques avaient eu à faire des constatations analogues dans la chapelle du château de Galinée. Suivant les ordres de haut et puissant seigneur messire Jean-René-François-Almaric de Bréhant, chevalier, comte de Mauron et de Plélo, baron de Pordic, seigneur de Galinée et autres lieux, gendre de René Lefebvre de la Falluère, chevalier, premier président au Parlement de Bretagne, et conseiller lui-même, le sénéchal et le procureur fiscal de la Cour de Galinée, assistés du greffier de cette juridiction, dressaient le 25 août 1711 état et procès-verbal de la chapelle du château et manoir seigneurial, dont

¹ P. de la Bigne Villeneuve, *Congrès de Saint-Brieuc*, p. 226.

il convient d'extraire tout ce qui a trait aux verrières, parce qu'on pourra juger par analogie de ce que devaient présenter aux yeux toutes les chapelles des grands châteaux :

« Derrière l'autel y avons vu une grande vitre séparée en deux par une listre de taille à l'antique et le haut séparé par compartiments de taille comme de mosaïque, le dedans de chaque compartiment garny de verre avec les armes, escussons et figures qui suivent : savoir, dans le costé senestre de la vitre est une Vierge assise, entourée d'ornements et de médailles, et au-dessus de laditte Vierge est la figure d'un chevalier à genoux, armé de toutes pièces, fors la teste et les mains, son casque avec ses gantelets à ses genoux, l'épée au costé avec sa cotte d'armes armoryée *d'une croix croisée et recroisée d'argent, cantonnée de 4 molettes de même en champ de sable*, qu'on nous a dit et que nous connaissons pour estre les anciennes armes de la maison des Cougnets et de Galinée. Derrière lequel chevalier se voit debout la figure de saint Guy; de l'autre costé de laditte vitre se voit la figure d'un Crucifix avec les mêmes ornements et médailles que de l'autre part. Et au-dessus avons veu la figure d'une dame à genoux, les mains jointes, habillée à l'antique comme noble dame avec grandes..... ornées de joyaux et perles et avec chaisnes d'or sur la robe de laquelle se voyent un escusson *my-parti des armes cy-dessus et de 6 coquilles d'argent au fond d'azur*, qu'on nous a dit estre les armes de Gautron; derrière laquelle dame est debout la figure d'un saint François dans l'habit de son ordre; et pour en venir aux compartiments de verre, dans le plus haut et au lieu le plus éminent est en vitre un escu de forme antique portant *de gueules au léopard d'argent*, qu'on nous a dit et que nous connaissons pour estre les armes de la maison de Bréhan. Dans celui qui est au-dessous à la main droite, est un escu *my-parti de la croix d'argent cy-dessus croisée et recroisée, cantonnée de molettes en fond de sable* avec un escu *de gueules à 3 besants d'hermines*, qu'on nous a dit et que nous connaissons pour estre les armes de la maison de Bodégat; de l'autre costé, vis-à-vis dans l'autre compartiment, sont deux escussons joints, l'un desdits armes des Cougnets, et l'autre *d'azur à 6 coquilles d'argent*. Plus bas est un escu antique, *escartelé au 1^{er} d'argent à 3 haches d'armes de sable, 2, 1*, qu'on nous a dit et que nous connaissons pour estre les armes des Le Voyer de Trégomart; *au 2^e d'azur au léopard d'argent, accompagné de 6 lozanges d'or, 3 en chef et 3 en pointe*, que nous connaissons estre les armes de

la maison de La Lande; au 3^e d'hermines au chef de gueules chargé de 3 macles d'or, qu'on nous a dit et que nous connaissons estre les armes du Bois-Boessel; au 4^e d'argent à l'épervier de sable, becqué et grillé d'or, qu'on nous a dit estre les armes de Quergu; sur le tout, de gueules au léopard d'argent, qui est l'escu de la maison de Bréhant. Vis-à-vis et de l'autre costé est un escu en forme antique qui est un escartelé au 1^{er} de gueules à 6 roses d'or, 3, 2, 1, qu'on nous a dit estre Plouër; au 2^e de gueules à 3 besants d'hermines, 2, 1, qui est de Bodégat, comme est cy-dessus dit; au 3^e d'azur à 6 coquilles d'argent, 3, 2, 1; au 4^e d'argent à 2 fasces de sable, qu'on nous a dit et assuré estre les armes de Quignac; sur le tout des Cougnets, comme il est dit cy-dessus. Plus bas encore est un autre escu antique, parti des armes de Bréhant que nous connaissons, et d'un escu chargé de fusées d'hermines accompagnées de besants d'hermines, que nous connaissons et qu'on nous a dit estre les armes de Dinan¹. »

Il est facile de s'apercevoir que les officiers de Galinée n'étaient point des antiquaires. Ils n'agissaient qu'au point de vue féodal, et s'ils font remarquer ce qui était à l'antique, c'est pour montrer que leurs requérants étaient gentils-hommes d'ancienne extraction, ce que prouvait l'antiquité de leurs intersignes.

ARCHIDIACONÉ DE GOELLO. — On n'y verra pas beaucoup d'églises à verrières de couleur, mais une seule qui présente des caractères hors ligne peut tenir lieu de bien d'autres.

Ce qu'on ne trouve pas souvent dans les plus belles cathédrales, on le rencontre quelquefois dans de petites églises de campagne, où les verrières ont conservé tout ce que l'art peut présenter de plus parfait aux yeux de l'admirateur étonné. C'est ce qui se présente pour la délicieuse chapelle de Notre-

¹ *Généalogie de la maison de Bréhant en Bretagne*, Paris, 1867, grand in-8°, Preuves, p. 165.

Dame-de-la-Cour, dans la paroisse de Lantic, si remarquable par ses beaux vitraux. Elle doit sa construction, ou tout au moins d'importantes réparations, à Jean Prigent, conseiller des ducs Jean V et François I^{er}, qui après avoir été évêque de Léon en 1415, et avoir assisté au concile de Florence en 1439, fut transféré à l'évêché de Saint-Brieuc en 1443, se mêla à toutes les grandes affaires du duché, finit par être en 1462 premier président au Parlement de Rouen, et mourut en 1470¹. A l'extérieur du haut du pignon, on voit sculptées sur un écusson adossé à une crosse les armes du prélat, *d'azur à la fasce d'or accompagnée de 3 merlettes de mesme*, armoiries répétées à l'intérieur au haut des vitres des fenêtres. C'était autrefois une collégiale desservie par un chapitre de chanoines, et rien n'avait été épargné pour l'embellissement de l'édifice par des vitraux historiés. Aussi n'est-il pas étonnant qu'ils aient fixé d'une manière particulière l'attention des personnes qui, dans leurs curieuses investigations, aiment à se reporter aux arts du moyen âge, témoins toujours vivants de la piété de nos pères et de l'habileté de ces vieux artistes dont l'ardeur de la foi réchauffait sans cesse le talent. Les travaux descriptifs de MM. Anatole de Barthélemy, Pol de Courcy et Geslin de Bourgogne sont principalement à citer. Au congrès scientifique de Rennes, en 1849, ce dernier surtout a lu un intéressant Mémoire sur les verrières des Côtes-du-Nord, qui ne laisse rien à désirer tant sur les vitres peintes de Notre-Dame de Lantic que sur celles de Moncontour, dont on vient de s'occuper. Le lecteur saura bon gré de lui emprunter une grande partie de son travail, si curieusement intéressant².

¹ Le P. Albert Legrand, *Vies des Saints de Bretagne*, p. 262, 290.

² Voyez sur les vitraux de Notre-Dame-de-la-Cour, en Lantic : A. de Barthélemy, dans le *Bull. mon.* de M. de Caumont, 1847, t. XIII de la coll.;

Au bas de la grande verrière de Notre-Dame-de-la-Cour, grâce aux travaux de restauration qui y ont été faits sous la direction de M. Geslin de Bourgogne, on a pu lire une longue inscription en partie fruste, mais dont il reste cependant assez pour en faire connaître les auteurs et prouver l'existence de peintres verriers bretons : Estant procureur...
... botoute recteur por le tamps. p. olivier lecoq et iehn le
leneva victriers de lantreguer et fost ladicte vitre faicte des
oblacions et armosnes..... Les comptes de la fabrique de la cathédrale de Tréguier montrent ces artistes entreprenant, en 1468, la grande vitre de la métropole trécoroise; mais elle n'existe plus, et celle de Notre-Dame-de-la-Cour montre seule la manière de leur talent. Mais il est bien probable que la plus grande partie des vitraux de cette époque, des diocèses limitrophes, sont dus aux travaux de l'école de Tréguier.

Il est temps de se livrer à la description détaillée des écussons héraldiques et des sujets pieux de la magnifique fenêtré à meneaux flamboyants qui éclaire le maître-autel de Notre-Dame-de-la-Cour, en suivant pas à pas le Mémoire de M. Geslin de Bourgogne, dont il ne serait pas possible de s'écarter :

2^e série, t. III, p. 577 à 580, et le *Bull. de l'Ass. bret., classe d'arch.*, au Congrès de Saint-Malo en 1849, t. I, 4^e livr., p. 216, et suppl. à la 4^e livr., p. 279; Ch. Guimart, *Bull. mon. de M. de Caumont*, *ibid.*, p. 589; Geslin de Bourgogne, *Séances gén. de la Soc. fr. pour la cons. des mon. hist.*, tenues à Saint-Brieuc en 1847, p. 437, 439, et *Bull. mon. de M. de Caumont*, 1849, t. XV de la coll., p. 594, et Congrès scient. de Rennes en 1849, t. II, p. 94; A. de la Borderie, *Mél. d'hist. et d'arch. bret.*, 1854, t. I, p. 97; Henri du Cleuziou, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Vannes en 1856, *Bull.*, t. VI, 1^{re} livr., p. 84; Gaultier du Mottay, *Géogr. des Côtes-du-Nord*, 1862, p. 144; Pol de Courcy, *De Rennes à Brest et à Saint-Malo*, 1864, p. 135.

« La baie n'a pas moins de 7 mètres 50 centimètres de hauteur sur 4 mètres 20 centimètres de largeur. Presque un tiers entre dans l'amortissement, et un autre tiers est occupé par un couronnement architectural d'une grande élégance : ce sont les flèches gracieuses et élancées, les pinacles à crochets du xv^e siècle, grisailles qu'éclairent seulement quelques teintes qui laissent aux personnages situés au-dessous tout leur relief. La rosace flamboyante est semée d'anges à la chevelure dorée, jouant de la harpe ou brûlant des parfums dans des encensoirs d'or. Entre eux se trouvent rangés, dans l'ordre hiérarchique, les blasons des divers personnages aux *oblacions* et *aumosnes* desquels est dû le vitrail, ainsi que l'atteste l'inscription placée au bas. Les verres sont de petites dimensions.

« Au premier rang et en supériorité, on reconnaît les armes ducales de François I^{er}, non-seulement aux *hermines pleines*, mais encore à la devise : *A ma vie*, de l'ordre de l'Épi, dont il était fondateur. Donc le vitrail est antérieur à 1450, époque de la mort de François I^{er}.

« Au second rang sont deux princes du sang, son frère et son neveu ; c'est Pierre, comte de Guingamp (*parti de Bretagne et d'Amboise-Thouars*), qui avait épousé en 1431 Françoise d'Amboise, et qui reçut en 1450 la couronne ducale, sous le nom de Pierre II ; et François, comte d'Étampes et de Vertus (*parti de Bretagne-Étampes et de Bretagne*), marié en 1455 à Marguerite de Bretagne, qui fut en 1458 le dernier duc, sous le nom de François II, et mourut en 1488.

« Les armes des Geslin de Bourgogne, en alliance avec celles des Lalande de Calan et les armes des Rosmadec (*d'or à 3 gemelles de gueules*), se remarquent au troisième rang. Mais ces derniers écussons sont relativement modernes et ont dû remplacer ceux des Leroux, sieurs de Bourgogne, et des du Rufflan, sieurs de Bahen, qui transmirent par alliance, mais

seulement au xvi^e siècle, la seigneurie de Bourgogne aux Geslin, et celle de Bahen, dont la juridiction était à Notre-Dame même, aux Rosmadec.

« Au quatrième rang sont six écussons, dont deux d'évêque, deux d'abbés et deux en alliance. Le premier est *d'azur* (lisez *d'argent*) à 3 bandes de gueules, chargées de 7 vannets ou coquilles d'argent, qui est Pierre Huet, abbé de Beauport en 1442, mort en 1470. (Les armes de l'abbaye, placées dans la volute de la crosse, ne laissent pas de doute.) Le deuxième est *d'azur au cerf passant et chevillé d'or*, qui est Vincent de Kerléan, de la noble maison de Lisle, en Goëlle, abbé de Begard en 1443, plus tard chancelier de Bretagne, évêque de Léon en 1473, et mort en 1476. Les troisième et quatrième sont des alliances des Coëtmen, et appartiennent à Rolland, vicomte de Coëtmen, seigneur de Landegonnec, en Plourhan. Le cinquième est *d'argent au sautoir de gueules, accompagné d'un anneaulet d'or en chef et de 3 roses d'or*, qui est Jean de Coëtquis, de la maison de Kerneguez, près Morlaix, évêque de Rennes en 1450, transféré à l'évêché de Tréguier en 1453, mort en 1464. Le sixième est *d'azur à la fasce d'or, accompagné de 3 molettes de même*, qui est Jean Prigent, évêque de Léon en 1415, transféré à Saint-Brieuc en 1443, mort en 1470, dont il a été question en commençant.

« Au cinquième rang on en voit encore trois autres, qui bien qu'anciens semblent postérieurs à la fenêtre; ce sont les suivants : *d'argent à l'arbre portant le huchet ou oliphant de sable*, qui est Rougeard de Loguéran; *de gueules à la croix vidée, cléchée et pommetée d'or*, qui est Botterel de la Fontaine-Saint-Père, et *d'or aux 3 merlettes*, qui est Geslin de la Ville-au-Febvre, familles possessionnées au xv^e siècle dans les paroisses de Lantic et de Plourhan.

« Les costumes donnés aux nombreux personnages de cette splendide verrière sont ceux du xv^e siècle, et elle a dû être

exécutée postérieurement au mariage de Marguerite de Bretagne avec le comte d'Étampes, c'est-à-dire depuis 1455, puisqu'elle renferme les armes de ces nobles époux.

« Le troisième tiers de la vitre est occupé par dix-huit tableaux de 1 mètre de hauteur, représentant la légende de la Sainte Vierge; les personnages ont 60 centimètres. Ces tableaux sont divisés en trois rangs de six tableaux chacun; au dernier rang seulement, le premier et le dernier tableau manquent. Ils se lisent de gauche à droite et du haut en bas; ils ne portent pas d'inscription indicative du sujet.

« Le 1^{er} tableau nous montre saint Joachim et sainte Anne, père et mère de Marie, repoussés de l'autel par le prêtre Isaac, à cause de leur stérilité, tandis que les autres fidèles, et sans doute des étrangers, sous l'habit de pèlerin, sont admis à présenter leurs offrandes. Le saint et la sainte paraissent ressentir douloureusement l'affront qui leur est fait.

« 2^e et 4^e tableaux. — Après cette humiliation, sainte Anne prie devant l'oratoire élevé au bas de son jardin, et saint Joachim sur la montagne où il s'est retiré et où paissent quelques troupeaux. Un ange apparaît à chacun d'eux pour leur annoncer que leur prière est exaucée et qu'il leur sera envoyé une fille qui sera riche en mérites aux yeux de Dieu.

« 3^e tableau. — Tous deux reviennent chacun de son côté, *emortuum corpus*, dit la légende, et ils se donnent le chaste baiser, indiquant que la Vierge a été conçue moins par les sens que par la foi, car, dit saint Jean-Chrysologue, *transiverat tempus carnis*.

5^e tableau. — Naissance de la Sainte Vierge. Sainte Anne, encore couchée, la reçoit d'une autre femme avec transport. Saint Joachim contemple avec bonheur cet inestimable don de Dieu.

6^e tableau. — La Sainte Vierge enfant, monte pieusement, mais joyeusement, au temple, les mains jointes. Son père, du

bas des degrés, la regarde avec admiration, tandis que sa mère la suit du regard avec une expression de tendresse qui n'est pas exempte d'amertume ; du geste elle semble lui adresser une dernière recommandation ou un dernier adieu. Un prêtre se tient prêt à la recevoir à la porte intérieure.

« 7^e tableau. — Marie, toute jeune fille, est agenouillée devant un prêtre en habit monacal, lequel lui apprend à lire ; d'autres petites filles, suivant dans leurs livres, sont assises à l'entour. Le maître tient dans la main une forte verge. L'artiste, en nous montrant la loi du travail et la sanction dans toute sa rigueur, semble vouloir indiquer que la Mère même de Dieu n'a point été exempte de cette loi générale.

« 8^e et 9^e tableaux. — Plus avancée en âge, la Vierge, dans le riche costume du temps, prie sous une sorte de tente ou pavillon d'hermine ; puis elle file en lisant. Des anges se pressant autour d'elle présentent respectueusement les fuseaux et la servent à l'envi. Ses vêtements, les tentures qui l'environnent sont d'une richesse toute royale. C'est bien ici la *Regina angelorum*.

« 10^e tableau. — Le Mariage de la Vierge. Joseph et Marie sont agenouillés devant le grand-prêtre, qui unit leurs mains. Le premier porte la branche de lys, emblème de la virginité, dont il se constitue le gardien.

« 11^e tableau. — Annonciation. L'ange, entièrement vêtu de blanc, se prosterne devant le prie-Dieu sur lequel la Vierge est agenouillée. C'est dans l'attitude du plus profond respect que l'un remplit son message, en indiquant du doigt le phylactère qui porte la salutation angélique, et que l'autre reçoit l'ordre du Très-Haut. La figure de Marie s'illumine d'une joie douce et modeste.

« 12^e tableau. — Nativité. L'enfant Jésus vient de naître et est étendu sur un peu de paille, réchauffé par l'haleine des deux animaux. Marie, la première entre toutes les créatures,

est avant toute autre admise à l'adorer; elle est prosternée devant son divin Fils; son visage et sa pose indiquent tout ensemble le recueillement et le bonheur, la foi et la tendresse. Saint Joseph, debout dans le fond, une main sur le cœur, et l'autre sur son bâton de voyage, proteste dans ce respectueux éloignement de son dévouement sans bornes.

« 13^e tableau. — Manque.

« 14^e tableau. — Deux Mages se dirigent vers le tableau précédent, qui contenait sans doute le troisième Mage prosterné devant l'Enfant-Dieu.

« 15^e tableau. — Présentation au temple. Au milieu d'un groupe, saint Siméon saisit l'enfant avec un enthousiasme plein de respect, et, les yeux au ciel, il s'écrie : *Nunc dimittis !...*

« 16^e tableau. — Crucifiement. Marie et saint Jean tout en pleurs sont seuls au pied de la croix, du haut de laquelle Jésus, au moment de quitter cette vie, semble dire au monde : *Ecce mater tua !*

« 17^e tableau. — Résurrection. Le Christ s'élève triomphant hors du sépulcre; de la main gauche il tient la croix de triomphe, et de la droite il bénit. Les soldats, terrassés, regardent en silence.

« 18^e tableau. — Manque. C'était sans doute l'Assomption de la Vierge, conclusion nécessaire des joies et des souffrances de Marie. »

Après cette description détaillée, M. Geslin de Bourgogne fait les remarques iconographiques suivantes, pleines d'intérêt : « Dans tout le cours de la légende, le nimbe n'est donné qu'à Jésus, à sa mère et à sainte Anne; il est partout d'or. Sainte Anne est âgée, enveloppée du voile et du blanc costume de matrone. La Sainte Vierge ne porte de voile qu'au pied de la croix; partout ailleurs elle est jeune, en cheveux, élégamment vêtue du gracieux corsage du xv^e siècle, sur le-

que est posé un ravissant manteau bleu ou pourpre, garni d'une bordure en or, sur laquelle se répètent les monogrammes de Jésus et de Marie. Non moins Breton que chrétien, l'artiste a semé les hermines autour de la Vierge, comme pour les mettre sous la protection de la Mère de Dieu. Saint Joachim et saint Joseph portent de larges robes blanches et serrées autour des reins. Tous deux sont nu-tête et âgés. A la ceinture du premier pend toujours un large couteau dans sa gaine ; l'autre est caractérisé par son bâton tutélaire. Le grand-prêtre porte partout les ornements de l'évêque au xv^e siècle, et les prêtres de l'ancienne loi le costume des moines¹. »

Une chapelle latérale a été construite par l'évêque Jean Prigent. Dans ce transept il y avait une grande verrière et une fenêtre plus petite. Les vitraux de la grande sont presque entièrement brisés ; l'on n'aperçoit plus que quelques débris des animaux symboliques des Évangélistes, du soleil, de la lune et d'autres signes qui indiquent qu'autrefois on y voyait l'histoire de Jésus-Christ. La petite fenêtre est mieux conservée. En haut sont les armes de Jean Prigent, surmontées d'une crosse ; le panneau de droite représentait saint Nicolas revêtu d'une robe blanche, tenant un livre ; au-dessous, une foule d'individus des deux sexes et nus lèvent les bras vers lui. Une légende très-fruste laisse voir les caractères suivants :

S : nicol

ienno

s : leze

Le panneau de gauche représente saint Bernard vêtu de

¹ Geslin de Bourgogne, Mém. sur les principales verrières des Côtes-du-Nord, dans le *Congrès scient. de Franco* tenu à Rennes en 1849, p. 94.

blanc; de la main droite il tient un soleil; au-dessous sont trois mitres d'or adossées à trois crosses, avec une légende qui signifie comment le saint refusa trois évêchés :

Les trois mitres
signifiet coment
sein; bernard
fot à iij eve....

A une autre fenêtre est un fragment de verre qui vient évidemment de la chapelle et qui porte ces mots :

Jeans commencé par
m icha pgent eves....
da a iamais en ppét....¹

Dans une fenêtre de la nef, un seigneur donateur s'est fait peindre avec ses armes : *de gueules à la croix engreslée d'argent*, et sa devise : *Parler povez*. C'est un Coatgoureden².

PORHOËT. — Dans la portion du comté de Porhoët répartie à l'évêché de Saint-Brieuc, on trouve quelques églises à vitraux. Les trois vitres de La Ferrière représentent la généalogie du Christ, la vie de sainte Anne, la vie et le couronnement de la Vierge. Elles portent les dates de 1546 et 1551³. A Saint-Guen, ancienne trêve de Mûr, on peut noter la chapelle de Saint-Tugdual, du xvi^e siècle, qui renferme les

¹ Ch. Guimart, *Bull. mon.*, 1847, p. 589.

² Pol de Courcy, *De Rennes à Brest*, p. 135.

³ Marteville sur Ogée, I, 416; Geslin de Bourgogne, *Bull. de la Soc. d'émul. des Côtes-du-Nord*, 1869, t. VII, p. 177.

restes d'un jubé et d'une verrière¹. Au xvii^e siècle, la tradition des procédés de jours, et l'on trouvait encore des artistes petits villages. Les guerres de la Ligue a la conservation des églises et des vitraux L'abbaye de Lantenac, dans la paroisse d particulièrement souffert. Le comte Ann le sieur de Kercanzagor s'y étaient succéd taine d'années et y avaient établi l'un apr général de leurs brigandages. Après le paix par la soumission du duc de Mercœ à la réparation des désastres causés par En 1609, Claude Amyot, peintre verrie de La Tresve, fut chargé de poser des abbatiale de Lantenac, qui avait été com C'est ainsi que partout on pouvait se pro qu'on ne rencontrerait certainement pl ces points écartés.

¹ Gaultier du Mottay, *Géogr. des Côtes-du-Nor*

² De Barthélemy, *Ass. bret., classe d'arch.*, C 1869, *Bull.*, t. I, 4^e livr., p. 225.

V

ÉVÊCHÉ DE TRÉGUIER

Tréguier, autrefois ville épiscopale célèbre par sa longue suite d'évêques et par son official saint Yves, n'est plus aujourd'hui qu'un modeste doyenné relevant de Saint-Brieuc. Si ce diocèse n'était pas important par son étendue, il se recommandait d'ailleurs comme un puissant foyer intellectuel et artistique pour la Basse-Bretagne, et la réputation de ses écoles justifiait cette renommée.

La division de cet évêché était bien simple. La ville et ses alentours composant le fief épiscopal, le reste se divisant en deux archidiaconés : le grand archidiaconé de Tréguier et l'archidiaconé de Plougastel; ce dernier bien moindre que l'autre¹.

DOMAINE ÉPISCOPAL DE TRÉGUIER. — Au moyen âge, près de chaque évêché se trouvaient placées des écoles où les clercs se livraient à l'étude des sciences religieuses et

¹ Aur. de Courson, *Cart. de Redon*, p. cxci.

profanes, et où se formaient
avait à employer les talents
des temples du Seigneur.
distinguer en ce genre, et
struction réelle. Toute une
témoigne des connaissances
nait y puiser à l'envi. Dès
verriers se signaler par le
environs. Les verrières des
si ce n'est qu'au siècle
viennent à en nommer les
vant eux vivaient d'autres
leçons. L'on possède comme
ment les vitraux eux-mêmes
encore les registres des fautes
nement des paroisses consi-
bilité financière dont ils av-
nière source d'informations
beaucoup de soin par M.
ciennes enquêtes judiciaires
des nobles dans chaque édi-
les vitraux qui y existaient
teurs ou donateurs, attestent
Les archives des Côtes-du-
mine très-habilement explo-
duit n'a rien laissé à désirer
serviront de guide indispen-
intéressante de l'art breton

Dans le principe, les pro-
églises paroissiales n'avaient
la respectueuse reconnaissance
fait pour le bien de la reli-
choses finissent quelquefois

que la piété de la noblesse finit par céder le pas à son amour-propre, et ce n'était plus qu'en signe de supériorité féodale qu'ils faisaient peindre leurs armoiries sur les vitraux. Ces signes d'ambition et d'orgueil dans la maison de Dieu, là où il n'aurait dû y avoir qu'humilité chrétienne, excitèrent le zèle des évêques, d'autant plus que cette prétention allait jusqu'à transformer le droit de patronage et de protection en une espèce de propriété héréditaire de l'édifice lui-même. La généralité de l'abus au xv^e siècle, dans le diocèse de Tréguier, montre que bien auparavant la peinture sur verre y avait eu son établissement. C'est dans ces circonstances que Jean de Coatquez, de la maison de Kerneguez, évêque de Tréguier, rendit en 1455 des statuts synodaux pour obvier à l'usage abusif et sauvegarder les droits de l'Eglise, non-seulement contre les gentilshommes, mais encore à l'égard de simples bourgeois et marchands qui allaient jusqu'à vouloir imiter leurs seigneurs¹. Au diocèse de Nantes, les évêques se trouvaient, ainsi qu'on le verra, obligés de porter des statuts synodaux pour interposer leur autorité en semblable matière. Mais il n'était pas bien facile de toucher à cette coutume féodale, et les dispositions épiscopales couraient risque de ne pas avoir grand résultat.

Bien que des témoignages écrits prouvent dès le xiv^e siècle

¹ *Item quia non nulli nobiles et mercatores qui fenestras ecclesiarum et capellarum aliquando devotione, aliquando ambitione et superbiâ vitrare et vitris hujus modi arma et signa depingi faciunt prætenduntque per appositionem et picturam armorum et signorum hujus modi vitra memorata partes sibi aliquas appropriare ac eas et ea jure hæreditario possidere, nos declaramus arma et signa hujus modi nullum conferre titulum aut aliquam proprietatem seu possessionem in dictis vitralibus fenestris, sed ea omnia sicut alia cedere ædificia.* (D. Martenne et D. Durand, *Thes. nov. anecdot.*, IV, p. 1156; D. Morice, *Hist. de Bret.*, Pr., II, p. 1526.)

l'existence des peintres verriers de l'école de Tréguier, il faut entrer cependant dans le xv^e siècle pour connaître avec certitude le nom de ces artistes. Sur des vitraux l'on rencontrera leur nom, et les comptes de fabrique compulsés avec tant de succès par M. Anatole de Barthélemy, dans les archives des Côtes-du-Nord, qui n'ont pas gardé de secrets pour lui, vont, en nous en révélant les noms, nous dire à quelles conditions de rémunération leur talent se trouvait recevoir sa récompense et son prix. Il ne s'agit guère ici que d'avoir à transcrire en entier ses curieuses recherches.

On a cité plus haut la grande verrière de Notre-Dame-de-la-Cour, en Lantic, au diocèse de Saint-Brieuc, laquelle a gardé un fragment d'inscription peinte qui donne les noms des artistes trécorois chargés de l'exécuter : ... *estant procureur... botoute recteur por le tamps p. olivier lecoq et iehan le levenan victriers de lantreguer et fust ladicte vitre faicte des oblacions et avmosnes...*¹ Quels étaient ces artistes et leurs travaux? C'est ce que les communications de M. de Barthélemy vont apprendre.

Olivier Lecoq, de Tréguier, et Jean Le Levenan², son associé, travaillaient habituellement ensemble. Olivier Lecoq habitait dès 1462, à Tréguier, un *ostel* situé dans la rue Neuve, et payait au Chapitre une rente de trente sols. Il mourut avant 1496, époque à laquelle on lit dans les registres d'Alain Le Cozic, chanoine et receveur du Chapitre :

F^o 3. La rue neuve : Lucas le Vaill de rante chascun an dessus

¹ A. de Barthélemy, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, p. 216.

² Je verrais dans ce nom l'indication qu'il était originaire de Lanneven, trève de Botlezan. Je rejetterais Lesneven, situé dans l'évêché de Saint-Pol-de-Léon.

l'ostel et ses appartenances qui furent autrefois à feu Olivier Lecoq vitrier ¹. xxx⁴

Plus d'un siècle après, cette maison était encore connue sous le nom de *l'ostel feu Olivier Lecoq vitrier*.

Dans un ancien inventaire des titres du Chapitre de Tréguier, rédigé en 1565, on lit la mention suivante :

« Acte par lequel Olivier Lecoq cognoit debvoir à la fabrique xxx sols monnoie dessus sa maison et ses appartenances situées en ladicte rue (neuffve) payables à la purification Nostre Dame o com-dempnation par la court de l'official, anno Domini millesimo quadringentesimo xxiiij^e decembris ². »

Les registres du Chapitre de Tréguier, compulsés par M. A. de Barthélemy, établissent les comptes de ce qui était dû et payé aux deux artistes, et montre l'étendue et l'importance des travaux qui leur étaient commandés, ainsi que le prix alloué pour les rémunérer :

1468 et 1469. — *Compte de Bertrand du Boisgelin, chanoine.*

F ^o 9. Item à Olivier Lecoq et à son compaignon pour la grande vitre de l'argent du pardon.	ix ¹	x ²
Item pour une aultre foiz le 4 ^{er} jour de décembre reçeut ledit Lecoq et son compaignon. . .	viiij ¹	
Item (à défalquer) la rante de la messon dudit Coq pour ce present au deue de la fabrique. . . .		xxx ⁴
1470. F ^o 48. Item à Olivier Lecoq et Jehan Levenan pour la grande vitre de l'argent dudit pardon ³		xxx ¹
Item à Olivier Lecoq et Jehan Levenan vitriers		

¹ A. de Barthélemy, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, t. I, 4^e livr., p. 219.

² *Idem*, p. 228.

³ *Idem*, p. 219.

pour reparer la vitre de la chappelle S
rine du comandement de l'evesque le v
d'Aust.

Item à Olivier Lecoq et Jehan Leve
triers à valoir sur la grande vitre le xi^e
dit moys, ainsi sont poiez juccques auje
de la somme de cinquante livres sçavoir
la main dudit mestre Mahé et le sourplu
main dudit procureur.

Item le tiers jour d'octobre à Olivier
son compaignon à valoir en ladicte vitre

F^o 20. Item se descharge ledit procur
voir poyé à Olivier Lecoq et Jehan Leve
triers xi^e jour de novembre.

F^o 30. Item le vij^e jour de janvier p
procureur à Olivier Lecoq et Jehan Leve
triers.

F^o 24. Item le 4^{er} jour de mars. . . .

Item le xx^e jour d'apvril.

4474. F^o 23. Item le xxij^e jour de may

F^o 26. Item le xvj d'aougst.

F^o 27. Item d'avoir lessé à Olivier Le
trier à valoir en la grande vitre pour
dessus son hostel dudit an la somme de x
l'obligation de vij^l que maistre Henry
autrefois procureur de ladicte fabrique
ledit Coq dont fust appointé que pour est
d'icelle il eust poyé la moitié montant l
soe¹.

Cette grande vitre coûta en tout xi
qu'il résulte d'une quittance contex
signée *J. Levenan et Oliv. Lecoq V^{mr}*.

1484. — *Compte de Charles I*

F^o 24. Item d'avoir poyé à Olivier L
vitriers pour avoir fait et abillé les deux

¹ A. de Barthélemy, *Ass. bret., classe d'e*
t. I, 4^e livr., p. 230.

dont l'une d'elles estoit rompue par les prisonniers et l'autre devers la place de ville estoit toute brisée la somme de.

xl^s

F^o 25. Item d'avoir payé ausdits Coq et Lenevan pour avoir descendu le verre de la fenestre au-dessus de la librerie neuffve devers l'orologe et abillé et mis sellon l'œuvre de ladite librerie la somme de.

xx^s

Item d'avoir payé ausdits vitriers pour avoir mis à la vitre estante oudit cloistre une piece et à la fenestre estante à la chapelle Sainte Katerine deux pieces rompues¹.

x^s

Item d'avoir payé ausdits Coq et Lenevan pour aultres reparations faictes en toutes les vitres de ladicte esglise savoir es trois fenestres estantes au-dessus le cueur et la chapelle Saint Nicholas et ailleurs tout en tour².

l^s

On doit ajouter à ces renseignements que de 1469 à 1480, Lecoq travailla seul aux vitraux de la chapelle de Kermartin, fondée près de Tréguier par saint Yves, non loin de son manoir. C'est ce qui résulte des mentions suivantes, prises dans le compte de Yves Lesarat :

F^o 44. Item pour avoir payé pour vitrer la fenestre de la petite chapelle.

lxx^s

F^o 40. Item d'avoir payé à Olivier Le Coq pour une aultre reparacion des vitres.

x^s

F^o 45. Item se descharge d'avoir payé pour abiller la vitre de la grande fenestre qui estoit brisée.

4^s 2d

F^o 46. Item d'avoir baillé à Olivier Le Coq pour abiller les damages des vitres de ladicte cha-

¹ A. de Barthélemy, *Ass. brét., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, t. I, 4^e livr., p. 220.

² *Lettre à M. Henry de Gêrente sur les anc. peintres verriers de Tréguier*, par M. de Barthélemy, dans le *Bull. mon. de M. de Caumont*, 2^e série, t. III, 13^e vol. de la coll., 1847, p. 577 à 580, et *Ass. brét., id.*, p. 225.

pelle de Kermartin que Yvon Guillou le foul fist
esdictes vittres ¹.

4¹ x¹

En 1494, on voit dans un procès soutenu par l'abbaye de Bégard, ancienne paroisse de Guénezan, près Guingamp, qu'un vitrier du nom d'Olivier fut chargé de remettre dans la maitresse vitre de l'église de Péder nec l'image de saint Bernard et les armes de l'abbé. On est très-porté à penser qu'il s'agit de Le Coq, bien que le titre se contente de mettre : *Olivier dit vittrier* ².

Des nombreux vitraux qui garnissaient les soixante-huit fenêtres de la cathédrale de Tréguier, il ne reste aujourd'hui qu'un fragment conservé dans la sacristie et décoré des armes de l'évêque Jean de Plœuc, *d'hermines à 3 chevrons de gueules* ³.

Cela constituait une grande question dans l'ordre féodal que la prééminence du seigneur dans l'église sur les autres gentilshommes de la paroisse; c'était, il est vrai, une affaire d'amour-propre, mais c'était non moins une affaire d'intérêt, car les droits de patronage, de présentation et d'enfeu en étaient la conséquence; et le signe matériel de cette suprématie consistait dans la position de l'écu sur le vitrail, placé en supériorité sur tous les autres écussons. En cas de contestation, c'était à la justice du duc à intervenir et dire droit. Les anciennes archives des juridictions contiennent de précieux documents descriptifs que M. Anatole de Barthélemy a su, comme on l'a vu déjà, utiliser de la manière la plus cu-

¹ *Lettre à M. Henry de Gêrente sur les anc. peintres verriers de Tréguier*, par M. de Barthélemy, dans le *Bull. mon. de M. de Caumont*, 2^e série, t. III, 13^e vol. de la coll., 1847, p. 577 à 580, et *Ass. bret., id.*, p. 221.

² *Idem*, p. 221.

³ *Monogr. de la cath. de Tréguier*, par M. Pol de Courcy, 2^e vol., 4^e livr., p. 94 du Congrès de Morlaix de l'*Ass. bret.*, en 1850.

rieuse, et l'on va, d'après lui, en fournir encore des exemples.

Parmi les familles puissantes de l'évêché de Tréguier, les Arrel de Kermarquer tenaient un des premiers rangs. Ils portaient *écartelé d'argent et d'azur* avec une brisure d'une petite croix de gueules sur l'argent. C'était une vieille légende que cette brisure : dans les temps d'autrefois, un Arrel étant allé en guerre à la suite du comte d'Albret combattre les infidèles, ce baron lui avait permis d'ajouter cette petite croix à ses armes comme souvenir de la croisade et *pour l'exaltation des victoires qu'ils avoient eues ensemble*. Ce noble Breton, c'était *Olivier le Valeureux*, et au castel de Kermarquer l'on conservait encore deux coupes d'argent qui lui étaient attribuées et qui portaient également la petite croix dans un canton. Quoi qu'il en soit, les Arrel avaient leurs armes sur les vitraux peints des églises rurales de Saint-Laurent en Plouguenil, de Sainte-Marguerite en Trédarzec, de Saint-Nicolas en Trédarzec, de Trédarzec lui-même, de Pleumeur-Gautier, de Saint-Nicolas de Brélidy, de Coatascorn, de Lézardrieux. Ils les avaient aussi sur les vitraux des Jacobins de Guingamp ; ils les avaient enfin sur les vitraux de l'église des Cordeliers de Tréguier. C'est dans cet état de choses, qui montre à la fois quelle était l'étendue de leur situation féodale et de combien de vitraux, à la fin du xv^e siècle, les églises de la contrée se trouvaient douées par leur libéralité, qu'en 1504 Jean Arrel, seigneur de Kermarquer, fit poser dans une certaine chapelle de Notre-Dame de Tréguier un grand vitrail, témoignage de sa générosité. Son écusson s'y trouvait en supériorité, et sur la vitre il était représenté à genoux ainsi que sa femme, Jeanne de Plœuc, et ses deux fils, Guillaume et Pierre Arrel. Ce vitrail de Notre-Dame était probablement l'œuvre d'Olivier Lecoq.

Un autre gentilhomme de Tréguier, Amaury Duparc, fut on ne peut plus blessé de l'éclat que se donnait Jean Arrel.

Il prétendait que sa maison portait les mêmes armoiries; qu'à l'aide de cette confusion Arrel venait s'arroger des droits sur la chapelle de l'église de Notre-Dame, qui appartenait aux Duparc, et que c'était par usurpation que les Arrel y avaient mis leur écusson. La discussion s'envenimant, on en vint aux voies de fait, et un beau jour Amaury Duparc, accompagné de quelques nobles de ses amis, alla briser la fenêtre de la chapelle dans laquelle il prétendait avoir des droits à l'exclusion des Kermarquer. Alors eut lieu un procès. En 1505, Kermarquer édifia une longue enquête, qui existe encore aux archives de Saint-Brieuc, et qui paraît lui donner raison. Toutefois Amaury Duparc ne voulut point céder. L'on fit alors intervenir le premier hérault d'armes de la reine Anne, qui fut accepté pour arbitre avec quelques personnages de l'ordre de la noblesse. Ils déclarèrent que les Kermarquer étaient fondés dans leurs droits et que les Duparc ne pouvaient porter pour blason que *d'azur et d'argent à un lion en pal de l'un en l'autre*. Il fut donc obligé de se désister de ses prétentions et de reconnaître que c'était là leur blason véritable¹.

D'un autre côté, au couvent des Récollets de l'Île-Verte, François Arrel de Kermarquer disputait à Jean d'Acigné de la Roche-Jagu le droit de mettre ses armes dans la maîtresse vitre de l'église et dans celle du réfectoire. Jean d'Acigné l'emporta, et ce fut un peintre de Lannion qui exécuta les vitraux².

Olivier Lecoq disparaît de la scène artistique à cette époque. Mais l'école de Tréguier n'en continua pas moins ses travaux et ses succès. La renaissance offrait une nouvelle

¹ A. de Barthélemy, *Soc. fr. pour la cons. des mon. hist.*, séances tenues à Saint-Brieuc le 25 octobre 1847, p. 440, 441; *Ass. bret., classe d'arch.*, *Bull.*, t. I^{er}, suppl. à la 4^e livr., p. 217, 218.

² A. de Barthélemy, p. 441.

carrière aux artistes, et les peintres verriers n'y firent pas défaut.

Les registres capitulaires de la cathédrale de Tréguier, compulsés par M. A. de Barthélemy, relatent alors un autre artiste qui semble avoir succédé à Olivier Lecoq. C'est Jehan Macé, qui paraît avoir été quelquefois aidé par un peintre appelé dom Jehan Raoul. Le chapitre payait à Macé une pension annuelle pour l'entretien des verrières.

Compte de Jehan Le Cozic, chanoine.

1505. F° 30. Item d'avoir payé le tiers jour de juillet à Jehan Macé pour avoir faict xxxij piés de verre blans ou grand vittre de la tour neuve chacun pié iv sols iij deniers faisant ensemble la somme de. vi^l viij^s vid

Item d'avoir payé le x^e jour de juillet à Jehan Macé pour avoir recuit une ymage à ung personnaige o grand vittre de la tour neuve et garni de chaux ladite vittre la somme de ¹. xxx^s

1506. Item pour reparoy la vittre au costé de l'autier de Saint Yves à laquelle vittre il y a escript : *Geffroy Loff Lolliffant et Hervé Camblan.*

F° 50. Item d'avoir baillé à D. Jehan Raoul et à Jehan Macé pour avoir faict le timpran dessus le grand autier. l^s

Item d'avoir baillé ausdicts Raoul et Macé pour avoir faict les escussons en l'esglise contre la venue de la Royne. c^s

F° 51. Item d'avoir payé à Jehan Macé pour partie de poyement de sa panssion pour reparer les vitres de l'esglise. lx^s

Compte de Gonery le Pape, chanoine.

1507. Item d'avoir payé à Jehan Macé le quart jour d'aoust pour ung panneau de verre savoir un

¹ A. de Barthélemy, p. 221.

pié et demi de verre blanc qu'il a mis au fenestre de la chambre où demeure le secrétaire de l'esglise en ladicte esglise.

viiij^s iv^d

Item d'avoir poyé le xxviiij^e jour de décembre à Jehan Macé vitrier par le commandement de Messieurs du chappistre pour deux années que ledit Macé a justifié luy estre deubs du temps de Maistre Alain Le Cozic de ses gaiges pour avoir réparé et entretenuz les vitres tant haultes que basses de l'esglise et pour ce que ledit Jehan Macé disoit avoir fait marché le temps passé de entretenir lesdictes vitres en reparacion por la somme de six livres chascun an et ainsin luy ay baillé pour lesdictes deux années.

xij^l

Compte de Jehan Gourmelon, chanoine.

1546. F^o 26. Item poyé à Jehan Macé pour faire de nouveau un panneau de vitre blanc et rabiller deux aultres et aussy reparer les aultres vittres à ladicte esglise.

xxx^s

A Jean Macé succède Jean Le Bornic, mais qui n'est connu que par la seule mention qui suit :

Compte de Roland le Bener, chanoine.

1523. Item poié à Jehan le Bornic par le commandement de messieurs seigneurs pour reparer les vittres de ladicte esglise hault et bas et cloestre.

x^l iv^s

Quelques années après apparaît Guillaume Michel, qui pendant près de trente-cinq ans travaille à enrichir de vitraux les paroisses du diocèse de Tréguier.

1532. Item poié à Guillaume Michel vitrier pour avoir garny de verre blanc ung..... de N. D. estant au revestier et avoir painct la chasse d'ycelle ymaige.

xv^s

Compte de Jean de Moustouren, chanoine.

1553. F° 24. A Guillaume Michel vitrier pour
avoir réparé les vittres de la chapelle Saint-Yves à
Kermartin ¹. xlvij^s vijd

Extraits des Registres capitulaires.

1565. — Du vendredi 16 février.

F° 44. Mandatum fuit procuratori fabrice dare
Guillelmo Michel vitriario et pictori summam xj li-
bras pro intersigniis et aliis expensis que predictus
Michel fecit in obsequiis generosi Johannis de Bri-
tanniâ gubernatoris ducatûs Britannie. xi^l

F° 48. Guillermus Michel vitriarius pactus est
versus predictum Fleuriot ut procuratorem fabrice
ut repararet vitras hujus ecclesie simul cum vitris
sacelli beati Yvonis Kermartin et pro hujus modi
pactionis habebit predictus Michel centum libras
monete usualis. c^l

F° 52. Mandatum ut Guillermus Michel pictor
ostendat die lune proxime ventura stomata sive in-
tersignia prepotentis viri domini de Coattredevez
ante quod collocentur in quodam vitro existente
supra chorum dicte ecclesie.

1567. F° 104. Marché fut faict avecques Guil-
laume Michel vitrier à racotrer les vitres de ceste
eglise pour la somme de vingt pistoletz et un escu
d'allianze et fut accordé aussy qu'il tiendra en
bone et debue reparation lesdites vitres et aura du
procureur de la fabrique chacun an pour ladite
bone et honeste reparation dix livres monoie. x^l

¹ A. de Barthélemy, *Lettre à M. Henry de Gêrente sur les anciens
peintres verriers de Tréguier*, dans le *Bull. mon. de M. de Caumont*, 1847,
2^e série, t. III, 13^e vol. de la coll., p. 581; *Ass. bret., classe d'arch.*, Con-
grès de Saint-Malo en 1849, *Bull.*, t. I, 4^e livr., p. 223.

Compte de Baptiste Le Gras, chanoine.

4574. A Guillaume Michel vitrier pour un panneau de vitre.	xlv ^s
A Guillaume Michel vitrier pour un panneau de vitre à la chapelle Saint-Yves à Kermartin.	xl ^s

Compte de Jacques Fleuriot, chanoine.

4590. Item baillé à Guillaume Michel vitrier pour avoir réparé la grande vitre de la chapelle Saint-Yves et fait deux fenêtres de voires à la grande eglise l'une à la chapelle Saint-Tugdual et l'autre au chœur à l'endroit du petit ansault du costé de l'épître ¹	vij ^s	x ^s
--	------------------	----------------

Un autre compte du chapitre, auquel il manque un grand nombre de feuillets, contient les deux mentions suivantes :

4584. D'avoir poyé à Guillaume Michel pour peindre des images en la chapelle de Saint-Yves xl pistoletz.	
D'avoir poyé à Guillaume Michel pour accoustre les vittres de la grande eglise ²	xxx ^s

Compte de Roland Ropartz, chanoine.

4589. Item pour les obsèques de la Royne mère célébrées en ladite eglise, poyé à Guillaume Michel painctre pour les armoyeries trois escus et demy ³.

Les registres capitulaires de la cathédrale de Tréguier, dont l'exploration est toujours due à M. Anatole de Barthé-

¹ A. de Barthélemy, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo en 1849, *Bull.*, t. I, 4^e livr., p. 222, 223.

² *Idem*, p. 229.

³ *Idem*, *Bull.*, t. I, suppl. à la 4^e livr., p. 279.

lemy, vont montrer pour le xvii^e siècle la continuation de l'école artistique des peintres verriers ou des vitriers, comme on le disait alors, la fabrication des plaques de verre et leur peinture paraissant souvent se confondre dans la pratique. Ces registres sont tenus avec régularité. Il y avait à cela une raison générale de comptabilité financière ; mais un autre motif spécial nécessitait aussi de garder exactement note des dépenses effectuées pour l'entretien et la réparation des vitraux. Elles n'étaient pas toutes, en effet, à la charge de la fabrique, et quelques-unes étaient remboursables par des tiers. Si le seigneur avait des droits, il était, par contre, tenu de certaines obligations. S'il pouvait mettre son blason en supériorité sur le vitrail, il lui incombait de tenir cette verrière en état, et à défaut par lui de ce faire, après mise en demeure, le chapitre pouvait y pourvoir à ses frais avancés, et même concéder à d'autres le droit d'armoiries dont on semblait faire abandon. C'est ce qui est établi par un jugement de la Cour des regaires de Tréguier, en date du 21 juillet 1602, c'est-à-dire par la juridiction épiscopale. Voici le texte de cette sentence, utile tout d'abord à donner, parce qu'on y trouve et les indications des seigneurs ayant leurs armoiries sur les vitraux de la cathédrale, et la détermination juridique des moyens de coaction employés à l'égard des nobles qui, peu soucieux de garder le souvenir de leurs ancêtres, laissaient dépérir les vitraux que leur libéralité avait donnés à l'église pour témoigner à la fois et de leur piété et de leur patronage féodal.

Jugement du 21 juillet 1602.

Du jugement de la court du regaire de Tréguier l'audiance tenant davant monsieur le senéchal, presant et assistant monsieur l'alloué d'icelle a comparu de sa personne venerable missire Mathurin L'hostis recteur de Plongonnez chanoine en l'eglize cathedrale

dudit Treguier et à presant procureur et administrateur de ladicte eglise et chappelle monsieur Saint Yves demandeur en requeste par laquelle il a remonstre que les vitres desdites eglise et chappelle en plusieurs endroictz sont cassées, brisées et rompues tellement qu'il est malaisé de dire la messe ny celebrer le service divin en plusieurs chappelles mesmes au cœur de ladicte eglise cathedrale et que esdictes chappelles et vitres plusieurs gentilzhommes à lui incogneuz ont encores leurs armes et intersignes demonstranz qu'ils estoient et sont tenuz d'entretenir lesdictes chappelles et vitres ce qu'ils n'ont fait ny ne font aucun debvoir de faire au prejudice du publicq service de Dieu et entretenement de ladicte eglise laquelle se cassemate et ruyne à ces moyens requis que estat eust été faict desdites vitres et armoiries y estans et qu'il lui eust été permis faire appeller ceulx qu'il pourra congnoistre porter lesdictes armes et ceulx qui y pourroient pretendre interest par ban et cry publicq à la croix du Martray à jour de marché pour reparer lesdictes vitres avecq intimation que sur leur deffault ledit demandeur pourra bannir ladicte reparation et bailler désormais lesdictes vitres à ceulx qui deuement repareront lesdites chappelles et vitres avecques pouvoir d'y mettre leurs armoyryes et intersignes comme pouvoient faire les precedantz qui ont manqué et failly à leur debvoir laquelle requeste contient en expédition que ceulx qui pretendent armoiries, escussons et interest particulier auxdictes vitres soient appelez tant en personne et domicile pour le regard de ceulx dont ledit demandeur a congnoissance que par ban et cry publicq pour le regard de ceulx qu'il ne cognoist suyvant laquelle expedition dattée du trentiesme may dernier signée Jean de la Noë icelluy demandeur a remonstré avoir par le moyen de maistre Ollivier de Quefelec sergent de ceste court donné assignation à tous lesdictz pretendantz lesdictes armoiries, escussons et interest particulier aux vitres desdictes eglizes comparoir ce jour ceans pour se voir condampnez ausdictes reparations ou sur leur deffault icelles estre baillées à qui vouldra les prandre désormais ausdictes conditions cy davant recquerant que ledit sergent ouy sur l'effect desdictes bannyes appel eust esté faict desdictz pretendantz lesdictes armoiries, escussons et interest particulier ausdictes vitres et ledit le Quefelec presant de sa personne jure par sermant dire veritté et interrogé a par sermant affirmé avoir à la requeste dudit L'hostis oudit nom banny et proclamé à haute et intelligible voix pres la croix du Martray de ceste ville estant au bout de la halle d'icelle, carrouere et aultres endroictz accoustumés à faire teilles et pareilles proclamations de justice les mercredis cinquiesmes douziesmes et

dix neufviesme de juign aussy derniers jours de marché en ladicte ville tout l'effect teneur et substance de ladicte recqueste et de l'expedition d'icelle et déclaré à tous ceulx et celles qui ont et pretendent armoiries, escussons et interrest particulier ausdictes vitres desdictes eglizes que faulte à eulx de faire reparer lesdictes vitres elles seront baillées a ceulx qui deuement le vouldroict reparer et entretenir en ladvenir avecq pouvoir d'y mettre leurs armoiryes et intersignes comme pouvoient auparavant faire ceulx qui ont manqué et failly auxdictes réparations donnant à ceste fin terme et assignation à ceulx et celles qui pretendent aulcun dict interrest aux reparations desdictes vitres qu'ils eussent à comparoir ce jour lieu et heure ceans pour se voir condampner ausdictes reparations ou sur leur deffault icelles estre baillées à qui les prendra desormais ausdictes conditions et entr'autres avoir esté presentz et par luy appelez à recordz Mathieu levraison et Houel le Borgne lesquelz presantz de leurs personnes jurés pareillement et interrogées ont conformément dit avoir esté presantz à voir et ouir ledict le Quefelec faire lesdictes bannyes aux jours, lieux et endroictz cy davant declarez et en lendroict appel faict par ledict sergent de tous ceulx et celles qui ont et pretendent armoiryes, escussons et interrest particulier aux vitres desdictes eglizes a comparu de sa personne nobles home Henry de Kerguech sieur de Kericu, le Verger, Karrest, etc., lequel a dit les vitres estantes en ladicte eglize cathedrale au cœur d'icelle au dessous des petites portes l'une d'un costé l'autre de l'autre luy appartenir et fait offre de les reparer dans la Saint Michel prochaine venant aussy a comparu de sa personne noble maistre Gilles le Bugalle mary espoux de damoiselle Francoyse Estienné sieur et dame de Kernechmartin qui a dit avoir une vitre en ladicte chapelle de Saint Yves et offert la reparer dans la Toussaintz prochaine venant, et tous les aultres pour navoir comparuz ny aulcun pour eulx ont esté jugez defaillantz vers et contre ledict demandeur en l'assignation qu'ils avoient comparoir ce jour lieu et heure ceans par le proces verbal des bannyes cy davant cotez en l'endroict apparu pour record du presant deffault sur quoy faisant droict ont esté lesdictz sieurs de Kericu et Bugalle de leurs consantemantz condampnez reparer lesdictes vitres qu'ilz ont adonné avoir en ladicte eglize cathedrale de Lantreguier et chappelle de Saint Yves dans lesdictz termes de Saint Michel et Toussaintz prochains venantz et ordonne que les defaillantz seront inthimés à ban et toutes inthimations que faulte à eulx de comparoir que les vitres dont est cas seront baillées par ledict demandeur audict nom à aultres à la meilleure condition

qui se presantera et permis de bannir et appeler par ban tous pretendantz interrest ausdictes vitres aulx paroesses de ceste jurisdiction et aulx villes de Lannyon, Morlaix, Guingamp, Pontrieu, la Rochederrien et aultres et pour faire les exploictz en ce requis ont esté les sergentz de tous seigneurs haultz justiciers commis faisantz de leurs exploictz deue relation. Faict en l'auditoire à Lantreguier le mercredy vingt uniesme jour de juillet an mil seix centz deux¹. »

C'est que dans ce temps-là la constatation et la conservation des armoiries sur les vitraux était regardée comme chose d'importance. Dans la même année 1602 était dressé un procès-verbal des armoiries et écussons qui se trouvaient aux pignons et vitres du grand autel et de l'autel Sainte-Catherine, dans l'église de Ploumiliau. Ce document, important au point de vue héraldique, et dont l'on doit la découverte à M. du Cleuziou, a conservé le nom de deux artistes trégorrois appelés sur les lieux pour surveiller cette opération, Fiacre Delahaie, maître architecte, et Jean Morvan, maître peintre. M. du Cleuziou croit qu'on peut attribuer au premier les nombreuses réparations faites vers cette époque aux églises et chapelles du pays, et au second certaines verrières de la fin du xvi^e siècle dont on retrouve encore d'assez beaux débris dans le Lannionnais².

Il n'y a qu'à aborder maintenant les registres capitulaires, qui vont nous donner les noms des verriers du xvii^e siècle et les travaux par eux entrepris et payés à Tréguier. L'on va voir d'abord dans les comptes des chanoines figurer Hervé Bourriguen, qui appartenait à une famille d'artistes, dont l'un, Hervé, était attaché à l'évêché de Tréguier, tandis que

¹ *Lettre à M. Henry de Gêrente sur les anciens peintres verriers de Tréguier*, par M. A. de Barthélemy, dans le *Bull. mon. de M. de Caumont*, 1847, 2^e série, tome III, 13^e vol. de la coll., p. 582 à 585.

² Du Cleuziou, *Bull. de la Soc. d'ém. des Côtes-du-Nord*, t. I, p. 16

Jacques et Hamon Bourrighuen, exerçaient leur
au, dans le diocèse de Saint-Pol-de-Léon.

Compte de Guillaume Poulain, chanoine.

Pour la dépence faite lorsque l'on passa le marché
q M. Hervé Bourrighuen et Yves le Berre vitriers
grandes ruynes des vittres de ladicte église causées

.....	36 ^s
applie ledit comptable luy estre al-	
ge la somme de 483 livres qu'il	
MM. Hervé Bourrighuen et Yves le	
vitriers et ce pour le nombre de	
erre tant neuf que vieulx par eulx	
de ladicte église à raison de 3 sols	
neuf et de 2 sols 6 deniers par	
erre.	483 ^l
ir fait raccomoder sept panneaux de	
payé à M. Yves le Berre vitrier. . .	4 ^l 46 ^s

Compte de Michel Thepault, chanoine.

Lagot, vistrier, pour avoir remis six	
istres en la chappelle Monseigneur	
anneaulx en la grande église et mis	
en plomb neuf payé.	23 ^l 5 ^s

Compte de Thomas Bodever, chanoine.

r Lagot vitrier pour avoir accomodé	
r de l'église Saint Tudual.	7 ^l 40 ^s

Compte de Pierre Favoy, chanoine.

M ^e Jean Lagot vitrier donné trante	
valloir aux reparations qu'il auroit	
grande vitte et aultres de ladicte	
ittance, cy.	30 ^l
e seiziesme dudit mois de décembre	

donné à M^e Allain vitrier pour 45 pieds de vitre qu'il avoit employées de neuff en la sacristie de la-dicte eglise et raccomoder les vieilles vittres et les armoyries des armes du chappitre. 44^l 40^s

1634. F^o 66. Le douziesme dudict mois d'apvril donné à M^e Allain Hervé vittrier 36 sols 6 deniers pour onze pieds et demy de verre et de gaulles de fer pour les vittres de la chappelle Saint Yves. . . . 36^s 6^d

F^o 73. Le dix huictiesme octobre donné à M^e Allain Hervé peintre pour avoir peint le pommeau et feillages de la pointe du clocher. 9^l

L'on vient de voir, en suivant le cours des années écoulées, à Hervé Bourriguen succéder Jean Lagot, et ensuite Alain Hervé, modestes artistes dont le nom est aussi obscur que la naissance; mais ici la scène va changer, et nous allons voir apparaître un gentilhomme de la bonne noblesse du pays, Yvon Derrien, sieur de Ponthis, prenant la qualification de *vitrier* et traitant avec le chapitre pour le raccommodage et le rétablissement des panneaux de vitre. Cette maison était connue dès le xv^e siècle dans le diocèse de Tréguier. Les Derrien étaient seigneurs de la Ville-Neufve, de Goasfion, de Ponthis, et portaient *d'argent à deux lions de gueules affrontés*. Dans les registres du Parlement de Bretagne pour la réformation de la noblesse, l'on trouve un arrêt de maintenue, du 1^{er} avril 1669, déclarant un Jean Derrien noble d'extraction, employé au rolle de la jurisdiction royale de Lannion¹.

Il est certain que l'industrie du verre et tout ce qui s'y rattache n'entraînait pas dérogeance à la noblesse. C'était là le privilège des gentilshommes verriers, fabriquant, comme l'on disait, le verre l'épée au côté. Il y aurait lieu d'induire de ce traité que la fabrication du verre et son ornementation

¹ Le chevalier de Beauregard, *Nobiliaire de Bretagne*, p. 130.

par le décor de la peinture n'étaient point séparés au moyen âge; que cette réunion sur la même tête des deux titres d'industriel et d'artiste subsista longtemps même après, la fabrication et fourniture du verre se liant intimement à sa peinture, le tout nécessitant également l'emploi du fourneau. On conçoit d'ailleurs que la peinture sur verre, presque uniquement employée pour le service de la religion et l'ornement de la maison de Dieu, ne devait être regardée que comme une occupation non moins pleine d'honneur que de piété.

Compte de Guillaume Bodever, chanoine.

1638. F^o 43. A Yvon Deryen, sieur de Ponthir, pour avoir accommodé les vistres de la chappelle de Saint Yves la somme de 44 livres cinq sols suivant la quittance du mois de may 1637. 44^l 5^s

F^o 46. Plus payé au Ponthir vistrier pour raccomoder la vistre du chapistre. 3^l

F^o 47. Plus payé au Ponthir vistrier suivant sa quittance du 18 may. 6^l 5^s

F^o 47. Plus auroiet payé à Quelen vistrier pour avoir accomodé les vistres de ladicte cathédrale suivant marché. 412^l 5^s

Compte de René de Rosmar, chanoine.

1648. Travaux de Maquet et Robin vistriers dans le chœur de la cathédrale de Tréguier et à Saint-Yves se montant à. 132^l 42^s

Compte de Michel Thepault, sieur de Rumelin.

1652. Le mardi 18^e juin payé à Robin vitrier pour deux panneaux de vieux verre mis en plomb neuf auxquels y avoit 42 pieds et qui furent placés sur le chœur à raison de 4 sols par pied mis en place. 48^s

Le 19 juin pour deux autres panneaux. 52^s

Le 21 pour un panneau de verre neuf auquel il y

avoit 8 pieds payé à raison de 8 sols par pied. . . .	3 ^l	4 ^s
Plus une plaque de verre employée à réparer les soufflets de la rose de la grande vitre près le portail des cloches.		25 ^s

Compte rendu par Aliette de Trogof, dame de Penteven, pour feu Guillaume de Trogof, son frère, chanoine.

1653. Le 4^e febvrier ledict deffunct fist visiter le haut et le bas de ladite eglise cathedrale par Robin vitrier, Pelletier couvreur, etc., pour reconnoître l'indigence des vitres et couvertures.

1654. Robin répare les vitraux de la sacristie ainsi que ceux de la chapelle Notre-Dame-du-Folgoët dans la cathédrale de Tréguier.

Compte de Yves de Hallegouët, chanoine.

1658. F ^o 48. Plus au Traon vitrier qui auroit mis en place un grand panneau de vitre au trou de la vitre par où estoient entrés les volleurs dans la chapelle Saint-Yves.	4 ^l	40 ^s
---	----------------	-----------------

Compte de Jean Cadier, sieur de Kerderec, chanoine.

1662. F ^o 24. Au mois de janvier payé au Ponthir et au Traon vistriens pour avoir raccomodé les vitres à S.-Yves.	3 ^l
--	----------------

Compte de Pierre de la Grève, chanoine.

1664. F^o 26. Le 26 janvier payé au Pontir vitrier pour avoir rétabli un panneau de vitre en la chapelle St-Tugdual.

1665. A Jean Charles comme ayant fait de grandes réparations aux vitres de la cathédrale et de Saint-Yves.

1666. Item travaux en continuation.

Compte de René de Rosmar, sieur de Coëtleven, chanoine.

1666. Suivant délibération du chapitre payé au vitrier pour l'escusson des armes de Bretagne mis en la vitre du bas de la chapelle du duc. 5^l

Compte de Yves du Hallegouët, chanoine.

1673. A Jegot, travail aux vitres placées en haut de la chapelle Saint-Fiacre de la cathédrale.

1684. A Pierre David de Lannion. Travail dans plusieurs des chapelles de la cathédrale; exécution des vitraux peints couverts des blasons de la famille d'Olivier de la Rivière, sieur du Plessis et gouverneur de Saint-Brieuc ¹.

Le xviii^e siècle ne passe pas pour avoir été une époque bien florissante pour la peinture sur verre. L'architecture du moyen âge était tombée dans un complet discrédit. Elle avait été frappée par la mode, qui revenait au grec et au romain. L'art chrétien était abandonné pour l'art antique, ou plutôt pour les pastiches sans goût de la grande antiquité classique. On n'admettait plus que des verres blancs dans les ouvertures des fenêtres. La Bretagne se tenait heureusement en arrière de ces prétendus progrès. L'école des verriers de Tréguier se soutient, faiblement il est vrai, mais enfin on la voit se sou-

¹ A. de Barthélemy, *Lettre à M. Henry de Gêrente sur les anciens peintres verriers de Tréguier*, dans le *Bull. mon.* de M. de Caumont, 1847, 2^e série, t. III, 13^e vol. de la coll., p. 581, et *Notice sur qq. peintres verriers de Bret., Ass. bret., classe d'arch., Congrès de Saint-Malo, Bull.*, t. I, p. 225, et suppl. à la 4^e livr. du t. I, p. 279.

Charles de la Rivière, seigneur du Plessis, par arrêt de maintenue du 26 mars 1669, avait été déclaré noble d'ancienne extraction; employé au rôle de la juridiction royale de Saint-Brieuc. *D'azur à la croix engreslée d'or.* (Le ch. de Beauregard, *Nob. de Bret.*, p. 313.)

tenir encore. C'est ce que viennent attester les comptes capitulaires de la cathédrale de Tréguier. En 1702, le compte du chanoine Claude Boscher mentionne un François Robin¹. En 1714 et 1715, les comptes du chanoine Jean Ouin mentionnent un Maurice Robin, peintre vitrier². En se reportant au siècle précédent, on voit que la profession s'était continuée chez les Robin jusqu'ici. Pierre Behic, qui se qualifiait dans une enquête en 1756 de *maître vitrier expert en art héraldique*, faisait en 1768, pour 6 livres, une vitre dans la chapelle Saint-Adrien de Trélévern³. En 1770, le chanoine Jean Masnadou paye 5 livres 10 sous pour la maîtresse vitre de Tonquédec⁴.

On trouve dans les autres paroisses relevant directement du fief épiscopal de Tréguier des vitraux peints. L'église du Minihiy-Tonquédec fut érigée en collégiale par Rolland, vicomte de Coëtmen, en 1447, et son service confié à un doyen et cinq chanoines. Sa maîtresse vitre, belle verrière du xv^e siècle, fait voir les armoiries seigneuriales, *de gueules à 9 annelets d'argent*, qui sont de Coëtmen. Elle renferme plusieurs scènes de la vie de Jésus-Christ. Les panneaux inférieurs représentent saint Pierre, patron de la paroisse, sainte Marguerite et saint Christophe; puis Rolland de Coëtmen et Jeanne Agier, sa femme, fondateurs de la collégiale, et Jean de Coëtmen, leur fils, époux de Jeanne de Pont-L'Abbé, donateurs du vitrail, et reconnaissables aux armoiries peintes sur leurs vêtements. Ces nobles seigneurs agenouillés sont, comme d'usage, présentés par leurs saints

¹ A. de Barthélemy, *Ass. bret., classe d'arch.*, t. I, suppl. à la 4^e livr., p. 280.

² *Idem*, Congrès de Saint-Malo, *Bull.*, t. I, 4^e livr., p. 227.

³ A. de Barthélemy, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo, *Bull.*, t. I, 4^e livr., p. 228.

⁴ *Idem*, suppl. à la 4^e livr., p. 280.

patrons¹. Ce vitrail fut réparé en 1770, si l'on s'en rap-
à ce passage du compte du chanoine Jean Masnadou
« demande allocation de 5 livres 10 sous payés pour la
tresse vitre de Tonquédec². » La chapelle des Cinq-Plai
Serval, datant de 1544, possède encore quelques vitraux
riés et des peintures à fresque qui attirent l'attention³.

GRAND ARCHIDIACONÉ DE TRÉGUIER. — Une
scription picturale sur un vitrail de l'église paroissial
Pleumeur-Bodou vient dater cette vitre et la faire rem-
au xiv^e siècle. Elle n'existe plus, il est vrai, mais ell
authentiquement relatée dans une longue enquête judi
rédigée en 1628 par M. Pierre Poussepin, conseiller du
en sa Cour du Parlement de Bretagne, au sujet de l'ins
pendante entre Gilles Le Borgne, sieur du Gouazven,
trand Esmangart et François du Cozkaër, sieur de Ba
pour fixer leurs prééminences prétendues. Il y est ér
qu'au bas de la maitresse vitre de Pleumeur-Bodon on li
« an mil trois centz quatre vingtz six au mois de fev
cette fenestre fust acheuée et ce mesla rolland de m
haie. C'est un gentilhomme de la famille noble de Mesai
paroisse de Pleumeur-Bodon, et sur cette maitresse
étaient représentés plusieurs de ses parents ainsi que
blasons. Sur les vitraux de l'église de Trébeurden on v
aussi des membres de la famille de Mesanhay, et M. A
Barthélemy, à qui on doit ces renseignements, a été

¹ P. de la Bigne Villeneuve, *id.*, t. IV, 2^e livr., p. 139; Gaultier du
Mottay, *Géogr. des Côtes-du-Nord*, p. 683; Pol de Courcy, *De Rennes à*
p. 309.

² A. de Barthélemy, *Ass. bret., classe d'arch.*, t. I, suppl. à la 4^e
p. 280.

³ Gaultier du Mottay, *Géogr. des Côtes-du-Nord*, p. 597.

d'abord à y reconnaître le nom de l'artiste qui les avait exécutés¹. Ne serait-ce pas assurément du plus haut intérêt de voir à cette époque un noble seigneur ne pas dédaigner le pinceau, et de même que René d'Anjou, roi de Provence, s'acquérir comme lui par les arts une célébrité non moins durable que par la gloire des armes? Mais n'était-ce pas une illusion? Plus tard, M. de Barthélemy lui-même a cru qu'il avait confondu ainsi l'artiste et le donateur². C'est possible, et le sens de l'inscription n'est pas clair. Peut-être n'a-t-elle pas été correctement lue par le commissaire enquêteur. Roland de Mesanbay a bien pu aussi être à la fois le peintre et le donateur, bien que cette dernière qualité paraisse être la plus vraisemblable.

Il y avait encore dans les environs de Tréguier des vitraux qu'on pourrait attribuer au xiv^e siècle. A Pommerit-le-Vicomte, la maîtresse fenêtre de la paroisse appartient à l'architecture ogivale de ce temps, et ses meneaux en pierre encadraient autrefois de fort beaux vitraux de couleur; mais cette grande ouverture est veuve maintenant de sa verrière³. A Saint-Jean-Kerdaniel, trêve de Plouagat, existe la chapelle Saint-Guignan, du xiv^e siècle; on y voit quelques restes d'une très-ancienne verrière⁴.

Le xv^e siècle est plus abondant. On a vu qu'en 1494 le vitrier Olivier fut chargé de remettre dans la maîtresse vitre de l'église de Péder nec l'image de saint Bernard et les armes de l'abbé de Bégars. On peut citer de cette époque la cha-

¹ A. de Barthélemy, *Séances de la Soc. fr. pour la cons. des mon. hist.*, tenues à Saint-Brieuc en 1847, p. 441, et *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Saint-Malo en 1849, t. I, 4^e livr., p. 216, 219, 229.

² *Ass. bret., classe d'arch.*, *Bull.*, t. I, suppl. à la 4^e livr., p. 279.

³ Marteville sur Ogée, *Diet. de Bret.*, II, p. 316; Gaultier du Mottay, *Géogr. des Côtes-du-Nord*, p. 164.

⁴ Gaultier du Mottay, *id.*, p. 526.

pelle de Langoërat, en Kermoroch, ancienne trêve de Squiffiec, remarquable par ses vitraux¹; l'église de Locquenvel, renfermant de curieux vitraux coloriés représentant la légende de son patron Envel, saint abbé qui vivait, dit-on, vers le vi^e siècle, et a donné son nom à la paroisse²; l'église de Bourbriac, où saint Briac est honoré et où les transsepts sont éclairés par de vastes verrières du xv^e siècle³; l'église de Saint-Fiacre, trêve de Plésidy, dans le style flamboyant, et qui est garnie de vitraux portant les armes de la famille Le Gonidec de Traissan⁴. On voit dans l'église récemment reconstruite de Kerbors, ancienne trêve de Pleubihan, des vitraux coloriés provenant de l'ancien oratoire⁵. Il faut remarquer aussi l'église de Quemper-Guézennec, dont la baie est toute semblable à celle du transsept Midi de la cathédrale de Saint-Brieuc⁶.

L'époque du xvi^e siècle se présente florissante. L'école des peintres verriers de Tréguier est non moins riche en vitraux peints que lors du siècle précédent, et le diocèse de Tréguier peut en montrer un bon nombre où la beauté du dessin n'est égalée que par la richesse de la couleur vivement transparente. C'est parmi les verrières qu'on va citer qu'il faut chercher à distinguer les œuvres des artistes dont on a cité les noms et qui n'avaient point l'habitude d'y apposer aucune marque ou signature. La chapelle de Notre-Dame-du-Tertre, à Châtelaudren, contient un délicieux morceau figurant Loth

¹ Gaultier du Mottay, *Géogr. des Côtes-du-Nord*, p. 453.

² *Idem*, p. 466.

³ *Idem*, p. 476.

⁴ *Idem*, p. 524.

⁵ *Idem*, p. 623.

⁶ Geslin de Bourgogne, *Bull. de la Soc. d'émulation des Côtes-du-Nord*, t. VII, p. 77 et 86.

donnant un repas aux anges qui viennent de détruire la ville de Sodome¹. Les vitres de Saint-Magloire de Châtelaudren furent réparées en 1578 par Pierre Le Saux, de Lanvollon, moyennant la somme de liij sols iv deniers². La chapelle de Notre-Dame de Gouarnec mérite d'être visitée à cause de sa belle verrière³. La chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, en Bococho, ou suivant la nouvelle orthographe Bocqueho, est remarquable par sa maîtresse vitre du xvi^e siècle, représentant la Passion⁴. A Gurunhuel, la chapelle Saint-Jean, de la même époque, renferme quelques vitraux coloriés⁵. L'église de Plésidy, sous le patronage de saint Pierre et saint Paul, offre de remarquable une verrière du xvi^e siècle, mais qui est masquée par la sacristie⁶.

L'émulation s'étendait, et l'on voit dans le diocèse de Tréguier paraître, à Lannion, une nouvelle école de peintres verriers, l'art ne pouvant que gagner à cette concurrence. On a déjà parlé d'un peintre de Lannion, chargé au commencement du xvi^e siècle par Jean d'Acigné d'exécuter les vitraux du couvent des Récollets de l'Île-Verte, qui fit placer ses armes, *d'argent, l'écu de Bretagne chargé d'une fasce de gueules à 3 fleurs de lys d'or*, dans la maîtresse vitre de l'église ainsi que dans celle du réfectoire⁷. Cette industrie artistique se continue à Lannion au siècle suivant. En 1625, Jean Ber-

¹ Geslin de Bourgogne, *Séances gén. de la Soc. franç. pour la cons. des mon. hist.*, Congrès de Saint-Brieuc, p. 438; Pol de Courcy, *De Rennes à Brest*, p. 132.

² A. de Barthélemy, t. I, 4^e livr., p. 224.

³ Gaultier du Mottay, *Géogr. des Côtes-du-Nord*, p. 179.

⁴ *Idem*, p. 129.

⁵ *Idem*, p. 465.

⁶ *Idem*, p. 480.

⁷ S. Ropartz, *La Bret. contemp.*, Côtes-du-Nord, p. 51.

thon, peintre vitrier à Lannion, avait fait des vitraux pour la chapelle de Saint-Adrien de Trélévern¹. On cite aussi un Bernard Prigent, artiste se qualifiant d'*expert peintre vitrier*, qui en 1626 et 1628 avait aussi travaillé aux vitraux de la même chapelle². A la fin du xvii^e, on retrouve encore à Lannion un nommé Pierre David, ayant assez de réputation pour que le chapitre de Tréguier vint lui confier, en 1681, des travaux importants dans plusieurs chapelles de la cathédrale³.

Bien que le xvii^e siècle fut ailleurs une époque de décadence, l'art de la peinture sur verre continuait toujours d'être avantageusement cultivé. C'est sous la date de 1624 qu'il faut placer la grande vitre du bas de la nef de l'église Notre-Dame-de-Bon-Secours de Guingamp, et qui est l'œuvre de Alain Ruperou et Jean Lelouet⁴.

L'enquête rédigée en 1628 par le conseiller Pierre Poussepain, et dont il a été question au commencement de ce travail sur l'évêché de Tréguier, décrit à l'occasion du procès dont il s'agissait, mais sans que leur date soit indiquée, les vitraux de Saint-Mein en Saint-Quay, de Saint-Quay, de Saint-Guirec près Perros, de Perros-Guirec, de Louanec et de Kermaria-Sulard, sa trêve⁵.

ARCHIDIACONÉ DE PLOUGASTEL (*pagus castelli*). — Ce territoire ecclésiastique, peu important par l'étendue, ne saurait offrir beaucoup de matière à l'observateur. On a déjà

¹ A. de Barthélemy, *Ass. Bret., classe d'arch.*, t. I, p. 225, et suppl. à la 4^e livr. du t. I, p. 279.

² *Ass. bret., classe d'arch., Bull.* t. I, 4^e livr., p. 226.

³ *Idem.*

⁴ *Idem*, t. I, p. 441.

⁵ A. de Barthélemy, *Séances gén. de la Soc. fr. pour la cons. des mon. hist.*, Congrès de Saint-Brieuc en 1847, p. 442.

parlé du procès-verbal dressé en 1602 par deux artistes trécorrois pour constater les écussons armoriés qui se trouvaient aux vitres du grand autel de Sainte-Catherine, dans l'église de Ploumiliau¹. Il y a à Trédrez des restes de verrières qui appellent l'attention².

¹ Du Cleuziou, *Bull. de la Soc. d'ém. des Côtes-du-Nord*, t. I, p. 16.

² Gaultier du Mottay, *Géogr. des Côtes-du-Nord*, p. 665.

VI

ÉVÊCHÉ DE VANNES

Le diocèse de Vannes n'était pas, comme les autres évêchés bretons, subdivisé en archidiaconés; il n'avait qu'un seul archidiacre, qui était à la tête de la circonscription ecclésiastique dépendant directement de la cité épiscopale. Le surplus était divisé en six doyennés : 1° de Pontbelz ou de Mendon ; 2° de Kemenet-Heboë ou de Guidel ; 3° de Kemenet-Guengamp ; 4° de Porhoët ; 5° de Paule ; 6° de Carentoir ; auxquels il faut adjoindre trois territoires de : 1° Rieux ; 2° Redon ; 3° Belle-Isle¹. C'est cette division qu'on va suivre dans le groupement des éléments de ce travail.

ARCHIDIACONÉ DE VANNES. — L'évêché aurait été fondé dans le v^e siècle, mais les Venètes ne furent réellement évangélisés d'une manière complète qu'au siècle suivant, lorsque, par suite de l'émigration des Bretons insulaires et de

¹ De Blois, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Lorient en 1848. t. II, p. 74 à 90 ; Galles, *id.*, Congrès de Vannes en 1854, t. V, p. 141 à 150 ; de la Borderie, *Ann. hist. et arch. de Bret.*, 1861, p. 215 ; Aur. de Courson, *Cart. de Redon*, p. CXLV et 490.

leurs prêtres, les campagnes payennes furent entièrement converties. C'est sur les bords de l'Océan, dans la presqu'île de Saint-Gildas-de-Rhuys (en celtique *Lock-Gueltas*), au pied d'un promontoire élevé, battu sans cesse par les flots d'une mer agitée, qu'on trouve les ruines d'un antique monastère de l'Ordre de saint Benoît, dont l'origine se rattache à ces premiers temps de l'histoire religieuse de la province. Si l'on en croit la tradition, consignée dans une légende des plus anciennes, Gildas-le-Sage serait venu d'Angleterre en Armorique au commencement du vi^e siècle, et s'étant fait concéder par Warroch, comte de Vannes, un terrain, y avait jeté les premiers fondements d'une abbaye destinée à devenir célèbre. Le saint avait d'abord construit un petit oratoire sur la rive du Blavet. Comme il voulait clore par un vitrail la fenêtre orientale et que le verre lui manquait, il se prosterna à terre, priant le Seigneur de lui venir en aide; puis se relevant plein d'espoir, il se dirigea vers une certaine roche, et par la largesse de Dieu il en tira un verre excellent¹. Faut-il ici, sous le voile de la légende, reconnaître l'une des plus anciennes fabrications de verre dans les Gaules, au fond de la vieille Armorique? L'oratoire avec son vitrail miraculeux n'existe plus depuis bien des siècles, et l'abbaye, ravagée par les pirates normands, détruite elle-même, ne fut reconstruite qu'au xi^e siècle par le duc Geoffroy. Le fameux Pierre Abailard en fut abbé, et les ducs de Bretagne y avaient leur sépulture.

¹ Construxit parvum oratorium super ripam fluminis Blaveti sub quadam imminente rupe. Cum verò fenestram orientalem ejusdem oratorii vitro claudere vellet B. Gildas et vitrum ei de esset, prostratus in terrâ Dominum deprecatur, surgens autem ab oratione abiit ad quamdam rupem et ex ipsâ, Domino largiente, optimum tulit vitrum. (Albert Legrand, *Vies des Saints de Bret.*, p. 14; D. Morice, *Hist. de Bret.*, Preuves, t. I, p. 189; l'abbé Manet, *Hist. de la petite Bret.*, t. I, p. 170.)

Si l'on en excepte cette mention, remontant à cet âge reculé, aucun autre document n'établit que le comté de Vannes ait jamais eu quelque fabrique où l'on ait produit soit des verres plats pour les verriers, soit de la verrerie pour les usages industriels et domestiques. Cependant il n'en faut accuser que le silence des renseignements historiques. L'évêché de Vannes, comme les autres, a dû avoir ses écoles; le diocèse avait des églises à vitraux richement coloriés. De ce que la cathédrale de Saint-Pierre n'en a plus que des fragments¹, il ne faudrait pas en conclure que pareille pénurie dût se faire remarquer au dehors. Les ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles y sont remarquablement représentés; d'ailleurs, ce que le comté de Vannes ne fournissait pas venait sans nul doute de la contrée environnante.

La statistique archéologique du département du Morbihan a été traitée d'une manière spéciale par M. Rozenzweig. L'Association bretonne et la Société polymathique du Morbihan en ont fait l'objet de leurs travaux; M. Galles et M. Pol de Courcy en ont étudié les monuments. Telles sont les sources autorisées où nous allons puiser tout ce qui concerne les vitraux.

Dans l'archidiaconé de Vannes, il faut y citer en première ligne, parce qu'on y trouve une date ancienne et certaine, la chapelle Sainte-Anne, au bourg de Saint-Nolf. La fenêtre de l'Est, à meneaux flamboyants, offre un vitrail d'une conservation remarquable. Il est divisé en six compartiments, dans chacun desquels est représenté un personnage de la légende avec ses attributs. La première division, celle du bas de la vitre, contient sainte Marguerite, sainte Barbe et sainte Catherine. Dans les trois panneaux supérieurs se trouvent saint

¹ Cayot-Delandre, le *Morb. et ses mon.*, p. 260; Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Vannes*, dans le *Bull. de la Soc. polym. du Morb.*, 1862, p. 121.

Louis en habit de guerre, saint Bernard et saint Christophe, personnages de 50 à 60 centimètres de hauteur. Dans les jours du tympan, quatre anges portant les instruments de la Passion, puis au-dessus d'eux une très-belle tête de Christ radiée, accompagnée de quatre autres anges adorateurs. Au sommet plusieurs écussons : 1° *vairé d'or et de sable*, qui est Gourvinec ; 2° parti au 1^{er} de Gourvinec, au 2° *d'or à 2 fasces de gueules*, qui est de Carné ; 3° parti au 1^{er} de Gourvinec, au 2° *de gueules à 9 besants d'or*, 1, 2, 3, 2, 1, qui est Camarec. Une inscription relevée par M. Galles donne le nom du fondateur Gourvinec, avec la date : *En l'an mccccliv fust ceste chapelle en loues de s^{te} anne parfaicte par olivier du gorpinec seigneur du bezy*¹.

M. Rozenzweig cite dans la même circonscription plusieurs églises et chapelles des xv^e et xvi^e siècles, qui ont des vitres de couleur ou des armoiries. A Hennebon, quelques fragments d'anciens vitraux à compartiments variés². La chapelle Notre-Dame, à Lezurgan, en Plescop, a des fragments de vitraux³. La chapelle de la Vierge, au bourg de Landaul, a des fragments de vitraux à compartiments variés avec personnages de 40 centimètres environ⁴. La chapelle Notre-Dame-des-Fleurs, au bourg de Languidic, a de belles fenêtres avec quelques fragments d'anciens vitraux⁵. L'église Saint-Jean-Baptiste au Gorvello, de Sulniac, a aussi des fragments de vitraux⁶. On voit des écussons armoriés peints en émaux

¹ Galles, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Vannes, 1853, t. V, p. 61 ; Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Vannes*, p. 111 ; Pol de Courcy, *Guide de Nantes à Brest*, 1865, p. 57.

² Rozenzweig, *id.*, p. 102.

³ *Idem*, p. 95.

⁴ *Idem*, p. 110.

⁵ *Idem*, p. 112.

⁶ *Idem*, p. 115.

et couleurs à la chapelle Saint-Germain d'Elven, à la fenêtre de l'Est : 1° écartelé aux 1^{er} et 4° d'azur à 5 besants d'or, qui est Rieux, aux 2° et 3° vairé d'or et d'azur, qui est Rochefort, sur le tout un écu fascé d'or et de gueules, qui est.....; 2° de gueules à 6 besants d'argent en orle, qui est.....; 3° écartelé aux 1^{er} et 4° de gueules à une bande d'or, qui est....., au 2° d'or à 2 fasces nouées de sable, accompagnées de 8 merlettes de même, 3, 2, 3, qui est Callac, au 3° coupé de Rieux et de Rochefort; 4° écartelé aux 1^{er} et 4° d'argent à 3 tourteaux (?) de sinople, aux 2° et 3° d'azur à 3 poignards d'argent posés en pal, qui est.....; 5° parti au 1^{er} de gueules à 5 épées d'argent en pal, pointes en bas, qui est....., au 2° de gueules à une bande d'or chargée de 3..... d'azur et accompagnée de 3 oiseaux d'or, qui est.....¹ — L'église paroissiale Saint-Martin de Ploëren offre à la fenêtre du transsept Nord des écussons : 1° d'argent à 2 fasces de sable, qui est Le Garo; 2° écartelé au 1^{er} d'argent au maillet de gueules, au 2° d'hermines plein, au 3° d'azur ou de sinople à la fasce d'argent, au 4°....., qui est..... La chapelle Notre-Dame-de-Béthléem, de la même paroisse, a deux écussons dans les vitraux : 1° écartelé de gueules à 3 macles d'argent; on ne distingue plus le reste; 2° palé.....² — L'église paroissiale Notre-Dame, autrefois Saint-Gervais et Saint-Protais, à Saint-Avé, au bourg d'en haut, a des restes de vitraux avec des écussons : 1° de gueules à 9 besants d'or, qui est Malestroit; 2° écartelé aux 1^{er} et 4° d'azur à 5 besants d'or, 2, 1, 2, qui est Rieux, aux 2° et 3° vairé d'or et d'azur, qui est Rochefort; 3° d'argent à la fasce nouée d'azur, accompagnée de 8 merlettes de gueules, 4, 4, qui est.....; 4° parti au 1^{er} d'ar-

¹ Cayot-Delandre, *Le Morb. et ses mon.*, p. 257; Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Vannes*, p. 75.

² Rozenzweig, *id.*, p. 97.

gent à la fasce, etc., au 2° d'or à 3 tourteaux d'azur, qui est.....¹ — La chapelle de Locmaria, en Landevant, a au fond du chœur une grande fenêtre avec des restes de vitraux où on y voit encore trois blasons : 1° d'hermines plein, qui est Bretagne; 2° de sinople à 3 aigles éployées d'or, qui est.....; 3° de gueules à la croix d'hermines ancrée d'or, qui est Kaër². — L'église paroissiale Saint-Philibert et Saint-Melaine, à Plougoumelen, montre à l'une des fenêtres géminées du Sud des restes de vitraux où l'on voit entr'autres un blason d'argent à une fasce de gueules chargée de 3 besants d'or, qui est Pont-Sal. A une fenêtre du transept Sud, blason parti et mutilé, où peut-être faut-il apercevoir au 2° d'azur au chevron d'or accompagné de 3 billettes de même, qui est Dubotderu³. — L'église paroissiale Saint-Thuriau, en Plumergat, présente à l'une des fenêtres du chœur deux blasons accolés et rapportés, l'un d'azur au chevron d'or accompagné de 3 billettes de même, qui est Dubotderu, l'autre vairé d'argent et de gueules à 3 fascés d'or, qui est..... La chapelle Notre-Dame-de-Gornevec, dans la même paroisse, a quelques fragments de vitraux. On distingue encore à la fenêtre du transept Nord deux blasons : 1° d'argent à un arbre de sinople fruité d'or, qui est Trepzec; 2° écartelé aux 1^{er} et 4^e d'argent à un arbre, etc., au 2° d'azur à une fasce d'argent accompagnée de 3 roitelets d'or, qui est Laouenan, au 3° d'argent à 3 cœurs de gueules, 2, 1, qui est..... La chapelle Saint-Michel, de la même paroisse de Ploumergat, a sa fenêtre du fond du chœur où il y a des fragments de vitraux à compartiments variés, avec des personnages de 40 à 60 centimètres environ. Au sommet, un saint Michel porte un blason écar-

¹ Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Vannes*, p. 105.

² *Idem*, p. 111.

³ Rozenzweig, *id.*, p. 136; Aur. de Courson, *La Bret. contemp.*, I, p. 88.

telé au 1^{er} de gueules à 3 fasces d'argent, qui est....., au 2^e d'argent aux 2 épées de sable posées en sautoir, la pointe en bas, qui est....., au 3^e d'argent à 3 fasces de gueules, accompagnées de 9 merlettes de sable, 3, 3, 3, qui est....., au 4^e d'argent à 10 étoiles de sable, qui est....., sur le tout d'azur au chevron d'or, accompagné de 3 billettes de même, qui est Dubotderu¹.

Le même auteur en cite encore qui sont du xvii^e siècle. La paroisse de Grand-Champ a plusieurs chapelles où l'on en remarque. Ainsi, à la chapelle Notre-Dame-du-Burgo, il y a des restes de vitraux à la fenêtre du fond du chœur, avec compartiments variés, personnages de 30 centimètres environ, scènes de l'Écriture-Sainte; d'un côté la date 1615, de l'autre une inscription : OLIVIER LE PENVM PROCVREVR DE CEANS A FAIT FAIRE CETTE VITRE. 1615. Écussons au sommet : 1^o parti au 1^{er} de gueules à 9 macles d'or, qui est Rohan, une colice d'argent brochant, au 2^e coupé au 1^{er} vairé d'or et d'azur, au 2^e de gueules à 3 quintefeuilles (?) d'argent, qui est....; 2^o parti au 1^{er} de Rohan, au 2^e d'argent à 8 merlettes (?) de gueules, 4, 4, qui est.....; 3^o parti au 1^{er} d'or à la croix d'azur, qui est....., au 2^e de Rohan. La chapelle Sainte-Brigitte, à Locperhet, même paroisse de Grandchamp, a aussi des restes de vitraux. On y voit un écusson renversé, d'argent à 3 macles de gueules chargées chacune d'une billette d'or, qui est..... Il y a aussi quelques vitraux à la chapelle du Moustoir-des-Fleurs, non loin de là. La chapelle Saint-Barthélemy de Meucon, toujours dans la même paroisse de Grandchamp, a également des restes de vitraux avec des écussons : 1^o d'hermines à une fasce de gueules chargée de 3 besants d'or, qui est.....; 2^o..... à une croix d'argent chargée au centre d'un

¹ Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Vannes*, p. 129.

tourteau de gueules, qui est.....¹ — La chapelle Saint-Mathieu, qui est en Treffléan, a des vitraux à compartiments variés, avec des personnages de 30 à 40 centimètres. A la fenêtre du fond du chœur, le Père-Éternel, le Christ, la Sainte Vierge, apôtres et martyrs. Sur celle de droite, cette inscription : LAN 1618 ESTOYCT RECTEUR DE CETE PAROISSE ME SEBASTIEN THOMAS ET M THOMAS PROCVR. Sur une maison voisine de la chapelle on lit : 1643 MIC : THOMAS :²

Il reste maintenant à parcourir, doyenné par doyenné, les églises du diocèse de Vannes, en prenant toujours pour guide la statistique de M. Rozenzweig.

Doyenné de Pontbelz ou Mendon. — L'église paroissiale d'Auray possède à l'une de ses fenêtres des restes de vitraux anciens qui remontent au xv^e siècle, mais on ne distingue que des fragments divers de personnages. Une autre offre des dessins d'architecture³. — A la chapelle Saint-Laurent et à la chapelle de Lojean, toutes deux en Kervignac, il y a des fragments de vitraux⁴. — La chapelle de Locmaria de Nostang offre sur la fenêtre du fond du chœur des traces de vitraux. On a conservé au sommet quelques écussons. L'un porte *d'hermines plein*, qui est Bretagne; un autre, *d'azur au chevron d'argent accompagné de 3 billettes d'or*, qui est.....; un autre, *parti d'hermines plein*, qui est Bretagne, et *d'azur à 3 fleurs de lys d'or*, qui est France; un autre, *pallé de gueules et de sinople*, qui est.....⁵ — La chapelle Saint-Méen de Ploemel a une maîtresse vitre qui présente quelques vitraux à compartiments variés, avec personnages de 80 centi-

¹ Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Vannes*, p. 81.

² *Idem*, p. 120.

³ *Idem*, p. 87.

⁴ *Idem*, p. 108.

⁵ *Idem*, p. 120.

mètres de hauteur environ, figurant le Christ, la Vierge, saint Méen. Au sommet, un blason brisé¹. — A Riantec, la grande fenêtre du fond du chœur a des restes de vitraux². — L'église Notre-Dame de Locoal-Mendon a quelques fragments d'anciens vitraux. A la chapelle Saint-Jean de cette paroisse, quelques fragments de vitraux à la fenêtre du fond du chœur; on distingue encore le Christ et la Vierge³. Date écrite en dedans : MIL SIX SANS 21⁴. — La chapelle Saint-Quirin (et par corruption Saint-Guérin) de Brech est de 1676, et montre qu'on continuait encore à cette époque à armorier les vitraux. Elle peut attirer l'attention par les blasons qu'on y trouve à l'intérieur aux fenêtres. Ce sont : 1° d'azur à 10 billettes d'argent, 4, 3, 2, 1, sommé d'une couronne de marquis, qui est Beaumanoir; 2° d'azur à 3 mains d'argent, qui est.....; 3° parti au 1^{er} d'azur à 3 mains d'argent, au 2° coupé au 1^{er} lozangé d'argent et de gueules, au 2° d'azur à une croix d'argent; 4° parti au 1^{er} d'azur à 3 mains d'argent, au 2° coupé au 1^{er} d'or au lion rampant d'azur, au 2° d'or à 3 fasces ondées d'azur; 5° écartelé au 1^{er} d'or au lion rampant d'azur, au 2° lozangé d'argent et de gueules, au 3° d'or à 3 fasces ondées d'azur, au 4° d'azur à la croix d'argent, qui est.....⁵

Doyenné de Guidel. — A la chapelle Saint-Talbot, en Bernet, traces de vitraux⁶. — A la chapelle Notre-Dame de Kernascléden, en Saint-Caradec-Trégomel, quelques fragments de vitraux à légendes gothiques; on reconnaît encore un écusson d'argent à 3 fasces de sable, qui est.....⁷ — A la

¹ Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Vannes*, p. 122.

² *Idem*, p. 142.

³ *Idem*, p. 115.

⁴ Galles, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Vannes, t. V, p. 62.

⁵ Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Vannes*, p. 92.

⁶ Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Napoléonville*, p. 18.

⁷ *Idem*, p. 72.

chapelle Notre-Dame de Trescoët, en Caudan, la fenêtre du fond du chœur a des fragments de vitraux¹. — A la chapelle Notre-Dame de Kergornet, en Gestel, ancienne trêve de Lesbins-Pontscorff, il y a des restes de vitraux à compartiments variés et à personnages de 40 centimètres environ². — L'église paroissiale Saint-Pierre d'Inzinzac a une fenêtre au fond du chœur où on voit des traces d'anciens vitraux. Il y existe encore plusieurs blasons : 1° *parti au 1^{er} de gueules à 7 macles d'or*, qui est Rohan, au 2° *de gueules au lion rampant d'argent*, qui est Clisson ; 2° *écartelé aux 1^{er} et 4° d'azur à la croix engreslée d'argent*, qui est du Houlle (?), aux 2° et 3° *lozangé d'argent et de gueules*, qui est Spinefort ; 3° *parti au 1^{er} coupé de Spinefort et du Houlle*, au 2° *d'or à 2 jumelles de gueules*, qui est Boudoul ; 4° *parti au 1^{er} d'azur à 3 coquilles (?) d'argent*, qui est....., au 2° *d'argent à 3 fascés de gueules*, qui est Lanvaux³. — La chapelle de Locmaria, en Plouay, a des fragments de vitraux à la fenêtre du fond du chœur, avec compartiments variés et personnages de 50 centimètres de hauteur environ⁴. — Une autre chapelle de Locmaria, mais en Quistinic, a aussi aux fenêtres du fond du chœur des vitraux à compartiments variés avec personnages de même grandeur⁵.

Doyenné de Guéméné. — La chapelle Saint-Jean de Cléguérec a des vitraux en partie conservés à la fenêtre du chœur, qui est à compartiments variés, avec des personnages de 40 à 50 centimètres et des légendes gothiques. C'est la représentation de différentes scènes de la vie de saint

¹ Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Lorient*, p. 96.

² *Idem*, p. 101.

³ Rozenzweig, *id.*, p. 106 ; Aur. de Courson, *La Bret. contemp.*, I, p. 70.

⁴ Rozenzweig, *id.*, p. 126.

⁵ *Idem*, p. 141.

Jean-Baptiste¹. — La chapelle Notre-Dame de Quelven, en Guern, a des fenêtres qui ont conservé leurs verrières à compartiments variés. Sur un fonds d'architecture à trilobes et quartefeuilles, on distingue l'arbre de Jessé, la Vierge tenant son divin Fils, saint Christophe portant l'Enfant jusqu'au milieu des eaux. Les tympanes sont remplis d'écussons armoriés : 1° d'argent à 5 fasces de gueules, qui est Rimaison ; 2° parti au 1^{er} d'azur à 8 billettes d'or, 3, 2, 3, au 2° de sable au lion rampant d'argent, qui est.....; 3° parti au 1^{er} d'azur à 8 billettes d'or, qui est....., au 2° d'argent à 5 fasces de gueules, qui est Rimaison ; 4° écartelé, dont on ne distingue plus qu'une partie, de gueules à 9 macles d'or, qui est Rohan ; 5° d'azur au chevron d'argent accompagné de 3 billettes de même, qui est Dubotderu ; 6° parti d'or....., etc. L'on voit aussi des vitraux assez bien conservés à deux fenêtres du chœur². La chapelle de Lomeltro, dans la même paroisse, a quelques fragments de vitraux parmi lesquels on reconnaît des écussons : 1° de gueules à 9 macles d'or, qui est Rohan ; 2° d'argent à 3 fasces de gueules, qui est Rimaison³. La chapelle Saint-Michel-du-Sourn, dans la même paroisse de Guern, a des restes d'écussons au sommet des vitraux de la fenêtre du chœur : 1° d'azur à 3 coquilles d'or, qui est.....; 2° parti au 1^{er} d'azur à 3 coquilles d'or, au 2° d'azur à 3 besants d'argent, qui est.....⁴ — L'église paroissiale Saint-Pierre de Lignol a dans le transept des restes de vitraux à compartiments variés, avec des personnages de 40 centimètres environ. On y voit l'arbre de Jessé, le Crucifiement, etc.⁵ —

¹ Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arrond. de Napoléonville*, p. 20.

² Rozenzweig, *id.*, p. 35 ; Pol de Courcy, *Guide de Nantes à Brest et à Napoléonville*, 1865, p. 388.

³ Rozenzweig, *id.*, p. 35.

⁴ *Idem*, p. 35.

⁵ *Idem*, p. 43.

L'église paroissiale Saint-Pierre et Saint-Paul de Malgouanac a quelques fragments de vitraux où l'on distingue encore plusieurs écussons : 1° *de gueules à 7 macles d'or, 3, 3, 1*, qui est Rohan ; 2° *d'azur à une fleur de lys d'or*, qui est Coëtanfao (?)¹. — La chapelle de Locmaria de Melrand possède au chœur et dans les transsepts des vitraux bien conservés, à compartiments variés, avec personnages de 40 à 50 centimètres environ, devises en caractères gothiques et en capitales romaines. La fenêtre du chœur représente en douze tableaux, à partir du bas, toute la vie de Jésus-Christ. A la fenêtre du transept Nord on voit un arbre de Jessé avec cette inscription au bas, à gauche : YVON. JAN. A celle du transept Sud on voit, au milieu d'édifices d'architecture renaissance, l'Annonciation, le Christ mort dans les bras de sa Mère ; et dans un compartiment de droite, un seigneur et sa femme agenouillés ; chacun d'eux porte son écusson sur ses vêtements : le seigneur, *d'azur au sautoir d'or* ; et sa femme, *de sable au lion rampant d'argent*. Ces écussons se trouvent reproduits au sommet de la même fenêtre et surmontés de l'écusson de la maison de Rohan, *de gueules à 9 macles d'or*. La chapelle Saint-Fiacre, de la même paroisse, a aussi des restes de vitraux à devises gothiques ; les panneaux sont décorés². — La chapelle Saint-Mandé, en Persquen, a des fragments de vitraux ; on reconnaît encore un écusson, *parti au 1^{er} d'argent à 5 fusées de gueules, au 2^e d'hermines à 2 chevrons de gueules, au 2^e échiqueté d'or et de gueules*, qui est....³ — La chapelle Saint-Mandé, en Plouray, possède des restes de vitraux à compartiments variés, avec personnages de 60 à 80 centimètres ; fonds d'architecture renaissance, devises gothiques.

¹ Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Napoléonville*, p. 46 ; Aur. de Courson, *La Bret. contemp.*, Morbihan, I, p. 103.

² Rozenzweig, *id.*, p. 48.

³ *Idem*, p. 61.

A une fenêtre du Sud, saint Germain¹. — La chapelle Saint-Nicolas, en Priziac, a aussi des restes de vitraux à compartiments variés, avec personnages de 60 centimètres environ ; fonds d'architecture renaissance mêlée d'anses de panier et d'accolades. On distingue quelques traits de la vie de saint Nicolas². — L'église paroissiale de Saint-Tugdual a des restes de vitraux à compartiments variés, avec personnages de 50 centimètres environ. A la fenêtre de la nef, on voit l'Annonciation avec devises gothiques, saint Christophe portant l'enfant Jésus, etc. Au chœur, écusson *écartelé aux 1^{er} et 4^e d'argent à 3 hures de sanglier de sable, aux 2^e et 3^e d'azur au lion ailé d'argent*, qui est..... Au transept Nord, écusson *parti au 1^{er} (qui manque), au 2^e d'argent à 3 fasces de sable*, qui est..... La chapelle Saint-Jean-du-Croisty, de la même paroisse, a des restes de vitraux à compartiments variés, avec personnages de 50 centimètres environ. Au chœur, le Baptême du Christ, le Crucifiement, divers traits de la vie de saint Jean-Baptiste ; devises gothiques ; écusson au sommet : *parti au 1^{er} d'argent à la croix dentelée de sable, au 2^e (qui manque)*³. — L'église Notre-Dame-de-Liesse, à Séglien, a des restes de vitraux à compartiments variés, avec personnages de 50 centimètres environ ; légendes gothiques, édifices de la renaissance. A la fenêtre du chœur on voit divers traits de la vie de la Vierge, et au sommet des écussons : 1^o *écartelé aux 1^{er} et 4^e, échiqueté d'or et de gueules, aux 2^e et 3^e d'azur à une fleur de lys en chef et 2 macles en pointe d'or*, qui est Coëtanfao ; 2^o *écartelé au 1^{er} au lion rampant, au 2^e à 3 tours, au 3^e d'argent à 2 barres ou chevrons de gueules, au 4^e échiqueté d'or et de gueules, sur le tout parti au 1^{er} coupé,*

¹ Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Napoléonville*, p. 62.

² *Idem*, p. 69.

³ *Idem*, p. 76.

au 1^{er} échiqueté d'or et de gueules, au 2^e à une fleur de lys, au 2^e d'argent à 5 fusées de gueules, accompagné en chef de 2....., qui est Crenchuel (?). A la fenêtre du transept Nord, saint Roch et Jésus crucifié. Au sommet, l'écusson de Coëtanfao dans un collier de l'Ordre du Roi. A la fenêtre du transept Sud, écusson écartelé au 1^{er} d'argent à 5 fasces de gueules, au 2^e de Coëtanfao, au 3^e de vair, au 4^e d'argent au croissant de gueules, sur le tout d'hermines de Bretagne au chef de gueules chargé de 3 fleurs de lys d'or, qui est..... La chapelle Saint-Jean et la chapelle Saint-Germain de la même paroisse ont aussi quelques fragments de vitraux¹. — La chapelle Saint-Laurent, en Silfiac, a aussi des restes de vitraux, avec quelques écussons : 1^o de gueules à une croix dentelée d'argent; 2^o d'azur à une fasce d'hermines. L'écusson des Rohan, de gueules à 9 macles d'or, est plusieurs fois répété². — L'église paroissiale de Bieuzy mérite, en finissant, une mention particulière et spéciale. Elle a aux trois fenêtres du chœur des vitraux à compartiments variés; personnages de 50 à 60 centimètres environ; la verrière est bien conservée et a été récemment réparée. A la fenêtre du milieu, la Passion et l'ensevelissement de Jésus-Christ; au bas, fragment d'inscription. Au sommet, quelques écussons : 1^o d'argent à 5 fasces de gueules, qui est Rimaison; 2^o de gueules à 7 macles d'or, 3, 3, 1, qui est Rohan; 3^o de gueules au lion rampant d'or, qui est..... A la fenêtre de droite, fragment d'inscription. A celle de gauche, plusieurs scènes de la vie de Jésus-Christ et de sa Passion. Au bas, cette inscription : DO GVILLAVME PIERRES RECT^r DE LA PAROVESSE. M. Potel, artiste qui a publié un bel ouvrage sur la Bretagne, parle avec enthousiasme de ces vitraux où brillent à la fois, dit-il,

¹ Cayot-Delandre, *Le Morb. et ses mon.*, p. 431; Rozenzweig, *id.*, p. 78.

² Rozenzweig, *id.*, p. 79; Aur. de Courson, *La Bret. contemp.*, I, p. 104.

la sagesse de la composition, la correction du dessin et l'éclat des couleurs. Il remarque parmi les scènes dignes d'être citées celle où Judas est prêt à livrer Jésus; les archers sont encore loin, et la perspective aérienne autant que la perspective linéaire les reculent à leur plan avec une étonnante vérité. Une Madeleine belle comme celle du Corrège, un Christ portant la croix qui rappelle celui du Spasimo, et que rehausse un coloris étincelant, font oublier les heures dans cette église que l'on quitte à regret¹.

Doyenné de Porhoët. — La chapelle Saint-Adrien de Baud a des restes de vitraux à compartiments variés et fragments de devises gothiques. A la fenêtre du transept Nord, plusieurs blasons : 1° *d'argent au lion rampant d'azur allumé de gueules*, qui est.....; 2° *écartelé aux 1^{er} et 4^e d'argent à 3 coquilles de sable, aux 2^e et 3^e d'argent à 4 macles (?) d'azur*, qui est..... Au chœur on distingue, d'une part, l'Annonciation, de l'autre plusieurs écussons : 1° *d'hermines plein*, qui est Bretagne; 2° *d'azur à 9 coquilles (?) d'argent*, qui est..... 3° *d'azur à 7 macles d'or, 3, 3, 1*, qui est Le Sénéchal; 4° *d'argent à la croix engreslée de sable*, qui est Cadoudal; 5° *d'argent à 5 fasces de gueules*, qui est de Lantivy ou de Rimaison; 6° *parti au 1^{er} de Lantivy ou de Rimaison, au 2^e d'azur à la tour d'argent*, qui est..... La chapelle Saint-Barthélemy, de la même paroisse, a des restes de vitraux; d'une part un Christ, de l'autre un écusson *d'hermines plein*, qui est Bretagne, *au chef cousu d'argent à 2 tourteaux ou coquilles de gueules*, qui est..... La chapelle Saint-Thuriau, de la même paroisse de Baud, a des fragments de vitraux et quelques écussons : 1° *d'hermines plein*, qui est Bretagne, *au chef cousu d'argent à 2 coquilles ou tourteaux de gueules*, qui

¹ Marteville sur Ogée, I, p. 86; Potel, *La Bretagne*; Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Napoléonville*, p. 18.

est.....; 2° parti au 1^{er} d'or à l'aigle éployée à 2 têtes de gueules, au 2° coupé au 1^{er} de sable à la croizette d'or, au 2° d'argent à la coquille (?) de gueules, le tout sommé d'une couronne comtale, qui est.....; 3° parti au 1^{er} d'argent au..... de gueules, au 2° d'argent plein (ou peut-être vitre blanche)¹.

— L'église paroissiale Saint-Sauveur de Locminé a une grande verrière historiée fort remarquable; la chapelle Saint-Colomban, attenante au côté Nord de la nef, avec laquelle elle communique par une large arcade, a conservé un vitrail à personnages de 60 centimètres environ, représentant en plusieurs tableaux la vie de saint Colomban, expliquée par des légendes : 1° Comat colombain avat q fot ne fot p un songe revele a sa mere q le soleil pivardoit de son ventre; 2° Comat colombain brvsla le chasteau de theodoric roy p ce que colombain lvi avoit appavat profetie ce advenir; 3° Comat colombain fost elev abe p ses freres a cae de sa saintete et fist bastir le monastere de laxon p conge de sigibert roy de france; 4° Comat colombain abe celebra la messe et gari vng demoniacle.² La chapelle de la Vierge, au même lieu, a aussi quelques fragments de vitraux à compartiments variés³. — L'église paroissiale Sainte-Barbe de Moustoir-Rac, commune formée de l'ancienne trêve de Locminé, dite Moustoir-Locminé, et aussi Moustoir-Radenac, aujourd'hui succursale, possède des fragments de vitraux⁴. — La chapelle Notre-Dame-des-trois-Fontaines, en Bignan, a des restes de vitraux. La maîtresse vitre est datée de 1550.

¹ Cayot-Delandre, *Le Morb. et ses mon.*, p. 375; Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Napoléonville*, p. 15.

² Rozenzweig, *id.*, p. 44; Pol de Courcy, *Guide de Nantes à Brest et à Napoléonville*, p. 388.

³ Rozenzweig, *id.*, p. 44; Aur. de Courson, *La Bret. contemp.*, I, p. 104.

⁴ Rozenzweig, *id.*, p. 51.

A une fenêtre du Nord, écusson *lozangé d'or et de gueules*, qui est..... A une fenêtre du transept, écusson *de gueules à 3 coquilles d'argent*, qui est Morice ou La Haye. La chapelle Sainte-Noyale au Bezo, même paroisse, a des restes de vitraux, entr'autres un écusson *fascé d'argent (?) et de gueules*, qui est..... Les mêmes armes sont sculptées sur une poutre qui porte la date de 1593¹. — La chapelle Saint-Yvy, en Moréac, a des fragments de vitraux². — Pontivy, appelé sous l'empire Napoléonville, n'a point de vitrail à citer; mais s'étant agrandi sous la république de différentes portions de Noyal-Pontivy, paroisse limitrophe, il se trouve avoir aujourd'hui dans son territoire Stival et la Houssaye, qui contiennent des vitraux remarquables, mais dont il n'y a lieu de parler que sous Noyal, cette séparation étant toute moderne. — La paroisse de Noyal-Pontivy était une des plus étendues de la Bretagne, aussi pour la réduire à des proportions ordinaires en a-t-on détaché en l'an XIII, comme on l'a dit, Stival et la Houssaye, et a-t-on fait en 1840 des succursales de ses trèves de Gueltas, Saint-Géran et Saint-Thuriau. L'église paroissiale Sainte-Noyale, à Noyal-Pontivy, a des vitraux à compartiments variés, avec personnages de 30 à 40 centimètres. On distingue surtout au transept Sud le Massacre des Innocents, la Fuite en Égypte, Jésus imprimant son visage sur le voile de sainte Véronique, etc.; plusieurs panneaux manquent. Dans les compartiments supérieurs il y a des blasons mutilés, un entre autres, *vairé d'or et d'azur*, qui est à déterminer³. La chapelle Sainte-Barbe, de la même paroisse, a aussi des vitraux à compartiments variés, avec légendes en caractères gothiques. On reconnaît à la fenêtre du Sud l'his-

¹ Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Napoléonville*, p. 46.

² *Idem*, p. 50.

³ *Idem*, p. 58.

toire de sainte Barbe, dont les personnages ont de 40 à 60 centimètres de haut; malheureusement une partie est cachée par une boiserie. On voit quelques fragments de vitraux seulement à la fenêtre du fond du chœur. Les blasons qui ornaient les panneaux supérieurs sont mutilés¹. Le hameau de Stival possède la chapelle Saint-Mériadec, édifice du xvi^e siècle, à l'édification duquel les seigneurs du Bouzo, en Malguenac, du nom de Coëthual, durent contribuer, car leurs armes sont sculptées sur les entrails. On y voit de beaux vitraux assez bien conservés. Le fonds est tantôt uni, tantôt chargé de sculptures ou de draperies, et l'armature forme des dessins variés. La fenêtre du fond du chœur représente, en personnages de 70 à 80 centimètres, la généalogie des rois de Juda, dont les noms sont quelquefois indiqués. Au sommet, la Vierge assise, tenant sur ses genoux l'enfant Jésus; des banderolles portent diverses inscriptions latines tirées de l'Écriture-Sainte. La fenêtre du transept méridional, qui paraît être de la même main, reproduit en douze tableaux l'histoire de la Passion de Jésus-Christ, depuis le Jardin des Oliviers jusqu'à la Descente de Croix. Chaque tableau est expliqué par une légende en français. A la partie inférieure, à droite, on lit : *En l'an 15.. fut faicte ceste vitre et fut l'ovrier ieh le flamat*. A gauche, la date de 1552, suivie d'une autre inscription française dont on ne distingue que quelques mots : *..... fut ceste par.....* Les deux fenêtres méridionales de la nef ont aussi des verrières à sujets, où les donateurs, appartenant à la maison de Rohan, sont reconnaissables aux macles de leurs armoiries. La chapelle de la Vierge, au Nord, renferme en quatre panneaux l'Annonciation, la Nativité, la Circoncision et l'Adoration des Mages. Le

¹ Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Napoléonville*, p. 58.

grand-prêtre, coiffé d'une mitre, préside à la circoncision, debout derrière une table sur laquelle il a posé ses lunettes, et reçoit l'enfant Jésus des bras de sa Mère; saint Joseph, un cierge à la main, éclaire la scène¹. Il ne faudrait pas se presser de voir un nom d'ouvrier cité dans l'inscription de la vitre, et croire qu'elle aurait été peinte par un artiste de l'école flamande. Il s'agit ici du fabricant, dont le vitrail posé par ses soins retrace le nom patronymique. En effet, le titre ou la qualité d'ouvrier (*operarius fabricæ*) était une dignité ordinaire en Bretagne, où l'officier chargé de l'entretien de l'œuvre et des intérêts temporels de l'église prenait le nom d'ouvrier ou maître de l'œuvre². La chapelle Notre-Dame-de-la-Houssaye, à Noyal, a des restes de vitraux avec des armatures à dessins variés. Sur le vitrail du transept Sud, on voit un chevalier tenant une épée de la main droite, et de la gauche un écu blasonné, *d'azur à la croix d'argent cantonnée de 4 fleurs de lys d'or*. Les vitraux de la fenêtre du chœur ont été enlevés et remplacés par des panneaux en bois³. — Gueltas, paroisse récemment formée par le démembrement de Noyal-Pontivy, a aux fenêtres des transepts de l'église Saint-Gildas des vitraux à compartiments variés, avec personnages de 30 à 40 centimètres de hauteur. A une fenêtre du Nord on voit un chevalier et une dame en prière, avec des banderolles portant en inscription : *Miserere mei*. Au-dessus est représentée la Passion⁴. — Saint-Thurian,

¹ Cayot-Delandre, *Le Morb. et ses mon.*, p. 418; Louis Galles, *Assoc. bret., classe d'arch.*, Congrès de Vannes, 1853, t. V, p. 62; Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Pontivy*, dans le *Bull. de la Soc. polym. du Morb.*, 1861, p. 64; Pol de Courcy, *Guide de Nantes à Brest*, 1865, p. 402.

² Ducange, *Glossar.*, v^o *Oper.*; P. de la Bigne Villeneuve, *Bulletin de la Soc. arch. du dép. d'Ille-et-Vil.*, 1861, p. 8.

³ Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Napoléonville*, p. 52.

⁴ *Idem*, p. 31.

autre démembrement récent de Noyal-Pontivy, a au transept Sud de son église paroissiale des vitraux assez bien conservés, à compartiments variés et personnages de 40 à 50 centimètres. Les tableaux représentent les diverses scènes de la Passion, avec des légendes françaises en lettres gothiques. Il y a aussi au transept Nord quelques vitraux figurant la Sainte-Trinité, l'Annonciation, la Circoncision; au sommet, à gauche, deux anges tiennent un écusson, *d'azur au canton cousu de gueules*. La chapelle de Cohazé, non loin de là, a des fragments de vitraux à compartiments variés, avec personnages de 40 centimètres environ. A la fenêtre du chœur on distingue le Christ et les différents traits de la vie de la Sainte Vierge, avec quelques inscriptions gothiques¹. — Le Moustoir-Remungol (paroisse également remaniée; Remungol, formé de l'ancienne paroisse de ce nom, moins le Moustoir, sa trêve) a dans son église Saint-Gorgon des fragments de vitraux. La chapelle Notre-Dame-des-Fleurs a des vitraux à compartiments variés, avec personnages de 40 centimètres environ, figurant la Naissance et la Mort du Sauveur. Au sommet, trois blasons : le premier, *écartelé aux 1^{er} et 4^e d'azur à une tour d'argent, aux 2^e et 3^e d'or à un lion rampant d'azur*, qui est..... Le même blason se retrouve à une petite fenêtre du Sud. Les deux autres écussons présentent encore les mêmes armes, mais avec des alliances. La chapelle Saint-Laurent a aussi des fragments de vitraux². — L'église paroissiale Saint-Pierre de Guégon a au transept Sud, où est la chapelle du Couesby, des restes de vitraux où on voit encore un chevalier et sa dame agenouillés, sans doute les sieur et dame du Couesby, avec leurs armes, *d'or à 2 fasces de gueules*

¹ Rozensweig, *Stat. arch. de l'arr. de Napoléonville*, p. 74.

² Rozenzweig, *id.*, p. 52; Aurélien de Courson, *La Bret. contemp.*, I, p. 104.

(Carné?), et d'argent à 3 tourteaux de gueules (Peillac).
 chapelle Notre-Dame-ès-Brières du Guéhenno a aussi
 fragments de vitraux¹. — La chapelle Sainte-Anne, en l
 méliau, a des restes de vitraux à la fenêtre du fond du cho
 en partie bouchée. On voit un concert céleste, des ar
 jouant de divers instruments. La chapelle Saint-Nicolas-
 Eaux a aussi des fragments de vitraux². — L'église No
 Dame-de-la-Fosse, à Plumelin, a des restes de vitraux :
 blasons mutilés. La chapelle de Loc-Maria a à la fenêtre
 fond du chœur des fragments de vitraux, parmi lesquels
 distingue deux écussons : 1° d'hermines à une fasce de gue
 chargée de 3 besants d'or (Pontsal?); 2° parti au 1^{er} d'azur
 chevron d'or, accompagné de 3 billettes de même (Dubotde
 au 2° d'azur à 3..... d'argent, qui est.....³ — La chaq
 Sainte-Barbe, au bourg de Saint-Allouestre, a des restes
 vitraux où on voit un écusson de gueules à 9 besants d'
 — L'église paroissiale de Saint-Gouvry (formée de l'ancie
 trève de Rohan) a des vitraux à ses fenêtres, avec quelc
 écussons : 1° d'hermines plein, qui est Bretagne; 2° de gue
 à 9 macles d'or, qui est Rohan; 3° parti de Rohan et de
 tagne; 4° d'argent (?) à 3 merlettes de sable au chef charg
 3 besants d'or; 5° de sable à 7 macles d'argent; 6° de gue
 au lion passant d'argent, qui est Brehant; 7° parti de Cli
 et d'argent à 3.....⁵ — A Saint-Servan, la chapelle Sa
 Gobrian a dans une fenêtre à meneaux flamboyants des re
 de vitraux; à l'Est, écussons : 1° de gueules au lion ram
 d'argent, qui est Clisson; 2° parti de Clisson et de Rohan
 gueules à 7 macles d'or; lettre **M** plusieurs fois répétée

¹ Rozenrweig, *Stat. arch. de l'arr. de Napoléonville*, p. 54.

² *Idem*, p. 66.

³ *Idem*, p. 67.

⁴ *Idem*, p. 75.

⁵ *Idem*, p. 76.

cette vitre en souvenir de Marguerite
connétable Olivier de Clisson. Dans le
brien et sainte Catherine, puis saint
saint Paul, saint André. Cette chapel
— A Sérent, la chapelle Sainte-Suzan
flamboyants de sa fenètre des restes
On voit encore le fondateur de la cl
cette devise : *Plater dei memato.....*
qui est de gueules à 3 quintefeuilles d
pelle Saint-Fiacre de Radenac a des
voit de nombreux écussons : 1° lozas
est.....; 2° de gueules à l'épée d'argen
bas, qui est Lantivy; 3° parti au 1^{er} de
tagne; 4° écartelé aux 1^{er} et 4^e de gueu
est Rohan, aux 2^e et 3^e d'or à 3 chal
Chabot; 5° d'azur aux billettes sans no
ton de gueules chargé d'une épée d'ar
6° parti au 1^{er} de Rohan, au 2^e de Ri
d'or; 7° écartelé aux 1^{er} et 4^e d'argen
sable au chef d'hermines, aux 2^e et 3^e
d'argent, qui est.....; 8° d'azur à 10
Kerméno; 9° d'argent à un arbre de
2 tourteaux de sable, qui est.....³

Doyenné de Péaule (fondé
Muzillac, la chapelle Notre-Dame-de-B
jouit encore de sa verrière. La fenêt

¹ Rozenrweig, *Stat. arch. de l'arr. de Ponté*

² Rozenrweig, *id.*, p. 82; Marteville sur Ogé
son, *La Bret. contemp.*, I, p. 111.

³ De Brehier, *Bull. de la Soc. arch. du Mor*
Stat. arch. de l'arr. de Ploërmel, dans le *Bull*
dihan, 1863, p. 78; Aur. de Courson, *La Bret*

représentant le Christ crucifié, la Vierge et la
 ed de la croix, et la vue de Jérusalem au fond
 e verrière est bien conservée¹. — A Guerno,
 de Noyal-Musillac, l'église paroissiale Notre-
 Sainte-Anne, a aux fenêtres de l'abside des
 artiments variés avec personnages de 20 à
 représentant les différentes scènes de la vie
 ur et de sa Passion. On y voit plusieurs écus-
 uines pleines, qui est Bretagne; 2° de gueules à
 rent, qui est Rougé; 3° d'or à 2 fasces de
 de Carné; 4° vairé d'or et d'azur, qui est
 arti au 1^{er} d'argent à un cerf naturel passant,
 1^{er} de gueules au chef vairé d'or et de sable, au
 . annelets de sable, qui est..... Il y a d'autres
 anssept Nord : 1° d'hermines à une fasce de
 de 3 besants d'or, qui est.....; 2° de gueules à
 2 d'argent, qui est de Rougé; 3° d'argent au
 e fût chargé d'un greslier de sable, qui est de
 arti au 1^{er} d'argent au greslier, etc., au 2°
 de gueules, qui est.....; 5° parti au 1^{er} d'ar-
 , etc., au 2° lozangé d'argent et de gueules, qui
 au 1^{er} au greslier, etc., au 2° d'azur à 10 be-
 est Rieux; 7° parti au 1^{er} au greslier, etc., au
 sautoir de gueules, cantonné de 4 tourteaux de
 l'herenneau (?)². — L'église paroissiale Saint-
 litte de Molac a dans le sommet de la fenêtre
 cusson de Rosmadec, pallé d'argent et d'azur
 imé d'une couronne de comte et embrassé du
 re. La chapelle Saint-Marc, à Lhermain, a une

¹, *Le Morb. et ses mon.*, p. 236; Rozenzweig, *Stat arch.*
², p. 92.

at. arch. de l'arr. de Ploërmel, p. 83.

petite fenêtre au Sud avec fragments de vitraux. L'église Notre-Dame et Saint-Nicodème a des restes de vitraux où on voit des écussons : 1° *écartelé aux 1^{er} et 4^e de gueules à la fasce d'hermines*, qui est La Chapelle, *aux 2^e et 3^e de gueules aux macles d'argent*, qui est Molac; 2° de chaque côté du précédent, *pallé d'argent et d'azur*, avec cette devise : EN BON ESPoir, qui est Rosmadec. Au-dessus et au-dessous de l'écusson principal, les deux lettres gothiques entrelacées **A E**. La chapelle de Trégouët a aussi des vitraux et un écusson¹. — L'église paroissiale Saint-Gentien, à Pluherlin, a des restes de vitraux où on voit saint Gentien portant sa tête, saint Sébastien, sainte Barbe, Jésus crucifié. Au Sud, un écusson *de gueules à 3 croissants d'argent*, qui est Téhillac². — L'église paroissiale Notre-Dame-de-la-Tronchaye, à Rochefort, ancienne trêve de Pluherlin, a des fragments de vitraux³.

Doyenné de Carentoir. — A Malestroit, l'une des grandes baronnies de Bretagne, l'église paroissiale Saint-Gilles a des vitraux à compartiments variés, avec personnages de 50 à 70 centimètres, empruntés au Nouveau-Testament : Jésus parmi les docteurs, la Transfiguration, le Baptême de Jésus-Christ, le Portement de croix, la Naissance de saint Jean. Les trois derniers compartiments représentent des traits de la vie d'un pèlerin qu'on voit mourant dans le dernier tableau. Au-dessus de ces peintures, dans le tympan de l'ogive, sont trois écussons : 1° *de gueules à 9 besants d'or*, qui est Malestroit; 2° *de gueules à une croix d'argent cantonnée de 4 épis de même*, qui est de la Morlaye; 3° *parti au 1^{er} de la Morlaye, au 2^e de gueules à 3 bandes ou chevrons d'or*, qui

¹ Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Ploërmel*, p. 88; Aur. de Courson, *La Bret. contemp.*, I, p. 61.

² Rozenzweig, *id.*, p. 98; Aur. de Courson, *La Bret. contemp.*, I, p. 59.

³ Rozenzweig, *id.*, p. 103.

est..... La chapelle du prieuré Sainte-Madeleine, au bourg, laquelle dépendait de l'abbaye de Saint-Gildas-de-Rhuys, a des vitraux des plus remarquables, en huit compartiments, avec personnages de 60 centimètres environ. Au chœur de la nef septentrionale, c'est la légende de sainte Madelaine, dont chaque tableau est expliqué par une inscription; elles ont été relevées par M. Rozenzweig, qui en a rétabli l'ordre interverti à une époque de mauvaise restauration : 1. *Come. le. roy. et. la. royne. volot. moter. sur. la. mer. por. aler. en. vyage. a... hierusalem.* — 2. *Come. par. requeste. de. la. madalene. la. royne. fust. grosse. don. filz. laquelle. n. avoict. pey. cosevoir. par. avance.* — 3. *Come. la. royne. morrot. sur. la. mer. en. peine. denfat. et. le. roy. la. mist. sur. vng. rocher. son. enfant. elle.* — 4. *Come. saint. pierre. est. alle. avecque. le. roy. en. ihervalem. et. luy. montre. les. sains. lieux. ov. fut. nostre. seigneur.* — 5. *Come. le. roy. revenant. de. hierusalem. vit. son. enfant. sur. le. rocher. ov. pl. getait. des. pierres. en. la. mer.* — 6. *Come. nre. seigneur. fist. sortir. sept. diables. du. corps. de. la. madalene. et. luy. pardona. ses. peches.* — 7. *Come. la. madalene. lavoit. les. piés... estant. au. logis... de. simon. lepreux.* — 8. *Come. nostre. seigneur. aparut. a. la. madalene.* Au sommet on voit les écussons : 1° de gueules à 9 besants d'or, qui est Malestroit; 2° de gueules à une croix d'argent cantonnée de 4 épis de même, qui est la Morlaye. Il y a d'autres vitraux à deux fenêtres du Sud, avec des restes d'inscription gothique. A l'une d'elles, la Vierge portant l'enfant Jésus, le Père-Éternel tenant la croix où est attaché le Christ. A l'autre fenêtre : *S. gregroayr*, et encore : *Reverendus. in. xpo. dñs. pro. guiller.....* Au sommet, écusson d'azur à une fasce d'or accompagnée de 3 molettes (?) de même, une crosse

passée derrière ; le même écusson se retrouve plus bas, dans un compartiment où est figuré un évêque en prière, avec un autre personnage qui tient un calice¹. — Afin de montrer avec quel soin le clergé et les officiers de l'église faisaient mentionner leurs noms sur les vitraux, on citera l'église paroissiale Sainte-Zéphyrine de Tréal, qui présente sur une vitre, d'ailleurs incolore, cette inscription : CESTE FENESTRE ET VITRE A ESTÉ FAICTE FAIRE DE NOVVEAV PAR LES PBRES DE LA CONFRARIE NRE DAME ET DE MONSIEVR S. SEBASTIEN DONT M. P. BOVLLAY P EST A PRESENT PROCVREVR N LE 20 YES OCTOBRE 1606². Mais là, pas plus qu'ailleurs, ne se rencontre le nom d'un peintre verrier. — L'église paroissiale Saint-Nicolas-du-Tertre, ancienne trêve de Ruffiac, a des fragments de vitraux où l'on voit l'écusson de la maison de la Bourdonnaye, *de gueules à 3 bourdons d'argent en pal*³.

Territoire de Rieux. — La chapelle Saint-Barthélemy au Gorcy, en Pleucadeuc, a des restes de vitraux au transept Nord : c'est le Père-Éternel couronné de la tiare, et tenant de ses deux bras la croix qui porte le Fils, puis saint Barthélemy⁴. — L'église paroissiale de Saint-Laurent a aussi des restes de vitraux où l'on voit le Christ et saint Laurent. Au-dessus, l'écusson de Malestroît, *de gueules à 10 besants d'or*⁵.

Territoire de Redon. — A l'extrémité opposée du diocèse de Vannes, sur un point extrême rattaché aujourd'hui

¹ Potel, *La Bret. anc.*; Pol de Courcy, *Guide de Rennes à Brest*, p. 31; Aur. de Courson, *La Bret. contemp.*, I, p. 110; Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Ploërmel*, dans le *Bull. de la Soc. polym. du Morb.*, 1863, p. 62; Cayot-Delandre, *Le Morb. et ses mon.*, p. 297; *Les Cacous de Bret.*, p. 153.

² Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Vannes*, 1862, p. 118.

³ Rozenzweig, *Stat. de l'arr. de Ploërmel*, 1863, p. 73.

⁴ Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Vannes*, dans le *Bull. de la Soc. polym. du Morb.*, 1862, p. 96.

⁵ *Idem*, p. 120.

bonnes, s'était élevée au ix^e siècle l'abbaye des Saint-Sauveur de Redon, bientôt enrichie par les souverains de la Bretagne et des seigneurs. Il paraît qu'au xiii^e siècle il y existait, sous le vocable de Saint-Sauveur, une fabrique de verres peints¹, et il n'est pas étonnant que l'église n'en fût décorée. Ogée en mentionne un grand nombre. Sur les anciennes vitres de l'église de cette abbaye, on remarque les portraits de plusieurs ducs de Bretagne et de quelques seigneurs des maisons de Rieux, de Rochefort, de Châteaubriand et de Montfort. On voit toutes les apparences, ce sont les bienfaiteurs de la communauté. Ce fait prouve la reconnaissance des seigneurs pour ce qu'ils ont fait pour leur bien ; il est même à remarquer que plusieurs chapitres et communautés, ils conserveront ces monuments érigés par eux et ne détruiront pas ces restes précieux de l'histoire de la province. Ce sont le fondement le plus sûr des vérités historiques. Il est en vain que le curieux y chercherait maintenant un vestige de cette décoration, on n'y voit plus que des fragments des anciens vitraux dans le transept. La vitre de la nef, sur laquelle se trouvent les portraits des principaux bienfaiteurs de l'abbaye, sans doute été détruite, soit lors de l'incendie qui consuma l'intérieur du chœur, soit lors de la restauration. Il n'en est pas ainsi : c'est que le vœu d'Ogée

Ass. bret., classe d'arch., Congrès de Quimper, séance du 1^{er} août 1848, Bull., t. I, p. 24, 25 ; Soc. arch. du dép. d'Ille-et-Vil., 1848, Bull., p. 30 ; l'abbé Brune, Congrès de Saint-Malo, 1849, p. 19.

Soc. Bret., nouv. éd., t. II, p. 438 ; Ducrest de Villeneuve, t. dans le dép. d'Ille-et-Vil., p. 181.

Id., Redon ; Ducrest de Villeneuve, id., p. 187 ; Marteville, t. I, p. 442 ; l'abbé Brune, ibid.

n'a point été exaucé. Un prêtre, autennien a fait garder l'anonyme, et qu'*Histoire de Redon*, s'exprime ainsi à niers moines, dit-il, trop peu soucieux devanciers, firent disparaître cette gal qui auraient pour nous un si grand trainements et les errements peu j chapitres de ce temps, ils remplacèrent les vitres historiées. Cette transformation vint la Révolution¹. »

Territoire de Belle-Ile.

Si le xviii^e siècle ne fut pas favorable au rapport des appréciations artistiques point de vue industriel, de la fabrication peut signaler dans le diocèse de Vannes pour y donner une impulsion comme cette époque, on trouve une lettre de M. de Trudaine, pour lui soumettre Droneau, procureur du Roi à Lorient chargé de légaliser pour établir une verrerie au hant il ne paraît pas qu'aucune suite y ait été donnée. La paroisse de Moustoir-Rumengol, un sceau qui portait d'azur à 6 quintefeuilles anciens gentilshommes verriers, peut-être fut construite sur les ruines d'une verrerie ignore si elle fut prospère.

¹ *Hist. de Redon*, p. 339, 340.

² Quesnet, *Inv. somm. des arch. du dép.* C. 57.

³ Ogée, *Dict. de Brét.*, II, p. 444.

VII

ÉVÊCHÉ DE QUIMPER

Le diocèse de Quimper se divisait en deux archidiaconés : celui de la Cornouaille, dont le siège était à Quimper, et qui s'étendait sur toute la basse Cornouaille, au Sud des montagnes Noires, se subdivisant en sept anciens cantons ou pays : Cap-Sizun, Cap-Caval, Fouesnant, Concq, Gourin, Quimperlé, Coray; et celui de Poher, dont le chef-lieu était à Carhaix, et qui s'étendait sur la haute Cornouaille, comprenant la partie septentrionale du diocèse depuis la chaîne des montagnes Noires jusqu'à celle des monts Arez, se subdivisant en quatre territoires : Poher, Huelgoet, Châteauneuf-du-Faou et Châteaulin¹. C'est cet ordre, bien qu'insuffisamment précisé, qui va être suivi.

ARCHIDIACONÉ DE CORNOUAILLE. — La cathédrale Saint-Corentin de Quimper, par l'éclat et la splendeur de ses vitraux peints, brillait au premier rang parmi les églises de

¹ De Blois, nouv. éd. du *Dict. d'Ogée*, II, 418; de la Borderie, *Ann. hist.* de 1861, p. 63, 152; de 1862, p. 26, 134; Aur. de Courson, *Cart. de Redon*, p. CLXXIII et 258.

la Cornouaille. Par ce qui en reste, on peut dire ce qu'elle devait être avant que les fureurs n'eussent porté la dévastation sur ces précieux objets. Par défaut de sentiment religieux le respect pour les arts eût au moins dû protéger contre un acte si déplorable qu'insensée. Voici comment un contemporain, pénétré de douleur et d'indignation, raconte ces tristes excès : « Ce fut le 12 décembre 1793, jour de la fête républicaine française, qu'aux yeux d'un peuple des hommes excités par un nouveau genre de fanatisme condamnés par des soldats égarés, osèrent profaner tous les objets de la religion, de la patrie, de la famille. Ils déchirèrent les tableaux, brisèrent les statues, effacèrent les plus vives couleurs ! Ces monuments, ces costumes qui servent à fixer les souvenirs, ces médailles du temps passé, disparurent¹. »

Quelques vitraux ont pu toutefois échapper à la destruction générale. A raison de leur mérite patrimonial et de l'intérêt des sujets qu'ils représentent, ils ont obtenu un développement spécial. Ils ont eu la bonne fortune d'être étudiés complètement que l'on doit à M. Phi. de La Harpe, comme il n'est pas possible de parler des vitraux de Quimper sans recourir à son travail si minutieusement détaillé qu'il a donné ne peut qu'être à l'avantage de tous :

« Les seules fenêtres de cette belle cathédrale qui ont conservé des vitraux sont celles du premier transept et du chœur, encore n'en est-il resté que la partie rectangulaire de ces fenêtres ; les

¹ Cambry, *Cat. des objets échappés au vandalisme pendant la révolution*, t. III de la république, p. 12.

dépourvus. La date de tous ces vitraux paraît assez facile à déterminer, du moins approximativement. Les voûtes du chœur furent construites vers 1410 par l'évêque Gatien de Monceaux, et celles de la nef occupèrent l'épiscopat d'Alain Le Maout et de Raoul Le Moal, de 1445 à 1501. Les armes d'Alain Le Maout sont reproduites plusieurs fois sur les meneaux des fenêtres et sur les claveaux de la voûte de la nef et du transept. Ces armes sont : *d'argent au chevron de gueules chargé d'un flet d'or en orle*. Les vitraux du chœur peuvent donc se rapporter à la première moitié du xv^e siècle, et ceux de la nef aux dernières années du même siècle. C'est aussi ce qui semble résulter du style des ornements dont ils sont décorés. Les dais et les consoles qui accompagnent les sujets peints sur ces vitraux présentent dans le chœur toute l'efflorescence des derniers temps de l'ogive, tandis que les dessins hybrides de la renaissance prédominent dans ceux de la nef. On assignerait volontiers une date exceptionnelle et antérieure à la vitre du fond du chœur, dont le dessin paraît plus raide, le coloris plus sobre, moins brillant que dans tous les autres vitraux de l'édifice. Cette fenêtre, divisée par deux meneaux verticaux en trois panneaux rectangulaires, présente dans celui du milieu le Christ sur un fond rouge, et dans les deux autres, sur un fond bleu, la Vierge et saint Jean, vêtus de draperies blanches. Ce qui donne pourtant moins de valeur relativement à l'ancienneté particulière de cette vitre, c'est la remarque de cette même sorte d'archaïsme relatif, lorsque le même sujet décore la maitresse vitre d'une église. Peut-être y avait-il là quelque intention de symbolisme hiératique. La disposition des sujets est uniforme dans toutes les autres vitres. C'est en effet, dans chaque panneau des fenêtres, un personnage supporté par une console et surmonté d'un dais peints en grisaille, rehaussés d'or, ouvragés dans le goût du xv^e ou du xvi^e siècle. Le personnage, de trois quarts de gran-

ur naturelle, ressortant sur
ent d'une autre couleur, es
inte Vierge, tantôt un apôtre
chanoine, un seigneur ou u
r son saint patron. Quelqu
ésentés sont reconnaissables :

la troisième fenêtre du ch
tien de Monceaux, présenté
ns une autre figure du chœ
me. D'autres, que l'on poi
néalogies, portent sur leurs
nnes familles auxquelles ils
et à la *macle d'azur* ; Pont-l
nt-Croix, *d'azur au lion d'a*
le de gueules ; Dubois-Berthe

Dresnay, *d'argent à la cr*
te de 3 coquilles de gueules
ux sont beaucoup plus inc
nef que dans celles du chœ
aucoup plus altéré dans cette
des vitraux placés dans la c
le de la Victoire. S'ils ne
écède, c'est qu'ils ont paru
re pour leur belle conservat
atre fenêtres de cette chapell
ère fenêtre, côté de l'épître,
nt la figure de Marguerite d
ésentée par sainte Marguerit
macles d'argent et d'azur, à
ur de lys d'or ; ce dernier p
rsonnages représentés dans
mal : ce sont les armes des
itures sont de brocard, dont

vitre avec la plus grande richesse. L'autre panneau représente la Sainte Vierge et l'enfant Jésus. Ce dernier sujet mérite particulièrement l'attention, parce que le dessin, les ornements, le coloris même, semblent accuser le travail d'une époque antérieure à celle des autres vitraux de la cathédrale, sans qu'on puisse, du reste, indiquer à quelle cause peut se rattacher cette exception. Les autres fenêtres de la chapelle absidale contiennent les figures de Notre-Seigneur, de saint Pierre, de saint Paul et d'un autre apôtre qui paraît être saint Barthélemy. Dans les trèfles qui décorent le tympan de la quatrième fenêtre sont encadrées trois figures peintes en buste. L'une d'elles est un ange tenant une légende où on lit : *Virgo virginum*. Ces figures, au reste, ainsi que les autres vitraux de la chapelle de la Victoire, y ont été transportés des autres parties de la cathédrale¹. »

L'église Saint-Mathieu de Quimper présente aussi des vitraux du plus grand prix. M. Philippe-Lavallée a également procédé à leur description détaillée, avec le développement nécessaire à raison de leur mérite particulier et de l'intérêt des sujets qu'ils représentent. On ne saurait, sans priver les lecteurs de cette importante source d'instruction, ne point donner ici ce travail en entier :

« Il n'y a dans l'église Saint-Mathieu à s'occuper que de trois fenêtres. Une seule, celle du fond du chœur, est entièrement garnie de ses anciens vitraux; deux autres, celles qui éclairent ce qu'on appelle le transept, n'ont conservé que les vitres qui en décoraient le tympan. On va les décrire l'une après l'autre.

¹ De Blois, nouv. éd. du *Dict. d'Ogée*, II, p. 418, 419; Philippe-Lavallée, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Quimper, séance du 20 septembre 1847, *Bull.*, t. I, 1^{re} livr., p. 25, et supplém. à la 4^e livr., p. 263; Pol de Courcy, *Guide de Nantes à Brest*, p. 252, et *La Bret. contemp.*, p. 8.

« *Fenêtre du fond du chœur.* — La partie rectangulaire comprise entre l'appui et la base du tympan a environ 2 mètres 50 de largeur sur une hauteur de 3 mètres; quatre meneaux droits la partagent en cinq panneaux terminés par de petits arcs cintrés, excepté celui du milieu, qui se relève en accolade. Le tympan, formé par une ogive surbaissée, haut d'un peu moins de 2 mètres, est découpé en flammes et en cœurs; cinq flammes assemblées comme les pétales d'une fleur en occupent le milieu; les cœurs remplissent le reste de l'espace. Le sujet général contenu dans les cinq panneaux droits de la fenêtre est la Passion. L'artiste en a distribué, comme bordure, dans le bas de chacun d'eux et dans toute la hauteur des deux panneaux extérieurs, les différents épisodes : *Jésus devant le grand-prêtre; le Couronnement d'épines; la Flagellation; Jésus chez Pilate; le Portement de croix; la Mise au tombeau; la Résurrection glorieuse.* Le panneau du milieu se distingue du reste de la verrière par le style sec du dessin, par le peu de richesse du coloris et un agencement moins pittoresque des figures; il représente l'*arbre de la croix* portant le corps de Notre-Seigneur, et accosté de six personnages debout, placés deux par deux les uns au-dessus des autres, et dont les deux plus élevés sont la *Sainte Vierge* et *saint Joseph*. Ce panneau paraît être du xv^e siècle. On doit, au surplus, se référer ici à l'observation faite relativement à la maîtresse vitre de la cathédrale. Par contraste, les deux panneaux adjacents semblent les plus beaux de cette fenêtre. Dans celui de gauche, le *bon larron* en croix, et, au pied de la croix, les saintes femmes; au-dessus de la tête du bon larron, dont l'attitude et la physionomie expriment la résignation calme que la tradition lui attribue, un ange emporte vers les cieux l'âme du pécheur converti, sous la figure d'un jeune enfant. L'âme du *mauvais larron*, dans l'autre panneau, est aussi emportée sous la figure d'un enfant, mais par un

démon. Le corps raidi, les membres contournés, le visage furieux du réprouvé, accusent on ne peut mieux son désespoir et la malédiction qu'il subit. Les soldats entourent le pied de la croix. Toute cette composition, exception faite du panneau central dont il a été parlé tout-à-l'heure, porte les caractères du xvi^e siècle. Outre la richesse du coloris et les costumes qui appartiennent à cette époque, on retrouve dans la largeur et la correction du dessin, dans la disposition habile des groupes, dans l'étude et l'exécution exacte des détails, le système des artistes verriers qui, ne se préoccupant plus alors de subordonner leur composition à l'ensemble architectonique du monument qu'ils décoraient, faisaient de leur travail une œuvre d'art particulière et complète par elle-même; leur objet principal n'était plus, comme aux siècles précédents, de modifier d'une certaine manière la lumière répandue sur les lignes architecturales, pour les mieux faire ressortir, mais d'étaler aux yeux de véritables travaux qui faisaient oublier l'architecte pour ne plus laisser paraître que le peintre et le dessinateur. Qu'il y eût en cela progrès ou dégénérescence, c'est une question qu'il n'y a point à décider ici. On ne décrira pas avec plus de détail les différents épisodes de la Passion reproduits sur la vitre dont on s'occupe; les motifs en sont trop connus et trop fréquemment traités pour fournir des observations nouvelles et intéressantes. On passera donc au tympan de cette fenêtre. On a fait connaître plus haut la disposition des cœurs et des flammes qui composent le réseau de ce tympan. Pour plus d'ordre et de clarté dans l'examen des sujets qu'ils contiennent, il faut supposer ces compartiments partagés en quatre rangées horizontales. La première, en commençant par le haut, se composera d'un compartiment; la deuxième de deux; la troisième de quatre; la quatrième de quatre; puis on décrira successivement dans chaque rangée les compartiments dont elle se compose, en commen-

çant par la gauche. *Première rangée*,
 rieur de la vitre : le *Père-Éternel* en b
rangée : 1° divers instruments de la
 lance, l'éponge, le marteau, les tenail
 autres instruments de la Passion : la
 verges, le marteau, le sabre, l'oreille
sième rangée : 1° un ange assis por
 2° l'écusson de France porté par dei
 mi-parti de France et de Bretagne, l
 ange assis portant des emblèmes reliq
 ainsi que celle qui lui correspond, p
 quable pour la grâce de la pose et la
Quatrième rangée : 1° un écusson appa
Rosmadec, qui a fourni à Quimper un
 neurs. L'écu représenté ici est écartel
 et d'azur de 6 pièces, qui est de *Rosm*
 lion d'argent, qui est de *Pont-Croix* (ou
 d'or et de gueules au chef d'hermines (c
 erreur de l'ouvrier qui a réparé les
 l'écu devait être de gueules à la fasce
La Chapelle, une des alliances des *Ri*
mines (on ne sait d'où vient ce 4°
 être encore une réparation maladroite)
Rosmadec, écartelé au 1^{er} palé d'argent
 au 2^e de gueules à 4 macles d'argent,
 3^e d'azur au lion d'argent; au 4^e de g
 mines (ce 4^e quartier parait encore fa
 vient de dire que le 3^e quartier de cet
 4 macles d'argent, était de *Molac*. Tous
 donnant les armes de *Rosmadec*, att
 macles d'argent sur champ de gueule
 mais ces 4 macles d'argent se retrouver
 dans la généalogie de Sébastien, marq

ron de Molac et gouverneur de Quimper, donnée par d'Hozier en tête de l'*Histoire de Bretagne* de Lebaud. Les 9 macles figurent aussi dans cette généalogie, mais comme venant des *Rohan*. Ce sont, en effet, les armes bien connues de cette illustre famille, avec des émaux différents. Au reste, il y a nombre d'armoiries dans lesquelles la quantité des figures a varié avec le temps. Peut-être aussi ces 4 macles étaient-elles les armes primitives de la famille de Molac, qui n'aurait pris les 9 macles qu'après son alliance avec la famille Le Sénéchal de Carcado, à qui elles appartenaient comme ramage de Rohan; 4° ce dernier écusson est entièrement indéchiffrable; on y voit *une fleur de lys d'azur sur champ d'argent*, et d'autres signes plus ou moins héraldiques. Alain de Rosmadec, capitaine du ban et arrière-ban des gentilshommes de Cornouaille, épousa en 1505 Jeanne, dame de La Chapelle et de Molac. C'est donc dans cette période que la vitre fut peinte.

« *Fenêtre du côté Sud.* — Il reste fort peu de chose à dire pour terminer la description des vitraux de Saint-Mathieu. Les deux fenêtres qui sont encore à examiner n'ont conservé de leurs anciens vitraux que ceux qui en garnissent le tympan. Le réseau de cette fenêtre se compose de huit compartiments, occupés, à l'exception d'un seul, par des armoiries ou des fragments d'armoiries. On va décrire successivement chacun d'eux, en suivant le même ordre que pour la grande fenêtre du chœur, et en les désignant par les lettres A, B, C, etc. — A. Ce compartiment, placé en supériorité, ne contient que les instruments de la Passion. — B. et C. Deux fragments d'un grand écusson supporté par deux lions, timbré d'un casque de face d'argent grillé d'or et entouré du cordon de Saint-Michel; on peut le blasonner ainsi : *écartelé au 1^{er} d'argent à une macle d'azur, qui est Tréanna; au 2^e parti d'azur au lion d'argent et d'hermines au chef de gueules chargé de 3 fleurs de lys d'or, qui est Quélennec; au 3^e d'argent à la*

quintefeuille de gueules ; au 4° par sable et de sinople à la croix d'or 3 trèfles d'azur, qu'on croit être *La* zur au sautoir d'or accompagné de E. Écusson : parti du précédent et accompagné de 2 croisettes de..... — la quintefeuille de gueules. — G. Éc et d'argent à 3 trèfles d'azur. — au sautoir d'or et d'argent à la qu manque de documents pour établir . cription sèche que l'on vient de lire. d'émettre quelque conjecture, on se moiries qui se répètent le plus sou sons, et qui par conséquent peuvent désigner la famille à laquelle elles d'argent à la quintefeuille de gueule appartenir à plusieurs familles, mais i plus particulièrement à celle de *Le* borgne et MM. L. de Laubrière et l à attribuer cette quintefeuille de gu Cette conjecture ne paraît point tr considère qu'un *Jehan Le Baud* fig Saint-Mathieu dans la montre de de 1481 (Fréminville, *Antiquités du* se rappelle ce Guillaume Le Baud, Quimper en 1590, qui paraît avoir é des plus rudes adversaires du chan même siège, lequel tenait pour la cœur. Toute la partie inférieure de une vitrerie moderne.

« *Fenêtre du côté Nord.* — Cett est fort simple, ne présente que 1° en supériorité, d'hermines plein

ré de la cordelière. Cette cordelière et l'époque vitre se rapporte par le choix des sujets, et que le xv^e siècle, indiquent que ces armes se reine Anne. On peut s'étonner de lui voir attes *pleines de Bretagne*, au lieu de l'écu parti *Bretagne*, puisque la cordelière, signe distinct selon Vulson de la Colombière, n'a pu accompagner ces armes de cette princesse qu'après son mariage mort, en 1498, de son premier mari, le ; mais on l'a sans doute considérée ici seule duchesse de Bretagne; 2° le deuxième écusson *able au chevron d'argent, accompagné de 3 annelets d'argent et de sable chargé d'une cotice* dont dextre de ce parti paraît chargé de figures à distinguer. On peut présumer que ce sont honnoré sieurs de Kérambiquet, famille distinguée qui portait : *losangé d'argent et de sable, à 4 annelets, au franc canton de pourpre chargé d'argent soutenant un épervier du même*; 3° le troisième écusson est : *parti de sable au chevron d'argent accompagné de 3 annelets d'or et d'azur à la croix pattée d'azur*. Les autres compartiments de la vitre contiennent des figures de la vie de saint Yves, official de Tréguier. Dans le premier, le saint, revêtu de son capuchon, donne son capuchon à un pauvre qui lui baise la main (Albert Legrand, *Vies des Saints de Bretagne*, t. 1). Le second le représente vêtu de même, avec un ange. Dans le troisième, deux personnages se prosternent devant lui; derrière le saint on aperçoit un objet rappelle sans doute la charité de saint Yves qui nourrissait les pauvres dans ses presbytères de Lohannec'h, et qui fonda pour eux un hôpital à Kermartin (*ibid.*). Ainsi qu'on l'a dit plus

haut, le style du dessin, l'agencement de cette vitre lui assignent la date de

Si une partie des vitraux de la cathédrale a pu échapper aux fureurs des hommes dans des édifices religieux moins en évidence également dans la même ville. Car qu'il fit en l'an III des objets échappés au vandalisme dans le Finistère, s'applique à la chapellenie Notre-Dame-du-Guilla-Cité. Les meilleurs vitraux de Quimper du Guéodet. Le hasard les a mieux conservés à la cathédrale. Dans la prodigieuse quarantaine tassés au-dessus du maître-autel de la nef de cette église, outre le brillant des verres et les airs de têtes des groupes, des attitudes, Qu'on examine la pose de la Vierge, la femme du peuple tournant la tête, qui ne peut manquer de remarquer. Le motif de ces vitraux forme un tableau, un ensemble plein d'expression, de vérité, de simplicité, des Bergers. L'Enfant vient de naître, le fond du tableau admire, adore en silence respectueuse. Joseph, la Vierge sont prosternés. A l'époque où furent exécutés ces vitraux, il n'y avait peu d'artistes en France en état de rivaliser avec aucun n'eût pu surpasser leurs contemporains. On est frappé de l'élégance, de la simplicité, de l'architecture prodigués dans ces vitraux.

¹ Cambry, *Cat. des objets échappés au vandalisme*, p. 18; de Blois, dans la nouv. éd. du *Dictionnaire des arts et manufactures*, p. 420; Philippe-Lavallée, *Ass. bret., classe des arts et manufactures*, t. I, 1^{re} livr., p. 119, et suppl. à la 4^e livr., p. 120; Courcy, *Guide de Nantes à Brest*, p. 255, et

voûtes surbaissées, des fleurons, des volutes, des aiguilles du meilleur goût. On y remarque surtout quelques vases épars d'une forme aussi belle, aussi parfaite que celle des plus beaux vases de l'Étrurie. Le mérite de ces riches décorations est augmenté par la noble simplicité des couleurs qui les forment. Leur masse est un fond blanc relevé par de brillants et légers filets d'or indiquant toutes les arêtes. La mort de la Vierge est du même maître et du même mérite¹. Mais si Cambry manifestait dans son zèle sa satisfaction artistique d'avoir pu contempler encore après les tourmentes de la Révolution ces magnifiques vitraux, quels sentiments contraires n'aurait-il pas pu manifester si la mort ne l'eût point enlevé, lorsque cet édifice si plein de souvenirs fut démoli vers 1825 pour faire place à de mesquines maisons qui en occupent l'emplacement² ?

La chapelle Notre-Dame-du-Pinity, à Quimper, avait eu aussi le bonheur de se soustraire aux destructions de l'an II, et Cambry, dans son *Catalogue des objets échappés au vandalisme*, se plaît à en citer les vitraux. Au milieu de la promenade plantée dans le prolongement du champ de bataille, on trouve, dit-il, une chapelle nommée le Pinity; ses vitraux n'ont pas la perfection de ceux du Guéodet; ils n'ont pas moins d'éclat, de richesse et d'élégance. Les ornements, espèces de filigranes, caprices d'architecture, arabesques légères, sont aussi d'un fond blanc relevé d'or. La vie de la Vierge fait le sujet des divers tableaux qu'on y voit. Il faut remarquer surtout la vérité de dessin, le caractère de la tête d'un homme de moyen âge, qui parle au grand-prêtre des juifs sortant du temple. Ce précieux morceau doit être conservé; le

¹ Cambry, *Catalogue*, p. 14, 15.

² De Blois, dans la nouvelle édition du *Dict. d'Ogée*, v^o *Quimper*, t. II, p. 421.

bleu, le pourpre de ces vitraux conservation n'a point eu de bon n'ont pas été plus heureux que vaient épargné les troubles de l'revenu. En 1810 on prit conseil truction, et l'on abattit en gran aux agréments de la belle promen criptions de Cambry sont tout c Pinity. Les reproduire était le rendu à ces brillants objets de l'avait recommandés, mais en vai

L'église du couvent des Cordes signaler. La maîtresse vitre qui çois est un chef-d'œuvre de la d de l'art³.

Les environs de Quimper, i destruction, ont été aussi moi rebâtisseurs de nos jours, tout vieux arts et leurs attachants so

A l'extrémité d'un des faubou de Châteaulin, se trouve l'église date de 1575, et qui, sans être ture, présente cependant un tr qu'ici négligé tant par les destr teurs. Il a été décrit par M. Ph déjà emprunté la description d ville, et auquel il faut aussi en faire, cette partie de son intérêt

« L'église de Kerfeunteun n

¹ Cambry, *Catalogue*, p. 15, 16.

² De Blois, dans la nouv. éd. du *Déot*

³ De Fréminville, *Ant. du Finist.*, 3

pour l'éclat, l'harmonie et la conservation des couleurs la fermeté, la correction et le caractère du dessin, est une des plus belles que l'on possède dans la cathédrale. Elle figurerait partout avec honneur dans une église collégiale. La fenêtre dont elle remplit toute l'ouverture a une hauteur d'environ 4 mètres sur 2 de largeur. La partie comprise entre l'appui et la naissance de l'ogive est divisée en trois meneaux en trois compartiments. Voici les différents sujets de la peinture des vitraux qui les garnissent : au bas du premier meneau, une espèce d'arcade dans le style du gothique encadre un sujet différent ; à gauche, le Christ en croix, est-à-dire reposant inanimé sur les genoux de Dieu le Père, représenté en costume de Souverain-Pontife, avec la longue barbe blanche, le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, posé sur son épaule. A droite, un chanoine présenté par son saint patron en costume de religieux. Le caractère de ces deux figures pourrait les faire passer pour des portraits ; mais aucun signe, aucun nom, aucune armoirie, aucun attribut particulier ne les désigne. Le milieu est occupée par la figure de Jessé, ancêtre du Christ. C'est là que commence le sujet général de la fenêtre, le *arbre de Jessé*. L'attitude noble et naturelle, l'expression douce et grave de cette figure en fait la plus belle du vitrail. Jessé est endormi ; de son cœur part le tronc de l'arbre qui s'étend sur toute la vitre ses rameaux, sur lesquels sont peints les personnages marquants de sa postérité, depuis David jusqu'à la Vierge Marie et saint Joseph, ayant le Christ en croix. Les costumes de tous ces personnages se recommandent par leur exactitude, comme on peut le croire, par leur exactitude historique. Les vêtements sont faits de riches étoffes dessinées assez capricieusement ; les rois sont coiffés de couronnes, de turbans, de mortiers, avec la couronne, et au cou de grosses chaînes d'or, comme c'était la

mode au xvi^e siècle; mais tout cela est, on le répète, d'un dessin ferme et correct, plein de caractère et de relief, coloré de tons variés, harmonieusement combinés et se détachant de la manière la plus heureuse sur le beau fond rouge du vitrail. Le tympan de l'ogive est occupé par des figures d'anges tenant deux à deux, dans chaque compartiment, des écussons dont le blason a été détruit¹. »

L'église d'Ergué-Gaberic, près de Quimper, non moins remarquable sous le rapport de ses vitraux, doit non moins fixer l'attention, car elle a été également l'objet du travail de M. Philippe-Lavallée, auquel on emprunte encore la description qu'il en a si exactement faite :

« Bien que venant en dernière ligne dans la revue des vitraux du canton de Quimper, la vitre du maître-autel de l'église d'Ergué-Gaberic ne le cède en rien à celle de Kerfeunteun, car elle paraît avoir sur celle-ci l'avantage de l'ancienneté; elle porte, en effet, la date de 1516 ou 1526, tandis que la vitre de Kerfeunteun appartiendrait à la dernière moitié du même siècle. A Ergué-Gaberic, si le dessin est un peu moins correct, si les poses des personnages ont quelque chose de forcé, ce défaut est racheté par l'expression et le caractère des figures, par le pittoresque de leur disposition. La partie rectangulaire de la fenêtre, divisée par trois meneaux droits, contient dans ses quatre panneaux des scènes de la Vie et de la Passion de Notre-Seigneur. Ce sont : la *Nativité*, la *Présentation au temple*, le *Baptême*, l'*Entrée à Jérusalem*, la *Cène*, *Jésus au Jardin des Olives*, le *Baiser de Judas*, la *Flagellation*, *Jésus chez Pilate*, le *Portement de croix*, *Jésus en croix*, et la *Résurrection glorieuse*. Le réseau du tympan est dessiné par

¹ Philippe-Lavallée, *Ass. bret., classe d'arch., Congrès de Quimper, Bull.*, t. I, 1^{re} livr., p. 119, et suppl. à la 4^e livr., p. 274; Pol de Courcy, *Le Bret. contemp.*, p. 19.

deux grandes fleurs de lys, et l'espace intermédiaire est rempli par des flammes. Ces différents compartiments contiennent diverses armoiries dont voici l'énumération : 1° en supériorité, un écusson écartelé de *France et de Bretagne*, entouré du *cordon de Saint-Michel*; 2° un écusson parti de *France et de Bretagne*, entouré de la *cordelière*; 3° un écusson de *Bretagne* plein, aussi entouré de la *cordelière*; 4° écusson de *gueules à 3 glaives d'argent posés en bande*, qui est de *Pratmaria*; 5° écusson de *gueules à la croix potencée d'argent, canonnée de 4 croisettes de même*, qui est de *Lézergué*; 6° écusson parti des deux précédents; 7° écusson parti au 1^{er} fascé, ondulé d'argent et d'azur de 10 pièces, qui est *Autret*; au 2° coupé des deux précédents. Les familles *Autret* de *Missirien* et de *Lézergué*, fondues dans celle de la *Marche*, possédaient de grands biens dans la paroisse d'*Ergué-Gaberic*. L'espace laissé par les fleurs de lys au-dessus des arcs qui couronnent les panneaux droits de la fenêtre est rempli par quatre figures peintes à mi-corps : saint *Barthélemy*, saint *Étienne*, saint *Michel* et saint *André*. Sous l'un de ces arcs on lit la date de 1528. Tout au bas de la vitre, une inscription porte en caractères du xvi^e siècle : CETTE VITRE FVT FEYTE EN LAN MIL V^{cc} XVI ET..... ET POVR LORS FABRIQUE. Ces deux dates ne concordent pas précisément, mais on croirait volontiers qu'il a été commis une erreur pour la seconde et qu'elle doit porter 1528 comme celle qu'on lit à la partie supérieure de la même vitre. Au-dessus d'un autel adossé au mur oriental du transept Sud est une petite fenêtre divisée par un meneau droit surmonté d'une fleur de lys. L'un des panneaux est occupé par un seigneur en costume du xvi^e siècle, armé, tête nue, cheveux longs; sa cotte armoriée porte d'or à 3 croissants de gueules. Ce personnage est agenouillé devant un prie-Dieu et présenté par saint *François d'Assise*, reconnaissable aux stigmates empreints sur ses mains. Dans l'autre panneau, une dame, por-

tant une cotte armoriée de même, est aussi à genoux et présentée par sainte Marguerite. Les armoiries de la cotte d'armes du chevalier permettent de reconnaître François Liziart sieur de Kergonan, et Marguerite, sa compagne, vivant de 1481 à 1536¹. »

En rayonnant plus loin de la ville, dans le reste de la basse Cornouaille, on trouve encore dans la campagne plusieurs églises distinguées par leurs vitraux. On va successivement en donner la description.

Dans l'ancien territoire du Cap-Sizun, l'église de Guengat appartient au xv^e siècle. Les fenêtres qui en décorent le chevet sont garnies de beaux vitraux représentant les ducs de Bretagne la couronne en tête, et plusieurs chevaliers armés de toutes pièces, leurs armoiries peintes sur leurs cottes d'armes². — Les fenêtres du chevet de l'église de Pont-Croix (trève du Cap-Sizun) ont des meneaux rayonnants dans le style du xv^e siècle, lesquels sont garnis de vitraux colorés, décorés des armes écartelées de Rosmadec et de Pont-Croix, chargées d'un écusson de Tivarlen brochant sur le tout³. — Dans l'ancien territoire du Cap-Caval, l'église de Penmarch, fondée l'an 1508, sous le vocable de sainte Nonna, possède de beaux vitraux postérieurs à l'époque de la dernière reconstruction. Les fenêtres ont des meneaux flamboyants; la maîtresse vitre a conservé des vitraux de couleur, et son tympan est constellé des armoiries des familles qui avaient contribué

¹ Philippe-Lavallée, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Quimper, année 1847, *Bull.*, t. I, 1^{re} livr., p. 22, 24, et suppl. à la 4^e livr., p. 275 à 277; Pol de Courcy, *La Bret. contemp.*, p. 10.

² Pol de Courcy, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Quimper, 1847, *Bull.*, t. I, p. 24; *id.*, *Guide de Nantes à Brest*, p. 259, et *La Bret. contemp.*, p. 11.

³ Pol de Courcy, *Ass. bret., ibid.*, p. 24; *Guide de Nantes à Brest*, p. 259, et *La Bret. contemp.*, p. 16.

à l'érection de l'église. Au-dessous des armes de France, de Bretagne et de Navarre, placées en supériorité, on remarque celles des Rohan seigneurs de Trogalet, des barons de Pont-l'Abbé, des Rostrenen sieurs de Kerbrohan, des Langueoüez et des Foucault, successivement possesseurs de la seigneurie de Lescoulouarn, des Kerveregin, des Lezongar sieurs de Lestiallec, des Kerhoent sieurs de Kernus, maisons situées dans les paroisses limitrophes¹. — Dans le territoire de Conq, près d'Elliant, on trouve la chapelle de Kerdevot, de fondation ducal; on remarque sur les vitraux les images de ducs de Bretagne, la couronne sur la tête. De nombreux écussons peints sur ses vitres témoignent de la piété des seigneurs des environs, qui s'étaient plu à embellir et doter cette chapelle. On reconnaît parmi ces blasons ceux des sires du Botbodern, du nom de Guengat, et ceux des familles de Tréanna, Kerfors, Liziant, Lezandevéz, Kersulgar, Lanros et Autret de Misirien².

Une portion du territoire de Quimper s'avancait, dans ce qui dépend aujourd'hui du Morbihan, sous Pontivy, et c'est à cause de son ancienne situation qu'il y a lieu de s'en occuper ici. Cette partie dépendait de Gourin.

Si l'église paroissiale de Notre-Dame du Faouët n'a conservé que des traces de vitraux³, il est dans la paroisse de simples chapelles plus heureuses. La chapelle Saint-Fiacre du Faouët mérite tout à fait par ses anciens vitraux de fixer l'attention. On en voit de bien conservés presque à toutes les fenêtres, sauf quelques mutilations dans les panneaux supérieurs, qui portaient des écussons; au-dessous, ce sont des

¹ Pol de Courcy, *Ass. bret.*, *ibid.*, p. 24, et *Guide de Nantes à Brest*, p. 276, et *La Bret. contemp.*, p. 18.

² Pol de Courcy, *La Bret. contemp.*, p. 10.

³ Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Napoléonville*, dans le *Bull. de la Soc. polym. du Morbihan*, p. 21.

panneaux à compartiments variés renfermant des personnages de 40 à 70 centimètres, sur un fonds d'architecture renaissance. Huit fenêtres en sont encore garnies; on y remarque les sujets suivants : 1^{re} vitre du chevet, au fond du chœur : différentes scènes de la Passion et de la Résurrection du Sauveur. 2^e vitre au transept Nord : les Couches de la Vierge, la Naissance du Christ, puis l'enfant Jésus lavé dans un bassin, la Circoncision, la Visite d'Élisabeth, la Décollation de saint Jean-Baptiste, le Festin d'Hérode, le Sermon sur la montagne. 3^e vitre au transept Sud, fenêtre orientale : le Crucifiement, les Prophètes, les Apôtres avec leurs attributs, et divers personnages de l'Écriture-Sainte dont le nom est indiqué sur un phylactère : Jacob, Salomon, Aminadab, Moïse, Sorobabel, etc. 4^e vitre au transept Sud, fenêtre méridionale : la légende de saint Fiacre, dont il reste quatre panneaux expliqués par des inscriptions. 1^{er} panneau : saint Fiacre bêche la terre avec le secours d'un ange, qui tient le pied de la pelle; l'inscription manque. 2^e panneau : saint Fiacre debout derrière une femme, la quenouille à la main, agenouillée devant saint Faron, évêque de Meaux; inscription : Co:la:veille:vint:plaindre:e:accuser:saint:fiacre:a:levesq:de:meax:disat:q:sa:gaste:so:boys: 3^e panneau : saint Fiacre entouré d'infirmes qu'il touche; inscription : Coe:sait:fiacre:gerissoit:les:aveugles:et:les:ladres: 4^e panneau : saint Fiacre avec sa bêche, la vieille et son fuseau et une chèvre; inscription : Coe:la:vielle:tasa:sait:fiacre:por.lamobr.quil.abatoit.le.bois.et.le.fit.ceser.de.par.dieu.et.il.cesa: ~ L'amortissement représente, au milieu de la Cour céleste, un concert des anges jouant de divers instruments. Sur la même vitre on lit cette inscription : PRRE ANDROVET OVVRIER : DEMEVRAnt : A REMPARALE 1552. 5^e vitre, collatéral Nord : concert d'anges, et au-dessous, en huit pan-

sus enfant sur les genoux de sa mère, portant une
elle, puis sainte Anne, Joseph-le-Juste, Maria, Sa-
phas, l'un des disciples d'Emmaüs, Dalpheus et
. 6^e vitre au bas de la nef, au Midi : le sujet de
n'est plus reconnaissable; une figure de chevalier,
verte d'un casque, doit représenter le donateur, au
il on lit : *LEHA FITRE GOVERNVR POVR CESTE CHA-
PIT FAIRE 1557*. Gouverneur est ici le synonyme
a. Les 7^e et 8^e vitres sont trop mutilées pour être
Les écussons qui se voient au sommet de tous ces
it : 1^o d'argent à 5 *fusées de gueules accolées en*
est Bouteville, plusieurs fois répété; 2^o parti au
2^o d'or à une *fascie de gueules*, qui est.....; 3^o parti
au 2^o d'or à 3 *fascies de gueules*, qui est Le Rous-
On a voulu voir dans Pierre Androuet l'ouvrier au-
; beaux vitraux, et dans l'indication de sa demeure
Quimperlé; mais quelque importante que serait une
de cette nature, d'autant plus précieuse qu'elle
rare et plus inusitée, il faut renoncer à cette illu-
rier est ici le maître de l'œuvre, gouverneur ou
qui a ordonné et dirigé la pose des vitraux, et
it un usage assez constant, a perpétué par cette
la mémoire de son office. Aucun document certain
l'ailleurs à Quimperlé la présence de peintres ver-
it à expliquer ce nom de lieu, qui ne se rapporte

landre, *Le Morbihan et ses mon.*, p. 454; *Ass. bret.*, classe
près de Quimper, 1847, *Bull.*, t. I, p. 25; *ibid.*, Congrès de
, t. V, p. 83; Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Pontivy*,
de la Soc. polym. du Morbihan, 1861, p. 23; Pol de Courcy,
Not. à Brast, 1865, p. 218.

Gloss, v^o *Operar.*; dom Morice, *Hist. de Bret.*, Preuves, I,
la Bigne Villeneuve, dans le *Bull. de la Soc. arch. d'Ille-et-*
, t. II, p. 8.

à aucune localité connue, c'est difficile voir que soit une mauvaise leçon, soit écriture ou d'orthographe, rendant le 1. Les dates de 1552 et 1557 fixent au s irrécusable, la date de ces belles peintu pelle Saint-Sébastien du Faouët possèd ments d'anciens vitraux. On y disting d'or à 3 fasces de gueules, qui est Boute blason traversé par une cotice de gueule dent. La chapelle Sainte-Barbe du Fa de vitraux anciens, mais tellement déte difficilement les personnages, dont les p timètres environ, se détachant sur de renaissance; les panneaux sont encastr qui forment des dessins variés. On peu tenant l'enfant Jésus, et divers traits de avec des traces d'inscriptions gothique d'azur à un château d'or, qui est Coët

On retrouve encore, vingt-cinq ans e l'église de la Trinité de Langonnet, le n Au bas de l'une des fenêtres du chœu vante : LE:XXIII:DE:MARS:P:ANDROVET: y voir également qu'un nom, commun d un fabricant. Les vitraux de la Trinité il y en a à presque toutes les fenètre dessins divers, avec fonds d'architectur reusement ils ne sont point en bon ét du chœur présente la généalogie de la sommet, plusieurs blasons : 1° d'argen rangées en fasce, qui est Bouteville; 2° de bœuf d'or, qui est Cleuzyait (?); 3°

¹ Rozenzweig, Stat. arch. de l'arr. de Napolé

qui est..... D'autres fenêtres du chœur représentent les scènes de la Passion. Au transept Sud, à une fenêtre, la Vie de saint Jean-Baptiste en douze tableaux; à une autre, la Transfiguration. Au transept Nord, le Jugement dernier. Dans la nef, trois fenêtres offrent en divers tableaux le Mariage de la Sainte Vierge, l'Annonciation, la Visitation, l'Adoration des Mages, Jésus enseignant les docteurs, la Descente du Saint-Esprit sur les apôtres, l'Assomption de la Vierge, etc. L'église paroissiale Saint-Pierre et Saint-Paul, à Langonnet, a aussi des fragments de vitraux à la fenêtre du fond du chœur¹.

La chapelle Saint-Mandé de Guiscriff possède à la fenêtre du fond du chœur deux panneaux qui restent d'un vitrail, et représentent Jésus tombant sous sa croix, puis sa Résurrection. Au milieu de quelques fragments de vitraux dans la petite fenêtre du chœur, côté du Midi, on voit un écusson *d'azur au chef d'or chargé de 3 coquilles de gueules*². — A Lanvenegen, ancienne trève de Guiscriff, l'église paroissiale Saint-Cognogan a des restes de vitraux à compartiments variés, avec personnages de 60 centimètres environ, fonds d'architecture à anses de panier et accolades. A la fenêtre principale, divers traits de la Vie et de la Passion de Jésus-Christ. La chapelle Saint-Urlo a quelques fragments de vitraux avec devises gothiques³.

A Gourin, l'église paroissiale Saint-Pierre et Saint-Paul n'a que des fragments dépareillés de vitraux. Il en est de même de la chapelle Notre-Dame, au bourg; mais les chapelles rurales ont mieux conservé leurs vieilles vitres. La chapelle

¹ Cayot-Delandre, *Le Morbihan et ses mon.*, p. 449; Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Napoléonville*, p. 40; Aur. de Courson, *La Bret. contemp.*, Morbihan, p. 101.

² Rozenzweig, *id.*, p. 37.

³ *Idem*, p. 42.

Notre-Dame-de-Consolation ou de M
compartiments variés, avec person
mètres de hauteur. Sur la fenêtre
scène du Crucifiement. Au-dessus
On en distingue encore un, parti au
une fasce de gueules, qui est.....; et
au 2^e d'argent à l'aigle éployée à 2
gueules, qui est..... La chapelle S
paroisse, a des restes d'anciens vitre
armoiries et des personnages de 80
détachant sur des fonds d'architectu
Les panneaux sont encastrés dans d
des dessins variés. La fenêtre du fe
en trois tableaux. Au milieu, la s
droite, un personnage tenant la c
duquel on lit quelques lettres d'une
gauche, saint Hervé, ayant d'une ma
let, de l'autre un loup en laisse, suiv
saint Hervé travaillait à un petit ch
loup étant survenu et ayant dévoré
loup : *Tu feras son travail*, et il l'
par ceux qui veulent préserver des
La fenêtre de droite est divisée en
gauche, un guerrier la main sur sc
pieds cette inscription : *San trante*
doute 1530. A droite, la Vierge assi
Sur la fenêtre de gauche, deux ex
personnage crossé avec une bander
tant cette inscription : *Saint. p*
droite, il ne reste point de vitres co
précédentes portent dans les comp
blason suivant : *d'argent à 5 fusées*

fasce, qui est Bouteville. A l'une des fenêtres latérales, ce blason est crossé. La fenêtre de gauche offre cet autre blason : d'argent à un croissant de gueules accompagné en abyme d'un écusson d'or à 3 tourteaux de gueules et au quartier de même, qui est Kerimerc'h (?). Les deux fenêtres latérales portent le blason parti de Bouteville et de Kerimerc'h. Les deux fenêtres des bras du transept présentent aussi quelques fragments de vitraux. On distingue encore sur celle du Nord un personnage crossé¹. — A Roudoualec, trêve de Gourin, il y a des fragments de vitraux avec quelques figures².

ARCHIDIACONÉ DE POHER. — Il faut pénétrer maintenant dans le département des Côtes-du-Nord pour suivre l'ancien évêché de Quimper dans cette portion de la basse Cornouaille qui lui appartenait autrefois, et en a été aujourd'hui détachée pour faire partie des arrondissements de Loudéac et de Guingamp.

Dans le territoire de Poher, qui tirait son nom de l'ancien comté, l'église de Neuillac présente quelques restes de vitraux à devises gothiques³.

L'église Saint-Jacques à Saint-Léon, en Merléac, si digne d'être remarquée par ses vitraux peints, aurait été construite, comme on l'avait d'abord pensé, par les soins de Jean Validire, évêque de Léon en 1431, et mort évêque de Vannes en 1444. Il était né à Merléac, et il aurait élevé près de la maison de ses parents la belle chapelle qu'on y voit encore⁴. Mais le style de l'édifice, qui est bien antérieur, la date de

¹ Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Napoléonville*, dans le *Bull. de la Soc. polym. du Morb.*, p. 97.

² *Idem*, p. 69.

³ *Idem*, p. 57.

⁴ Pol de Courcy, *Itin. de Saint-Pol-de-Léon à Brast*, dans la *Revue de Brst. et Vend.*, t. VI, p. 22.

1402 inscrite sur la belle verrière de la sence des armes de Validire, *d'azur au de 3 quintefeilles d'argent*, tandis que de gueules à 9 macles d'or, s'y montre faire croire que c'est plutôt un membre famille qui en a été le fondateur à la M. Geslin de Bourgogne en a décrit aux les brillants vitraux. Les verrières sont nêtres, dont trois dans la longère Nord chaque nef latérale, à droite et à gauche. Les petites fenêtres ont 2^m 30 de hauteur. Tous ces vitraux ont plus ou moins les dégradations des hommes, soit par effractions, souvent presque aussi préjudiciables. Les fenêtres seraient indéchiffrables aujourd'hui. M. Geslin de Bourgogne, qui permet de lire de la Sainte Vierge. D'abord, jeune fille flottants, une main posée sur son cœur, un rouleau qui, en se développant, laisse voir : *Quae est qua aureum sicut aurum.... d super dilectum suum*. Puis, dans un vitrail voit jeune femme, posant la main sur l'emblème de sa royauté céleste, et une parole : *Veni sponsa accipe auream coronam*. Les nêtres latérales du chevet ont dû représenter l'existence. Du côté de l'évangile, on représente la nonciation, la Visite à sainte Élisabeth, les Mages. Du côté de l'épître, on ne voit que la mère portant son fils, et plus loin assis sur la maitresse vitre, quoique moins endormi.

¹ *Gaulhier du Mottay, Géogr. des Côtes-du-Nord temp., p. 88.*

aussi complète. Voici ce qu'un examen attentif a permis d'y découvrir à l'écrivain que nous citons. A la rose brille de toutes parts l'écusson de Rohan, et autour du centre, des anges, disposés en rond, portent des phylactères où sont inscrits les douze articles du Symbole. La bordure de tout le vitrail est semée de *M*, de doubles *N*, et de coquilles de saint Jacques. Outre une somptueuse ornementation architecturale, les fonds de la vitre sont composés d'une grisaille où se détachent en couleur, avec une grande délicatesse, des roses, des fleurons, des branches d'arbre et des oiseaux. C'est sur cette élégante tenture que se déroulent en première ligne les scènes de la Passion; le Baiser de Judas, la Flagellation, le Calvaire, les Saintes Femmes au tombeau, l'Apparition à Marie-Madelaine se distinguent encore. Puis viennent diverses scènes de la vie de saint Jacques, ses prédications, son supplice, le transport de ses reliques à travers les mers, leur débarquement sur les côtes de Galice, le culte du saint, dont l'image repose dans une niche. Si le dessin a beaucoup souffert, les tons or, rouges et verts sont bien conservés et sont encore d'un effet puissant. Vers le bas, il reste quelques écussons des seigneurs qui avaient concouru au don de la verrière. D'abord on voit l'écusson *d'azur à la croix engreslée d'or*, qui est du Houle, puis un écusson d'alliance, *de gueules à 3 jumelles d'or*, qui est Rosmadec, seigneur de Buhen; d'autres, indéterminables. Au bas de ce vitrail, M. Geslin de Bourgogne a découvert un fragment bien important, puisqu'il donne le nom du verrier et la date de l'œuvre. On y lit : *G. Brart fist cest..... lan mil iiij^e ij.*¹

L'église Saint-Pierre de Bothoa offre de remarquable sa maitresse vitre du xiv^e siècle. Bothoa était une paroisse qui

¹ Geslin de Bourgogne, *Mém. de la Soc. d'ém. des Côtes-du-Nord*, 1865, p. 8.

renfermait parmi ses trèves Saint Pelote, parce que les Loz de Beau redevance seigneuriale d'une pelo la révolution des temps, la trève e cienne paroisse une succursale de Saint-Nicolas-de-Pélem est un j^e xv^e siècle, et l'on y voit un mag entr'autres sujets, l'histoire de sai L'église de Glomel, construite à commencement du xvi^e, a les vitra conservés en partie. Ils représenta ries de la donatrice, qui est une Rostrenen, et dans le bas, la don pagnée de son patron, qui la pr Lansalaün, en Paule, a une vitre réunit la Vie de Jessé et les princ la Sainte Vierge. Elle porte la da

Si cette portion est particulièr cause doit en être signalée. Il xvi^e siècles, sur les bords de la Paule, un établissement de gènti assurément de leur fabrication qu verrières des églises circonvoisine

On peut citer encore le Mousto van, dont il est intéressant de v. représente les diverses scènes de

¹ Gaultier du Mottay, *Géogr. des Côtes*.

² Deschamps de Pas, dans les *Mém. de* p. 150.

³ Geslin de Bourgogne, *Bull. de la Soc* p. 177.

⁴ Gaultier du Mottay, *Géogr. des Côtes*

l'église Saint-Pierre de Kerpert, qui possède encore assez complet²; l'église de Plusquellec, qui possède eux, lesquels doivent attirer l'attention³.

Il y a vu des procès-verbaux dressés par experts héraldiques au sujet des droits seigneuriaux de la paroisse.

Il fallait constater les armoiries existant sur les vitraux et bien que ces enquêtes judiciaires n'eussent pas pour objectif ce qui fait le sujet des recherches il y a cependant un grand avantage à s'en préoccuper qu'on en peut tirer bien des renseignements utiles. Ce document de cette nature qui va décrire les vitraux de la paroisse de Saint-Hernin.

Le monastère des Carmes déchaussés de Rennes possédait autrefois la seigneurie du Granec, qui lui avait été cédée en titre de fondation, en 1684, par messire Toussaint de Bréfillac, seigneurie importante dont il avait obtenu l'aveu au Roi le 23 mai 1726, et qui s'étendait sur les paroisses de Landeleau, Cléden, Plounevez-du-Faou, Coqueffret et Plouyé, avec haute, moyenne et basse justice mais leurs privilèges et droits seigneuriaux leur furent contestés par la noblesse laïque qui se trouva en la mouvance du domaine monacal. Un banc neuf, construit dans l'église Saint-Sauveur de Saint-Hernin, dans la paroisse du Granec, devint la cause d'un grand procès, et des experts héraldiques furent nommés par justice pour constater les armoiries qui se trouvaient peints sur les vitraux de l'église et d'où devait résulter la preuve du droit aux prééminences. Heureusement qu'à l'appui de leur procès-

¹ Du Molay, *Géogr. des Côtes-du-Nord*, p. 508.

² p. 567.

³ p. 500.

verbal les experts ont dessiné en couleur les vitraux armoriés qu'ils étaient chargés de décrire.

Les armoiries du grand vitrage, du côté de l'évangile, étaient ainsi placées : en supériorité, l'écusson *mi-parti de France et de Bretagne*; au-dessous, écusson *de gueules à 3 châteaux d'or*, qui est Château-Gall, sieur du Granec; — *fuselé d'argent et de gueules en bande*, qui est Quélen de Treflech, devenu le Faouët, Bouteville et Goulaine; — *de sable à la bande engreslée d'argent*, qui est Le Granec; — *fuselé d'argent et de sable en bande*, qui est Kermanach; — *mi-parti de.....*, qui est Kermabon, et *d'argent à 3 fasces de gueules*, qui est Guézennec de Runablay; — *mi-parti de sable à la bande engreslée d'argent*, qui est Le Granec, et *de gueules à 3 épées d'argent, la pointe en bas*, qui est Prat-Maria. — Du côté de l'épître, en supériorité, l'écusson *plein de Bretagne*; au-dessous, *mi-parti vairé et contrevairé d'argent et de gueules*, qui est Kermelec, et *fascé, ondé d'or et d'azur au chef de gueules*, qui est Langueoüez; — *fuselé d'argent et de sable en bande*, qui est Kermanach; — *de gueules à 3 châteaux d'or*, qui est Château-Gall; — *mi-parti fuselé d'argent et de sable en bande*, qui est Kermanach, et *de gueules à 3 mains dextres à paume d'argent semé d'hermines, par 2, 1*, qui est de Mesle, moderne du Châtel. Au-dessous des soufflets du tympan s'élevait, peint dans le vitrail, le Christ en croix; de chaque côté, la Sainte Vierge et saint Jean debout, présentant agenouillés le seigneur Jean de Granec et sa femme, Marie de Prat-Maria, ayant leurs écussons peints sur leurs cottes¹.

Il s'agit maintenant de rentrer dans le Finistère, dans cette

¹ Fonds des Carmes déchaussés de Rennes, aux archives du départ. d'Ille-et-Vilaine, liasse 114, n° 37.

opre qui lui a appartenu autrefois et lui appartient

man, il y a des verrières à noter; la maltresse
lire dans ses nombreux meneaux une verrière colo-
se des armes des Nevet¹.

s des fenêtres de la chapelle du Kergoat, en Qué-
ont des meneaux fleurdelysés, et huit d'entre elles
e décorées de splendides vitraux parfaitement con-
présentant la Vie de Jésus-Christ, l'Histoire de
du par ses frères, sa résistance aux séductions de
de Putiphar, le Paradis et l'Enfer. Ces verrières
avec leurs mille couleurs changeantes, forment
sanctuaire une enceinte mystérieuse, et le demi-
les répandent dispose singulièrement au recueille-
la prière. Dans les tympan on distingue à la mai-
e les armes de Julien du Cleuz, marquis de Gage,
1671 de Claudine de Kergorlay, dame de Guenguat,
res fenêtres les armes des familles de Languedouez,
et de Poulmic, possessionnées au xvi^e siècle en
en et dans les paroisses voisines².

elle du Cran, en Spezet, devenue l'église parois-
é décrite avec un soin particulier par M. Pol de
ne l'on a déjà eu si souvent l'occasion de citer, et
va citer encore. Elle mérite, dit-il, d'être visitée,
son architecture la distingue des autres chapelles
la même époque, mais ses vitraux sont d'une ri-
ceptionnelle. La date de ce petit monument (1532)
un contrefort, et les armes des seigneurs du Cran-

Courey, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Quimper, p. 24,
Nantes à Brest, p. 289.

Courey, *Guide de Nantes à Brest*, p. 288; *La Bret. contemp.*,

huel, du nom de Vieux-Châtel, qui y honorifiques, sont gravées au chevet. ou croix de saint Antoine. La maîtresse flamboyants, renferme en douze panneaux scènes de la Passion, de la fête des Ration. Au tympan de l'ogive se développe et le triomphe du Christ entre la Vierge assistent à la gloire du Dieu fait homme. Une troupe d'anges jouant de divers instruments de composition, portant la date de 1548, pleines de Bretagne, quoique l'union France fût consommée depuis seize ans, supprimant l'écu de France le peintre propre du peuple, qui regretta longtemps l'indépendance du duché, ainsi qu'il le prouve par les sujets peints dans les six autres fenêtres : l'Annonciation, la Nativité, l'Adoration des Mages. *Deuxième vitre* : Notre-Seigneur en trois grands panneaux. *Troisième vitre* : le Martyre de saint Charles. Les deux derniers panneaux occupant toute la largeur de la nef, sont suivis de la foule des pauvres qui étaient devant l'église, comparait au tribunal du procureur général, condamné à mort. Il est, en conséquence, ardent dont le feu est alimenté par le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe. Au-dessus de Dieu le Père, représenté en un nuage, le Fils portant sa croix, sont figurés au-dessous : CHARLES QUAMPION et la Vierge. La même figure se voit aussi celle de la fenêtre du chevet. Mort de la Vierge. Par suite d'un anachronisme du moyen âge, des prêtres en surplis enroulés autour d'un clerc, debout à son chevet,

second clerc tient un goupillon et qu'un troisième a une palme à la main. Dans les panneaux supérieurs, le Fils de Dieu, assis dans une gloire sur un trône décoré de pilastres corinthiens, reçoit dans son sein l'âme de sa Mère sous la forme d'un petit corps nu et sans sexe. Au tableau suivant, des anges la couronnent en présence de toute la Cour céleste, pendant que Dieu le Père, coiffé d'une tiare, lui présente une seconde couronne, et que Dieu le Fils, la tête ceinte d'un nimbe crucifère et la boule du monde dans une main, bénit la Vierge de l'autre. *Cinquième vitre* : la légende de saint Éloi. Le saint ferre un cheval avec l'aide de son fils Oculi. Ces deux personnages, de grandeur naturelle, sont habillés à la mode du règne de Henri II, et Oculi, pour faciliter la tâche au futur ministre de Dagobert aux prises avec un cheval qui veut ruer, lui coupe un pied qu'il rattache ensuite à la jambe. Ce vitrail porte la date de 1550. *Sixième vitre* : la légende de saint Jacques-le-Majeur en quatre panneaux fort remarquables. L'attention se porte premièrement sur les bourreaux qui lui tranchent la tête, ainsi qu'au traître qui l'avait dénoncé à Hérode Agrippa et qui se déclare chrétien à son tour en voyant le courage déployé par saint Jacques; son corps est ensuite déterré par ses disciples, non loin de la ville de Jérusalem, dont les murailles gothiques s'aperçoivent au dernier plan, puis il est transporté par mer à la côte d'Espagne. Un ange voltige au-dessus de la barque, dont il paraît diriger et accélérer la marche en soufflant dans les voiles fortement gonflées; enfin le corps de saint Jacques est placé dans une charrette à bœufs qui s'arrête à Compostelle. Le nom de CHARLES CHAMPION FABRIQUE et la date de 1548 qu'on a déjà vue sur d'autres verrières de la même chapelle se lisent encore au bas de celle-ci. Les fabriciens de Spezet ont assuré la conservation de ces curieux vitraux en les faisant remonter en plomb neuf, et cet exemple devrait être

plus souvent suivi. Le Cran offe un spécimen complet d'une chapelle du xvi^e siècle¹.

Au Huelgoat, trêve de Berrier des-Cieux, dans un vitrail dont pour donateur un seigneur de Cran, nouillé, son casque et ses gantelets, peints sur sa cotte d'armes².

A Édern, dont les fenêtres sont la maîtresse vitre conserve de la fin du xvi^e siècle³. La chapelle Sainte-Cécile, a le bonheur d'avoir sa fenêtrée. Les personnages des vitraux sont semblent de la fin du xvi^e siècle. qui surmonte l'autel Sainte-Cécile aussi son vitrage du xvi^e siècle : gardant le Christ en croix, assise sur un air inspiré. Derrière le buffet d'orgue, un toquet à plume blanche, entr'ouvrant la sainte. Dans un compartiment, Sainte-Cécile à genoux. Au bas, en lettres gothiques, COMENT S: CECIALIA PRIOR ET. DIEV formée d'un mélange de caractères romains et gothiques. A droite, le vitrail est le tiers de sa hauteur; le haut représentant la sainte à genoux, tenant un missel d'or. Le bas, un Landerneau, divisé en deux pa-

¹ Pol de Courcy, *Ass. bret., classe d'art*, t. I, p. 22, 23; *Guide de Nantes à Brest*, p. 51.

² Pol de Courcy, *La Bret. contemp.*, p. 10.

³ De Montifaut, *Bull. de la Soc. arch.*

⁴ *Idem*, p. 54.

de Léon, moitié de Quimper. L'église Saint-Thomas-de-Cantorbery, appartenant au côté quimpérois, était dans ses parties les plus anciennes du xvi^e siècle. Les fenêtres ont conservé leurs meneaux flamboyants ; celle qui est au-dessus du maître-autel possède encore un vitrail de couleur ¹. — A la Martyre, la date de 1567 se trouve sur une des vitres de la chapelle de la Vierge ². — A Plougastel, la vitre du maître-autel, à meneaux flamboyants, a conservé quatre panneaux coloriés, chargés d'un grand nombre d'écussons, parmi lesquels on distingue les armes des vicomtes de Léon, possesseurs de la seigneurie du Rozier en Plougastel, puis les blasons des familles du Louët de Liorzinic, Buzic, Kererault et Kerguern de Kernizi. L'autel de la Madelaine est orné d'une vitre aux armes des Botquenel ³.

Parmi les grandes abbayes de la Bretagne, celle de Daoulas tenait un des premiers rangs. La magnificence de son église et la beauté de ses vitraux était célèbre. « C'est à Charles Jégou, abbé de Daoulas de 1519 à 1535, qu'on attribue, dit le bénédictin D. Taillandier, l'honneur d'avoir fait faire la grande vitre du grand autel de son église Notre-Dame, qui est un chef-d'œuvre d'art pour la beauté des peintures et qui s'est conservé jusqu'à nos jours » (1756) ⁴. Les sujets pieux qui y étaient représentés, les écussons de la noblesse de Basse-Bretagne et des abbés du monastère, furent la cause de leur ruine dans la Révolution ⁵. L'église de l'abbaye, à moitié démolie, est devenue l'église paroissiale de la commune de Daoulas. Le chœur et ses vitraux n'existent plus, et

¹ P. de Courcy, *De Nantes à Brest*, p. 302.

² Taylor et Ch. Nodier, *Voy. dans l'anc. France*, Bretagne, II, p. 288.

³ P. de Courcy, *La Bret. contemp.*, p. 95.

⁴ D. Taillandier, *Hist. eccl. de Bret.*, II, p. cxxxI.

⁵ L'abbé Manet, *Hist. de la petite Bret.*, II, p. 266 ; Bizeul (de Blain), dans la nouv. éd. d'Ogée, *Dict. de Bret.*, I, p. 215.

il n'en serait resté que ce vague et triste chanoines réguliers de l'abbaye, D. Louis employé ses studieux loisirs, en 1703, à l'abbaye dont le manuscrit, resté inédit ment publié par extrait dans le *Bulletin mique de Brest* par les soins de M. Levo d'autres intéressantes publications.

Dom Pinson n'aurait eu garde de pa vitraux de son église; il en donne une détaillée. Son manuscrit les fait revivre le reproduire :

« Au-dessus du grand-autel abbatial et plus belles vitres qu'on pût voir et qui é fini de l'église. Exécutée en 1530, par Jégou, elle avait 24 pieds de hauteur sur le premier vitrail, l'abbé Jégou était rep un prie-Dieu, revêtu de ses habits pont tête et la crosse entre les mains. Derrière Augustin debout, la mitre aussi en tête de ses habits pontificaux, une croix pa présentant l'abbé à Notre-Seigneur sur l'abbé était un chanoine en surplis et c les mains et incliné vers sa poitrine le sur lequel, comme sur le tapis qui rec étaient les armes de l'abbé Jégou. Le c de l'habit de dessous de cet abbé et rouges, ce qui indiquerait que les pr Alexandre IV n'étaient pas toujours stric

« Dans les dix-neuf vitraux suivants
1° la Cène; 2° le Lavement des pieds; saint Pierre, était entouré de ses autres cette humilité; 3° l'Oraison au Jardin d présentait le calice à Notre-Seigneur, e

blaient endormis; dans le lointain se voyaient des Juifs se disposant à entrer dans le jardin avec Judas; 4° Judas donnait le baiser à Jésus, qui le recevait avec une ineffable bonté et remettait en même temps à Malchus l'oreille que saint Pierre lui avait coupée; 5° le Sauveur était conduit par des soldats devant Anne, qui l'interrogeait; 6° il était assis dans le prétoire, la face voilée; un soldat, un genou en terre et mordant par dérision le bout d'un de ses doigts, lui présentait un roseau pendant que deux autres le frappaient; 7° attaché à une colonne, il était flagellé par deux bourreaux; 8° assis sur le fût de la colonne, il était couronné d'épines; 9° Pilate montrait au peuple Notre-Seigneur, les mains liées, couronné d'épines et un manteau de pourpre sur les épaules; un Juif de distinction demandait sa mort au nom du peuple; 10° Pilate, qui était assis sur son tribunal et avait devant lui Jésus, dont un grand nombre de Juifs demandaient la mort, se lavait les mains, pour exprimer qu'il était innocent de la mort du juste; 11° Jésus, suivi de la Véronique, était conduit au Calvaire, vêtu d'une robe de pourpre et lié par une corde qu'un soldat semblait tenir d'une main, tandis que de l'autre il le frappait d'un bâton.

« Les quatre vitraux suivants, une fois plus grands que les autres, n'en formaient à bien dire qu'un seul, divisé en quatre compartiments. Le premier était occupé par le bon larron, attaché par des cordes à sa croix, au-dessus de laquelle planait un ange enlevant son âme bienheureuse. Au pied de cette croix étaient deux cavaliers juifs insultant le Sauveur, et, plus bas, l'une des Maries considérait Jésus d'un air de commisération. Au-dessous était une autre Marie et saint Jean, consolant la Vierge plongée dans la douleur. — Dans le second compartiment était Jésus attaché à sa croix, au pied de laquelle était le soldat Longin, lui perçant le flanc de sa lance. A côté était la Madelaine embrassant la croix, et

au dessous trois soldats prêts à s'arracher de la robe. — Dans le troisième vais larron, qu'un bourreau monté à sa croix; près de la bouche du forgeron, forme hideuse, lui présentant une croix sur laquelle était monté celui qui venait de mourir. — Dans le quatrième compartiment représentait une échelle appliquée à la croix de N. S. J. C. mort, et dont deux autres Juifs descendaient. — Surprenant que le peintre eût pu dans un si petit espace quarante-cinq personnes.

« La grande vitre contenait, en armes de Bretagne, mi-parti de B et de G, les principales maisons seigneuriales de la région : Pont-l'Abbé, Vitré, Avaugour, Genest-du-Louët-Coëtjunval, du Larq, Léon, Rosmadec, Kerven, Préfilis, Hergarz-en-Crozon, Taillan. En outre les écussons des abbés qui ont gouverné Daoulas. C'étaient : l'abbé Pierre mort le 1^{er} octobre 1398, qui portait d'azur à une aigle d'argent; l'abbé Étienne mort en 1432, qui portait d'azur à une tête de lion de gueules, à d'or en chef et de 2 besants d'or; l'abbé Manfurie de Lezuzan, licencié en droit, mort en 1452, mort en 1468, qui portait d'argent, accompagné de 3 oiseaux; l'abbé Guillaume Lelay, mort en 1502, qui portait d'or; l'abbé Jean du Largez, fai-

en 1533, qui portait *d'argent au chef de gueules, au sinople brochant sur le tout*; l'abbé Charles Jégou, qui portait *de gueules au chevron d'argent, accompagné de 3 papillons*, dont l'administration fut signalée par l'exécution en 1530, de la grande vitre de l'église, et qui mourut en 1531. Son successeur, l'abbé Olivier du Châtel, mort en 1534, trouva le moyen d'ajouter à cette grande vitre ses armoiries, qui étaient *fascées d'or et de gueules de 6 pièces*; peut-être l'œuvre fut-elle achevée. Cette vitre, quoique peinte depuis cent soixante-dix ans à l'époque où écrivait dom Pinson, était encore si bien conservée, qu'on l'aurait crue d'une exécution moderne. La foudre, qui avait frappé ce chef-d'œuvre de verre peint, l'avait épargné, n'ayant brisé pour se faire passage que le haut du second écusson, *mi-parti de France et de France*, ce qui ne s'apercevait que fort peu, et en 1693 seulement qu'était tombé le morceau qui bouchait la fracture. Mais ce qui avait épargné les éclats du verre ne fut point épargné plus tard par la main des hommes.

« Il y avait en outre dans l'église de Daoulas plusieurs chapelles nobles. La chapelle du Faou, dédiée à saint Faou, avait une vitre où étaient figurées les armes de cette chapelle et beaucoup d'autres, telles que celles des seigneurs du Châtel, du Rouazle, des abbés Guérault et de la Roche, etc. L'arcade suivante était dédiée à saint Goulven. La vitre était couverte d'armoiries. Enfin, aux panneaux (ou panneaux) des huit fenêtres de l'aile du Rosaire étaient figurées les armes de diverses familles nobles et de quelques abbés. Aux vitres de la chapelle du Rosaire se voyaient les armes de l'abbé René du Louët, mort en 1598, qui portait *fascé de vair et de gueules de 6 pièces*¹. »

¹ D. Louis Pinson, *Hist. de l'abb. de Daoulas*, ms. publié par M. Levet, dans le *Bull. de la Soc. acad. de Brest*, 2^e série, t. II

Pour terminer l'évêché
le territoire de Châteaulin
des vitraux dignes de ren
date de 1564 ¹.

L'église de Plogonnec e
tie du xvi^e siècle. Il se co
terminées par trois riche
vitraux. La maîtresse vitr
dans les panneaux inférie
d'eux, Alain de Nevet, es
tron. Une dame de Tréann
La fenêtre de l'autel Sain
tion; celle de l'autel Sain
les portraits d'un sieur de
haro, sa compagne. L'autel
sculptés, représentant la v
guat fut la donatrice d'un
armes de Guenguat, *mi-p
sable, coupé d'azur au lévi*
du xvi^e siècle. Le portail :
LEGVEN FAB. 1581 ².

¹ De Fréminville, *Ant. du Fé*
Ass. bret., classe d'arch., Congr

² Pol de Courcy, *Guides de Na*
p. 12.

VIII

ÉVÊCHÉ DE LÉON

Le diocèse de Léon, aujourd'hui réuni à celui de Quimper, ne renferme pas de grandes villes, et il ne faut pas trop s'étonner de n'y rencontrer point ces imposantes églises gothiques aux vitraux splendides. Cependant quelques-unes de ces constructions attestent à la fois et la piété des populations ainsi que le talent des architectes qui les ont élevées et des artistes qui en ont décoré les verrières. Bien qu'il ne s'en trouve point d'antérieures au ^{xv}^e siècle, leur description ne sera pas sans intérêt.

Le pays de Léon avait une organisation tripartite assez singulière. Le siège épiscopal était à Saint-Pol-de-Léon, le chef-lieu féodal de la baronnie à Landerneau et le tribunal de la sénéchaussée à Lesneven¹. D'un autre côté, l'évêché était aussi divisé en trois, mais ses archidiaconés de Léon, de Quéménet-Ili et d'Ach² ne répondaient pas non plus aux trois établissements différents qu'on vient d'énumérer. Il en

¹ Ogée, *Dict. de Bret.*, II, 855 ; I, 432 et 501.

² Aur. de Courson, *Cart. de Redon*, p. CLXXXII et 573 ; de la Borderie, *Ann. hist. et arch. de Bret.*, 1861, p. 149, 222.

résulte que les édifices religieux susceptibles d'être observés se trouvaient un peu partout épars dans ces circonscriptions. Leurs vitraux ont été étudiés par l'Association bretonne et décrits avec le plus grand soin par M. Pol de Courcy. C'est ce travail très-exact qui doit ici servir de guide.

ARCHIDIACONÉ DE LÉON. — Au premier rang il faut placer la belle cathédrale de Saint-Pol-de-Léon. Cambry mentionne quelques-uns de ses vitraux échappés au vandalisme dans le Finistère¹. M. Pol de Courcy signale quatre panneaux d'anciens verres de couleur sauvés de la destruction dans la fenêtre du chevet, du côté de l'évangile, et remis en plomb il y a quelques années, ce qui assure leur conservation. Ils représentent avec leurs attributs trois des évangélistes dont les noms : *Thomas Mathews, Leo Marcos et Vitulus Lucas*, sont inscrits en belles lettres gothiques sur des banderolles. Dans le 4^e panneau, la dame donatrice du vitrail, présentée par son patron saint Jean-Baptiste, est agenouillée sur un prie-Dieu. A sa haute coiffure conique nommée *hennin*, à sa taille courte et à sa jupe à queue trainante, on reconnaît les costumes en usage dans la seconde moitié du xv^e siècle. Les armoiries peintes sur sa robe permettent même d'attribuer ce vitrail à la munificence de Jeanne de Kergoulouarn, épouse de Yvon Simon, sieur et dame de Kergoulouarn, en Plouvorn². D'autres vitraux ou débris sont de 1560³.

La ville de Morlaix présentait une disposition qui la divi-

¹ Cambry, *Cat. des obj. éch. au vand. dans le Fin.*, an III, p. 112, et *Voy. dans le Fin.*, I, p. 82.

² Pol de Courcy, *Itin. de Saint-Pol à Brest*, dans la *Rev. de Bret. et Vend.*, t. VI, 2^e sem. de 1859, p. 19.

³ Pol de Courcy, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Quimper, séance du 20 septembre 1847, *Bull.*, t. I, p. 23.

et d'une manière assez bizarre. La partie Est dé-
diée au diocèse de Tréguier, mais la partie Ouest de celui
du port de Morlaix servait de ligne de démarcation
des diocèses. L'église du couvent des Cordeliers de
Morlaix était située dans la paroisse de Saint-Martin-des-
Morlaix, laquelle était de Léon, ce qui fait que
l'on place de s'occuper de cette église conventuelle,
en 1527 et aujourd'hui occupée par les Dames
du Saint-Esprit. Elle a une maîtresse vitre remarquable par les
compartiments de la rosace, et qui a conservé sa
couleur où l'on distingue plusieurs scènes de la Vie de
la Vierge et une Résurrection. Le tympan de cette
maîtresse vitre est décoré des armes de Christophe de Pen-
religieux de Saint-François de Cuburien, élu en
1579, cardinal de son Ordre, puis créé par le pape Gré-
goire XIII archevêque de Césarée, en 1579. La première
voûte, au bas de la nef, offre en six panneaux la
Nativité de Jean-Baptiste, le Baptême de Notre-Seigneur,
la Pentecôte, un miracle, la Décollation de saint Jean-
Baptiste, la Présentation de saint Jean-
Baptiste à Hérode la tête du Précurseur,
et les armes des donateurs, Jean Le Barbu, sieur
de Morlaix et Marie Dubois, sa compagne, agenouillés et pré-
cédés de leurs patrons, se remarquent aux panneaux infé-

rieurs. Il y avait deux trèves : la Martyre et la Roche-Mau-
rice. Les vitraux doivent être mentionnés avec honneur.
Ils remplissaient sept fenêtres. On y voit encore

la Passion du Christ, avec les armoiries des sires
seigneurs supérieurs de l'église à cause de leur

de Morlaix, *Ass. bret., classe d'arch.*, Congrès de Quimper, séance
du 10 août 1847, *Bull.*, t. I, p. 24, et *Guide de Rennes à Brest*,
La Bret. contemp., p. 88.

vicomté de Léon, dans laquelle elle est ornée de meneaux flamboyants portant des vitraux, comme ceux des fenêtres du chœur, des scènes de la Vie et de la Mort de saint Jean-Baptiste. La chapelle de sainte Roche-Maurice, la maîtresse vitrée par une ogive avec ses nombreux compartiments. Ses vitraux coloriés représentent Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette chapelle bien conservée est aussi un ouvrage de maître.

Ce qui est à regretter, c'est la perte de la chapelle prieurale de Notre-Dame du Folgoët, détruite en 1543, naguère détruite, et dont les vitraux, puis ils ont été remplacés.

ARCHIDIACONÉ DE QUÉMÉNÉ
giale Notre-Dame du Folgoët, fondée par les d'Alençon, célèbre par les dentelles de son jubé, mais aussi par ses délicates sculptures et par ses vitraux. Au portail se voit une statue de saint Prigent, évêque de Léon en 1415, la nef du côté du Nord. Il porte une voûte accompagnée de 3 merlettes de mesure. La nef est terminée par une abside à Briec en 1443¹. Au-dessus de l'abside un vitrail destiné à perpétuer la mémoire de l'évêque de Dol en 1438, transféré

¹ Pol de Courcy, *Ass. bret., classe d'art*, p. 23 et 24, et *Guide de Rennes à Brest*,

² De Fréminville, *Ant. du Fin.*, 2^e part. I, p. 460; Pol de Courcy, *La Bret. conten.*

³ Pol de Courcy, *Ass. bret., classe d'art*, p. 24, et *Guide de Rennes à Brest*, p. 289

⁴ Albert Legrand, *Vies des Saints de Br.*

nal de Sainte-Praxède en 1449, mort à Rome en 1477, qui portait *d'or et de sable de 6 pièces*¹. Suivant M. Pol de Courcy, qu'il faut toujours citer, on y voit figuré le cardinal en personne sortant de son tombeau, et reconnaissable au chapeau rouge qu'on lui a conservé sur la tête, ainsi qu'à la légende *INTEGRA VIA* qui rappelle ses qualités. Ses armes et celles des principales familles alliées aux Coëtivy se remarquent aussi dans le tympan du vitrail, et M. de Courcy y a reconnu particulièrement celles de Tiphaine de Grenouen, dame du Forestic, paroisse de Plouédéric, épouse en 1384 de Prigent de Coëtivy, aïeul du cardinal et de son frère, amiral de France². D'après ce que dit le P. Cyrille Le Pennec, dans son *Pèlerinage du Folgoët*, la maîtresse vitre de l'église du Folgoët était un des chefs-d'œuvre de Cap de Léon, peintre renommé. « Es panneaux soubs la rose, dit-il, il y a une très-belle Nativité de Nostre Seigneur, avec la représentation estant à genoux de hault et puissant messire Maurice de Kermaon (ou Carman en Kernilis, près Lesneven), et de l'autre celle de puissante dame Jeanne de Goulaine sa compaigne. Cette pièce fait voir le mérite, le rang et l'insigne piété de ceux de ceste seigneurie³. »

La chapelle Notre-Dame-du-Grouanec (ou des Graviers), élevée en 1503 sur le chemin de Plouguerneau, présente des vitraux intéressants qui ont été décrits par M. Pol de Courcy avec le même soin. On y voit une rosace en plein cintre qui termine la nef, et qui renferme des restes de vitraux où l'on a représenté une harmonie céleste. Ce sont des anges jouant de divers instruments de musique ou tenant des phylactères

¹ Le P. Albert Legrand, *Vies des Saints de Bret.*, p. 243.

² Pol de Courcy, *Itin. de Saint-Pol à Brest*, dans la *Revue de Bret. et Vend.*, t. VI, 2^e sem. de 1859, p. 120, et *Itin. de Rennes à Brest*, 1864, p. 310.

³ Miorcec de Kerdanet, *Notices chron. de la Bret.*, p. 55.

sur lesquels se lisent des versets de l'Écriture-Sainte, des écussons aux armes pleines de Nobletz ou accolées des armes de Kergadiou et d'autres, mi-parti de Coëtnempren et de Kerourfil. La fenêtre voisine a sur le panneau du milieu un Crucifiement entre deux autres panneaux figurant Jean Le Nobletz sieur de Kerodern, agenouillé et présenté par la Vierge. Armé de toutes pièces, à l'exception de la tête, qui est nue, le seigneur de Kerodern porte par-dessus sa cuirasse une cotte d'armes armoriée, tandis que sur le panneau opposé Isabeau de Kerourfil, sa compagne, revêtue d'un surcot aux armes mi-parti de Nobletz et de Kerourfil, est présentée par saint Jean. Ces deux donateurs, mariés en 1532, font connaître la date approximative du vitrail et sont les bisaïeux du célèbre missionnaire Michel Le Nobletz, né à Kerodern en 1577, et mort en odeur de sainteté en 1652¹.

ARCHIDIACONÉ D'ACH. — A Saint-Divy, trêve de la Forêt, on lit cette inscription sur la maîtresse vitre : HERVEVS PALVDAVVS IVRIS VTRIVSQVE DOCTOR DOTAVIT. 1531².

La maîtresse vitre de Guimiliau a conservé un vitrail de couleur représentant la Passion³.

Quels étaient les artistes auteurs de ces beaux travaux? On l'ignore. L'humilité chrétienne ne leur permettait pas, sans doute, de les signer. Leur talent ne s'exerçait que pour la gloire de Dieu, sans rechercher celle que procure le monde. On doit admettre cependant l'existence de verriers originaires de Basse-Bretagne et qui y auraient travaillé à poste fixe. Ce

¹ Pol de Courcy, *Itin. de Saint-Pol à Brest*, dans la *Revue de Bret. et Vend.*, t. VI, p. 126; *La Bret. contemp.*, p. 113.

² Le P. Albert Legrand, nouv. éd., par M. Miorcec de Kerdanet, p. 520, à la note; Pol de Courcy, *Itin. descr. et hist. de Nantes à Brest*, p. 346; *La Bret. contemp.*, p. 102.

³ *La Bret. contemp.*, p. 84.

qui le prouve, c'est la renommée encore subsistante du célèbre verrier Alain Cap, dont l'acte de naissance est inscrit aux registres de la paroisse de Lesneven, où il naquit en 1578 et y mourut en 1644. On lui a attribué les vitraux du Folgoët et plusieurs autres verrières importantes¹.

La ville de Landerneau, comme celle de Morlaix, qui appartenait à deux diocèses différents, Tréguier et Léon, dépendait aussi de deux diocèses, Quimper et Léon. La rivière de l'Élorn, passant par Landerneau, séparait les deux évêchés. Les paroisses Saint-Julien, trêve de Ploudiry, et Saint-Houardon de Landerneau, dépendaient de Saint-Pol-de-Léon, et celle de Saint-Thomas-de-Cantorbéry ressortissait de Quimper². Dans une enquête faite en 1659 pour établir les prééminences de René de Kerlech, seigneur de Tréziguidy, à l'église Saint-Houardon et à la Fontaine-Blanche, M. Anatole de Barthélemy, qui la fait connaître, a vu mentionnés Jacques Bouriguen, âgé de 60 ans, et Hamon Bouriguen, âgé de 51 ans, tous deux peintres vitriers, et demeurant à Saint-Pol-de-Léon. La même enquête relate Nicolas Floch, de Landerneau, qui, en 1649, peignit les armes de la maison du Lech dans la chapelle Notre-Dame-de-Lorette; Michel Prévoist, de Landerneau, qui peignit les armes de Crébinech à Notre-Dame de la Fontaine-Blanche, et Yves Bertheu, également de Landerneau, paroisse Saint-Houardon, qui peignit en 1649 les armes du seigneur de Keroulas dans la chapelle que ce dernier faisait construire au château de Crébinech. Tous ces artistes sont qualifiés de peintres vitriers³.

¹ *Ass. bret., classe d'arch., Congrès de Quimper, séance du 30 sept. 1847, Bull., t. I, p. 24, 25.*

² Ogée, *Dict. de Bretagne*, I, p. 432.

³ A. de Barthélemy, *Ass. bret., classe d'arch., supplém. à la 4^e livr. du t. I, p. 280.*

IX

ÉVÊCHÉ DE N

Malgré l'importance de sa capitale montre pas aussi riche en vitraux que Bretagne, ou du moins ces monuments ont pas aussi bien survécu aux chances du temps ou la main de l'homme ont pu cependant il en soit encore de très-décorés si l'art de la peinture sur verre ne leur, embellir les églises avec la vitraillerie, l'industrie de la fabrication d'autre côté, à partir de la renaissance dans une foule d'usines créées comme sur tous les points, qu'aucune autre province ne peut sous ce rapport lui être comparée. L'industrie manufacturière mérite d'être l'objet d'une étude spéciale pour être mis d'actualité va-t-il se diviser d'une manière la première partie, on s'occupera des vitraux de Nantes; dans une seconde, des vitraux de fabrication du verre. M. Benjamin L

terre chez les Poitevins et dans Poitou et Vendée, ne s'en est pas tenu à la céramique, il a aussi étudié la verrerie, et se projetant sur le pays limitrophe, il a étendu ses recherches à ce double point de vue sur le comté nantais. On doit lui en savoir gré, surtout ceux qui profiteront ici du résultat de ses investigations.

La division du diocèse de Nantes en deux archidiaconés, celui d'outre-Loire ou de la Chrétienté, qui avait son siège à Nantes, et comprenait les doyennés de Nantes, de Clisson et de Retz, et celui de la Mée (*de Mediâ*), qui avait son siège à Guérande, avec les doyennés de La Roche-Bernard et de Châteaubriant, remonte à des temps reculés, et se fait voir au ix^e siècle, où elle paraît avoir pris sa naissance, plusieurs fois remaniée depuis dans ses détails¹.

ARCHIDIACONÉ DE NANTES. — Doyenné de Nantes. — Malgré l'antiquité et l'importance de son siège épiscopal, l'évêché de Nantes manque de vitraux anciens, et c'est au dehors qu'il faut aller chercher les premiers souvenirs bretons du moyen âge. On rapporte que le portrait de Jacques de Guérande, évêque de Nantes, décédé le 1^{er} janvier 1267, se voyait sur une des principales vitres de la cathédrale de Tours, où il avait été doyen du chapitre, dignité qu'il conserva jusqu'à sa mort². Il devait pourtant exister près de l'évêché de Nantes, comme dans le reste de la Bretagne, des écoles spéciales où l'on formait les verriers aux

¹ L'abbé Travers, *Histoire de Nantes*, publiée par Savagner, t. I, p. 135, 431; II, p. 245, 292; Ogée, *Dict. de Bret.*, I, 320, 321; II, 109, 113, 124, 216; Aur. de Courson, *Cart. de Redon*, p. cxvi et 507.

² L'abbé Travers, *Hist. de Nantes*, I, p. 377; Ogée, II, p. 114.

procédés de peinture à employer pour la rente des édifices religieux. Ce n'est toutement du xv^e siècle qu'on peut constater la peinture sur verre. Les vitraux de s'y font observer sur différents points, bien tructeur et les hommes, quelquefois plus en aient brisé une grande partie.

Ce qui semble montrer qu'à la fin de des vitraux peints était déjà très-général, les premières années du xv^e l'évêque de la coutume féodale par suite de laquelle le le seigneur fondateur ou donateur s'aut effigie et ses armes sur les vitraux de l'éd souvent, il faut bien le dire, plutôt une propre que de piété. Dans ses statuts syn vêque Henry Le Barbu défend de laisser images dans l'église le portrait de qui que la représentation ne soit d'un homme prie¹. Jean V, dont la résidence était au enrichissait avec libéralité la ville épisco dans lesquelles il n'oubliait pas les vitraux du couvent des Jacobins de Nantes ayant incendie, le duc en fait refaire les vit France, son épouse, ayant fondé à Nantes Jean, près les Cordeliers, on voyait les ar sur une des vitres. Elles étaient en simpli ties de Bretagne à droite et mi-parties de Le duc fonde en 1440 la chapelle Saint l'on y voyait les armes de Bretagne sur le

¹ L'abbé Travers, *Hist. de Nantes*, I, p. 532.

² Albert Legrand, *Cat. des Év. de Nantes*, p. 99

³ Ogée, *Dict. de Bretagne*, II, p. 130.

l'autel¹. Ce qui pouvait être permis à la maison devenait en d'autres mains un abus. On a déjà vu le Tréguier, en 1455, porter des statuts synodaux à cet égard. Le zèle de Pierre du Chaffaut, évêque de Tréguier, fit rendre le 10 juin 1481 un statut synodal pour empêcher de paraître. Il y en a, dit-il, qui osent avoir la prétention de faire peindre de toutes manières les écussons de leurs armes sur les vitraux des fenêtres des églises. C'est une grande ignominie qu'une semblable injure à Dieu. Nous ordonnons à qui que ce soit, sous peine d'une sentence d'excommunication et de mille livres de monnaie courante appliquées à faire aumônes, de faire peindre en couleur ses armes sur les vitraux des églises, sans en avoir au préalable reçu de nous la permission². Il est difficile de lutter avec avantage contre l'orgueil humain. Dès l'année suivante, un seigneur qui appartenait à l'illustre maison des Tournemine mettait ses armes sur les vitraux de l'église de Saffré. Elle demeura interdite. L'évêque de Tréguier, quelque temps après, d'y continuer l'office pendant lequel on invoquait cette affaire devant lui³. On ignore le résultat de ces efforts du prélat furent-ils vaincs, car les manifestations dont il blâmait l'orgueil ne s'étendirent de plus en plus. L'évêque Jean d'Épi-

Hist. de Bretagne, II, p. 132.

scandalum et Deo injuriosum ac ignominiosum est armorum scuta quam plurimis modis in fenestris vitris imprudenter depingere cere audunt et presumunt, inhibemus, sub poenâ sententiæ excommunicationis et M librarum monetæ currentis eleemosynis nostris applicandis quovis quæsito colore arma armorumque insignia in ecclesiis, sive non oblentâ, pingant. (D. Martenne et D. Durand, *Thes. nov.* p. 1013; D. Morice, *Hist. de Bretagne*, Preuves, III, p. 400; D. de la Gournerie, *Hist. de Nantes*, II, p. 176; Ogée, II, 149.)

Fravars, *Hist. de Nantes*, t. II; de la Gournerie, *La Bretagne* p. 70.

nay renouvela ces statuts en 149 plus heureux : l'usage devint gé

La belle cathédrale Saint-Pi 1434², avait été terminée. Elle ment ornée de vitraux, mais c' aujourd'hui. Il n'y manque que le caractère à la fois sévère et basiliques³. Il y a seulement da façade quelques restes d'intéres les figures du Père-Éternel coiff Moïse, du Christ, d'anges porteur sion, et l'on y voit les person montrent dans la pose ordinaire qu'au vitrage de la chapelle Sain de la cathédrale se voit la repré dran, recteur des églises parois Saint-Sébastien au diocèse de Na en 1505, et mort le 10 décemb noux, la mitre en tête et la cro et comme il portait d'or à 7 mac semée de macles bleues. Il est son patron⁶.

Les Chartreux de Nantes avaienir de Catherine de Luxembourg qui avait choisi leur maison pot

¹ D. Martenne, *Thes. nov. anecod.*, IV Nantes, II, 225.

² L'abbé Travers, *Hist. de Nantes*, I,

³ Forest, *Guide de l'étr. à Nantes*, p.

⁴ Talbot et Guérard, *Géogr. de la Loire*

⁵ Soc. arch. du dép. de la Loire-Inférèret., classe d'arch., Congrès de Nantes

⁶ Albert Legrand, *Cat. des Év. de De*

dans sa chambre une belle image de la Sainte Vierge devant laquelle la pieuse duchesse récitait souvent deux oraisons particulières. Après sa mort, arrivée au mois de mars 1493, firent représenter sur un vitrage de leur église la sainte image et on lisait au pied ces rimes en lettres du temps :

Deuant.crest.pimage.dison
Deux.oraisons.cy-pres.escriptes
Et.tres.grads.pdos.gagneros
Car.ils.sot.de.tres-grads.merite
Ave.dna.sctissia.M.etc.xj.mille.as
Ave.Vgo.gtiosa.etc.Reissio.planiere.¹

L'église royale et collégiale Notre-Dame de Nantes possédait aussi de beaux vitraux. A la fenêtre de droite du choeur de la chapelle du petit Séminaire on peut encore voir, M. de la Nicollière, quelques fragments des vitraux de Notre-Dame, qui y ont été transportés après la destruction de l'église; on y remarque deux beaux écussons de Bretagne pleins sommés de la couronne ducal, aux hermines minces et couronnées de la reine Anne et de François I^{er}, posées 2, 2, 3. Au-dessus est une dame agenouillée sur son prie-Dieu, le chapelet entre les mains. Derrière elle se tient debout son patron saint Jean, caractérisé par l'agneau de Dieu à ses pieds. Malheureusement, la partie qui contenait les armoiries de la noble dame est brisée et enlève tout moyen de connaître son nom². Au-dessus de l'autel Sainte-Catherine de Notre-Dame.

¹ L'abbé Travers, *Hist. de Nantes*, II, p. 219; Ogée, II, 155; Guépin Bonamy, *Nantes au XIX^e siècle*, p. 137; Cam. Mellinet, *La commune de Nantes*, p. 263; l'abbé Lagrange, *Rev. de Bret. et Vend.*, II, p. 378.

² De la Nicollière, *Bull. de la Soc. arch. de la Loire-Inf.*, IV, p. 29.

existait un beau vitrail représentant par les douze apôtres, figures demi-

A Saint-Similien de Nantes, plusieurs églises sont encore garnies de vitraux remarquables².

Dans cette paroisse Saint-Similien méritant l'attention par ses vitraux. de la Miséricorde représentait, du côté gauche rendant le dernier soupir; près et au-devant un évêque debout. Au-dessous se trouvait une inscription gothique qui a empêché d'être recueillie. Au vitrail du même côté, étaient représentés treize médaillons qui paraissent avoir été inspirés par les prophéties de l'Apocalypse de saint Jean. A ces médaillons se rapportent les vers suivants :

Un roi dessus un blanc
Tire l'arc pour faire mal
Un autre sur un cheval
Tire l'épée tout en courroux
L'autre sur un cheval noir
Vit la mort et l'infernal

Le grand vitrail de l'ancienne cathédrale de Nantes était des plus remarquables par sa briquerie, de l'an 1494 à 1495, contient

¹ De la Nicollière, *Bull. de la Soc. arch. de*

² Guépin et Bonamy, *Nantes au XIX^e siècle*

³ L'abbé Travers, *Hist. de Nantes*, I, p. 57
au XIX^e siècle, p. 155; Meuret, *Bull. de la Soc. arch. de*
I, p. 290; Renoul, *Ann. de la Soc. acad. de*

égard de curieux détails : « *Item*, comptent et se dits naguieres fabricqueurs avoir eu et reçu des ladite église de Saint-Nicolas la taillée ordonnée les vicaires R^d P. en Dieu M^{re} de Nantes sur aider à la perfection de l'ouvrage encommencé en sçavoir par chacun couple de mariés cinq sols unnoie et par les personnes non mariées deux sols . » C'est le plus beau vitrage de la province, dit rs, et il n'y en a peut-être pas dans le royaume sse ou qui l'égale. Les principaux évènements de tre-Seigneur y sont représentés, et son portrait si e l'on ne remarque point de différence en vingt plus que la vitre le donne². Le vandalisme en us tard l'indifférence, mutilèrent les vitraux de s. L'ignorance enfin leur porta le dernier coup ier Empire; cette verrière fut détruite et rempla-verres blancs, afin de donner plus de lumière à e vitrail blanc fut détruit à son tour par l'explo-âteau et remplacé par une vitre beaucoup plus n restait plus que quelques fragments servant de fenêtre, et qui eux-mêmes ont disparu lors de la on de l'église par son curé, M. l'abbé Fournier, évêque de Nantes³.
érieur du doyenné de Nantes, l'œil, qui pourrait tistait, aperçoit cependant à Trans un joli vitrail

vers, *Hist. de Nantes*, II, p. 231; Ogée, *Dict. de Bretagne*,
Manet, *Hist. de la petite Bret.*, II, 508.

vers, *Hist. de Nantes*, II, p. 231.

iodier, *Voy. en France*, I, p. 62, 63; Forest, *Guide de l'étr.*
7; Guépin et Bonamy, *Nantes au XIX^e siècle*, p. 128; Soc.
de la Loire-Infér., I, p. 96; de la Gournerie, *La Bret. con-*
; *Sem. relig. de Nantes*, citée par la *Sem. relig. de Rennes*,

où il y a une Annonciation d'un très grand vitrail de la Résurrection, le tout encadré dans des vitraux de verres de couleur¹. L'on peut ajouter les vitraux de la chapelle de la Vierge encore dans l'église de Montrelais². Les vitraux de l'église de Retz n'offrent presque rien à l'œil.

ARCHIDIACONÉ DE LA MÉE. —

Roche-Bernard. — Au Nord de la ville, on trouve un certain nombre de vitraux du xiv^e siècle.

L'église de Blain était autrefois ornée de vitraux par la libéralité du connétable Olivier de Clugny, sa femme. Le testament d'Olivier de Clugny du 5 février 1406, en fait mémoire : « et laisse à la fabrique de l'église paroissiale de Blain pour faire une vitre de l'autre costé et madite derraine compagne y a fait faire un vitrail détruit pendant la Révolution³. — A l'église de la Madeleine du xv^e siècle un beau vitrail avec des couleurs, et remarquable par la perfection de la peinture, représentant en plusieurs figures la vie de sainte Anne. — Dans la paroisse de Treillères s'élève une chapelle de fondation ducal, où l'on voit des vitraux du xiv^e siècle. Assérac se recommande par les beaux vitraux du xiv^e siècle.

¹ Talbot et Guérard, *Géogr. de la Loire-Inf.*, classe d'arch., Congrès de Nantes de 1851, p. 8.

² Talbot et Guérard, *id.*, p. 64 et 169.

³ Arch. du chât. de Nantes, armoire L, cassettes 10 et 11; Lobineau, *Hist. de Bret.*, Preuves, II, p. 824; p. 780; Ogée, I, 366; Talbot et Guérard, p. 211.

⁴ Cayot-Delandre, *Le Morb. et ses monum.*, *Géogr. de la Loire-Inf.*, p. 64; *Assoc. bret.*, Nantes, p. 90; de la Gournerie, I, 77.

⁵ L'abbé Travers, *Hist. de Nantes*, I, 391.

— L'église de Donges est très-ancienne. Elle est particulière du manoir de la Hêlardièrre à Donges de couleur². — A Guérande, l'on signale aussi à saint-Aubin des vitraux du xvi^e siècle. Les trois vitraux sont terminées par des fenêtres qui ont conservé de leurs vitraux. Les panneaux de la fenêtre du milieu donnent la Vie de saint Julien, ceux des vitraux latéraux représentent le Couronnement de la Vierge, la Cour céleste, et la fenêtre du côté de l'ouest est probablement consacrée à saint Aubin³. — (A Guérande) les vitraux de couleur de la chapelle du manoir de Brvault⁴.

Je mentionner d'une manière spéciale la verrerie de l'église de Férel, ancienne chapelle monacale qui était autrefois une trêve d'Herbignac, et qui est aujourd'hui de l'évêché de Vannes, appartenait autrefois à la conscription du diocèse de Nantes. La fenêtre présente dans des compartiments dont l'architecture n'indique pas une époque très-ancienne, où sont les généalogies de Jésus-Christ, la Vierge en peintures bien conservées, où sont des personnages ont de 40 à 50 centimètres. C'est ce que disent les connaisseurs, dit l'ingénieur Ogée. C'est un ouvrage, dit M. Cayot-Delandre, d'une richesse et d'une délicatesse de peinture dont on ne trouve pas d'exemple et il serait peut-être permis de penser qu'il n'y en a pas de mieux en ce genre dans les plus beaux

sur Ogée, I, 152; Talbot et Guérard, *Géogr. de la L.* Gournierie, I, p. 78.

Guérard, *Géogr. de la Loire-Inf.*, p. 249.

Bretagne, Guérande; Talbot et Guérard, p. 64; *Pol. d. la Bretagne*, p. 179; *Ass. bret., classe d'arch.*, p. 81; Guérard, *Géogr. de la Loire-Inf.*, p. 64 et 169.

de la peinture sur verre. Ce ma
de neuf tableaux, dont chacun
Cette verrière, divisée en quinze compartiments, est encadrée
dans une belle ogive. Voici quelques inscrip
capitales romaines sur plusieurs endroits du
JECHONIAS REX. — EZECHIAS. — OSA REX.
DAVID. — JOATHAN REX. — ROBOAM. — JOI
— MANASSES. — JORAM REX. — OSIAS.
Puis les prophéties suivantes : EGREDIETUR
JESSE. (Is., XI, 1.) — CREABIT DOMINUS NOV
Enfin le nom du prophète ISAIE. Les chiffre
se lisent disséminés sans ordre et sans suit
inscriptions, dont les tableaux ne sont que
que le vitrail de Férel, tout en donnant les
d'Israël, figure aussi l'arbre généalogique du
Notre-Seigneur descendait de ces rois, ai
ment les prophéties qu'on vient de lire. La
Au-dessus, d'un côté, le Père-Éternel entr
l'autre, la Sainte Vierge tenant l'enfant Jés
A côté de la Vierge, deux panneaux renfern
enlevées et perdues. Ce vitrail passe pour a
l'abbé de Saint-Gildas-des-Bois, qui avait c
tion à cette église ainsi qu'à celle de Missil
Les verres de couleur n'étaient point ex
nés aux fenêtres des temples de Dieu ; ils
l'époque de la renaissance à la décoration
gneuriaux. Dans le château des barons
l'appartement de la célèbre Françoise de

¹ Ogée, *Diet. de Bret.*, I, p. 273 ; Cayot-Delandre,
p. 273 ; Rozenzweig, *Stat. arch. de l'arr. de Vannes*,
Soc. polym. du Morb., p. 78 ; l'abbé Piéderrière, *Ann.*
Congrès de Vannes, t. V, p. 19 ; Aur. de Courson,
p. 49, 50.

la Révolution de ses vitraux peints. La tour en possède toujours aujourd'hui qu

dié de Châteaubriant. — A Saint-s, paroisse qui, avec Melleray, sont les de s de Moisdon, les fenêtres de l'église com e vitraux peints. On voit encore l'Annonc es Mages consultant Hérode, le Christ en blancs marquent la place des vitraux bri npléter la Vie de Jésus-Christ. Sur les f développait la Vie de la Vierge. Il n'en re e des fonds d'architecture et quelques p . Les vitraux du chœur sont du xv^e, et ce atérales du xvi^e siècle².

est pas seulement au point de vue de la r e les vitraux peints doivent être envisagés odale, telle qu'elle était autrefois organis églises servaient à constater les droits et p seigneurs dans la mouvance desquels se aroisses et chapelles, et leurs écussons an lace qu'ils y occupaient, établissaient l'éten atives et des privilèges qui y étaient attaché pat avait-il voulu s'opposer à cette intrus réussir. C'était avec un soin scrupuleux llait à la conservation de ces témoignages as de contestation judiciaire, ou pour ob destruction de ces preuves fragiles, des l des experts dans la noble science du

Bretagne, Châteaubriant.

Juérard, *Géogr. de la Loire-Infér.*, p. 84 et 298; A. Congrès de Nantes, p. 84; de la Gournerie, *La B*

—
étaient appelés à constater par
éclatants. On en a déjà vu
Châteaubriant va en fournir

Cette importante seigneurie
puîné de la maison de Bret
cèses de Nantes et de Rennes
de Bourbon, prince de Condé
quement constater les armoiries
églises de son vaste domaine
1663 et 1664, et c'est à M.
l'on doit la publication de cet
l'histoire féodale du pays.

Il ne faut pas oublier tout
ce travail ne le considéraient
dique, et que s'ils décrivaient
les écussons que leur offraient
paient que de cela seulement
vitraux eux-mêmes et les seigneurs
faut donc pas s'étonner de ce
son seul se trouvant décrit,
la verrière; c'est plutôt le cas
son était destiné à marquer l'œuvre
du seigneur.

C'est ainsi qu'en décrivant
églises de Châteaubriant, ils ont
des vitraux les plus intéressants
cant une vieille légende se
et d'autant plus curieuse et rare
ne contenaient que des traits
Testament et de la Vie des saints
cien auteur en avait fait bien
peut en donner une idée : «
paz, étant âgé de 33 ans,

avec le roy saint Louys et Pierre de
jadis duc de Bretagne, et fut pris à la
le 8 de feurier l'an 1250, en laquelle
dits roy Louys et Pierre Maclerc, et d
re les Sarrazins quelques années, puis
on ayant esté payée. Il s'en revint en Br
de son chasteau il le fist sçavoir à sa
e alla promptement au devant de luy,
accolade cette bonne dame trespasa
s, tesmoignage de la vraye, parfaite et
portoit à son seigneur, mary et espou
té au vitrail de l'église priorale des r
la Trinité, qu'on nomme autrement de
captifs, qu'on dit en France Mathurins,
lit Geffroy en mémoire qu'il auoit esté
é par le moyen desdits religieux. Et s'
02 lorsque ie visitois les tiltres restans
asteau-brient et est rapporté en termes
Masserius en ses Commentaires sur Aul
ap. 10¹. » Ce qu'il y a de certain, c'est
ation de ce prieuré est datée du mois
lication de motif, et que le baron Geoffr
des noces.

en soit de cette narration touchante et d
l'existe plus, voici comment les commi
c, ce qui n'entrait point dans leur plan
sons des vitraux de la Trinité et des
pelles de la ville de Châteaubriant :

Hist. général. de plus. mais. ill. de Bret., 169
Cat. des Év. de Nantes, p. 85; Ogée, *Dict. de l*
teville sur Ogée, I, p. 106; de la Gournerie, *La B*

CHATEAUBRIANT. — La Trinité. — vitre au haut de laquelle deux escus (Chateaubriant et l'autre party de (haut de la vitre qui est du costé de gueules chargée de fleurs de lys d'Chateaubriant), et un peu au-dessous est 3 chevrons brisés de gueules, et enc quatre escus en parallèle, les tous m desdites armes fond d'argent aux ch porte : party de fond d'or à la den fond d'argent aux chevrons brisés de de mesme et de Rohan; et le 4° : pa gent aux chevrons brisés de gueules d'or. Au haut de la seconde vitre nous avons vu deux escussons dont sable, qui est Retz, et l'autre d'or au chefort; et au bas de ladite vitre est au poisson d'argent, qui est Broch costé de l'épistre sont deux escussons dernier quartier portent d'or et tabi quartiers portent d'argent aux va porte de gueules à 4 fusées d'argent chargées d'hermines. Au haut de la trée ordinaire de ladite église, est u 6 quarreaux d'argent, et au bas de l en parallèle dont l'un porte de gueul l'autre porte d'argent à 2 chevrons

Saint-Nicolas. — « Nous n'avons les trois vitres principales qui couron de la vitre qui est dans la chapelle vangile est peint un grand escusson brian, et à celle qui est du costé de pareil en grandeur qui porte de Mo

Saint-Jean-de-Béré. — « A la j costé de l'épistre, nous avons vu tre porte : d'argent au chef de gueule d'argent (qui est de Montoire). Cel porte : de sable aux macles d'arg porte : d'argent à 3 bandes de guer de comte, ledit escusson posé depu seigneur du Bois-Briant, ainsi qu'il

Saint-Sauveur-de-Béré. — « Où

et principale vitre de ladite église lesdites armes dudit Bois-Briant, sçavoir ledit escusson qui porte *d'argent gueules chargé de ladite face du Christ*, qui est de Mon- la vitre de la chapelle de la Vierge qui fait l'aile droite église est un escusson qui porte *d'argent au fretté de ans la vitre de la nef du même costé est un escusson fontmorency et de Savoie.*

Michel. — « Estant dans ladite église, nous avons vu au vitre principale les armes de Chateaubriant, sans y re- aucune autre chose que nous estimions devoir employer au

llons suivre maintenant les commissaires faisant rsion dans les paroisses rurales de la seigneurie, ns le diocèse de Nantes :

D-AUVERNÉ. — « Un vaste vitrail placé derrière le maistre haut de la vitre sont les armes de Chateaubriant, et au- parallèle sont deux escussons, l'un d'iceux *écartelé au ier de gueules à la croix d'or frettée d'azur*, qui est la cien, et aux deux autres *de gueules à la croix d'argent* est Rougé, et l'autre escusson *my-party desdites armes d'argent et de gueules à 3 bandes d'argent chargées* t, qui est la Haye. Au-dessous desdits escussons sont cinq une d'homme avec une cotte d'armes *de gueules parse- roix d'argent*, qui est Rougé, et les quatre autres de u-devant de l'une desquelles est un escusson *my-party u 1^{er} de sable à 4 fusées d'or*, qui est Servande, et en *gueules à un sautoir d'argent chargé d'hermines*. Au- sdites figures, dans ladite vitre, nous avons encore vu ussons : le 1^{er} porte *de gueules à la croix d'argent*, qui le 2^e, *d'argent à 5 fusées de gueules*, qui est Bouteville; ueules à 3 bandes d'argent chargées d'hermines, qui est t le 4^e est *party au 1^{er} portant vairé d'argent et d'azur*, ger, et en l'autre *d'azur à 3 bandes d'or*, qui est Le- ns la chapelle qui fait l'aile droite de ladite église est une ière où apparaissent plusieurs escussons dont le 1^{er} porte

de gueules à la croix d'or frettée d'azur. Les deux autres semblables sont party *gent et d'azur*, qui est Anger, et au 2^e à *une croix d'argent*, qui peut être appelée Saint-Michel, du côté de l'évangile, haut de laquelle on voit un escusson parti de ladite vitre la figure d'un prestre, de laquelle figure est escusson *d'azur à 3 p* du Pin ¹.

LE PETIT-AUVENÉ. — « Estant entrés à la principale vitre du maistre-autel dont l'un porte *de gueules à la croix d'azur* Rivière ancien, et l'autre *my-party des deux à la croix d'argent pattée*, qui est Roux chapelaine qui fait l'aile droite de ladite vitre, l'un portant *la vairée d'argent et d'azur* demy-brisé porte en ce qui reste ledit élément Angier ².

EMBRAY. — « Dans l'église paroissiale du chœur, au derrière du maistre-autel, u Bretagne ³.

ISSÉ. — « Dans l'église, à la vitre sont les armes de Chateaubriant; à la saire, au côté de l'évangile, est un escusson *sans d'or*, que l'on nous a dit estre les

JOUÉ. — « Dans l'église, à la vitre est un escusson *écartelé portant au 1^{er} de la Chauvelière* (c'est-à-dire Anger), aux 2 autres *de gueules à la croix d'azur*. vitre du côté de l'évangile sont trois portes de Chateaubriant, et les deux au de la Chauvelière (c'est-à-dire Anger). pistre est un escusson qui porte de C'est au-dessus de la grande porte sont dont l'un est *party de gueules à la cro*

¹ L'abbé Guillet de Corson, *Bull. de l'Académie de Caen*, t. VII, 1866, p. 103.

² *Idem*, p. 104.

³ *Idem*, p. 102.

⁴ *Idem*, p. 93.

et l'autre escusson porte *de gueules à la croix d'or frettée de sable*, que l'on nous a dit être les armes de la Rivière, appartenant au seigneur de Crapado ¹.

LA MELLERAYE. — « En l'abbaye de Notre-Dame-de-Melleray, O. de Citeaux, dans l'église, au haut de la grande et principale vitre du maistre-autel sont les armes de Bretagne, au-dessous desquelles il y a deux escussons en parallèle, dont l'un porte de Bretagne, et l'autre *party de Bretagne et de pals contre-pals d'or et de gueules*, qui est Amboise, au chef de Montmorency. Au-dessous sont encore en parallèle deux autres escussons des armes de Chateaubriant, et encore au-dessous un autre escusson desdites armes de Chateaubriant. Au bas de ladite vitre sont quatre figures peintes, trois d'hommes et une de femme; la première porte sur ses vêtements *my-party de bandes, contre-bandes d'argent et de gueules*, et de l'alliance de Bretagne; la seconde figure porte de Chateaubriant, la troisième de Montmorency, et la quatrième, qui représente une femme, porte *party de Montmorency et de Chateaubriant*. Dans la petite vitre de la nef, du côté de l'évangile, sont les armes de Chateaubriant ².

MOISDON. — « Dans l'église est une chapelle prétendue prohibitive à cause de la seigneurie de la Galmelière. Dans la vitre supérieure de ladite chapelle est un escusson qui porte *d'argent à 3 quintefeilles de sable*, qui est Martin. Dans l'autre vitre de ladite chapelle il y a trois escussons dont le supérieur, demy-brisé, porte *lozangé d'or et de gueules*, qui est le Voyer; l'autre, presque tout brisé, ne fait plus reconnoître que *d'or à 2 tourteaux de sable*, et le troisième porte *ladite croix accompagnée desdits 4 pieds de corbin*, qui est Bellot ³.

ROUGÉ. — « Estant entrés dans ladite église, on nous a fait voir à la vitre principale du maistre-autel, qui est du côté de l'évangile, les armes de Chateaubriant, au-dessous desquelles il y a deux autres escussons en parallèle, dont l'un porte *d'argent à 3 têtes de buffles de gueules arrachées*, que l'on nous a dit estre les armes du Rouvre, et de l'autre *party lozangé d'or et de gueules et desdites armes du Rouvre*. De l'autre costé du chœur, c'est-à-dire au costé de l'épître, un second vitrail portant les armoiries des seigneurs

¹ L'abbé Guillotin de Corton, *Bull. de la Soc. arch. de la Loire-Infér.*, VII, 1866, p. 89.

² *Idem*, VII, 1867, p. 96.

³ *Idem*, p. 101.

de Chamballan, en Rougé, qui sont *de sable gent, flanqué de 2 épées*, et au-dessous un *fascé d'or et de gueules à 3 pièces*, qui est F chœur, dans la chapelle qui fait l'aile droite de Monseigneur le prince de Condé (*d'azur 2 et 1, brisées en cœur d'un bâton raccourci* sont au haut de la vitre, et au-dessous des escussons en parallèle portant *de gueules à 1 gent*, qui est Rougé, et plus bas, par le milieu un autre escusson *my-party desdits lozang d'argent à 3 tourteaux de gueules* (qui est F vers Orient de ladite chapelle est un escusson *teaux*. A l'aile gauche de l'église est la chapelle voit un escusson dans la vitre de ladite chapelle testes de taureau. Dans la nef au haut du transept est une vitre dans laquelle nous avons vu *rampant, accompagné de 2 épées*, de Chamballan ¹.

SOULVACHE. — « Estant dans l'église, nous avons vu les armes de Monseigneur le prince de Condé au-dessus du maître-autel ².

TEILLAY. — « Ensuite de quoy estant allés nous avons vu à la vitre supérieure, du côté droit un escusson *escartelé portant au 1^{er} d'azur à 3 tourteaux*, au 2^e *de sable à 3 quintefeuilles*, au 3^e *d'or semé d'estoiles de gueules au chef d'or*, qui est de Guéhenneuc, et le dernier au 4^e *3 bandes de sable*, qui est Bidegan. Du côté gauche de l'église, est un autel dédié à sainte Catherine. Devant l'autel présente un escusson *escartelé dont le premier et le dernier sont brisés*, et les deux autres portent *d'azur à 3*

L'on vient de voir comment, dans l'œuvre de peinture des peintres verriers décorait le

¹ L'abbé Guillaumin de Courson, dans le *Bull. de la Soc. des Ant. de la Mayenne*, VII, 1867, p. 75.

² *Idem*, p. 75.

³ *Idem*, 1866, p. 84.

Tout fait penser que le verre destiné à recevoir le décor de la peinture se fabriquait déjà dans le pays au moyen âge ; mais à partir de la renaissance ce fait y devient une certitude. L'existence de fabriques importantes et nombreuses va y être constatée, ainsi que leur rapide extension, au moyen des privilèges que venaient leur assurer les concessions du pouvoir royal. Il importe à l'histoire de l'industrie manufacturière en Bretagne de suivre les développements de ces fabriques de verrerie qui, avec des succès divers, se sont continuées jusqu'à nos jours.

La verrerie fixait alors l'attention, non moins que la céramique, et l'on doit s'en faire idée par les lettres patentes de François I^{er}, datées de Blois le 5 septembre 1523, concernant les privilèges des verriers de France, où il est fait mention *des grandes décorations faictes par ledict art de verrerie es églises du royaume et es maisons royales*¹, privilèges que Henri IV devait confirmer plus tard à Nantes, en les faisant transcrire sur les registres de la chambre des comptes pour les rendre pleinement exécutoires en Bretagne.

L'an 1545, on voit une verrerie fonctionner dans la forêt de Prinçay. Elle est citée sous le nom de *verrerie de la Court* dans un aveu rendu au château de Prinçay, en date du 28 octobre, et conservé aux archives de Nantes².

De toutes parts, la verrerie prenait la plus grande extension. Il ne s'agissait plus seulement des vitres destinées aux verrières des églises et aux fenêtres des palais et des habitations, c'est tout l'art de la verrerie et ses applications artistiques et industrielles qui se présentaient en sollicitant la

¹ Reg. des mand. de la Cour des comptes de Bret., t. XIV, cité par Benj. Fillon, *Poitou et Vendée*, Céramique poitevine, p. 21.

² Arch. de la préf. du départ. de la Loire-Infér., citées par le même, *id.*, p. 205.

protection royale. Elle ne devait pas. Henri II vint en Bretagne en 1551 tentes datées de Châteaubriant, du *Theses Mutio gentilhomme italien n permission et privilege expres d'uran ou faire faire verres, myrouers, c verreries à la façon de Venise, fais et marchands de verre d'en faire, n vente, s'ils ne sont faits par ledit confiscation et d'amende arbitraire*¹

Cette industrie était donc une in voit-on encore un certain Girolamo verrier, dresser son four aux en Bressuire et Parthenay, ainsi qu'i d'un terrain par Jacques Escudie lamo Matteo, en date du 19 mai 1

Vers l'an 1564, les vicomtes de seigneurie, située près de Château déorable où l'on fabriquait toutes cristaux. Elle portait le nom de ve du bois dans lequel elle existe. Cin plantés en taillis, assuraient l'alim On ne connaît pas le nom des prei bable qu'ils étaient aussi Italiens; un siècle plus tard. Dans tous les temps la vitalité de leur fondation

¹ Isambert et de Cruzy, *Recueil généra* t. XIII, p. 184; Benj. Fillon, *Poitou e* p. 22.

² Document des anciennes archives de par Benj. Fillon, *Poitou et Vendée, Cérami*

³ Ogée, *Dict. de Bretagne*, v^o Fercé, t. p. 275; Girault de Saint-Fargeau, *Dict. g*

Ce qui porte à croire que les verriers de Javardan devaient être dès alors Italiens, c'est que partout dans le pays, à cette époque, on n'aperçoit que des Italiens à la tête de ces fabriques.

Le 20 septembre 1572, le comte du Lude, gouverneur du Poitou, *Voulant gratifier, favoriser et bien traicter Fabian Salviate escuyer, gentilhomme de Myrane, païs de Venize, venuz luy et sa famille en ce païs de Poictou pour practiquer l'art de verrerie*, lui accorde des lettres de sauvegarde pour mettre sa maison et les siens et serviteurs à l'abri des gens de guerre¹; et l'on voit dans le même temps une famille de l'Altare, dans le marquisat de Montferrat, diocèse de Noli, venir à Nantes; c'étaient les Buisson, dont le père, Martin Buisson, membre de cette famille de verriers qui s'était établie à Lyon dès le milieu du xvi^e siècle, donna en mariage sa fille Angélique, en 1572, à Jean Martin, verrier de Nantes². Comme ils se mariaient ordinairement entr'eux, il est probable qu'ils étaient parents ou compatriotes; mais on ne sait rien de plus, du reste, sur ce Jean Martin. Nous retrouverons plus tard encore les Buisson verriers en Bretagne. C'est ainsi qu'on voit une famille de verriers de Lyon, nommés Borniola, originaires du même diocèse, et naturalisés en France par lettres datées de Paris du 6 avril 1582, se trouver plus tard également établie en Bretagne, où un fils faisait fonctionner l'industrie paternelle des maîtres verriers³.

Cette localité de l'Altare devait encore fournir d'autres

Bull. de la Soc. arch. du dép. d'Ille-et-Vil., séance du 11 janvier 1870, t. IX, p. II et III.

¹ Benj. Fillon, *Poitou et Vendée*, Céramique poitevine, p. 21; voyez le texte des lettres de sauvegarde, *l'Art de terre*, p. 209.

² Registre de la Chambre des comptes de Nantes, aux archives du dép. de la Loire-Inf., cité par Benj. Fillon, *Poitou et Vendée*, p. 23.

³ Benj. Fillon, *Poitou et Vendée*, vol. XXV, n^o 12, p. 26.

verriers à la France et à la Bretagne, et des réalisations accordées en 1596, par Henri IV, contiennent sur son origine et ses premiers renseignements et des dates :

« Nostre cher et bien amé Jehan Fer, gentilhomme de verrerie, natif de l'Altare, au marquisat de Bretagne, nous a fait dire et remontrer que depuis trente ans il s'estoit retiré avecq sa femme en nostre ville de Nevers, où il avoit travaillé avecq aultres audes et jusques à l'année mil ve quatre vingts huict, quelque dissolution de société il se seroit habité à Rez, pres nostre ville de Nantes, et là avec l'ayde de la ville dressé une verrerie à faire verre et crystal en y tuer et finir le demeurant de ses jours, etc. »

En même temps que Giovanni ou Jehan Fer, natif de Machecoul, un autre du même nom, comme lui Giovanni Ferro, venait s'établir à Nantes le 11 août 1588, ce gentilhomme verrier passa à la ville pour obtenir le droit de travailler à la fabrication de la vaisselle blanche ou faïence avec maintenance des privilèges accordés aux gentilshommes; il lui fut donné le bureau qu'il pouvait exercer son état et ses privilèges dans la ville, les faubourgs et tout le territoire s'étendant en conséquence dans le quartier de la Marchix², comme le constaterait cette inscription dans l'histoire lapidaire de Nantes, de Fourn

¹ Mandements de la Chambre des comptes de Bretagne de la préfecture du dép. de la Loire-Inf., vol. XIV, f° 26. Fillon, *Poitou et Vendée*, Céramique poitevine, p. 20.

² L'abbé Travers, *Hist. de Nantes*, t. III, p. 3; Huet, *Infér.*, p. 112; Meuret, *Ann. de Nantes*, t. II, p. 11. Congrès de Nantes de 1851, *Bull. de l'Ass. bret.*, t. 1^{re} livr., p. 83; Benj. Fillon, *l'Art de terre*, p. 147, 2

le texte, sous la seule garantie de cet auteur, l'original n'existant pas :

M D IV^{me}VIII
PAR PERMISSION DE LA COMMUNAUTÉ
DE VILLE, M. JEAN FERRO GENTILHOMME
VERRIER ÉTABLIT UNE VERRERIE ET LE
PREMIER TRAVAILLE DE CET ESTAT A NANTES.¹

On rapporte que le 21 avril 1589, l'assemblée du Corps de Ville arrêta que ce verrier sortirait du diocèse sous quinze jours, par le motif qu'il faisait enchérir le bois et le charbon par la grande consommation qu'il en faisait, prétexte sous lequel on cachait qu'il était suspect à la Ligue et à la Maison de Lorraine; que tout ce qu'il put obtenir trois ou quatre jours après, fut de rester et de travailler jusqu'au retour du duc de Mercœur, mais sans acheter de bois², retard qui ne paraît pas lui avoir beaucoup profité, car on ne le revoit plus jusqu'à la fin des troubles de la Ligue.

Pendant cette tourmente, les verriers établis à Machecoul prospéraient. Jean Ferro avait, en 1588, avec l'aide de ses amis, dressé une verrerie à faire verre et chrystal; ils y travaillaient sous la protection de la puissante famille de Gondi, qu'on voit deux ans après, en 1590, aliéner en leur faveur une maison de leur domaine. L'acte est intéressant à mettre sous les yeux, et il va révéler le nom de ces amis, *gentilshommes de l'art de verre et de terre de Faenze*, les Ridolfo de Caffaggiolo :

¹ Renoul, *Ann. de la Soc. acad. de Nantes*, 1^{er} sem. de 1866, p. 75, 76.
— En supposant cette inscription authentique, ce n'est que par un de ses successeurs qu'elle aurait été posée.

² L'abbé Travers, *Hist. de Nantes*, t. III, p. 21; Huet, *Rech. sur la Loire-Inf.*, p. 112; Meuret, *Ann. de Nantes*, II, p. 114.

« Par devant nous Pierre Thoreau et Honoré Chiron, notayres du duché de Rais, ont comparu en leurs personnes très haut et puissant seigneur messire Albert de Gondy, duc de Rais, chevalier de l'ordre du Roy, commandeur de l'Ordre du Saint Esprit, conseiller dudit seigneur en son conseil privé et d'Estat, capitaine de cent hommes d'armes de ses ordonnances, pair et mareschal de France, et dame Claude Catherine de Clermont, sa compaignie et espouse, aussy duchesse de Rais, de luy dhuement et suffisamment auctorisée pour l'effect des presentes, ce qu'elle accepte, selon qu'il est requis par les coustumes du païs, de present au chasteau de Mashecoul, après avoir heu lecture du contract de vente passé soubz la cour du scel dudict duché de Rais, d'une maison sise en ladite ville de Machecoul, en la ruelle qu'on va du chasteau à la rue de la Grand Halle, consenti le huitiesme jour dudict mois de janvier par Maistre François Fourestier, leur procureur, à Jacques et Loys Ridolfe, escuyers, frères, gentilz hommes de l'art de verre et de terre de Faenze, natifz de Chefayole, pais d'Italie, de present establis en icelle ville de Machecoul, aux prix et conditions establies audict acte de vente; laquelle lecture faicte de motz à motz, lesdicts seigneur et dame de Rais ont dict bien savoir et entendre à icelluy contrat de vente cy-dessus qu'ils ont ratifié, approuvé et consenty, ratiffient, approuvent et consentent par ces presentes et auctorisent qu'il ait son plain et entier effect, ont promis et promettent, etc.....

« Ce fust faict et le gré prins audict chasteau de Machecoul soubz les seings desdicts seigneur et dame par nous notayres subzdicts témoins, soubz le scel establi aux contractz de ladite court le vingt-deuxieme jour de janvier mil cinq cent quatre vingtz dix.

« DE GONDY pour approbacion; Catherine DE CLERMONT. Jacopo RIDOLFI, Lodovico RIDOLFI, F. FOURESTIER pour présent, H. CHIRON, notayre, P. THOREAU, notayre, à qui est demouré le registre. » (*Archives du greffe du tribunal civil de Paimbœuf.*)¹

Afin de compléter son établissement en France et pour ne pas tomber sous le coup du droit d'aubaine, Giovanni Ferro, de Machecoul, obtint au mois d'avril 1596 des lettres de na-

¹ Benj. Fillon, *Poitou et Vendée*, Céramique poitevine, p. 19, 20; Jacquemart, *Merveilles de la Céram.*, II, p. 277.

turalisation de Henri IV, dont le préambule a été transcrit plus haut¹.

Mais il y avait en même temps un prince indépendant à Nantes qui exerçait de son côté les droits de souveraineté, et lorsque Giovanni Ferro, de Nantes, qui voulait sans doute reprendre son industrie, désira aussi obtenir des lettres de naturalisation, ce fut au duc de Mercœur qu'il dut s'adresser. On a des lettres de Mercœur du 25 septembre 1597, qui accordent à Giovanni Ferro et Martha Bianca, sa femme, la naturalisation².

Cependant Henri IV, monté sur le trône, avait vaincu la Ligue et soumis Mercœur. Le souverain était entré à Nantes au mois d'avril 1598, et les grâces allaient se répandre. Les fours des deux Ferro, sous les auspices du nouveau règne, devaient s'allumer pour chauffer avec activité. La protection royale ne fit point défaut. Par lettres du 16 avril 1598, Henri IV confirma les lettres de naturalisation accordées par le duc de Mercœur, l'année précédente, à Giovanni Ferro³. Étendant ses faveurs, il accorda aussi des lettres de naturalisation, dans le même mois, à un autre verrier, Agostino Ferro, de Machecoul, natif de l'Altare⁴.

Henri IV fit plus. Dans le courant du même mois d'avril 1598, il délivra des lettres patentes confirmant les privilèges des gentilshommes verriers. Le texte, encore inédit, doit être mis sous les yeux des lecteurs, document intéressant qui montre quelle était la sollicitude du souverain pour tout ce qui se rattachait à l'industrie et aux manufactures, et dans

¹ Benj. Fillon, *Poitou et Vendée*, p. 20.

² Mandements de la Chambre des comptes de Nantes, aux arch. du dép. de la Loire-Inf., cités par Benj. Fillon, *Poitou et Vendée*, p. 20.

³ *Ibid.*, p. 20.

⁴ Chambre des comptes de Nantes, vol. XIV, f° 267, cités par Benj. Fillon, *Poitou et Vendée*, p. 23.

quel style la chancellerie royale sanctionnait les vieux privilèges de la verrerie :

HENRY par la grace de Dieu Roy de France et de Navarre à tous présents et à venir, salut : Sçavoir faisons, nous auons receu l'humble supplication de nostre cher et bien amé Jehan Fer, Augustin Fer, Henry Gerard et Jehan Medelin, gentilshommes de l'art et science de verrerie demeurans en Bretagne et autres lieux de cestuy nostre royaume, pays, terres et seigneuries de nostre obeissance, contenant que de tout temps et anciennement leurs prédécesseurs, eux et leurs fauteurs, ensemble les marchands vendeurs en gros et détail, menans et conduysant la marchandise de verrerie et matieres dont est faict et composé le verre par eau et par terre sont tenus quittes, francs et exempts de toutes tailles, aides, subsides, tribuz, impositions, coustumes, tenables, barraiges, chaussées et peaiges et quelconques droicts et redeuances tant antiennes que nouuelles ayans cours en cedit royaume, terres et seigneuries de nostre obeissance et que ces priuileges successivement ont été munis et confirmés par nos prédécesseurs mesme par feu notre tres honoré seigneur et ayeul le roy François premier et par nos tres chers et tres amés freres les roys Charles et Henry decebdez, que Dieu absolve, comme il est apparu par les coppies duement collationnées cy attachées et en ont tousiours bien et duement jouy et en jouissent et usent encore à présent, néanmoins craignant les supplians que à l'occasion du decebz de notre dit feu seigneur et frere le roy ils puissent estre troublés et empeschés à l'advenir à la jouissance de leurs droicts, priuileges et exemptions, Nous ont fait supplication et requeste leur octroyer nos lettres de confirmation à ce nécessaires, Nous ayant esgard à ce que dessus et pour les memes causes qui ont meu nos prédécesseurs leur accorder et continuer lesdits priuillaiges et exemptions, Voullans bien et fauorablement traicter lesdits supplians leur auons continué et confirmé, continuons et confirmons par ces presentes de notre grace spécial, plaine puissance et autorité royalle lesdicts priuileges, franchises et exemptions à eux octroiés comme dict est pour en jouir et estre par eux et leurs successeurs et familiers et par lesdicts marchans vendans et acheptans lesdicts verres en gros et détail tout ainsi et par la forme et maniere que leursdicts prédécesseurs en ont cy devant bien et duement jouy et suivant qu'ils en jouissent encore à présent. Si donnons en mandement à nos amés et feaulx conseillers les gens de notz courtz et parlemens, de notz comptes et courtz des aides, bail-

lifs, seneschaulx et tous autres nos justiciers et officiers qu'il appartiendra que cesdites patentes ils fassent enregistrer et du contenu jouyr et user lesdits supplians et leurs successeurs, seruiteurs et aultres vendans en gros ou détail ladicte verrerye ou matiere dont est composé ledict verre plainement, paisiblement et perpetuellement, sans en ce leur donner, ne souffrir leur estre faict mie, ne donner ores, ne pour l'aduenir aucuns troubles, destourbement ou empeschement à ce contraire, lequel si faict mie ou donné leur auoir esté ou estoit, l'ossent, mettent et réparent ou facent estre, mettre et réparer et sans delay à plaine et entiere deliurance et au premier estat et deub, car tel est nostre plaisir, et parce que de ces présentes l'on pourra auoir affaire en plusieurs et diuers lieux, Nous voullons qu'au vidimus d'icelles faict soubs scel royal ou copie deubment collationnée par l'un de nos amez et feaulx notaires et secretaires foy soit adjoustée comme au présent original auquel affin que ce soit chose ferme et stable à tousiours nous auons faict mettre nostre scel à cesdictes patentes, sauff en autres choses nostre droict et l'aultruy en toutes. Donné à Nantes au mois d'april l'an de grace mil cinq cens quatre vingtz dix huit et de notre regne le neuffiesme.

Signé HENRY et sur le reply PAR LE ROY et scellées de cire vert pendant à lacs de soye rouge et vert ¹.

Ces lettres patentes furent vérifiées en la Chambre des comptes de Nantes le 22 juin. L'un des impétrants, Henry Girard, verrier de Bretagne et allié de Ferro, fit transcrire l'expédition authentique de ces privilèges sur les registres de la Chambre des comptes². Le 30 juillet suivant, ces lettres furent vérifiées en Parlement de Bretagne, recevant dès lors toutes les consécérations voulues par la législation de la monarchie. En voici la mention :

¹ Registres de la Court de Parlement de Bretagne où sont enregistrés les édicts du Roy, t. X, p. cviii], aux archives du greffe de la Cour d'Appel de Rennes.

² Frain, t. I, p. 203 ; Mandements de la Chambre des comptes de Nantes, t. XIV, aux archives du dép. de la Loire-Inf., cité par Benj. Fillon, *Poitou et Vendée*, p. 23.

Enregistrées suyuant l'arrest de la court de ce jour pour en jouir les impétrans pour le regard des gentilshommes exerçantz l'art et science de verrerye scullement. Est à déclarer et déclare que ceux qui sont gentilshommes exerçantz ledit art jouyront neanmoins du priuillage de noblesse, sans que ledict art leur puisse prejudicier et que toutes marchandises et œuvres de verreries seront franches et exemptes de tous peaiges, gabelles et impositions, tant par eau que par terre, sans que les conducteurs, porteurs et vendeurs desdites marchandises et œuvres de verrerye puissent pretendre aucune exemption de fouaige. Faict en parlement à Rennes le trentieme jour de juillet mil cinq centz quatre vingtz dlx huit ¹.

Assuré de la bienveillance royale, Jehan Ferro, de Nantes, voulant reprendre régulièrement ses travaux interrompus, demanda au Corps de Ville la permission de s'établir dès le 11 août 1598 et le 3 septembre suivant. De plus, il fit confirmer son établissement à la Fosse par lettres patentes du Roi du 24 décembre 1598, et put travailler en verrerie à Nantes sans crainte désormais d'être inquiété².

Quels étaient les procédés techniques employés par ces Italiens pour la fabrication du verre? On l'ignore : ils tenaient secrets leurs moyens, leur art consistant en une série de recettes qui se transmettaient par tradition; et comme, par leurs privilèges exclusifs, ils jouissaient du monopole de cette industrie, ils n'avaient point à craindre qu'une concurrence étrangère vint à les pénétrer, ou, les devinant, vint à les perfectionner à leur préjudice.

Un procès qui eut lieu à Nantes dans les derniers temps de la vie de Ferro et vint se dénouer à Rennes, au Parlement de Bretagne, donne quelques indications sur une des substances qu'ils employaient dans la vitrification, et mettant

¹ Registres de la Court de Parlement de Bretagne, t. X, p. cx.

² L'abbé Travers, *Hist. de Nantes*, t. III, p. 252; Benj. Fillon, *Poitou et Vendée*, Céramique poitevine, p. 21.

on les privilèges des gentilshommes verriers, vint Palais, exciter l'éloquence des avocats et donner lieu à des plaidoyers curieux recueillis avec sollicitude par les écrivains. Il entre dans le cadre de ces recherches de recueillir ces monuments de jurisprudence.

Lefevre, marchand, demeurant à la Fosse de Nantes, avait fait passer sur la rivière de la Loire, à Nantes, une marchandise appelée *saligot* ou *salicot*, propre au verre, et qu'il disait envoyer à la verrerie de Nantes, sous le nom de Mesnières, receveur de la traite foraine de Nantes, qui exige, que les droits et devoirs sont dus et les exige, par provision malgré la résistance du marchand et qu'il ne soit assujetti. Sentence au siège de Nantes du 1618, par laquelle cette marchandise est déclarée exempte de tous devoirs et impositions, le receveur condamné à restituer ce qu'il avait touché. Ce dernier interjette appel.

André Simon, avocat des traitants, disait que « les privilèges des gentilshommes verriers ne devoient s'étendre sur une si vile marchandise comme le saligot qui ne pouoit servir à la confection des verres. Que la pancarte contient en faveur de tous les marchands toutes sortes de marchandises et que le saligot n'est point excepté; *item* qu'il entre en autres compositions de la ville de Nantes. Que le préjudice est notable aux droicts du Roy; que ce peut servir de pretexte à un marchand pour defrauder le Roy, contre l'intention de la loy au til. *De vectigalibus*. » Sous le nom d'un privilégié qui ne pouoit rien valloir à la marchandise, le marchand n'ayant procure, ni pour l'accepter et faire decharger quoy que ce soit de la charge, de sorte que l'on pouoit bien croire que le droit y appartenoit et non au gentilhomme verrier. »

Sébastien Frain, dont les plaidoyers, à ce que dit le sieur Pierre Hévin, furent reçus avec un applaudisse-

et général tant il est vray que tout ce
 mes a son mérite, prit la parole :
 il, de gentilshommes et de verrier
 y qui veut iouyr des priuileges octro
 emption des deuoirs que l'on pour
 chandises de verres et choses requies
 verres, de sorte que les nobles pou
 le ne derogent point à leur qualité,
 imune pour s'en entremettre ne peue
 dits denoirs et iouyr de telle immu
 se doiuent confirmer comme les au
 s à la couronne. Dit aussi que de t
 les verriers ont été honorez de pl
 uileges, et que Constantin même en
 fic., au X l. du C. tirée de la l. 2 au
 ., les excusa à *personalibus muner*
entur vitrices, aurifices, vitriarii, spect
 entendre par le mot *vitriarii* cen
 iers en nostre usage qui ne font qu
 re : mais les verriers proprement
 dent, qui *artificiosè de ferro vel m*
fundunt, dit Accurse, les Grecs les
 marchandise de verrerie est franche
 mptions sont appuyées de tout plein
 as. 1° Le premier effet de la philosop
 iens ont tenu à si haut prix comme

Artifices artium brevi subdito comprehensa
antes ab universis muneribus vacare præcipi
bus otium sit ad commendandum, quo magi
et suos filios erudire... (Suit l'énumération
 les les *figuli* et les *vitriarii*.) — Cod. Théodo
 . Justin., l. X, c. LXIV, cités par M. Bea
 198.

Arnaud de Villa nova en son traicté de la nouvelle lumiere et par Raimond Lulle en la Theoricque de son testament, et que tout ainsi que l'or, lequel comme un feu éclairant en la nuict brille par dessus toutes les autres richesses du monde, au sentiment de Pindare, est la plus élaborée substance qui soit en l'action de la nature et est pour cette cause appelé le fils du soleil, aussi le verre doit estre estimé l'enfant du feu, *productio ignis*, duquel il est le plus noble et le plus précieux effect qui puisse estre. Le docte Vigenere sur le tableau de la chasse des bestes noires de Philostrate en discourt amplement et de l'émail et des choses nécessaires pour le faire après. Pline en son Histoire naturelle et Josephe en ses Antiquitez Iudaïques parlans d'une vallée de Surie proche du ruisseau appelé Beleus. On veoid en Pausanias, autheur grec, qu'aux sacrifices que l'on faisoit au temple de Iupiter en Menale l'on usoit de vases de verre pour l'excellence et pour leur pureté et leur netteté en leur substance. Les empereurs mesmes et les Roys les préféroient aux vases d'or et d'argent pour ceste considération. Aussi que sur l'art de la verrerie a esté inventée l'émaillerie et qui est encore l'un des plus nobles artifices que nous ayons, d'où il arrive volontiers que Pline parle si souvent de *Obsidiano vitro*, dont Obsidius fut inventeur, qui n'est autre chose que l'émail noir qui encore aujourd'huy se fait à Venise. 2° L'utilité, le prix et le plaisir de l'œuvre, car par ce corps diaphane nous recevons en nos maisons le jour et par mesme moyen nous repoussons l'intempérie de l'air. Et quant au prix et au plaisir, il n'en faut aultre témoignage que celui de la loy où il se remarque que les Romains usoiert de verre, non-seulement pour leur service, mais aussi pour ornement de très-grand prix, de sorte que les jurisconsultes s'empeschoient bien souvent à résoudre si leurs vaisseaux de verre deuoient estre compris *in supellectile legata* comme en la loy 3 du *D. vitrea escaria et potoria*

in suppellectili sunt sicut fœtilia, nec solum quæ in pretio magno sunt. Et puis ap crystallinis dubitari potest an debeant an propter eximium usum et pretium, où le usum quia magnates tantum utuntur. l. 36, que du temps de Néron deux de moyenne grandeur furent vendues 6,000 au mesme lieu qu'un particulier ayant t rendre le verre ferme et malléable, Tyl ceste invention de peur que le verre n'oi à l'argent et au bronze. Et de fait Job e égaller le verre avec l'or et quand il dit a rien qui se puisse comparer avec la saq adæquabitur ei aurum, vel vitrum, nec cu vasa auri. Et saint Jean Apoc., ch. 21 : mile vitro mundo. La troisième considér verrerie de tous subsides, c'est que le l'œuvre consiste plus en l'entendement d tifice qu'en autre chose, et encore l'ouvr est tout sujet au fracas et au bris. Ah q opus, et pour cette cause les auteurs qui mer la fragilité de quelque chose, ils fortuna vitrea, dùm splendit, frangitur, race, 2 serm., satir. 3, et furiosus eri fama. »

Après ce très-docte préambule, M^e F dans son sujet, que « il y a apparence que est la graine du *tribulus terrestris* duquel ch. 16, qui a ses feuilles picquantes et une graine noire qui est plus ronde que et est cette graine rude et sablonneuse (propre à faire verre, attendu que le mesm dit que la première fusion de verre qu

saïcte de nitre et du limon sablonneux du lac Phœnicie, tout auprès de la Judée, que depuis té l'aymant des pierres luisantes, des escailles et sablon de la terre, et qu'en l'Italie il se fait de comparty avec le nitre au poids et à la mesure : regil., *De invent. rer.*, 2, c. 22. Pline, dans son 10, parle des saligots : *Tribulus est terrestris et sont macrières qui produisent des macres et ène noire ronde et sablonneuse qui sert à faire roses étranges et admirables.* »

déterminer le Parlement de Bretagne, plus que innante érudition, c'est que le marchand mon-ir et mandat du verrier; aussi, par arrêt donné le 20 février 1619, la sentence fut confirmée, les nises au néant, ordonné que ce dont est appelé let, l'appelant condamné aux dépens de la cause

t d'éloquence ne donne pas beaucoup d'éclair-
t tout d'abord, qu'est-ce que le saligot? Ce sont, rdeau d'après Frain, *macrières qui produisent des* ivement la macre ou châtaigne d'eau, vulgaire-
appelée saligot, qui est le *tribulus aquaticus* des istes, la *trapa natans* de Linné, croît dans nos
nt un fruit renfermé dans une coque noire,
le quatre pointes, lequel étant bouilli se vend
és, fournissant plutôt un aliment de passe-temps
nts qu'un objet de nourriture générale². Mais

lean, *Controverses agitées en la Cour du Parlement de* lées par arrêts, t. II, p. 906, Contr. 64; Sébastien Frain,
t. de Bret., 3^e éd., rev. et corr. par P. Hévin, t. I, p. 938,
ant, *Rec. d'arrêts rendus au Parl. de Bret.*, t. II, p. 114.
rare, *Diet. d'Hist. natur.*, v^e Tribule; Lloyd, *Flore de la*
; de l'Ouest, p. 169.

comment la macre peut-elle servir à faire des matières qui entrent dans la fabrication de verres d'hui bien connues; on emploie principalement la macre neuve (parce qu'elle renferme des sels alcalins ou de potasse avec un peu de silice); on emploie aussi la soude de varech; mais il n'entre dans la fabrication moderne d'employer des macres ou coques, sans doute que si la coque de ce fruit était capable de fournir une certaine quantité de silice. L'incinération des graminées en donnerait une, mais on ne procède pas plus d'une manière que pour procurer la cendre utile. N'y a-t-il pas quelque équivoque dont les gens de robe ont été victimes involontaires, et dont les verriers ont tiré leurs secrets, ne les auraient point trompés? Les Rennais ont-ils bien compris le procès-verbal? Les bateaux étaient-ils chargés de cette espèce de macres? La macre n'est pas seulement des fucus ou varechs, on la tire aussi de la trituration de différentes plantes de la famille des salicote qui croissent dans les sables maritimes de la Bretagne, d'où le nom de salicote ou salicote soude en pierre¹. L'extraction de l'alcali se fait sur les côtes de la Méditerranée; mais les côtes de l'embouchure de la Loire, fournissent en outre des *cornia* et des *salsola*², d'où l'on peut tirer d'avantage que dans le Midi de la France, l'alcali ou salicot, de même que sur nos côtes de l'Atlantique de l'alcali des fucus; et ne serait-ce pas de cette espèce de salicot que l'industrie de nos

¹ Valmont-Bomare, *Dict. d'Hist. nat.*, v° *Salicote*.

² Lloyd, *Flore de la Loire-Inf.*, p. 216; de l'Œuvre.

que leurs privilèges leur permettaient de faire transporter, en remontant le Rhône et descendant la Loire, en franchise de droits? Je n'ose soupçonner d'une aussi grosse méprise les savants hommes dont je viens de citer les plaidoyers, qui ont mérité l'*applaudissement général*; mais, d'un autre côté, n'est-il pas difficile de croire que les verriers italiens employaient des coques de châtaignes d'eau pour faire du cristal?

Ferro ne survécut pas longtemps aux émotions de ce procès. Son neveu, Antonio Ribre ou Ribé, lui succéda au mois de novembre 1620 comme maître de la verrerie de Nantes, date à laquelle il se fit donner des lettres de naturalisation¹. Le 13 juillet 1625, ce gentilhomme verrier demanda à la ville de Nantes qu'elle lui permit de s'établir au bas de la Fosse, à la maison de la verrerie, pour cinq ans, afin d'y travailler *en verrerie et vaisselle blanche*; sa demande lui fut accordée comme elle l'avait été en 1598 à son oncle²; et l'année suivante, en 1626, confirmation en sa faveur des privilèges accordés par le Roi fut enregistrée à la Chambre des comptes³. Les deux industries du faïencier et du verrier, exercées alors par les mêmes mains, séparées depuis, ne trouvent que plus tard un point de départ distinct.

Il faut citer ici les dispositions de l'ordonnance de Louis XIII de janvier 1629, qui enjoignait dans son art. 417⁴ à *tous étrangers demeurans dans le royaume, artisans à faire verres, poterie de fayance, etc., prendre et tenir pour apprentifs les originaires françois qui voudront apprendre à travailler esdits arts et métiers, à peine d'être mis hors du royaume*; mais il

¹ Benj. Fillon, *Poitou et Vendée*, Céramique poitevine, p. 23.

² L'abbé Travers, *Hist. de Nantes*, III, p. 252; Fillon, *ibid.*, p. 24, 29.

³ Reg. de la Ch. des comptes de Bret., vol. XXII, f° 217, aux arch. du dép. de la Loire-Inf., cit. par Benj. Fillon, *Poitou et Vendée*, p. 23.

⁴ Isambert et Decruzy, *Rec. gén. des anc. lois fr.*, t. XV, p. 327; Benj. Fillon, *Poitou et Vendée*, p. 24.

ne paraît pas, en ce qui touche du moins qu'il en soit rien résulté, car cette tribunaire de l'Italie, et nous trouvons comme gentilshommes verriers.

Après Ferro, sans qu'on sache au temps s'écoula, on voit une famille est inconnue; puis arrivent pour la qui ont exercé pendant plus de deux verriers à la Fosse de Nantes², et guements ne manquent point.

Jacopo et Vincentio Sarrode, et H de l'Altare, en Montferrat, avaient Henri IV, au mois d'août 1597, de vilégiée de cristaux à Melun, en « avoient cy devant et depuis longtemps et verrerie de cristal dans les villes avoient acquis telle réputation en les vrages que la plupart des verres d servoit à la Cour et suite et par là apportés desdites villes de Lyon et autorisa ensuite le même Vincentio : spécial daté du 4 mai 1600, à établir Orléans, Rouen, Caen, Angers, Poitiers, Lyon, Marseille, et généralement par roit dans le royaume, afin de l'encombrer sortes d'ouvrages de verre comme ils se faisoient à Venise et tous autres lieux, sans br

¹ Benj. Fillon, *l'Art de terre chez les Poit.*

² *Ibidem.*

³ Isambert et Decruzy, *Ans. lois fr.*, t. XV et Vendée, *Céramique poitevine*, p. 21^o, 22.

⁴ Archives nationales, registre des ordonnances.

me de Giovanni Ferro, de Nantes, avait deux
gio et Antonio Bianca, tous deux également ver-
ans les lettres de naturalisation qui leur ont été
le Roi en 1611, sont qualifiés de neveux des
marquisat de Final. Les Sarrode se trouvaient
alliés de Ferro par sa femme; tous ces verriers
nt parents ou alliés.

ir un acte de notoriété, dressé le 4 février 1645
re de l'Altare, que les Sarrode étaient de race
noblement, et la preuve s'en tire de ce qu'ils y
privilege d'exercer l'art de la verrerie, auquel
sont pas nobles ne sont pas admis². Telle était
tant en Italie qu'en France.

te même famille qu'appartenaient Andrea et Gio-
Sarrode, natifs de l'Altare, qui obtinrent des
turalisation en date du 15 mai 1634³.

ys nantais était plein des établissements indus-
gentilshommes verriers d'au-delà des monts.
eaux s'allumaient et y chauffaient partout, au
rcé, à Héric, à Riaillé. Se soutenant les uns les
appelaient à faire fortune.

as florissants était la verrerie du Croisic. Vers le
ent du règne de Henri IV, un nommé Félix De-
itif de Gand (et il y a lieu de penser que le nom
naissance ont été estropiés en passant dans le

par Benj. Fillon, *Poitou et Vendée*, Céramique poitevine,

Ch. des comptes de Nantes, vol. XVIII, f° 97, aux arch. du
e-Inf., citées par Benj. Fillon, *Poitou et Vendée*, p. 22, 23.
ction du texte dans Benj. Fillon, *l'Art de terre*, p. 209.

s mandements de la Ch. des comptes de Nantes, vol. XXIX,
s. du départ. de la Loire-Inf., cit. par Benj. Fillon, *Poitou*
mique poitevine, p. 22, 23.

titre français et qu'il s'agit ici d'un Génois) blir en Basse-Bretagne, et, après avoir été p de Vannes, avait été naturalisé Français le 9 des lettres patentes registrées à la Chambr Nantes. Son fils ou parent, Gérard Demig Croisic en verrerie et fayancerie, ces deux encore réunies, et avait fait reconnaître gentilhomme verrier par l'autorité française cesseur Horacio Borniola, natif du diocèse Cet Horacio était le fils de Julio Borniola qui avait reçu des lettres de naturalisation 6 avril 1582 et contresignées Vabres. Horac établi au Croisic, s'adressa en 1627 au mines² pour faire, à l'instar de son prédéce ses privilèges. Suivant une remarque de M. qu'Horacio fût né en Italie, il fallait qu'i 1627, ou bien que sa mère eût continué à monts, comme beaucoup de femmes du mē maris sont établis en France, le sont encor

Voici le texte de sa requête :

« A Monseigneur le marquis de Themynes, ma
gouverneur pour Sa Majesté le

« Suplie humblement Horacio Borniola, gentil
tif du dioceze de Noly, pays d'Italie, disant que
estat et condition de gentilhomme verrier, il d

¹ Reg. des mandements de la Ch. des comptes de Na
cit. par Fillon, *Poitou et Vendée*, p. 24.

² Pons de Lauzières, marquis de Thémines, marécl
gouverneur de Bretagne le 23 juin 1626, mort à Auray
Benj. Fillon, *ibid.*, p. 24.

³ Benj. Fillon, *Poitou et Vendée*, Céramique poite

à verre et fayence et aultres dependances, establys la ville du Croysic, estre libérés et deschargés du bution et subsides des gens de guerre, tout ainssy n fust quitté et exempté Gerard Demigennes, prédé-suppliant en ladicte verrerie et fayencerie. et ce en rivileges dont joyssent et ont de toute antiquité joy s verriers du royaume de France, neantmoins que s fussent émus en iceluy pays de Bretagne.

Monseigneur, que ledict suppliant a justifié de ses té et estat et satisfait par commung tesmoignage à fin du sieur Ryo, lieutenant du capitaine du Croy- décharger presentement et à l'advenir ses dictes fournaises et dépendances du logement, contribu- s des gens de guerre et ferez bonne justice. Du our de janvier 1627.

« *Signé* : HORACIO BORNIOLA ¹. »

niola eut pour successeurs dans sa fabrique ou son neveu, et Béatrice, sœur de ce dernier, ert Davys, qui paraît être d'origine anglaise. idus sont mentionnés sur le rôle de la contri- ire que s'imposèrent en mars 1661 les habi- sic, afin de subvenir aux frais de la recon- clocher du bourg de Batz et de le faire éle- teur assez considérable pour qu'il pût servir père aux navigateurs, et remplacer ainsi ce- paroissiale du Croisic, détruit par le feu du

un autre Borniola exerçant non loin de là la e dans le pays. Au mois de juillet 1668, des ralisation sont délivrées par Louis XIV à Carlo de la Grandmaison, natif de Montferrat, maître

la coll. de M. Benj. Fillon, *Poitou et Vendée*, p. 24 ; Jac- e la Cér., II, p. 277.

la coll. de M. Fillon, *Poitou et Vendée*, p. 24, 25.

verrier à Fercé, arron
qui dépendait alors de

Il y avait également
rie située à Héric, et
avantageuse. En 1613
jusqu'à *Bout-de-Bois*,
quarts de lieue. Cette
Louis XIII². Édouard I
verrerie de Héric, se f
rappelle que les Buiss
à Lyon dès le milieu
épousé en 1572 un des
Marino, sieur du Chast
Héric, est encore natur

A Riaillé, près d'A
que son voisinage d'u
du clocher de Riaillé e
M. le duc de Charost,
viron 3,000 arpents de
Cesare Racheto, natif d
dément Raguet, maître
mois d'août 1653⁶. Il
cheto, qui était maître

¹ Arch. de la ch. des comp
dép. de la Loire-Inf., citées

² Ogée, *Dict. de Bretagne*

³ Arch. de la ch. des com
dép. de la Loire-Inf., citées
poitevine, p. 23.

⁴ Vol. XXIX, n° 193, Fill

⁵ Ogée, *Dict. de Bretagne*

⁶ Arch. de la ch. des comp
Poitou et Vendée, p. 23.

qui est naturalisé au mois d'octobre 1654¹.
tés qui ne sont pas indiquées, on trouve
verriers italiens. Francisco Ambrosio Mas-
ltare, est naturalisé en août 1697². An-
ginaire de Montferrat, est naturalisé en
1718³.

Ces nombreux établissements industriels, ces naturalisa-
tions qui indiquaient le désir de fixer définitivement en
France des entreprises qui devaient devenir tout à fait natio-
nales, rendaient favorable la position des verriers ; aussi le
roi Louis XIV, comme l'avait fait autrefois son aïeul Henri IV,
rendit au mois de décembre 1655 des lettres patentes portant
confirmation des privilèges et exemptions accordées aux gen-
tilshommes de l'art et science de verrerie⁴.

Si les industries du verrier et du faïencier sont sœurs, à
plus forte raison celles du gentilhomme verrier et du peintre
verrier. M. Benj. Fillon, à qui l'on doit tant de précieux ren-
seignements, nous apprend qu'il y avait à Nantes, à cette
époque, un peintre verrier du nom de Jullien Rolland, qui
avait quelque réputation dans la région de l'Ouest. Ce fut lui
qui fut chargé, le 15 novembre 1651, de faire la vitrerie des
chapelles que bâtit alors, derrière le chœur de la cathédrale
de Nantes, l'architecte Élie Brosset, et le grand vitrail de la
chapelle de l'aile neuve du même édifice. Le marché fut fait
à raison de 7 sols le pied carré de verre blanc, plus 2 livres
par chaque écusson sur les différents vitraux. Julien Rolland
a peint aussi, moyennant 124 livres 12 sols, un petit vitrail
exécuté en 1653 pour l'une des chapelles de la cathédrale de

¹ Même vol. XXIX, Fillon, *id.*, p. 23.

² Vol. XL, n° 35, Fillon, *id.*, p. 23.

³ Vol. XLVII, n° 167, Fillon, *id.*, p. 23.

⁴ Isambert et Decruzy, *Rec. gén. des anc. lois fr.*, t. XVII, p. 319.

Luçon, en bas Poitou,
velle ¹.

L'art du verrier était
patentes de Louis XIV
l'établissement dans 1
verres et cristaux grav

Les grandes concept
vert le pays de manufa
gements, avaient fait j
vant aux idées les plus
et les persécutions qu
verriers, sous le préte
semblaient devoir ren
1723, sous le motif qu
ment une partie consid
public, ne leur perme
leurs feux si elles son
dans des lieux qui ne
gables et dont les bois
ni au chauffage ³.

Dans le cas où l'on
tion, on se demande co
rierie à Nantes, que sa
grande artère de la na
ces opinions absurdes.
d'usines et de fabrique
seil d'État accordait à
Nantes même.

¹ Benj. Fillon, *l'Art de la*

² Lambert et Decruzy, *Re*

³ Actes du pouvoir souve
n° 1, A 40; Demmin, *Guid*

Le 29 juin 1728, arrêt du Conseil par lequel le Roi permet à François-Joseph de Wansoul, gentilhomme verrier liégeois, d'établir à Nantes une manufacture de verrerie avec privilège de fabrication pendant vingt ans; lui permet Sa Majesté de faire mettre sur les portes et principales entrées de la fabrique cette inscription : *Manufacture royale de Verreries*, avec un portier portant la livrée de Sa Majesté¹.

Ce n'étaient plus les Italiens qui étaient ces gentilshommes verriers dont l'industrie artistique se répandait partout, mais ce n'étaient pas encore les Français; et comment ces derniers, avec ce système de privilèges exclusifs, eussent-ils pu essayer de lutter : toute porte était fermée à d'autres qu'aux heureux favorisés. Le temps n'y mit même aucun adoucissement, car à son expiration le privilège de de Wansoul fut renouvelé, et il obtint des prorogations successives en 1736, 1746 et 1769².

Il y a plus : un droit protecteur du trentième de la valeur frappait toute la verrerie étrangère. Dans la pancarte des droits de la traite domaniale de Nantes, imprimée à Nantes en 1729, on voit, p. 29, parmi ces marchandises, les *bouteilles de verre, briques, cristal, flacons de verre, glaces de miroir, verres, tasses, coupes et bassins de cristal, verre pour faire vitre, etc.*

Les registres de la capitation imposée à la ville de Nantes, au milieu du XVIII^e siècle, donnent le nom des verriers qui travaillaient alors. Le registre de 1755 montre à la Haute-Fosse le sieur Lecomte, négociant et gentilhomme de la verrerie, imposé à 159 livres, somme considérable quand on la compare à celles qui frappaient les autres industries. Le re-

¹ Archives du dép. d'Ille-et-Vil., armoire 29, C 33; Benj. Fillon, *Poitou et Vendée, Céramique poitevine*, p. 23.

² Arch. d'Ille-et-Vil., *id.*

l'année suiv
se le sieur F
e, imposé à 3
s domestique
omme de la
domestiques
des impôts
d, la fabrica
du règne d
que de la Fr
rie de boutei
Général². »

Le règne de L
ntage à Nan
anufacture de
ntes même c
anmoins à se
d'étrangers
sieur Jean
lle, une verre
verrerie roya
capitaine d'
té en 1763

La traite de
ncipaux porte
qui, défaut
aucoup d'act

s de l'intendanc
524 et 525.
ste. de la Fran
é Expilly, t. V,
Hist. de Bretagne
illon, l'Art de t

uggéra à Joachim de venir fixer sur ce li
une fabrique qui avait pour objectif la tu
s nègres, qui trafiquaient de leurs sujets o
niers. Il sollicita en 1783 un arrêt du Co
autorisa à établir à Nantes une fabrique de

a ville de Nantes est très-avantageusement situé
lébouchés le suppliant se propose d'y fonder ur
e et d'y joindre la fabrication des *cavenettes*, qui
6, 9 et 12 flacons en carrés, mis dans des caiss
ment peintes et dont on fait une branche très-im
nerce pour la traite des nègres; vu aussi que le
qui a une verrerie à La Rochelle, est le seul q
ces cavenettes; qu'avant lui on était obligé de les
mais que ladite verrerie ne pouvant suffire a
a, le suppliant qui a été instruit par son père
e les fabriquer, procurera à Nantes le même t

obtint arrêt du Conseil, qui fit droit à sa
endant ce ne fut pas dans la ville de N
sa nouvelle usine. Il fonda en 1785 la v
ron, près de Nantes. Les travaux de fab
icèrent dans cette dernière année; ils coi
mes-jeannes, bouteilles et autres produits

tion ne fut pas plus favorable à l'industrie
s qu'à l'industrie céramique. En l'an III, la
bouteilles² était tout ce qui restait à Nantes
ciens gentilshommes verriers. Dumesnil finit

g. du Cons. d'État, cités par Benj. Fillon, *Poitou et Ve*
vine, p. 31, à la note.
nn. nant., p. 666.

l'abandonner pour se mettre
Lafont, de La Rochelle, où

L'histoire de la verrerie
retracer, doit s'arrêter à l'endroit
à entrer ici dans les détails
ne faut point toutefois passer
de la Primaudière, fondée par
et de Pouancé près de la
une verrerie établie avant
l'histoire de la verrerie fondée
nements politiques de 1793
vaux, et si la verrerie fut en
savon, qui cessa de fonctionner
MM. Maugars et Laganry en
blirent sa première destination
et des vitres a été jointe à
et l'usine a atteint le chiffre
vriers, dont les salaires s'élevaient
cent mille francs¹. On voit
étaient depuis longtemps réduits
quoi l'on rappelle qu'à peu
hauteur d'où l'on jouit d'un
de la forêt de Javardan la
latée la fondation au xvi^e
On y fabrique de la gobelet

¹ Benj. Fillon, *l'Art de terre et*
Guide de Nantes à Brest, p. 7.

² Talbot et Guérard, *Géogr. de*

³ Talbot et Guérard, *Géogr. de*

⁴ Spal, *Notes histor. sur Coué*
Loire-Inf., VI, p. 156 ; Girault de
Inf., p. 58.

⁵ Guépin et Bonamy, *Nantes et*

environnants¹. Il faut
la commune de Rouff
le Teillé, on trouve a
re blanc établie dans

1, Nantes au XIX^e siècle,

Membres

MM. LE FEBVRE, O. *, ancien
AUBREY DE KERDREL, sé
Chartes, membre fonda

Membres titu

MM.

BAONE (l'abbé), chanoine de la
chéologie au Grand-Sémin
DANJOU DE LA GARENNE, membi
gie, à Rennes (rue d'Estré
DE GENOUILLAC (vicomte Paul)
et de la Société française c
(par Bécherel).

DE LA BIGNE VILLENEUVE (Paul
vantes, à Rennes (rue des

DE LA BORDERIE (Arthur), anc
membre de l'Institut des
d'archéologie, à Vitré et à

DE LANGLE (comte Ferdinand),
chéologie, au château des

DE LANGLE (vicomte Augustin)
Vitré).

LANGLOIS (Charles), architecte,
membre de la Société fr
aux Foulons, 4).

MAUPILLÉ (Léon), conservateur
gères.

ère,
e Tr
, im
nne


rea

iste)
hon
à Re
'ALLI
bliot
Bas
ophi
locte
-Nor
lcier
: d'I
on p
-Ph
AUN
22)
ont
sur
d'ar
noir
ré d
avo
16).

MM.

- 4863 ANNE DU PORTAL, à Hédé. \
- 4864 GUILLOTIN DE CORSON (l'abbé), chanoin
tropole, à Rennes (rue Saint-Melaine
la Noë, en Brain.
PARIS (l'abbé), vicaire à Notre-Dame de
- 4866 DES BUFFARDS, à Rennes (rue Motte-Fal
DES OBIÈRES, à Rennes (rue de Bourbo
GUILLOT (l'abbé), aumônier de l'hosp
Rennes (rue de la Santé).
- PAILLARD (Aristide), artiste peintre, à R
PINCZON DU SEL fils (Thomy), à Rennes
HAMARD, avocat, à Rennes (rue Louis-F
- 4867 LE HÉNAFF, peintre d'histoire, à Renne
LEBOY fils, imprimeur lithographe, à I
lippe, 4).
- 4868 BOULLET, inspecteur de la voirie munic
vard Sévigné, 34).
- FICQUEMONT, facteur d'orgues, à Rennes
MALLET, notaire, à Bréal-sous-Montfort
MOISAN, au château du Plessix, en La
Bretagne).
- 4869 DES BOUILLONS, à Rennes (rue Château
LÉOFANTI, dessinateur, peintre, à Renn
toir).
- 4871 DU BREIL LE BRETON, à Rennes (quai :
4872 DE CHEFFONTAINES (vicomte), au châte
Saint-Senoux (par Guichen).
- 4873 DE LA GRIMAUDIÈRE, à Rennes (rue Lou
4874 DECOMBE (Lucien), chef de bureau à la
bourg de La Guerche, 43).
- VALLERAY, juge honoraire, à Rennes (r
- 4875 DE MONTHUCHON, à Rennes (rue de l'Ho
P. MARTIN, ✱, maire de Rennes, off
Saint-Germain, 4).

MM

- COCAR**, avoué à la Cour, à Rennes (quai Châteaubriand, 5).
- 4875 **GÉRARD**, photographe, à Rennes (rue de Belair, 24).
- ROBIOU** (Félix), professeur d'histoire à la Faculté des Lettres, à Rennes (quai Châteaubriand, 43).
- CHARIL DES MASURES**, sous-inspecteur des forêts, à Rennes (boulevard de la Liberté, 30).
- AUBRÉE** (Jules), contrôleur principal des contributions directes, à Rennes (boulevard de la Liberté, 30).
- REUZÉ**, marchand tailleur, à Rennes (rue de Bordeaux, 4).
- 4876 **GALLES** (René), intendant militaire, O. , à Rennes (rue du Champ-de-Mars, 8).
- PLIHON**, libraire, à Rennes (rue de la Visitation, 44).
- HAMARD** (l'abbé), prêtre de l'Oratoire, à Rennes (rue des Dames, 42).
- BÉZIER**, inspecteur primaire, à Saint-Malo.
- CHARIL-VILLANFRAY**, à Rennes (boulevard Sévigné, 46).
- 4877 **GAUTIER** (l'abbé), vicaire de Toussaints, à Rennes.
- Ch. LE BOUTILLER**, à Fougères.
- BAUNIER**, employé à l'administration de la Maison Centrale, à Rennes (rue de Volvire, 3).
- REGNAULT** (Arthur), architecte, à Rennes (rue de Corbin, 8).
- HARSCOUE DE KEMAVEL** (Jean), étudiant en droit, à Rennes (rue Châteaurenault, 5).
- JOYON** (Frédéric), ancien élève de l'École des Chartes, à Rennes (rue de Clisson, 2).
- PLAIN** (le Père), prêtre de l'Oratoire, à Rennes (rue des Dames, 42).
- THOMAS** (l'abbé), vicaire de Toussaints, à Rennes.
- 4878 **F. SAULNIER**, conseiller à la Cour, à Rennes (quai Saint-Yves, n° 44).
-

Membres :

MM.

DE SAILLY, O. *, colonel d'ar
BOUGOUIN (Charles), membre d
à Nantes (Loire-Inférieur
DUPLESSIX, *, vétérinaire p
Saumur.

KERVILER (René), ingénieur d
Société Archéologique du
MAILLARD (l'abbé), curé de Tho
de la Société d'Anthropol
MOWAT, O. *, chef d'escadron

DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANT

Société historique et archéologique de Châtelleraud
académique de Saint-Quentin.

archéologique, historique et scientifique
INES. — Société des Lettres, Sciences
-Maritimes.

Société des Sciences naturelles et hi
èche, à Privas.

ciété des Sciences et Arts de Carcassonne
sion archéologique de Narbonne.

Société des Lettres, Sciences et Arts d
lez.

ROÑE. — Société de Statistique de Ma
sion archéologique d'Arles.

ie des Sciences, Arts et Belles-Lettres d

- Société des Antiquaires de Normandie
d'Agriculture, d'Industrie, des Science
arrondissement de Falaise.

des Beaux-Arts de Caen.

- Société archéologique et historique
, à Angoulême.

TERIEURE. — Société historique et sc.
Jean-d'Angély.

ssion des Arts et Monuments de la Cl
e, à Saintes.

d'Agriculture, des Belles-Lettres, Scie
ochefort.

— Société d'Histoire, d'Archéologie et d
lissement de Beaune.

- 20 — Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon.
- 21 CÔTES-DU-NORD. — Société d'Émulation des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc.
- 22 DORDOGNE. — Société historique et archéologique du Périgord, à Périgueux.
- 23 DOUBS. — Société d'Émulation de Montbéliard.
- 24 FINISTÈRE. — Société archéologique du Finistère, à Quimper.
- 25 — Société académique de Brest.
- 26 GARD. — Académie du Gard, à Nîmes.
- 27 GARONNE (HAUTE). — Institut des Provinces de France, à Toulouse.
- 28 — Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.
- 29 GIRONDE. — Société archéologique de Bordeaux.
- 30 — Académie ethnographique de la Gironde, à Bordeaux.
- 31 HÉRAULT. — Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers.
- 32 ILLE-ET-VILAINE. — Association bretonne (classe d'archéologie : M. le vicomte Hersart de la Villemarqué, membre de l'Institut, directeur).
- 33 INDRE-ET-LOIRE. — Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département d'Indre-et-Loire, à Tours.
- 34 — Société française d'Archéologie pour la conservation et la description des monuments historiques, à Tours.
- 35 ISÈRE. — Académie delphinale, à Grenoble.
- 36 LOIR-ET-CHEV. — Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois, à Vendôme.
- 37 LOIRE. — La Diana, Société historique et archéologique du Forez, à Montbrison.
- 38 LOIRE-INFÉRIEURE. — Société académique de Nantes.
- 39 — Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
- 40 LOT. — Société des Études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot, à Cahors.
- 41 MAINE-ET-LOIRE. — Société académique de Maine-et-Loire, à Angers.

- 42 MANCHE. — Société nationale académique de Cherbourg.
- 43 MARNE. — Société d'Agriculture, Sciences et Arts du département de la Marne, à Châlons.
- 44 MAYENNE. — Société d'Archéologie, Sciences, Arts et Belles-Lettres de la Mayenne, à Mayenne.
- 45 MORBIHAN. — Société polymathique du Morbihan, à Vannes.
- 46 NORD. — Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille.
- 47 — Société archéologique de l'arrondissement d'Avesnes.
- 48 OISE. — Comité archéologique de Senlis.
- 49 — Société historique de Compiègne.
- 50 PAS-DE-CALAIS. — Société des Antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer.
- 51 PYRÉNÉES (BASSES). — Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau.
- 52 RHÔNE. — Société littéraire de Lyon.
- 53 SAÔNE-ET-LOIRE. — Académie de Mâcon.
- 54 — Société d'Histoire et d'Archéologie de Châlons-sur-Saône.
- 55 — Société éduenne, à Autun.
- 56 SAVOIE. — Académie de la Val d'Isère, à Moutiers.
- 57 SEINE. — Société parisienne d'Archéologie et d'Histoire, à Paris.
- 58 — Société française de Numismatique et d'Archéologie, à Paris.
- 59 — Société philotechnique, à Paris.
- 60 — Société des Antiquaires de France, au Louvre, Paris.
- 61 — Comité des Travaux historiques et des Sociétés savantes, au ministère de l'Instruction publique, Paris.
- 62 — Société de Sphragistique, à Paris.
- 63 SEINE-INFÉRIEURE. — Société nationale havraise d'Études diverses, au Havre.
- 64 — Association normande pour les progrès de l'Agriculture, de l'Industrie et des Arts, à Rouen.
- 65 SEINE-ET-MARNE. — Société d'Archéologie, Sciences, Belles-Lettres et Arts du département de Seine-et-Marne, à Melun.
- 66 SEINE-ET-OISE. — Société archéologique de Rambouillet.
- 67 SOMME. — Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.
- 68 TARN. — Société littéraire et scientifique de Castres.

TARN-ET-GARONNE. — Société a
Tarn-et-Garonne, à Mon
VAR. — Société des Sciences,
Toulon.

— Société d'Études scientifiq
gnan.

— Société académique du Var

— Société d'Agriculture, de
partement du Var.

— Société des Sciences natu
Arts de Cannes et de l'arr

VIENNE. — Société des Antiquai

VIENNE (HAUTE). — Société arc
mousin, à Limoges.

YONNE. — Société archéologiqu

— Société des Sciences histo
à Auxerre.

ALGÉRIE. — Société des Science
tologiques d'Alger.

— Société archéologique du d

ÉTRANGER. — Université royale

— The Smithsonian institutio

— Commission impériale arch

LISTE DES OUVRAGES

**de la Société Archéologique du
Morbihan pendant l'année**

janvier. — Bulletin de la Société
1865, 1^{er} semestre; — 1866,
1^{er} et 2^e semestres; — 1873, 1^{er} sem
estre.

Le raisonnement des Lépidoptères observés
dans le Morbihan, par M. W.-J. Griffith.

Le des Minéraux du département du
Morbihan d'Ault-Dumesnil.

Le des Monuments historiques du Morb
rendus des travaux de la Société p
1827, 1828, 1829, 1830, 1831, 1832
et 1833.

Les études sur les origines de Lorient,
Morlaix et Kerneven. (*Don de l'auteur.*)

février. — Bulletin de l'Académie d
3^e série, t. III, 1867; X, 1874; XI, 1875
Archéologique de France. XLII^e sessio
tenue à Châlons-sur-Marne en 1873
Société d'Archéologie pour la conservati
monuments historiques.

Le des rendus de la Société française de l
Archéologie. T. V, 1874.

Le de la Société archéologique et historiq
I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X.

Le de du diocèse et de la généralité de Lir

- Joseph Nadaud, curé de Teyjac
la Société archéologique et h
l'abbé A. Lecler. T. II et partie
Registres consulaires de la ville d
Bulletin de la Société des Scien
2^e série, t. V, 1875-1876.
- Tableaux généalogiques et Sceaux
par Aug. Moutié.
- Recueil de Chartes et Pièces rel
Dame-des-Moulineaux et à la
Aug. Moutié. (*Don de l'auteur.*
Cartulaire de l'abbaye de Notre
par Luc. Merlet et Aug. Moutié.
Moutié, l'un des auteurs.)
- Atlas de planches, sceaux, plans,
laire de Notre-Dame-des-Vaux
Moutié.)
- Cartulaire de l'abbaye de Notre-
Moutié. (*Don de l'auteur.*)
- Atlas faisant suite au Cartulaire
par Aug. Moutié. (*Don de l'au*
Annuaire de l'Archéologue franç
de la Société française d'Arch
des monuments historiques, pa
née, 1877.
- Andecombo, Juliomagus et Ande
de l'ancienne capitale de l'Anje
(*Don de l'auteur.*)
- Romania. Recueil trimestriel cons
des littératures romanes. N° 20
Étude sur le Serment judiciaire e
vant l'ancien droit coutumier
par M. Aug. André. (*Don de l'*
Séance du 13 mars. — Bulletin de la
T. I, 3^e livraison, 1864; t.
1868-1869.

Congrès archéologique de France. T. XX, 23^e session, Nantes, 1856; t. XXII, 25^e session, Périgueux-Cambrai, 1858; t. XXVI, 29^e session, Saumur-Lyon, 1862; t. XLII, 42^e session, Châlons-sur-Marne, 1875.

Catalogue des livres de la Bibliothèque publique de Rennes, par D. Maillet, 1828-1843. 5 volumes. (*Don de l'administration municipale de Rennes.*)

Le Gisement préhistorique du Mont-Dol, par l'abbé Hamard. (*Don de l'auteur.*)

Antiquités et Monuments du département de l'Aisne (4^{er} volume), par M. Édouard Fleury. (*Don de l'auteur.*)

Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers (Hérault). 2^e série, t. VIII, 2^e livraison.

Comité archéologique de Senlis. Comptes rendus et Mémoires. Années 1864, 1865, 1867, 1868, 1869-71, 1872, 1873, 1874. 8 volumes.

Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure. Bulletin. T. XV, 2^e trimestre de 1876.

Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest. 4^{er} et 2^e trimestres de 1873.

Bulletin de l'Académie delphinale. T. II, 1850; t. III, 1853; 2^e série, t. I, 1856-1860; 3^e série, t. II, 1866; t. X, 1874. 5 volumes.

Documents relatifs à l'histoire du Dauphiné. — T. I : Cartulaire de Saint-Robert et Cartulaire des Écouges, édités par les soins de l'abbé Auvergne. — T. II : Cartulaires de l'église et de la ville de Die. — Nécrologe de Saint-Robert-de-Cornillon. — Hagiologie et Chroniques de Vienne. — Chronique des évêques de Valence. — Cartulaire dauphinois de l'abbaye de Saint-Chaffre. — Pouillés des diocèses de Vienne, Valence, Die et Grenoble, édités par les soins de l'abbé Chevalier. — T. III : La topographie militaire de la frontière des Alpes, par M. de Montanel, éditée par les soins de M. de Rochas d'Aiglun. (*Publications de l'Académie delphinale offertes par cette Société.*)

Bulletin de la Société académique d
1873-1876.

Séance du 10 avril. — Bulletin de la Soci
torique du Limousin. T. XI à XXII
Bulletin de la Société académique
t. VII, 2^e fascicule.

Mémoires de la Société des Antiquaire
année 1875.

Bulletins de la Société des Antiquaire
de 1876.

Revue des Sociétés savantes des dépar
mai-juin 1876.

Romania. N^o 24, janvier 1877.

Séance du 8 mai. — Collection Caranda.

48 planches chromolithographique

Moreau père, de Fère-en-Tardenois

Annuaire de la Société philotechnique

L'Académie de Marseille, ses origin
archives, ses membres, par l'abbé

Comptes rendus de la Société franç
d'Archéologie. T. I, 1869, feuilles

t. II, 1870, feuilles 12 à 30; t. III,

Bulletin de la Société archéologique
rente. Années 1856-57-58, 1861 à

Die Aegyptischen Denkmaler in S^{chweden}
Upsala und Copenhagen, von J. Li
versité royale de Norwége.)

Grundtrækkene. Deu Ældste norske
(*Même provenance.*)

Séance du 12 juin. — Mémoires de la So
de Carcassonne. T. I, 1849-1854;
1870.

Bulletin de la Société archéologique
ment de la Loire-Inférieure. T. V
t. VIII, 2^e trimestre de 1868; t.
t. XII, 1873; t. XIII, 1^{er} et 2^e trim

e sur la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure, par M. Vandier.

sur l'histoire de la ville et du comté de Nantes Mellier. Manuscrit publié par M. Léon Maître, archiviste de la Loire-Inférieure. Pages 4 à 30.

tin de la Société des Sciences historiques et naturelles de la Mayenne. T. X, 2^e partie; t. XV, 1864; t. XVI, 3^e trimestre 1862; t. XXX, 1876.

Procès-Verbaux de la Société archéologique de l'arrondissement de Mayenne. T. III.

Procès-Verbaux de la Société d'Histoire, d'Archéologie et de Littérature de l'arrondissement de Beaune. Années 1874-1875
tin de la Société des Études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot. T. III, 1^{er} et 2^e fascicules.

Procès-Verbaux des séances de la Société des Études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot. Année 1876.

Procès-Verbaux de la Société archéologique de Bordeaux. T. II, 2^e fascicules.

Recueil des Mémoires et documents de l'Académie de la Savoie, à Moutiers (Savoie). 3^e volume, 3^e livraison.

Procès-Verbaux rendus et Mémoires du Comité archéologique de la Savoie. 2^e série, t. II, 1876.

Procès-Verbaux de la Société des Antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer. T. XV, 1874-1876.

Recherches historiques sur les établissements hospitaliers de Saint-Omer, par L. Deschamps de Pas.

Recueil des publications de la Société nationale havraise des Sciences, Lettres et Arts. 41^e et 42^e années, 1874-1875.

tin de la Société des Sciences physiques, naturelles et historiques d'Alger. 43^e année, 1877, 1^{er} trimestre.

tin de la Société des Antiquaires de l'Ouest. T. I, 1^{re} série, 1^{er} trimestre de 1877.

Recueil des Procès-Verbaux de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine. 1^{re} livraison, 1844-1857. (A continuer.)

Annales de la Société académique de
de la Loire-Inférieure. 1876.

**Bulletin de la Société polymathique
de 1876.**

Mémoires de la Société des Science
des Lettres et des Beaux-Arts de
ment de Grasse. T. V. 1875.

Recherches d'Histoire locale. Deux
1769, par L. Decombe. (Don de
Séance du 10 juillet. — Bulletins et Mé

lation des Côtes-du-Nord. Année:
Bulletin de la Société archéologique
sin. T. XXIV, 2^e de la 2^e série.

**Bulletin de la Société historique et
T. IV, 4^{re} et 2^e livraisons.**

Mémoires de la Société des Antiqu
XVIII, XIX, XX, 1860 à 1865.

Bulletin de la Société archéologique
de Soissons. T. VI, 2^e série.

Sur les Monuments mégalithiques celtiques (Seine-et-Oise), par M. G.

Bulletins de la Société d'Anthropologie
46 novembre 1876.) (*Don de l'auteur*)

**Étude historique sur Fonfroide, abbaye
située dans le diocèse et la ville de
M. E. Cauvet.**

Romania. N° 22, avril 1877.

Bulletin de la Société des Études artistiques du Lot. T. I et II. — depuis la fondation de cette Société — Procès-Verbaux des séances d

Séance du 14 août. — Mémoires de la
Picardie. T. XV, 1838; XVI, 183
XXIII, 1873; XXV, 1876. 6 volu

Mémoires de l'Académie des Sciences
Dijon. 3^e série, t. I, 1871-1873.

l'Académie des Sciences, Inscription
toulousa. 7^e série, t. VIII, 1876.

Académie du Gard. Année 1873.

Société des Lettres, Sciences et Ar
t. IV.

étés savantes des départements. 6^e
septembre 1876.

Société historique et archéologique
raison.

of the Smithsonian Institution for th
Société des Antiquaires de l'Ouest.
^e fascicule.

Société des Antiquaires de l'Ouest.

mbre. — Mémoires de la Société n
de France. T. XXXVII (VII^e de la 4^e
tes de la Commission des Arts et M.
-Inférieure. T. I, 1860-1867; t. II,
Société historique de Compiègne. T.
héologiques dans les environs de C

inda. Album in-folio; suite des plan
Frédéric Moreau père, de Fère-en-
Société historique et archéologique
raison.

Société des Études littéraires, sci
u Lot. T. III, 3^e et 4^e livraisons.

logique de Bordeaux. T. III, 3^e li

cadémie ethnographique de la Giro
ptembre 1877.

Société des Antiquaires de Pica

émoires et documents de l'Académ
II, 4^e livraison.

Mémoires de la Société d'Agr
Arts du département de la M
Rapports sur l'activité de la
gique de Saint-Pétersbourg
Bulletin de la Société archéol
4^e trimestres de 1876.

Annales de l'Académie ethnogr
née, n° 10, octobre 1877.

Répertoire des travaux de la
seille. T. XXXVII.

Bulletin de la Société des Scie
l'Yonne. Année 1877, t. XX.

Séances publiques de l'Acadé
Arts et Belles-Lettres d'Aix.

Bulletin de la Société polymath

Mémoires de la Société d'Ému
4^e volume. (Histoire des co
sons de Mousson, de Châlo
Tuefferd.)

Romania. N° 23, juillet 1877.

Bulletins de la Société des Ant
de 1877.

Revue des Sociétés savantes d
octobre-novembre-décembre

Association bretonne. XIX^e ses

Histoire archéologique de l'épo
Rennes, par le docteur A. T

Séance du 11 décembre. — Procès
ciété d'Émulation des Côtes
baux, feuille 2 ; Mémoires, f
Bulletin de la Société historiqu
T. IV, 5^e livraison.

Romania. N° 24, octobre 1877

Bulletin de la Commission arc
rondissement de Narbonne.

Bulletin de la Société archéoloq

TABLE

Extrait des Procès-Verbaux des Séances de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine.

ANNÉE 1877.

	Pages.
Séance du 9 janvier.	I
Séance du 13 février.	II
Séance du 13 mars.	III
Séance du 10 avril.	IV
Séance du 8 mai.	VII
Séance du 12 juin.	VIII
Séance du 10 juillet.	XIV
Séance du 14 août.	XVI
Séance du 13 novembre.	XIX
Séance du 11 décembre.	XX

Mémoires.

Statistique historique et monumentale du canton de Redon, par

M. l'abbé GUILLOTIN DE CORSON. — Première partie. Temps pri-
mitifs.

1

Deuxième partie. Époque gallo-romaine.

5

Troisième partie. Moyen âge et temps modernes. — § I. —

Redon.

13

§ II. — Bains.

39

§ III. — Sainte-Marie.

57

§ IV. — Brain.

61

§ V. — Langon.

74

§ VI. — Renac.

95

	Pages.
De la Verrerie et des Vitraux peints dans l'ancienne province de Bretagne, par M. ANDRÉ. — Avant-propos.	119
I. — Evêché de Rennes.	129
II. — Evêché de Dol.	174
III. — Evêché de Saint-Malo.	186
IV. — Evêché de Saint-Brieuc.	213
V. — Evêché de Tréguier.	241
VI. — Evêché de Vannes.	271
VII. — Evêché de Quimper.	299
VIII. — Evêché de Léon.	329
IX. — Evêché de Nantes.	346
Liste des membres de la Société Archéologique du département d'Ille-et-Vilaine.	393
Liste des Sociétés correspondantes.	401
Liste des ouvrages adressés à la Société Archéologique du département d'Ille-et-Vilaine pendant l'année 1877.	405



